



**HAL**  
open science

**”C’est bien comme cela que l’on s’imagine un beau monument de l’Orient” : Louis Delaporte et l’art khmer (1866-1924)**

Julie Philippe

► **To cite this version:**

Julie Philippe. ”C’est bien comme cela que l’on s’imagine un beau monument de l’Orient” : Louis Delaporte et l’art khmer (1866-1924). Histoire. Paris, Ecole nationale des chartes, 2015. Français. NNT : 2015ENCP0002 . tel-01937791

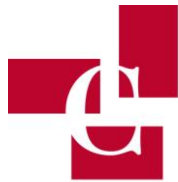
**HAL Id: tel-01937791**

**<https://theses.hal.science/tel-01937791v1>**

Submitted on 28 Nov 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



École  
nationale  
des  
chartes

Thèse de doctorat présentée par  
**Julie Philippe**

sous la direction de  
M<sup>me</sup> Elisabeth Parinet  
professeur

« C'EST BIEN AINSI QUE L'ON  
S'IMAGINE UN BEAU  
MONUMENT DE L'ORIENT » :

LOUIS DELAPORTE ET L'ART KHMER (1866-  
1924)

**Jury**

M. Pierre Baptiste, conservateur en chef, musée Guimet  
Mme Armelle Le Goff, conservateur général, Archives  
nationales  
M. Pierre-Yves Manguin, professeur, École française  
d'Extrême-Orient  
M. Pascal Ory, professeur, université de Paris Panthéon-  
Sorbonne, rapporteur  
Mme Elisabeth Parinet, professeur, École nationale des  
Chartes, directrice de la thèse  
M. Hugues Tertrais, professeur, université de Paris  
Panthéon-Sorbonne, rapporteur

## REMERCIEMENTS

En prélude à cette thèse, je tiens à remercier particulièrement :

Mme Elisabeth Parinet, professeur à l'École nationale des chartes, pour ses conseils avisés et son soutien constant pendant la rédaction de cette étude.

M. Jérôme Ghesquière, responsable des Archives photographiques au musée Guimet, M. Pierre Baptiste, conservateur, en charge des collections Asie du Sud-Est au musée Guimet, et M. Michael Falser, chercheur postdoctoral à l'Université d'Heidelberg (Allemagne), pour leur aide particulièrement précieuse lors de mes recherches.

M. Jérôme Hayaux du Tilly, M. et Mme Emmanuel et Anne-Karen de Tournemire, pour m'avoir donné un accès illimité aux archives personnelles de Louis Delaporte, et m'avoir accueillie avec bienveillance et générosité dès le début de mon travail.

MM. Grégor Blot-Julienne et Cyril Chéret, pour leur talent dans le domaine de la photographie et de la retouche d'images.

Tous ceux, enfin, qui sont restés persuadés jusqu'au bout que je parviendrais à mener à bien cette étude.

**INTRODUCTION**



## LOUIS DELAPORTE, MÉCONNU

Les premières années de la décennie 2010 marquent le retour de Louis Delaporte sur la scène scientifique européenne. Les travaux concernant les résultats de ses missions scientifiques et des voyages menés par ses collaborateurs, ainsi que l'exposition de ses collections au Musée indochinois du Trocadéro, se multiplient. Isabelle Flour<sup>1</sup>, en France, et Michael Falser<sup>2</sup>, en Allemagne, s'intéressent ainsi tous deux à la mise en scène des reproductions en plâtre présentées par Delaporte au Trocadéro. D'octobre 2013 à janvier 2014, le musée Guimet consacre par ailleurs une importante exposition à Louis Delaporte<sup>3</sup>. Celle-ci entend à la fois retracer son parcours, depuis son premier voyage en Indochine, en 1866, jusqu'à sa démission du poste de conservateur du Musée indochinois du Trocadéro, en 1924, et démontrer l'importance de son entreprise pour la connaissance des anciens monuments de l'Indochine. Installée sur deux étages du musée Guimet, l'exposition dirigée par Pierre Baptiste et Thierry Zéphir rassemble pour la première fois depuis la fermeture du Musée indochinois un nombre important des moulages, objets et dessins que Delaporte y avait installés. Le catalogue publié à cette occasion<sup>4</sup> constitue par ailleurs le premier rassemblement de travaux scientifiques entièrement consacré à Louis Delaporte.

Ce regain d'intérêt contraste avec ce qui était la tendance générale de l'historiographie de l'exploration archéologique de l'Indochine quelques années auparavant. L'ensemble des ouvrages traitant de la redécouverte de ces ruines au XIX<sup>e</sup> siècle évoque en effet de manière extrêmement lacunaire les missions menées par Louis Delaporte et ses collaborateurs, entre le passage d'Henri Mouhot à Angkor, en janvier et février 1860, et les recherches lancées, en 1898, par l'École française d'Extrême-Orient. Seuls sont généralement mentionnés les voyages dirigés par Louis Delaporte en 1873 et 1881, les reconstitutions monumentales présentées aux Expositions universelles grâce aux résultats de ces expéditions, et les relevés

---

<sup>1</sup> Doctorante à l'université Paris I Panthéon-Sorbonne (EA 1400, Histoire culturelle et sociale de l'art), Isabelle Flour mène des recherches concernant l'histoire de la muséographie des moulages d'architecture à Londres et Paris entre 1850 et 1850, en s'appuyant notamment sur le Musée indochinois du Trocadéro.

<sup>2</sup> Auteur notamment de « From Gaillon to Sanchi, from Vézelay to Angkor Wat. The *Musée indochinois* in Paris... », dans *RIHA Journal*, n°71, juin 2013, et « La porte d'entrée. Angkor at the Universal Exhibition of 1878 in Paris. » [La porte d'entrée. Angkor à l'Exposition universelle de 1878 à Paris], dans *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, n°76, 2013, pp. 191-216.

<sup>3</sup> *Angkor. Naissance d'un mythe – Louis Delaporte et le Cambodge*.

## Introduction

effectués à partir de 1887 par Lucien Fournereau. L'activité du Musée khmer de Compiègne, puis du Musée indochinois du Trocadéro est un peu mieux documentée. Deux mémoires de deuxième cycle de l'École du Louvre<sup>5</sup> étudient ainsi, pour l'un, l'ensemble de la période passée par Louis Delaporte à la tête de ses collections (1874-1924), et, pour l'autre, le rôle des auxiliaires de Delaporte dans le développement du Musée indochinois du Trocadéro (1884-1924). Aucun d'entre eux n'offre cependant une vision globale du travail mené par Louis Delaporte depuis sa première mission en Indochine, en 1873.

Deux faits sont à l'origine de cette méconnaissance du rôle joué par Louis Delaporte dans les premiers temps de l'étude de l'art indochinois.

Le premier est le caractère difficilement accessible des archives documentant son entreprise. Les documents officiels concernant les missions scientifiques en Indochine et l'activité des musées de Compiègne et du Trocadéro ne peuvent, à eux seuls, servir à comprendre l'ensemble du travail mené par Louis Delaporte. Entre 1873 et 1924, Delaporte s'occupe en effet seul des collections d'œuvres d'art originales, moulages, dessins et photographies, qu'il a rassemblées. La plupart des documents concernant la gestion quotidienne des deux institutions qu'il a fondées est donc incluse dans ses archives personnelles. Les courriers qui lui étaient personnellement adressés, en tant que conservateur des objets d'art indochinois, ont par ailleurs été en grande partie agrégés à sa correspondance personnelle. Ces archives privées sont actuellement divisées en deux ensembles. Le premier, concernant la gestion du Musée indochinois du Trocadéro depuis sa création, est facilement accessible, puisqu'il est conservé à la bibliothèque du musée Guimet. La consultation du second ensemble demande davantage d'efforts. À la mort de Louis Delaporte, une très large partie de ses documents de travail et de sa correspondance a en effet été gardée par sa veuve, puis transmise à ses descendants. Ces archives sont toujours, aujourd'hui, en leur possession.

La relative absence de Louis Delaporte dans les ouvrages traitant des débuts de l'archéologie des monuments indochinois, peut également s'expliquer par les jugements portés, dès la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, sur son œuvre. Louis Delaporte est tout d'abord dénigré parce qu'il est un amateur éclairé. Un an seulement après la création du Musée khmer

---

<sup>4</sup> *Angkor. Naissance d'un mythe – Louis Delaporte et le Cambodge* [expos. Paris, musée Guimet, 2013], dir. Pierre Baptiste et Thierry Zéphir, Paris, Gallimard, 2013.

<sup>5</sup> Agnès Combe, *Le rôle des collaborateurs de Louis Delaporte au Musée indochinois du Trocadéro : de la collecte à la présentation des œuvres*, mém. d'étude, dir. F. Dijoud, C. Chevillot, P. Baptiste, École du Louvre 2000, et Katia Houe, *L'œuvre d'un conservateur : Louis Delaporte (1842-1925)*, mém. d'étude, dir. G. Bresc-Bautier, A. Le Bonheur, École du Louvre 1992.

de Compiègne, en 1875, un article publié dans *Le XIX<sup>e</sup> siècle*<sup>6</sup> lui reproche ainsi d'être incapable de fournir aux auditeurs du Congrès international de géographie des renseignements théoriques sur l'art et l'architecture khmers, et de se contenter de donner un résumé des événements de sa mission de 1873. Les différentes études sur la redécouverte des monuments indochinois publiées jusqu'aux années 2010, mettaient par ailleurs l'accent avant tout sur les reproductions idéalisées produites par Louis Delaporte. Pour mettre en valeur l'art indochinois et attirer le public, Delaporte considérait qu'il était indispensable de le présenter sous son plus bel aspect, et s'efforçait donc de reconstituer l'apparence des monuments qu'il étudiait au moment de leur construction. Les vues illustrant ses publications présentaient par conséquent souvent des édifices parfaits, contextualisés par l'insertion de personnages d'époque, au lieu de la réalité des ruines. Dans les salles du Musée indochinois du Trocadéro, Louis Delaporte n'hésitait par ailleurs pas à mêler des fragments venus de plusieurs sites archéologiques différents, si l'ensemble obtenu permettait de reproduire le modèle-type de l'un des éléments composant les temples ou palais khmers. Ces reconstructions en trois dimensions, et les vues reconstituées présentes dans les ouvrages qu'il a publiés, constituent les raisons principales de l'absence de considération portée à l'œuvre de Louis Delaporte. À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, de nouveaux travaux, plus rigoureux sur le plan scientifique, ont en effet vu le jour, reléguant les présentations de Delaporte au rang de simples curiosités.

### **IMPORTANCE DE L'ŒUVRE RÉALISÉE PAR LOUIS DELAPORTE**

Le travail mené par Louis Delaporte s'avère pourtant particulièrement important.

La raison la plus évidente est son rôle pionnier dans la diffusion de la connaissance de l'art indochinois en France. Malgré les gravures accompagnant les notes d'Henri Mouhot dans *Le Tour du monde*, puis l'exposition des pièces recueillies par la Mission du Mékong, en 1867, lors de l'Exposition permanente des colonies, à Paris, les motifs architecturaux et décoratifs de la péninsule indochinoise ne commencèrent réellement à être connus du grand public qu'après le retour de la première mission dirigée par Louis Delaporte, en 1873. Les résultats rapportés par Delaporte et ses collaborateurs permettront notamment la construction, lors des Expositions universelles et coloniales organisées à Paris et en province à partir de

---

<sup>6</sup> « L'Exposition universelle des sciences géographiques aux Tuileries », paru le 18 août 1875.

## Introduction

1878, de reproductions à échelle réduite de certaines parties des temples d'Angkor, familiarisant le grand public avec l'apparence de ces monuments.

Louis Delaporte est, par ailleurs, le premier à fonder une exposition cohérente des œuvres d'art provenant des différentes régions de la péninsule indochinoise. Le Musée khmer de Compiègne, puis surtout le Musée indochinois du Trocadéro, préparent le terrain pour l'avenir. Delaporte les crée en effet dans l'idée que le rassemblement de ces documents pourra permettre à d'autres chercheurs de comprendre les caractéristiques et l'évolution de l'art de la péninsule indochinoise. Démantelées à partir de 1927, ces collections vont par la suite former le noyau des collections françaises d'art khmer.

L'étude de l'œuvre de Louis Delaporte et de ses collaborateurs permet également de renseigner un aspect méconnu de l'histoire de la colonisation française en Indochine : l'exploration scientifique des territoires progressivement soumis à l'influence de la France. Les missions menées par des voyageurs français dans la péninsule indochinoise avant 1900 ont été assez peu étudiées. Les historiens se concentrent en effet essentiellement sur les voyages ayant eu des conséquences directes sur la progression économique et politique de la France en Indochine. De la Mission du Mékong, menée entre 1866 et 1868, on retient ainsi avant tout les renseignements géographiques et commerciaux collectés, laissant de côté les descriptions archéologiques, pourtant très détaillées, consignées par Francis Garnier.

### **DÉFINITION DES BORNES CHRONOLOGIQUES ET DES SUJETS DE L'ÉTUDE**

Cette étude prend en compte l'ensemble de l'œuvre entreprise par Louis Delaporte au service de l'art indochinois, de son premier contact avec les monuments de l'ancien Cambodge, lors de sa participation à la Mission du Mékong en 1866, à l'âge de vingt-quatre ans, à sa démission du poste de conservateur du Musée indochinois du Trocadéro, le 29 septembre 1924, à quatre-vingt deux ans. L'observation de la totalité de cette période permet de comprendre avec précision les mécanismes mis en œuvre par Louis Delaporte pour constituer ses collections, organiser leur exposition et diffuser leur image. Prendre en compte l'ensemble de la carrière de Louis Delaporte est également un moyen d'évaluer sur le long terme l'évolution de son rôle sur la scène scientifique française.

## Introduction

L'étude du travail mené par Louis Delaporte en Indochine, lors de ses deux missions en 1873 et 1881, puis en France, au sein des deux institutions qu'il a successivement créées, le Musée khmer de Compiègne en 1874, et le Musée indochinois du Trocadéro en 1884, implique d'accorder une large place à ses collaborateurs. Dès le début de son entreprise, Louis Delaporte conçoit en effet son œuvre comme un travail collectif. Il a conscience de ne pas avoir reçu, à l'École navale, une formation lui permettant de prendre en charge l'ensemble des aspects de la diffusion de l'art khmer. Il s'entoure donc très tôt de professionnels, tant pour mener à bien ses recherches archéologiques en Indochine que pour mettre en ordre les résultats recueillis lors de ses voyages et les présenter dans ses musées. Dans cette perspective, cette étude ne s'intéressera pas uniquement au travail de Louis Delaporte lui-même, mais reviendra également en détail sur les différents voyages scientifiques entrepris par ses auxiliaires, et leur exploitation à leur retour en France.

## SOURCES

Depuis 1842, le ministère de l'Instruction publique accueillait, au sein de la division des Sciences et Lettres, le service des Missions, et constituait donc le principal pourvoyeur de financement pour les voyageurs scientifiques. Par conséquent, les documents concernant la majorité des missions dirigées par Louis Delaporte et ses collaborateurs sont rassemblés au sein des archives du ministère de l'Instruction publique, dans la sous-série F<sup>17</sup> des Archives nationales. Deux sous-ensembles de ce fonds se sont révélés particulièrement intéressants pour cette étude : les dossiers personnels de chaque explorateur, et les procès-verbaux de la commission des Voyages et Missions, chargée, à partir de 1874, d'examiner les projets de voyages scientifiques présentés au ministère de l'Instruction publique. Plusieurs des explorateurs des ruines indochinoises étant officiers de Marine, les documents détenus par le Service Historique de la Marine, situé à Vincennes (sous-série CC7 alpha, dossiers individuels des personnels nés entre 1740 et 1860) ont également été mis à profit pour compléter leur profil.

Les archives des musées créés par Louis Delaporte, à Compiègne en 1874, puis au Trocadéro en 1884, sont conservées, pour l'essentiel, dans la sous-série F<sup>21</sup> des Archives nationales, qui regroupe les documents émis par la direction des Beaux-Arts, à laquelle étaient

## Introduction

rattachées les deux institutions. L'activité de Louis Delaporte au service de l'art indochinois peut également être renseignée par un recours ponctuel à d'autres fonds, tels que ceux des Expositions universelles de 1878 et 1889 (Archives nationales, sous-série F<sup>12</sup>, Commerce et Industrie), ou des procès-verbaux du Conservatoire des musées nationaux (Archives des musées nationaux, sous-série 1 BB).

On note cependant des absences importantes dans les archives officielles. Les documents renseignant l'action de Louis Delaporte au sein de ses deux musées n'ont en effet pas été versés, lors de sa démission du poste de conservateur du Musée indochinois du Trocadéro, ou, un an plus tard, à sa mort, dans le dossier de cette institution au sein des archives du département des Beaux-Arts.

Pour connaître avec plus de précision l'œuvre conduite par Louis Delaporte entre 1866 et 1924, il faut donc se tourner vers ses archives personnelles. Une partie d'entre elles, renseignant l'activité quotidienne du Musée indochinois du Trocadéro du milieu des années 1880 aux années 1920, est actuellement conservée à la bibliothèque du musée Guimet. Une autre partie est toujours détenue par les descendants de Louis Delaporte. Ces derniers documents composent deux ensembles différents. Le premier contient la correspondance privée de la famille Delaporte, et comprend des lettres rédigées par Louis Delaporte entre 1856, un an après sa rentrée au collège de Lorient, et 1925. Le second ensemble comprend un mélange de documents de travail, correspondance et dessins. Il renseigne à la fois les méthodes employées par Delaporte pour l'organisation des missions scientifiques de ses collaborateurs et pour la rédaction de certains de ses textes.

## MÉTHODOLOGIE ET PLAN DE L'ÉTUDE

Étudier l'œuvre de Louis Delaporte au service de l'art indochinois demande de dépasser, au préalable, certaines difficultés.

La première se situe dans le domaine de la bibliographie. Le travail mené par Louis Delaporte lors de ses missions ou de la conception de ses musées a suscité très peu d'études. L'essentiel de la documentation est donc fournie par les articles, récits et monographies, publiés soit de manière contemporaine à la période envisagée, soit quelques décennies plus tard, en tout cas avant le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Par ailleurs, l'apport des livres illustrés, édités

## Introduction

depuis une dizaine d'années, n'a pas pu être négligé. Destinés à vulgariser auprès du grand public les réalités de la conquête de l'Indochine et de son retentissement dans l'opinion publique française, certains de ces ouvrages ont néanmoins une caution historique suffisante pour qu'il ait semblé possible de les inclure en bonne place dans la bibliographie.

Il faut en second lieu déterminer l'orthographe à employer pour les noms des différents édifices visités par les missions scientifiques en Indochine. Delaporte et ses collaborateurs apprennent l'appellation donnée aux monuments et aux sites qu'ils explorent par le biais de leurs interprètes indigènes. Le plus souvent, en effet, ces lieux n'ont encore jamais été visités par des Européens. Par ailleurs, les explorateurs n'ont, pour la plupart, qu'une vague connaissance des langues asiatiques qu'ils visitent et des dialectes locaux. Ils notent donc les mots prononcés par leurs interprètes de manière phonétique.

Trouver l'équivalent, en orthographe modernisée, des noms cités dans les rapports et les récits rédigés par Louis Delaporte et ses auxiliaires s'est avéré particulièrement difficile. Si certaines concordances apparaissent aisément : Angkor pour Angkor, Préa Tomrey pour Preah Damrei, d'autres ont suscité de véritables interrogations. Quand Louis Delaporte parle de Mi-Baume, s'agit-il de l'un des deux Mebon, présents dans l'ancienne enceinte d'Angkor ? De même, lorsqu'il note qu'un moulage provient de Préa Khan, soit, selon l'orthographe actuelle, de Preah Khan, sans donner plus de précision, évoque-t-il le Preah Khan dit de Kompong Svay, ou celui d'Angkor ?

Désirant éviter de commettre une erreur, et n'ayant pas réussi à trouver d'équivalent pour la totalité des noms présents dans cette étude, nous avons décidé de respecter l'orthographe employée dans les sources. Cette étude portant essentiellement sur Louis Delaporte, c'est son orthographe qui sera employée, quand deux textes diffèrent. Les propositions d'équivalence sont placées, quand il a été possible de les établir, en note.

Il importe enfin de savoir s'il faut considérer de manière séparée les opérations dirigées par Delaporte en Indochine et l'œuvre menée au sein du Musée khmer de Compiègne, puis du Musée indochinois du Trocadéro.

Les recherches menées pour cette étude ont prouvé que les missions menées par Delaporte et ses collaborateurs sont indissociables de l'évolution de l'organisation des collections, et de la progression du travail d'analyse de l'art et de l'architecture indochinois. Ainsi, chaque voyage en Indochine coïncide avec une réorganisation profonde de l'exposition

## Introduction

créée par Louis Delaporte. De même, à partir de la fondation du Musée khmer de Compiègne, en 1874, le programme fixé par Delaporte à chaque mission est fonction de l'orientation qu'il désire donner à son exposition.

Cette étude est donc organisée selon des divisions chronologiques, d'inégale importance. La première partie traitera du contexte dans lequel l'œuvre de Louis Delaporte s'est développée. Son travail serait en effet malaisé à comprendre si l'on ne revenait pas, tout d'abord, sur la progression de l'influence française en Indochine et sur les connaissances que le grand public et le monde scientifique avaient de l'art et de l'architecture indochinois avant la fondation du Musée khmer de Compiègne, ainsi que sur ce qui a pu pousser Delaporte à s'intéresser à ce sujet particulier.

Ensuite, on envisagera les années s'étendant du départ de la première mission dirigée par Louis Delaporte, en 1873, au retour en France de l'équipe de son second voyage, en 1882. Pendant cette période se mettent en place les principales caractéristiques du travail de Louis Delaporte, effectué de manière collective, et mettant l'accent avant tout sur la diffusion la plus large possible de l'art indochinois.

La décennie 1880 marque un tournant dans la carrière de Delaporte. Sa santé l'empêchant de retourner en Indochine, il délègue les opérations de fouilles à des collaborateurs de plus en plus guidés et contrôlés, et se concentre lui-même sur la gestion du Musée indochinois du Trocadéro. La troisième partie de cette étude développera ces deux faits.

La dernière partie se penchera, quant à elle, sur l'évolution de la place occupée par Louis Delaporte dans le domaine des recherches sur l'art de la péninsule indochinoise à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. À ce moment, et alors même qu'il considère que son œuvre est parvenue à son apogée, Delaporte apparaît, en effet, de plus en plus concurrencé. Confronté à l'apparition de nouveaux spécialistes, il perd sa place à l'avant-garde de l'étude de l'art indochinois, mais continue d'œuvrer en coulisses, mettant l'expérience accumulée au cours de ses différentes missions au service des nouveaux voyageurs scientifiques, et continuant d'accumuler les renseignements nécessaires au développement des théories élaborées par d'autres.





**PREMIÈRE PARTIE :**

**CONTEXTE DE L'ŒUVRE DE LOUIS DELAPORTE**

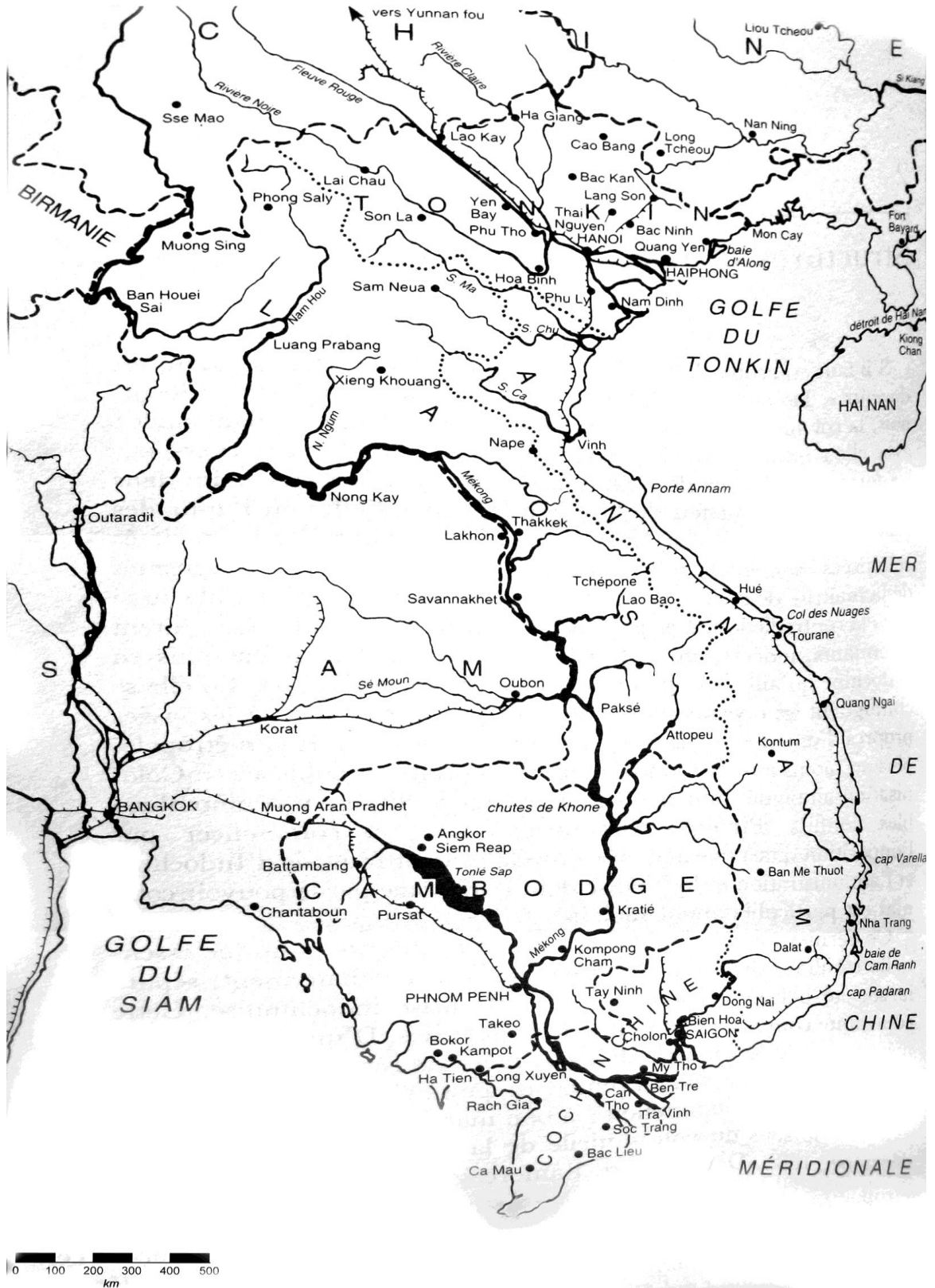
## **CHAPITRE PREMIER. CONTEXTE POLITIQUE : L'INDOCHINE<sup>1</sup>**

Comprendre l'œuvre entreprise par Louis Delaporte au service de l'art indochinois ne peut se faire sans prendre en compte le contexte politique de l'Indochine. L'organisation administrative des différents territoires qui composent cette entité, les rivalités qui les opposent ou se font jour avec leurs voisins, et la progression de l'influence française dans cette région d'Asie sont en effet déterminantes pour les missions scientifiques menées à partir du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>1</sup> Ce paragraphe doit beaucoup à l'ouvrage de Pierre Brocheux et Daniel Hémerly, *Indochine : la colonisation ambiguë (1858-1954)*, Paris, Éd. La Découverte, 1994.

L'Indochine, carte administrative



Carte de l'Indochine. (Source: Pierre Brocheux et Daniel Hémeri, *Indochine : la colonisation ambiguë (1859-1954)*, Paris, Éd. La Découverte, 1994.)

## A. LES TERRITOIRES

Ce que nous désignons aujourd'hui sous le terme d'Indochine est composé de plusieurs éléments fortement disparates, disposant chacun d'administrations, indigène et française, particulières.

### 1. Cochinchine

En 1857, une coalition d'intérêts économiques, militaires et religieux pousse la France à entreprendre une intervention armée en Indochine. Celle-ci a officiellement pour objectif de mettre fin aux persécutions menées par l'empereur d'Annam, Tu-Duc<sup>2</sup> à l'égard des missionnaires français installés sur son territoire. Plusieurs années de conflit vont mener au traité de Saigon, conclu le 5 juin 1862, qui marque la naissance de la colonie de Cochinchine, premier ensemble territorial possédé par la France en Asie du Sud-Est. Parmi les conditions qui sont imposées à l'empire d'Annam – reconnaissance de la liberté religieuse, abandon de sa suzeraineté sur le Cambodge, paiement d'une indemnité de quatre millions de dollars, ouverture au commerce de trois ports, dont Tourane<sup>3</sup> –, figure la cession aux Français de quatre territoires : trois provinces au Sud-Est du Vietnam actuel (My-Tho, Gia Dinh et Bien Hoa), et l'archipel de Poulo-Condor.

Malgré les deux guérillas déclenchées, d'abord en 1863-1864 dans les territoires orientaux de la colonie, puis au début de l'année 1866 dans ceux de l'Ouest, et la tentative menée par une ambassade, en 1863, d'échanger le contrôle sur les trois provinces contre la possession de trois ports et un traité de protectorat, la Cochinchine restera par la suite indivisée. Elle parviendra même, grâce aux actions menées par l'amiral La Grandière<sup>4</sup> entre le 15 et le 24 juin 1866, à s'agrandir, annexant de force les territoires occidentaux de cette partie de la péninsule indochinoise.

D'un point de vue administratif, la Cochinchine française obéit, depuis sa création, à un régime spécial. Le pouvoir mandarin y a été, dans un premier temps, entièrement supplanté par les représentants de l'administration française. À sa place ont été implantés des

---

<sup>2</sup> Tu-Duc, empereur d'Annam entre 1848 et 1883.

<sup>3</sup> Da Nang : ville située dans le centre du Vietnam, sur l'estuaire de la rivière Han.

<sup>4</sup> Pierre Paul Marie de la Grandière (1807-1876), gouverneur de Cochinchine entre 1863 et 1865.

fonctionnaires dépendant exclusivement du ministère de la Marine, auquel est alors rattaché le département des Colonies. Pendant dix-sept ans, de 1862 à 1879, la Cochinchine est soumise à ce que l'on a appelé, plus tard, le « régime des amiraux ». L'ensemble des gouverneurs qui se succéderont à la tête de cette colonie détiendront en effet ce grade. Les postes de commandement subalternes sont également confiés à des marins, bien que leur titre officiel d'inspecteur des Affaires indigènes puisse faire penser à une administration civile.

L'omniprésence de la Marine en Cochinchine, avant 1879, peut être considérée comme particulièrement avantageuse pour les explorateurs des ruines indochinoises. Plusieurs de ceux qui ont assumé la direction d'un voyage archéologique en Indochine, avant le milieu des années 1880, étaient, en effet, marins de métier. C'est le cas de Louis Delaporte, qui commença à servir dans cette arme à la sortie de l'École navale, dans le courant des années 1860. Cela concerne également Étienne Aymonier<sup>5</sup>, qui entama sa carrière comme sous-lieutenant dans l'infanterie de Marine, et Jules Harmand<sup>6</sup>, qui commença à travailler en tant que médecin de la Marine. On peut donc logiquement s'attendre à ce que joue, dans l'obtention des moyens logistiques, des vivres et des facilités de circulation, une certaine solidarité de corps.

Cependant, il ne faut pas sous-estimer la puissance de l'attachement de l'administration locale aux intérêts de la Cochinchine elle-même. Il n'est pas rare, même avant le changement de 1879, que le gouverneur soit opposé aux projets ou aux actions des voyageurs. En 1876, Jules Harmand est ainsi désavoué par le gouverneur de Cochinchine, après un combat mené contre une bande de partisans du prince Si-Votha, frère du roi du Cambodge, alors en rébellion. Dans le rapport rédigé à l'intention du ministère de l'Instruction publique, le 7 août 1876<sup>7</sup>, Harmand assure que son action avait pour but d'assurer la bonne continuation de sa campagne de recherches, et que les deux cents hommes du prince l'empêchaient de progresser vers sa prochaine destination. Cependant, le

---

<sup>5</sup> Étienne François Aymonier (1844-1929). Inspecteur des Affaires indigènes en 1869, il sera nommé dix ans plus tard représentant du protectorat français au Cambodge. En parallèle de ces postes administratifs, il mène une brillante carrière scientifique. Dès 1874, il enseigne en effet le Khmer au Collège des administrateurs stagiaires, avant d'en assumer la direction en 1877 et 1878. Il fait partie des premiers à avoir résolu les problèmes posés par l'épigraphe khmère, et dirigera lui-même, quelques années après Delaporte, des missions scientifiques.

<sup>6</sup> Né à Saumur le 23 octobre 1845, Jules Harmand rentre, en octobre 1863, à l'École du service de santé militaire de Strasbourg. En octobre 1866, il est commissionné comme aide-médecin auxiliaire en Cochinchine, où il arrive un an plus tard. Après avoir servi, en 1873, dans l'état-major de la mission dirigée par Louis Delaporte, il organise lui-même cinq campagnes scientifiques. Le 7 octobre 1881, il entame la dernière partie de sa carrière, comme consul de France à Bangkok.

<sup>7</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2974/2.

gouverneur de Cochinchine considérait alors qu'une telle prise d'armes, de la part d'un ressortissant français, était « ferment de désordre »<sup>8</sup>.

L'État français décide de mettre fin, en 1879, au « régime des amiraux », et de doter la colonie d'une administration civile. Bien que la Cochinchine continue d'être rattachée au ministère de la Marine, et que les mêmes fonctionnaires soient restés en poste<sup>9</sup>, la situation administrative dans laquelle évoluent les explorateurs de l'Indochine se complique. En effet, un an après l'instauration de l'administration civile, un décret du 8 février 1880 crée le Conseil colonial, organe chargé de délibérer sur le budget de la Cochinchine : cette décision a pour conséquence de multiplier les obstacles pour les voyageurs scientifiques mandatés par la métropole.

L'étude des campagnes menées par Louis Delaporte et ses collaborateurs plus ou moins proches montre que la pratique de l'avance faite aux explorateurs sur le budget local de la colonie était largement répandue. On en trouve trace, par exemple, au cours de la mission menée par Louis Delaporte en 1873. Le versement des subventions qui lui avaient été accordées par les ministères de la Marine et de l'Instruction publique, ainsi que par la Société de géographie de Paris, s'opérait en effet lentement, et risquait d'entraver les préparatifs de la campagne de recherches, en empêchant Delaporte d'acheter, avant son départ, l'ensemble du matériel dont il avait besoin. Le gouvernement de la Cochinchine avait alors été prié d'avancer à Louis Delaporte les sommes qui lui étaient nécessaires. Après la constitution du Conseil colonial de véritables protestations se font entendre contre ce système, donnant lieu parfois à une suspension de l'indemnisation de certaines campagnes. En mai 1882, Étienne Aymonier se voit ainsi privé d'une partie de sa solde, ce qui met son entreprise dans une situation extrêmement précaire. Le Conseil colonial estime en effet qu'il n'est pas équitable qu'il paye seul pour une entreprise dont les résultats ne resteront pas dans la colonie<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> Rapport du 7 août 1876.

<sup>9</sup> Ils cessent simplement de dépendre d'une hiérarchie militaire, et sont rattachés à une administration propre à la colonie.

<sup>10</sup> Les documents rassemblés par Étienne Aymonier reviendront en effet, au terme de sa mission, à Paris, dans les fonds du musée d'Ethnographie, puis du musée Guimet.

## 2. Cambodge

L'annexion du Cambodge à l'aire d'influence française en Indochine est plus rapide que celle de la Cochinchine. Un traité signé par le roi Norodom I<sup>er</sup><sup>11</sup> et l'amiral de La Grandière, le 11 août 1863, place ce royaume sous protectorat français. Cette situation est par la suite confirmée, le 15 juillet 1867, par un accord franco-siamois.

Le mode d'administration du Cambodge est assez différent de celui de la Cochinchine. En effet, les Français n'y remplacent pas la hiérarchie traditionnelle des pouvoirs. Ils se contentent, dans un premier temps, de placer auprès du roi, à Phnom Penh, un unique Résident.

Vingt ans plus tard, cependant, la France désirera accroître son emprise sur le Cambodge. Le 17 juin 1884, elle imposera un nouveau traité, instaurant cette fois la présence de Représentants français dans chaque province, pour contrôler les gouverneurs cambodgiens qui y sont en place. Cette décision entraînera, durant un an et demi, une insurrection généralisée. Incapables de la mater, les Français seront obligés de faire des concessions. En juin 1886, ils installent donc seulement quatre Résidents, en plus de celui de Phnom Penh, dans les villes de Kampot, Kompong Thom<sup>12</sup>, Kratié<sup>13</sup> et Pursat.

La progression sur le territoire du Cambodge des différentes missions archéologiques, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, est le plus souvent très aisée. Cette facilité vient de ce que le premier acte accompli par les explorateurs est de s'arrêter à Phnom Penh, pour rencontrer le Résident de France, ainsi que Norodom I<sup>er</sup>.

La première de ces visites est destinée à se présenter à celui qui sera un allié particulièrement important pendant toute la durée du séjour des voyageurs dans le territoire cambodgien, et souvent encore après. Lorsque la première campagne de fouilles organisée par Louis Delaporte est arrêtée brusquement, dans les premiers jours du mois d'octobre 1873, les explorateurs reviennent à Phnom Penh sur la *Javeline*, canonnière mise à leur disposition par le gouvernement de Cochinchine, traînant à sa remorque des barques chargées des sculptures saisies ou moulées sur le site de Méléa<sup>14</sup>. Obligée de gagner rapidement Saigon<sup>15</sup>, pour y

---

<sup>11</sup> Norodom I<sup>er</sup>, roi du Cambodge de 1860 à 1904.

<sup>12</sup> Kompong Thom : capitale de la province du même nom, située sur la rive de la rivière Stung Sen.

<sup>13</sup> Province au Nord-Est du Cambodge, bordant au Nord la province de Stung Treng et à l'Ouest celle de Kompong Thom.

<sup>14</sup> Beng Méléa : site localisé au Nord-Est du groupe d'Angkor.

<sup>15</sup> Hô-Chi-Minh-Ville : ville située sur les rives de la rivière de Saigon, à proximité du delta du Mékong, au Vietnam.



bénéficiaire de soins hospitaliers, l'équipe de Louis Delaporte doit laisser derrière elles ces objets. Il serait en effet trop dangereux, pour les plus malades d'entre eux, d'attendre que les pièces emportées soient préparées pour supporter le trajet jusqu'à Saïgon<sup>16</sup>, avant de regagner eux-mêmes la capitale de la Cochinchine. Jean Moura, Résident de France au Cambodge, accepte alors de prendre en charge le rassemblement de l'ensemble de l'œuvre de la mission puis son acheminement jusqu'à Saïgon. De même, en avril 1888, Lucien Fournereau, tombé malade lors de la dernière partie du circuit qu'il accomplissait au Cambodge, sera rapatrié à Saïgon grâce à l'aide du Résident alors en place à Phnom Penh.

Dans un deuxième temps, les voyageurs demandent à être reçus par le souverain du Cambodge, Norodom I<sup>er</sup>. Cette visite diplomatique a pour objectif, également, de faciliter les opérations qu'ils comptent entreprendre dans les sites khmers. Elle leur permet d'obtenir des lettres d'introduction auprès des détenteurs locaux du pouvoir. Expliquant leur démarche, ces courriers ordonnaient qu'hommes, moyens de transport, et parfois vivres, soient mis à disposition des explorateurs. Les Français ont en effet besoin qu'on leur accorde, sur le terrain, hommes et matériel. Seul l'état-major de la mission arrive de Saïgon, accompagné le plus souvent des membres les plus importants du personnel indigène : interprètes et aides de camp, dont les explorateurs souhaitent maîtriser entièrement le recrutement. Le reste des ouvriers employés sur les chantiers provient des villages environnants. Or, les voyageurs veulent éviter d'avoir à leur verser un véritable salaire afin de ne pas trop entamer leur budget. Pour ce faire, ils ont recours à l'aide des autorités locales, chefs de village et gouverneurs de province, lesquels, grâce à un système de corvées, peuvent gratuitement lever des hommes. Les explorateurs ont ainsi seulement à fournir à leurs ouvriers le gîte et le couvert.

L'ensemble de ce que le roi du Cambodge accepte de faire en faveur des missions archéologiques exige une contrepartie. Durant les cérémonies organisées en leur honneur à Phnom Penh, les voyageurs offrent ainsi à leur hôte un nombre plus ou moins important de cadeaux. Louis Delaporte, dans une lettre rédigée le 16 mai 1873<sup>17</sup>, affirme qu'il s'agit d'une manière de s'assurer de l'aide générale du souverain, en « se conformant aux habitudes des pays orientaux ». Ces présents ne sont toutefois pas choisis au hasard. De 1873, date de la première mission organisée par Louis Delaporte, à 1896, lorsqu'Urbain Basset entame le dernier voyage du XIX<sup>e</sup> siècle aux ruines khmères, l'ensemble des états-majors emporte ainsi

---

<sup>16</sup> Les gravures interprétant les dessins exécutés par Louis Delaporte, de même que le témoignage qu'il a laissé de sa première mission, montrent que les originaux qu'il avait recueillis avaient été transportés à Phnom Penh sans être placés dans des caisses.

<sup>17</sup> Lettre adressée au ministre de l'Instruction publique. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

des œuvres d'art, espérant en retour obtenir le droit de prendre des objets originaux sur les chantiers de fouilles.

### 3. Tonkin et Annam

Après la constitution de la colonie de Cochinchine, puis l'installation du protectorat sur le royaume du Cambodge, la France continue de progresser dans la péninsule indochinoise. Son objectif principal est de parvenir, à terme, à créer des routes commerciales aisées à parcourir, entre la Cochinchine et la province du Yunnan, située au Sud de la Chine, que l'on croit fabuleusement riche. Utiliser le Mékong, fleuve principal de l'Indochine, qui irrigue, à l'endroit de son delta, la colonie de Cochinchine, et dont les géographes supposent qu'il prend sa source au Tibet, paraît, dans un premier temps, la meilleure solution. La mission de reconnaissance géographique dirigée par Ernest Doudart de Lagrée et Francis Garnier, entre 1866 et 1868, montre malheureusement que le Mékong n'est pas navigable sur l'ensemble de son cours.

Cinq ans plus tard, dans le courant de l'année 1873, une autre solution est envisagée. Il s'agit cette fois d'emprunter le fleuve Song-Coi<sup>18</sup>, qui arrose la province du Tonkin. De nombreux projets naissent alors, en métropole comme en Cochinchine, pour organiser une mission scientifique dans cette région. Le cours des événements ne va toutefois pas leur permettre de se réaliser.

En 1872-1873, Jean Dupuis, négociant français installé en Chine, avait commencé à établir une route commerciale dans cette partie de la péninsule indochinoise<sup>19</sup>. Il agissait seul, sans le concours des ministères de la Marine et de l'Instruction publique, qui avaient refusé de le soutenir lorsqu'il était venu leur présenter son projet de s'informer sur la validité de cette voie d'accès à la Chine. Alors qu'il tente d'acheminer un chargement d'armes au maréchal chinois Ma, qui dirigeait la répression d'une révolte musulmane dans la province du Yunnan, Jean Dupuis se retrouve bloqué à Hanoi, au Tonkin, par les mandarins locaux, entre mai et octobre 1873. L'amiral Dupré<sup>20</sup>, gouverneur de Cochinchine, partisan de l'idée d'accéder à la Chine par le Tonkin, voit dans les problèmes de Dupuis une raison de lancer une offensive militaire dans la région. Le 11 octobre 1873, l'officier de Marine Francis Garnier quitte donc

---

<sup>18</sup> Sông-Koi : fleuve arrosant la région du Tonkin.

<sup>19</sup> Cf. J. Dupuis, « L'ouverture du fleuve Rouge au commerce et les événements... »

<sup>20</sup> Marie Jules Dupré, gouverneur de Cochinchine de 1871 au début de l'année 1874.

Saigon avec quatre bâtiments sur lesquels sont embarqués deux cent vingt-deux hommes. Alors que, sur le plan diplomatique, Dupré choisit l'épreuve de force, et proclame, le 17 novembre 1873, la liberté de navigation sur le Song-Coï, sous protection de la France, Garnier et ses troupes réussissent à s'emparer d'Hanoi, le 20 novembre. Dans la ville sont installées des autorités pro-françaises. Cependant, cet avantage ne durera pas. Le 21 décembre 1873, lors d'une sortie destinée à repousser des forces ennemies, Francis Garnier est assassiné. Les conditions de son exécution marqueront les esprits. Son corps, retrouvé au lieu-dit du Pont de papier, a été « décapité et le foie arraché »<sup>21</sup>, et sa tête ne sera restituée aux Français qu'au mois de janvier 1874. En parallèle se développe, chez les lettrés du Tonkin, un très fort courant d'opposition aux Chrétiens, qui soutiennent les représentants de la France. En conséquence, le gouvernement français ordonne à l'amiral Dupré de se retirer du Tonkin.

Le 15 mars 1874, le traité conclu entre l'empereur d'Annam et le lieutenant de vaisseau Louis Philastre confirme le retrait des Français. Ceux-ci abandonnent en effet le Tonkin, mais obtiennent des concessions importantes : légalisation du christianisme, installation de concessions et de consulats à Hanoi et dans deux autres villes. Le 31 août 1874, un nouvel accord proclame cette fois la liberté de commerce sur le Song-Coï.

La question du Tonkin, et les relations entre la cour de Hué et la France, connaissent par la suite un *statu quo* pendant huit ans. Le 26 mars 1882, une nouvelle offensive est lancée par la France, dirigée par le commandant Henri Rivière. Elle mène, le 25 avril de la même année, à une deuxième prise d'Hanoi. L'empereur Tu-Duc résistant militairement, les combats reprennent au Tonkin.

Cependant, en juillet 1883, la mort de Tu-Duc, sans enfants, entraîne une crise de pouvoir au sein de la cour de Hué. Quatre souverains se succèdent en deux ans. Profitant de cette faiblesse, la France réussit à imposer successivement deux traités de protectorat. Le premier est négocié par Jules Harmand, le 25 août 1883. Ses conditions sont toutefois provisoires, et révoquées par la signature, le 6 juin 1884, de l'accord obtenu par Jules Patenôtre, ancien ministre plénipotentiaire de France en Chine. Pour prouver l'influence acquise par la France sur la dynastie impériale, et affirmer le protectorat sous lequel est placé l'ensemble Annam-Tonkin, les Français font, le même jour, fondre le sceau d'investiture remis à l'empereur par la Chine, et le remplacent par un nouveau, envoyé de métropole.

---

<sup>21</sup> J.-P. Gomane, *L'exploration du Mékong...*

Deux ans plus tard, en 1886, le système mis en place dans ces territoires se stabilise. Alors que l'Annam conserve son administration traditionnelle, restant soumis à l'autorité de l'empereur et des mandarins, le Tonkin, tout en restant protectorat, subit beaucoup plus directement l'influence française.

#### 4. Laos

Le Laos, dernier territoire composant l'Indochine, intéresse moins directement cette étude. Il a en effet rarement fait partie des circuits empruntés par Louis Delaporte et ses collaborateurs.

Soumis à l'influence française en 1895, regroupé d'abord en deux entités séparées, constituées autour des villes de Luang-Prabang<sup>22</sup> et Khong<sup>23</sup>, puis fusionné, en 1899, sous l'autorité d'une unique Résidence supérieure, installée à Vientiane<sup>24</sup>, le Laos ne sera pas inclus dans les études artistiques entreprises par Louis Delaporte, bien que, à partir de 1884, le Musée indochinois s'ouvre aux productions d'autres aires culturelles, et que les voyageurs scientifiques commencent alors à recueillir des documents au Tonkin et en Annam.

## **B. CONSÉQUENCES DE LA PROGRESSION DE L'INFLUENCE FRANÇAISE SUR LES MISSIONS SCIENTIFIQUES EN INDOCHINE**

Bien qu'elle se soit déroulée sur une période assez brève : un peu plus de trente ans, entre la création de la Cochinchine et l'installation de Résidents français au Laos, la progression de l'influence française en Indochine n'a pas été linéaire. Les nombreux conflits et révoltes populaires qui l'ont émaillée ont des répercussions sur le déroulement des missions scientifiques.

### 1. Ralentissement de certaines missions

Les soubresauts politiques de l'Indochine peuvent tout d'abord ralentir la marche des explorations scientifiques.

---

<sup>22</sup> Ville située au Nord du Laos, capitale de la province de Luang Prabang.

<sup>23</sup> Aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée pour ce nom.

Dans les premiers jours d'octobre 1873, la première mission dirigée par Louis Delaporte s'arrête brusquement, en raison de la dégradation de l'état de santé de la quasi-totalité de son état-major. Après une brève escale à Phnom Penh, le personnel de la campagne retourne à Saigon, le 13 octobre.

Selon l'ordre de mission établi avant son départ par les ministères de la Marine et de l'Instruction publique, l'ensemble des voyageurs devaient, après avoir terminé leurs recherches au Cambodge et au Siam, prendre la direction du Tonkin, pour entreprendre la reconnaissance du fleuve Song-Coï. La décision de l'amiral Dupré d'envoyer une force armée, dirigée par Francis Garnier, pour aider Jean Dupuis bloqué à Hanoi depuis mai 1873, va modifier ce projet. Le gouverneur de Cochinchine désire en effet que Louis Delaporte prenne la tête d'une division armée<sup>25</sup>, plutôt que d'une mission scientifique.

Les membres de la mission vont répondre de manière différente aux ordres donnés par la colonie. Seul l'enseigne Balny d'Avricourt, désigné par Delaporte, dans le rapport rédigé à son retour en France, comme son commandant en second, accepte immédiatement de repartir. Parmi les autres membres de l'état-major, François Bouillet, ingénieur hydrographe, et Jules Harmand, se consacrant autant à l'histoire naturelle qu'à la médecine, effectueront finalement les recherches prévues. Louis Delaporte, déclaré inapte par les services de santé de Saigon, sera quant à lui rapatrié en France.

Faute de personnel suffisant, la mission de reconnaissance du Song-Coï et de la province du Tonkin est donc officiellement annulée.

En 1876, la progression de la première campagne organisée par Jules Harmand est, quant à elle, arrêtée par une insurrection au Cambodge. Le danger, dans ce cas, semblait réel. Le prince Si-Votha était alors en révolte contre Norodom I<sup>er</sup>, son frère, et cherchait par une lutte armée à prendre le contrôle du royaume.

Harmand, dans le rapport de quatre pages rédigé à Saigon, le 7 août 1876, à l'intention du ministère de l'Instruction publique<sup>26</sup>, affirme qu'il a lui-même été aux prises avec deux cents partisans de ce prince. Cependant, prendre les armes n'est pas ce que l'on demande à un explorateur scientifique. À son retour à Saigon, il se fait donc assez vertement tancer par

---

<sup>24</sup> Capitale du Laos.

<sup>25</sup> Son grade de lieutenant de vaisseau lui permettait d'assumer la direction d'opérations militaires.

<sup>26</sup>A.N. F<sup>17</sup> 2974/2.

Victor Duperré<sup>27</sup>, pour avoir risqué d'aggraver une situation déjà compliquée<sup>28</sup>. Au même moment, le gouverneur exige la suspension de toute campagne d'exploration au-delà des limites de la colonie. Malgré ses protestations et le recours qu'il adresse au ministre de l'Instruction publique, le médecin naturaliste en est réduit à attendre le retour au calme et le moment où « la possibilité de l'entreprendre [la mission] sera parfaitement reconnue. »<sup>29</sup>.

## 2. Assistance apportée à d'autres voyages

Les soubresauts de la politique française en Indochine n'ont cependant pas tous été préjudiciables aux missions scientifiques.

Dans le rapport qu'il rédige le 7 août 1876, Jules Harmand affirme ainsi qu'« un article du traité récent entre la France et l'Annam oblige ce dernier pays à prêter aide et protection aux voyageurs scientifiques. ». Le voyageur fait référence au traité de paix et d'alliance négocié par le lieutenant de vaisseau Louis Philastre, le 15 mars 1874, qui prévoit principalement la liberté du commerce sur le Song-Coï, et l'ouverture de trois ports de l'Annam au commerce français, en échange de la reconnaissance de la souveraineté de cet Empire.

Les conflits ne sont donc pas nécessairement contraires aux intérêts des voyageurs scientifiques. Certains croient même ainsi être, comme l'écrit Étienne Aymonier dans une lettre adressée au ministre de l'Instruction publique, le 9 novembre 1882, totalement étrangers à la « défiance contre la puissance française »<sup>30</sup>.

---

<sup>27</sup> Victor Auguste Duperré, gouverneur de Cochinchine de la fin de l'année 1874 à la fin de l'année 1877.

<sup>28</sup> Dans son rapport, l'explorateur raconte la scène avec verve, et peut-être un peu d'exagération : « je fus accablé de reproches [...] Enfin traité d'aventurier, de capitaine de guérillas, etc., je reçus en définitive, l'ordre de ne pas dépasser Phnom Penh. »

<sup>29</sup> Lettre du ministre de l'Instruction à Jules Harmand, 18 septembre 1876. (A.N. F<sup>17</sup> 2974/2)

<sup>30</sup> La totalité de la citation dont est tirée cette expression est reproduite ici : « la défiance contre la puissance française prend plus de consistance dans le voisinage de notre colonie et [...] notre prestige baisse. Mais ce que l'on peut constater hautement c'est que les missions scientifiques en général, et la mienne en particulier, sont absolument étrangères à ce fâcheux état de chose, et que ce ne sera qu'en usant de mauvaise foi que l'on pourra arguer de complications diplomatiques pour entraver, arrêter une pacifique mission scientifique. ». (A.N. F<sup>17</sup> 2934/B)

## C. INFLUENCE DES AUTORITÉS ÉTRANGÈRES EN INDOCHINE

La France n'est pas la seule puissance, européenne ou non, à exercer une influence importante dans la péninsule indochinoise. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, trois autres nations entrent en rivalité dans cette partie du continent asiatique.

### 1. Chine

La Chine joue tout d'abord un rôle important dans la dynamique de la conquête française. C'est en effet pour avoir accès à son territoire que les Français ont engagé leurs deux premières grandes progressions géographiques, en suivant le Mékong, puis le Song-Coï.

La Chine a également la capacité de peser lourdement sur la politique de la France en Indochine, et arrête à plusieurs reprises sa progression. En 1860, la reprise de la guerre de l'Opium<sup>31</sup> aboutit ainsi à la perte de Tourane, en Annam. Plus de vingt ans plus tard, en 1882-1883, la menace que fait planer l'empire chinois de déclencher un conflit armé si les troupes françaises occupent le Tonkin a sans doute joué un rôle dans la décision finale de placer ce territoire simplement sous protectorat.

### 2. Angleterre

L'Angleterre joue un rôle assez semblable à celui de la Chine. Maîtresse de la Birmanie, déjà engagée dans les courants commerciaux de l'Asie du Sud-Est, elle sert d'aiguillon à l'avancée française.

Le 19 janvier 1872, Francis Garnier prononce, devant les membres de la Société de géographie de Paris, une communication argumentant la nécessité de lancer une reconnaissance du fleuve Song-Coï, et du Tonkin, province qu'il arrose<sup>32</sup>. Parmi les raisons qu'il avance, il insiste sur les projets du gouvernement anglais. Pour capter les exportations de plusieurs régions du continent asiatique, notamment le Yunnan et le Tonkin, les Anglais envisagent de créer deux lignes de chemin de fer, reliant la Birmanie à la Chine. L'exploration du cours du Song-Coï doit donc être immédiatement lancée, si la France veut battre de vitesse l'Angleterre.

---

<sup>31</sup> Conflit opposant, entre 1856 et 1860, l'Angleterre, alliée à la France et aux États-Unis, à la Chine.

<sup>32</sup> Informations contenues dans une lettre écrite par François Crémazy, président de la Société de géographie, le 28 février 1872. (Soc. géo. Colis n°4, notice 1660)

La puissance et l'omniprésence de l'Angleterre en Indochine est par ailleurs particulièrement redoutée par les explorateurs scientifiques. Le 16 avril 1867, l'état-major de la Mission du Mékong, dirigé par Ernest Doudart de Lagrée, s'effraie ainsi à l'annonce de l'arrivée d'un convoi anglais qui, à l'inverse de l'exploration en cours, reconnaîtrait le Mékong en descendant son cours<sup>33</sup>. Aussitôt la nouvelle connue, les explorateurs s'empressent d'achever leurs relevés et croquis les plus récents, et de les joindre à la lettre dans laquelle Doudart de Lagrée résume les progrès qu'ils ont faits depuis Saigon. Adressés au gouverneur de Cochinchine, ces documents sont destinés, selon les termes de Francis Garnier, à établir une liste « des principaux résultats géographiques dont [les Français] pouv[aient] les premiers revendiquer l'honneur ». Au grand soulagement des voyageurs, les quarante Anglais que les indigènes affirmaient avoir rencontrés s'avèrent finalement n'être qu'un certain Duyshart, Néerlandais et géographe ordinaire du roi de Siam.

### 3. Siam

La présence de l'Angleterre et de la Chine à proximité des territoires dans lesquels évoluent les missions archéologiques n'a au final pas eu de conséquence majeure sur leur déroulement. Le royaume de Siam, en revanche, limitrophe du Cambodge, a eu une influence beaucoup plus importante.

Les explorateurs qui gravitent autour de Louis Delaporte, du Musée khmer de Compiègne, puis du Musée indochinois du Trocadéro, sont obligés, au moins jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle, de maintenir d'excellentes relations diplomatiques avec le royaume de Siam.

En 1794, le Siam a en effet annexé deux provinces occidentales du Cambodge : celles de Battambang<sup>34</sup> et de Siem Reap<sup>35</sup>. Le second de ces territoires a une très grande importance, pour ceux qui s'intéressent à l'art et l'architecture indochinois. C'est en effet dans ses limites que se situent les sites d'Angkor Thom et Angkor Vat, considérés comme les chefs d'œuvre des bâtisseurs de l'ancien Cambodge.

---

<sup>33</sup> Cf. F. Garnier, *Voyage d'exploration...*

<sup>34</sup> Province du Nord-Ouest du Cambodge.

<sup>35</sup> Province située au Nord du lac Tonlé Sap.



Ouvrir des chantiers de fouilles dans les régions de Battambang et Siem Reap n'est pas aussi aisé qu'au Cambodge. Pour pénétrer dans le royaume de Siam, les explorateurs doivent tout d'abord être munis d'un laissez-passer, délivré par les autorités siégeant à Bangkok, sa capitale.

Cette étape est indispensable. Le 19 décembre 1873<sup>36</sup>, lorsque Louis Delaporte adresse à l'un de ses collaborateurs une série d'instructions, il lui recommande ainsi fortement d'obtenir, par l'intermédiaire du gouverneur de Cochinchine, le document qui lui permettra de circuler aisément au Siam, avant même de le renseigner sur le matériel à emporter, ou les sujets à étudier. La détention d'un passeport siamois revêtait une telle importance qu'elle pouvait justifier de retarder de plusieurs jours le début de la mission, dans l'attente de son obtention. Dans le courant d'octobre 1896, Urbain Basset reste ainsi environ une semaine à Phnom Penh, dans l'espoir que le gouvernement de Bangkok lui adresse le document lui permettant de commencer ses recherches.

Les demandes de passeport se font le plus souvent par des canaux officiels. Jules Harmand passe ainsi par l'intermédiaire du consul de Siam à Paris, pour obtenir les papiers l'autorisant à circuler dans le royaume. Le dossier personnel du voyageur, conservé au sein des archives du ministère de l'Instruction publique, montre qu'il a formulé auprès de ce haut dignitaire siamois la demande d'accélérer l'envoi à Saïgon de plusieurs passeports, en février 1875<sup>37</sup>. Ces papiers officiels devaient lui permettre « d'obtenir des mandarins, non seulement aide et protection, mais aussi des vivres et des moyens de transport pour lui et son escorte. »<sup>38</sup>.

Une fois obtenu le droit d'entrer sur le territoire du Siam, les explorateurs doivent se mettre en relation directement avec les gouverneurs des provinces dans lesquelles ils entendent travailler.

Le souverain du Siam refuse catégoriquement que des objets d'art soient enlevés de son royaume. Louis Delaporte, dans la note complémentaire qu'il remet au ministère de l'Instruction publique en même temps que le rapport concernant sa mission de 1873<sup>39</sup>, affirme ainsi que Rama V<sup>40</sup> a déjà refusé un tel droit à l'Angleterre, et que les dirigeants des expéditions scientifiques ne réussiront pas à le faire plier. En conséquence, les explorateurs

---

<sup>36</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>37</sup> Informations contenues dans une lettre du 13 mai 1875, adressée au ministre de l'Instruction par Grétan, consul du roi de Siam à Paris. (A.N. F<sup>17</sup> 2974/2)

<sup>38</sup> Lettre du 13 mai 1875. (A.N. F<sup>17</sup> 2974/2)

<sup>39</sup> Documents non datés, rendus sans doute à la fin du mois de mars 1874. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>40</sup> Roi de Siam de 1868 à 1910.

tourment l'ensemble de leurs efforts vers les gouverneurs provinciaux et les bonzes, responsables de l'entretien des temples. Ils commencent par employer les mêmes techniques qui avaient fait leurs preuves au Cambodge. Les présents diplomatiques ont cependant moins d'influence qu'ils ne l'avaient imaginé. Dès 1873, Louis Delaporte fait l'expérience des limites de ce système. Au moment où il veut faire sortir de l'enceinte du monument de Préa Khan un groupe sculpté particulièrement imposant, composé d'une trentaine de blocs de pierre, le gouverneur de la province « voyant une masse considérable fut effrayé et refusa de [...] la laisser enlever »<sup>41</sup>. Delaporte est alors forcé de faire appel au gouvernement cambodgien installé à Phnom Penh, pour obtenir les barques nécessaires au transport des pièces recueillies.

Rapidement, les explorateurs comprennent qu'il est préférable de payer les services qu'ils demandent aux gouverneurs des provinces siamoises. La première occurrence de cette pratique apparaît lors de la mission dirigée par Lucien Fournereau, en 1887-1888. Dans le rapport qu'il fait insérer au *Journal officiel*, le 4 octobre 1888, ce collaborateur de Louis Delaporte affirme en effet qu'il a été forcé de verser 169 piastres pour assurer le transport de son matériel du lac Tonlé Sap<sup>42</sup> jusqu'à Angkor Vat.

---

<sup>41</sup> Note complémentaire accompagnant le rapport de la mission.

<sup>42</sup> Combinaison d'un lac et d'une rivière, située dans la partie occidentale du Cambodge.

## CHAPITRE II. CONTEXTE SCIENTIFIQUE

### A. RELATIVE ABSENCE DE L'EXPLORATION SCIENTIFIQUE DE L'INDOCHINE DANS L'ESPACE PUBLIC FRANÇAIS

#### 1. Absence relative de l'exploration de l'Indochine dans les publications

La Mission du Mékong, première grande exploration de l'Indochine, donne une première occasion d'étudier la médiatisation des voyages scientifiques. Son étude permet ainsi d'identifier deux des raisons pour lesquelles les voyages scientifiques en Indochine apparaissent peu dans les publications françaises.

La Mission du Mékong se déroule de 1866 à 1868. Elle est dirigée par Ernest Doudart de Lagrée, puis, après sa mort, le 12 mars 1868, par Francis Garnier, commandant en second de l'état-major. Son objectif premier était de reconnaître le cours du Mékong, fleuve principal de la péninsule indochinoise, pour s'assurer de sa navigabilité. Les explorateurs étaient donc chargés de remonter ce cours d'eau depuis son delta, qui faisait partie de la colonie de Cochinchine, jusqu'à sa source, que les géographes situaient approximativement au Tibet. Dans les faits, les voyageurs s'arrêteront peu après être rentrés dans la province chinoise du Yunnan. Une révolte musulmane les empêche en effet de continuer à suivre le fleuve. Après plusieurs essais infructueux pour convaincre les autorités locales de leur accorder des laissez-passer, et accablés par la mort de Doudart de Lagrée, ils décident de mettre fin à leur campagne de recherche. Francis Garnier conduit alors ses hommes jusqu'au Yang-tsé-Kiang, pour gagner Shanghai, où ils pourront trouver un bâtiment qui les ramènera rapidement à Saigon.

Les membres de la Mission du Mékong ne semblent pas avoir communiqué avec les journaux durant leur séjour en Indochine. Il est vrai qu'ils ont connu de sérieuses difficultés pour acheminer leur courrier. Hors des territoires soumis à l'influence française, les voyageurs sont forcés de s'en remettre à la bonne volonté de ceux qu'ils rencontrent au cours de leur périple. Le 2 février 1867, Louis Delaporte, qui participe à la Mission du Mékong en tant que dessinateur et responsable du matériel et de l'approvisionnement, écrit ainsi à ses parents qu'il « profite de l'occasion d'un gouverneur de province qui va à Siam pour [leur]

donner des nouvelles »<sup>1</sup>. La mission est alors stationnée dans la ville de Khemmarat, dans la province d'Ubon, en territoire thaïlandais.

Les péripéties et les résultats de cette exploration de la péninsule indochinoise sont donc divulgués principalement après le retour de l'état-major en France. À partir de 1869, Francis Garnier, assisté de l'ensemble de ses anciens collaborateurs, rassemble l'œuvre de la Mission du Mékong, et entreprend de la mettre en ordre. Deux versions sont élaborées. La première, plus courte, se concentrant essentiellement sur les péripéties du voyage, doit paraître dans *Le Tour du monde*, revue illustrée publiée par Hachette. La seconde, comportant à la fois un récit de la mission, un bilan très détaillé des résultats de toute nature qu'elle a recueillis, et un album composé de cartes, plans, et croquis, sera publiée, toujours grâce à Hachette, en trois volumes<sup>2</sup>.

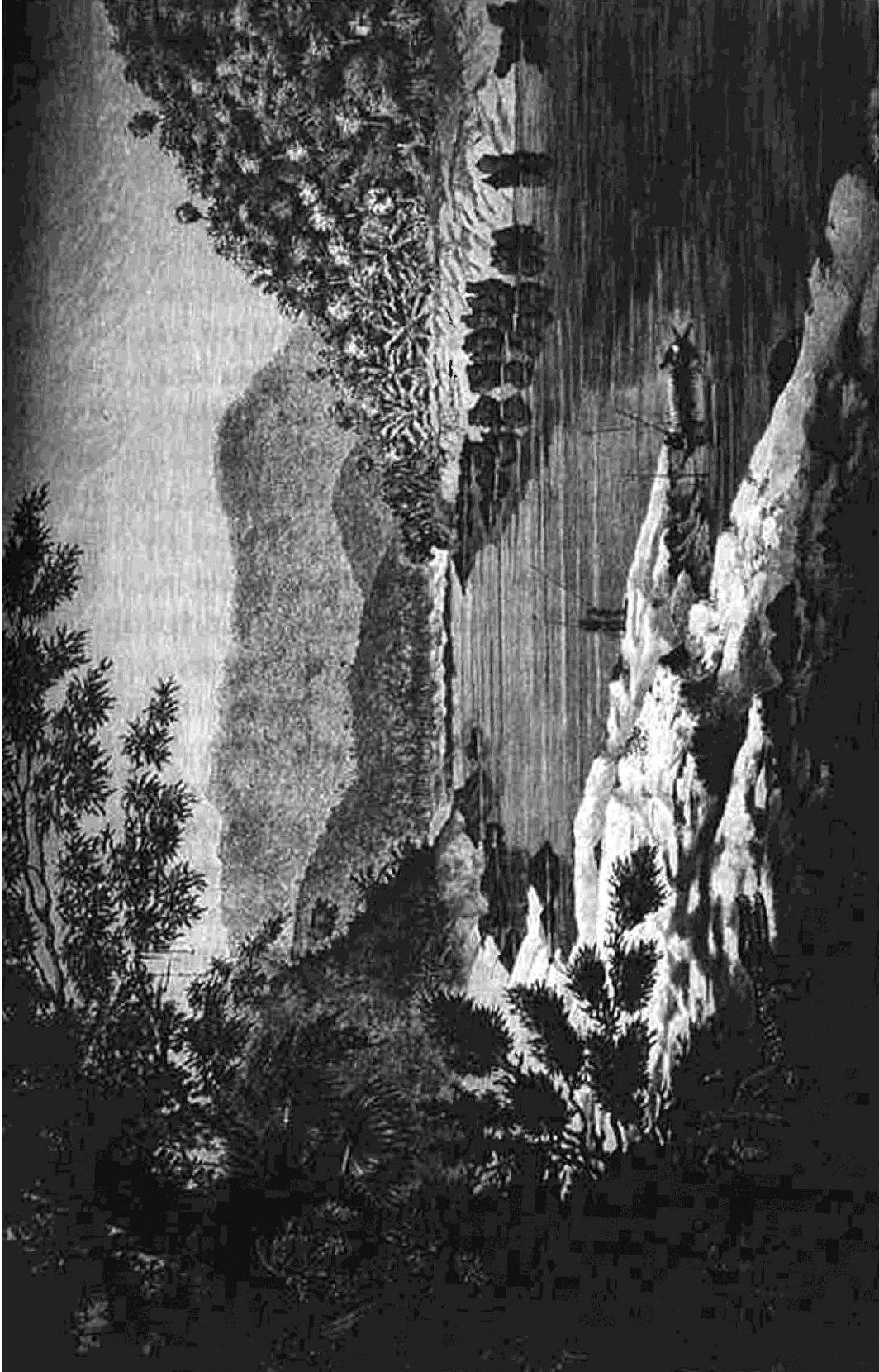
La correspondance entretenue par Louis Delaporte avec sa famille, à partir de son retour en France, montre que les anciens explorateurs travaillent à leur projet dès février 1869<sup>3</sup>. Les premiers paragraphes de l'article du *Tour du Monde* paraissent le dimanche 3 juillet 1870. Quinze jours plus tard, la France déclare la guerre à la Prusse. Au début du mois d'août 1870, la publication du récit de la Mission du Mékong est suspendue. Le travail des rédacteurs, dirigés par Francis Garnier, continue, mais au ralenti. Les marins qui avaient formé l'état-major d'Ernest Doudart de Lagrée retournent à leur première carrière. Garnier se voit ainsi confier le commandement de l'une des canonnières stationnées sur la Seine, pour défendre Paris. Louis Delaporte, quant à lui, après avoir été envoyé à Douvres, attend à Paris une autre affectation. Après la fin du conflit, à la fin du mois de janvier 1871, l'entreprise de rédaction menée par Francis Garnier fonctionne à nouveau. L'espoir que fait naître la reprise du travail est toutefois de courte durée. Les événements de la Commune de Paris, entre mars et mai 1871, entraînent des délais supplémentaires. Hachette, renonçant à ses premières prévisions indiquant une reprise de la publication dans *Le Tour du Monde* en mai 1871, annonce qu'il faudra finalement attendre le mois d'octobre.

---

<sup>1</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>2</sup> *Voyage d'exploration en Indo-Chine : effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868 par une commission française présidée par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée et publié sous la direction de M. le lieutenant de vaisseau Francis Garnier avec le concours de M. Delaporte, et de MM. Joubert et Thorel*, Paris, Hachette, 1873.

<sup>3</sup> Dans une lettre du 26 février 1869, Delaporte indique ainsi qu'il a commencé à donner à Francis Garnier ses croquis mis au propre. (Arch. fam. corresp.)



VUE DU MÉKONG LE 22 AVRIL

Le Mékong, vu par Louis Delaporte. (Extrait de : Francis Garnier, *Voyage d'exploration en Indochine*, Genève, Olizane, 2009).

Les difficultés de communication en Indochine, et l'attention requise par les événements de la métropole ne sont pas les seules raisons que l'on peut invoquer pour justifier le silence qui entoure, dans les médias, la conquête et l'exploration de l'Indochine. Sans aller jusqu'à reprendre l'expression employée par Georges Taboulet dans un article concernant la Mission du Mékong, et parler de « conspiration du silence délibérée »<sup>4</sup>, il faut néanmoins reconnaître que journalistes et éditeurs font assez peu d'efforts pour diffuser cet aspect de l'expansion coloniale française.

Cette réticence peut être la conséquence d'une prise de parti personnelle contre la progression de l'influence de la France en Indochine. Edouard Bertin, directeur du *Journal des Débats*, entre 1854 et 1871, affirme ainsi : « Nous n'avons pas témoigné la même admiration que les feuilles officielles et officieuses pour ces expéditions de Chine et de Cochinchine qui coûtent plus de sang à la France qu'elles ne peuvent lui rapporter de gloire et de profit. »<sup>5</sup>.

Le plus souvent, cette défiance résulte d'une inadéquation entre les attentes du public et le discours des explorateurs. Dans une lettre rédigée le 14 février 1878, Louis Delaporte se plaint ainsi que « les éditeurs populaires trouvent [son] travail trop sérieux »<sup>6</sup>. Les revues illustrées, telles que *Le Tour du monde* ou *L'Illustration*, qui touchent un public assez large, ne recherchent pas des informations trop scientifiques, et demandent souvent aux explorateurs de se concentrer sur le récit de leur mission au jour le jour, sans s'attarder longtemps sur les résultats obtenus.

Lorsqu'ils veulent publier l'intégralité des documents rassemblés durant leurs campagnes, les explorateurs de la péninsule indochinoise se tournent donc vers ce que Delaporte, dans sa lettre du 14 février 1878, appelle les « éditeurs sérieux ». Il peut s'agir de maisons spécialisées. Les dirigeants des missions d'étude des ruines indochinoises, à partir de 1873, feront ainsi appel à Ernest Leroux. Installé à Paris depuis 1871, cet éditeur collabore dès cette année-là avec la Société asiatique, fondée en 1822 par l'Académie des inscriptions et belles-lettres pour favoriser l'essor de l'orientalisme en France. Les explorateurs de l'Indochine ont également recours à des éditeurs plus généralistes, ayant les moyens de produire des ouvrages de taille importante, faisant appel pour leurs illustrations à des

---

<sup>4</sup>G. Taboulet, « Le voyage d'exploration du Mékong... »

<sup>5</sup>A. Masson, « L'opinion française .... »

techniques très coûteuses, permettant la reproduction la plus précise possible des croquis, photographies et plans pris sur le terrain : chromolithographie ou phototypie.

Quelle que soit l'entreprise avec laquelle ils passent un contrat, les voyageurs produisent des volumes de très grande qualité, au coût de revient élevé. La production, par Ernest Leroux, des deux tomes du *Siam ancien : archéologie, épigraphie, géographie*, composé par Lucien Fournereau à partir de 1895, coûtera ainsi 12 280 F<sup>7</sup>. Les trois cents exemplaires du récit de la Mission du Mékong qui seront mis en circulation par Hachette en 1873, auront quant à eux coûté un total de 45 978 F<sup>8</sup>. De tels livres se vendent donc à un prix élevé, et touchent une très petite partie du public français.

### 2. Absence relative de l'exploration de l'Indochine dans le monde scientifique

L'exploration de la péninsule indochinoise occupe, dans les ouvrages actuels concernant la découverte scientifique des territoires soumis à l'influence française, ou restant à coloniser, une place moindre que celle de l'Afrique. Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, on observe, sur la scène scientifique française, un déséquilibre semblable.

Les statistiques établies par le ministère de l'Instruction publique, chargé de financer les voyages scientifiques, illustrent parfaitement ce phénomène.

Des rapports et notes, émis à intervalles apparemment irréguliers, rassemblent la totalité des informations concernant la nature et l'aire géographique des diverses recherches soutenues par cette administration. Quelle que soit l'année envisagée, dans les trois dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, les explorateurs du continent asiatique ne sont jamais plus nombreux que ceux qui partent en Afrique. En 1877, le baron de Watteville, dans le rapport qu'il adresse au ministre de l'Instruction publique concernant l'activité des quarante-cinq missions effectuées en 1876<sup>9</sup>, dénombre ainsi, sur chaque continent, sept voyages scientifiques. L'année précédente, en 1875, on comptait sept explorations sur le continent africain, et quatre en Asie, sur un total de vingt-huit voyages. À la fin de la période, une note rédigée par Raoul

---

<sup>6</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>7</sup> Soit environ la moitié de l'indemnité qui a été allouée à Lucien Fournereau pour sa mission de 1887-1888. L'inflation étant faible avant 1900, on s'abstiendra de convertir en euros actuels l'ensemble des sommes antérieures à cette date présentes dans cette étude. Contentons-nous d'indiquer qu'il faudrait multiplier les montants indiqués par un peu moins de quatre.

<sup>8</sup> Source : J.-P. Gomane, *L'exploration du Mékong...*

<sup>9</sup> O.-A. de Watteville du Grabe, *Rapport à M. Waddington...*

de Saint Arroman<sup>10</sup>, secrétaire de la commission des Voyages et Missions<sup>11</sup>, dénombre, sur les deux cent quarante-trois missions littéraires et scientifiques accordées par le ministère entre 1887 et 1892, soixante-treize voyages en Afrique, contre quarante-deux en Asie.

En conséquence, les « Africains » dominaient les réunions des sociétés savantes. À la fin des années 1860, Charles Maunoir<sup>12</sup> instaure, dans un restaurant de la rue Mazarine, à Paris, un club informel rassemblant employés de ministères, journalistes et savants<sup>13</sup>. Occupant, entre 1867 et 1896, la fonction de secrétaire général de la commission centrale de la Société de géographie de Paris, Maunoir attire, aux dîners qu'il organise dans l'arrière salle de la Petite Vache, ses confrères, ainsi que les explorateurs venus exposer leurs résultats dans des conférences devant la société. Au sein de ces rassemblements, qui se déroulaient le vendredi à la fin de la séance de la Société de géographie, les dirigeants des missions d'exploration en Afrique étaient largement plus nombreux que ceux qui s'étaient lancés à la découverte de l'Asie.

L'importance numérique des explorations du continent africain s'observe également lorsque l'on s'intéresse, plus précisément, aux publications composées par les explorateurs de l'Indochine.

Entre 1873 et 1900, seuls trois des hommes qui ont séjourné, au cours de la mission qu'ils dirigeaient, au Cambodge, ont rassemblé leurs résultats en au moins un ouvrage indépendant. Il s'agit de Louis Delaporte (*Voyage au Cambodge : l'architecture khmer*, Paris, C. Delagrave, 1880), Étienne Aymonier (*L'épigraphie cambodjienne*, Saigon, Impr. du Gouvernement, 1885) et Lucien Fournereau (entre autres, *Les ruines d'Angkor : étude artistique et historique sur les monuments khmers du Cambodge siamois*, Paris, E. Leroux, 1890). Parmi eux, deux étaient officiers, au moment où ils ont entrepris leurs recherches. Louis Delaporte avait obtenu, en 1869, le grade de lieutenant de vaisseau, et Étienne Aymonier servait dans l'infanterie de Marine.

Ce constat rejoint les conclusions de Nadia Bayle dans la thèse qu'elle a soutenue à l'université de Lille III : *Quelques aspects de l'histoire de l'archéologie au XIX<sup>e</sup> siècle :*

---

<sup>10</sup> R. de Saint Arroman, *Note sur les missions scientifiques et littéraires...*

<sup>11</sup> Comité chargé, au sein du ministère de l'Instruction publique, de décider de la validité des demandes de missions scientifiques.

<sup>12</sup> Charles Maunoir (1830-1901), membre de la Société de géographie à partir de 1858.



*l'exemple des publications archéologiques militaires éditées entre 1830 et 1914 en France, en Afrique du Nord et en Indochine*<sup>14</sup>, même si elle ne prend en compte que des documents composés par des hommes appartenant à l'armée de terre.

En étudiant un corpus de deux cent soixante-dix parutions, publiées sur un peu plus de quatre-vingts ans, Nadia Bayle a mis en lumière la supériorité numérique des écrits concernant le continent africain. Elle ne dénombre en effet que onze textes ayant pour sujet l'Indochine, soit 4% de l'ensemble défini. Pour expliquer cette différence, Nadia Bayle met en avant la formation initiale reçue par ces archéologues. Les hommes qu'elle étudie sont pour la majeure partie gradés et ont poursuivi des études au moins jusqu'au collège. Ils sont donc familiers de l'environnement antique, qu'ils retrouvent lors des fouilles archéologiques menées, par exemple, en Afrique du Nord. En revanche, les inscriptions et les monuments auxquels ils font face en Indochine sont très différents de tout ce avec quoi ils ont pu être en contact auparavant. La langue employée leur est, majoritairement, inconnue, et les signes utilisés en Indochine ne font référence à aucune de leurs connaissances. Au contraire, même s'ils ne possédaient pas une grande connaissance du latin, l'alphabet observé dans les inscriptions retrouvées sur l'autre rive de la Méditerranée, leur était au moins familier. Ce fait expliquerait dès lors, si ce n'est un rejet, du moins leur indifférence à l'égard des monuments qu'ils rencontrent dans les territoires indochinois<sup>15</sup>.

## **B. CEPENDANT, DES MONUMENTS CONNUS DU GRAND PUBLIC FRANÇAIS**

### **1. Informations diffusées dans la presse**

Malgré le relatif silence qui a entouré, dans les premières décennies de l'implantation française en Indochine, la progression de la conquête et de la découverte scientifique de la péninsule, un certain nombre de textes produits par les explorateurs montrent que plusieurs types de renseignements étaient assez uniformément connus du grand public.

---

<sup>13</sup> Cf. H. Malo, *À l'enseigne de la Petite Vache, souvenirs...*

<sup>14</sup> Thèse soutenue en 1987.

<sup>15</sup> Contrairement au reste des conclusions avancées par Nadia Bayle, ce jugement doit être nuancé. Les témoignages des visiteurs des sites d'Angkor prouvent que, malgré leur absence évidente de connaissances sur le sujet, ils demeurent admiratifs et intrigués par le spectacle qu'ils découvrent.

Au retour d'une campagne menée en 1877, dans la série d'articles<sup>16</sup> qu'il publie, dans *Le Tour du monde*, Jules Harmand refuse ainsi de présenter certaines descriptions, qu'il estime « déjà connues des lecteurs ». Évoquant la visite qu'il fit de Wât-Phou<sup>17</sup>, temple construit au sommet d'une colline, dans le district de Champassak, à l'extrême Sud du Laos, il affirme ainsi: « Je ne m'arrêterai pas à décrire ces belles ruines, d'autant que je n'y ai rien trouvé de nouveau. La description qu'en donne le Voyage d'exploration du Mékong est parfaite. ». Il suppose donc que ceux qui lisent ses articles ont déjà pris connaissance du récit composé par Francis Garnier et Louis Delaporte, sept ans plus tôt, pour *Le Tour du monde*. Harmand ne se contente pas d'utiliser cet argument lorsqu'il a à décrire des monuments. Relatant son arrivée dans la capitale de l'Annam, il commence par cette phrase : « Je n'ai pas à décrire Hué, sa citadelle et ses faubourgs, choses déjà connues des lecteurs du *Tour du Monde*, et dont M. Brossard de Corbigny<sup>18</sup> a donné une description plus complète que je ne pourrais le faire moi-même. ».

Une dizaine d'années plus tard, livrant, dans *L'Indochine française, politique et administration*<sup>19</sup>, un aperçu des populations de la péninsule, Jules Harmand fait appel à des connaissances qui, selon lui, sont détenues par l'ensemble de ses lecteurs, et non plus seulement par ceux du *Tour du Monde*. Il refuse ainsi de « parler du type physique de la race annamite, bien connu aujourd'hui, vulgarisé par les journaux et les livres illustrés ».

L'Indochine a fait son apparition, dans les journaux illustrés, à partir de 1863. À cette date furent en effet rassemblées en une série d'articles, publiés dans *Le Tour du Monde*, les notes prises par Henri Mouhot lors du voyage qu'il entreprit en Asie du Sud-Est, entre 1858 et 1861.

Bien qu'il soit né en France, à Montbéliard, en 1826, Henri Mouhot ne peut pas tout à fait être classé parmi les explorateurs français de la péninsule indochinoise. Après avoir passé la première partie de sa vie à voyager dans différents pays d'Europe, il s'établit en effet, en 1856, sur l'île de Jersey. Il y réside avec son épouse, nièce de Mungo Park, un Écossais ayant dirigé plusieurs missions scientifiques sur le continent africain. Lorsqu'il décide

---

<sup>16</sup> Articles rassemblés dans *L'homme du Mékong : un voyageur solitaire à travers l'Indochine inconnue*, Paris, Phébus, 1994. Les citations de ce paragraphe sont tirées de cette édition.

<sup>17</sup> Vat-Phu : temple situé dans le district de Champassak, à l'extrême Sud du Laos.

<sup>18</sup> Jules Brossard de Corbigny (1841-1934) voyagea, avec son frère Charles-Paul, en Annam. Il tira de cette expérience : « De Saïgon à Bangkok par l'intérieur de l'Indochine », dans *Revue maritime et coloniale*, t. 33, 1872.

<sup>19</sup> Paris, Impr. de C. Pariset, 1887.

d'entreprendre un circuit dans la péninsule indochinoise, Henri Mouhot demande le soutien des sociétés savantes anglaises.

Parti de Londres en avril 1858, Mouhot divise son itinéraire en trois parties. Il entreprend, dans un premier temps, des recherches d'histoire naturelle en rayonnant dans une aire d'environ deux cents kilomètres autour de Bangkok. Par la suite, il tourne son attention vers l'actuel Vietnam, avant de remonter le cours du Mékong. C'est au cours de ce dernier circuit qu'il trouvera la mort, le 10 novembre 1861, à Luang Prabang, au Laos<sup>20</sup>.

Le récit du voyage d'Henri Mouhot paraîtra dans le *Tour du monde*, réparti sur quatorze numéros, puis sera édité en un volume indépendant, en 1868. Il s'agit d'une reconstitution exécutée par Ferdinand de Lanoye, à partir du journal et de la correspondance de Mouhot, sous la direction du frère de l'explorateur. Ce texte donne aux lecteurs du *Tour du monde* un premier aperçu des monuments du Cambodge et du Siam. S'y retrouvent certaines des idées qui seront développées, plus tard, par Louis Delaporte et ses collaborateurs. Henri Mouhot évoque ainsi l'état actuel de certaines ruines siamoises, « amas informe de bois et de briques recouvert de toutes sortes de plantes parasites »<sup>21</sup>. Cette décadence s'explique, selon lui, par le soin que les bâtisseurs de ces monuments ont apporté à l'ornementation, surchargeant la surface des pierres de « quantité d'arabesques » que le temps a érodées, au détriment de la structure, qui, faute de soins, se dégrade également. Il aborde par ailleurs la question des inscriptions, suggérant que leur déchiffrement, couplé à l'étude des bas-reliefs, serait essentiel pour comprendre l'histoire de l'ancien Cambodge. Il a l'intuition, enfin, de l'importance de l'influence indienne dans la péninsule indochinoise, puisqu'il affirme que les futurs explorateurs gagneraient à comparer les décors des temples khmers avec « un grand nombre d'épisodes des antiques poèmes héroïques de l'Inde ».

Cependant, Henri Mouhot est loin de livrer une étude architecturale ou artistique des sites d'Angkor, à propos desquels il suggère ces pistes de réflexion. Le grand public retiendra de son récit plutôt l'émerveillement devant les deux monuments que les détails des descriptions.

---

<sup>20</sup> Pour un aperçu complet du voyage entrepris par Henri Mouhot, voir la réédition de son texte : *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine*, éd. Ferdinand de Lanoye, Genève, Olizane, 1999.

<sup>21</sup> Cette citation, comme toutes celles de ce paragraphe, sont issues du récit d'Henri Mouhot.

Sept ans après la fin du voyage d'Henri Mouhot, en 1868, le retour en France des membres de la Mission du Mékong dirigée par Ernest Doudart de Lagrée et Francis Garnier change la nature des renseignements sur l'Indochine auxquels les Français ont accès.

Le texte que Garnier rédige, secondé par les anciens membres de son état-major, démystifie tout d'abord quelque peu les voyages scientifiques. Le récit composé par Ferdinand de Lanoye conférait aux campagnes de recherches d'Henri Mouhot un caractère très romanesque. Il présentait en effet un Français, que le gouvernement et les sociétés savantes de sa patrie avaient refusé de soutenir, partant, seul, explorer des contrées majoritairement inconnues. Ses excursions le conduisaient jusqu'à des temples anciens, enfouis sous la végétation. Francis Garnier au contraire ancre davantage sa relation dans la réalité. Les explorateurs qui quittent Saïgon en compagnie d'Ernest Doudart de Lagrée, en juillet 1866, sont nombreux et préparés à toute éventualité. Ils ont été choisis pour leurs qualités par l'amiral de La Grandière, gouverneur de Cochinchine, et présentent pratiquement tous, malgré la fonction précise qui leur est assignée au départ, des compétences dans plusieurs domaines. Ils emportent également un matériel conséquent, et sont accompagnés d'un personnel indigène nombreux. Évoquant le séjour de la mission aux ruines d'Angkor, Francis Garnier ne se contente pas de faire part à ses lecteurs de l'émerveillement ressenti par ses subordonnés et lui-même. Il développe, sur plusieurs paragraphes, une description architecturale aussi détaillée que possible. Évoquant l'enceinte d'Angkor Thom, il expose ainsi les mesures exactes de son périmètre, sa hauteur et sa profondeur. Les événements et visites du reste de l'expédition sont traités de la même manière. À chaque reprise, Garnier s'efforce de donner les informations les plus précises sur tous les aspects d'une situation.

Les lecteurs des journaux illustrés peuvent donc, à partir de juillet 1870, date à laquelle commence à paraître, dans *Le Tour du monde*, le récit de la Mission du Mékong, se construire une image très proche de la réalité des territoires qui composent l'Indochine.

Depuis 1867 par ailleurs, « Angkor est à Paris »<sup>22</sup>. Avant de prendre la tête de la Mission du Mékong, Ernest Doudart de Lagrée avait déjà entrepris quelques recherches archéologiques au sein des sites d'Angkor. Grâce à ce travail, il avait réussi à faire sortir de l'enceinte des temples un certain nombre d'objets d'art. Ces œuvres sont par la suite

expédiées à Saigon, puis en France. En 1867, elles sont exposées au palais de l'Industrie, au sein de l'Exposition permanente des colonies. Les Parisiens qui se rendent au Champs-Élysées<sup>23</sup> ont donc la possibilité de voir, pour la première fois, plusieurs exemples de la production artistique de l'ancien Cambodge. Cette exposition complète les vues accompagnant, sous forme de gravures, les récits d'Henri Mouhot et Francis Garnier dans *Le Tour du monde*.

### 2. Traitement différencié de l'exploration scientifique de l'Indochine dans les médias

Les renseignements diffusés par la presse sur l'Indochine sont, à partir du retour de la Mission du Mékong, de plus en plus exacts. Cependant, les explorateurs sont encore loin de pouvoir présenter en détail les résultats auxquels ils sont parvenus.

Dans la presse destinée au grand public tout d'abord, les informations scientifiques, de quelque nature qu'elles soient, doivent toujours être présentées de manière à attirer le lecteur. Pour ce faire, les rédactions des journaux exigent que le récit événementiel des campagnes occupe la majeure partie du texte.

Dans sa correspondance personnelle, Louis Delaporte évoque, à nombreuses reprises, les contrats passés, pendant et après ses voyages, avec les directions de plusieurs quotidiens et périodiques. Au second semestre 1874, il est particulièrement occupé par la diffusion des documents recueillis lors de la mission qu'il a dirigée entre juillet et octobre 1873. Débordé par le nombre d'articles qu'il doit rédiger, il sollicite l'aide de ses amis proches et de sa famille. Son père, Armand Delaporte, fournit la plus grande partie de ces textes. Le 24 août 1874, Louis Delaporte lui transmet les consignes à respecter pour la rédaction d'un article destinée à *La France*. Il lui est demandé « un article [...] dans lequel la moitié et, si l'on veut, les  $\frac{3}{4}$  soit consacré au récit [du] voyage, pour intéresser les lecteurs »<sup>24</sup>.

Le récit composé par Francis Garnier utilise une structure semblable. La « description plus complète et technique »<sup>25</sup> des sites archéologiques, par exemple, est réservée à la publication officielle, commandée par le ministère de l'Instruction publique, qui paraîtra en 1873. La version conçue pour *Le Tour du monde* introduit donc les informations scientifiques

---

<sup>22</sup>B. Dagens, dans *Angkor, la forêt...*

<sup>23</sup> Le palais de l'Industrie se trouvait à l'emplacement des Petit et Grand Palais actuels.

<sup>24</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>25</sup> Extrait de F. Garnier, *Voyage d'exploration en Indochine*, rassemblement des textes parus dans *Le Tour du monde* réédité chez Olizane, en 2009.

au détour de la relation au jour le jour de la progression de la mission commandée par Ernest Doudart de Lagrée. En témoigne cet extrait du chapitre concernant le passage des voyageurs dans la province de Stung<sup>26</sup>, au Cambodge :

Bercé par les oscillations que le vent imprimait à notre domicile, et par le concert des mille bruits dont résonnait l'atmosphère, je [Francis Garnier] m'endormis bien vite, en compagnie de Renaud<sup>27</sup> et de l'un de mes bateliers ; l'autre s'était allongé dans la petite pirogue, qu'il remplissait toute entière, pour veiller pendant la nuit à la sécurité de notre unique véhicule. À six heures du matin, nous nous remîmes en route. Le bras étroit que nous avons suivi la veille s'élargissait brusquement jusqu'à atteindre un kilomètre et demi de large ; le courant s'accélérait en même temps. La profondeur du fleuve, que j'avais trouvée supérieure à 30 mètres au départ de Stung Treng, n'était ici que de 15 mètres. Sur notre gauche était la grande île de Prea, qui masquait l'autre rive. Nous n'aperçûmes celle-ci qu'après avoir dépassé la pointe sud de l'île, et j'estime qu'en ce point la largeur du bras unique que forme le Cambodge<sup>28</sup> atteint 5 kilomètres, puis le fleuve se couvrit de nouveau d'îles de toutes dimensions, et le bruit lointain du rapide de Preatapang arriva à nos oreilles.

La plupart des articles documentant la découverte de la péninsule indochinoise sont par ailleurs accompagnés de gravures. Celles-ci sont interprétées à partir des dessins et photographies exécutés, sur le terrain, par les voyageurs scientifiques. Ces illustrations ont pour objectif avant tout d'attirer l'attention des lecteurs, tout comme le texte en regard duquel elles sont placées. Leurs auteurs emploient donc des artifices semblables à ceux qui sont déployés dans les récits.

Quelques images donnent des renseignements bruts sur le voyage : carte des contrées traversées, plans larges de certains paysages, études particulièrement fouillées des caractéristiques physiques et des habitudes vestimentaires des populations rencontrées. Le plus souvent, toutefois, les dessinateurs préfèrent mettre en avant les détails pittoresques des scènes qu'ils ont croquées. Les vues réalisées par Louis Delaporte pour illustrer les livraisons du *Tour du monde*, et qui seront rassemblées, dans l'édition subventionnée par le ministère de l'Instruction publique, sous le titre d'*Album pittoresque*, mettent ainsi en scène, très souvent, les membres européens et indigènes de la mission. Ces personnages n'apparaissent pas uniquement lorsque Delaporte saisit des moments de la vie des campements. Il les croque également lorsqu'il s'attarde sur des particularités des paysages qu'il rencontre.

La présentation des divers rapides du Mékong avait ainsi un intérêt avant tout scientifique. En effet, si les embarcations légères utilisées par la mission se retrouvaient bloquées par ces courants particulièrement violents, il en découlait l'impossibilité d'établir

---

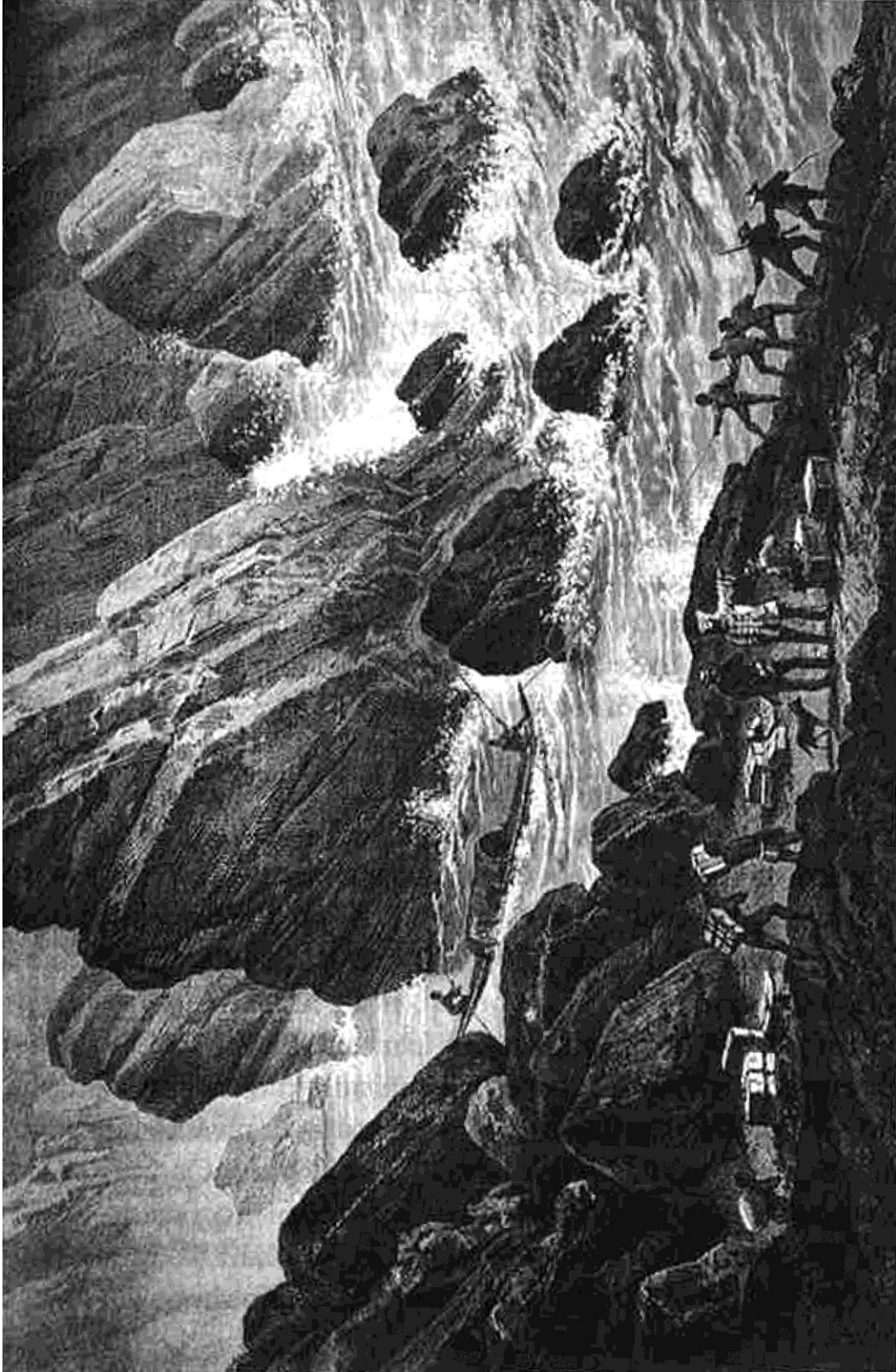
<sup>26</sup> Province de Stung Treng, au Cambodge

<sup>27</sup> Matelot appartenant à l'escorte militaire de la mission.

<sup>28</sup> Autre dénomination du Mékong.

## Contexte scientifique

une navigation commerciale sur le fleuve. Louis Delaporte transforme donc les esquisses qu'il a exécutées de ces passages, en scènes particulièrement adaptées aux attentes des journaux illustrés. Dans une gravure intitulée *Passage de Keng Pansao*, une partie du personnel d'Ernest Doudart de Lagrée lutte contre les éléments pour tirer sur la rive du fleuve une de leurs barques, tandis qu'on achemine, à dos d'hommes, les bagages de la mission, que l'état-major a préféré ne pas livrer à la furie des flots.



PASSAGE DE KENG PANSAO

«Passage de Keng Pansao » (Extrait de : Francis Garnier, *Voyage d'exploration en Indochine*, Genève, Olizane, 2009)



## Contexte scientifique

Les articles documentant, dans la presse généraliste ou illustrée, l'avancée de l'exploration scientifique de l'Indochine donnent donc une vision sensationnelle des événements. Des informations purement scientifiques sont néanmoins diffusées, par l'intermédiaire de publications destinées à un public plus restreint.

Au retour de leur voyage, les explorateurs officiellement soutenus par le gouvernement français remettent un rapport aux ministères qui les avaient financés, Instruction publique et Marine, le plus souvent. Les plus intéressants d'entre eux sont alors choisis pour être insérés au *Journal officiel*. La forme même du rapport oblige l'auteur à une certaine concision. Louis Delaporte, dans celui qu'il publie au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, affirme ainsi que, devant se conformer à un « cadre restreint », il ne peut livrer « la description complète des ruines visitées et des objets recueillis pendant le cours de [son] voyage ». Cependant, ces pages contiennent les résumés les plus complets que des lecteurs non scientifiques peuvent avoir des résultats des missions en Indochine.

Par la suite, les voyageurs sont souvent invités par différentes sociétés savantes à prononcer devant leurs membres des communications concernant leurs récentes découvertes. Ces conférences sont rassemblées, périodiquement, dans des *Bulletins* ou *Mémoires*, vendus par abonnement. Ces documents, dans lesquels les explorateurs divulguent l'ensemble des résultats qu'ils ont recueillis, ne sont pas accessibles à un large public. Pour pouvoir bénéficier du *Bulletin* édité par la Société de géographie de Paris, au sein duquel la plupart des hommes ayant dirigé des missions en Indochine ont publié des textes, il fallait ainsi payer, en plus des 25 F nécessaires pour devenir membre de la Société, entre 48 et 51 F chaque année, répartis entre une cotisation annuelle de 36 F, et le prix de l'abonnement : 12 F pour les résidents de Paris, 15 F pour ceux de province<sup>29</sup>.

Ces textes, insérés dans des publications plus spécialisées, ne reflètent toutefois pas nécessairement les propos exacts des explorateurs. Comme c'était le cas dans les journaux illustrés, leur rédaction est soumise à un certain nombre de filtres.

Le 4 octobre 1888, lorsque le rapport de Lucien Fournereau est publié au *Journal officiel*, il a ainsi subi un grand nombre de coupes. Les épreuves corrigées, conservées dans le dossier personnel de Fournereau dans les archives du ministère de l'Instruction publique<sup>30</sup>, montrent que nombre des réflexions du voyageur ont été supprimées, ou réécrites.

---

<sup>29</sup> Source : D. Lejeune, *Les sociétés de géographie en France...*

<sup>30</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2967.

L'administration a ainsi gommé l'ensemble des passages qui allaient à l'encontre de ses affirmations concernant l'attention portée par la Cochinchine aux campagnes de recherches en Indochine, et par l'Instruction publique à l'étude de l'art khmer et au Musée indochinois installé au Trocadéro.

La Société de géographie de Paris publiait, quant à elle, des résumés élaborés à partir de plusieurs des textes composés par un même explorateur. En octobre 1876, une partie de son *Bulletin* est ainsi consacrée au voyage entrepris par Jules Harmand au Cambodge. Cet article reprend, mot pour mot, des passages de plusieurs rapports rédigés par Harmand, en paraphrase d'autres, et les mêle à des jugements portés sur sa personnalité et ses compétences. L'objectif est d'aboutir à une relation continue, permettant à un lecteur de comprendre la logique et l'intérêt de l'exploration entreprise même s'il ignore l'œuvre passée de Jules Harmand.

### **C. LES MONUMENTS KHMERS, CONNUS DANS LES MILIEUX SCIENTIFIQUES DEPUIS LE XVII<sup>E</sup> SIÈCLE**

#### 1. Chronologie des voyages européens aux ruines khmères

Une « légende », construite *a posteriori*, attribue à Henri Mouhot la redécouverte des ruines des sites d'Angkor. Il est vrai que les gravures qui accompagnent, dans *Le Tour du monde*, la publication du récit de son voyage offrent au public français les premières images de ces temples. Cependant, Mouhot n'est pas le premier citoyen français à avoir visité ces ruines dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et, surtout, les Européens n'ont pas attendu les années 1850 pour se rendre à Angkor Thom et Angkor Vat.

Les renseignements concernant ces sites gagnent l'Europe au tout début du XVII<sup>e</sup> siècle. En 1601, le Portugais Marcello de Ribadineyra livre la première description d'Angkor en langue européenne<sup>31</sup>. Par la suite, le jésuite Louis de Chevreuril, envoyé au Cambodge en 1665, se fera l'écho de l'existence des deux temples, sans jamais avoir eu le temps de les visiter<sup>32</sup>. Après presque un siècle de silence, un autre jésuite, le Père Amiot, reprend le sujet.

---

<sup>31</sup> Source: C. Higham, *The civilization of Angkor...*

<sup>32</sup> Cf. D. F. Lach, *Asia in the making of Europe...*

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, il entreprend en effet de publier une traduction du mémoire du Chinois Tcheou Ta-Kuan, qui séjourna à Angkor, comme ambassadeur, en 1296-1297.

À partir de ce moment, l'intérêt des orientalistes français pour les monuments et la civilisation de l'ancien Cambodge restera constant. En 1819, Jean-Pierre Abel-Rémusat publie une nouvelle version du texte de Tcheou Ta-Kuan, sous le titre de *Description du royaume de Cambodge par un voyageur chinois qui a visité cette contrée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle*<sup>33</sup>. Cet ouvrage sera utilisé par l'ensemble des explorateurs des ruines khmères, jusqu'à la publication d'une nouvelle traduction du texte de Tcheou Ta-Kuan effectuée par Paul Pelliot, en 1902.

La seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle voit apparaître les premiers récits composés par des témoins oculaires français. Dix ans avant Henri Mouhot, en 1850, Charles Bouillevaux, prêtre appartenant à la congrégation des Missions étrangères, passe deux jours à Angkor. Son texte, *Ma visite aux ruines cambodgiennes en 1850*, est publié pour la première fois en 1858.

Au cours de la même décennie, deux hommes évoquent, devant la Royal Geographical Society de Londres, des visites effectuées sur les sites d'Angkor. Relatant l'exploration qu'il a menée dans la province de Siem Reap, en 1857, D. O. King affirme qu'il a reconnu, à l'extrémité nord d'un lac – sans doute le Tonlé Sap –, les reliques de l'ancienne capitale du Cambodge. Au même moment, un chirurgien de Marine travaillant pour le consulat de Bangkok, James Campbell, acquiert les papiers d'un voyageur nommé Forrest. Le passage consacré à Angkor, au sein de cet ensemble, donne des informations très exactes sur l'aspect et la taille des monuments. Bien que Forrest ne donne pas les dates de son séjour au cœur de ces ruines, les détails qu'il note permettent à Campbell, puis aux explorateurs français de l'Indochine, de prouver qu'il les a bien visitées. La transcription des notes de Forrest par Campbell, ainsi que la communication faite par King, présentent, comme le récit d'Henri Mouhot, certaines des idées développées plus tard par Louis Delaporte et ses collaborateurs. Les deux textes affirment en effet la très grande qualité d'exécution de l'ornementation des temples, reflet d'une civilisation autrefois très riche.

Les témoignages des deux Anglais, comme celui de Charles Bouillevaux, sont très majoritairement ignorés. La Royal Geographical Society refusa ainsi de publier le texte de Forrest, dont James Campbell lui présenta l'édition<sup>34</sup>.

---

<sup>33</sup> Paris, Impr. de J. Smith.

<sup>34</sup> Source: M. Freeman et R. Warner, *Angkor: the hidden glories...*

Méconnus du grand public, ces textes entrent, à partir du premier voyage dirigé par Louis Delaporte, en 1873, dans les références des explorateurs des ruines indochinoises. Edme de Croizier, fondateur de la Société académique indochinoise, proche collaborateur de Delaporte<sup>35</sup> dans les débuts de son travail, fait ainsi figurer Bouillevaux, King et Forrest dans la liste qu'il dresse, en 1878, des *Explorateurs du Cambodge*<sup>36</sup>. Quelques années plus tard, il reproduira, dans les *Mémoires de la Société académique indochinoise*, le texte de Charles Bouillevaux. Dans l'introduction qu'il place à sa tête, Croizier accorde au prêtre des Missions étrangères « la priorité pour l'exploration des monuments de l'ancien Cambodge ».

### 2. Bouillonnement de l'étude de la civilisation et de l'art de l'ancien Cambodge

Les travaux de Bouillevaux, King et Forrest constituent les balbutiements de l'étude des monuments indochinois. Celle-ci prend véritablement son élan au milieu des années 1860.

Le voyage d'Henri Mouhot, et la Mission du Mékong, en posent les premiers jalons.

Les notes prises par Mouhot durant son séjour aux ruines d'Angkor, en janvier et février 1860, annoncent les différentes voies qui seront empruntées par les archéologues et philologues s'intéressant à l'Indochine : étude des monuments pour déterminer leur rôle dans l'histoire des différents peuples de la péninsule, et leur place dans l'histoire de l'art du continent asiatique et du monde. Ernest Doudart de Lagrée et son état-major connaissent le texte d'Henri Mouhot. Le récit dirigé par Francis Garnier y fait plusieurs fois référence, et les explorateurs, parvenus en 1867 à Luang Prabang, où Mouhot est décédé, érigeront un monument à sa mémoire. La description des ruines d'Angkor livrée par Garnier ne prend cependant pas pour point de départ les notes prises par Mouhot.

Au contraire, Francis Garnier affirme que c'est Ernest Doudart de Lagrée lui-même qui, « avec la sagacité d'un archéologue, cherch[a] à [lui] expliquer la disposition et les usages des différentes parties de l'édifice »<sup>37</sup>. Les seules traces du travail de Doudart de Lagrée subsistent dans la description des monuments laissée par Garnier. Celle-ci apparaît très minutieuse. Francis Garnier s'intéresse en effet autant à la topographie des lieux – il consigne les mesures relevées, le cheminement suivi au sein des ensembles –, qu'à leur

---

<sup>35</sup> Il publiera, en 1875, le premier inventaire des collections exposées par Louis Delaporte au Musée khmer de Compiègne.

<sup>36</sup> Paris, Challamel aîné.

<sup>37</sup>F. Garnier, *Voyage d'exploration...*

décoration, aux matériaux et au mode de construction employé. Certaines phrases annoncent l'orientation des recherches à venir. À Angkor Thom, Louis Delaporte s'emploie ainsi à dessiner « la porte et la chaussée des Géants »<sup>38</sup>, éléments architecturaux dont la reconstitution, sous forme de modèle, occupera cinq ans de sa vie et de son travail au service de la diffusion de l'art indochinois, entre 1873 et 1878. Francis Garnier n'émet aucune théorie quant à l'origine des monuments observés. Son texte reflète les mêmes intuitions que celles des autres explorateurs des ruines indochinoises, suggérant des comparaisons avec les temples égyptiens et la statuaire grecque, sans jamais véritablement développer ces pistes.

Dans les années 1860, les Français ne sont pas les seuls à s'intéresser à l'étude des monuments indochinois.

Après avoir ignoré les communications de King et Campbell, les Anglais prennent ainsi à nouveau le chemin d'Angkor. John Thomson, Résident du Royaume-Uni à Singapour, décide, en 1866, d'organiser une mission scientifique au Siam et au Cambodge. Parvenu à Bangkok, il fait la connaissance d'un attaché au consulat anglais de cette ville, Kennedy, qui se porte volontaire pour l'accompagner dans son voyage. Les deux hommes se mettent en route le 27 janvier 1866. De leur campagne, John Thomson tire un album, publié en 1867: *The Antiquities of Cambodia: a series of photographs taken on the spot, with letterpress description*<sup>39</sup>.

Le voyage de Kennedy et Thomson permettra à l'Angleterre de prendre une certaine avance sur la France dans le domaine de l'étude de l'art indochinois. Grâce aux photos prises par les explorateurs, James Fergusson inclura dans le deuxième tome de son *History of architecture in all countries*, dès 1867, une division concernant les « villes en ruine du Cambodge »<sup>40</sup>. Si le texte de Fergusson est loin de présenter une étude détaillée de l'architecture khmère, il a au moins le mérite d'en reconnaître l'intérêt. James Fergusson considère en effet que ces recherches revêtent une égale importance pour les historiens de l'art et pour les ethnologues. Les premiers devraient s'intéresser aux raisons de la présence dans des contrées si lointaines de traits caractéristiques des arts égyptiens et antiques. Les

---

<sup>38</sup> F. Garnier, *Voyage d'exploration...*

<sup>39</sup> [Les Antiquités du Cambodge: une série de clichés pris sur place, avec description typographique.], Édimbourg, Edmonston & Douglas.

<sup>40</sup> « the ruined cities of Cambodia », citation extraite de *A history of architecture in all countries, from the earliest times to the present day*, [Une histoire de l'architecture dans tous les pays, des époques les plus reculées à nos jours.], Londres, J. Murray, 1867.

seconds tireraient de ces monuments des renseignements particulièrement utiles pour l'étude des religions de la péninsule indochinoise.

Au même moment, Allemands et Néerlandais se trouvent à la pointe des études philologiques en Asie du Sud-Est. Adolph Bastian, auteur de la première somme ethnologique concernant cette aire géographique<sup>41</sup>, attire ainsi dès 1863 l'attention sur les inscriptions présentes au Cambodge. Celles-ci seront, à partir de 1879, l'objet des recherches de l'épigraphiste hollandais Johan Hendrik Kern.

---

<sup>41</sup> *Die Völker des östlichen Asien : Studien und Reisen*, [Les peuples de l'Asie du Sud-Est : études et voyages] Leipzig, O. Wigand, 1866.

### CHAPITRE III. LES MISSIONS AUX RUINES INDOCHINOISES

Avant d'entamer l'étude de l'œuvre entreprise par Louis Delaporte au service de la diffusion de l'art indochinois en France, et des voyages en Indochine menés par lui-même et ses collaborateurs, il est indispensable de poser quelques jalons concernant le contexte administratif qui a permis l'épanouissement de ces recherches.

#### A. POLITIQUE FRANÇAISE À L'ÉGARD DES MISSIONS SCIENTIFIQUES EN INDOCHINE

##### 1. Des missions lancées majoritairement par des particuliers

Dans la plupart des cas, les missions proviennent d'initiatives totalement privées, même si les projets peuvent être présentés par des institutions liées de près ou de loin à la puissance publique. Ainsi, l'Académie des inscriptions et belles-lettres demande, dans une lettre du 16 décembre 1881<sup>1</sup>, que des recherches épigraphiques en Indochine soient confiées à Étienne Aymonier.

Les requêtes sont, presque toujours, le fait d'hommes travaillant, ou ayant travaillé, dans la colonie. Parmi ceux qui ont désiré effectuer des recherches dans les monuments du Siam et du Cambodge avant 1900, seul Urbain Basset était totalement étranger à l'Indochine. Pour autant, ce fait ne signifie pas que tous les aspirants explorateurs étaient employés par l'administration coloniale.

Nombre de projets sont dus à des marchands, ou aventuriers, venus tenter leur chance dans la péninsule. Ainsi, un simple particulier, Thomas Caraman, a l'idée de demander au ministère de la Marine les moyens d'entreprendre un voyage au Cambodge. Faute de soutien de la part des institutions ministérielles ou savantes parisiennes, sa demande sera rejetée. Les porteurs et l'ensemble de l'équipe dont il avait demandé la constitution lui seront refusés<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

<sup>2</sup> Pour connaître le détail de ces événements, de même que la vie de Caraman et celles des autres aventuriers et marginaux français présents au Cambodge à cette époque, voir G. Muller, *Colonial Cambodia's « bad Frenchmen »*...

Le cas de Jean Dupuis est mieux connu. Ce négociant se lança, comme le relate une lettre adressée par le ministre de l'Instruction publique à son collègue de la Marine le 18 novembre 1872<sup>3</sup>, dans l'exploration des « relations commerciales à établir entre Saïgon et le Yunnan ». En 1872, il vint solliciter auprès du ministère de la Marine les moyens nécessaires à la progression de ses recherches. La situation politique du Tonkin, et surtout celle du Yunnan, alors en proie à des révoltes des communautés musulmanes, exigeaient, selon lui, qu'on lui fournisse une canonnière armée. Cette requête effraya l'administration coloniale. Au même moment, par ailleurs, Louis Delaporte formule, lui aussi, un projet, pacifique, pour reconnaître une route commerciale entre Chine et Cochinchine. La proposition de Jean Dupuis est donc, finalement, rejetée. Elle aura toutefois eu le mérite de montrer au gouvernement métropolitain que l'exploration de l'ensemble de la péninsule indochinoise « répond aux aspirations qui se sont produites en Cochinchine même, de la part de [ses] nationaux. »<sup>4</sup>.

Entre 1873 et 1900, une seule exploration paraît venir de l'initiative du ministère de l'Instruction publique. Il s'agit de celle dirigée par Lucien Fournereau en 1887-1888. Le rapport rédigé par Fournereau, publié au *Journal officiel*, le 4 octobre 1888, affirme ainsi que la campagne a été décidée par le ministre de l'Instruction publique et le directeur des Beaux-Arts après une visite faite, en juin 1887, « au musée des antiquités cambodgiennes du Trocadéro ». Cependant, les archives personnelles de Louis Delaporte donnent une autre version des événements. Selon celles-ci, c'est Delaporte lui-même qui a contacté, à la demande de Lucien Fournereau, la direction des Beaux-Arts.

Le ministère de l'Instruction publique ne dispose pas, en réalité, des moyens financiers lui permettant de lancer de lui-même des campagnes d'exploration.

En 1874, ce ministère crée la commission des Voyages et Missions, comité consultatif chargé d'examiner les demandes de missions parvenues au ministère, et de statuer sur leur validité. Dès sa première séance, certains des membres de la commission proposent de renverser le processus d'organisation des voyages scientifiques. L'administration devrait, selon eux, chercher les « jeunes savants qui ont fait leurs preuves »<sup>5</sup> à qui confier ces campagnes. Cette suggestion est cependant rejetée immédiatement par le directeur des

---

<sup>3</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>4</sup> Extrait d'une lettre du 8 novembre 1872, dans laquelle le ministre de la Marine porte à l'attention de celui de l'Instruction publique le projet de Jean Dupuis. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>5</sup> Extrait du premier procès-verbal de la commission des Voyages et Missions, cité dans M.-E. Antoine, *Orientation de recherche sur la division des Sciences et Lettres...*



Sciences et Lettres. La modicité du budget de l'Instruction publique ne lui permet en effet pas de suggérer elle-même les sujets à explorer.

### 2. Raisons du soutien de ces particuliers par l'administration française

Le ministère de l'Instruction publique ne s'intéresse donc pas particulièrement à la mise en route des missions scientifiques en Indochine. Cependant, chaque fois qu'il s'agit de faire avancer un projet arrêté, ou de supprimer les obstacles institutionnels qui peuvent se poser à un explorateur – mauvaise volonté d'un gouverneur ou d'un ministre de tutelle, par exemple –, il ne manque jamais d'arguments et permet aux missions de réaliser leurs travaux sur le terrain.

Le premier argument mis en avant par l'administration française pour justifier de l'utilité des voyages d'exploration scientifique en Indochine est le besoin de connaissance du territoire. Il est explicitement évoqué dans les rapports officiels rédigés par les explorateurs à la demande du ministère de l'Instruction publique et les récits composés à destination du grand public ne manquent pas de le mettre en lumière. En s'enfonçant vers l'intérieur du territoire indochinois, les explorateurs font reculer l'« inconnu ». Il s'agit, en tout premier lieu, d'établir une cartographie de plus en plus précise des territoires traversés, même si les instruments de mesure laissent parfois à désirer. Les voyageurs se voient en effet parfois contraints d'utiliser des moyens plus que rudimentaires. Lors de sa campagne de 1877, Jules Harmand, après avoir brisé une partie de son matériel, est ainsi forcé de mesurer en pas le trajet qu'il effectue. Les explorateurs réunissent également des renseignements sur les populations et sur l'environnement, faune et flore. Il suffit, pour s'en convaincre, de parcourir les rapports de Jules Harmand, remplis de notations sur les oiseaux, mammifères, insectes et poissons qu'il a pu trouver, ainsi que de tentatives d'études anthropométriques<sup>6</sup>.

Les voyageurs scientifiques rendent également un service à la colonie. Une lettre du ministre de la Marine à celui de l'Instruction publique, le 19 août 1872<sup>7</sup>, concernant la première mission dirigée par Louis Delaporte, affirme ainsi : « Notre colonie ne peut, assurément, que tirer profit d'une semblable entreprise ».

---

<sup>6</sup> Dans son voyage de 1877, Harmand va jusqu'à déterrer les corps des morts du choléra, pour rapporter de nouveaux spécimens au Muséum d'Histoire naturelle.

<sup>7</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

La progression des missions scientifiques est en effet un moyen d'affirmer la puissance française dans les territoires de la péninsule indochinoise. Ces voyages permettent de montrer jusqu'où un Français peut aller, dans des pays plus ou moins soumis au pouvoir de son gouvernement, en se faisant obéir des populations locales.

Les explorateurs sont conscients de ce fait. La plupart d'entre eux considère qu'ils travaillent pour la postérité et qu'ils sont porteurs de l'image de la France. Jules Harmand affirme ainsi : « je devais toujours avoir présente cette idée, que je symbolisais aux yeux des populations une civilisation supérieure, et que, en outre, d'autres explorateurs viendront après moi, auxquels de pareilles façons pourraient susciter des difficultés »<sup>8</sup>. Treize ans plus tard, Sylvain Raffegaud décrit les conséquences néfastes pour son travail entraînées par le comportement de certains Français au cours des fouilles précédemment entreprises. Dans une lettre adressée à Louis Delaporte, le 21 décembre 1890, il écrit ainsi : « On me jette à la tête [à Angkor] comme on l'a fait à Phnom Penh les procédés de M. Fournereau et de plusieurs Français qui ont rendu difficile le séjour aux ruines. »<sup>9</sup>.

Les fonctionnaires du ministère de l'Instruction défendent les mêmes idées. Ainsi Xavier Charmes<sup>10</sup>, le 8 décembre 1882, écrivant au député Thomson, frère du nouveau gouverneur de Cochinchine, pour faciliter la résolution des problèmes financiers dont souffrait alors Étienne Aymonier affirme: « L'Administration coloniale, en facilitant, à l'avenir, les beaux travaux de M. Aymonier, contribuera non seulement au développement de la science, mais elle aura aussi pour résultat de créer avec les indigènes des relations assurément précieuses pour notre influence. »<sup>11</sup>.

En acceptant de soutenir les missions scientifiques en Indochine, ce sont les intérêts de la métropole qui importent avant tout au ministère de l'Instruction publique. En ces dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, particulièrement après la défaite face à la Prusse, en 1870, les explorations menées par les voyageurs scientifiques peuvent se révéler utiles à la France.

Apparaît tout d'abord, et c'est ce qui a sous-tendu dès le départ les campagnes indochinoises, le vieux rêve de reconstruction de l'« Empire des Indes ». Celui-ci pourrait être reconstruit si les Français mettaient au jour, dans les territoires soumis à leur puissance, des routes commerciales praticables. Malheureusement, dès le retour de la Mission du

---

<sup>8</sup> J. Harmand, *L'homme du Mékong...*

<sup>9</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>10</sup> Xavier Charmes (1849-1914) fut chef du bureau du Secrétariat et de la Comptabilité du ministère de l'Instruction publique.

Mékong, en 1868, ces illusions sont perdues. Le fleuve ne permet pas d'accéder directement et aisément au Yunnan et à la Chine. Moins de dix ans plus tard, en 1873, c'est l'idée d'atteindre la Chine par le fleuve Song-Coï qui est remise en question, suite à l'échec subi par les Français au Tonkin. Par ailleurs, Ernest Doudart de Lagrée et les membres de son état-major ont constaté que les Anglais inondent déjà les marchés locaux de leur production<sup>12</sup>. Le 16 mai 1876<sup>13</sup>, enfin, le rapport de Jules Harmand, discuté par la commission des Voyages et Mission, met fin aux derniers espoirs de trouver d'importantes richesses minières dans la péninsule indochinoise, en mettant en évidence, notamment, le caractère obsolète des méthodes d'extraction et de fonte du fer.

Malgré tous les efforts de son administration, et malgré la demande réitérée, dans les instructions remises aux explorateurs, de chercher le maximum de renseignements visant à rétablir la puissance française sur la scène internationale, la France ne réussit pas à trouver en Indochine le fondement de son nouvel Empire international. Toutefois, on remarque qu'à l'exception de la Mission du Mékong, dont l'objectif clairement annoncé était d'explorer la navigabilité du fleuve et sa possible ouverture au commerce français, les voyages scientifiques en Indochine n'ont pas pour unique but l'exploration des voies navigables et des routes commerciales.

Pour comprendre les véritables raisons qui motivent le soutien accordé par le gouvernement français aux missions scientifiques, il faut se référer à l'action des explorateurs sur le terrain et aux objets rapportés d'Indochine en France. Entre 1873 et 1900, la majorité des caisses envoyées par des explorateurs depuis Saïgon, jusque Marseille ou Toulon<sup>14</sup>, renferment des spécimens archéologiques, originaux ou moulages. Ceux-ci sont exposés dans des lieux de plus en plus visibles du grand public, jusqu'à obtenir des places de choix au sein des Expositions universelles. En 1889, les visiteurs de l'esplanade des Invalides auront ainsi l'occasion de déambuler à l'intérieur d'une reconstitution miniature de l'un des deux temples d'Angkor.

L'intérêt progressivement porté à l'art et l'architecture du Cambodge et des autres territoires de la péninsule indochinoise sous influence française, permet à la France de se placer devant l'Angleterre, sur la scène scientifique internationale. Sept ans seulement

---

<sup>11</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

<sup>12</sup> Pour un aperçu concis sur la question de l'échec partiel de la Mission du Mékong, voir J. H. Taveau, « Ernest Doudart de Lagrée... »

<sup>13</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2974/2.

séparent l'arrivée à Paris des premiers objets d'art provenant des sites d'Angkor, en 1867, et la création du Musée khmer de Compiègne, en 1874. En revanche, au Royaume-Uni, les collections d'œuvres d'art recueillies en Inde furent installées, entre 1860 et 1870, dans trois bâtiments différents, avant d'être finalement partagées entre le British Museum et le Victoria and Albert Museum. Dans le rapport qu'il fait insérer au *Journal officiel*, le 4 octobre 1888, Lucien Fournereau souligne la primauté française en affirmant : « Ce sera un honneur pour notre pays que d'exposer en pleine lumière ces œuvres intéressantes, au lieu d'imiter nos voisins d'Outre Manche, qui, pendant vingt ans, laissèrent dormir dans des caves de ministère les moulages des types de l'Inde ». Parallèlement, les Français amorcent ce qu'Étienne Aymonier qualifie de « superbe renaissance des études sanscrites »<sup>15</sup>. Dans ce domaine, l'étude des inscriptions des monuments du Cambodge et du Siam leur donna une prééminence certaine. Une note interne au ministère de l'Instruction publique, datée du 29 juin 1886, affirme ainsi que la mission d'Étienne Aymonier « a permis de rassembler des documents dont la publication est enviée par tout le monde savant et serait, à elle seule, un grand honneur pour la science française. »<sup>16</sup>.

L'intérêt porté à l'exploration de l'Indochine par le gouvernement français résulte bien du regain de prestige international qu'elle peut lui apporter. La mise en valeur des résultats des missions, et notamment des pièces originales et moulées provenant des monuments khmers, très visibles du grand public, affirme la position de la France à la pointe de la recherche intellectuelle européenne, et montre l'intérêt qu'elle porte à l'histoire des territoires soumis à sa domination.

En outre, l'exposition des morceaux d'architecture prélevés sur les sites archéologiques des provinces siamoises, notamment celle de Siem Reap, permet à la France de se positionner en tant que gardienne des intérêts de ses protectorats. Rappelons que les provinces où étaient situés les monuments sur lesquels Louis Delaporte et ses collaborateurs concentraient leurs recherches avaient été annexées par le Siam à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Les explorateurs français se comportaient de manière identique dans les limites des deux territoires<sup>17</sup>. À ce titre, en réussissant à prélever des pièces originales au Cambodge et au

---

<sup>14</sup> Il s'agit là des deux routes les plus empruntées pour faire le voyage de Cochinchine en France.

<sup>15</sup> Lettre du 9 novembre 1882. (A.N. F<sup>17</sup> 2934/B)

<sup>16</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

<sup>17</sup> Cf. B. Dagens, « Angkor, instrument politique... »

Siam, alors même que le roi Rama V l'interdisait, ils participaient à l'assimilation entre les provinces siamoises où ils évoluaient et le Cambodge.

## **B. INSTANCES RESPONSABLES DU DÉPART DES MISSIONS SCIENTIFIQUES EN INDOCHINE**

### 1. La commission des Voyages et Missions

Deux périodes peuvent être distinguées dans l'histoire du commissionnement et du financement des missions scientifiques.

Avant 1874, il n'existe, au sein du ministère de l'Instruction publique, aucun organisme spécifique chargé du traitement des demandes de voyages scientifiques. Celles-ci sont alors soumises à l'examen du chef du bureau des Travaux historiques, de l'autorité duquel dépendent les missions. Cet homme ne prend cependant pas sa décision seul, il arbitre après avoir demandé l'avis et le conseil de différentes sources.

Une seule des campagnes aux ruines indochinoises est lancée sous ce régime. Il s'agit de la mission dirigée par Louis Delaporte entre juillet et octobre 1873. Les documents renseignant ce voyage, conservés dans les archives du ministère de l'Instruction publique<sup>18</sup>, ne permettent pas d'identifier précisément les personnes auxquels le chef de bureau des travaux d'art a fait appel avant d'approuver la proposition de Delaporte. Cependant, lorsque la commission des Voyages et Missions est en place, des mentions ultérieures de consultation prouvent que le choix des consultants dépend de la nature des recherches envisagées. Ainsi, dans le cas de la campagne épigraphique d'Étienne Aymonier, l'Instruction publique s'est adressée à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Avant le départ du médecin et naturaliste Jules Harmand, c'est le Muséum d'Histoire naturelle qui est requis pour donner son avis. Au delà de ces institutions spécialisées, on constate également un recours régulier à des personnes détenant des renseignements plus généraux. Pour la plupart des voyageurs partant en Indochine, on trouve ainsi mention de la division des Beaux-Arts du ministère de l'Instruction publique, du ministère de la Marine, et de la Société de géographie de Paris.

---

<sup>18</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

À partir de 1874, la commission des Voyages et Missions<sup>19</sup> s'organise. Réunissant au départ une vingtaine de membres, puis une trentaine, ce groupe a pour ambition de donner à la France une véritable politique des missions, en décidant du choix des scientifiques auxquels les confier. Cependant, le manque chronique de moyens financiers du ministère de l'Instruction publique obligea la commission à se limiter au rôle de conseil qui lui avait été confié lors de sa création.

Ces difficultés n'empêchèrent pas, dès 1881, l'organisation de quatre sous-commissions, trois permanentes et une mixte. Ces groupes sont chargés de l'examen proprement dit des demandes formulées par les voyageurs. Le rapport élaboré par leurs membres sert, par la suite, de base aux discussions de la commission générale. Au terme de ses séances, cette dernière décide si le ministère de l'Instruction publique trouverait, ou non, un intérêt à soutenir l'explorateur qui lui a soumis un projet.

Il est difficile d'identifier les raisons exactes qui motivent les avis rendus par la commission des Voyages et Missions. Les procès-verbaux de ses séances, conservés dans les archives du ministère de l'Instruction publique<sup>20</sup>, sont en effet assez peu diserts sur le sujet.

Les rapporteurs des projets de recherches reprennent les grands thèmes développés par l'argumentation utilisée par les voyageurs : expérience acquise par l'explorateur au sein de missions précédentes, connaissance du terrain, utilité du nouveau voyage pour l'approfondissement des connaissances déjà acquises. Peu de débats paraissent avoir eu lieu dans le cas des campagnes dédiées à l'étude des monuments indochinois. En début de séance, le rapporteur annonce les grandes lignes du projet confié à son analyse, puis fait état des renseignements supplémentaires obtenus sur les qualifications et le sérieux du voyageur. Après quelques questions rapides, les membres de la commission se rallient généralement aux conclusions émises par le rapporteur.

Toutefois, les avis rendus par la commission n'ont pas valeur de décision auprès des ministères. En décembre 1885, alors que la commission a émis un avis favorable concernant le projet formulé par Lucien Fournereau, l'explorateur ne pourra finalement pas entreprendre ses recherches. Le ministère de la Marine, poussé par l'administration des Travaux publics de Cochinchine, refusera en effet de libérer Fournereau de ses obligations au sein de la colonie.

---

<sup>19</sup> Sur ce sujet, voir M.-E. Antoine, *Orientation de recherche sur la division des Sciences et Lettres...*

<sup>20</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2272.

La commission des Voyages et Missions joue également un rôle important dans l'aide apportée aux explorateurs tout au long du déroulement des missions scientifiques françaises à l'étranger.

Les procès-verbaux concernant les explorateurs ayant mené des opérations sur les sites archéologiques en Indochine montrent en effet que certains de ces voyageurs se sont adressés à la commission pour les aider à résoudre les problèmes rencontrés durant la préparation de leurs voyages, ou une fois qu'ils se trouvent en Indochine. En 1875, Jules Harmand, fonctionnaire du service de santé de Cochinchine, désire ainsi prendre la tête d'une nouvelle mission scientifique, au cours de laquelle il projette notamment de se rendre au lac Tonlé Sap, pour récupérer les pièces perdues lors de la mission dirigée par Louis Delaporte, en 1873. En 1874, il avait bénéficié d'un congé pour se rendre en France, et contribuer à l'organisation des documents recueillis lors du voyage de 1873, auquel il avait participé. L'année suivante, en 1875, l'amiral Duperré, gouverneur de la colonie, informé des projets de Jules Harmand, refuse de prolonger son congé, et exige qu'il rejoigne immédiatement son poste. Avertie de l'opposition de Duperré, la commission des Voyages et Missions décide, dans sa séance du 30 juin 1875<sup>21</sup>, d'appuyer auprès du ministre de la Marine et des Colonies le projet formulé par Jules Harmand.

Les membres de la commission peuvent, enfin, émettre des suggestions sur le choix du personnel ou la façon de mener une mission. Le 5 octobre 1881<sup>22</sup>, la commission des Voyages et Missions examine ainsi un mémoire rédigé par Jules Harmand, concernant les sujets restant à explorer ou approfondir en Indochine. À la suite du résumé de ce texte, il est proposé, notamment, de demander à Harmand de diriger des recherches pluridisciplinaires, au Laos. Partant de Luang Prabang, son équipe devrait alors être composée d'un géologue, d'un ingénieur, et d'un philologue. Pour ce dernier poste, Théodore Hamy, conservateur du musée d'Ethnographie du Trocadéro, proposera Étienne Aymonier.

### 2. Le ministère de la Marine et l'administration de la Cochinchine

L'acceptation d'un projet de mission scientifique par la commission des Voyages et Missions, puis par le ministre de l'Instruction publique, ne permet pas immédiatement d'entreprendre des recherches en Indochine. L'exemple de Lucien Fournereau en apporte la

---

<sup>21</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2272.

<sup>22</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2272.

preuve. En 1885, le ministère de la Marine et des Colonies refuse ainsi qu'il quitte son poste en Cochinchine, et oblige le voyageur à attendre deux ans avant de pouvoir entreprendre son circuit au Cambodge et au Siam.

La plupart du temps, les voyageurs scientifiques ne relèvent pas directement du ministère qui les commissionne. Parmi les sept hommes qui ont dirigé des études aux ruines indochinoises entre 1873 et 1900<sup>23</sup>, six dépendent du ministère de la Marine et des Colonies. Louis Delaporte est lieutenant de vaisseau. Ses cinq collaborateurs sont employés par le gouvernement de la Cochinchine : Jules Harmand dépend du service de santé de la colonie ; Étienne Aymonier est inspecteur des Affaires indigènes puis Représentant de France au Cambodge ; Lucien Fournereau, Félix Faraut et Sylvain Raffegaud sont rattachés aux Travaux publics. Seul Urbain Basset n'a jamais fait partie d'une de ces administrations.

Pendant toute la durée de leur voyage, les explorateurs sont placés en situation de détachement de leur administration d'origine. Cette situation se prolonge parfois après leur retour en France, lorsque, à Paris, ils classent et synthétisent leurs résultats. Au moment où il est chargé d'organiser l'installation de ses collections au château de Compiègne, en 1874, Louis Delaporte sollicite ainsi régulièrement auprès du ministère de la Marine la prolongation de son congé, qui lui permet de continuer à travailler sous la tutelle de la direction des Beaux-Arts.

Ces détachements peuvent entraver le déroulement des campagnes décidées par le ministère de l'Instruction publique. En décembre 1885<sup>24</sup>, la Marine s'est ainsi opposée, lorsque Lucien Fournereau a déposé sa première demande de mission, à la décision de la commission des Voyages et Missions. Deux raisons présidaient à ce refus. Le ministère de la Marine estimait alors que les projets de recherche formulés par son employé seraient incompatibles avec la charge qui venait de lui être confiée en Cochinchine. En outre, donner son assentiment au ministère de l'Instruction publique aurait signifié muter Lucien Fournereau au Cambodge. Cette mutation aurait sans doute été vécue, par le gouverneur de Cochinchine sous l'autorité duquel Fournereau avait été placé depuis sa nomination, comme un empiètement sur ses prérogatives dans les territoires soumis à son autorité.

---

<sup>23</sup> Il s'agit de Louis Delaporte, Félix Faraut, Lucien Fournereau, Sylvain Raffegaud, Urbain Basset, Jules Harmand et Étienne Aymonier.

<sup>24</sup> Ce refus apparaît dans une lettre du 18 décembre 1885, adressée à Lucien Fournereau par le ministre de l'Instruction publique. (A.N. F<sup>17</sup> 2967)



Les missions scientifiques étudiées ici ne peuvent donc se dérouler que si le ministère de l'Instruction publique obtient l'autorisation de celui de la Marine ou de l'administration de la colonie, dont dépendent directement les agents du gouvernement français envoyés pour y travailler. Le voyage envisagé ne doit pas priver ces administrations de leurs fonctionnaires, et avoir pour conséquence de gêner le bon fonctionnement de la colonie ou de la Marine.

La double dépendance des voyageurs scientifiques peut leur poser un certain nombre de problèmes. En 1875, Jules Harmand a obtenu, pour son projet de mission, le soutien de l'amiral Duperré, gouverneur de Cochinchine. Cependant, une fois sur place, l'explorateur se retrouve en butte à l'hostilité non dissimulée de son ancien protecteur. Selon celui-ci, Harmand n'a pas, lors de sa demande de mission, respecté la voie hiérarchique. Il serait en effet revenu dans la colonie après avoir eu un congé pour classer, sous la direction de Louis Delaporte, certains documents rassemblés par la mission de 1873, avec « l'intention de solliciter, sans consulter le département, une mission scientifique à laquelle la Colonie ne s'intéresse nullement »<sup>25</sup>.

Jules Harmand n'est pas le seul voyageur scientifique à vouloir s'affranchir de la voie hiérarchique pour arriver à ses fins, et faciliter la réalisation de sa mission. Ainsi, en 1885, Étienne Aymonier, alors au cœur d'un voyage épigraphique, demande au ministère de l'Instruction publique d'attribuer certaines distinctions honorifiques à plusieurs fonctionnaires travaillant en Indochine. L'objectif était de récompenser les services que ces hommes pourraient rendre à son expédition. Il explique, dans une lettre du 15 septembre 1883<sup>26</sup>, qu'« Il est bien évident que ces [...] propositions sont faites surtout en vue des services futurs. ». Dans un premier temps, le marché semble avoir été accepté. Cependant, le 4 février 1885<sup>27</sup>, le ministre de la Marine demande à son collègue de l'Instruction publique de ne pas donner suite aux demandes formulées par Étienne Aymonier. Selon lui, ces dernières n'ont pas été formulées suivant la voie hiérarchique normale. Puisqu'elles concernent des fonctionnaires et des officiers travaillant dans la colonie, ces requêtes auraient dû d'abord être soumises au gouverneur de Cochinchine.

---

<sup>25</sup> G. Salkin, *Le triple destin de Jules Harmand...*

<sup>26</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

<sup>27</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

### C. FINANCEMENT DES MISSIONS SCIENTIFIQUES

Le financement est sans nul doute le point le plus capital dans l'organisation d'une mission scientifique. En théorie, le règlement de cette question paraît assez simple. Après estimation faite par le voyageur ou certains fonctionnaires de l'Instruction publique, le coût de la campagne est réparti entre les ministères pouvant tirer parti de ses résultats. Les participations offertes par les institutions non gouvernementales, comme le Muséum d'Histoire naturelle ou la Société de géographie de Paris, sont déduites au préalable du montant global prévu.

À chaque reprise, il faut cependant compter avec les réticences de chacun, les délais, et la mauvaise volonté que les ministères mettent généralement à régler leurs dettes.

#### 1. Les bailleurs de fonds

Les dossiers personnels des explorateurs de l'Indochine, ainsi que les documents produits par eux permettent d'identifier les différents départements et institutions qui participent au financement des missions scientifiques.

Le premier bailleur de fonds identifiable est, évidemment, le ministère de l'Instruction publique, chargé par le gouvernement français de favoriser les campagnes d'exploration des territoires méconnus. Les sommes allouées aux explorateurs sont le plus souvent ordonnancées sur le fonds des Missions et Voyages scientifiques. Cependant, il n'est pas toujours possible de trouver dans cette caisse l'argent nécessaire. C'est la raison avancée par l'Instruction publique le 20 septembre 1872<sup>28</sup> pour ne donner à Louis Delaporte que 20 000 F, au lieu du double demandé par le ministère de la Marine. L'organisation d'une mission en Chine, se déroulant au même moment que celle demandée par Delaporte, et exigeant un budget de 150 000 F, a déjà trop fortement grevé le budget de cette administration.

Plusieurs solutions peuvent exister lorsque les sommes allouées aux campagnes d'exploration sont insuffisantes. La première consiste à mutualiser le financement de deux

---

<sup>28</sup> Informations contenues dans une lettre adressée par le ministre de l'Instruction publique au député de l'Indre et Loire Daniel Wilson, qui appuyait au nom de Delaporte la demande de financement formulée par le ministère de la Marine. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

missions différentes. Cette option est sérieusement envisagée pour le premier voyage confié à Louis Delaporte. Une note interne au ministère de l'Instruction, en date du 14 septembre 1872<sup>29</sup>, fait ainsi état d'un possible soutien entre l'entreprise de Delaporte en Indochine, et celle de Philibert Dabry de Thiersant<sup>30</sup> en Chine. Les deux campagnes pourraient se réaliser en même temps, Delaporte exécutant son circuit dans la péninsule indochinoise avant de se diriger vers la Chine et de venir prêter main forte à Dabry de Thiersant.

Cependant, cette solution ne semble pas la plus courante. Le ministère de l'Instruction publique met beaucoup plus fréquemment à contribution les fonds dont disposent d'autres divisions de son administration. Les 27 500 F accordés à Lucien Fournereau pour la mission qu'il entreprend en 1887-1888 proviennent ainsi de la direction des Beaux-Arts.

L'assignation du paiement des frais d'une exploration ne se fait pas de manière aléatoire, selon le montant des fonds disponibles dans les caisses des divers départements du ministère de l'Instruction publique. Il existe au contraire un lien entre la division responsable du paiement et l'activité entreprise, ou à entreprendre, par le voyageur. Lucien Fournereau est ainsi chargé de rapporter des moulages destinés à agrandir les collections du Musée indochinois du Trocadéro, lequel dépend de la direction des Beaux-Arts. Les deux états récapitulatifs des finances de son voyage contenus dans son dossier personnel<sup>31</sup> font état d'autres caisses de versements. 1 200 F ont ainsi été pris sur les crédits alloués à la Manufacture nationale de Sèvres, en récompense d'un envoi de porcelaine destiné à son musée. De même, l'un des deux versements de 2 000 F reçus par Jules Harmand en 1876 a pour origine le fonds des voyageurs naturalistes. Celui-ci était géré, de manière au moins consultative, par l'assemblée des professeurs du Muséum d'Histoire naturelle, auprès duquel le médecin a pris une grande partie de ses instructions avant sa mission. L'année suivante, en 1877, l'assemblée des professeurs du Muséum, jugeant très satisfaisants les résultats obtenus jusque là par Harmand, décide de lui faire un nouveau versement, de 1 500 F cette fois<sup>32</sup>.

Le ministère de l'Instruction publique n'hésite pas, en plus des fonds propres à ses divers départements, à solliciter la participation d'institutions plus indépendantes. La Manufacture de Sèvres et le Muséum d'Histoire naturelle, qui avaient des directions propres,

---

<sup>29</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>30</sup> Philibert Dabry de Thiersant (1826-1898).

<sup>31</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2967.

<sup>32</sup> Ces indications sont tirées de deux lettres adressées par le directeur du Muséum d'Histoire naturelle au ministre de l'Instruction publique, datées du 30 juin 1876 et du 17 mars 1877. (A.N. F<sup>17</sup> 2974/2)

n'ont pas été les seuls établissements mis à contribution pour le financement des missions en Indochine.

La Société de géographie de Paris y participa également, au moins lors de la première mission menée par Louis Delaporte. Elle lui accorda en effet 6 000 F<sup>33</sup>. Il est assez étonnant de ne trouver, dans l'ensemble des documents concernant les études entreprises dans les monuments indochinois, qu'une seule indication du soutien financier de cette société. En effet, l'un des membres les plus éminents de la commission des Voyages et Missions, Charles Maunoir, était en même temps secrétaire général de la commission centrale de la Société de géographie, et détenait donc sa direction effective. On aurait donc pu supposer que des sommes fussent données de temps à autres aux voyages scientifiques. Cependant, il faut avouer que le mode de levée des fonds utilisé par cette société savante devait se révéler assez peu efficace. Il se fondait en effet sur des appels à souscriptions<sup>34</sup> et non sur l'utilisation de ses finances propres, générées par les cotisations de ses membres et les abonnements à son bulletin.

Les documents financiers concernant les campagnes de recherches organisées en Indochine pourraient laisser penser que seul le ministère de l'Instruction publique est impliqué dans leur financement. Le ministère de la Marine et des Colonies apparaît en effet explicitement comme bailleur de fonds uniquement dans le cas de la première mission dirigée par Louis Delaporte, en 1873. Son absence dans les dossiers concernant les autres voyages scientifiques apparaît assez étrange, lorsque l'on connaît l'importance des résultats rapportés pour la Cochinchine, et donc pour le département en charge des colonies. Quelle participation pouvait donc fournir ce ministère, s'il ne donnait pas toujours, comme dans le cas de Louis Delaporte, des contributions en espèces ?

Il faut avoir à l'esprit que la plupart des explorateurs des ruines indochinoises appartenaient à l'administration de la Marine et des Colonies. Lors des missions qu'ils réalisaient pour le compte du ministère de l'Instruction publique, ils étaient placés en situation de détachement<sup>35</sup>. Jules Harmand et Étienne Aymonier n'ont ainsi jamais renoncé à leur emploi ni à leur solde. Ils continuent de figurer, que ce soit durant leurs missions elles-

---

<sup>33</sup> Indication trouvée dans une note interne au ministère de l'Instruction publique, datée du 20 août 1872. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>34</sup>Cf. D. Lejeune, *Les sociétés de géographie en France...*

<sup>35</sup> Seul un voyage n'obéit pas à cette règle. Lucien Fournereau avait en effet, avant d'entreprendre son voyage de 1887-1888, démissionné de son poste d'inspecteur des Travaux publics de Cochinchine.

mêmes, ou entre deux départs, sur les listes du ministère de la Marine, respectivement comme médecin rattaché au service de santé de la Cochinchine, et Représentant du protectorat français au Cambodge.

Ce phénomène apparaît très clairement lorsque l'on examine les difficultés rencontrées par Étienne Aymonier, pendant toute la durée de sa mission. Ce voyageur devait bénéficier, pendant son exploration, de l'intégralité de sa solde. Dans une lettre du 12 octobre 1882<sup>36</sup>, « un employé français à Phnom Penh » précisait ainsi qu'Aymonier restait titulaire de son poste au Cambodge. Cependant, Charles Antoine Thomson<sup>37</sup>, gouverneur de la colonie, ne semble pas prêt à continuer de payer ce fonctionnaire. Le 2 mars 1882, Étienne Aymonier écrit ainsi au ministère de l'Instruction publique que Thomson lui a affirmé que « les ressources actuelles de la colonie ne permettaient pas de [lui] donner aucune solde »<sup>38</sup>. Deux mois plus tard, en mai 1882, Charles Thomson revient en partie sur sa décision. Étienne Aymonier est finalement placé en demi-solde. Au lieu des 13 000 F qu'il gagnait en temps normal, il percevra désormais 6 500 F. Malgré cette avancée, Aymonier persiste à considérer que son salaire ne lui permettra pas de compléter suffisamment les indemnités accordées par le ministère de l'Instruction publique. Il mobilise donc ses soutiens au sein de cette administration, et le réseau parisien qu'il a constitué, et parvient, grâce à ces aides, à obtenir que le ministère de la Marine demande à la colonie de lui verser une indemnité complémentaire. Le gouvernement de Cochinchine sera alors tenu de lui verser 3 000 F de plus par an, tant qu'il poursuivra ses recherches.

### 2. Transmission des fonds

La transmission des fonds à l'état-major des missions pose souvent problème. En effet, les voyageurs ne reçoivent pas, avant leur départ, la totalité des indemnités qui leur ont été allouées. Il faut donc trouver des moyens pour leur transmettre ces allocations, alors qu'ils se trouvent en Indochine.

Le plus souvent, les explorateurs disposent à Paris d'un fondé de pouvoir. Ils ont confié à cet homme une procuration qui lui permet de venir encaisser leurs indemnités au ministère de l'Instruction publique. Ce fondé de pouvoir doit, par la suite, transmettre en

---

<sup>36</sup> Courrier adressé au frère d'Étienne Aymonier. (A.N. F<sup>17</sup> 2934/B)

<sup>37</sup> Gouverneur entre la fin de l'année 1882 et le second semestre 1885.

<sup>38</sup> Lettre d'Étienne Aymonier. (A.N. F<sup>17</sup> 2934/B)

Indochine l'argent reçu. Or, la transmission des fonds à l'étranger demande du temps et les voyageurs peuvent avoir besoin, très rapidement, des fonds qui leur sont destinés.

Dans ce cas, on a recours au système de l'avance, effectuée le plus fréquemment par les caisses de la Cochinchine. Le mouvement des fonds du gouvernement de la colonie vers les missions ne pose en général pas de grande difficulté. En revanche, le ministère de l'Instruction publique n'est pas très bon payeur, et ne rembourse pas toujours immédiatement la Cochinchine. Ainsi, en octobre 1873, à la suite de l'arrêt de la première mission dirigée par Louis Delaporte, la colonie ne reçoit pas tout de suite le remboursement de ce qu'elle a avancé à l'explorateur. Le 21 mai 1874<sup>39</sup>, son gouverneur annonce au ministre de la Marine qu'aucune solution n'a encore permis de résoudre ce problème. Tous les moyens sont alors bons pour rentrer dans ses frais. Ainsi, à la suite du courrier adressé à sa hiérarchie, Jules Krantz<sup>40</sup> décide de vendre le matériel que la mission menée par Louis Delaporte a laissé derrière elle, à Saigon.

### **D. LA MISSION, ENTREPRISE HUMAINE**

La majorité des explorateurs des ruines indochinoises constituent des réseaux sociaux parfois très importants. Confrontés au risque d'être pris dans des imbroglios administratifs et financiers, et d'avoir à subir des délais parfois très longs, les empêchant de pouvoir se concentrer pleinement sur l'objet de leurs recherches, les voyageurs doivent pouvoir compter sur le contrepoids des pressions exercées par leurs amis ou leur famille, pour faire tourner les événements en leur faveur.

#### 1. Les institutions publiques et privées

Très souvent, les voyageurs bénéficiant du soutien d'une institution scientifique ou littéraire obtiennent l'arrêté ministériel leur permettant de partir en Indochine. On observe en effet l'existence de liens particuliers entre ces institutions et le ministère de l'Instruction publique, plus particulièrement la commission des Voyages et Missions, chargée depuis 1874 de l'examen des requêtes des futurs explorateurs.

---

<sup>39</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>40</sup> Gouverneur de Cochinchine par intérim, entre mars et novembre 1874.

Le nom de Charles Maunoir revient ainsi de manière très régulière dans les documents concernant les missions d'exploration des monuments indochinois. Lorsque l'on examine les voyages archéologiques qui se sont succédés en Indochine entre 1873 et 1900, il semble être un personnage incontournable qu'il s'agisse de leur réalisation, de leur réalisation ou de la diffusion de leurs résultats.

Charles Maunoir est nommé membre de la commission des Voyages et Missions par un arrêté rendu le 10 mai 1875<sup>41</sup>. Il paraît avoir été rapporteur de la plupart des projets adressés par les explorateurs des ruines indochinoises. Les procès-verbaux de la commission des Voyages et Missions<sup>42</sup> conservés pour les projets liés à l'œuvre de Louis Delaporte avant 1900 – c'est-à-dire ceux concernant Jules Harmand, Lucien Fournereau, et, plus tardivement et dans une moindre mesure, Étienne Aymonier – indiquent tous un seul et unique auteur du rapport préliminaire: Charles Maunoir. Il est, en parallèle, membre de la Société de géographie de Paris depuis décembre 1858. Après avoir été élu à la commission centrale, détentrice de la direction effective de l'association, il en sera le secrétaire général pour presque trente ans, entre 1867 et 1896<sup>43</sup>.

On ne doute plus, en observant ces faits, des raisons pour lesquelles les voyageurs qui, comme Delaporte, reçurent le soutien de la Société de géographie, virent leurs projets acceptés par le ministère de l'Instruction publique. Néanmoins, on peut opposer qu'un seul homme ne suffit pas toujours à emporter l'adhésion de tout un groupe, et encore moins celle d'un ministère aussi difficile que celui de l'Instruction publique. Charles Maunoir n'était en réalité pas seul à faire le lien entre la Société de géographie de Paris et la commission des Voyages et Missions. D'autres membres de ce groupe, tel Armand de Quatrefages de Bréau<sup>44</sup>, participant à partir de 1881 à la sous-commission chargée de l'examen des projets de science naturelle, cotisèrent également à la Société de géographie.

Les liens ainsi mis en évidence n'expliquent pas encore totalement leur utilité pour les voyageurs scientifiques. Il faut en effet tenter de déterminer les raisons qui poussaient Maunoir et les autres membres de la Société de géographie à avantager, au sein de la commission des Voyages et Missions, un projet plutôt qu'un autre.

---

<sup>41</sup> A.N. F<sup>21</sup> 2925/1.

<sup>42</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2272.

<sup>43</sup> Pour avoir le détail de son action au sein de cette société savante, voir l'ouvrage de D. Lejeune, *Les sociétés de géographie en France...*

<sup>44</sup> Jean Louis Armand de Quatrefages de Bréau (1810-1892). Docteur en médecine et histoire naturelle, il occupa à partir de 1855 la chaire d'anthropologie et d'ethnologie au Muséum d'Histoire naturelle.

Dans ce domaine, à défaut de documents, l'ouvrage d'Henri Malo, *À l'Enseigne de la Petite Vache*<sup>45</sup> permet d'émettre certaines hypothèses. Ce restaurant, situé rue Mazarine, à Paris, accueillait au départ une réunion amicale d'une douzaine de personnes, autour des frères Töppfer<sup>46</sup> et de Charles Maunoir. Progressivement, le cercle s'élargit, jusqu'à accueillir, à partir des années 1860, non plus seulement des amis, mais un véritable « club » de savants et d'hommes de lettres, dans lequel on entrait essentiellement par cooptation<sup>47</sup>. Maunoir donna à ce rassemblement son orientation définitive vers la géographie et les voyages, en y instituant les dîners du vendredi. Explorateurs de passage ou en résidence à Paris, membres de la Société de géographie, journalistes, savants et hommes de lettres, se retrouvaient dans l'arrière-salle du restaurant, après que la réunion hebdomadaire des sociétaires eut lieu quelques rues plus loin<sup>48</sup>.

Les documents consultés pour cette thèse ne contiennent aucune indication claire quant à la participation des explorateurs des ruines indochinoises à ces réunions. Cependant, il est certain que Charles Maunoir y introduisit en 1869 Francis Garnier, membre puis chef de la Mission du Mékong. Dans la mesure où Garnier faisait participer Louis Delaporte à la rédaction du récit de ce voyage, on peut supposer qu'il fit entrer le jeune explorateur dans le groupe de la Petite Vache. De la même manière, il est possible de déduire que, lorsque Delaporte introduisit Jules Harmand dans les milieux scientifiques de la capitale<sup>49</sup>, après la campagne de 1873, il en fit de même avec le médecin naturaliste.

Ces hypothèses permettent d'éclaircir certains points surprenants apparaissant dans les dossiers des explorateurs de la péninsule indochinoise. Ainsi, la participation de Lucien Fournereau aux dîners de la Petite Vache, qu'il y ait été invité à la suite de son premier voyage d'exploration en Guyane, ou introduit par Louis Delaporte lorsqu'il a connu sa volonté de mener des recherches sur l'art et l'architecture khmers, permettrait de mieux comprendre le soutien que Charles Maunoir lui offre en 1885. On comprend en effet assez mal pourquoi le secrétaire général de la commission centrale de la Société de géographie de Paris a défendu le projet d'un voyageur qui ne présentait pas les caractéristiques d'expérience et de connaissance du pays apparemment nécessaires pour obtenir l'accord du ministère de

---

<sup>45</sup> Henri Malo, *À l'enseigne de la Petite Vache, souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Éd. La Nouvelle France, 1946.

<sup>46</sup> Fils de Rodolphe Töppfer, illustrateur genevois.

<sup>47</sup> Selon les mots d'Henri Malo, « nul n'y avait accès sans être présenté et accepté, à l'épreuve. »

<sup>48</sup> Les locaux de la Société de géographie se trouvaient alors boulevard Saint Germain.

<sup>49</sup> Sur cette question, voir la biographie de Jules Harmand établie par Geneviève Salkin, *Le triple destin de Jules Harmand : médecin, explorateur, diplomate*, Paris, Economica, 1992.



l'Instruction publique, si ce n'est parce qu'ils fréquentaient les mêmes cercles et qu'il existait une relation particulière entre les deux hommes.

Les fonctionnaires du ministère de l'Instruction, membres de la Société de géographie, n'ont pas le monopole du patronage des explorateurs scientifiques. Un voyageur peut avoir recours à l'appui d'autres institutions, publiques cette fois, et plus ou moins soumises à l'autorité du ministère de l'Instruction publique, malgré leurs directions indépendantes.

Étienne Aymonier commence ainsi par adresser le projet de sa campagne de 1882 au gouverneur de Cochinchine, Charles Le Myre de Vilers. Par la suite, ce programme est porté à l'attention du ministre de l'Instruction publique, le 16 décembre 1881<sup>50</sup>, par l'intermédiaire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. L'arrêté de mission adressé à Étienne Aymonier, le 30 du même mois, établit clairement le lien existant entre cette recommandation et la décision prise par le ministère de l'Instruction publique. C'est en effet sur la « recommandation pressante »<sup>51</sup> de l'Académie que le ministère a accordé son soutien à Étienne Aymonier.

De même, quelques années plus tôt, en 1876, puis en 1877, l'assemblée des professeurs du Muséum d'Histoire naturelle demandera au ministère de l'Instruction publique de verser à Jules Harmand un complément d'indemnité. Grâce à cet appui, le voyageur pourra bénéficier d'une augmentation de 3 500 F au total<sup>52</sup>.

## 2. Les fonctionnaires français et indigènes

Les liens entretenus entre les explorateurs des monuments indochinois et les institutions en marge du ministère de l'Instruction publique ne sont cependant pas suffisants pour assurer totalement le succès d'une mission scientifique. Pour lever les obstacles qui peuvent surgir à tout moment contre les projets des voyageurs, il leur est nécessaire de se créer des appuis très proches des véritables détenteurs de l'autorité.

Un grand nombre des documents sur lesquels s'appuie cette étude prouvent ainsi l'importance des employés des ministères. Les rapports entretenus par les explorateurs

---

<sup>50</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

<sup>51</sup> Lettre du 30 décembre 1881. (A.N. F<sup>17</sup> 2934/B)

<sup>52</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2974/2.

scientifiques avec le ministre de l'Instruction publique sont en effet toujours médiatisés, au moins par les directeurs de ses différents départements. Ce sont à eux que les voyageurs s'adressent de préférence, pour évoquer leurs problèmes et tenter de les régler.

Il n'est pas aisé de déterminer avec exactitude le nom des hommes qui se chargent de ces tâches. Quelques uns reviennent cependant de manière très fréquente dans les minutes des réponses aux explorateurs : Charles Maunoir, Xavier Charmes<sup>53</sup>, ou Raoul de Saint Arroman<sup>54</sup>. L'importance du personnel et de l'organigramme du ministère de l'Instruction publique est clairement suggérée dans certaines lettres, conservées dans la correspondance privée de Louis Delaporte. Trois envois, datés du 14 octobre puis des 19 et 26 novembre 1881, font ainsi référence aux changements à venir, puis advenus, au sein de ce ministère<sup>55</sup>. Si les deux derniers documents n'ont pour objet que de lister les nouveaux nommés et les différents postes sur lesquels ils sont affectés, le premier courrier, en revanche, adressé à Delaporte par son frère Amédée, fait clairement allusion à la nomination potentielle comme « chef de bureau » d'un allié du voyageur, Étienne Escallier.

L'aide fournie par les employés du ministère de l'Instruction publique appelle le plus souvent une contrepartie. Ainsi, dans la lettre qu'il écrit à son frère, le 14 octobre 1881, Amédée Delaporte annonce qu'Escallier est déçu de ne pas avoir encore obtenu la croix du Cambodge, décoration honorifique donnée par le roi Norodom I<sup>er</sup>, et précise que Louis Delaporte ferait « un énorme plaisir »<sup>56</sup> à ce chef de bureau en la lui rapportant.

Les explorateurs des ruines indochinoises étendent en réalité en France un système qu'ils appliquent aux fonctionnaires de l'administration cochinchinoise : aide pour l'avancement de la mission contre éloge flatteur, ou décoration honorifique.

En 1885, Étienne Aymonier demande ainsi au ministère de l'Instruction publique d'attribuer certaines décorations honorifiques à plusieurs fonctionnaires travaillant en Indochine. Ce n'est apparemment pas la première fois que l'explorateur a recours à une telle

---

<sup>53</sup> Xavier Charmes (1849-1914) fut chef du bureau du Secrétariat et de la Comptabilité du ministère de l'Instruction publique. Il est donc logique qu'on le retrouve fréquemment lorsque les correspondances des explorateurs tournent autour des problèmes financiers auxquels ils se trouvent confrontés, notamment ceux concernant le versement des indemnités qui leur sont dues. Charmes occupa également le poste de secrétaire général du Comité des travaux historiques et scientifiques, auquel étaient soumises les demandes de publication des rapports et autres ouvrages produits par les voyageurs scientifiques.

<sup>54</sup> Raoul de Saint Arroman (1849-1915), secrétaire de la commission des Voyages et Missions de 1879 à 1909.

<sup>55</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>56</sup> Lettre du 14 novembre 1881. (Arch. fam. corresp.)

pratique. Dans une lettre du 15 septembre 1883<sup>57</sup>, Étienne Aymonier remercie Xavier Charmes pour l'obtention par deux fonctionnaires de « palmes » – insignes accompagnant les décorations honorifiques délivrées par le ministère de l'Instruction publique. Dans le même courrier, il expose les raisons qui l'ont poussé à demander ces distinctions: « Il est bien évident que ces deux propositions sont faites surtout en vue des services futurs. ». Le voyageur avoue donc ici demander des décorations pour faciliter son entreprise et flatter certains directeurs ou employés de l'administration.

Tous les voyageurs ayant mené des recherches archéologiques en Indochine ne s'aventurent cependant pas à formuler les mêmes requêtes qu'Étienne Aymonier. De telles demandes risquent en effet de ne pas aboutir. En 1885, Aymonier n'obtiendra ainsi pas les distinctions qu'il aurait voulues. La plupart des explorateurs préfèrent employer une autre méthode. Ils récompensent les fonctionnaires qui les ont aidés en les mentionnant dans les textes qu'ils produisent au retour de leur mission, en insistant très fortement sur l'étendue des services rendus par ces hommes.

Le 21 novembre 1875, Jules Harmand adresse ainsi au ministère de l'Instruction publique un rapport dans lequel il évoque ses relations avec deux hauts fonctionnaires coloniaux : le gouverneur de Cochinchine, Victor Duperré, et le Résident français au Cambodge, Jean Moura. Harmand n'a que des reproches à faire au premier, qui s'était opposé au départ de sa mission, et « refusa de la façon la plus nette de [lui] venir en aide d'une façon quelconque ». <sup>58</sup> En revanche, il ne tarit pas d'éloges sur les qualités de l'actuel Représentant du protectorat français à Phnom Penh. Ce contraste paraît un peu étrange dans le contexte d'un compte rendu qui se doit normalement d'être neutre. Il n'est cependant pas sans raisons. Jules Harmand est, à l'époque de la rédaction de ce document, plongé dans l'exécution de ses projets. Il entend donc ménager les autorités qui pourraient lui être utiles s'il continue à œuvrer au Cambodge. Jean Moura a des contacts plus fréquents, et sans doute plus faciles, avec celui qui reste maître officiel de ce territoire, Norodom I<sup>er</sup>. En revanche, les autorités françaises qui résident en Cochinchine sont, pour le moment du moins, moins directement utiles à Jules Harmand. Il peut donc les critiquer, sans véritablement mettre en danger le bon déroulement de son entreprise.

---

<sup>57</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

<sup>58</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2974/2.

Après avoir exploré les mécanismes mis en place par les voyageurs pour s'assurer le concours des représentants de la France dans la péninsule indochinoise, il faut maintenant évoquer brièvement ceux qu'ils utilisent, au cours de leurs voyages, face aux autorités indigènes.

Les explorateurs désirant étudier les monuments situés dans les territoires non encore soumis à l'influence française commencent par formuler des demandes de laissez-passer. S'ils prévoient d'aller étudier les monuments situés dans les provinces confisquées au Cambodge en 1794, ils s'adressent, pour obtenir ces passeports, au gouvernement siamois. Leurs requêtes sont toujours transmises par le biais d'un intermédiaire. Jules Harmand, avant d'entreprendre sa campagne de 1875, s'adresse ainsi au consul de Siam à Paris. Urbain Basset, en 1896, préférera s'en remettre à l'administration de la Cochinchine.

Ces documents émis par le pouvoir officiel ne sont cependant souvent pas suffisants. Dans le déroulement quotidien de leurs recherches, les explorateurs sont en effet plus fréquemment en contact avec les échelons les plus bas de l'autorité qu'avec des représentants des cours du Siam ou du Cambodge. Ce sont les chefs de villages, les gouverneurs de province, qui décident s'ils accorderont aux voyageurs les moyens matériels de continuer à suivre leur itinéraire.

Les raisons motivant les décisions des autorités locales, et notamment les refus, sont malaisées à comprendre. Les voyageurs semblent presque toujours certains qu'il s'agit uniquement de malveillance de la part de peuples qui refusent la présence française sur leur territoire. Certains témoignages laisseraient toutefois plutôt penser qu'il pourrait s'agir, dans un premier temps, de méfiance. Après plusieurs semaines passées à circuler de sites archéologiques en sites archéologiques, l'apparence physique et vestimentaire des membres de l'état-major des missions ne correspond plus vraiment à la description qui en est donnée dans les passeports remis par les rois du Siam ou du Cambodge. Ces documents présentent en effet les voyageurs comme des personnages importants, bénéficiant en général du statut de chefs militaires<sup>59</sup>. Les autorités locales qui accueillent les voyageurs s'attendent donc à voir arriver des hommes riches, très bien habillés et disposant d'une suite nombreuse. Leur étonnement devait être immense, à la vue de ces Français correspondant à la description que le capitaine Auguste Filoz faisait de Louis Delaporte, à leur première rencontre<sup>60</sup> : « un homme [...] à la barbe inculte, le visage bruni et fatigué, vêtu d'une blouse grise ». Des

---

<sup>59</sup> Information donnée par le capitaine A. Filoz, dans *Cambodge et Siam, voyage et séjour...*

soupçons d'usurpation d'identité ont pu entacher les relations que les missions scientifiques entretenaient avec les autorités locales. À cette méfiance à l'égard des étrangers s'ajoutaient souvent des enjeux politiques. Les passeports dont les Français étaient porteurs enjoignaient aux gouverneurs provinciaux et chefs de village de se plier à leurs ordres et de fournir, de manière gratuite, vivres, matériel et hommes de corvée. Si l'on considère que les chantiers archéologiques pouvaient parfois exiger la présence de cent ouvriers indigènes<sup>61</sup>, on comprend les raisons pour lesquelles les détenteurs du pouvoir local pouvaient refuser d'obéir aux ordres leur enjoignant d'aider les explorateurs.

Confrontés à ces problèmes, les voyageurs suivaient très fréquemment le même protocole. Ils faisaient tout d'abord appel à l'échelon politique supérieur, et demandaient confirmation des laissez-passer obtenus plus tôt dans le voyage. Cette opération prenait toutefois du temps, et ses résultats étaient très souvent nuls. Les explorateurs agissaient alors au niveau local, et tentaient de gagner à leur cause les dirigeants de ces communautés, par des moyens plus officieux.

Dans ce dernier cas, les voyageurs multiplient les cadeaux, en théorie pour prouver aux puissances locales respect et considération. La subornation des autorités locales se cache, en effet, sous le couvert des présents diplomatiques. Lorsque ces opérations sont décrites, il n'est jamais fait mention d'argent. Les explorateurs utilisent au contraire la « pacotille » qu'ils ont achetée à Paris ou à Saigon. Dans les articles relatant sa campagne de 1877, Jules Harmand décrit cet échange de manière très vivante : « Je montre au gouverneur un échantillon de tous les objets composant ma pacotille : pipes, glaces, revolvers, images variées, briquets, etc., et je lui promets tout cela s'il m'accorde son concours dévoué. »<sup>62</sup>. Le gouvernement reconnaît, et même favorise, l'application de ce système aux échelons les plus élevés du pouvoir. Certains documents indiquent ainsi la réquisition, à destination des voyageurs scientifiques, de vases et objets issus de la Manufacture de Sèvres. C'est par exemple le cas dans une copie de l'arrêté rendu par Jules Ferry pour la mission organisée par Delaporte en 1881.

---

<sup>60</sup> Ibid. Auguste Filoz a rejoint la mission menée par Louis Delaporte en 1873 quelques semaines seulement avant son interruption, en octobre 1873.

<sup>61</sup> C'est le nombre de travailleurs qui, selon le rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, étaient présents à Angkor pour la première mission dirigée par Louis Delaporte.

<sup>62</sup> Extrait de J. Harmand, *L'Homme du Mékong...*

3. Utilité de ces réseaux sociaux : censure des propos des voyageurs

L'utilité, pour les explorateurs des monuments indochinois, des membres de l'administration coloniale et indigène est relativement facile à comprendre. Il n'en est pas de même de celle apportée par les employés des ministères parisiens. On remarque en effet que, lorsqu'il s'agit par exemple des rapports d'activité qu'ils envoient au ministère de l'Instruction à intervalles réguliers, les explorateurs ne font appel à aucun intermédiaire. Cependant, les fonctionnaires des administrations parisiennes peuvent être utiles pour les aider à régler les difficultés nées de leurs relations avec les autorités françaises en Indochine.

En 1876, Jules Harmand et son équipe se trouvent confrontés à une troupe de deux cents hommes armés. Partisans du prince Si-Votha, frère de Norodom I<sup>er</sup> désirant prendre le contrôle du Cambodge, ces hommes veulent empêcher Harmand de continuer son voyage. Ce dernier décide alors de forcer le passage. L'interdiction prononcée par le gouverneur de Cochinchine, Victor Duperré, de toute mission hors des limites de la colonie, oblige toutefois Jules Harmand à rentrer à Saigon. Il est alors convoqué par le gouverneur, qui lui reproche d'avoir repoussé ses assaillants. En agissant ainsi, Harmand a en effet pris le risque d'impliquer l'ensemble de la communauté française d'Indochine dans les conflits internes du Cambodge. Le 7 août 1876, pour tenter de débloquer la situation, Jules Harmand adresse au ministère de l'Instruction publique un rapport de quatre pages<sup>63</sup>. Il conclut l'exposé de ces faits par la phrase suivante : « Je sais que je dois être avant tout soumis aux règles de la discipline militaire, et je n'accuse pas, je raconte. ».

Tous les voyageurs ne font cependant pas preuve de l'autocensure de Jules Harmand. Ils savent pourtant bien que, pour éviter de remettre en cause le bon déroulement de leurs campagnes de recherches, ils doivent rester les plus neutres possibles, et ménager les susceptibilités de tous les personnages auxquels ils sont confrontés. Mais il leur est parfois difficile de garder leur sang froid face aux obstacles qui peuvent leur être opposés.

La correspondance entretenue par Étienne Aymonier, pendant sa campagne d'exploration, est particulièrement éclairante sur cette question<sup>64</sup>. Au moment de commencer son voyage scientifique, Aymonier espérait pouvoir continuer à percevoir la solde de son poste de Représentant du protectorat français au Cambodge. Le gouverneur de Cochinchine,

---

<sup>63</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2974/2.

Charles Le Myre de Vilers, envisageait les choses de manière différente, et décida de diminuer de moitié la somme de 13 000 F qu'Aymonier recevait pour ses fonctions. Placer un employé de l'administration coloniale à la demi-solde était considéré à l'époque comme une mesure disciplinaire. En conséquence, le décret pris par le gouvernement de la colonie induisait qu'Étienne Aymonier avait commis une faute dans l'exercice de sa fonction. Face à cette sanction, l'explorateur ne reste pas indifférent. Les documents présents dans son dossier personnel, au sein des archives de l'Instruction publique, attestent des échanges assez vifs d'Aymonier avec les fonctionnaires employés au gouvernement de Cochinchine, ainsi qu'avec le gouverneur lui-même. Une fois sa colère passée, Étienne Aymonier se rend toutefois compte que ses écarts de paroles peuvent nuire à la poursuite de sa mission, en risquant de lui aliéner définitivement le soutien du chef de l'administration coloniale. Aymonier fait alors appel à l'un de ses soutiens travaillant au sein du ministère de l'Instruction publique. Dans une lettre du 9 novembre 1882, il résume la situation en ces termes : « Un peu exaspéré, j'ai parlé à cœur ouvert, et maintenant, m'autorisant de votre sollicitude vis-à-vis de la mission et de la science, je viens vous prier de tempérer ma franchise peu diplomatique par votre prudence, votre entente des usages ministériels, car il est possible que j'ai dépassé la mesure. »<sup>65</sup>.

Les propos tenus par les explorateurs ne mettent pas seulement en jeu la progression de leurs voyages, mais peuvent également mettre en danger l'exécution des autres missions, en cours ou à venir. Jules Harmand, dans le récit rédigé à la suite de sa campagne de 1877, confirme ce fait, en expliquant ainsi la raison pour laquelle il s'était obligé à garder son calme face à un chef de village, qui refusait de lui fournir les moyens matériels de continuer son chemin : « je devais toujours avoir présente cette idée que je symbolisais aux yeux des populations une civilisation supérieure, et que, en outre, d'autres explorateurs viendront après moi, auxquels de pareilles façons pourraient susciter des difficultés, qui s'ajouteraient encore à celles que la nature leur tient en réserve. »<sup>66</sup>.

Le déroulement de la mission d'Étienne Aymonier prouve que les explorateurs appliquaient aussi les idées évoquées par Harmand à leurs relations avec l'administration coloniale. À la fin de l'année 1882, Charles Thomson succède à Charles Le Myre de Vilers à la tête du gouvernement de la Cochinchine. Ce changement de direction marque une détente

---

<sup>64</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

<sup>65</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

dans les rapports qu'Étienne Aymonier entretient avec l'administration de la colonie. Au cours de l'année 1883, Charles Thomson accepte en effet que l'explorateur récupère la totalité de sa solde. Le 12 novembre 1883, alors qu'il remet à Thomson un rapport concernant l'activité de sa mission depuis le 8 octobre 1883<sup>67</sup>, Étienne Aymonier peut donc lui demander de « ne pas publier cette lettre-ci » car elle contient des jugements relativement durs concernant certains fonctionnaires travaillant en Indochine. Selon Aymonier, « pour ne pas [se] créer de nouvelles difficultés, mieux vaut pour [lui] garder le silence jusqu'à la fin de [son] voyage »<sup>68</sup>.

De la même manière, après la fin des voyages scientifiques, il vaut mieux garder sous silence les informations mettant en cause des employés de l'administration française dans la péninsule indochinoise.

Le rapport rédigé par Lucien Fournereau, le 11 août 1888, en constitue un bon exemple. Transmis au ministère de l'Instruction publique dans le courant du mois d'août 1888, il est soumis, avant sa publication au *Journal officiel* le 4 octobre 1888, à l'examen de certains employés de l'administration. Ceux-ci procèdent à des coupes assez claires dans le texte élaboré par l'explorateur, et n'hésitent pas à récrire plusieurs passages. Les traces de ce travail sont conservées dans le dossier personnel de Lucien Fournereau des archives du ministère de l'Instruction publique. Parmi ces documents se trouvent en effet les épreuves corrigées du rapport<sup>69</sup>. L'exposé de Fournereau a été amendé de tous les passages qui auraient pu être contraires aux opinions émises par l'administration française, en particulier celle présente dans la colonie de Cochinchine.

Lucien Fournereau, dans la première version de son rapport, critiquait ainsi :

- l'absence de soins apportés aux monuments khmers situés sur le territoire du Cambodge :

je croirais manquer à un devoir si je ne faisais remarquer à ce propos [au sujet des temples qu'il a visités] combien est déplorable de voir que par incurie on laisse la végétation achever de détruire ce qui subsiste encore de ces ruines incomparables [...] quelques jours de travail, chaque année, assureraient la conservation pendant de longs siècles encore.

---

<sup>66</sup> J. Harmand, *L'homme du Mékong...*

<sup>67</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

<sup>68</sup> Cette citation, comme la précédente, est extraite du rapport du 12 novembre 1883.

<sup>69</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2967.



- l'indifférence du gouvernement de la Cochinchine à l'égard de ses recherches :

Reçu en inconnu à mon retour dans la colonie, je dus attendre que les rapports de M. de Champeaux<sup>70</sup> qui m'avait vu à l'œuvre, eussent appelé sur ma mission l'attention du nouveau gouverneur auquel une dépêche de l'administration des Beaux-Arts venait (bien à point) de prescrire de m'aider à faire rentrer à bon port mes précieuses acquisitions.

#### 4. La famille et les amis

Les appuis officiels dont bénéficient les explorateurs des ruines indochinoises au sein de l'administration française en métropole et en Indochine sont loin d'être tout puissants et suffisants. Ils ne peuvent à eux seuls régler l'ensemble des problèmes rencontrés par les voyageurs, ne serait-ce qu'à cause de la précarité de leurs positions. En effet, si, comme la correspondance de Louis Delaporte en fait état, un remaniement ministériel peut être source de soulagement pour un explorateur, en confortant à des postes haut placés ses alliés, l'inverse peut aussi se produire.

Les dirigeants des missions scientifiques en Indochine ne reçoivent pas, avant leur départ, la totalité des indemnités allouées par les ministères et les sociétés savantes. Par la suite, il faut donc trouver les moyens de transmettre ces sommes à l'état-major du voyage, alors qu'il est déjà plongé dans ses recherches.

La solution apportée par les ministères de la Marine et de l'Instruction publique à cette question est de demander au gouvernement de Cochinchine de faire aux voyageurs une ou plusieurs avances sur ses propres caisses. Le 4 août 1882, le ministère de la Marine et des Colonies demande ainsi à Charles Le Myre de Vilers de débloquer 15 000 F, à l'intention d'Étienne Aymonier<sup>71</sup>. Cependant, cette pratique occasionnait de nombreux problèmes pour la colonie. Le ministère de l'Instruction publique, auteur des demandes d'avance, pouvait en effet mettre un temps très long à rembourser les sommes allouées aux explorateurs. Ainsi, la question du remboursement des frais engagés par la première mission dirigée par Louis Delaporte, entre juillet et octobre 1873, ne sera réglée qu'à partir de mai 1874. Cette méthode n'était pas non plus, pour les voyageurs, une solution idéale. Le fait de passer par l'intermédiaire des caisses de l'administration entraîne des délais parfois très longs avant que l'argent puisse être versé aux explorateurs.

---

<sup>70</sup> Louis de Champeaux, Résident général au Cambodge entre la fin de l'année 1887 et le début de l'année 1889.

<sup>71</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

Cette attente force les voyageurs à trouver d'autres moyens de subsistance. En 1882, Étienne Aymonier se retrouve ainsi, en attendant le versement de son indemnité, contraint à puiser dans ses propres fonds. Il contracte également des emprunts auprès de ses connaissances. Dans une lettre du 7 mai 1882<sup>72</sup>, il expose sa condition en ces termes: « J'ai fait face aux premières dépenses d'achat de matériel en France et dans la Colonie en puisant sur mes ressources personnelles. Je suis obligé maintenant de puiser dans la bourse de mes amis ». De tels événements se sont déjà produits lors de la mission de Jules Harmand, dans la seconde moitié des années 1870. La situation du médecin naturaliste était toutefois plus ennuyeuse. Au cours de cette campagne, il s'est en effet retrouvé sans aucune ressource. Il a alors été obligé de recourir à l'aide financière de sa famille pour pouvoir continuer ses recherches. Un rapport non daté, remis au ministère de l'Instruction publique par Mme Harmand mère, le 21 juin 1876<sup>73</sup>, mentionne ainsi que le voyageur a dû faire une halte de quinze jours dans le village de Sombôr, à la frontière laotienne, « en attendant une caisse d'argent qu[il] avai[t] dû demander à [sa] famille, caisse qui [lui] était absolument indispensable pour entrer au Laos. Toutes les sommes qui [lui] avaient été fournies jusqu'alors se trouvant épuisées et au-delà, de même que [sa] solde. ». Jules Harmand n'utilise pas une métaphore lorsqu'il parle d'une « caisse d'argent ». Les explorateurs des ruines khmères doivent en effet percevoir les sommes mises à leur disposition en argent véritable. Le système monétaire des territoires dans lesquels ils circulaient reposait sur l'échange de ce métal. Les récits et rapports composés par les voyageurs mentionnent à de nombreuses reprises le transport d'un ou plusieurs lingots d'argent, indispensables au bon déroulement des campagnes d'exploration.

Confrontés à ces problèmes, les voyageurs scientifiques circulant en Indochine ont trouvé une solution. Il s'agit d'avoir, à Paris, un correspondant ne s'occupant que des questions d'argent. Ce fondé de pouvoir détient une procuration établie par le voyageur, qui lui permet de toucher en son nom les mandats accordés par les ministères participant à l'organisation de la mission. Par la suite, il fait ordonner la mise à disposition de la somme touchée à Paris dans une banque de la colonie.

Le fondé de pouvoir n'est pas forcément un banquier, ni non plus nécessairement au service d'un seul homme. Les explorateurs choisissent leurs représentants uniquement en

---

<sup>72</sup>A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

<sup>73</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2974/2.

fonction de la confiance qu'ils peuvent avoir en eux. Ainsi Wadeleux, fondé de pouvoir de Lucien Fournereau, est simplement désigné comme « négociant », dans un avis d'ordonnancement émis par le ministère de l'Instruction publique, le 3 février 1892<sup>74</sup>. De même, une lettre du 14 décembre 1882, adressée par le frère d'Étienne Aymonier à Saint Arroman, secrétaire de la commission des Voyages et Missions, désigne comme représentant du voyageur Maurice Chauland, « fabricant de cannes ». Celui choisi par Jules Harmand, en revanche, Fleury-Hérard, est banquier, et mandataire également d'un autre voyageur<sup>75</sup>. Lors de la première mission qu'il dirige, en 1873, Louis Delaporte donne, quant à lui, procuration à son frère aîné Jean, avoué en Touraine.

L'institution de fondés de pouvoir ne règle pas pour autant l'ensemble des problèmes posés par une mission scientifique. Ainsi, certaines informations peuvent arriver avec retard, créant des inquiétudes et des doutes supplémentaires dans l'esprit du directeur de la campagne. En 1885, par exemple, Étienne Aymonier s'étonne de ne pas avoir eu de nouvelles du versement de son indemnité de 15 000 F. Le ministère de l'Instruction publique, auquel il s'est adressé, lui répond alors que Maurice Chauland, son représentant, est déjà venu percevoir la somme qui avait été ordonnancée au nom d'Aymonier. Cette situation vécue par Étienne Aymonier, dans laquelle il lui est difficile de démêler le vrai du faux, met en lumière la nécessité, pour les voyageurs scientifiques, de disposer en métropole d'appuis différents, fiables, et surtout entièrement dévoués. Dans cette perspective, les explorateurs mettent à contribution leur réseau amical, et surtout familial.

Le 21 juin 1876, la mère de Jules Harmand a ainsi remis au ministère de l'Instruction publique un rapport que lui a transmis son fils. Harmand n'est pas le seul à envoyer ses proches le représenter dans les bureaux de l'administration. Amédée Delaporte, en entretenant à Paris un réseau important au sein de l'administration, tient ainsi son frère au courant des dernières rumeurs provenant du ministère de l'Instruction publique. Le possible remaniement dont il lui fait part, dans une lettre du 14 novembre 1881<sup>76</sup>, lui a par exemple été confié lors d'un déjeuner, par l'un de ses amis employé de l'Instruction publique. En cas de problème matériel, c'est également lui qui sert de relais au voyageur. Dans une lettre du 14 octobre

---

<sup>74</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2967.

<sup>75</sup> On trouve mention de ce fait dans une lettre du ministère de l'Instruction publique à celui des Finances, en date du 14 juillet 1876. (A.N. F<sup>17</sup> 2974/2)

<sup>76</sup> Arch. fam. corresp.

1881<sup>77</sup>, il lui fait ainsi part d'explications concernant les produits chimiques qu'il a emportés, pour servir à la réalisation de ses photographies.

L'aide apportée par la famille d'un voyageur scientifique ne consiste pas uniquement à le tenir informé de ce qui se passe dans les milieux ministériels parisiens ni à centraliser sa « correspondance », comme l'affirme Jules Harmand dans une lettre non datée, en évoquant son « beau-frère, M. Le Duc, de Versailles »<sup>78</sup>. Elle peut, en effet, avoir des implications beaucoup plus importantes. Le frère d'Étienne Aymonier, notaire au Châtelard, en Savoie, contribue ainsi à la régularisation de la situation financière de l'explorateur. En 1882, Charles Le Myre de Vilers, gouverneur de Cochinchine, annonce qu'il refuse de continuer à verser à Aymonier sa solde, durant le temps que durera sa mission scientifique. Dès que la nouvelle lui parvient, le frère de l'explorateur s'occupe de rassembler l'ensemble des informations disponibles. De cette manière, il pourra, par la suite, plaider avec efficacité sa cause auprès du ministère de la Marine et des Colonies. Il va ainsi jusqu'à entretenir une correspondance avec un haut fonctionnaire cambodgien, pour déterminer avec exactitude le statut administratif de son frère.

Les explorateurs des monuments indochinois ne se contentent pas d'impliquer dans leurs affaires leur famille proche. Le cercle des parents éloignés, ou celui des amis, lorsqu'ils ont une position influente au sein de l'administration française, sont également mis à contribution.

On leur demande notamment de soutenir les demandes de mission adressées par les voyageurs au ministère de l'Instruction publique. Jules Harmand obtient ainsi des lettres de soutien et de recommandation de la part d'un « cousin », le sénateur Humbert. Ce dernier soutient son parent dans diverses circonstances. Le 18 mai 1878<sup>79</sup>, il demande ainsi à l'Instruction publique d'insister auprès du ministère de la Marine et des Colonies pour qu'Harmand obtienne la prolongation de congé qui lui permettrait de continuer ses recherches en Indochine. Louis Delaporte, de son côté, utilise les connaissances de son père, qui a été maire de Loches pendant plusieurs mandats consécutifs. Il bénéficie ainsi, à plusieurs reprises, du soutien de Daniel Wilson, député d'Indre-et-Loire. Lucien Fournereau, enfin, met à profit

---

<sup>77</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>78</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2974/2.

<sup>79</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2974/2.

## Les missions aux ruines indochinoises

les connaissances de l'un de ses amis, et annonce, dans une lettre du 25 août 1891, qu'il a obtenu l'appui du président de la République, Sadi Carnot<sup>80</sup>.

---

<sup>80</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2967.

## CHAPITRE IV. LOUIS DELAPORTE

### A. LA FAMILLE DELAPORTE

Il est assez difficile de retracer les premières années de la vie de Louis Delaporte. Les archives conservées par ses descendants n'englobent pas de documents antérieurs à son entrée en classe de 3<sup>ème</sup> scientifique au collège de Lorient. De même, René de Beauvais, son « biographe » officiel<sup>1</sup>, ne s'attarde pas sur ces années de formation, si ce n'est pour souligner la force des liens unissant les membres du clan Delaporte.

Dans tous les cas, on peut affirmer avec certitude que Louis Marie Joseph Delaporte est né à Loches le 11 janvier 1842<sup>2</sup>, deuxième des trois fils issus du mariage de Julie Marguerite Elisabeth Faguet de la Bissonnière et de Jean Armand Delaporte, avocat.

La correspondance conservée par les descendants de Louis Delaporte permet par ailleurs de déduire que le cercle familial était plutôt réduit : après la mort de Julie, le 26 juin 1856, demeurent, en plus du père et ses trois fils, une grand-mère, et deux tantes.

Les Delaporte font partie des notables d'Indre-et-Loire. Armand Delaporte<sup>3</sup> est maire de Loches pendant plusieurs mandats consécutifs. Son fils aîné, Jean, apparaît très proche du député du département, Daniel Wilson<sup>4</sup>. Les informations que les lettres fournissent sur ce dernier personnage témoignent d'ailleurs d'une familiarité qui permet de penser que les liens entre l'élu et la parentèle lochoise de Louis Delaporte étaient bien plus amicaux que simplement professionnels. Louis Delaporte et son jeune frère Amédée témoignent enfin, dans leurs lettres d'une grande proximité avec certains employés de l'administration centrale française, partageant les mêmes loisirs et fréquentant les mêmes cercles. Ils n'hésitent pas,

---

<sup>1</sup>René de Beauvais est le pseudonyme choisi par Madeleine Cabaton, employée par la veuve de Louis Delaporte, lorsqu'elle écrivit *La vie de Louis Delaporte, explorateur (1842-1925) : les ruines d'Angkor*, Paris, P. Lanore, 1931.

<sup>2</sup> Information absente de la biographie de René de Beauvais, présente dans le dossier de Légion d'honneur contenant l'extrait d'acte de naissance de Louis Delaporte. (A.N. LH 702/62)

<sup>3</sup> Il signe systématiquement ses lettres A.D., semblant préférer son second prénom au premier. Dans le reste de ce travail, il sera donc appelé Armand.

<sup>4</sup>Daniel Wilson (1840-1919), successivement député d'Indre-et-Loire au Corps législatif (1869-1870), représentant d'Indre-et-Loire (1871-1876) et député du même département (1876-1889, et 1893-1902).

ainsi, à confier à certains de ces hommes<sup>5</sup> les commissions faites par eux pour leur famille. Les Delaporte cultivent donc des amis haut placés, et les mettent volontiers à contribution pour pousser la carrière des plus jeunes membres de la famille. Ainsi, les lettres envoyées par Louis à son père et sa tante pour les informer de sa participation prochaine à la Mission du Mékong nous apprennent qu'il est détenteur d'une lettre de recommandation destinées à l'amiral de La Grandière, gouverneur de Cochinchine. Ce document n'a pas déterminé son engagement, car il a été remis trop tard, mais il ne fait pas vraiment de doute que tel en était le but.

Les documents manquent cependant pour évaluer avec précision quel était le statut social de la famille : les lettres ne font pas connaître l'activité des oncles<sup>6</sup>, ou même des grands parents Delaporte. Faute de mieux, on peut affirmer que les Delaporte appartenaient à la petite bourgeoisie provinciale, et disposaient d'une fortune moyenne, permettant d'entretenir dans des lieux d'études éloignés deux des trois garçons. Dès ses douze ans, si l'on en croit René de Beauvais, Louis est en effet envoyé au collège de Lorient pour préparer le concours de l'École navale de Brest. Le benjamin, Amédée, étudie quant à lui visiblement en Touraine, avant de monter à Paris entreprendre des études de médecine. Seul l'aîné, Jean, reste dans sa région natale, pour exercer le même métier que son père<sup>7</sup>.

## B. EXPLORATEUR PAR HASARD

### 1. Une vocation discutable, malgré une formation à l'École navale

« Deux saisons de bains de mer dans un village de Bretagne, le bourg de Batz, fixèrent ses rêves. À douze ans, il déclara qu'il serait marin. »<sup>8</sup>. C'est ainsi que sa biographie décrit la naissance de la vocation maritime de Louis Delaporte. Quelles raisons pouvaient l'avoir suscitée ? Nous l'ignorons. Aucun lien n'existait en effet entre sa famille et la marine. Devrions-nous plutôt alors envisager le rêve d'entrée au Borda, l'école navale de Brest, comme une volonté de développer des qualités innées ? Hélène Delaporte invoque, dans la

---

<sup>5</sup> C'est par exemple le cas avec Comte, qui travaille au ministère de l'instruction et aidera Delaporte dans le cadre de sa mission de 1873. Dans une lettre du 28 janvier 1870, Louis Delaporte écrit ainsi : « Nous avons fait une partie de vos commissions que nous comptons vous envoyer par Comte ». (Arch. fam. corresp.)

<sup>6</sup> Il n'y a non plus aucune indication permettant de savoir s'il s'agit de la parentèle paternelle ou maternelle.

<sup>7</sup> Information contenue dans une lettre rédigée par Louis Delaporte, le 30 juin 1868. (Arch. fam. corresp.)

<sup>8</sup> R. de Beauvais, *La vie de Louis Delaporte...*, p.7

bibliographie qu'elle commandite, l'attrait des voyages. Elle n'apporte certes aucun argument à l'appui de cette idée, mais elle fut sans doute celle qui connut le mieux notre explorateur.

Curieusement cependant, les documents dépouillés pour cette thèse font état d'un réel manque d'intérêt de Louis Delaporte pour la carrière de voyageur. Ainsi, lorsqu'un beau-père potentiel avoue à Delaporte le peu de confiance que lui inspire le métier d'officier de Marine, celui-ci n'hésite pas à répondre qu'il est tout prêt à s'engager à rester définitivement à terre<sup>9</sup>. Quelles que soient de toute façon les raisons qui expliquent son engagement dans la Marine, l'intérêt pour ce métier dure peu. Dès 1861, en effet, dans une lettre adressée à son père depuis Toulon, Louis Delaporte affirme : qu'il « croi[t] bien avoir manqué [sa] vocation » car « la vie de poste est bien désagréable » et qu'il souffre de mal de mer<sup>10</sup> !

Malgré ses réticences et ses questionnements, Louis Delaporte est parvenu dès la première tentative à intégrer l'École navale de Brest. Entré dans le courant de l'année 1858, il en sort deux ans plus tard, et est nommé aspirant le 1<sup>er</sup> août 1860. Pendant les cinq années suivantes, il parcourt le globe à bord de différents navires, envoyant à ses parents des courriers datés de Fort de France, Vera Cruz ou Reykjavik.

Dans ces documents, le jeune homme reste ancré dans l'ambiguïté qui vient d'être soulignée, entre curiosité et attirance pour les situations et les paysages qu'il lui est possible d'admirer, et sentiment de ne pas être fait pour la carrière qu'il vient d'entamer<sup>11</sup>. Nouveauté cependant, il semble s'orienter de plus en plus vers le dessin, qu'il a appris à l'École navale, et commence à accumuler les croquis dans son « album », habitude qui ne le quittera plus.

---

<sup>9</sup>Dans une lettre du 13 avril 1876, Louis Delaporte écrit ainsi : « Il me fait dire qu'il ne veut pas d'un marin, et qu'il exige que j'ai une autre situation pour continuer les relations commencées. Je lui répons courrier par courrier [...] [qu'il] me sera peut-être possible d'obtenir soit la conservation du musée de Compiègne soit une sous-préfecture. ». (Arch. fam. corresp.)

<sup>10</sup> Lettre datée du 26 mars 1861. (Arch. fam. corresp.)

<sup>11</sup>Dans une lettre du 21 octobre 1862, Louis Delaporte affirme ainsi : « Cela nous a reposé de la mer que décidément je n'aime pas beaucoup ». (Arch. fam. corresp.)





**LOUIS DELAPORTE**  
(Lieutenant de Vaisseau)

Portrait de Louis Delaporte. (Extrait de : R. de Beauvais, *La vie de Louis Delaporte...*)

## 2. Premier séjour en Cochinchine

En mai 1865, Louis Delaporte quitte une nouvelle fois la France, s'embarquant cette fois pour Saigon. René de Beauvais donne une date précise à ce départ (le 25 mai) et indique le nom du bâtiment sur lequel Delaporte aurait voyagé, mais se trompe d'un an, plaçant ces événements en 1866. Simple faute de composition sans doute, puisqu'il est avéré que la Mission du Mékong, à laquelle Delaporte participa, quitta Saigon le 5 juin 1866. Si l'on suit la chronologie donnée par René de Beauvais, Louis Delaporte serait donc arrivé un mois trop tard pour prendre part à sa première exploration scientifique. Delaporte arrive donc bien dans la colonie dans le courant du mois de juillet 1865, sans doute dans la première quinzaine, puisque la première lettre conservée de ce séjour, datée du 27 juillet 1865, atteste déjà d'une bonne connaissance des alentours de Saigon, sans qu'il soit fait allusion à des excursions plus lointaines.

Jusqu'aux premiers mois de l'année 1866, Louis Delaporte sert successivement sur deux vaisseaux, l'*Orne* puis la *Mitraille*, sans qu'il ait été possible de trouver beaucoup plus de renseignements sur ses activités. Il est certain cependant qu'il ne resta pas uniquement cantonné à Saigon : second à bord de la *Mitraille*, il est allé servir au Cambodge et au Siam, et a séjourné quelques temps à Bangkok. Ce voyage intervient probablement au début de l'année 1866, entre le 2 janvier, date à laquelle Louis Delaporte affirme que son navire « n'a bougé de Saigon »<sup>12</sup>, et la mi-mai, où il fut recruté comme membre de la mission du Mékong, choix intervenu alors que « la *Mitraille* était absent de Saigon »<sup>13</sup>.

A-t-il fait d'autres excursions hors de celle-ci, et surtout a-t-il pu auparavant, comme il le pensait en mai 1865, faire avec l'*Orne* des circuits entre Saigon, Suez, et la Chine ? Une chose est certaine, si le jeune Delaporte a encore un an à passer en Indochine, il préférerait que ce ne soit pas en Cochinchine. Dans une lettre du 10 juillet 1866, il affirme ainsi : « Je venais de passer un an en Cochinchine : tout ce qu'il y avait à voir je l'avais vu, et cette station-là n'est pas gaie. ». Toutefois, il ne semble pas non plus très désireux de reprendre la mer. Les voyages qui accompagnent l'embarquement à bord d'un bâtiment, quel qu'il soit, rendent, selon lui, la position d' « embarqué » « fort désagréable »<sup>14</sup>.

---

<sup>12</sup> Lettre du 2 janvier 1866. (Arch. fam. corresp.)

<sup>13</sup> Lettre du 29 mai 1866. (Arch. fam. corresp.)

<sup>14</sup> Lettre du 27 juillet 1865. (Arch. fam. corresp.)

Les circonstances se chargeront de décider, à sa place, de l'orientation de sa carrière. Alors qu'il était absent de Saïgon, certains de ses amis ont en effet désigné Louis Delaporte à l'amiral de La Grandière, gouverneur de Cochinchine. Celui-ci cherchait à compléter par l'adjonction d'un dessinateur l'état-major de la mission qui allait, sous le commandement d'Ernest Doudart de Lagrée, mener la reconnaissance du cours du Mékong. Le jeune enseigne de vaisseau Delaporte montrait, semble-t-il, toutes les qualifications possibles pour ce poste.

### 3. Rôle de Louis Delaporte durant la Mission du Mékong

Pendant la Mission du Mékong, Louis Delaporte n'occupe pas une position de commandement. Au contraire, il part chargé de tâches subalternes, et assez mal définies. Le 29 mai 1866, il écrit ainsi devoir être « chargé spécialement des observations – comptabilité et des Dessins », affirmation qu'il nuance en juillet suivant, sans doute du fait de l'expérience. Des 22 membres de l'expédition, il considère dorénavant être le « dessinateur, aidant d'ailleurs l'officier des observations, quand il sera nécessaire d'être deux, et chargé de surveiller le matériel et de la comptabilité. »<sup>15</sup>.

Déterminer ce qu'a réellement fait Delaporte entre le 5 juin 1866, date du départ de la mission, et le 29 juin 1868, au moment du retour à Saïgon, paraît assez complexe. S'affrontent en effet deux points de vue très différents : celui de Francis Garnier, officier en second puis chef de la mission à la suite de la mort d'Ernest Doudart de Lagrée le 12 mars 1868, et celui de Louis Delaporte et de certains de ses compagnons de voyage.

Dans la version officielle du récit du voyage organisé par Ernest Doudart de Lagrée, rédigée sous la direction de Francis Garnier, Louis Delaporte n'apparaît pas sous son meilleur jour. Au mieux, il n'est qu'un marin parmi les autres, présent en arrière-plan et se distinguant dans des moments peu importants de l'avancée de la mission, comme lorsqu'à Ban Cocksay, en tant que « chef de gamelle »<sup>16</sup>, il parvient à obtenir un poisson de « plus de soixante kilogrammes »<sup>17</sup>. Au pire, il est décrit comme un homme incompetent, qui n'en fait qu'à sa guise, suivant ainsi l'opinion formulée par le frère de Francis Garnier dans les archives de la Société de géographie: « Delaporte. Esprit [...] aussi prétentieux qu'insuffisant »<sup>18</sup>.

---

<sup>15</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>16</sup> F. Garnier, *Voyage d'exploration...*, p. 254

<sup>17</sup> Idem, p. 254

<sup>18</sup> Arch. Soc. géo. Colis n°200, notice 5231.

Certains historiens se sont fait en quelque sorte, plus d'un siècle plus tard, le relais du jugement défavorable porté par Francis Garnier. Ils reprochent ainsi aux dessins réalisés par Louis Delaporte pour l'*Album pittoresque* de laisser une part trop importante au pittoresque, au détriment de la réalité des scènes observées. Dans l'ouvrage de vulgarisation concernant la redécouverte des monuments khmers rédigé par Maxime Prodromidès<sup>19</sup>, l'attitude de Louis Delaporte sur les sites archéologiques d'Angkor Thom et Angkor Vat est résumée par cette scène : « Garnier s'empresse d'aller chercher Delaporte (qui, fusain en main, fait la navette entre ses deux chefs et leurs temples respectifs<sup>20</sup>), pour le prier d'incorporer [une] découverte sur son dessin. Trop tard ! l'artiste a déjà « mis au cordeau » Angkor-Vat, qui semble une représentation pétrifiée de cité idéale. ».

Dans les lettres qu'il envoie régulièrement à sa famille, Louis Delaporte tient un tout autre discours.

Malgré la multiplicité des tâches dont il affirmait au départ être chargé, son activité de dessinateur semble occuper la quasi-totalité de son temps. Il ne fait ainsi mention qu'à deux reprises des relevés dont il a été chargé, et seulement lorsqu'il a « fait la carte durant les deux mois qu'a duré l'absence de Monsieur Garnier »<sup>21</sup>. Tout, en revanche, lui semble propice à être croqué, comme il l'affirme le 1<sup>er</sup> avril 1867 : « je rapporterai le croquis de tout ce que nous verrons, ou avons vu d'intéressant, et même de peu d'intérêt – je pourrai faire un choix au retour »<sup>22</sup>. S'il s'attarde parfois longuement sur la réalisation de scènes de mœurs ou de portraits, c'est aussi le moment où se développe sa sensibilité pour les paysages de ruines que la mission vient à croiser.

Le 21 juin 1866, l'expédition d'Ernest Doudart de Lagrée fait étape à Angkor. L'ensemble de ses membres y demeurera jusqu'au 1<sup>er</sup> juillet. Les deux lettres dans lesquelles Delaporte relate ces dix jours d'exploration donnent l'impression d'une rencontre un peu brouillonne. Il semble en effet ne pas s'attarder longuement en un endroit, et sa vision d'ensemble manque de profondeur. Cependant, c'est pendant ce court séjour qu'il commence à se familiariser avec les techniques qu'il devait utiliser plus tard, dans ses propres expéditions archéologiques.

---

<sup>19</sup> *Angkor : chronique d'une renaissance*, Paris, Kailash, 1997.

<sup>20</sup> Ernest Doudart de Lagrée mène alors une étude au Baïon, tandis que Francis Garnier est stationné à Angkor Thom.

<sup>21</sup> Lettres datées du 2 février et du 1<sup>er</sup> avril 1867. (Arch. fam. corresp.) La citation intégrée dans le texte est issue du second document.

<sup>22</sup> Arch. fam. corresp.

Les premiers moulages provenant des monuments khmers sont en effet arrivés en France dans le courant de l'année 1867. Si l'on peut supposer qu'ils proviennent d'un ou plusieurs précédents voyages effectués par Ernest Doudart de Lagrée lorsqu'il occupait la Résidence française au Cambodge, certaines pièces ont aussi pu être réalisées dans le courant de l'année 1866. Le récit publié dans le *Tour du Monde* n'en fait pas mention, mais cela ne paraît pas impossible, puisque les membres de l'expédition ne se sont pas fait faute de prélever des « spécimens »<sup>23</sup> de ce qu'il voyaient s'ils pensaient que cela pouvait avoir une quelconque valeur scientifique. À Vientiane, les explorateurs découvrent ainsi une bibliothèque en partie détruite dans une pagode. Y ayant pénétré, ils sont attirés par des « livres sacrés » qui y sont abandonnés, et Garnier affirme : « Chacun de nous en voulut emporter un spécimen, qu'il cacha soigneusement au fond de sa valise, pour dissimuler aux indigènes un larcin qu'ils auraient considéré comme un sacrilège. »<sup>24</sup>.

Delaporte se contente de dire que de Lagrée avait entrepris « de sérieux travaux de recherche » et que son équipe de 1866 l'aida « quelque peu à les compléter »<sup>25</sup>. A-t-il fait seulement des croquis, ou s'est-il intéressé aux autres travaux qui se sont déroulés au même moment ? Il semble dénigrer le travail de Gsell, qui a accompagné l'expédition jusqu'aux temples, et a pris la photo bien connue des membres de l'expédition<sup>26</sup>. Cependant, il est également capable, à d'autres moments du voyage, de faire preuve de curiosité pour ce qui sort de son domaine de compétence principal, comme ce 1<sup>er</sup> avril 1867, où il pense commencer à jouer les anthropologues<sup>27</sup>.

Il est en tout cas certain que ce premier voyage permit à Louis Delaporte de se familiariser avec l'architecture indochinoise, et sans doute de commencer à repérer les sites les plus intéressants. Garnier indique ainsi qu'il avait entrepris de dessiner la chaussée des géants qui précède une des portes d'Angkor Thom, et qui allait devenir un des sujets récurrents de l'œuvre de Delaporte.

Par ailleurs, l'excursion à Angkor n'est pas la seule occasion pour les membres de la mission du Mékong de visiter des ruines, et il semble que Louis Delaporte se soit chaque fois

---

<sup>23</sup> F. Garnier, *Voyage d'exploration...*, p.225

<sup>24</sup> Ibid, p. 225

<sup>25</sup> Lettre du 10 juillet 1866. (Arch. fam. corresp.)

<sup>26</sup> Dans une lettre rédigée le 10 juillet 1866, Louis Delaporte écrit ainsi : « un photographe était avec nous, qui s'est borné à prendre bon nombre de photographies dans la pagode principale ». (Arch. fam. corresp.)

<sup>27</sup> Dans une lettre du 1<sup>er</sup> avril 1867, Delaporte affirme : « Peut-être ferais-je un peu d'anthropologie [...] Mais cela ne pourra pas être bien sérieux faute d'instruments indispensables ». (Arch. fam. corresp.)

retrouvé chargé des observations graphiques. C'est le cas à Bassac, comme l'indique une lettre datée du 1<sup>er</sup> novembre 1866<sup>28</sup>, ainsi qu'à Luang Prabang, comme le montre cette citation, tirée du récit de la Mission du Mékong rédigé par Francis Garnier : « M. Delaporte accomplissait aux pagodes voisines des pèlerinages qui enrichissaient son album. »<sup>29</sup>. Selon ses propres termes, Delaporte devient donc « dessinateur suffisamment fort », et commence à développer certaines des idées qui le guideront plus tard dans son travail pour la diffusion de l'art indochinois.

Ce qu'il admire dans les ruines qu'il observe, ce n'est pas tant la prouesse architecturale que l'« effet ». Plus tard, quand il réfléchira à ce que le public devrait ressentir devant les objets d'art exposés dans son musée, il voudra qu'il affirme comme lui, dans une lettre du 10 juillet 1866 : « c'est bien comme cela qu'on se représente, que l'on rêve un beau monument de l'orient »<sup>30</sup>.

### **C. DELAPORTE DANS LE CONTEXTE DE L'APRÈS MISSION DU MÉKONG**

À partir du 3 avril 1868, la Mission du Mékong change de visage pour Delaporte. À cette date, l'expédition rejoint en effet la ville de Tong Tchouan, pour retrouver le cadavre d'Ernest Doudart de Lagrée, mort le 12 mars. La direction de la mission échoie alors au commandant en second, Francis Garnier. Aucun document ne nous permet de connaître les impressions de Delaporte pendant le trajet de retour à Saigon. Cependant, la disparition de Doudart de Lagrée semble marquer pour lui la fin de certains espoirs. Il craint ainsi de ne pas recevoir les distinctions qui lui avaient été promises.

Le premier de ses voyages scientifiques s'achève donc en demi-teinte, et ce dès son retour à Saigon, le 29 juin 1868. Louis Delaporte y apprend en effet sa nomination comme enseigne de vaisseau. Cependant, son nouveau grade n'est pas dû, comme il l'espérait, à son

---

<sup>28</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>29</sup> F. Garnier, *Voyage d'exploration...*, p.265

<sup>30</sup> Arch. fam. corresp.

engagement au sein de l'expédition, ce qui lui aurait donné un mérite certain, mais à son ancienneté dans la Marine<sup>31</sup>.

### 1. Participation à la publication des résultats de la mission

Quelques mois après le retour des voyageurs en France commence la préparation de la publication des résultats de la Mission du Mékong. Deux projets voient alors le jour. Le premier consiste en une publication officielle, soutenue par plusieurs ministères. Cet ouvrage comprendrait au moins un volume de texte, accompagné d'un album de gravures. Le second est destiné à toucher un public plus large, et s'intéresse davantage aux péripéties de l'exploration qu'à ses aspects érudits. Cette révision du rapport officiel, parue par livraisons dans le *Tour du Monde*, est la plus connue de nos jours, à travers les différentes éditions commentées réalisées par Jean-Pierre Gomane.

Louis Delaporte paraît dès janvier 1869 plongé dans les préparatifs de la publication. Il s'agit d'un travail de longue haleine, puisqu'il faudra attendre deux ans au moins avant d'en percevoir des effets concrets.

La publication officielle est, il est vrai, particulièrement difficile à mettre en place. Un ouvrage scientifique de ce genre n'est pas véritablement rentable, même pour une maison d'édition comme Hachette, à laquelle le ministère de l'Instruction publique, à l'origine du projet, s'adresse. C'est un fait dont Delaporte ne cessera de faire l'expérience dans sa carrière, comme il l'affirme plus tard dans une lettre adressée à son père : « [je] recherche [...] un éditeur qui n'est pas encore trouvé, parce que d'une part les éditeurs populaires trouvent mon travail trop sérieux, et de l'autre les éditeurs sérieux impriment des livres qui ne sont lus que par un petit nombre de lecteurs. »<sup>32</sup>. Pour obtenir l'agrément de la maison d'édition, le ministère de l'Instruction publique doit d'abord commencer à assurer à Hachette qu'une partie des volumes édités vont être vendus. Dès février 1869, il affirme qu'il achètera lui-même des exemplaires à hauteur de 10 000 F, somme promise également par le ministère du Commerce, tandis que les Travaux Publics décident d'investir dans le projet le double de ce montant. Le ministère de la Marine devra accepter de s'acquitter du reste du financement. Pour que Hachette soit assuré de ne pas produire à perte, il faut que les ventes du récit de la mission se

---

<sup>31</sup> Dans une lettre du 30 juin 1868, Louis Delaporte écrit ainsi : « M. Delagrée comptait bien me faire retirer un avancement au choix, et plus tard une décoration. Mais ni lui ni moi ne pouvions supposer il y a deux ans que les besoins seraient tels que je serais appelé à passer à l'ancienneté de si bonne heure. ». (Arch. fam. corresp.)

<sup>32</sup> Lettre datée du 14 février 1878. (Arch. fam. corresp.)

montent au final à 60 000 F. Tout n'est cependant pas réglé en une seule fois, et l'année 1869 est le théâtre de nombreux retournements de situation. Louis Delaporte ne semble pas s'arrêter de travailler pour autant, et les lettres qu'il envoie à sa famille sont truffées de références aux tâches qui lui sont confiées par Garnier et l'éditeur : rédaction de quelques chapitres, et surtout mise au propre des croquis exécutés durant le voyage.

Louis Delaporte ne fait que peu allusion aux chapitres qu'on lui a demandé d'écrire, concernant les relevés qu'il a effectués durant les semaines où Garnier était malade, ou éloigné du corps principal de l'expédition. Ces quelques remarques montrent néanmoins que Delaporte avait déjà conscience de ses faiblesses en matière rédactionnelle. Pour compenser les difficultés qu'il rencontrait en orthographe et grammaire, il commence à employer les méthodes auxquelles il va donner un développement de grande ampleur quelques années plus tard. Dès 1869, il n'hésite pas en effet à faire appel à des aides extérieures pour achever le récit qui lui est demandé : son père tout d'abord, mais également son ancien chef de mission, à qui il demande, le 24 mai 1870, de corriger l'orthographe de son texte<sup>33</sup>.

Délaissant l'écriture, Delaporte préfère se concentrer sur le dessin. Responsable apparemment unique de ce qui sera publié sous le titre d'*Album pittoresque*, il se bat pour la reconnaissance de cette partie artistique de la mission du Mékong. Les premiers arrangements trouvés entre Templier, gendre de Louis Hachette, et le ministère de l'Instruction publique, sont défavorables à Louis Delaporte. Pour réduire les coûts que présentait un devis provisoire « exorbitant »<sup>34</sup>, Émile Templier propose en effet de supprimer les chromolithographies voulues par Delaporte et « tous [ses] dessins de l'Album »<sup>35</sup>. Si l'on prend en compte les projets initiaux du dessinateur de l'expédition, qui prévoyait en octobre 1868<sup>36</sup> qu'étaient « indispensables »<sup>37</sup> quinze dessins grand format, quarante-cinq dessins de taille moindre, deux planches concernant les ustensiles remarquables, deux plans de barques et seize vues de personnages, et l'affirmation que Louis Delaporte fait dans le même courrier que la réalisation d'une seule planche en chromolithographie coûte 1 200 F, on peut comprendre que l'éditeur ait voulu au moins tempérer les ardeurs de Delaporte.

---

<sup>33</sup> Arch. soc. géo. Colis n°200, notice 5231.

<sup>34</sup> Lettre rédigée par Louis Delaporte le 27 mars 1869. (Arch. fam. corresp.)

<sup>35</sup> Idem.

<sup>36</sup> Informations contenues dans une lettre adressée par Louis Delaporte à Francis Garnier. (Arch. Soc. géo. Colis n°200, notice 5231.)

<sup>37</sup> Lettre d'octobre 1868.

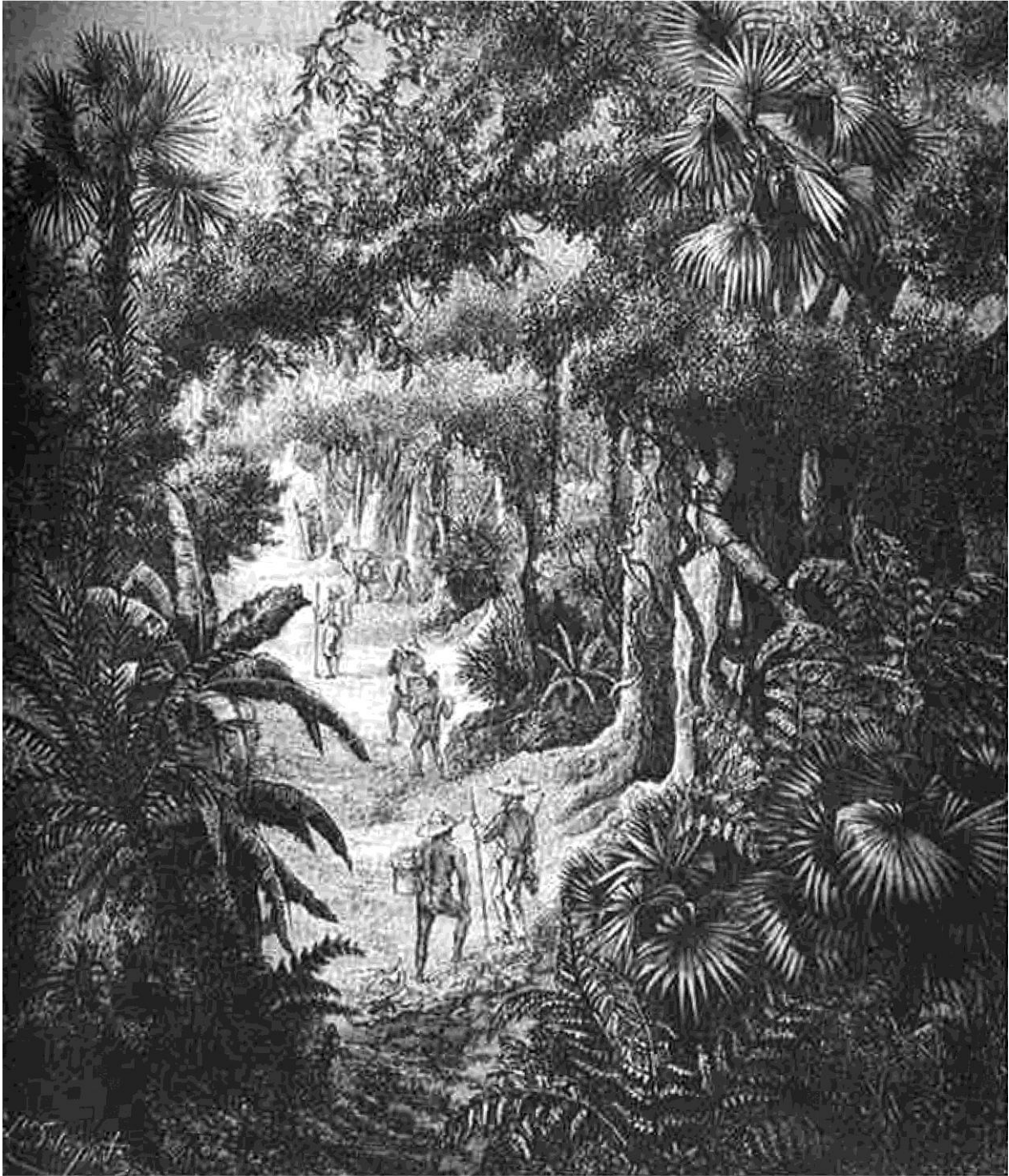


Louis Delaporte ne renonce pas pour autant. Alors que Templier propose, si l'argent manque pour réaliser l'album voulu, d'intégrer les dessins dans les pages du *Tour du monde*, en même temps que la version allégée du texte de Garnier, Delaporte se braque et menace de faire cavalier seul. Il affirme ainsi, dans une lettre du 27 mars 1869 : « S'il n'y a pas d'Album je garde mes plus jolis dessins pour les journaux illustrés et je ne donne à Templier que le rebut. »<sup>38</sup>. Ces bravades se répètent à chaque recul, chaque incertitude de la part des éditions Hachette ou des ministères. Il ne faut pas y voir de la part de Delaporte uniquement une surévaluation orgueilleuse de sa valeur en tant qu'artiste. Certes, il a une haute idée de ses qualités de dessinateur. Il veille ainsi à ce que les graveurs suivent précisément les modèles qu'il leur fournit, et veut contrôler au plus près ce que la maison Hachette fait des dessins qu'il lui envoie pour la gravure. Refroidi par l'intention de Templier de publier ses œuvres dans le *Tour du Monde* sans demander son accord préalable, Louis Delaporte craint surtout qu'on ne profite d'une de ses absences pour contrevenir aux dispositions mises en place par le ministère de l'Instruction publique. Une lettre datée du 27 mars 1869 reflète parfaitement ces craintes, dans laquelle Delaporte affirme que Templier « veut mettre [ses dessins] dans le texte [de la publication officielle] et dans le *Tour du Monde* malgré [lui]. », et continue quelques lignes plus loin : « J'espère que dans le marché on mettra que Templier ne pourra mettre des dessins qu'exécutés d'après mes croquis. »<sup>39</sup>.

---

<sup>38</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>39</sup> Arch. fam. corresp.



**DÉPART POUR MUONG LIM : CHEMIN CREUX**

Exemple de dessin exécuté par Louis Delaporte pour la publication des résultats de la Mission du Mékong. (Extrait de : F. Garnier, *Voyage d'exploration...*, p. 417)

## 2. Une carrière incertaine

Si Louis Delaporte apparaît tellement attaché à la reconnaissance de son travail, c'est surtout à cause de l'incertitude dans laquelle il est entre son retour en France, au second semestre 1868, et la publication du compte rendu de la mission du Mékong, en 1870-1871.

Exiger les reproductions les plus coûteuses de ses dessins, camper sur ses positions, et surtout distiller ses dessins au compte-goutte, font partie d'une stratégie tournée vers une idée unique : rester dans la capitale le plus longtemps possible, quitte à se rendre parfaitement désagréable à son ancien commandant. La lecture de la correspondance de Delaporte pour les années 1869 et 1870 fait ainsi revenir à l'esprit des images de Francis Garnier fulminant face à un subordonné mentant parfois effrontément sur l'état d'avancement de son travail. Dans une lettre rédigée le 26 février 1869, Louis Delaporte écrit ainsi : « Jusqu'à présent je réussis assez bien à modérer l'ardeur de Garnier par un calme inaltérable. Je donne des dessins, mais lentement et dans un ordre tel qu'on ne peut aller trop vite. »<sup>40</sup>. Un an plus tard, il n'a pas changé d'avis, et affirme, le 20 avril 1870 : « Garnier [...] m'a fait prié (*sic*) de lui livrer le reste de mes croquis pour le 1<sup>er</sup> juillet. J'ai répondu vaguement que je ferais mon possible. »<sup>41</sup>.

Louis Delaporte connaît les avantages d'un séjour prolongé à Paris pour sa réputation dans les milieux savants. Lorsque se termine une exploration scientifique, le chef de mission se charge généralement de signaler à ses connaissances, dans la colonie aussi bien qu'en métropole, les collaborateurs qu'il estime les plus méritants. Il semble s'agir d'une pratique assez courante, que Delaporte lui-même pratiquera quelques années plus tard. Il introduit ainsi successivement dans divers cercles Jules Harmand<sup>42</sup>, médecin de Marine qui l'a suivi dans son voyage de 1873, et Lucien Fournereau<sup>43</sup>, qui a entrepris sur ses instructions une expédition complémentaire en 1888. Louis Delaporte attendait ce type de faveurs de la part de ses anciens responsables. Cependant, si Ernest Doudart de Lagrée semblait lui avoir promis de telles choses, il ne paraît pas que ce soit le cas de Francis Garnier. Les lettres consultées pour

---

<sup>40</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>41</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>42</sup> Geneviève Salkin, dans *Le triple destin de Jules Harmand : médecin, explorateur, diplomate*, Paris, Economica, 1992, affirme que Delaporte aurait, au retour d'Harmand en France, introduit le médecin auprès de la Société de géographie.

<sup>43</sup> Dans le cas de Lucien Fournereau, Delaporte affirme, dans une lettre du 2 juillet 1888 : « Après demain j'irai présenter Fournereau aux fonctionnaires [du ministère de l'instruction publique] ». (Arch. fam. corresp.)

les années 1868 à 1871 donnent de ce dernier l'image d'un homme assez égoïste. Ses anciens subordonnés se plaignent ainsi constamment d'être relégués en arrière plan, le devant de la scène étant réservé au défunt commandant Doudart de Lagrée et à son second. Fin août 1869, la Société de géographie de Paris décide ainsi d'honorer le travail effectué par les membres de la Mission du Mékong, en leur décernant une médaille. Alors que, six mois plus tôt, en février 1869, le ministère de l'Instruction publique a décidé de donner à tous les participants du voyage une « médaille commémorative », dont l'importance semble fonction du grade de la personne (argent pour les membres ordinaires, or pour Garnier et Doudart de Lagrée)<sup>44</sup>, cette fois seuls les chefs de la mission sont récompensés et des « autres il n'est pas question »<sup>45</sup>. Cet événement n'est pas le seul qui puisse faire douter Louis Delaporte des avantages que pourrait lui obtenir le remplaçant de Doudart de Lagrée. Dès mars 1869, Delaporte se plaint ainsi du fait que Garnier lui fait miroiter de fausses récompenses pour pouvoir faire avancer plus vite une publication qui aura des répercussions essentiellement sur sa carrière personnelle<sup>46</sup>.

Face à cette attitude, Louis Delaporte comprend qu'il est essentiel pour lui de rester à Paris. Rien ne l'assure qu'en son absence Garnier ne reprendra pas à son compte l'ensemble du travail effectué.

Pour se faire un nom, il entreprend par ailleurs de démarcher seul les éditeurs et les journaux. Il prend ainsi contact avec *Le Monde illustré*, dont la rédaction semble intéressée par ses « croquis »<sup>47</sup>.

Mieux, il se ligue avec ses anciens collègues contre l'omniprésence de Francis Garnier. Depuis le retour des membres de la Mission du Mékong en France (et sans doute déjà durant le voyage, si l'on en croit le récit publié par la suite dans le *Tour du Monde*, et les lettres que Delaporte envoie à sa famille, qui font état du manque de considération général dont fait l'objet Louis de Carné), une véritable guerre oppose Francis Garnier et Louis de Carné, neveu de l'amiral de La Grandière qui l'avait adjoint à l'expédition pour « écrire tout

---

<sup>44</sup> Dans une lettre datée de février 1869, Louis Delaporte écrit : « Le Ministre nous a envoyé dernièrement une médaille d'argent commémorative de l'Exploration du Mékong avec brevet. Médaille d'argent 1<sup>ère</sup> classe. Garnier en a une en or. M. Delagrée (*sic*) une en or plus belle. ». (Arch. fam. corresp.)

<sup>45</sup> Lettre du 30 août 1869. (Arch. fam. corresp.)

<sup>46</sup> Dans une lettre du 23 mars 1869, Louis Delaporte affirme : « Garnier me cajole pour que j'aie tout remis d'ici 3 mois sous prétexte que le Ministre lui a fait dire qu'il accueillerait les propositions qu'il pourrait faire après la publication. Mais comme il n'y a guère de proposition que pour lui et rien de possible pour moi, je prendrai mon temps. ». (Arch. fam. corresp.)

<sup>47</sup> Lettre datée de 1869. (Arch. fam. corresp.) On ignore ce qu'il est advenu de cette entreprise.

ce qui se passera »<sup>48</sup>. Ce dernier tente en effet de faire connaître une version des événements différente de celle véhiculée par le récit officiel de Garnier. Chacun essaie alors d'entraîner dans son parti ses anciens collaborateurs, et force est de constater que de Carné réussit, dans cette entreprise, mieux que Garnier. Dans un premier temps, Louis Delaporte, accompagné des docteurs Thorel et Joubert, les deux médecins de la mission, refusent d'entendre la défense de Francis Garnier, et ne se font pas faute de lui exprimer leur méfiance, « quelques jours » avant que Delaporte ne rapporte la nouvelle à son père, le 3 juin 1869<sup>49</sup>. Un an plus tard, Louis Delaporte accepte de travailler au livre que Louis de Carné veut publier<sup>50</sup>, directement en concurrence avec les écrits de Francis Garnier. En soutenant de Carné, Delaporte prend un risque. En effet, Garnier n'hésite pas, dans le récit officiel de la Mission du Mékong, à réfuter de manière très sèche les conclusions de Louis de Carné, parlant notamment de « supposition gratuitement émise »<sup>51</sup>. Cependant, dans l'esprit de Louis Delaporte, puisque Francis Garnier refuse de lui laisser une place sur la scène scientifique, le principal est de faire connaître son nom.

La ténacité de Louis Delaporte forcera finalement les ministères à compter avec lui, comme il l'affirme dans une lettre du 24 juin 1870<sup>52</sup> : « Le Ministre de la Marine a dit à Garnier qu'il désirait que je lui fusse présenté quand la publication serait faite [...] et ce moment là aura vu si souvent mon nom qu'il faudra bien que l'on me connaisse. » La publication des résultats de la Mission du Mékong sert donc de tremplin à Louis Delaporte. Grâce à elle, il a commencé à établir des contacts avec le monde des graveurs et des artistes, qu'il sollicitera souvent dans les années suivantes, et surtout à se constituer un clan de fidèles, qui le suivront et l'aideront tout au long de sa carrière.

Louis Delaporte n'est pourtant pas parfaitement content de sa situation. En effet, bien qu'il commence à être pris au sérieux dans les milieux scientifiques, il lui semble que ce n'est pas le cas dans sa carrière de marin.

---

<sup>48</sup> Lettre du 10 juillet 1866. (Arch. fam. corresp.)

<sup>49</sup> Louis Delaporte, dans sa lettre du 3 juin 1869, décrit ainsi la situation : « Garnier a réuni il y a quelques jours Thorel, Joubert et moi, il nous a fait quelques observations ou justifications [...] Thorel et Joubert lui ont répondu qu'il aurait beau dire et expliquer, qu'il leur était impossible de croire ce qu'il disait ». (Arch. fam. corresp.)

<sup>50</sup> Informations contenues dans une lettre du 20 avril 1870. (Arch. fam. corresp.)

<sup>51</sup> F. Garnier, *Voyage d'exploration...*, p. 271

<sup>52</sup> Arch. fam. corresp.

Prenant pour exemple Francis Garnier, qui fut engagé dans la défense de Paris durant la guerre franco-prussienne de 1870<sup>53</sup>, il estime qu'il devrait lui aussi avoir un rôle à jouer dans le conflit. Durant cet épisode, il apprendra toutefois qu'il ne peut pas tout avoir. Au mois de juillet 1870, sa hiérarchie l'envoie à Douvres, où suivant une lettre datée du 23<sup>54</sup>, il est chargé d'envoyer « chaque jour [son] rapport sur les bruits et les nouvelles ». Il déplore alors son « exil » et affirme qu'il serait bien plus utile à Paris. Quelques mois plus tard, alors qu'il est rentré en France et a repris ses travaux au service de la publication dirigée par Garnier, il affirme, au retour d'une visite au ministère de la Marine, alors qu'il s'est mis en tête de vouloir rentrer dans l'ordonnance de l'un ou l'autre des amiraux qu'il connaît : « On m'a répété au ministère de me tenir tranquille qu'on savait fort bien que j'existais et où il fallait me prendre. ».

### 3. Instabilité financière

Peu satisfait des opportunités qui lui sont données dans la Marine, Louis Delaporte ne l'est pas non plus de sa situation financière.

Il semble en effet qu'à cette époque ses besoins soient particulièrement importants. Il ne paraît pas pouvoir se contenter de sa simple paye, qui selon ses dires « ne [s'élève] pas à 220 F par mois »<sup>55</sup>. Une grande partie de sa correspondance des années 1869 à 1871 est consacrée à l'exposé de ses dépenses, afin d'expliquer à sa famille les raisons qui le poussent à lui demander une aide pécuniaire. Il se charge ainsi d'entretenir son frère cadet, Amédée, alors occupé à préparer le concours d'interne en médecine. Mais, même s'il affirme que cette charge de famille l'« aide assez facilement à dépenser ce qu'[il pourrait] avoir de trop », ce n'est pas là la raison principale qui le pousse à dépenser plus que ce qu'il gagne. Dans les années qui suivront, jusqu'à son mariage avec Hélène Savard, en 1876, et même lorsque son frère pourra subvenir à peu près seul à ses besoins, Louis Delaporte continuera en effet à demander à son père de lui envoyer des sommes plus ou moins importantes. Leur affectation

---

<sup>53</sup> Source : J.-P. Gomane, *L'exploration du Mékong...* Garnier est alors chef d'état-major du contre-amiral Mequet et affecté au 8<sup>e</sup> secteur « Montparnasse ».

<sup>54</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>55</sup> Lettre du 17 janvier 1869. (Arch. fam. corresp.)

principale est en réalité, comme il l'affirme lui-même dans une lettre du 17 janvier 1869, de lui permettre de se « mettre convenablement et tel que [sa] position l'exige »<sup>56</sup>.

Paraître n'est pas le seul désir de Delaporte. Il souhaite également se constituer un capital, qui pourra lui être utile plus tard, puisque, selon lui, « Il faut [...] avoir un moyen d'existence assuré avant de prendre femme »<sup>57</sup>. Dans cette perspective, il se lance dans les spéculations boursières. Aucun document ne permet d'évaluer quelle somme lui rapportèrent ses actions ou obligations, non plus que de dresser une liste précise des entreprises aux capitaux desquelles il participa, mais c'est un thème qui revient assez fréquemment dans sa correspondance.

Dans le cadre de cette étude, il importe seulement de remarquer qu'il investit des sommes relativement importantes, même si cela doit grever son budget et l'obliger à solliciter le soutien de sa famille. Ainsi, dans sa lettre du 17 janvier 1869, alors qu'il demande à son père de lui donner 370 F pour Amédée et 375 F pour couvrir ses propres dépenses, il confesse : « J'aime mieux cela que de vendre une partie de mes obligations »<sup>58</sup>.

---

<sup>56</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>57</sup> Lettre du 30 juin 1868. (Arch. fam. corresp.)

<sup>58</sup> Arch. fam. corresp.

La mise en route (1873-1882)

**DEUXIÈME PARTIE :**

**LA MISE EN ROUTE (1873-1882)**



## CHAPITRE PREMIER. LE PREMIER VOYAGE DIRIGÉ PAR LOUIS DELAPORTE

### A. SOURCES

Plusieurs sources peuvent renseigner le chercheur sur le déroulement du premier voyage scientifique dirigé par Louis Delaporte en Indochine. Les plus contemporaines furent écrites de la main même de Delaporte, pendant ou après la fin de cette campagne. Il s'agit tout d'abord du journal de la mission, inclus dans les archives familiales conservées à Paris, puis du rapport que Delaporte a rédigé, au retour de son voyage, et qui fut publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874. Le manuscrit de ce texte, accompagné d'une *Note complémentaire*, ne devant pas être publiée, est conservé parmi les archives du Musée khmer de Compiègne, aux Archives nationales. Ces documents sont malheureusement lacunaires. Le journal, rempli à partir du jour du départ de Saigon, le 23 juillet 1873, s'arrête ainsi le 2 septembre, date de l'arrivée de la majeure partie des voyageurs à Angkor Thom. Le rapport, quant à lui, condense les informations, fournissant très peu de dates pour accompagner la liste des monuments visités<sup>1</sup>.

Ces premiers renseignements peuvent être complétés grâce à deux ouvrages publiés quelques années plus tard : *Voyage au Cambodge : l'architecture khmer*<sup>2</sup>, rédigé par Delaporte, et *La vie de Louis Delaporte, explorateur (1842-1925) : les ruines d'Angkor*<sup>3</sup>, œuvre dirigée par sa veuve. Ces deux titres sont cependant à aborder avec circonspection.

Le premier, en complément d'un récit de voyage, inclut une esquisse de réflexion sur l'histoire de la civilisation khmère, ainsi qu'une ébauche de classification des différents styles architecturaux utilisés dans les monuments visités par Delaporte et ses collaborateurs. Les descriptions livrées par l'auteur ont été reconstruites *a posteriori*, en incluant également la documentation recueillie lors du voyage complémentaire accompli par Félix Faraut, en 1874. Il convient donc de se montrer prudent, si l'on veut chercher dans cet ouvrage des traces du ressenti de l'explorateur pendant sa mission, bien que celui-ci affirme dans des

---

<sup>1</sup> Il existe un dernier document, carnet tenu par Louis Delaporte pendant son voyage, actuellement conservé par ses descendants. Il n'a malheureusement pas été possible de le consulter dans le cadre de cette thèse.

<sup>2</sup> Paris, C. Delagrave, 1880.

<sup>3</sup> Paris, P. Lanore, 1931.

instructions rédigées en 1881 : « les chapitres relatifs à l'architecture [...] vous feront connaître mes vues »<sup>4</sup>. Le second titre se fonde sur des documents d'archives dont certains ont aujourd'hui disparu. Il présente toutefois une forte tendance à romancer, et particulièrement à magnifier le rôle joué par Delaporte dans le déroulement des événements.

## **B. ÉLABORATION DU PROJET ET PRÉPARATION DE LA MISSION**

### 1. La mission d'exploration au Tonkin

Aucun document n'explique comment l'idée de repartir en Indochine pour une mission scientifique est venue à Delaporte. Sa correspondance, habituellement utile pour combler les lacunes des archives officielles, présente un silence de presque deux ans, entre le 8 juin 1871 et le 18 mai 1873. Les renseignements disponibles montrent seulement qu'il reçut la croix de chevalier de la Légion d'honneur le 26 janvier 1872<sup>5</sup>, et que, lors de son départ de France, à la fin du mois de mai 1873, il est employé au dépôt des Cartes et Plans du ministère de la Marine, à Paris.

Après deux années d'absence, Louis Delaporte réapparaît dans les fonds de la Société de géographie de Paris, le 19 juillet 1872<sup>6</sup>. À cette date, le vice-amiral Fleuriot de Langle<sup>7</sup> lit devant les membres de la Société le rapport de la commission chargée d'examiner une demande formulée par Delaporte. Celui-ci a requis l'« appui moral et – si possible- le concours matériel de la Société de géographie »<sup>8</sup>, dont il est alors adhérent. Dans ce document figure la première référence au projet formulé par le lieutenant de vaisseau.

On peut supposer que trois exemplaires au moins de cette proposition initiale ont dû exister : un pour chacun des ministères dont l'expédition projetée pouvait dépendre, Marine et Instruction Publique, et un troisième pour la Société de géographie de Paris. Aucun de ces trois documents n'a cependant été conservé. On doit alors se contenter, pour reconstituer le texte de ce projet de mission, de renvois faits à diverses dates, qui reflètent sans doute assez peu les idées premières du voyageur. En effet, ces renseignements révèlent, dans la plupart

---

<sup>4</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>5</sup> A.N. LH 702/62.

<sup>6</sup> Arch. Soc. Géo. Carton Da-De, notice 340.

<sup>7</sup> Alphonse-Jean-René, vicomte de Fleuriot de Langle, né à Prudaleu (Finistère) le 16 mai 1809, mort à Paris le 27 juillet 1881.

<sup>8</sup> Rapport de la commission.

des cas, l'interprétation qu'une tierce personne a faite du projet initial, ou bien la réécriture que Delaporte lui-même a pu faire de ses premières propositions, pour qu'elles correspondent mieux à la réalité.

À l'époque des préparatifs, il n'est pas encore question pour l'explorateur de se limiter à l'étude des monuments khmers dispersés sur les territoires du Cambodge et du Siam. La proposition à laquelle vont progressivement adhérer la Société de géographie de Paris, le gouvernement de Cochinchine, puis les ministères de la Marine et de l'Instruction Publique, est en effet loin de se circonscrire à un seul domaine d'étude. Elle est ainsi assez semblable à celle formulée par Ernest Doudart de Lagrée pour la Mission du Mékong<sup>9</sup>, dans la lignée de laquelle Louis Delaporte s'inscrit explicitement. Comme cette dernière, l'exploration que veut mener Delaporte a pour objectif d'accroître la connaissance géographique de la péninsule indochinoise, pour tenter d'assurer à la France une place plus importante en Extrême-Orient.

Le voyage dirigé par Ernest Doudart de Lagrée et Francis Garnier avait brisé les rêves de communication avec la Chine en utilisant le Mékong. Louis Delaporte présente donc un autre projet de progression vers le Nord de la péninsule indochinoise, reposant sur l'exploration de la navigabilité d'un second fleuve, le Song-Coï, également appelé dans les textes fleuve Rouge, ou fleuve du Tonkin. Le rapport lu à la Société de Géographie de Paris, le 19 juillet 1872, fait état de cette communion de buts. Il affirme qu'« une exploration du Tonkin viendrait se souder à angle droit sur l'itinéraire de l'exploration du Cambodge<sup>10</sup>, constituant de la sorte le complément heureux d'un grand voyage ». L'exploration voulue par Delaporte devait traverser le Tonkin, région laissée de côté par la mission précédente, avec le but similaire d'établir une route de commerce directe avec la province chinoise du Yunnan, et de « préparer, peut-être, l'accès de la civilisation au Thibet (*sic*) »<sup>11</sup>. Les propos d'Alphonse Fleuriot de Langle se doublent, ironiquement, d'une vérité géographique. La remontée du fleuve croisait réellement à angle droit la route empruntée par Francis Garnier et ses collaborateurs entre Sémap<sup>12</sup> et Yunnan.

---

<sup>9</sup> Cf. l'étude de J.-P. Gomane, *L'exploration du Mékong...*, dans laquelle sont reproduites les instructions données par le gouverneur Lagrandière, qui, selon l'auteur, reprennent assez exactement les suggestions faites par Doudart de Lagrée.

<sup>10</sup> Autre nom porté à l'époque par le Mékong.

<sup>11</sup> Rapport lu par Fleuriot de Langle le 19 juillet 1872. (Arch. Soc. géo. Carton Da-De, notice 340.) La Mission du Mékong n'avait-il est vrai pas pour but explicite de remonter jusqu'au Tibet, et ses chefs ne professèrent jamais le désir d'entrer dans cette région. Cependant, cette progression demeurait une possibilité envisagée, puisque l'on voulait remonter, pour des raisons intéressant les sciences géographiques, jusqu'à la source du Mékong, qui s'y trouvait.

<sup>12</sup> Aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée pour ce nom.

# Le premier voyage dirigé par Louis Delaporte



Carte présentant l’itinéraire de la Mission du Mékong, où l’on voit que le cours du Song-Coï coupe presque à angle droit le chemin emprunté par la Mission du Mékong. (Extrait de : R. de Beauvais, *La vie de Louis Delaporte...*)

Il aurait été véritablement intéressant de retrouver l'argumentation exacte utilisée par Louis Delaporte pour défendre son projet. Contrairement à ce qui sera le cas pour ses projets ultérieurs, lorsque son regard sera fixé uniquement sur les ruines khmères, il connaît dans ces premières années une concurrence importante, et sa seule renommée ne lui donne pas encore l'assurance d'obtenir des subventions. En 1872 et 1873, l'exploration du Tonkin semble en effet être dans l'air du temps.

À propos des projets d'exploration formulés presque simultanément par Jean Dupuis et Louis Delaporte, le ministre de la Marine affirme à son collègue de l'Instruction publique, le 8 novembre 1872, « tout l'intérêt qui s'attache à la réussite de cette [...] entreprise [...] qui répond aux aspirations qui se sont produites en Cochinchine même, de la part de nos nationaux »<sup>13</sup> Au moment où nous nous situons, trois propositions d'avancée dans le Tonkin s'affrontent, mais contrairement aux propos tenus par l'amiral Pothuau<sup>14</sup>, un seul d'entre eux est issu d'un habitant de la colonie de Cochinchine, Jean Dupuis. Les auteurs des deux autres propositions, Francis Garnier et Louis Delaporte, malgré la connaissance qu'ils ont du terrain, résident en France<sup>15</sup>.

En réalité donc, l'idée d'explorer cette partie de l'empire d'Annam n'est pas confinée à la colonie. Dès le début de l'année 1872, en effet, on en retrouve l'écho dans les cercles savants de la métropole, notamment à la Société de géographie de Paris. Lors de sa séance du 19 janvier, Francis Garnier expose ainsi certaines des raisons pour lesquelles il considère indispensable de faire sur le Song-Coï la même reconnaissance qui avait été menée entre 1866 et 1868 sur le Mékong<sup>16</sup>. L'Angleterre, installée en Birmanie, est alors en train de mettre en place deux lignes de chemin de fer, au départ de Rangoon et Bamho<sup>17</sup>, en Birmanie, rejoignant respectivement Kien Hong<sup>18</sup> et Dali, dans la province chinoise du Yunnan. L'objectif des Anglais est de capter le commerce d'exportation venu de plusieurs régions, parmi lesquelles le Yunnan et le Tonkin. Les membres de la mission d'Ernest Doudart de

---

<sup>13</sup> A.N. F<sup>21</sup> 2953.

<sup>14</sup> Louis Pothuau (1815-1882), ministre de la Marine et des Colonies du début de l'année 1871 au début de l'année 1873.

<sup>15</sup> Francis Garnier a certes pu faire part de son projet aux ministères de la marine et de l'instruction publique alors qu'il avait quitté la France, c'est-à-dire après le 2 octobre 1872. Cependant, il ne résidait alors pas non plus en Cochinchine, mais en Chine.

<sup>16</sup> Informations contenues dans une lettre écrite par François Crémazy, président de la Société de géographie de Paris, le 28 février 1872. (Arch. Soc. géo. Colis n°4, notice 1660)

<sup>17</sup> Aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée pour ce nom.

<sup>18</sup> Aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée pour ce nom.



Lagrée avaient déjà rapporté, dans leur compte-rendu<sup>19</sup>, qu'ils retrouvaient très souvent sur les marchés dans lesquels ils se promenaient des marchandises venues d'Angleterre. La France, dans l'esprit de Francis Garnier, se doit donc cette fois de ne pas se laisser distancer. Il est primordial qu'elle entreprenne la remontée du fleuve qui irrigue le Tonkin. Si l'on décide de financer une exploration de la région, et quelle que soit au final la capacité du cours d'eau à être transformé en route commerciale, les Français battront leurs ennemis de vitesse, car, affirme Garnier : « Il faudra évidemment aux Anglais beaucoup plus de temps pour construire leur chemin de fer [...] qu'il ne nous en faudrait pour explorer la navigabilité du Song-Coï et la contrée qu'il arrose. »<sup>20</sup>.

Lors de la communication qu'il prononce devant la Société de géographie, Francis Garnier n'expose cependant pas, à cette date, un projet personnel. Il semble en effet que sa candidature potentielle à la mission du Tonkin n'ait été prise en compte par les ministères de la Marine et de l'Instruction publique que plus tardivement. Son nom n'apparaît pas dans les archives renseignant la progression de la demande faite par Louis Delaporte, jusqu'à son acceptation en avril 1873, tandis que Jean Dupuis est mentionné à plusieurs reprises en 1872. Le directeur des Colonies, Auguste Benoist d'Azy, aurait simplement affirmé, visiblement après la validation du projet Delaporte: « Il ne serait pas juste de débarquer M. Delaporte en faveur de M. Garnier qui n'a fait précédemment que le même voyage que lui (et) n'a ni plus d'expérience ni les mêmes droits puisque M. Delaporte a tout préparé depuis plus d'un an. »<sup>21</sup>. Malgré le rôle presque iconique que Francis Garnier va jouer dans les événements de 1873 au Tonkin<sup>22</sup>, il n'est donc pas la principale menace à la réalisation des projets d'exploration de Louis Delaporte.

Le parcours de la demande de mission formulée par Louis Delaporte commence en juillet 1872, à la Société de géographie, avant de passer successivement par les ministères de la Marine et de l'Instruction Publique. Dès le mois de novembre, le nom de Jean Dupuis est

---

<sup>19</sup> Cf. F. Garnier, *Voyage d'exploration...*

<sup>20</sup> Lettre écrite par François Crémazy, président de la Société de géographie de Paris, le 28 février 1872. (Arch. Soc. géo. Colis n°4, notice 1660)

<sup>21</sup> Informations contenues dans J. Valette, « L'expédition de Francis Garnier au Tonkin... »

<sup>22</sup> L'engagement de Francis Garnier à la tête de la force armée qui vint, à partir du 11 octobre 1873, sur décision de l'amiral Dupré, gouverneur de Cochinchine, intervenir après le blocus de Jean Dupuis à Hanoi, est un des faits les plus retenus du conflit qui se déroula alors au Tonkin. La mort de Garnier au Pont de Papier, le 21 décembre 1873, a, il est vrai, frappé les esprits. Comment ne pas faire un héros de celui qui, sorti avec une quinzaine d'hommes pour poursuivre les assaillants de la citadelle d'Hanoi, fut retrouvé le « corps décapité et le foie arraché », et dont la tête ne fut restituée que deux mois plus tard, le 19 janvier 1874 ? (citation : J.-P. Gomane, *L'exploration du Mékong...*)

évoqué. L'amiral Pothuau informe alors Jules Simon<sup>23</sup> d'une communication que le ministère des Affaires étrangères vient de lui adresser, au sujet de ce personnage. Son projet, selon Pothuau : « se rattache d'une façon [...] évidente à celui que se propose de poursuivre M. le lieutenant de vaisseau Delaporte »<sup>24</sup>.

Dans son récit, publié en 1879 dans les *Mémoires de la Société académique indochinoise*<sup>25</sup>, Jean Dupuis ne cache pas la ressemblance entre son idée et celle de Louis Delaporte. Il affirme être allé, au début de l'année 1872, trouver le ministre de la Marine pour lui exposer le but de son entreprise. Selon les renseignements qui parviennent au gouvernement métropolitain, notamment par le biais d'une lettre du gérant du consulat général de France à Shanghai adressée le 30 août 1872 au ministère des Affaires étrangères<sup>26</sup>, cette expédition vise ultimement à favoriser le commerce français dans la province du Tonkin en aidant « à réduire les musulmans du Yunnan au moyen desquels les Anglais cherchent [...] à établir une ligne de communication entre l'Inde et le Yunnan »<sup>27</sup>.

Cependant, les portes se ferment devant Dupuis. Officiellement, Pothuau refuse de s'engager, répondant, selon Jean Dupuis : « Nous ne pourrions intervenir ni pour ni contre dans cette affaire, qui demeure entièrement à vos risques et périls. »<sup>28</sup>. Si, sur le terrain, les voyages effectués par Jean Dupuis et Louis Delaporte se recourent donc assez parfaitement, le premier ne bénéficie d'aucun soutien officiel. Quelles en sont les raisons ?

La première est que Jean Dupuis est sans doute considéré comme un aventurier. En conséquence, il n'a pas droit à la même confiance de la part du gouvernement qu'un homme ayant déjà fait partie d'une mission scientifique. Malgré la connaissance qu'ils peuvent avoir du terrain, les hommes présentant un profil semblable à celui de Dupuis se voient en effet souvent refuser l'aide qu'ils demandent pour leurs projets<sup>29</sup>. Le ministère de la Marine aurait quant à lui utilisé le prétexte de « la situation politique du Tonkin »<sup>30</sup>. Mais pourquoi, dans ce cas, accepter quelques mois plus tard que Delaporte soit détaché du dépôt des Cartes et Plans, et parte au service de l'Instruction publique ? Les problèmes causés par les relations avec les

---

<sup>23</sup> Jules Simon (1814-1896), ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts entre 1871 et 1873.

<sup>24</sup> Lettre datée du 8 novembre 1872. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>25</sup> « L'ouverture du fleuve Rouge et les événements du Tonkin (1872-1873), journal de voyage et d'expédition ».

<sup>26</sup> Celle-là même qui fut communiquée au ministre de la Marine puis à celui de l'Instruction publique en novembre 1872, et dont un extrait figure dans le dossier de mission de Louis Delaporte. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>27</sup> J. Dupuis, « L'ouverture du fleuve Rouge... ».

<sup>28</sup> Ibid.

<sup>29</sup> Voir l'exemple de Thomas Caraman, développé dans l'ouvrage de G. Muller, *Colonial Cambodia's « bad Frenchmen »*...

<sup>30</sup> J. Dupuis, « L'ouverture du fleuve Rouge... »

communautés musulmanes, de même que ceux dus aux Pavillons Noirs<sup>31</sup>, ne pouvaient avoir disparus en moins d'un semestre, surtout si l'on considère que c'est face à ces pirates que Francis Garnier succomba à la fin décembre 1873.

Pour comprendre ce qui joua en faveur de Louis Delaporte, il faut plutôt commencer par considérer ce que Jean Dupuis lui-même avoue avoir tenté d'obtenir du ministère de la Marine. Son voyage en France n'avait en effet pas seulement pour but de démontrer le caractère utile de son entreprise, mais de se voir confier « un navire de guerre »<sup>32</sup> pour effectuer la remontée du Song-Coï. Or, le gouvernement français est loin de vouloir s'engager dans un conflit armé dans la région<sup>33</sup>. À l'opposé, Louis Delaporte conçoit son voyage comme totalement pacifique. Les armes emmenées par sa mission sont envisagées comme des moyens de se procurer de la nourriture, mais surtout comme marque du statut social du chef de l'exploration. Les revolvers et carabines qu'il commande à l'« agence de fabrique » Miltiade Picard le 4 juin 1873<sup>34</sup>, servent ainsi parfois de cadeaux offerts aux gouvernants locaux, et le plus souvent, comme l'affirme un de ses collaborateurs, à assurer son rang de « *Louq-mi-top*, « ou seigneur commandant des militaires » »<sup>35</sup>. Le gouvernement français ne voit donc aucun danger véritable à utiliser cet homme qui d'ailleurs, dans le projet qu'il formulera pour sa deuxième mission en Indochine, n'hésite pas à s'engager à suivre des « vues de bonne politique en nouant des relations d'amitié avec les mandarins et les indigènes de toute classe avec lesquels nous [le personnel de la mission] nous trouverons en relations. »<sup>36</sup>.

Profitant de l'intérêt que les milieux gouvernementaux et scientifiques portent à l'exploration du cours du Song-Coï et de la région qu'il irrigue, Louis Delaporte propose donc sa candidature à partir du mois de juillet 1872.

Il obtient assez rapidement le soutien matériel de la Société de géographie de Paris. Sans utiliser ses fonds propres, l'organisation n'a pas pour autant recours, pour aider le futur explorateur, aux habituelles souscriptions<sup>37</sup>. À la suite de la lecture par Alphonse Fleuriot de

---

<sup>31</sup> Nom donné à certains groupes de pirates.

<sup>32</sup> J. Dupuis, « L'ouverture du fleuve Rouge... »

<sup>33</sup> Lorsqu'il décide d'envoyer une force armée dirigée par Francis Garnier, l'amiral Dupré, gouverneur de Cochinchine, agit ainsi de sa propre volonté.

<sup>34</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>35</sup> A.-A.-H. Filoz, *Cambodge et Siam, voyage et séjour...*

<sup>36</sup> Lettre du 21 août 1881, adressée par Delaporte au secrétaire général de la direction des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>37</sup> Pour plus de détails, voir l'ouvrage de D. Lejeune, *Les sociétés de géographie en France...*



L'angle du rapport de la commission chargée de l'examen de sa demande, le 19 juillet 1872, il est en effet décidé que la mission au « Song-Koï, fleuve du Tonkin »<sup>38</sup> bénéficiera de la réaffectation d'une importante partie du prix de l'Impératrice Eugénie. Cette récompense, instituée en 1869, honorait en théorie les sciences auxiliaires et les services rendus à la Société de géographie de Paris. Elle avait été décernée, en 1869, à Ferdinand de Lesseps. Les 9 351, 90 F auraient dû revenir, selon les souhaits de Lesseps, à l'exploration d'Henri-Louis de Bizemont<sup>39</sup> en Afrique équatoriale. Malheureusement, le conflit franco-prussien de 1870 avait obligé ce dernier à rentrer en France. Avec l'accord de Lesseps, la Société de géographie de Paris réattribua les fonds. 2 851,90 F furent placés de côté « pour parer aux éventualités imprévues »<sup>40</sup>, et 500 alloués à l'achat d'instruments pour que l'abbé Desgodins puisse continuer ses observations à Yerkalo<sup>41</sup>. Delaporte se vit créditer du restant, soit 6 000 F. Les membres de la Société de géographie lui accordèrent également trois lettres de recommandation, à destination des ministères susceptibles d'être intéressés par les renseignements qu'il envisageait de collecter au cours de son voyage : Instruction publique, Marine et Commerce.

Pour faire accepter son premier voyage, Louis Delaporte s'est donc écarté légèrement de la procédure habituelle, cherchant un appui scientifique avant de faire part de son projet à l'administration. Bien que Prosper de Chasseloup-Laubat<sup>42</sup> affirme, dans le courrier qu'il rédige à l'intention de l'amiral Pothuau le 30 juillet 1872<sup>43</sup>, que la mission se déroulera « sous les auspices de notre colonie de Cochinchine. », l'amiral Dupré n'a, semble-t-il, accordé son « patronage »<sup>44</sup> au voyage de Delaporte qu'*a posteriori*. Aucun document venu de la colonie ne mentionne ainsi le sujet avant une lettre de réponse et de remerciement datée du 8 août 1872, conservée dans les fonds de la Société de géographie de Paris<sup>45</sup>.

---

<sup>38</sup> Citation extraite du rapport en question. (Arch. Soc. géo. Carton Da-De, notice 340).

<sup>39</sup> Henri-Louis-Gabriel de Bizemont (1839-1899). Officier de Marine, il est adjoint en 1869 à l'expédition anglo-égyptienne commandée par Samuel Baker, qui projetait de remonter le Nil jusqu'à sa source. Parti du Caire en 1870, il doit convoyer un bateau à vapeur démontable destiné à naviguer sur les grands lacs. La déclaration de guerre avec l'Allemagne l'atteint alors qu'il est parvenu à Berber en septembre 1870, le forçant à arrêter son voyage.

<sup>40</sup> Rapport du 19 juillet 1872. (Arch. Soc. géo. Carton Da-De, notice 340)

<sup>41</sup> Auguste Desgodins (1826-1913). Prêtre appartenant à la congrégation des Missions étrangères, il s'installe en 1864 à Yerkalo, sur le Haut Mékong. Depuis cette ville, il se charge de rassembler une documentation la plus variée possible (géographie, météorologie, sciences naturelles) sur le Tibet oriental.

<sup>42</sup> Prosper de Chasseloup-Laubat (1805-1873), président de la Société de géographie de Paris de 1864 à 1873.

<sup>43</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>44</sup> Lettre du 19 août 1872, adressée par le ministre de la Marine au ministre de l'Instruction publique. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>45</sup> Arch. Soc. géo. Carton n°4, notice 1681.

Fort de ces soutiens, Delaporte ne semble pas avoir de difficultés à obtenir l'accord de son ministère de tutelle. Dès le 19 août 1872, soit exactement un mois après le rapport favorable d'Alphonse Fleuriot de Langle, le ministère de la Marine affirme en effet que sa proposition revêt un « intérêt réel »<sup>46</sup>. Toutefois, l'expédition requière une subvention minimale de 120 000 F, et, toute intéressée qu'elle soit, la Marine ne peut supporter seule ce coût. Puisque cette nouvelle mission vise à rapporter des « avantages [...] considérables [...] surtout pour les progrès de la science », la participation de l'Instruction publique au financement de la mission semble s'imposer, d'autant que la Cochinchine, « alors qu'elle n'est pas directement intéressée dans cette question »<sup>47</sup>, s'est engagée à verser 30 000 F. Sachant qu'au même moment une seconde allocation est requise du ministère du Commerce, une contribution de 40 000 F semble à la Marine une somme juste.

Cependant, Louis Delaporte n'est pas le seul à vouloir émarger au budget des Missions scientifiques, et les bureaux de l'Instruction publique ne sont pas bons prêteurs. À la même époque, ils préparent en effet une exploration en Chine exigeant, pour trois ans de voyage, 150 000 F. Il s'agit de celle de Philibert Dabry de Thiersant, alors consul de France à Canton. Au mois de septembre, une note interne à l'Instruction publique<sup>48</sup>, présentant au ministre les deux projets, propose une mutualisation partielle de leurs moyens. D'après les renseignements recueillis par le ministère, les deux expéditions pourraient en effet se dérouler « presque simultanément ». Par ailleurs, Delaporte, ayant pour but ultime, une fois le Tonkin traversé, d'entrer en Chine pour continuer son exploration dans le Yunnan, pourrait à ce moment rejoindre l'équipe de Dabry de Thiersant, et l'assister dans ses travaux. Ce compromis ne semble toutefois pas avoir pas abouti. La répartition budgétaire proposée dans la suite du document connaît une issue différente. Celle-ci suppose que le crédit alloué aux Missions scientifiques soit, en 1873, le même que pour l'exercice précédent, soit 100 000 F. De cette somme, une fois déduits les frais réservés aux publications du département, comme les *Archives des missions*, restent 80 000 F. Afin de préserver le budget de fonctionnement du service, on estime alors juste de donner à Dabry de Thiersant une enveloppe de 17 000 F, et de proposer au ministère de la Marine d'effectuer à l'intention de Delaporte un premier versement de 10 000 F. Un second, d'égale importance, serait effectué l'année suivante, en 1874. Pour arriver à peu près au montant demandé par l'amiral Pothuau pour l'expédition

---

<sup>46</sup> Lettre du 19 août 1872. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>47</sup> Ibid. Au vu des événements qui se sont déroulés au Tonkin à partir d'octobre 1873, on est en droit de se demander comment quiconque pouvait croire une telle chose un an auparavant.

<sup>48</sup> Document daté du 14 septembre 1872. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

Delaporte (40 000 F), il est prévu de demander le secours des ministères Affaires étrangères et du Commerce, à concurrence de 17 000 F. La Marine achèverait elle-même le financement de la mission, en prenant à sa charge la mise à disposition d'une canonnière et les salaires et frais de voyage des membres de son état-major.

Moins d'une semaine plus tard, le 19 septembre, réponse est donc faite à la Marine que, étant donné que « le fonds des missions est trop peu considérable et [que] d'un autre côté [...] [on s'] occupe d'organiser une commission scientifique en Chine »<sup>49</sup>, on ne peut accorder en tout à l'exploration du Tonkin que 20 000 F, alloués pour moitié en 1873, et pour moitié l'année suivante. Les liens de Louis Delaporte avec la haute fonction publique n'y pourront rien changer : malgré la requête du député de l'Indre-et-Loire, Daniel Wilson, le ministère de l'Instruction publique ne changera pas d'avis.

Au mois d'avril 1873, lorsque Louis Delaporte réapparaît dans les archives des ministères de l'Instruction publique et de la Marine, ses affaires semblent bien engagées. Le 21, l'amiral Pothuau accède à une demande formulée par le lieutenant de vaisseau une dizaine de jours auparavant, en lui accordant de s'adjoindre François Bouillet, ingénieur hydrographe de troisième classe, travaillant alors au dépôt des Cartes et Plans. Delaporte fera de lui son officier en second. La mission du Tonkin commence donc à se constituer.

Neuf jours plus tard, le ministre de la Marine a répondu aux souhaits que Louis Delaporte avait formulés le 9 avril<sup>50</sup>. En plus de l'adjonction de Bouillet à son état-major, Delaporte avait demandé que son hydrographe et lui conservent pendant la durée du voyage leur solde habituelle. Le ministère doit également s'acquitter du coût de transport du matériel et du personnel de la mission jusqu'au port de Toulon. Enfin, ce 30 avril 1873, il est demandé que, « pour assurer [...] le paiement des dépenses auxquelles la mission va avoir à faire face », l'ensemble des souscriptions promises soit versé directement dans les caisses de la colonie de Cochinchine, au sein d'un « compte spécial »<sup>51</sup>.

Avec un budget total de 56 000 F dont 30 000 venus de la Cochinchine, 20 000 de l'Instruction publique et 6 000 de la Société de géographie de Paris, la mission d'exploration

---

<sup>49</sup> Lettre adressée par le ministre de l'Instruction publique à celui de la Marine. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>50</sup> Situation exposée dans deux notes rédigées par le directeur des Colonies, Auguste Benoist d'Azy, les 30 avril et 12 mai 1873. (S.H.M. CC7 alpha n°642)

<sup>51</sup> Cette citation, comme la précédente, est extraite de la note du 30 avril 1873. (S.H.M. CC7 alpha n°642)

du Song-Coï et de la province qu'il arrose, le Tonkin, est donc définitivement assurée de se réaliser.

L'embarquement des officiers est prévu pour le 20 mai 1873. Deux jours auparavant, leur équipe s'est étoffée, grâce à un retournement de chance inespéré. Louis Delaporte annonce en effet à sa famille, le 18 mai 1873, la possibilité qu'un naturaliste « qui devait accompagner M. Dabry de Thiersant [son] ancien concurrent »<sup>52</sup> soit ajouté à son personnel. En plus d'accroître la portée scientifique de l'expédition, le docteur Jullien, dépêché par les soins du Muséum d'Histoire naturelle, lui apporte également un gain financier non négligeable. Sa « caisse » est, grâce à lui, augmentée pour la première année de 4 000 F, et le zoologiste, assure Delaporte tâchera « d'augmenter encore cette somme plus tard »<sup>53</sup>.

## 2. Modification du projet initial : introduction de l'excursion aux ruines khmères

Les documents renseignant les préparatifs de la mission, de même que le projet remis par Louis Delaporte, ne contiennent aucune mention d'une excursion, de quelque durée qu'elle soit, au Cambodge et au Siam. Les raisons qui ont motivé Louis Delaporte à entreprendre un circuit parmi les ruines khmères sont relativement obscures. Aucun document ne vient en effet éclairer ses conceptions au sujet de cette nouvelle charge de travail.

L'idée lui est apparemment venue assez tard. Ce n'est en effet que le 18 avril 1873, alors que Delaporte est « sur le point de partir diriger une expédition »<sup>54</sup>, que Daniel Wilson écrit au directeur des Beaux-Arts, Charles Blanc<sup>55</sup>, pour recommander son projet. C'est donc autour de cette date que Louis Delaporte a dû faire part de son idée au ministère de l'Instruction publique. Les préparatifs administratifs du voyage d'exploration du Tonkin ont été achevés à la fin du mois d'avril 1873. Louis Delaporte a donc appris la date de son départ de France dans le courant de ce mois. Il savait également qu'il ne pourrait pas quitter Saigon pour le Tonkin avant le mois de novembre, moment du « retour de la saison sèche »<sup>56</sup>. Dans cette perspective, il aurait dû passer cinq mois à Saigon, entre juin<sup>57</sup> et novembre 1873. Or, Louis Delaporte, depuis le premier séjour qu'il y avait fait, en 1865, appréciait très peu cette ville. Dans une lettre du 27 juillet 1865, il affirmait ainsi à son père qu'il n'y trouvait « aucun plaisir », et que Saigon était somme toute « fort peu intéressante quand on l'a vue une ou deux

---

<sup>52</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>53</sup> Lettre du 18 mai 1873. (Arch. fam. corresp.)

<sup>54</sup> Lettre adressée par Daniel Wilson à Charles Blanc, le 18 avril 1873. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>55</sup> Charles Blanc (1813-1882), directeur des Beaux-Arts par deux fois, de 1848 à 1852 et de 1870 à 1873.

<sup>56</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

fois »<sup>58</sup>. Cherchant une manière d'occuper les six premiers mois de sa mission, Louis Delaporte a pu s'inspirer de la Mission du Mékong. En 1866, Ernest Doudart de Lagrée avait en effet ouvert sa campagne de recherches en passant une dizaine de jours sur les sites d'Angkor Thom et Angkor Vat.

Bien que la mission d'étude des monuments khmers soit née des circonstances, le ministère de l'Instruction publique la place au même niveau que l'exploration du Tonkin. Le 7 mai 1873, un arrêté affirme ainsi que « M. Delaporte, lieutenant de vaisseau, chargé d'une mission [...] par MM. les Ministres de la Marine, des Affaires étrangères et de l'Instruction publique, est autorisé à recueillir, pour les musées nationaux, les statues, bas-reliefs, piliers et autres monuments d'architecture ou de sculpture présentant un intérêt d'archéologie et d'art ». Pour ce faire, Louis Delaporte doit bénéficier d'un crédit de 10 000 F pris sur le budget des « ouvrages d'art et décoration d'Édifices publics »<sup>59</sup>.

### 3. Préparation de la mission aux ruines khmères

Louis Delaporte ne pense toutefois pas que cette allocation supplémentaire soit suffisante pour mener à bien la nouvelle tâche qui lui a été confiée. Certes, la différenciation effectuée entre l'excursion aux ruines khmères et l'exploration du Tonkin constitue une amélioration par rapport aux conditions dans lesquelles la Mission du Mékong avait effectué ses travaux, en juillet 1866. Nul besoin pour l'explorateur de limiter ses dépenses, dans la peur de n'avoir plus les moyens suffisants pour entreprendre son voyage principal. Par ailleurs, Louis Delaporte n'est pas obligé d'embaucher sur place ou en métropole une équipe différente de celle réunie et prise en charge par le ministère de la Marine pour le voyage d'exploration du Tonkin. Le gouverneur de Cochinchine lui promet en effet le « concours du personnel de la mission de Tonking (*sic*) [...] pendant l'excursion aux monuments khmers. »<sup>60</sup>.

Au retour de son voyage, Louis Delaporte adresse au ministère de l'Instruction publique, en même temps que le manuscrit du rapport qui paraîtra au *Journal officiel*, un état

---

<sup>57</sup> La traversée de France jusqu'en Indochine prenait environ un mois, et Delaporte devait partir le 20 mai 1873.

<sup>58</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>59</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>60</sup> Rapport publié au *Journal officiel* le 1<sup>er</sup> avril 1874. Rappelons que le gouvernement de Cochinchine est chargé de transmettre à l'expédition les fonds rassemblés par le ministère de la Marine.

## Le premier voyage dirigé par Louis Delaporte

détaillé des dépenses de la mission. Ce document présente une dépense de 2 460 F, effectuée pour « achats de cadeaux et d'objets d'échange »<sup>61</sup>.

Ces articles devaient servir à faciliter les relations entre le groupe des Français et les autorités locales. Maintenir un bon rapport avec ces dernières s'avérait en effet indispensable s'ils voulaient pouvoir évoluer à leur guise et accomplir l'intégralité de leur programme. Ces autorités sont les seules à pouvoir leur fournir les hommes, bêtes et véhicules nécessaires au transport des voyageurs et à celui de leur matériel. Les explorateurs, selon Delaporte, ne pourront se faire accepter qu'en « se conformant aux habitudes des pays orientaux [et en se présentant] [...] les mains pleines et porteurs de cadeaux offerts par le gouvernement français »<sup>62</sup>. Suivant une habitude ancienne, la mission fait donc, essentiellement à Paris, le plein d'objets variés.

L'expérience de Delaporte lui a appris que les indigènes parmi lesquels il va séjourner sont avant tout sensibles à deux choses : les armes et la musique. Lors du séjour de la Mission du Mékong, à Bassac, au Laos, il raconte ainsi :

Durant les belles soirées j'avais l'habitude de m'asseoir au pied d'un tamarinier tout près de notre campement, et d'y jouer sur mon violon, ce fidèle compagnon de mes voyages, des airs qui me rappelaient la patrie absente. Chaque fois j'étais entouré d'un cercle d'auditeurs attentifs qui essayaient, après m'avoir entendu, de reproduire les airs qui leur plaisaient le mieux [...] Plus tard, dans le cours de notre voyage, tandis que j'accompagnais au violon la belle voix du D<sup>r</sup> Joubert, nous vîmes les yeux des femmes d'un roi du Laos se remplir de larmes tandis qu'elles écoutaient le *Miserere* du *Trouvère* ou les airs les plus émouvants de la *Norma*<sup>63</sup>.

---

<sup>61</sup> « État détaillé des dépenses faites pendant le cours de la mission aux monuments khmers ». (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>62</sup> Lettre du 16 mai 1873, adressée par Louis Delaporte au ministre de l'Instruction publique (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>63</sup> Passage cité dans l'ouvrage de R. de Beauvais, *La vie de Louis Delaporte...*, p. 88-89



*Moi-même, je notai quelques airs laotiens. (P. 89.)*

Louis Delaporte, remarquant l'intérêt que les Laotiens ont pour la musique. (Extrait de : R. de Beauvais, *La vie de Louis Delaporte...*)

Cependant, les boîtes à musique en bois verni ou en tôle, commandées à l' « agence de fabriques » Miltiade Picard, le 30 mai 1873<sup>64</sup>, ne conviennent pas à tous les types de représentants du pouvoir que Louis Delaporte va rencontrer. « Le Roi, le chef des bonzes gardien naturel des ruines et les (*sic*) pagodes voisines »<sup>65</sup> connaissent en effet la valeur, sinon artistique, du moins patrimoniale, des sculptures et morceaux d'architecture que les Français veulent emporter. Celle de la « pacotille », pour reprendre le terme par lequel, dans le projet rédigé pour sa seconde mission, en 1881, Delaporte désigne les « objets à offrir en cadeaux achetés à Paris »<sup>66</sup>, ne l'égale en rien.

Le 16 mai 1873, Louis Delaporte propose donc une autre solution à l'administration de l'Instruction publique. Après avoir consulté la direction des Beaux-Arts, il dresse une liste importante d'œuvres d'art, à l'époque sans affectation, « qu'on apprécierait vivement au Cambodge »<sup>67</sup>. Il ne s'agit pas, pour faire « comprendre aux bonzes et aux mandarins le sentiment de respect et d'admiration qui [...] poussent à recueillir de belles œuvres dans les pays lointains et à les rapporter en France pour en enrichir les musées »<sup>68</sup>, d'envoyer des originaux. Au contraire, les ateliers du Louvre, de même que le dépôt légal de la Bibliothèque nationale, fournissent suffisamment de copies et épreuves bien exécutées pouvant, sans préjudice pour les institutions françaises, servir de présents diplomatiques. Deux arrêtés, chacun rendu le 3 juin 1873<sup>69</sup>, donnent le détail de ces objets.

Lors de leur expédition, cinq jours plus tard, les huit caisses destinées à être transmises par le gouvernement de Cochinchine à la mission Delaporte, contiennent donc :

- deux copies de tableaux :
  - *Psyché et l'amour* de Louis Loyeux, d'après Gérard,
  - *La Bacchanale* de J. Apoux, d'après Poussin ;
- cinq épreuves de moulages :
  - *Léda et le cygne* de Jean Thierry,
  - *Zéphyr et Psyché* de Ruthxiel,

---

<sup>64</sup> Informations tirées d'une des factures jointes à l'État des dépenses parvenu au ministère de l'Instruction publique au début du mois d'avril 1874. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>65</sup> Lettre du 16 mai 1873 (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>66</sup> Arch. nat. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>67</sup> Note remise au ministère de l'Instruction publique, le 16 mai 1873. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>68</sup> Idem.

<sup>69</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.



## Le premier voyage dirigé par Louis Delaporte

- une *Vénus accroupie*, provenant du « Musée des Antiques »<sup>70</sup>, qui est peut-être une copie de la *Vénus accroupie de Vienne*, aujourd'hui conservée au Musée gallo-romain de Saint-Romain-en-Gal (Vienne)
- une *Vénus de Médicis* du musée de Florence,
- la *Baigneuse* de Falconnet,
- la *Nymphe Salmacis* de Bosio.

Ces premières attributions ne suivent pas exactement les suggestions formulées par Louis Delaporte au mois de mai. Si la toile de Gérard se trouvait bien parmi elles, on ne retrouve cependant pas trace dans la sélection définitive des vases de Sèvres, ni du moulage de la Vénus de Milo, désignés par l'explorateur. Toutefois, les grandes lignes mises en avant par Delaporte sont à peu près respectées. Ont été choisies en effet, dans le cas des répliques en plâtre, des « Vénus ou femmes nues »<sup>71</sup>, et, dans celui des gravures, des « sujets profanes »<sup>72</sup>.

Ces dernières figurent au nombre de quatorze dans l'envoi arrivant à Saïgon le 12 août 1873. Sept sont des oléographies<sup>73</sup>, exécutées par Chavignaud :

- *L'adoration de l'agneau, Dieu le Père, et La Vierge Marie et Saint Joseph* d'après Van Eyck,
- *L'apparition de la Vierge à Saint Bernard* d'après Murillo,
- *Les trois Grâces* d'après Rubens,
- *Jésus et la Madeleine* d'après le Corrège,
- *La Ronde de Nuit* d'après Rembrandt.

Louis Delaporte emporte également trois œuvres de Masson, chacune en deux exemplaires :

- *La Forge* d'après les frères Le Nain,
- *La leçon de tambour* d'après Angeli,
- *Le fils de Rembrandt* d'après Rembrandt.

À cela s'ajoute, enfin, *Adam et Eve* gravé par Richomme d'après l'œuvre de Raphaël.

---

<sup>70</sup> Citation de l'un des arrêtés du 3 juin 1873. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>71</sup> Lettre du 16 mai 1873 (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>72</sup> Idem.

<sup>73</sup> Procédé de gravure, dans lequel des matières colorantes grasses sont appliquées sur une matrice en pierre. Le rendu de l'impression sur toile ou papier est proche de la peinture à l'huile.

Le premier voyage dirigé par Louis Delaporte



*Psyché et l'amour* par Gérard.



*Léda et le cygne* de Jean Thierry.



*Adam et Ève* de Richomme.



*Zéphyr et Psyché* de Rutxiel.

Exemples des oeuvres d'art destinées à être offertes comme cadeaux diplomatiques lors de la mission de 1873.

Il n'est pas certain que Louis Delaporte ait pris part à ces préparatifs de dernière minute. Il s'est en effet embarqué pour Saigon, avec ses collaborateurs, l'ingénieur Bouillet et le naturaliste Jullien, le 20 mai 1873.

Contrairement à ce qui sera le cas pour la mission de 1881, les archives familiales Delaporte conservent très peu de lettres rédigées pendant la traversée entre France et Cochinchine, que ce soit de la part de Louis Delaporte lui-même, ou de celle de ses proches. Trois courriers seulement (deux de Louis, un d'Amédée Delaporte) montrent tout d'abord que rien de définitif n'avait été réalisé concernant les fournitures de l'exploration aux ruines khmères, avant le départ de l'expédition. Si Louis Delaporte a déjà fait connaître ses souhaits, il ne semble pas accorder une grande confiance à l'efficacité ou à la bonne volonté du ministère de l'Instruction publique. Une semaine après avoir pris place à bord du navire effectuant la liaison entre la France et la Cochinchine, il affirme en effet laisser à son frère le soin d'envoyer « par le prochain paquebot [...] les cadeaux [qu'il] désire offrir au roi du Cambodge » en précisant par la suite : « cadeaux qu'Amédée achètera dans le cas où le gouvernement ne se déciderait pas à les offrir lui-même »<sup>74</sup>.

Malgré son statut de benjamin de la famille, Amédée est chargé, en l'absence de son aîné, de régler ses affaires à Paris. Grâce sans doute à la procuration rédigée par leur autre frère, Jean, il peut conclure à temps certaines des procédures lancées par Louis Delaporte avant son départ. Bien que les archives du ministère de l'Instruction publique ne conservent pas de traces d'une intervention de sa part, il est ainsi plus que probable qu'il s'est chargé des achats faits auprès de l'entreprise Miltiade Picard. Les factures jointes à l'état des dépenses envoyé par Louis Delaporte au retour de son voyage sont en effet datées du 30 mai 1873, dix jours après qu'il ait quitté la France.

### C. LA MISSION

#### 1. Personnel

À son arrivée à Saigon, le 28 juin 1873, Louis Delaporte dispose de bases suffisantes pour préparer la première de ses deux missions. Comme il l'affirme à son père le 2 juillet<sup>75</sup>, et

---

<sup>74</sup>Lettre du 27 mai 1873. (Arch. fam. corresp.)

<sup>75</sup> Arch. fam. corresp.

## Le premier voyage dirigé par Louis Delaporte

comme il l'avait sans doute prévu dans les derniers mois de ses préparatifs à Paris, il devrait en effet disposer, en raison de la saison à laquelle il est arrivé, d'environ « 2 mois et demi » avant de se lancer en direction du Tonkin. Malgré ce laps de temps assez court, Delaporte ne hâte pas ses préparatifs. Il ne s'embarque pour le Cambodge que presque un mois plus tard, le 23 juillet, à 11h 45 du matin<sup>76</sup>. Ces quatre semaines dans la capitale de la colonie sont mises à profit notamment pour rassembler le personnel de la mission.

Le personnel encadrant de la mission d'exploration du Tonkin, que l'administration de la Marine avait accepté de joindre à Louis Delaporte pour son voyage d'étude des monuments khmers, ne se résume pas aux deux noms que les documents ont évoqués jusqu'ici. De France, en plus de François Bouillet et du docteur Jullien, est arrivé un second ingénieur, spécialisé en géologie cette fois, Ratte. Ces trois premiers collaborateurs sont rejoints à Saïgon par le médecin officiel de la mission, Jules Harmand – Jullien a été engagé avant tout pour ses qualités de naturaliste, même s'il exercera sa profession première à plusieurs reprises durant le voyage –, et un conducteur des Ponts et Chaussées, Félix Faraut, qui deviendra rapidement un des collaborateurs les plus utiles et actifs de Louis Delaporte.

Un mois plus tard, Auguste Filoz, capitaine d'infanterie, reçoit de la part du gouverneur de Cochinchine la dépêche suivante : « Êtes-vous capable de prendre des empreintes moulées et consentez-vous à aller rejoindre la mission Delaporte à Angkor (*sic*) ? »<sup>77</sup>. Bien qu'il avoue, dans le récit de son aventure publié une dizaine d'années plus tard, avoir répondu négativement à la première des deux questions, il sera néanmoins le dernier officier à intégrer l'équipe, dans le courant du mois de septembre.

Autour de ce noyau scientifique gravite une multitude de personnages plus ou moins anonymes, français ou indigènes. Le rapport publié au *Journal officiel* en 1874, près de six mois après le retour de Louis Delaporte et de ses collaborateurs en France, conclut le passage consacré au personnel de la mission par ce paragraphe : « Nous amenions, en outre, trois maîtres mécaniciens de Marine, pour nous assister dans les levés de plans et de dessins d'architecture. En y adjoignant les équipages de la chaloupe et de la canonnière, six matelots et soldats français, six miliciens annamites et trois interprètes, l'expédition comptait un effectif de soixante hommes. ». Dans la suite de ce texte, deux noms seulement apparaissent,

---

<sup>76</sup> Informations contenues dans le *Journal de la Mission au Cambodge*. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>77</sup> Extrait de l'ouvrage publié en par A. Filoz : *Cambodge et Siam, voyage et séjour...*

hormis ceux des officiers. Les lecteurs apprennent ainsi que, parmi les « dessinateurs » recrutés se trouve un maître mécanicien appelé Penaud, et que Louis Delaporte regrette la mort au Tonkin, après la fin de la mission, de l' « enseigne de vaisseau Balny, qui [lui] avait été accordé comme second par M. le gouverneur de Cochinchine »<sup>78</sup>.

L'état des dépenses joint à la version manuscrite du rapport<sup>79</sup> fait enfin mention de trois interprètes, embauchés pour deux mois à deux mois et demi: Alexis Om, A-pou et A-Kam. Aucun détail supplémentaire n'est donné quant à leur origine ethnique, ou l'emploi qu'ils occupaient au moment où ils ont été recrutés par Delaporte. Ces trois hommes ont-ils vraiment été les seuls interprètes de la mission ?

En tête des brouillons du rapport de 1874, dans les archives personnelles de Louis Delaporte, existe en effet une liste manuscrite intitulée « Interprètes »<sup>80</sup>. Les noms qui y sont cités ne correspondent toutefois pas à ceux qui viennent d'être mentionnés. Louis Delaporte n'a sans doute fait que les croiser durant sa mission. Les jugeant potentiellement utiles, il aurait alors noté les renseignements permettant à ses successeurs en Indochine de les retrouver. Certaines expressions – « il y est probablement encore », « De plus il y a des Annamites élevés au Cambodge » –, ainsi que le temps généralement utilisé dans ce document, un présent mêlé de quelques verbes à l'imparfait, confirment cette hypothèse. Dans tous les cas, Louis Delaporte décrit dans cette liste, de manière plus ou moins précise, cinq indigènes : « Cham [...] il a conduit une Anglaise et d'autres personnes aux ruines – il est bon interprète annamite cambodgien français » ; « Boniface – espagnol [...] interprète du roi qui en a trois autres – il parle français annamite et cambodgien » ; « Tchan interprète de M. Mourra (*sic*) » ; « Un cousin de Tchan qui a été en France » ; « Cok Un matelot de Bien-Hoa qui travaillait au protectorat ».

---

<sup>78</sup> Cette dernière citation, extraite du rapport publié au *Journal officiel* les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, semble contredire l'affirmation faite plus haut concernant la place de François Bouillet comme commandant en second de la mission. Il faut cependant considérer le fait que Balny n'apparaît jamais comme assurant un rôle quelconque dans le recueil des spécimens archéologiques. Bouillet, en revanche, est plusieurs fois mentionné comme bras droit effectif de Louis Delaporte.

<sup>79</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

<sup>80</sup> Arch. fam. Chem. II.

2. Départ, séjour diplomatique à Phnom Penh, première définition des étapes du voyage

Le 23 juillet 1873, l'ensemble du personnel, hormis le capitaine Filoz, se répartit entre la canonnière *La Javeline* et une chaloupe, dont le nom n'est précisé dans aucune des relations tirées du voyage. La mission prend la direction de Phnom Penh, première étape importante de son itinéraire. Avec les explorateurs se trouve le matériel nécessaire à leurs opérations, non seulement plâtre et ciment destinés aux moulages architecturaux, mais aussi « un attirail complet de crics, palans, scies, leviers », devant servir à détacher et déplacer sculptures et morceaux d'architecture. Instruments et matériaux ont été pris, selon le rapport publié au *Journal officiel* en avril 1874, dans « les arsenaux de la colonie ».

Trois jours après leur départ de Saigon, les deux embarcations mouillent devant la résidence du Représentant du protectorat français à Phnom Penh. Le recoupement des notations contenues dans le journal de la mission avec les éléments donnés par le rapport publié au *Journal officiel* montre que les voyageurs attendirent deux jours avant de pouvoir rencontrer le roi du Cambodge, Norodom I<sup>er</sup>.

Celui-ci, affaibli par une mauvaise chute, déroge quelque peu aux habitudes diplomatiques, en ne donnant audience qu'au chef de la mission, et non à l'ensemble de son état-major. Dans la version des événements parue au *Journal officiel*, Delaporte apparaît très satisfait de cette entrevue. Remerciant son visiteur pour les cadeaux envoyés par le gouvernement français, Norodom I<sup>er</sup> lui aurait en effet assuré toutes les facilités possibles pour ses travaux dans les provinces dépendant de son autorité. La tactique proposée par le lieutenant de vaisseau à l'administration des Beaux-Arts, moins d'une semaine avant son départ de Paris, semble donc porter ses fruits. Le roi accepte l'idée que le « gouvernement [français] venant lui demander l'autorisation de prendre dans ses États des richesses artistiques auxquelles [il attachait] du prix, lui envoyait en échange des objets d'art français »<sup>81</sup>.

Se pose cependant la question des objets que Delaporte a pu présenter à son interlocuteur, en cette fin juillet 1873. Les gravures, tableaux et statues attribuées à la mission aux ruines khmères le 3 juin n'arrivent en effet à Saigon que le 12 août 1873, comme l'atteste une lettre du gouverneur de Cochinchine au ministre de l'Instruction publique accusant

---

<sup>81</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

réception des caisses destinées à Louis Delaporte et Philibert Dabry de Thiersant, expédiées le 8 juin précédent<sup>82</sup>. Il semble plus que probable, en conséquence, que le dialogue rapporté a été reconstruit *a posteriori* par l'explorateur. Les raisons d'une telle manipulation des faits restent incertaines. Peut-être Louis Delaporte cherchait-il à protéger l'apparente indépendance de Norodom I<sup>er</sup>, dont le royaume était un protectorat et non une colonie. La note complémentaire rendue en même temps que le rapport officiel<sup>83</sup>, pour laquelle Delaporte a « réservé certains détails intéressants particulièrement la direction des Beaux-Arts, mais qu'il [lui] semblerait utile de ne pas livrer à la publicité », affirme en effet que « si la France veut faire plus tard de nouvelles acquisitions, elle aura la libre disposition de ce qui appartient au Cambodge ». Une vingtaine d'années plus tard, Sylvain Raffegaud, sculpteur remplissant une mission pour le compte du musée du Trocadéro, sera encore plus explicite, en affirmant à propos du roi que « pour laisser enlever des pièces il n'y avait pas de préjugés, il fermerait volontiers les yeux si personne ne voyait rien [...] mais à cause de son peuple il ne pouvait paraître prêter la main à laisser enlever rien et qu'il ne pouvait donner d'autorisation. »<sup>84</sup>.

Quelles qu'aient été les véritables circonstances de cette entrevue, les voyageurs reprennent la route le lendemain, 30 juillet 1873, à midi. À eux se sont joints trois interprètes et un mandarin de la cour du Cambodge, porteur de lettres du roi destinées à faciliter le contact de la mission avec les autorités locales. Le soir de ce même jour, ils jettent l'ancre devant Compong Chenang<sup>85</sup>, à une centaine de kilomètres, dont ils repartent le lendemain, munis d'un pilote indigène pour entrer dans le lac Tonlé Sap, appelé alors de manière générale Grand Lac.

C'est à ce moment que, grâce à une carte généreusement prêtée par Jean Moura, Représentant du protectorat français à Phnom Penh, le programme des excursions à venir reçoit une première définition, assez vague si l'on en croit le rapport officiel. La mission devra passer successivement par les provinces de Compong Soai<sup>86</sup>, Stung, et Checreng<sup>87</sup>, avant d'entrer en territoire siamois pour s'arrêter sur les sites d'Angkor Thom et Angkor Vat. Les voyageurs projettent ensuite de « reconnaître d'autres antiquités khmers (*sic*) signalées

---

<sup>82</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>83</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

<sup>84</sup> Lettre adressée à Louis Delaporte, le 11 février 1891. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>85</sup> Kompong Chhnang : ville chef lieu de la province du même nom, sur les bords du lac Tonlé Sap.

<sup>86</sup> Kompong Svay : district de la province de Kompong Thom, au Cambodge.

<sup>87</sup> Chi Kreng : province du Cambodge.

dans le Nord »<sup>88</sup>, puis de passer, sur le chemin du retour, par la province occidentale de Battambang.

### 3. Premières difficultés

Tout ne va cependant pas se passer exactement comme les voyageurs l'entendent. Malgré les promesses faites par Norodom I<sup>er</sup>, passé Phnom Penh leur progression se heurte à plusieurs difficultés. Dès la deuxième étape, en effet, la mission se retrouve face à une pénurie de main d'œuvre. Arrivés à Compong Thom le 1<sup>er</sup> août 1873, on annonce en effet à ses membres qu'il est impossible de trouver dans aucun village des environs les moyens de transport dont ils ont besoin. Afin de se sortir de ce mauvais pas, on leur conseille de s'adresser à un haut fonctionnaire, alors en mission à Stung<sup>89</sup>.

Puisqu'il leur faut envoyer au préalable un message prévenant de leur arrivée prochaine, puis acheminer au moins le commandement de la mission dans la ville de Stung, les explorateurs décident de prolonger leur séjour à Compong Thom. François Bouillet peut ainsi poursuivre le relevé du Stung Sen, rivière qui baigne leur étape. Louis Delaporte, accompagné du reste de ses collaborateurs, revient quant à lui légèrement sur ses pas, et part en excursion à Phnom Sontuc<sup>90</sup>, mont sur lequel les voyageurs se contentent, une fois n'est pas coutume<sup>91</sup>, d'observer la présence « de gigantesques statues de Bouddha [...] et de divers monuments sculptés sur le rocher. »<sup>92</sup>.

Le 3 août, l'ensemble du personnel appareille pour Stung. Après quatre jours de voyage, et comme cela sera le cas plusieurs fois au cours des mois à venir, la *Javeline* est cependant obligée de rester à l'arrêt, près d'un « pauvre hameau »<sup>93</sup>, sa taille ne lui permettant pas de progresser plus avant dans le cours d'eau à l'embouchure duquel les explorateurs sont parvenus. Les membres de la mission prennent donc place, avec leur matériel de campagne, dans leur chaloupe, et débarquent finalement à Stung.

Après les cadeaux rituels, les projets de Louis Delaporte subissent une nouvelle déconvenue. Il s'était en effet donné pour objectif d'éviter le plus possible les trajets par voie

---

<sup>88</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>89</sup> Stung Treng : capitale de la province du même nom, située au point de jonction entre le Mékong et la rivière Se Kong.

<sup>90</sup> Phnom Santuk : temple situé à 18 km de Kompong Thom.

<sup>91</sup> Sans doute n'est-ce là qu'une conséquence du manque de moyens matériels que les voyageurs rencontraient alors, ou du caractère apparemment hautement fréquenté du lieu.

<sup>92</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.



terrestre, généralement malcommodes pour le personnel, dangereux pour le matériel le plus fragile – Delaporte réalisait ses photographies sur des plaques de verre, supportant difficilement les cahots –, et ne permettant pas de véhiculer des pièces trop lourdes ou imposantes. Or, on lui indique que les ruines qu’il désire visiter ne sont pas assez facilement accessibles par voie fluviale. Heureusement pour lui, néanmoins, les chars nécessaires ont déjà été préparés, et il peut reprendre la route dès le lendemain. Quelques journées encore, et la mission accède enfin à son premier grand chantier : Préa Khan.

#### 4. Premier chantier : Préa Khan<sup>94</sup>

Les membres de la mission restent groupés pendant une vingtaine de jours, à partir du 10 août 1873, dans un campement établi en dehors d’un village situé « au milieu d’un groupe de ruines »<sup>95</sup>. Après des investigations préliminaires, qui amènent la reconnaissance de monuments signalés par des expéditions précédentes – Pontey Préa Khan, visitée par Ernest Doudart de Lagrée –, et véritables découvertes – Preah Thkol<sup>96</sup>, selon la relation du *Journal officiel* « appelé par les indigènes Preasat Prathcol » –, excavations et études commencent.

Chacun des collaborateurs de Delaporte est chargé d’une tâche précise. François Bouillet effectue les relevés géographiques et dirige le percement des voies destinées au transport futur des originaux et moulages recueillis sur place. Félix Faraut « avec l’aide des dessinateurs et d’hommes choisis »<sup>97</sup> s’occupe d’étudier la citadelle elle-même, tandis qu’à l’intérieur de son enceinte, Ratte se concentre sur les monuments de Preah Thkol et Preah Tomrei. Des deux médecins de la mission, le rapport confie seulement qu’Harmand est chargé « d’excursions aux environs »<sup>98</sup>. Jullien, non mentionné dans cette première partie des relations, a sans doute commencé à œuvrer pour le Muséum d’Histoire naturelle, sans participer aux recherches archéologiques générales. Louis Delaporte, quant à lui, ne semble pas s’attacher à un site ou une activité spécifique. Chef de sa mission, il organise les fouilles, choisit les morceaux d’architecture et les sculptures à enlever ou mouler. Il n’en néglige pas

---

<sup>93</sup> Idem.

<sup>94</sup> Les voyageurs étant encore alors en territoire cambodgien, il doit s’agir du site que l’on nomme aujourd’hui le Preah Khan de Kompong Svay (orthographe modernisée du nom de la province que Louis Delaporte appelle « Compong Soai »), pour le distinguer du Preah Khan d’Angkor. Ce dernier se situait, au XIX<sup>e</sup> siècle, dans le royaume de Siam.

<sup>95</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>96</sup> Temple situé au centre du baray (bassin) présent dans le Preah Khan de Kompong Svay.

<sup>97</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>98</sup> Idem.

pour autant les activités de terrain : photographie, estampage et dessin font également partie de ses occupations.

Aucune de ces occupations ne serait cependant possible sans ce que les textes donnent à ressentir comme une véritable petite foule de travailleurs anonymes. Dans ces premiers jours, le « personnel indigène »<sup>99</sup>, occupé essentiellement à dégager les abords des monuments, se monte déjà à une cinquantaine d'hommes. Le 13 août, soit trois jours après l'installation à Préa Khan, quand les autorités locales eurent fini de rassembler la main d'œuvre disponible, que les lettres données à la mission par Norodom I<sup>er</sup> engageaient à fournir à Louis Delaporte, ce nombre est doublé. Il est alors possible de commencer les opérations de recueil et de transport des pièces les plus importantes en poids et en taille. Comme les autres, celles-ci demandent en effet à être amenées à une lieue du campement de la mission, au bord d'un cours d'eau qui, une fois la saison des pluies commencée, pourra être utilisé pour les charrier, à bord de radeaux spécialement construits, jusqu'aux embarcations principales de l'expédition.

#### 5. De Préa Khan à Méléa

Après vingt jours de travaux, selon le rapport officiel<sup>100</sup>, le chantier entamé à Préa Khan est pratiquement achevé, et Louis Delaporte décide de diviser ses collaborateurs en trois équipes.

La première, sous la direction de Jules Harmand, reste quelques jours de plus à l'étape, « pour surveiller la construction des radeaux et les derniers transports de pierres »<sup>101</sup>. La seconde, menée par François Bouillet, comprenant le docteur Jullien et Félix Faraut, doit quant à elle se rendre à la prochaine étape, Méléa, faisant des haltes plus ou moins longues pour visiter divers monuments, parmi lesquels Preasat Pram<sup>102</sup> et Spean Tahom<sup>103</sup>. Delaporte

---

<sup>99</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>100</sup> Curieusement, le journal retrouvé dans les archives familiales Delaporte fait état de sept à huit jours seulement passés à Preah Khan. L'entrée du 10 août signale l'arrivée à Preah Khan, à 4 heures du soir, les ordres de répartition des équipes apparaissent le 17, et l'arrivée à Méléa le 20. L'impression du rapport officiel ne présente cependant pas d'erreur de typographie, puisque le manuscrit envoyé par Louis Delaporte au ministère de l'Instruction publique indique lui aussi un séjour de 20 jours à Preah Khan.

<sup>101</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>102</sup> Prasat Pram : temple localisé dans le site de Koh Ker.

<sup>103</sup> Spean Ta Ong : pont situé à 20 km à l'Est de Beng Méaléa, sur la route du Preah Khan de Kompong Svay.

et Ratte, enfin, se chargent d'une excursion sur le site de Ponteay Ka Ker<sup>104</sup>, avant de prendre eux aussi la route de Méléa.

Les relations du voyage renseignent uniquement l'itinéraire de cette dernière subdivision de la mission : cinq jours de marche aller et retour depuis Préa Khan, pour une seule journée passée sur ce site. Louis Delaporte y recueille néanmoins deux œuvres d'art<sup>105</sup>. Revenu sur l'ancien campement pour vérifier l'avancée de l'œuvre dirigée par Harmand, Delaporte, selon ses propres mots, se hâta « de rejoindre le reste de la mission », non sans s'arrêter, sur le chemin, « à Préasat Pram [...] [au] pont khmer de Spean Tahom et [au] monument nouveau de Preasat Taem<sup>106</sup> »<sup>107</sup>.

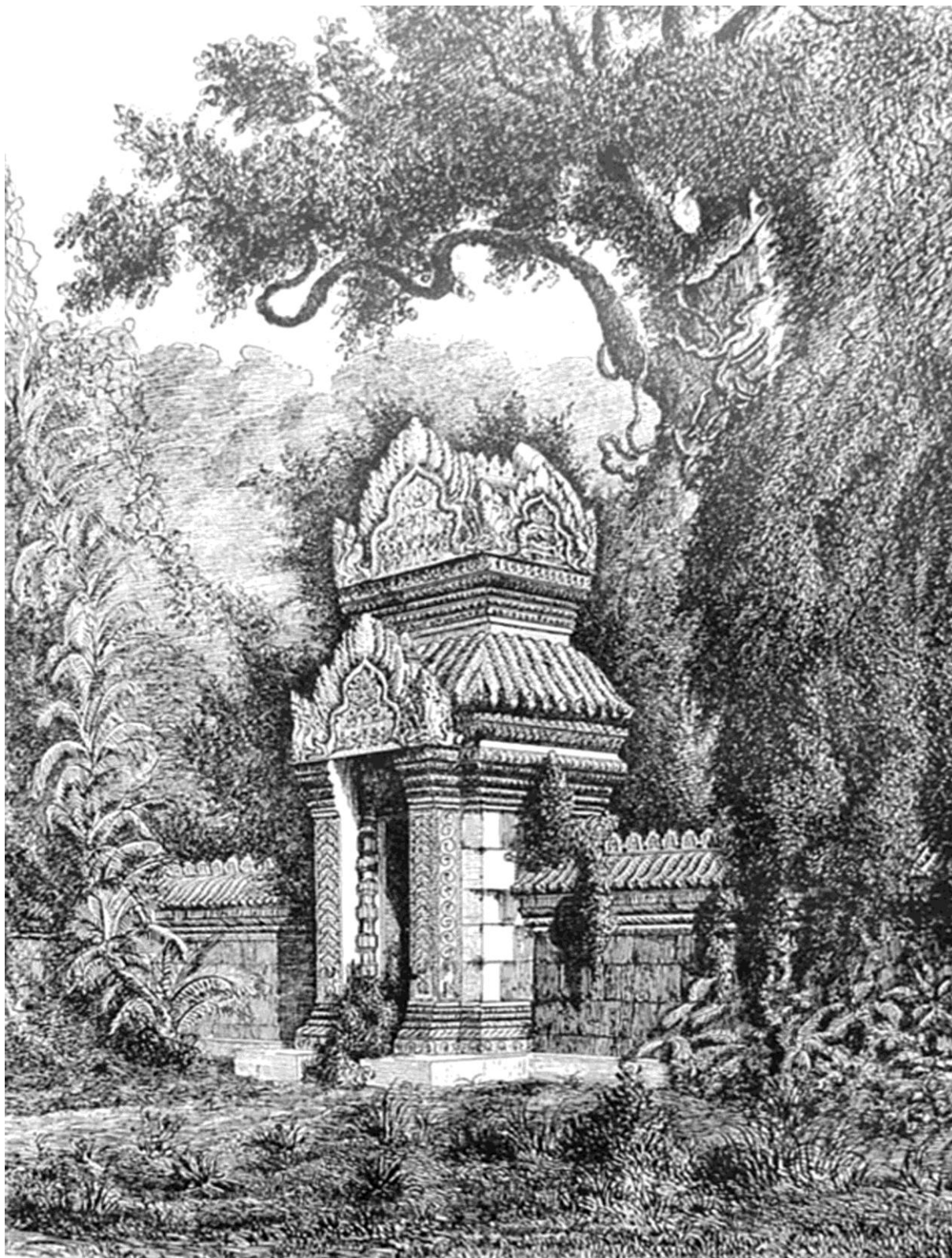
---

<sup>104</sup> Koh Ker : monument situé à environ 100 km au Nord-Est du groupe d'Angkor.

<sup>105</sup> Le détail des moulages exécutés et des originaux emportés ne pouvant à ce stade qu'alourdir le récit, et demandant, pour certaines raisons, d'être analysé précisément, il sera donné dans un paragraphe suivant, après avoir terminé l'évènementiel de la mission de 1873.

<sup>106</sup> Aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée pour ce nom.

<sup>107</sup> Citations extraites du rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.



VUE PRISE DANS LES RUINES DE PRASAT-PRAM.  
(La porte du Nord.)

« Vue prise dans les ruines de Prasat- Pram. (La porte du Nord.) ». (Extrait de : L. Delaporte, *Voyage au Cambodge...*, p. 115)

## 6. Séjour à Méléa et passage vers le Siam

Le 27 août, selon les rapports manuscrit et imprimé, Louis Delaporte retrouve à Méléa la majorité de ses collaborateurs. Arrivée sur place quelques jours plus tôt, l'équipe de François Bouillet avait déjà bien avancé dans la reconnaissance du groupe de ruines, le dégagant en totalité, dressant un plan complet et ayant déjà mis de côté les sculptures jugées intéressantes.

Heureuse initiative, car les premiers orages commencent à entraver l'avancée du chantier, et à mettre à rude épreuve la santé des Français. Par ailleurs, malgré l'adjonction, le 30 août, du personnel resté sous la direction de Jules Harmand à Préa Khan, le commandement de la mission se trouve privé d'un homme, le médecin ayant été forcé, dès son arrivée, de repartir pour Stung. L'équipage de la canonnière demeurée au mouillage subissait en effet une forte épidémie de dengue. Malgré ces difficultés, l'activité de la mission ne se ralentit cependant pas outre mesure. Quelques changements d'organisation se font sentir. François Bouillet dirige, en l'absence d'Harmand, l'évacuation des sculptures, et le docteur Jullien fait, pour la première fois, une véritable apparition dans le compte rendu des événements, sans toutefois que soit indiqué quel fut exactement son champ de recherches<sup>108</sup>.

L'exploration de Méléa visiblement sous contrôle, Delaporte décide de visiter les alentours, cherchant à déceler la présence d'ensembles encore inconnus. Devant, pour ce faire, se reposer sur les connaissances des « gens du pays »<sup>109</sup>, il parvient, à force d'investigations à faire conduire certains membres de son équipe à Preasat Cong Phluc, où il se déplace lui-même, et à Krush<sup>110</sup>. Cette dernière reconnaissance est menée par Ratte, qui est immédiatement après chargé de pousser son exploration jusqu'au massif montagneux de Phnom Coulen<sup>111</sup>.

Après une période variant, selon les sources, de dix jours – journal de voyage – à trois semaines – rapports officiels –, le corps de la mission se divise une nouvelle fois. Le groupe le plus nombreux, emmené par François Bouillet, se dirige directement sur la prochaine étape

---

<sup>108</sup> Louis Delaporte, dans le rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, se borne à affirmer que Jullien « avait fait d'intéressantes découvertes aux environs ».

<sup>109</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril &874.

<sup>110</sup> Aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée pour ce nom.

<sup>111</sup> Phnom Kulên : site localisé au Nord-Est du groupe d'Angkor.

importante, Angkor Thom, qu'il gagne, après un arrêt à Siem Reap<sup>112</sup>, le 2 septembre 1873. Louis Delaporte et Ratte font, quant à eux, un détour par Phnom Boc<sup>113</sup>. Cependant, atteints par des accès de fièvre, ils doivent renoncer à plusieurs excursions supplémentaires, et rejoignent finalement Angkor Thom dix jours après leurs collaborateurs.

#### 7. Séjour sur les sites archéologiques d'Angkor Thom et Angkor Vat

D'une manière générale, l'exploration des sites d'Angkor Thom et Angkor Vat est, dans les documents produits par Louis Delaporte, moins bien renseignée que le reste du voyage. Le journal, tenu de manière plus ou moins régulière et détaillée jusqu'au 2 septembre 1873, s'arrête après cette date. Les rapports, s'ils s'étendent assez longuement sur la description des monuments et de leur décoration, ne font presque jamais état des réelles opérations entreprises sur place. Les événements de ce dernier mois de fouilles<sup>114</sup> sont un peu plus précisément décrits dans le récit qu'en donne le capitaine Auguste Filoz<sup>115</sup>. Ce dernier, disposant il est vrai de davantage de place pour relater son histoire que quelques pages insérées dans une publication quotidienne, présente de manière assez détaillée les conditions de vie et de travail des hommes qu'il rejoint dans le courant du mois de septembre 1873.

À ce moment du voyage, l'équipe s'est encore agrandie par rapport à l'étape précédente. Selon Auguste Filoz, ce sont en effet « environ cent cinquante hommes, officiers, dessinateurs, matelots, interprètes, cuisiniers, hommes de corvée, etc. »<sup>116</sup> qui s'affairent sur le campement principal. Selon les rapports officiels, une telle recrudescence de force n'est pas due à un accroissement de la charge de travail, mais plutôt à la nécessité de pallier le ralentissement des opérations dû à l'augmentation du nombre de malades sur le campement.

Contrairement aux autres chantiers, Delaporte se contente, à Angkor Thom puis Angkor Vat, de prendre de prendre des photographies, faire lever plans et dessins des monuments, et exécuter des moulages des morceaux les plus intéressants.

Aucune pierre, aucune statue, n'est prélevée, respectant en cela les ordres du roi du Siam Rama V interdisant le prélèvement d'objets d'art sur son territoire. L'ensemble des

---

<sup>112</sup> Capitale de la province du même nom, au Nord du lac Tonlé Sap.

<sup>113</sup> Phnom Bok : site porche de Siem Reap.

<sup>114</sup> Le retour à Saigon s'effectue dans le courant du mois d'octobre 1873.

<sup>115</sup> *Cambodge et Siam, voyage et séjour aux ruines des monuments khmers*, Paris, Libr. Gedalge, 1889.

<sup>116</sup> A. Filoz, *Cambodge et Siam, voyage et séjour...*

membres scientifiques de la mission, au contraire, semble s'atteler plus ou moins heureusement aux techniques inoffensives de l'estampage, du moulage, ou de la reproduction dessinée ou photographiée. Au Baïon<sup>117</sup>, temple central du site d'Angkor Thom, François Bouillet dirige les opérations de dégagement et d'étude. Le docteur Jullien, dont les actions sont pour la première fois caractérisées, se consacre, dans le même édifice, à des « essais de moulages des bas-reliefs »<sup>118</sup>. Il expérimente des recettes ne faisant pas appel aux traditionnels plâtre et ciment, « provisions [...] entièrement mises hors de service lors de la traversée des torrents »<sup>119</sup>. Le capitaine Filoz tentera peu après de les améliorer « au pied d'Angkor Wat (*sic*) »<sup>120</sup>.

La même attitude respectueuse est observée durant les excursions secondaires qui mènent certains des collaborateurs de Delaporte successivement à Préa Khan, Ta Prohm<sup>121</sup>, Ekdey<sup>122</sup>, puis Ba-Phuon<sup>123</sup>, Pimanacas<sup>124</sup>, Preapithu et Takeo<sup>125</sup>, tous monuments situés dans les limites de l'ancienne cité d'Angkor.

L'exploration de Takeo ne sera cependant pas achevée immédiatement. Ratte, que le chef de l'expédition avait dépêché sur place, tombe gravement malade, et doit être ramené d'urgence à Siem Reap. Ce rapatriement marque le début d'une période difficile pour la mission dirigée par Louis Delaporte. Les conditions de travail se détériorent de plus en plus. Affaiblis par l'environnement malsain, les voyageurs doivent abandonner le campement établi au sein des ruines d'Angkor Thom. Fièvre et dysenterie se répandent plus rapidement qu'auparavant autant parmi les Français que les indigènes, et le surplus de personnel, qui paraît avoir en partie servi à compenser les incapacités plus ou moins longues dues à ces maladies, ne suffit plus.

## 8. Abandon forcé de la mission

Quelques jours après l'arrivée du capitaine Auguste Filoz, décision est prise de ramener l'ensemble des membres de la mission à Siem Reap. Dans cette ville, Louis

---

<sup>117</sup> Bayon.

<sup>118</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>119</sup> *Idem*.

<sup>120</sup> *Idem*.

<sup>121</sup> Temple situé à l'Est d'Angkor Thom.

<sup>122</sup> Banteay Kdei : temple situé à l'Est du site d'Angkor Thom.

<sup>123</sup> Baphuon : temple localisé dans le site d'Angkor-Vat, au Nord-Ouest du Bayon.

<sup>124</sup> Phimeanakas : temple situé dans l'enceinte d'Angkor Thom.

<sup>125</sup> Ta Keo : temple situé à l'Est d'Angkor Thom.

Delaporte est attendu par Étienne Aymonier, adjoint au Représentant du protectorat français au Cambodge, venu au Siam proposer son aide à la mission. Aymonier est également porteur d'une dépêche du gouverneur de Cochinchine enjoignant aux voyageurs de presser la fin de leurs recherches, pour revenir à Saigon et préparer l'expédition du Tonkin.

Mais hâter le restant des opérations ne sera pas suffisant. En effet, Louis Delaporte, gravement malade à ce moment du voyage, a confié depuis quelques jours déjà le commandement à son second, François Bouillet, également affaibli. De l'« état-major entier »<sup>126</sup>, seul Jules Harmand demeure alors véritablement valide. Face à ces circonstances, prendre la route la plus directe jusque Phnom Penh, puis Saigon, apparaît comme la meilleure solution. Une équipe réduite est néanmoins laissée à Angkor Vat, sous la direction du capitaine Filoz, tandis qu'Étienne Aymonier accepte de se rendre, avec la chaloupe, à l'embouchure de la rivière de Stung, pour récupérer certaines sculptures arrivées là par radeau.

La canonnière la *Javeline* retrouve donc seule son mouillage de Phnom Penh, le 10 octobre 1873<sup>127</sup>. Les barques chargées de sculptures provenant de Méléa, qu'elle traînait à la remorque, ne vont pas plus loin. Jean Moura, Représentant du protectorat français, accepte de s'occuper du rassemblement de l'ensemble des moulages et originaux recueillis par la mission, ainsi que de leur expédition en France. Trois jours plus tard, l'arrivée de Louis Delaporte et de son état-major à Saigon marque l'arrêt définitif de la mission aux ruines khmères.

#### 9. Retour à Saigon : prêts pour repartir au Tonkin ?

Le 13 octobre 1873, l'ensemble du personnel de la mission d'exploration des ruines khmères est donc de retour à Saigon. Louis Delaporte et ses collaborateurs y retrouvent un climat de grande effervescence autour du projet d'exploration du Tonkin.

Alors qu'ils évoluaient au sein des sites archéologiques du Cambodge et du Siam, les entreprises de Jean Dupuis, ancien rival de Louis Delaporte, avaient en effet connu une issue compliquée. Ses relations avec les autorités du Tonkin, province dans laquelle il désirait pouvoir mener librement un commerce d'armes à destination des mandarins du Yunnan, en

---

<sup>126</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>127</sup> La version du rapport publiée au *Journal officiel* comporte une coquille, donnant une étape à Phnom Penh le 30 octobre, suivie d'une arrivée à Saigon le 13 du même mois.



lutte contre la communauté musulmane établie dans cette partie de la Chine, s'étaient particulièrement dégradées. Il était alors en butte à une guérilla quotidienne. Selon la relation qu'il donne des événements<sup>128</sup>, Dupuis n'était pas le seul à se trouver aux prises avec l'hostilité des populations locales. Monseigneur Puginier, évêque du Tonkin, craignait ainsi pour sa sécurité et celle des communautés catholiques qu'il dirigeait.

Répondant aux appels des deux hommes, l'amiral Dupré, gouverneur de Cochinchine, choisit, au mois d'octobre 1873, d'intervenir par la force. Trois jours seulement avant l'arrivée de la mission aux ruines khmères, un corps expéditionnaire de deux cent vingt-deux hommes, commandé par Francis Garnier, a quitté Saigon pour Hanoi, ville dans laquelle Jean Dupuis était bloqué depuis près de six mois.

L'état-major de la mission menée par Louis Delaporte était presque exclusivement composé de militaires. On comprend, dès lors, l'empressement de Dupré à voir ces hommes rentrer à Saigon, pour prendre le chemin tracé par le ministère de la Marine en avril 1873. Louis Delaporte lui-même n'est pas réellement dupe. Dans une lettre datée de septembre 1873, mais écrite bien plus probablement dans la deuxième moitié du mois d'octobre<sup>129</sup>, il affirme d'ailleurs, expliquant les raisons pour lesquelles il ne se désole pas d'être forcé, en raison de son état de santé, d'abandonner son voyage au Tonkin : « Ma liberté d'ailleurs m'était refusée, je devais en toute circonstance subordonner ma conduite à la marche politique des affaires et sans vouloir me le dire, on me donnait à commander non pas une mission scientifique mais une petite canonnière armée en guerre. ».

Delaporte n'aura pas à signifier son refus de s'engager dans les entreprises dirigées par l'amiral gouverneur de Cochinchine. À peine arrivé à Saigon, il est en effet transféré à l'hôpital, et assez vite déclaré inapte au service. Décision est donc prise de le rapatrier au plus vite en France.

Si le chef de la mission arrive assez facilement à se soustraire à ces projets contraires à ses propres désirs, il n'en est pas de même de certains de ses collaborateurs. L'enseigne de vaisseau Balny d'Avricourt fut ainsi forcé de prendre part aux combats du Tonkin. Il y trouva la mort, à la fin de l'année 1873.

---

<sup>128</sup>J. Dupuis, « L'ouverture du fleuve Rouge... »

<sup>129</sup> Les dates indiquées sur la correspondance privée de Louis Delaporte au crayon de papier, comme c'est le cas ici, n'ont pas été notées par Delaporte ou ses correspondants, mais par l'un de ses descendants.

Le restant de l'état-major constitué par Louis Delaporte connaît toutefois un destin meilleur. Très peu d'entre eux désirent reprendre le projet de mission avorté. Ratte refuse ainsi les propositions faites par le gouvernement de la Cochinchine de « l'envoyer étudier les richesses géologiques »<sup>130</sup> du Tonkin. Le docteur Jullien voudrait quant à lui, sitôt sa santé rétablie, repartir en direction du lac Tonlé Sap pour compléter ses travaux d'ichtyologie. Au final, seuls François Bouillet et Jules Harmand prendront le chemin prévu au départ, officiellement pour s'occuper, respectivement, de l'hydrographie de l'estuaire du Song-Coï, et d'histoire naturelle.

## D. RÉSULTATS

### 1. Œuvres originales

L'avant-dernière partie du rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, donne, dans leurs grandes lignes, les résultats de la mission dirigée par Louis Delaporte. La première section concerne l'« acquisition d'environ soixante-dix pièces de sculpture et d'architecture ». Il est difficile de déterminer l'exacte provenance de chacun des articles cités dans cette liste. Aucune mention de lieu ne les accompagne, et leur description souvent très sommaire rend difficile l'établissement d'une corrélation exacte avec les indications concernant les pièces prélevées fournies par Louis Delaporte dans le courant de son récit.

Le premier inventaire des collections rapportées par la mission de 1873 date, quant à lui, de 1875<sup>131</sup>. S'il mentionne, de manière générale, dans quels monuments ont été pris les originaux ou exécutés les moulages, il n'est pas pour autant réellement possible de s'appuyer sur lui pour dresser un répertoire précis des objets d'art issus du premier voyage de Louis Delaporte. Aucune distinction n'y est en effet établie entre les travaux effectués par Delaporte et ceux de ses deux successeurs immédiats, Auguste Filoz, resté à Angkor Vat après le départ du reste de l'état-major, et Félix Faraut, qui se verra confier la direction d'un second voyage dans les premiers mois de 1874.

---

<sup>130</sup> Lettre rédigée par le gouverneur de Cochinchine, le 25 octobre 1873. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>131</sup> Il est publié en annexe dans l'ouvrage du comte de Croizier, *L'art khmer : étude historique des monuments de l'ancien Cambodge avec un aperçu général sur l'architecture khmer et une liste complète des monuments explorés suivi d'un catalogue raisonné du musée khmer de Compiègne*, Paris, E. Leroux, 1875.

## Le premier voyage dirigé par Louis Delaporte

Le paragraphe qui suit, présentant une liste des œuvres originales recueillies pendant le voyage de 1873, va cependant essayer, en croisant l'ensemble des informations disponibles, d'établir les localisations originales de la plupart de ces œuvres<sup>132</sup>.

- Un « Groupe de deux géants accroupis, dont le plus grand à cinq têtes et dix bras, supportant un corps de dragon à neuf têtes » (Préa Khan d'Angkor)
- Un « géant debout », sans doute prélevé à Preah Thkol. Louis Delaporte affirme en effet y avoir saisi un tel personnage appuyé sur une massue. Par ailleurs, Edme de Croizier fait mention d'un géant venu de ce monument, mais sans donner plus de détails.

---

<sup>132</sup> Les informations et citations de ce paragraphe proviennent, sauf information contraire, du rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.



**L'un des gardiens du temple Préa-Tcôl**

« L'un des gardiens du temple Préa-Tcôl » : exemple d'œuvre d'art recueillie par Louis Delaporte en 1873. (Source : L. Delaporte, *Voyage au Cambodge...*, p. 75)

- « Trois lions de diverses grandeurs ». Il est certain que l'un d'entre eux fut pris au Préa Khan de Compong Soai, et un deuxième à Preah Thkol. Le catalogue établi par Edme de Croizier en 1875 mentionne plusieurs lions venus de Préa Khan. Le troisième animal provient donc, probablement, du Préa Khan de Compong Soai.
- Une « statue à huit bras », sans doute une statue que Louis Delaporte décrit comme brisée et possédant plusieurs bras, récupérée à Preah Thkol.
- Une « statue de danseuse », extraite du site de Ponteay Ka Ker.
- « Plusieurs statues ou fragments de statues de Bouddha », dont l'une au moins vient du Préa Khan de Compong Soai
- Un « fragment de pilastre sur lequel sont sculptées en demi-relief deux femmes nues jusqu'à la ceinture, tenant une fleur de lotus ». Ce morceau viendrait-il de sites situés sur le territoire siamois ? La note complémentaire transmise en même temps que le rapport officiel au ministère de l'Instruction publique, faisant état, de manière confidentielle, du détournement de l'interdiction édictée par le roi du Siam d'emporter à l'étranger des œuvres d'art, parle en effet d' « un fragment de pilastre représentant deux femmes en bas-relief »<sup>133</sup>.
- « Deux extrémités de balustrade figurant des dragons à cinq têtes », provenant de Préa Tomrei<sup>134</sup>.
- Une « tête à quatre faces et deux autres belles têtes », prises à Phnom Boc.
- Deux entablements de porte, le premier décrit simplement comme « sculpté », le second « représentant neuf danseuses en haut relief ».
- Une « colonnette octogonale sculptée » en grès, provenant selon le catalogue de 1875 de Méléa.
- « Divers fragments de chapiteaux, piliers, pilastres, corniches et soubassements sculptés ». Une partie d'entre eux a pour origine Méléa.
- Des « barreaux de fenêtres ornés de sculptures d'un goût exquis », issus vraisemblablement de Preah Thkol.

---

<sup>133</sup> A.N. F<sup>17</sup> 4489.

<sup>134</sup> Preah Damrei : temple situé au Sud-Est du groupe du Preah Khan de Kompong Svay.

- Des « bornes de pagodes également ornementées, petits fragments de bas-reliefs, etc., etc. »<sup>135</sup>, provenant selon le texte du rapport au moins du Préa Khan de Compong Soai, et plus sûrement d'à peu près tous les chantiers.

Selon les relations officielles, ces pièces originales ne proviennent que de la première partie de la mission d'exploration des ruines khmères. L'enlèvement des œuvres d'art sur les chantiers de fouille ouverts par Louis Delaporte n'était en effet autorisé que sur le territoire contrôlé par le roi du Cambodge. Détacher sculptures et fragments architecturaux dans les sites archéologiques qui appartenaient alors au royaume du Siam était en revanche parfaitement illégal.

Illégal ne signifie toutefois pas impossible. Dans la note complémentaire qu'il joint au manuscrit de son rapport officiel<sup>136</sup>, Louis Delaporte explique ainsi en détail les méthodes à appliquer pour déjouer les interdictions des autorités siamoises. À le lire, emporter à l'insu du gouvernement du Siam « des sculptures [...] des monuments d'Angkor »<sup>137</sup> semble relativement aisé. Pour arriver à ses fins, il suffit en effet d'appliquer les manœuvres encouragées par l'État français au Cambodge : offrir aux gouverneurs locaux des cadeaux de valeur suffisante pour qu'ils ne se sentent pas lésés par la perte des œuvres d'art désirées, ou bien leur octroyer des « gratifications »<sup>138</sup>.

Cette ligne de conduite permet à la mission de 1873 de repartir avec des prises d'une valeur assez considérable. Comme à son habitude, Louis Delaporte ne précise que les « principaux » de ces « morceaux intéressants »<sup>139</sup>. Il s'agit d'« une portion de fronton représentant des danseuses ; un entablement de porte très orné ; un fragment de pilastre représentant deux femmes en bas-relief ; deux têtes de Bouddha ; de petits fragments de frontons sculptés ; un dragon à cinq têtes »<sup>140</sup>.

---

<sup>135</sup> La formulation de cette dernière expression montre l'une des tendances qui vont diriger l'œuvre de Louis Delaporte, spécialement dans les premières années des Musées khmers de Compiègne puis du Trocadéro : mouler beaucoup et prélever en abondance, parfois sans discriminer entre l'essentiel et l'accessoire. Selon lui, en effet, des pièces de peu d'importance sont remarquablement utiles pour contribuer à l'impression d'ensemble de la collection, et pourront être remplacées plus tard par des œuvres d'une valeur artistique ou archéologique supérieure.

<sup>136</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>137</sup> Note complémentaire au rapport de la mission de 1873. (A.N. F<sup>17</sup> 4489)

<sup>138</sup> État détaillé des dépenses de la mission, accompagnant le rapport et la note complémentaire remis au ministère de l'Instruction publique par Louis Delaporte. (Arch. nat. F<sup>17</sup> 4489)

<sup>139</sup> Citations extraites de la note complémentaire au rapport de la mission de 1873. Le catalogue établi par Edme de Croizier en 1875 ne donne par ailleurs la provenance « Angkor » qu'à des moulages.

<sup>140</sup> Note complémentaire du rapport de la mission de 1873. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

La pièce la plus difficile à obtenir fut sans doute le « groupe de deux géants dont l'un, à cinq têtes, tient entre ses dix bras les neuf têtes du dragon », qui deviendra une des obsessions de Louis Delaporte pour les années à venir. Ces problèmes furent avant tout dus à la masse des pierres à déplacer. Selon Louis Delaporte, en effet, une fois « les trente lourdes pierres » qui composaient l'ensemble descellées et prêtes à être emportées de leur lieu d'origine, le monument de Preah Khan, le gouverneur de la province « voyant une masse considérable fut effrayé et refusa de [...] la laisser enlever ». Passant outre, la mission demande alors au gouvernement de Phnom Penh les barques nécessaires au transport des géants démantelés, barques qui arrivent quelques jours plus tard, au moment même où le « mandarin »<sup>141</sup> récalcitrant fournissait les dix embarcations nécessaires. Malheureusement pour Delaporte, cette sculpture dut attendre encore quelque temps avant de prendre définitivement le chemin de la France. Lors d'un fort orage, l'une des barques, qui portait les neuf têtes du serpent, coula au fond du lac Tonlé Sap. Malgré les assurances que Jean Moura donna au chef de la mission, il fallut attendre 1875 et le passage sur place de Jules Harmand, en charge de sa première expédition scientifique, pour que ces morceaux manquants soient retirés de l'eau.

L'enlèvement d'œuvres d'art siamoises par les équipes de Louis Delaporte ne soulève en définitive aucun réel problème diplomatique. Pourtant, et bien que Delaporte expose très simplement cette pratique, lorsqu'elle s'intègre dans le récit de ses chantiers archéologiques cambodgiens, il désire néanmoins la garder secrète, lorsqu'il s'agit du Siam.

Évoquant les continuations possibles de son travail en Indochine, Louis Delaporte indique, dans la note complémentaire de son rapport<sup>142</sup>, que « le roi de Siam [...] ne refuserait peut être pas l'autorisation de recueillir des objets d'art à Angkor (*sic*), si la demande lui en était directement adressée par le gouvernement français. ». Il semble en effet croire que de nouveaux rapports diplomatiques, favorables à la France, vont s'établir entre cette dernière et le royaume de Siam, à partir de la « revendication » faite alors par les Français des anciennes provinces cambodgiennes. Si cela se réalisait, la balance commencerait à pencher, dans la péninsule indochinoise, en faveur de la France. Afin de protéger les possibles stratégies d'expansion de l'influence française, il est donc préférable de taire l'enlèvement des œuvres

---

<sup>141</sup> Cette citation, comme les précédentes, est issue de la note complémentaire accompagnant le manuscrit du rapport officiel. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>142</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4489.

d'art originales siamoises, afin d' « éviter de donner l'éveil à d'autres gouvernements »<sup>143</sup>, et notamment l'Angleterre, qui, selon Delaporte, s'était vu précédemment refuser des demandes de même nature que les siennes.

## 2. Moulages

Le rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, offre une vision un peu plus détaillée des moulages exécutés durant le voyage. Ceux-ci ont été apparemment le fait des seuls docteur Jullien et capitaine Filoz. Personne ne semble, par ailleurs, avoir tenté d'utiliser cette technique de reproduction avant l'arrivée sur le territoire siamois. Des deux artistes improvisés, Jullien eut le travail le plus reconnu : moulage de la tête de la statue du roi lépreux, et d'un fragment de bas-relief, deux morceaux provenant du Baïon. Auguste Filoz fut en revanche le plus productif.

Le récapitulatif placé au terme du rapport officiel dévoile l'existence de quatre-vingts pièces. Angkor Vat a donné lieu à soixante-quatorze réalisations : « 34 panneaux se faisant suite, moulés sur le plus beau des bas-reliefs » et « quarante pièces diverses moulées sur des sculptures choisies ». Le catalogue de 1875 ne permet pas d'identifier avec certitude les sujets de ces deux groupes de reproductions, ni leurs auteurs. Les six pièces restantes ont été réalisées, l'une à Phnom Crom<sup>144</sup> (une « tête à quatre faces »), et les cinq autres à Préa Khan (des « pilastres sculptés »<sup>145</sup>).

## 3. Etudes des monuments

Complétant ces éléments en trois dimensions, la mission d'étude des ruines khmères a également fait moisson de résultats sur papier.

Il s'agit tout d'abord d' « une collection d'inscriptions »<sup>146</sup>. Préciser leur nombre exact est difficile. Le catalogue établi en 1875, en mentionne quatre : deux provenant d'Angkor Vat, Baïon et une de « Ponteay Prakan », soit du Préa Khan de Compong Soai ou de celui

---

<sup>143</sup> Cette citation, comme les précédentes, est extraite de la note complémentaire du rapport officiel remis par Louis Delaporte au ministère de l'Instruction publique. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>144</sup> Phnom Krom : temple situé au Sud-Ouest d'Angkor Thom.

<sup>145</sup> Les citations de ce dernier paragraphe sont issues du rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.



d'Angkor. On ignore cependant si elles ont été recueillies durant la mission menée par Louis Delaporte, ou pendant les voyages complémentaires d'Auguste Filoz et Félix Faraut. Par ailleurs, l'inventaire établi par Edme de Croizier prenait uniquement en compte les objets effectivement exposés au sein du Musée khmer de Compiègne. Or, Louis Delaporte utilisait les inscriptions avant tout comme des documents de travail, et les destinait donc à son seul usage.

La liste des résultats, de même que les différents récits publiés à la suite de la mission de 1873, ne présentent pas, par ailleurs, la méthode appliquée par Delaporte. Ce dernier n'étant pas spécialiste du relevé d'inscriptions, on peut supposer qu'il a utilisé une technique assez simple, obtenant des résultats proches de ceux que l'on retrouve dans le dossier de mission d'un autre explorateur, Jules Harmand<sup>147</sup>. Les inscriptions seraient alors apparues en léger relief, au dos de feuilles de papier simplement noircies au crayon. Cependant, rien n'exclut que, comme dans le domaine des moulages, les voyageurs se soient livrés à des expérimentations et aient essayé d'obtenir ce que pouvait réaliser des professionnels en la matière. Ils auraient alors utilisé plusieurs feuilles de papier mouillé appliquées successivement, aboutissant à une sorte de moulage dans lequel les signes relevés apparaissent en relief.<sup>148</sup>

---

<sup>146</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>147</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2974/2.

<sup>148</sup> Pour un aperçu plus complet sur les techniques employées par Louis Delaporte et ses collaborateurs sur leurs chantiers de fouilles, voir p. 321 et suivantes.



Estampage présent dans le dossier personnel de Jules Harmand. (A.N. F<sup>17</sup> 2974/2)

Bien plus nombreux sont les dessins, plans et relevés topographiques des monuments visités. La paternité de chacun de ces documents graphiques ne peut être attribuée à aucun collaborateur spécifique de Louis Delaporte. En effet, la plupart, même s'ils apparaissent achevés au terme du voyage, ont été retravaillés, complétés et affinés, parfois plusieurs fois, souvent par des mains différentes de celles qui les ont fait naître.

Chaque site archéologique rencontré, à l'exception d'Angkor Vat, dont le chef de la mission affirme que « le plan a été dressé sous la direction du commandant de Lagrée »<sup>149</sup>, a fait l'objet au moins d'une esquisse de topographie et d'élévation.

Au total, ce sont donc vingt-quatre monuments dont la reproduction sur papier a débuté dès 1873<sup>150</sup> :

- dans le royaume du Cambodge : le Préa Khan de Compong Soai, Preah Tkol, Préa Tomrei, Preasat Pram, Spean Preapit<sup>151</sup>, Spean Tahom, Top Chey<sup>152</sup>, Ka Ker, Méléa, Krush, Preasat Cong Phluc, Ben<sup>153</sup>, Phnom Boc.
- sur le territoire du Siam : Baïon, le Préa Khan d'Angkor, Ta Prohm, Ekdey, Ba-Phuon, Pimanacas, Preapithu, Takeo.

Cette liste est complétée par deux autres ensembles, dont le nom n'apparaît pas dans les relations rédigées par Louis Delaporte. Au Cambodge, Jules Harmand a découvert, dans les alentours de Préa Khan, une ruine inconnue jusqu'à lors. Le dessinateur et mécanicien Penaud en a relevé le plan. Au Siam, il s'agit d'un « monument qui [...] fut signalé au Nord de l'enceinte »<sup>154</sup> d'Angkor Thom. Ces deux derniers groupes figurent sans nul doute au nombre des « dix ruines nouvelles » que Louis Delaporte affirme avoir découvertes, au même titre que Ka Ker « que personne n'avait encore exploré », Krush et Preasat Cong Phluc,

---

<sup>149</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>150</sup> La liste récapitulative placée à la fin du rapport officiel fait état simplement du « levé des plans, dessins, photographies de vingt monuments remarquables », sans donner leurs noms. N'ayant trouvé nulle part de référence aux critères utilisés par Louis Delaporte pour déterminer l'importance artistique ou archéologique des ruines, on ne s'avancera pas à déterminer desquelles il traite dans cette citation.

<sup>151</sup> Aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée pour ce nom. Peut-être s'agit-il d'un pont situé à proximité du site de Preah Pithu, dans l'enceinte d'Angkor Thom ?

<sup>152</sup> Aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée pour ce nom.

<sup>153</sup> Aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée pour ce nom.

<sup>154</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

« deux nouveaux monuments perdus dans les profondeurs de la forêt, à quelques lieues dans l'est de Méléa », <sup>155</sup> et Phnom Bok.

Il n'est pas aussi aisé de déterminer quels monuments ont été photographiés dès la mission de 1873. Le premier catalogue du Musée khmer de Compiègne, dressé par Edme de Croizier, mentionne l'exposition de quelques photos, prises en majorité sur le site d'Angkor Vat. Pour ce qui est du reste, les chercheurs sont confrontés à un problème essentiel : la collection recueillie par les institutions successivement dirigées par Louis Delaporte, et conservée aujourd'hui au sein de la photothèque du musée Guimet, présente un mélange de photos saisies par Delaporte lui-même et par un de ses collaborateurs, Lucien Fournereau. Les archives des deux hommes ne donnent aucune indication précise quant aux sujets choisis, et les photographies elles-mêmes ne portent aucune mention de date. Il est donc pour le moment relativement difficile de déterminer lequel d'entre eux a pris telle ou telle image.

#### **E. RETOUR EN FRANCE : BILAN ET CONSÉQUENCES DU VOYAGE**

Aucun des documents consultés pour cette thèse ne fait mention de la date exacte à laquelle Louis Delaporte rentre en métropole. On peut cependant supposer que ce fut quelques jours avant le 3 décembre 1873, date de la première lettre portant une adresse française, conservée dans les dossiers du ministère de l'Instruction publique pour la période de l'après-mission <sup>156</sup>. Ce courrier provenait de Toulon. Delaporte est-il réellement arrivé dans ce port, alors qu'il indiquait, dans une lettre qu'il avait envoyée à sa famille au moment où il devait être hospitalisé à Saïgon, qu'il devait embarquer pour Marseille ? <sup>157</sup> Ou bien est-il venu dans cette ville pour attendre ses caisses, qui devaient y arriver par le transport suivant ? Aucun renseignement ne permet de choisir entre ces deux hypothèses. Notons simplement qu'une arrivée dans les derniers jours de novembre est cohérente avec la date supposée à laquelle Delaporte a pu quitter la Cochinchine et la durée de la traversée Saïgon-Toulon, ou Saïgon-Marseille.

---

<sup>155</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>156</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>157</sup> Dans une lettre datant d'octobre 1873, Louis Delaporte affirme en effet : « Nous comptons arriver à Marseille dans la nuit de dimanche à lundi. J'y séjournerai 1 ou 2 jours, le temps nécessaire pour régler mes affaires avec le commissaire de marine. De là, j'irai à Paris ». (Arch. fam. corresp.)

Une fois rentré en France, l'arrêt brutal de l'expédition, avant son départ pour le Tonkin, et l'imbroglie provoqué par la double tâche confiée à l'équipe de Delaporte, provoquent pour l'explorateur d'assez sérieuses complications financières.

En théorie, les bailleurs de fonds métropolitains impliqués dans l'exploration scientifique dirigée par Louis Delaporte, le ministère de l'Instruction publique et la Société de géographie, auraient dû, avant le départ du personnel choisi, verser leur participation sur un « compte spécial »<sup>158</sup> dans les caisses du gouvernement de Cochinchine. Dans les faits, cela n'a pas été le cas.

Le 21 mai 1874, las sans doute d'attendre, Jules Krantz, gouverneur de Cochinchine par intérim, se décide à évoquer le problème avec son supérieur hiérarchique, le ministre de la Marine. Cette lettre, dont une copie a été jointe au dossier de la mission dans les archives de l'Instruction publique<sup>159</sup>, indique que, suivant les instructions que lui avait données le directeur des Colonies le 30 avril 1873, il a fourni à Delaporte et ses collaborateurs les fonds nécessaires à l'accomplissement de leur mission. Dans un courrier envoyé deux mois plus tard, le 18 juillet 1874<sup>160</sup>, il précise que ces derniers ont concrètement servi aux « dépenses préliminaires » du voyage, à savoir « les cadeaux destinés aux chefs, les instruments et ustensiles spéciaux ». La demande, formulée l'année suivante, du remboursement des 26 000 F que la colonie a avancés, en plus de sa propre contribution de 30 000 F, apparaît donc très justifiée.

Toutefois, le ministère de l'Instruction publique répond qu'il avait bien été entendu pendant la préparation de l'expédition que sa participation totale serait divisée en deux versements égaux de 10 000 F, répartis sur les budgets de 1873 et 1874. Or, la première de ces sommes a déjà été ordonnancée. Le 16 juin 1873, elle a en effet été versée directement au ministère de la Marine, pour servir « à payer les frais matériels de l'expédition »<sup>161</sup>. Par conséquent, un remboursement éventuel ne concernerait que la moitié de ce qui est exigé. Mais doit-on payer pour un travail qui n'a pas été effectué ? La mission d'exploration du

---

<sup>158</sup> Note du 30 avril 1873. (S.H.M. CC7 alpha n°642)

<sup>159</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>160</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>161</sup> Information contenue dans une note rajoutée au bas d'une lettre de la direction des Colonies en date du 7 avril 1874, avertissant de la transmission des manuscrits du compte-rendu officiel de la mission, de la note complémentaire à ce rapport et de l'état récapitulatif des dépenses des explorateurs. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

## Le premier voyage dirigé par Louis Delaporte

Tonkin a en effet avorté avant même son départ, et il n'est pas certain qu'elle puisse jamais repartir. Le ministère de l'Instruction publique refuse donc, comme l'affirme une note de travail rédigée au bas d'une lettre du 11 septembre 1874<sup>162</sup>, de s'« engager pour l'avenir ». Il va même jusqu'à suggérer, dans le document clôturant l'affaire, le 7 août 1874<sup>163</sup>, que la Cochinchine n'a aucune raison valable, malgré les difficultés que, selon Jules Krantz, elle a à remplir ses caisses par l'impôt durant cette année, de réclamer de l'argent. Il est en effet prévu que, l'année suivante, des crédits supplémentaires soient alloués à la colonie par le ministère de la Marine. Dans l'intervalle, le gouvernement de Cochinchine peut poursuivre ce qu'il avait déjà commencé : vendre à son profit le matériel laissé sur place par la mission.

Louis Delaporte n'est affecté que d'assez loin par ces problèmes relationnels et financiers. Il semble en effet qu'il ne soit véritablement impliqué dans l'affaire qu'au moment où il lui est demandé de justifier l'utilisation de la subvention du ministère de l'Instruction publique. Les notes inscrites dans plusieurs documents conservés dans les archives de cette administration le font apparaître comme préoccupé, effrayé sans doute qu'on puisse le soupçonner de détournement de fonds. S'il peut, durant ses années de célibat, se montrer assez négligent dans le domaine de ses finances personnelles, il se montre en effet, au contraire, très prudent dans ce qui touche à son travail. L'état des dépenses de la mission aux ruines khmères fait ainsi apparaître un parfait respect de l'allocation accordée par le département des Beaux-Arts.

Ces dépenses ont été réalisées entre mai et octobre 1873. La plupart a eu lieu durant le voyage. Si l'on se fonde sur la structure des autres dossiers concernant le travail effectué par Louis Delaporte au service du ministère de l'Instruction publique – musées khmers de Compiègne et du Trocadéro –, plusieurs justificatifs et quittances devaient être joints à l'état des dépenses de la mission. Parmi eux n'ont été conservées que les factures de la fabrique Miltiade Picard, chez laquelle Amédée Delaporte a acheté pour le compte de son frère une partie du matériel de la mission : cadeaux de faible valeur, armes, fourniture pour le dessin et la photographie.

L'utilisation des fonds de la mission de 1873 se répartit comme suit :

---

<sup>162</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>163</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953. Le courrier du 11 septembre ne fait qu'accuser réception de cette lettre.

## Le premier voyage dirigé par Louis Delaporte

- Achats de cadeaux et d'objets d'échange à Paris « par l'intermédiaire de M. Picard commissionnaire [...] et autres »<sup>164</sup> .....2 460 F
- Emballage et transport des caisses .....40 F  
165
- prix du port des cadeaux envoyés à Saigon par la direction des Beaux-Arts .....890 F
  
- Solde d'Alexis Ôm, interprète, pendant deux mois.....140 F
- Solde d'A- Pou, interprète, pendant deux mois.....100 F
- Solde d'A-Kam, interprète, pendant deux mois et demi.....100 F
- Gratifications données aux interprètes pour des « excursions » supplémentaires, définies comme « accompagner les sculptures, visiter les mandarins, procurer des vivres, des hommes de corvée.... &tc... ».....270 F
- Pilotage « aux embouchures et dans le cours des rivières ».....90 F
- « Gratifications aux chefs de Preacan (*sic*) ».....66,60 F
- Coût des « 20 jours passés à Préacan (*sic*) » (« installation, achats de vivres, torches, cire »).....350 F
- Location de 30 chars pendant 15 jours.....450 F
- Solde de 100 indigènes pendant 18 jours « y compris le prix du riz fourni à nos hommes ».....900 F
- Coût de la visite à Ka Ker, incluant le transport de deux statues.....40 F
  
- Location de 25 chars pendant 10 jours (temps de transport de Préa Khan à Méléa et du séjour à Méléa) .....250 F
- Solde de 45 indigènes pendant 20 jours.....450 F
- « Gratifications aux chefs de Méléa ».....25 F
- Coût des visites « aux ruines environnantes », aux carrières et à Phnom Coulen...140 F
- Vivres « pour le personnel de la mission » pendant le séjour à Méléa (20 jours)...300 F
- Courriers envoyés à Stung, Préa Khan, Phnom Penh et Angkor.....67 F

---

<sup>164</sup> Les passages cités entre guillemets sont issus de l' « État détaillé des dépenses faites pendant le cours de la mission aux monuments khmers ». (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>165</sup> Les interlignes placées entre les différents postes de dépenses reproduisent les espaces insérés dans le document, et figurent le passage d'une étape à une autre du voyage.

## Le premier voyage dirigé par Louis Delaporte

- Location de 26 chars pendant 8 jours pour le transport de Méléa à Angkor.....312 F
- Solde de 15 hommes pendant 26 jours.....195 F
- Solde de 55 hommes pendant 4 jours.....110 F
- Coût des essais de moulage (achat de résine, cire, farine, colle, huile).....62 F
- Location de « 6 grands chars à buffle » pendant 16 jours pour les transports à Angkor Thom et aux alentours.....144 F
- Coût du séjour à Angkor (30 jours).....600 F
- Coût de l'entretien des personnels de la canonnière et de la chaloupe « pendant tout le cours de l'excursion ».....150 F
- Solde des « guides et hommes de corvée supplémentaire » pour les excursions autour d'Angkor.....180 F
- Location de barques pour transporter le ravitaillement de la mission.....80 F
- Dépenses d'Auguste Filoz après le départ de la mission.....83,25 F<sup>166</sup>
- Coût des « moules » faits par Filoz (achat de « papier chinois » et colle forte)...75,15 F
- « Gratifications aux petits mandarins d'Angkor Thom ».....80 F
- Location de barques pour aller d'Angkor à Phnom Penh.....120 F
- Indemnité versée à la famille d'un indigène tué dans le passage d'un rapide.....500 F
- Indemnité versées aux deux blessés lors du même incident.....200 F

Au total, Louis Delaporte dépense donc 10 018 F, un peu moins de 20 F de plus que la somme qui lui a été initialement confiée.

Il est par ailleurs assez complexe de comprendre quels étaient les sentiments de Louis Delaporte après son retour en France, au moment où, arrivé à Paris, il se trouve confronté au traitement des résultats recueillis durant sa mission. Du moment qui va déterminer l'ensemble de sa future carrière, il ne reste en effet que des traces officielles. Comptait-il véritablement se retrouver à la tête d'un département du Louvre, ou même d'un musée à part entière, qui accueillerait ses collections ? Ou bien voulait-il se contenter d'un travail plus théorique, et rédiger ce que, dans une lettre du 3 décembre 1873, il décrit comme « un travail intéressant et presque complet sur les ruines des monuments khmers »<sup>167</sup> ? Aucune des sources consultées

---

<sup>166</sup> Le capitaine Filoz se plaint dans son récit du peu de fonds dont il disposait pour son séjour.

<sup>167</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.



pour cette thèse ne permet de trancher, ni de déterminer si Louis Delaporte a consciemment désiré, ou au contraire subi, la réorientation de sa vie professionnelle. Les conséquences immédiates du voyage effectué de juillet à octobre 1873 reflètent bien cette incertitude.

Dans un premier temps, il ne semble pas que Louis Delaporte se soit particulièrement préoccupé du sort des collections rassemblées durant sa mission. Il est vrai que les caisses convoyées grâce à l'aide de Jean Moura n'arrivent pas immédiatement à la suite de Delaporte en France. Même si l'explorateur lui-même en a « vu arriver la plus grande partie »<sup>168</sup> avant de quitter Saigon, dans le courant du mois de novembre, elles ne quittent en effet cette ville que le 1<sup>er</sup> décembre 1873, pour arriver à Toulon dans la première quinzaine de janvier 1874.

Une fois arrivées en France, y compris lors de leur acheminement jusque Paris, entre le 17 et le 27 janvier 1874, il n'était par ailleurs pas prévu qu'elles soient sous la responsabilité de l'ancien chef de la mission aux ruines khmères. Contrairement à ce qui se passera ultérieurement, lorsque Louis Delaporte se voit confier des expéditions scientifiques à titre gratuit, c'est-à-dire autofinancées, les œuvres d'art originales et les divers moulages rapportés du Cambodge et du Siam appartiennent dès leur déplacement ou réalisation au gouvernement français. Celui-ci les a en effet, en subventionnant entièrement les efforts de la mission, payés par avance<sup>169</sup>. Selon les prévisions faites par la direction des Beaux-Arts, l'ensemble des collections provenant du voyage de Delaporte doivent parvenir au Louvre, afin d'être incluses dans les collections du musée d'Ethnographie, qui y est alors installé. La volonté de Delaporte, qui affirmait dans son projet de voyage du 16 mai 1873<sup>170</sup>, désirer « fonder au Louvre un Musée Indochinois », est ainsi, bien que légèrement modifiée, respectée dans ses grandes lignes.

Dans les documents qu'il produit immédiatement après son retour d'Indochine, Louis Delaporte ne fait jamais mention d'un désir quelconque de se retrouver chargé de la conservation des œuvres d'art recueillies pendant sa mission. Le 3 décembre 1873, lorsqu'il entretient le directeur des Beaux-Arts de l'opportunité qu'il y aurait à confier à Félix Faraut une nouvelle mission sur les sites archéologiques qu'il vient tout juste de quitter<sup>171</sup>, il ne mentionne en effet que l'intention de collecter le plus de documents possibles, afin de rédiger, à terme, un ouvrage intéressant sur l'histoire de l'art khmer.

---

<sup>168</sup> Lettre rédigée par Louis Delaporte en octobre 1873. (Arch. fam. corresp.)

<sup>169</sup> Lorsque Louis Delaporte ne sera financé par aucun ministère, il considèrera que les objets rapportés par lui sont sa propriété, et que l'État, s'il les veut, doit les lui acheter.

<sup>170</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>171</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

En parallèle, Louis Delaporte se lance, à partir de 1874, dans la quête qui sera pour lui, jusqu'au mois d'octobre 1876, un important sujet de préoccupation, si l'on en croit du moins la place qu'il occupe dans la correspondance de ces deux années : la recherche d'une femme *convenable*. Pour trouver celle qui réunira l'ensemble des qualités qu'il exige – entre autres beauté, aptitudes musicales, et richesse –, le lieutenant de vaisseau n'hésite pas à affirmer qu'il lui est possible de renoncer à la carrière qu'il vient d'entamer. Il comprend les incertitudes que font naître, chez ses interlocuteurs, la perspective d'avoir pour gendre un marin, jamais vraiment certain de revenir de ses voyages. Il est donc tout prêt, si les conditions d'une bonne union sont réunies, à quitter son poste actuel. Dans une lettre du 8 juillet 1874, il affirme ainsi à sa famille: « suivant les circonstances je renoncerais à la navigation »<sup>172</sup>.

Toutefois, les circonstances vont prendre l'ascendant sur les aspirations de Louis Delaporte. Malgré tous les projets échafaudés avant le départ, les 102 caisses d'œuvres d'art qui arrivent à Paris à la mi-janvier 1874 ne trouvent pas preneur. Le Louvre refuse en effet de les prendre en charge. Leur cherchant un point de chute, la direction des Beaux-Arts décide, dans les premiers mois de 1874, de les installer dans certaines salles vides du palais de Compiègne. Louis Delaporte, étant le plus compétent dans ce domaine, est alors chargé de les organiser en musée. Par ailleurs, ses projets de mariage n'aboutissant pas, Delaporte n'est jamais amené à démissionner de son poste. L'année 1876 marque son acceptation de sa nouvelle carrière, puisqu'il affirme, dans une lettre datée du mois d'avril<sup>173</sup>, qu'il pourrait bien devenir conservateur de sa propre institution.

---

<sup>172</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>173</sup> Arch. fam. corresp.

## CHAPITRE II. LA MISSION DE 1881

### A. CONTINUATION DU TRAVAIL ENTAMÉ PAR LA MISSION DE 1873

L'organisation du Musée khmer de Compiègne, qui va de pair avec la mise en ordre des résultats archéologiques et artistiques de la mission de 1873, accapare l'essentiel du temps de Louis Delaporte entre 1874 et 1881. La tâche semble en effet colossale pour un seul homme. Il lui faut tout d'abord créer de toutes pièces un lieu d'exposition, en assurer la publicité, et surtout en remplir l'espace. Surveiller les artisans, notamment les mouleurs chargés de réaliser les épreuves des moules recueillis au Cambodge et au Siam, et diriger la production d'articles concernant l'art khmer et sa vitrine française, requièrent une attention qui empêche le marin de reprendre le cours de ses expéditions.

Il reste pourtant beaucoup à faire sur le terrain. Toutes les pièces choisies en 1873 ne sont pas encore arrivées à destination. Une partie des morceaux composant le groupe des géants, emporté lors du séjour de la mission à Angkor, doit ainsi encore être tirée du lac Tonlé Sap. Par ailleurs, si importante que soit la masse de documents rapportés de son premier voyage, Louis Delaporte ne s'en satisfait pas. Pour fournir au monde savant la compréhension la plus parfaite possible des caractéristiques de l'art khmer, et de son évolution au cours des siècles, il lui semble indispensable à la fois de compléter les renseignements déjà obtenus sur les monuments visités, et de commencer leur mise en série et leur comparaison avec des témoins d'autres civilisations ; il voudrait pouvoir établir des rapports entre les œuvres d'art khmer et les réalisations de civilisations proches dans l'espace ou le temps, sans se limiter aux pays de la péninsule indochinoise.

#### 1. Félix Faraut, représentant de Louis Delaporte sur le terrain

Dans ces circonstances, Louis Delaporte va mettre à contribution certains de ses anciens collaborateurs. Après le départ de l'équipe principale du campement d'Angkor Vat, Auguste Filoz est renvoyé sur ce site pour continuer les reproductions commencées par le docteur Jullien. Toutefois, pendant près de trois années, entre 1874 et 1877, c'est surtout le conducteur des Ponts et Chaussées Félix Faraut, qui va représenter le fondateur du Musée khmer sur le terrain.

Dès le 19 décembre 1873, soit à peine un mois après qu'il ait été rapatrié en France pour raisons de santé, Delaporte adresse à Félix Faraut une première liste d'instructions<sup>1</sup>. Alors que les archives du ministère de l'Instruction publique n'ont pas conservé d'arrêté à ce sujet, Faraut semble dès cet instant chargé, si l'on en croit les commentaires de Louis Delaporte, d'une véritable mission. Les mêmes mécanismes que l'on a déjà vus à l'œuvre au début du voyage de Delaporte se mettent en effet en place : Félix Faraut est pressé de se munir d'un passeport siamois et de cadeaux destinés à rentrer dans les bonnes grâces du gouverneur de la province de Siem Reap, où se trouvent les monuments d'Angkor.

Dans ces tout premiers temps, cependant, rien ne semble encore officiel. Les premiers résultats obtenus ne serviraient en effet qu'à s'attirer « plus certainement encore la bienveillance de la direction des B[eaux] Arts »<sup>2</sup>. Ce n'est vraisemblablement qu'à partir du début de l'année 1874 que le ministère de l'Instruction publique accepte de fournir l'aide demandée par Louis Delaporte depuis le 3 décembre 1873<sup>3</sup>. Bien que l'ordre d'ordonnancement n'en ait pas été conservé, le ministère s'engage à octroyer à Félix Faraut un premier versement de 1 000 F<sup>4</sup>. La reconnaissance de son travail n'ira toutefois pas beaucoup plus loin. Faraut ne bénéficiera jamais d'un arrêté en bonne et due forme, ni d'un dossier personnel de mission. Il est mentionné, pendant ces trois années, uniquement comme un collaborateur du Musée khmer de Compiègne, et ne répond visiblement pas de ses actions à quiconque hormis Louis Delaporte.

Il semble en réalité que Delaporte et Faraut soient presque perçus comme une seule et même personne. Félix Faraut ne communique jamais directement avec le ministère de l'Instruction publique, pourtant responsable de son financement. C'est ainsi Louis Delaporte qui formule la demande d'une prolongation du séjour de Faraut aux ruines du Cambodge et du Siam. De même, lorsque Félix Faraut rencontre un problème, c'est en priorité à Delaporte qu'il s'adresse, au risque parfois de ne pas obtenir de réponse dans un délai suffisamment rapide. Ainsi, à la charnière entre 1876 et 1877, lorsque, découragé<sup>5</sup>, il avoue être sur le point de démissionner de la tâche qui lui a été confiée, ses appels restent sans effet, Delaporte étant alors en voyage de noces en Égypte. La seule réponse qu'il reçoit est un télégramme

---

<sup>1</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>2</sup> Brouillon de la lettre du 19 décembre 1873, adressée par Louis Delaporte à Félix Faraut. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>3</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>4</sup> Information contenue dans une lettre du 6 décembre 1873, adressée par le ministère de l'Instruction publique à Louis Delaporte. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>5</sup> Pour des raisons dont aucun document, malheureusement, ne fait état.

d'Amédée Delaporte ainsi formulé : « Frère Égypte – Attendez »<sup>6</sup>. Enfin, Louis Delaporte semble dissuader son collaborateur de rien demander comme avantage pour lui-même, en échange de son travail au service du ministère de l'Instruction publique. Dans les feuilles d'instructions qu'il envoie à Faraut, Delaporte affirme qu'il l'aidera dans son « avancement de deux classes » qui venait de lui être refusé, et qu'il fera son « possible pour qu'[il soit] récompensé de [ses] nouveaux travaux »<sup>7</sup>.

Si Louis Delaporte est omniprésent dans les documents concernant les voyages de Félix Faraut, c'est qu'il considère en réalité le travail de ce dernier comme une simple extension de sa propre expérience sur le terrain. Bien qu'il affirme, dans son courrier du 19 décembre 1873 : « Je n'ai rien à dire sur l'organisation de votre voyage. Vous avez pour cela l'expérience suffisante »<sup>8</sup>, il donne, dans le même temps, des indications sur les monuments à observer, les renseignements à préciser, et les morceaux d'architecture et de sculpture à prélever ou reproduire. Ces instructions peuvent être particulièrement précises. Il demande, par exemple, que soient dessinés, dans le site du temple de Surên<sup>9</sup> : « un morceau bien conservé d'ornementation avec chapiteau et colonnes, moulure de frise et de soubassement, et fragments de voute de façon à bien déterminer l'ordre de l'architecture »<sup>10</sup>.

Quels que soient les sentiments de son collaborateur à ce sujet<sup>11</sup>, Louis Delaporte demeure bien le coordinateur principal des opérations. Félix Faraut n'apparaît pas même détenir la libre disposition des fonds alloués à ses excursions. Le 19 décembre 1873, Delaporte l'informe qu'il pourra, au moment où ce courrier lui sera parvenu, retirer à Saigon 100 F sur l'argent qu'une de ses relations détient encore. Félix Faraut ne peut pas dépenser cette somme à sa guise, bien qu'elle provienne sans doute de l'argent reçu par l'explorateur pour sa précédente mission<sup>12</sup>. Au contraire, il lui faut se plier aux requêtes de Louis Delaporte, et l'utiliser uniquement pour acheter à Saigon des photographies destinées à agrandir et diversifier la collection déjà réunie. De même, lorsque, deux ans plus tard, en 1875, Louis Delaporte annonce à sa famille qu'il a enfin obtenu une somme de 7 500 F pour

---

<sup>6</sup> Informations et citation contenues dans une lettre d'Amédée à Louis Delaporte, datée du 9 janvier 1877. (Arch. fam. corresp.)

<sup>7</sup> Lettre du 31 décembre 1873. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>8</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>9</sup> Surin : ensemble de temples situés au Nord-Est de l'actuelle Thaïlande.

<sup>10</sup> Lettre du 19 décembre 1873. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>11</sup> La mission de 1881 démontrera que Félix Faraut, dans l'ensemble, n'est absolument pas satisfait de sa situation.

« continuer [...] les travaux au Cambodge », ce n'est pas nécessairement au bénéfice de son ancien « compagnon »<sup>13</sup>, Félix Faraut. Delaporte indique en effet qu'il est, lui aussi, à nouveau, candidat au voyage.

## 2. Delaporte, de nouveau candidat au voyage

Dans le courant du second semestre 1875, Louis Delaporte apparaît à nouveau désireux de quitter la France. À cet effet, il entreprend ce qu'il nomme dans une lettre du 21 août 1875 « une manœuvre habile »<sup>14</sup>. Il s'agit d'exiger la remise sur son compte du restant des 10 000 F qui devaient lui être remis par la direction des Beaux-Arts, en 1873. Les archives de ce département ne conservent qu'un document traitant de l'ordonnancement, au profit de Louis Delaporte, de sa participation au premier voyage qu'il dirige. Il s'agit d'un arrêté du 7 mai 1873<sup>15</sup>, indiquant qu'un quart de la somme prévue initialement, soit 2 500 F, sera accordé à Delaporte dès son départ.

Bien que l'état détaillé des dépenses de la mission, rendu en 1874, indique un coût total de 10 020 F, il semble que les trois quarts de l'indemnité venue des Beaux-Arts n'aient en réalité pas été utilisés. Pour payer ses frais en Indochine, Delaporte aurait eu recours uniquement à l'argent mis à sa disposition par le gouvernement de Cochinchine, c'est-à-dire aux subventions réunies pour l'exploration du Tonkin. Cela indiquerait certes qu'il y a eu un mélange des différents fonds prévus<sup>16</sup>, mais resterait toutefois logique. Seuls un peu plus de 2 500 F ont été déboursés par Louis Delaporte en métropole, et pour les dépenses faites sur place, il était plus facile de demander des avances à la caisse de la colonie, en prélevant une partie des fonds prévus pour le voyage d'exploration au Tonkin.

Le ministère de l'Instruction publique se rallie assez vite aux arguments de Louis Delaporte, présentés par le ministre de la Marine. Ainsi, il ne s'écoule pas un mois avant qu'une réponse positive soit donnée à sa requête<sup>17</sup>, et qu'un document certifie, le 25 août 1875<sup>18</sup>, qu'il peut bénéficier d'un premier versement de 3 000 F. Ce ne sera pas le seul,

---

<sup>12</sup> Contrairement à ce qui sera le cas pour la mission de 1881, aucun document renseignant celle de 1873 ne fait allusion au fait que Delaporte ait utilisé, pour son financement, un apport personnel.

<sup>13</sup> Cette citation, comme la précédente, est issue d'une lettre du 21 août 1875. (Arch. fam. corresp.)

<sup>14</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>15</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>16</sup> Sachant que, pour les deux voyages, au Tonkin comme au Cambodge et Siam, Louis Delaporte a emmené la même équipe, l'amalgame était aisé.

<sup>17</sup> La lettre du ministère de la Marine exposant la demande formulée par Louis Delaporte date du 5 août 1875. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>18</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

puisque Louis Delaporte recevra en deux fois, le 18 septembre 1876<sup>19</sup> et lors des préparatifs de la mission de 1881, le restant de sa première allocation financière.

La réapparition de Louis Delaporte dans la liste des bénéficiaires des subventions du ministère de l'Instruction publique ne signifie cependant pas nécessairement son retour sur les chantiers archéologiques. Deux projets de mission successifs, conçus dans les années 1875 et 1876, vont en effet échouer, chacun à un stade différent.

Le premier apparaît dans moins d'une demi-douzaine de documents, datés principalement du mois d'août 1875. Comme Louis Delaporte l'écrit dans une lettre adressée à sa famille, le 21 août 1875<sup>20</sup>, il s'agit, après avoir obtenu le déblocage du reste de l'allocation accordée par la direction des Beaux-Arts à la mission de 1873, de partir lui-même une nouvelle fois au Cambodge, ou à défaut d'y envoyer Félix Faraut. Delaporte pense que cette entreprise va réussir. Selon ses propos, il serait sur le point, en cette fin du mois d'août, d'adresser officiellement au ministère de la Marine une demande de mission, au nom de son collaborateur. Il apparaît par ailleurs avoir toute confiance dans les « chefs de bureau [...] [qui le] soutiennent »<sup>21</sup>, à tel point qu'il pense devoir déjà préparer le programme de son séjour.

Après ce document, on ne trouve plus aucun renseignement concernant ce projet, que ce soit dans les archives personnelles de Louis Delaporte ou celles de l'administration. Il ne semble pas que l'on soit allé plus loin que l'ordonnancement de 3 000 F, dans les derniers jours d'août 1875. Bien que ce document n'ait pas pu être retrouvé, lorsqu'il est de nouveau question, pendant la préparation de la mission de 1881, du restant de l'allocation versée pour le voyage de 1873, Louis Delaporte considère apparemment comme acquis le retrait préalable des 3 000 F. Aucun arrêté de mission ne prévoit un départ, et Louis Delaporte demeure en France durant le restant de l'année 1875, travaillant au service du Musée khmer de Compiègne.

La meilleure supposition que l'on puisse faire serait la reprise officieuse par Félix Faraut, comme il l'avait fait à la charnière entre 1873 et 1874, des recherches en Indochine. Il semble en effet que le conducteur des Ponts et Chaussées se soit entretenu, au plus tard dans le courant de la première quinzaine de décembre 1875<sup>22</sup>, avec le gouverneur de Cochinchine

---

<sup>19</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>20</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>21</sup> Lettre du 21 août 1875. (Arch. fam. corresp.)

<sup>22</sup> Informations contenues dans une lettre de Louis Delaporte, datée du 14 décembre 1875. (Arch. fam. corresp.)

en vue d'un prochain départ, aucune allusion n'est faite à ses résultats dans la correspondance de Delaporte, suggérant que Faraut ait réellement quitté Saïgon à la fin de l'année 1875. Par ailleurs, au moment où les lettres conservées par la famille Delaporte évoquent ce sujet, l'administration de la colonie ne semble pas prête à soutenir un voyage scientifique de plus, l'amiral Duperré allant jusqu'à demander des explications au ministère de la Marine parce qu'il « croyait [ces] études terminées »<sup>23</sup>.

Un peu plus d'un an après ce projet de reprise des recherches au Cambodge, Louis Delaporte revient vers le ministère de l'Instruction publique avec une seconde idée. Un projet de sept pages se retrouve, le 13 octobre 1876<sup>24</sup>, sur le bureau du directeur des Beaux-Arts. L'itinéraire envisagé a quelque peu changé. Il ne s'agit plus de repartir sur le chemin tracé par les missions des trois années précédentes, mais de s'aventurer hors des territoires sous influence française, pour explorer une autre aire de civilisation.

Louis Delaporte a pour objectif de constituer l'exposition la plus éclairante possible pour le public de son musée, et de donner à son futur ouvrage une caution scientifique suffisante. Dans cette perspective, il considère que ses études doivent inclure des comparaisons entre l'art khmer et celui d'autres cultures proches. Dans son esprit, comme dans celui du plus grand nombre des spécialistes de la péninsule indochinoise, cela signifie essentiellement se renseigner en détail sur les arts monumentaux de la Grèce antique et de l'Inde. S'il ne se rendra pas dans le premier de ces deux pays avant la fin du siècle<sup>25</sup>, il envisage très sérieusement la possibilité de séjourner dans la colonie anglaise à la fin de l'année 1876 ou au début de la suivante.

Le document rédigé à l'intention de l'administration de l'Instruction publique, le 9 octobre 1876, est probablement la mieux argumentée de toutes les demandes de mission formulées par Louis Delaporte, pour son propre compte ou celui de ses collaborateurs. L'explorateur ne se contente pas, en effet, de mettre l'accent sur son expérience des recherches archéologiques sur le terrain. Son texte passe rapidement, dans les premiers

---

<sup>23</sup> Lettre rédigée par Louis Delaporte le 14 décembre 1875. (Arch. fam. corresp.)

<sup>24</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489. Le document en lui-même porte la date du 9 octobre 1876.

<sup>25</sup> Le 7 septembre 1894, Delaporte fait part du « désir de faire très prochainement un voyage d'étude en Orient », au départ de Grèce. Il reçoit, une semaine plus tard, la lettre de recommandation pour le directeur de l'École d'Athènes qu'il avait demandée. Aucun autre document ne permet de savoir s'il a réellement utilisé ce courrier, mais deux lettres datées des 13 et 17 octobre 1894 font état de son séjour à cette époque à Constantinople, ville qu'il aurait très bien pu rejoindre après une étape à Athènes.



paragraphes, sur les réalisations scientifiques exécutées depuis l'époque de son premier voyage en Indochine, entre 1866 et 1868 – essentiellement des « essais de restaurations architecturales »<sup>26</sup> –, pour ensuite aborder, de manière détaillée, la logique qu'il y aurait à lui permettre de partir « visiter les temples du Nord et de la côte nord-est de l'Inde ».

Il commence par évoquer, de manière implicite, la concurrence possible des Anglais, en insérant une référence à l'architecte James Fergusson, premier à inclure, dans son *History of architecture in all countries, from the earliest times to the present day*<sup>27</sup>, un chapitre concernant les monuments khmers. Puis, l'accent est mis sur l'effervescence entourant l'étude des ruines du Cambodge et du Siam, dont « plus de deux cent vingt [...] parmi lesquel[le]s cinq sont plus important[e]s que le temple de Karnac (*sic*), le plus vaste de l'Égypte » ont déjà été découvertes.

Dans un tel contexte, la France a, selon Louis Delaporte, un avantage considérable sur ses concurrents : le Musée khmer de Compiègne. Pour ajouter « une valeur archéologique à [la] valeur artistique » de ses collections, il suffirait de leur donner « une explication raisonnée ». Or, tant que les inscriptions recueillies sur les différents chantiers n'auront pas reçu de déchiffrement satisfaisant, les savants manqueront de « données sur le Cambodge ». Le meilleur moyen d'obtenir des renseignements sur la culture au sein de laquelle ont été conçus les temples et les palais khmers reste donc le repérage et l'analyse d'éventuels traits communs avec d'autres civilisations mieux connues. Sur ce sujet, Louis Delaporte a déjà quelques idées. Sans rejeter complètement l'influence des « arts divers de tout l'Orient », il ne pense toutefois pas qu'il faille chercher avant tout à étayer la thèse d'une importation de modèles grecs ou égyptiens. Au contraire, de manière beaucoup plus pragmatique, il juge nécessaire de fonder son raisonnement sur les éléments qui « jusqu'ici, [...] [ont] pu être reconnus d'une manière certaine », c'est-à-dire « les symboles brahmaniques et bouddhiques (*sic*) ». Voilà pourquoi Delaporte demande, au début du mois d'octobre 1876, à partir en Inde étudier les « rapprochements à faire entre l'art hindou et l'art cambodgien »<sup>28</sup>.

---

<sup>26</sup> Lettre du 9 octobre 1876. Ces restaurations, alors très en vogue, étaient des dessins ou gravures extrapolant, à partir du relevé exact des ruines existantes, la forme que devait avoir un monument juste après son achèvement. Louis Delaporte, incluait également dans ses œuvres quelques éléments pittoresques (indigènes, animaux), afin d'accentuer le réalisme de l'image.

<sup>27</sup> [Une histoire de l'architecture de tous les pays, des époques les plus reculées à nos jours], Londres, J. Murray, 1867.

<sup>28</sup> Cette citation, de même que les précédentes, est extraite du projet de mission rédigé par Louis Delaporte, le 9 octobre 1876. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

Le ministère de l'Instruction publique se rallie apparemment très vite à ces arguments, puisqu'il rend, dès le 10 novembre 1876, un arrêté instituant la nouvelle mission<sup>29</sup>. Il faut dire que cette administration ne peut que sortir gagnante de ce voyage : Louis Delaporte s'engage à ramener un rapport détaillé, et ne demande aucune indemnité financière. Pour accepter de partir, il requiert seulement l'assurance de continuer à percevoir sa solde d'employé du dépôt des Cartes et Plans de la Marine. Elle lui est donnée deux semaines plus tard<sup>30</sup>.

Cependant, comme ce fut le cas en 1875, Delaporte ne partira pas. Passée la fin du mois de novembre 1876, aucune allusion n'est plus faite, dans aucune des sources consultées, au projet en question. Peut-être Félix Faraut s'est-il trouvé une nouvelle fois chargé de remplacer Louis Delaporte ? Dans les premiers jours de 1877, un courrier adressé par Amédée Delaporte à son frère<sup>31</sup> fait allusion à des « affaires » qui auraient poussées Faraut à annoncer, aux alentours de Noël 1876, son intention de démissionner. Cependant, aucun autre renseignement ne sera plus donné sur cet homme jusqu'à son intégration au voyage de 1881. Aurait-il donc abandonné, lui aussi, moins d'un mois après le rendu de l'arrêté de mission par le ministère de l'Instruction publique ? Félix Faraut, à l'instar de Louis Delaporte, a peut-être été détourné de ses études archéologiques par des questions moins scientifiques, puisqu'un courrier du 17 décembre 1881 le décrit comme ayant été « secrétaire du roi [du Cambodge] »<sup>32</sup>.

### 3. Rester en France

Dans tous les cas, il est certain qu'à partir du second semestre 1876, Louis Delaporte se détourne en partie des occupations archéologiques et artistiques qui avaient fait son quotidien jusqu'à ce moment.

Dans un premier temps, comme à son retour d'Indochine deux ans plus tôt, des perspectives de mariage l'accaparent.

En effet, dans les derniers jours du mois d'août 1876 est définitivement conclu le « mariage le plus sérieux qui se soit présenté [...] depuis deux ans »<sup>33</sup>. Il s'agit d'une union avec une parente éloignée d'un des anciens participants de la Mission du Mékong, Clovis

---

<sup>29</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>30</sup> Information contenue dans une lettre du 24 novembre 1876. (Arch. fam. corresp.)

<sup>31</sup> Lettre datée du 9 janvier 1877. (Arch. fam. corresp.)

<sup>32</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>33</sup> Lettre de Louis Delaporte à son père, le 22 août 1876. (Arch. fam. corresp.)

Thorel, devenu depuis son retour en France son médecin de Louis Delaporte. La jeune fille, Hélène Savard, réunit toutes les qualités que recherchait Delaporte. Selon ses propres mots, elle « est charmante sous tous les rapports »<sup>34</sup>, et se découvre, au fil des lettres qu'elle-même adresse plus tard à son mari ou en son nom, bonne musicienne, intelligente, dévouée, et capable de seconder son époux dans son travail quotidien. Elle lui apporte également une dot très confortable : 500 000 F, lui permettant de réaliser le rêve dont il faisait part à son père le 27 novembre 1874 : « je n'ai guère envie de travailler pour gagner de l'argent. »<sup>35</sup>.

Cette union, si elle fournira à Delaporte, à moyen terme, les conditions parfaites pour reprendre ses fouilles, le retient, au moment de sa conclusion, loin du continent asiatique. Après la cérémonie, le 12 octobre 1876, les époux partent en voyage de noces en Égypte dans le courant du mois de décembre. Arrivés sur place au plus tard le 9 décembre, ils rentrent à Paris dans la première quinzaine de janvier 1877.

Par la suite, d'autres problèmes personnels vont demander à l'explorateur de rester à disposition des autorités métropolitaines.

Louis Delaporte était revenu de la première mission qu'il avait dirigée assez gravement malade. S'il s'est en apparence suffisamment remis pour pouvoir assurer l'organisation du Musée khmer de Compiègne, il n'est pas pour autant jugé apte à reprendre le service actif au sein de la Marine. Il est donc placé, à partir du 20 juillet 1877, en non activité pour cause d'infirmités temporaires, contractées, selon son médecin, à la suite de ses précédents voyages, officiels aussi bien que personnels. Un mois plus tôt, le docteur Thorel a en effet établi un certificat détaillant l'ensemble des pathologies dont souffrait alors Louis Delaporte<sup>36</sup> : « accès de fièvre intermittente et [...] diarrhées chroniques » contractés pendant la Mission du Mékong, « hyperémie<sup>37</sup> du foie » développée après le voyage de 1873, « diarrhée chronique de Cochinchine très grave », dont une nouvelle attaque l'a affaibli lors de son séjour en Égypte, en décembre 1876. Pour toutes ces raisons, Louis Delaporte ne devrait donc plus « séjourner de nouveau dans les pays chauds pendant plusieurs années »<sup>38</sup>.

---

<sup>34</sup> Idem.

<sup>35</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>36</sup> Une copie, datée du 18 juin 1877, est conservée dans les archives de la famille Delaporte. (Arch. fam. corresp.)

<sup>37</sup> Afflux important de sang dans un organe, entraînant sa congestion.

<sup>38</sup> Cette citation, comme les précédentes, est extraite du certificat rédigé par le docteur Clovis Thorel.

Cependant, tout cela n'est que temporaire. En effet, au second semestre 1880, le ministère de la Marine commence à évoquer le retour de Louis Delaporte sur le terrain. Cette possibilité, contrairement à ce qui aurait été le cas quelques années plus tôt, ne correspond plus à ses aspirations. En l'espace de trois années, plusieurs changements sont en effet survenus dans la vie de Delaporte. Les plus importants sont sans doute les naissances, à un an d'intervalle, de ses deux premiers enfants, Louis et Marguerite<sup>39</sup>. Dans le cadre professionnel, le Musée khmer de Compiègne n'est pas, depuis l'Exposition universelle de 1878, dans les meilleures conditions. Les pièces transférées à Paris pour cet événement ont certes eu un retentissement important, et le ministère de l'Instruction publique réfléchit à l'installation de l'ensemble de la collection à Paris. Cependant, rien n'est encore définitif, et les caves du palais du Trocadéro servent alors d'entrepôt aux moulages et originaux. Dans de telles conditions, on comprend pourquoi Louis Delaporte refuse, à compter de ce second semestre 1880, d'être à nouveau à la merci des ordres de service de son administration de tutelle, et décide de demander son placement en retraite.

Cette requête a également des motifs financiers. Le ministère de la Marine, après examen de son cas, avait décidé de placer Delaporte en « réforme pour infirmités incurables »<sup>40</sup>, ce qui lui donnait droit à une pension d'environ 1500 F. La retraite lui offre en revanche des perspectives plus avantageuses. Ce statut lui permet en effet de gagner presque 1 000 F de plus. Cette affaire se poursuivra pendant plus d'un an, et demandera à Louis Delaporte, en plus de fréquents courriers, de séjourner longuement à Paris, et de se tenir à la disposition de l'administration de la Marine et des commissions devant examiner son cas.

## **B. PRÉPARATION DE LA MISSION DE 1881-1882**

### 1. Financement

Ces derniers problèmes vont toutefois avoir une issue particulièrement heureuse pour Louis Delaporte. Finalement placé en retraite, il se trouve débarrassé de l'obligation d'obtenir l'accord du ministère de la Marine avant de partir en mission. Par ailleurs, sa pension, s'ajoutant à l'argent venu de son mariage avec Hélène Savard, lui permet de continuer avec beaucoup plus de liberté son entreprise de diffusion de la connaissance de l'art khmer. Plus

---

<sup>39</sup> Nés respectivement le 10 février 1879 et le 19 octobre 1880.

<sup>40</sup> Citation extraite d'un document du 28 juillet 1880. (S.H.M. CC7 alpha n°642)

besoin en effet pour l'explorateur d'émarger au budget de l'Instruction publique. Comme l'affirme sa femme dans une lettre datée du 8 janvier 1882<sup>41</sup>, « il est bien naturel que nous [Hélène et Louis Delaporte] consacrons un peu de ce que nous avons, à ce qui doit faire notre bonheur à tous deux ». À terme, la participation personnelle de Louis Delaporte aux frais du prochain voyage se montera à 22 000 F.

Cependant, Delaporte n'estime pas cette somme pleinement suffisante. Le paragraphe concernant les « ressources de la mission » du projet présenté à l'Instruction publique<sup>42</sup> fait tout d'abord mention de l'adjonction des « ressources pécuniaires » personnelles que Félix Faraut est apparemment prêt à employer. Les documents ne traitent pourtant jamais, par la suite, du montant investi dans la mission par le conducteur des Ponts et Chaussées. Le budget provisoire de la mission de 1881, présent au bas d'une copie non datée de l'arrêté en confiant la direction à Louis Delaporte, montre que Félix Faraut ne semble pas, au final, avoir pu disposer de fonds propres. En effet, Delaporte compte, parmi les frais fixes, que Faraut devrait recevoir, pour un voyage de huit mois, une subvention de 4 000 F.

Bien que l'arrêté rendu le 8 septembre 1881<sup>43</sup> affirme que la mission est « gratuite », Delaporte a recours, pour compléter son budget, à des subventions officielles.

La première lui est octroyée quelques jours seulement après son embarquement pour Saigon, alors qu'il fait alors route en compagnie du gouverneur de Cochinchine, Charles Le Myre de Vilers<sup>44</sup>. Convaincu par le projet dont Louis Delaporte lui fournit une copie à bord, et appréciant sa compagnie, Le Myre de Vilers lui fait la promesse de l'aider autant que possible dans les chantiers envisagés. Comme Delaporte s'empresse de le faire savoir à sa femme et au reste de sa famille, le gouverneur lui propose ainsi « un médecin et toutes les facilités possibles, même de l'argent »<sup>45</sup>. Un mois plus tard, ce sera chose faite. Le 3 novembre 1881, le conseil privé du gouverneur approuve une subvention de 8 000 F<sup>46</sup>.

Le ministère de l'Instruction publique, malgré ce qu'affirment ses propres documents, participe également au financement du second voyage scientifique dirigé par Louis

---

<sup>41</sup> En raison du temps pris par les courriers pour voyager entre la Cochinchine et la France, Hélène Delaporte ignore encore, au début janvier 1882, que son mari a été ramené d'urgence à Saigon le 26 décembre précédent, et que la mission s'est pour lui déjà arrêtée.

<sup>42</sup> Projet daté du 21 août 1881. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>43</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>44</sup> Charles Le Myre de Vilers, premier gouverneur civil de la Cochinchine, de mai 1879 à la fin de l'année 1882.

<sup>45</sup> Lettre datée du 4 octobre 1881. (Arch. fam. corresp.)

<sup>46</sup> Information contenue dans un document du 2 novembre 1881 intitulé « Rapport au gouverneur en conseil privé ». (Arch. fam. corresp.)

Delaporte. Dans un premier temps, Delaporte emploie le dernier reliquat de la subvention qui lui avait été accordée par le département des Beaux-Arts en 1873. Des 10 000 F de départ, seuls 2 500 avaient été utilisés pour la mission elle-même. En août 1875 et septembre 1876, l'Instruction publique avait à nouveau accordé à Louis Delaporte 3 000, puis 1 500 F, pour financer les projets qu'il désirait alors mener. Restent donc encore 3 000 F, ordonnancés le 12 septembre 1881<sup>47</sup>. Par la suite, les dépenses effectuées par le ministère augmentent encore. Après le rapatriement sanitaire de Louis Delaporte, le 16 janvier 1882, la mission continue son travail pendant au moins deux mois<sup>48</sup>. Pour la soutenir, et sans doute en réponse à un courrier adressé par Delaporte à Louis de Ronchaud, secrétaire général du département des Beaux-Arts, le 29 novembre 1881<sup>49</sup>, dans lequel il avouait que ses dépenses allaient « dépasser de beaucoup » le devis établi avant son départ, on émet un nouvel ordonnancement de 8 000 F, le 7 mars 1882<sup>50</sup>.

Comme lors de son précédent voyage, en 1873, Louis Delaporte n'a pas besoin uniquement d'argent. Afin d'aller et venir à sa guise, et de ne pas être obligé de se limiter à recueillir des moulages, il a besoin d'objets d'échange pouvant plaire aux autorités dont il demande, sinon l'approbation, du moins l'accord tacite. Le département des Beaux-Arts va donc, une nouvelle fois, lui fournir des œuvres d'art à offrir en cadeau.

Delaporte semble avoir pris le temps, depuis sa dernière mission, de peaufiner le système d'échange qu'il avait suggéré à l'administration. La demande qu'il formule dans son projet du 21 août 1881 fait montre d'une grande clarté. Les dirigeants locaux auxquels il compte offrir « les trois objets d'art à prendre dans les manufactures de l'État »<sup>51</sup> sont clairement identifiés. Il s'agit tout d'abord du roi du Cambodge, puis du vice-roi de Battambang et du gouverneur d'Angkor.

Aucune suggestion, en revanche, n'est émise quant au genre ou au sujet des œuvres à offrir. Cependant, Louis Delaporte n'abandonne pas tout contrôle sur ces présents diplomatiques. Une lettre adressée à sa femme le présente ainsi à la veille de se rendre « à

---

<sup>47</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489. Dans le bilan qu'il envoie au ministère de l'Instruction publique, Louis Delaporte porte cette somme à 4 000 F, faussant ainsi le montant total des fonds de son voyage.

<sup>48</sup> Le 15 avril 1882, une lettre d'Hélène Delaporte indique que les autres membres de l'état major du voyage de 1881 viennent juste de rentrer en France. (Arch. fam. corresp.)

<sup>49</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>50</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>51</sup> Titre d'un des paragraphes du projet de mission du 21 août 1881. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

Sèvres pour choisir les cadeaux pour les mandarins du Cambodge »<sup>52</sup>. Pendant cette visite, Louis Delaporte sélectionne neuf pièces :

- quatre vases : trois à fond bleu, dont un portant des « figures » et deux autres uniquement des « filets or », un à fond rose, décoré « en or et couleurs »<sup>53</sup> ;
- deux coupes portant des fleurs dorées ;
- deux compotiers à fond rose décorés de fleurs ;
- un sucrier à décor « en or et couleur ».

Contrairement à ce qui s'était passé lors de la préparation de la mission de 1873, le choix de l'explorateur est cette fois parfaitement respecté. Le 24 septembre 1881, une lettre du ministre de l'Instruction publique informe en effet le gouverneur de Cochinchine que neuf objets vont être remis à Louis Delaporte pour servir de cadeaux diplomatiques<sup>54</sup>. Seule différence avec l'accord préalable envoyé à ce dernier quelques jours plus tôt, au moment de l'émission de l'« état des porcelaines proposées », il n'appartient plus à Delaporte, mais à Charles Le Myre de Vilers, de décider de l'attribution des œuvres.

Le ministère de l'Instruction publique ne s'arrête pas à l'attribution de ces seuls objets. Ainsi qu'en 1873, Louis Delaporte emporte dans sa mission des œuvres d'une valeur légèrement moindre, mais dont l'aspect artistique maintient l'illusion de pouvoir les échanger avec les sculptures prises sur place. Il s'agit d'estampes. Aucun document ne permet de savoir quels en étaient les sujets, ni si, comme lors de la préparation de son précédent voyage, Louis Delaporte avait indiqué des critères pour leur sélection. Les archives du ministère de l'Instruction publique conservent simplement leur arrêté d'attribution, rendu le 27 septembre 1881<sup>55</sup>. Du dépôt légal sont donc au final prélevées cent soixante-six œuvres, de technique variée – « chromolithographies, gravures à la pointe sèche et à la manière noire, lithographies en noir et en couleur et photographies »<sup>56</sup> –, afin que Delaporte puisse les distribuer « aux indigènes des pays qu'il doit explorer »<sup>57</sup>.

---

<sup>52</sup> Arch. fam. corresp. La lettre ne porte comme date que la mention autographe « Vendredi », à côté de laquelle « septembre 1883 » a été rajouté au crayon de papier. Etant donné les sujets qui y sont abordés, cependant, ce courrier ne peut avoir été écrit que pendant les préparatifs de la mission de 1881.

<sup>53</sup> Expressions extraites de l'« État des porcelaines proposées pour être offertes en présent par M. Delaporte dans sa mission au Cambodge », daté du 12 septembre 1881. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>54</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>55</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>56</sup> Arrêté du 27 septembre 1881.

<sup>57</sup> Idem.

## 2. Projet de mission

Le projet de mission que Louis Delaporte fait parvenir à Louis de Ronchaud, secrétaire général du département des Beaux-Arts, le 21 août 1881<sup>58</sup>, présente une forme très aboutie. Ce n'est sans doute pas la première version qu'en a donné l'explorateur, par écrit ou par oral. Une variante antérieure a en effet déjà été approuvée, « verbalement »<sup>59</sup>, par Ronchaud.

Avant même de recevoir l'accord définitif du ministère de l'Instruction publique, par ailleurs, Delaporte a commencé à s'occuper des préparatifs de sa mission. La correspondance qu'il entretient, jusqu'à son départ, avec le mouleur Ghilardi débute ainsi quelques jours avant la remise définitive du projet. Grâce à ces préparatifs anticipés, les propositions formulées par l'explorateur sont particulièrement réalistes.

Contrairement à ce qui était le cas dans la plupart des missions scientifiques, Louis Delaporte commence par nommer explicitement les futurs membres de son état-major : Félix Faraut, Ghilardi et Laederich. Tous trois ont déjà eu l'occasion, pour des périodes plus ou moins longues, de travailler sous les ordres de Delaporte. Félix Faraut est un collaborateur privilégié du Musée khmer depuis sa création. Ghilardi a été employé « à des travaux de restauration »<sup>60</sup> des collections présentées à l'Exposition universelle de 1878. Laederich, dessinateur au dépôt des Cartes et Plans de la Marine, a sans doute participé à la mise en ordre des résultats de la première mission de Delaporte, et s'était vu proposer une place dans le voyage de 1873<sup>61</sup>. Par ailleurs, une lettre rédigée par Hélène Delaporte<sup>62</sup> avant la publication du *Voyage au Cambodge*, édité chez Delagrave en 1880, évoque le fait que Louis Delaporte et Laederich travaillent ensemble pour composer cet ouvrage. Ces hommes sont donc tous familiers avec le travail qu'ils vont devoir entreprendre, et entretiennent des rapports relativement cordiaux avec Delaporte, augmentant ainsi grandement les chances de succès de l'expédition envisagée.

La réflexion menée par Louis Delaporte sur l'organisation de sa mission ne s'arrête pas au choix de ses plus proches auxiliaires. À la fin du mois d'août 1881, il est en effet déjà capable de fixer la date supposée du départ. Selon ses prévisions, la mise en route des

---

<sup>58</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>59</sup> Projet de mission du 21 août 1881. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>60</sup> Idem.

<sup>61</sup> Une lettre qu'il adresse à Louis Delaporte le 20 août 1881 fait allusion à ce dernier événement. Selon ce qui transparaît dans son courrier, Laederich avait cependant dû refuser, car il venait d'apprendre sa nomination à un nouveau poste. (Arch. fam. corresp.)

<sup>62</sup> Arch. fam. corresp.



membres de la mission s'échelonnent sur un peu plus d'un mois. Félix Faraut, employé en Cochinchine, serait prêt à se mettre au travail au début du mois d'octobre. Laederich et Ghilardi, devant s'embarquer le 22 septembre à Toulon, le rejoindraient sans doute dans la deuxième quinzaine du mois. Enfin, Delaporte lui-même prendrait la mer le 17 octobre 1881, pour arriver en Cochinchine dans les premiers jours de novembre.

Ces traversées ne pourront se faire dans des conditions favorables qu'avec la participation active du ministère de la Marine. Il est nécessaire, avant toute chose, qu'il accepte de mettre Laederich à la disposition du ministère de l'Instruction publique. En effet, celui-ci, alors même qu'il a commencé à se préparer au voyage sous les ordres de Delaporte, est encore employé au service du dépôt des Cartes et Plans, et a posé, comme condition à son départ, que son poste lui soit rendu à son retour. Ensuite, il faudrait pouvoir réduire les frais occasionnés par le transport des hommes et du matériel. Selon Louis Delaporte, le mieux serait que la Marine leur accorde la gratuité des voyages d'aller et retour, et si possible également pour les pièces qui seront rapportées, qu'elles proviennent de la mission proprement dite, ou de voyages précédents<sup>63</sup>.

Une fois sur place, comme il n'est pas prévu, dans cette version du projet, que l'Instruction publique ne fournisse plus que le restant de l'indemnité due pour la mission de 1873, la collaboration du gouvernement de Cochinchine sera indispensable pour que les opérations puissent pleinement réussir. Se fondant vraisemblablement sur son expérience précédente, et passant outre le fait que l'aide fournie par la colonie en 1873 ne provenait que de la perspective d'un remboursement des frais avancés, Louis Delaporte formule une série de demandes très précises, mais aussi, comme il apparaîtra plus tard, très irréalistes.

Les quatre lettres de recommandation, destinées au roi du Cambodge, au vice-roi de Battambang, ainsi qu'aux gouverneurs des provinces siamoises de Siem Reap et Korat, ne posent aucun problème. Charles Le Myre de Vilers va en effet profiter des étapes faites par la mission pour envoyer à ces différentes autorités des cadeaux de sa propre part. Chaque distribution étant accompagnée d'un courrier expliquant sa démarche et présentant le porteur des présents, le gouverneur ne voit aucune difficulté à évoquer, au passage, le travail que veut effectuer Delaporte<sup>64</sup>. Le secours matériel que l'explorateur sollicite est, en revanche,

---

<sup>63</sup> À cette date, les pièces tombées au fond du lac Tonlé Sap sur le chemin du retour de la mission de 1873 se trouvent encore à Saïgon.

<sup>64</sup> La correspondance de Louis Delaporte conservant deux de ces courriers, adressés aux autorités de Siem Reap et de Battambang, on peut supposer que toutes les requêtes faites en la matière ont reçu une réponse.

beaucoup plus pesant pour la colonie. En échange de la promesse de respecter les vues politiques de Charles Le Myre de Vilers, « de recueillir partout [...] des renseignements de toute nature pouvant intéresser la colonie »<sup>65</sup>, et de faire exécuter, pour le Musée archéologique de Saigon dont la fondation est alors en discussion, une épreuve de chacun des moulages faits durant le voyage, Delaporte exige en effet que la colonie lui fournisse un complément de personnel, et de matériel, pharmacie et vivres, ainsi que le transport jusqu'à l'entrée du lac Tonlé Sap et une allocation financière.

Ce premier projet est accepté très rapidement par le ministère de l'Instruction publique. Dès le 6 septembre 1881<sup>66</sup>, on informe Delaporte que l'arrêté de mission, qui sera définitivement rendu le 8, est prêt.

Cependant, la partie n'est pas nécessairement gagnée. Pour le financement de sa précédente mission, Louis Delaporte n'avait eu qu'à s'adresser directement au ministre de l'Instruction publique et au directeur des Beaux-Arts. À partir de 1874, la création de la commission des Voyages et Missions complique la procédure. S'il veut obtenir des fonds supplémentaires, Louis Delaporte doit en effet faire examiner son projet par ce comité. Malheureusement pour lui, la commission ne se réunit pas au bon vouloir des voyageurs. Dans le courant du mois de septembre 1881, Delaporte est informé que, s'il veut bénéficier, avant son départ, d'une allocation du ministère de l'Instruction publique, il lui faudra attendre la prochaine séance de la commission des Voyages et Missions. Louis Delaporte considère, cependant, que retarder son départ entraînerait l'échec de la mission. L'examen de sa demande par la commission repousserait en effet son départ après le début de la saison sèche. Or, ses collaborateurs et lui-même ont été « déjà fortement éprouvés par le climat de l'Indo-Chine (*sic*) »<sup>67</sup>, et supporteraient mal de travailler pendant la saison des pluies. Louis Delaporte serait alors obligé d'écourter la durée du voyage, ou de terminer avec une équipe amoindrie.

Louis Delaporte décide donc de maintenir son embarquement à la date prévue, non sans laisser dans les locaux du ministère de l'Instruction publique les documents nécessaires à l'examen de son cas : une seconde version, plus détaillée que la première, du projet rendu le

---

<sup>65</sup> Projet de mission transmis au ministère de l'Instruction publique le 21 août 1881. (A.N. F<sup>17</sup> 4489)

<sup>66</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4489.

21 août 1881. Selon ce document, la mission devrait durer six à sept mois, « d'octobre à avril ou mai »<sup>68</sup>. Les deux premiers mois, alors que le quartier général de la mission sera établi à Angkor, la mission se divisera en trois groupes, chacun explorant des régions différentes : le « Nord et Nord-Ouest jusqu'à Korat », « Battambang et environs », et « le Sud et le Sud-Est, entre Angkor et le lac ». Le mois suivant sera consacré à une étude approfondie du groupe d'Angkor « et des édifices qui l'entourent », et ramènera l'ensemble de l'état-major de la mission sur le même site. Le programme de la deuxième partie du voyage, qui aura cette fois pour point de départ Phnom Penh, reste tout aussi vague. Une partie des hommes devra suivre le Mékong vers le Nord, s' « enfonçant à l'occasion à l'intérieur des terres », tandis que l'autre se dirigera, dans la direction inverse vers le district de Bati<sup>69</sup>. Le reste du voyage, enfin, devrait être occupé par de « courtes reconnaissances » en Basse Cochinchine et sur la côte de Binh Thuan<sup>70</sup>.

Souhaitant mettre toutes les chances de son côté, Louis Delaporte s'attache ensuite à démontrer à quel point la subvention de la commission des Voyages et Missions serait la bienvenue. Pour la première fois, il fait apparaître un budget provisoire qui, s'il n'est pas complet, renseigne sur des aspects qui n'avaient pas été développés dans les documents financiers produits à l'occasion de la mission de 1873. Delaporte expose dans un premier temps les frais engendrés par la préparation du voyage<sup>71</sup> : 6 700 F en tout, répartis comme suit :

- 3 200 F dévolus à la photographie, divisés à parts égales entre les appareils et objectifs d'une part, et les plaques de verre<sup>72</sup> et produits chimiques d'autre part
- 500 F pour le matériel de moulage (plâtre et gélatine), comprenant l'emballage et le transport de ce matériel
- 300 F pour des « fournitures de bureau » : instruments divers utilisés pour la levée des plans et les estampages

---

<sup>67</sup> Lettre adressée à Xavier Charmes, chef de la division des Sciences et Lettres au ministère de l'Instruction publique, le 29 septembre 1881, lui annonçant l'envoi d'une note destinée à être soumise à l'examen de la commission des Voyages et Missions. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>68</sup> Second projet de mission, non daté. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>69</sup> District de la province de Ta Kéo, au Cambodge.

<sup>70</sup> Province de la côte Sud-Est du Vietnam.

<sup>71</sup> Dépenses qui doivent d'ailleurs, si ce projet a bien été rédigé au même moment ou après la lettre adressée par Louis Delaporte à Xavier Charmes, le 29 septembre 1881, avoir pour la plupart déjà été effectuées. Ghilardi et Laederich ont quitté la France environ une semaine avant l'envoi de cette lettre.

<sup>72</sup> Sur l'usage de la photographie dans l'œuvre de Louis Delaporte, et les techniques qu'il a utilisées, voir p. 307 et suivantes. Les glaces mentionnées ici désignent des plaques de verre servant de support aux négatifs.

- 1 200 F pour acheter des cadeaux diplomatiques et objets d'échange, à l'exclusion des œuvres données par le ministère de l'Instruction publique. Désignés sous le nom de « pacotille »<sup>73</sup>, on peut supposer que ces articles sont du même genre que ceux commandés par Amédée Delaporte à la fabrique Picard, en 1873;
- 1 500 F, enfin, destinés au paiement du transport de Laederich et Ghilardi, ainsi que de l'ensemble du matériel, aller et retour, de Paris à Saigon. Ceci comprend les allers et retours par chemin de fer de Paris à Toulon, les « frais de table »<sup>74</sup> des deux hommes pendant leur deux traversées, et le coût de leur séjour à Toulon et Saigon.

Les dépenses les plus importantes doivent quant à elles être, assez évidemment, faites après l'arrivée de la mission à Saigon. Un cinquième seulement du budget prévisionnel est réservé au fonctionnement des chantiers de fouille. Ce total de 4 000 F doit servir à la fois à payer les transports, les vivres, et les compléments de personnel nécessaires au bon déroulement du voyage. Le reste – 11 950 F – est réparti entre les différents membres de l'équipe :

- Une somme globale de 2 000 F, pour un groupe anonyme composé des « 12 miliciens d'escorte, [...] sous-officiers, [...] interprètes à fournir par la colonie »<sup>75</sup>
- 3 150 F pour Ghilardi, soit une paye de 15 F par jour pendant 7 mois
- 2 800 F pour Laederich, soit un peu plus de 11 F par jour pendant 8 mois. Le compte établi par Louis Delaporte indique 350 F en tout pour chaque mois.
- 4 000 F enfin chacun pour Félix Faraut – payé 500 F par mois pendant huit mois – et Delaporte.

C'est donc avec un budget provisoire de 22 650 F que Louis Delaporte se décide finalement à embarquer pour la Cochinchine, dans les premiers jours d'octobre 1881.

### 3. Préparatifs avant le départ

Bien que Louis Delaporte ne paraisse pas vouloir attendre d'obtenir la totalité des fonds qu'il sollicite, son départ n'a rien de précipité. La formulation définitive de sa demande de mission est certes tardive, puisqu'elle n'intervient qu'un peu plus d'un mois avant la date

---

<sup>73</sup> Second projet de mission rédigé par Louis Delaporte. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>74</sup> Idem.

<sup>75</sup> Second projet de mission formulé par Louis Delaporte. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

prévue pour le commencement des opérations. Cependant, les préparatifs les plus importants sont à ce moment déjà bien avancés.

Au mois d'août 1881, Louis Delaporte a ainsi choisi les deux collaborateurs qui l'accompagneront depuis la métropole, et Ghilardi, aussi bien que Laederich, démontrent sans délai leur utilité.

Ghilardi se pose rapidement en expert. Mouleur ayant déjà travaillé au service des objets d'art conservés au Musée khmer, notamment à l'occasion du transport d'une partie d'entre eux à Paris pour l'Exposition universelle de 1878, il a apparemment la haute main sur la question des reproductions.

Lors de sa précédente mission, Louis Delaporte avait eu recours à des procédés explicitement expérimentaux, qui n'avaient malheureusement pas toujours eu les résultats escomptés. Auguste Filoz, le plus prolifique des faiseurs de moulages<sup>76</sup> employés par la mission de 1873, se trouvant un jour presque à la fin de sa provision de ciment, tenta ainsi d'utiliser du carton-pâte. Sa réalisation ne sécha malheureusement jamais, et il lui fallut recommencer<sup>77</sup>. On comprend dès lors que Louis Delaporte se repose, à ce sujet, entièrement sur le savoir de Ghilardi. Dans le courant des mois d'août et septembre 1881, ce dernier s'occupe visiblement seul de la question de son matériel. Après avoir donné une première série de recommandations sur la quantité de plâtre, gélatine, et toile la mieux adaptée à la durée envisagée pour le voyage, il ne fait en effet plus que très sporadiquement apparition dans la correspondance de Louis Delaporte.

Si Delaporte apprécie probablement de déléguer le domaine des reproductions d'œuvres d'art, il veut en revanche maintenir un fort contrôle sur les autres aspects de ses préparatifs.

Laederich, constamment présent à Paris durant l'été 1881, contrairement à Ghilardi, correspond très souvent avec Louis Delaporte, parfois même plusieurs fois par jour. Delaporte a l'intention d'en faire, sinon son homme de confiance, du moins son assistant personnel. Les deux autres collaborateurs choisis par l'explorateur, Ghilardi et Félix Faraut, sont trop indépendants, et trop qualifiés, pour supporter sans heurts une position trop évidemment

---

<sup>76</sup> Le qualificatif de « mouleur » n'est délibérément pas employé pour le capitaine Filoz, puisque lui-même avoue, dans l'ouvrage relatant son expérience au sein de la mission Delaporte, ne posséder aucune connaissance préalable dans ce sujet.

<sup>77</sup> Pour plus de détails sur l'expérience d'Auguste Filoz, voir *Cambodge et Siam, voyage et séjour...*

subalterne. Le dessinateur du dépôt des Cartes et Plans de la Marine n'apparaît, en revanche, doué d'aucune qualification ou expérience spécifique<sup>78</sup>, et accepte donc facilement de se former sous l'égide de son supérieur.

Durant ces mois d'été, Louis Delaporte, dont la famille s'est considérablement agrandie, n'est pas le plus disponible des hommes. Quand il ne rejoint pas femme et enfants à Loches ou à La Fontaine, résidence de campagne de sa belle-famille, son esprit comme son emploi du temps sont occupés par des soucis personnels, de la bonne tenue de son appartement parisien à la destinée encore incertaine des collections du Musée khmer. Dans de telles circonstances, Laederich, qui semble ne jamais quitter Paris, se retrouve chargé de la plupart des dernières requêtes à effectuer.

Sa principale tâche consiste à obtenir des ministères de l'Instruction publique et de la Marine un ensemble de documents destinés à faciliter la traversée du personnel et du matériel de la mission, ainsi que leurs premiers jours à Saigon, avant l'arrivée de Louis Delaporte dans la colonie. Louis Delaporte souhaitait passer un minimum de temps à Saigon, avant de lancer ses chantiers de fouilles. Pour ce faire, il était impératif que les derniers préparatifs – constitution de l'escorte militaire de l'expédition, rassemblement d'une première partie du personnel indigène (interprètes, cuisiniers), obtention de moyens de transport jusqu'aux sites archéologiques – soient terminés, ou en bonne voie d'achèvement, au moment de son débarquement. Or, tout cela ne pouvait être réalisé sans la collaboration du gouvernement de Cochinchine, lequel, en retour, refusait d'accomplir quoi que ce soit avant d'avoir eu notification officielle du voyage scientifique qui se préparait. Durant le mois qui précède son départ de France, Laederich parcourt donc sans relâche les couloirs du ministère de l'Instruction publique, afin qu'on lui accorde une lettre d'introduction et de recommandation à l'adresse du gouverneur de Cochinchine. Absences et rendez-vous manqués font cependant apparemment échouer cette démarche et empêchent Laederich d'accomplir les autres tâches qui au même moment réclament son attention.

Louis Delaporte l'a en effet également désigné comme responsable de l'acheminement du matériel, et du règlement de la question du prix des transports de Paris à Saigon. On se souvient que Delaporte avait demandé, dans son projet de mission, à bénéficier de la gratuité du transport des hommes et des biens nécessaires à son voyage. Le ministère de l'Instruction

---

<sup>78</sup> Sans aller jusqu'à croire Hélène Delaporte lorsqu'elle confie que Laederich « pourrait avoir le cerveau plus lourd sans inconvénient » (lettre datée du 27 décembre 1878, Arch. fam. corresp.), il est néanmoins certain qu'il n'a pas été recruté pour ses connaissances spécifiques, à la différence de Ghilardi (moulages) et Félix Faraut (expérience sur le terrain).

publique s'est adressé tout d'abord au ministère de la Marine, puis à la compagnie de chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée. Après plusieurs jours de négociations, Ghilardi et Laederich obtiennent de ne payer que le prix d'une demi-place pour leur trajet de Paris à Toulon, et celui de leurs repas sur le transport de l'État devant les amener à leur destination finale.

Lorsque Laederich quitte Paris, le 17 septembre 1881, c'est donc en espérant que sa lettre de recommandation lui arrivera lorsqu'il sera à bord du *Shamrock*<sup>79</sup>, mais assuré de ne devoir s'acquitter que de la moitié du prix de son voyage jusqu'à Toulon. Le soir même, cependant, la situation s'inverse. Bien que le courrier destiné au gouverneur de Cochinchine attende toujours la signature de Jules Ferry<sup>80</sup>, Laederich se voit remettre une « lettre provisoire »<sup>81</sup>, rédigée par Louis de Ronchaud. La question du transport, en revanche, se complique. Arrivé à Lyon, Laederich se voit en effet obligé d'avancer une somme beaucoup plus importante que celle prévue pour continuer son trajet jusqu'à Toulon. L'avantage de la demi-place est minoré par un inconvénient majeur pour qui transporte plus de 350 kg de bagages, répartis en dix colis : pour chacun des paquets est dû un ticket plein tarif.

Ce ne sont là que les premiers des problèmes que Laederich rencontre durant les trois jours qui lui restent avant de quitter la France. Arrivé à Toulon la veille de son départ pour Saïgon, il s'occupe tout d'abord de retrouver au bureau de poste les neuf vases de Sèvres choisis par Louis Delaporte comme cadeaux diplomatiques, et de les faire acheminer à l'embarcadère initialement prévu. Cependant, le *Shamrock* ne s'y trouve pas amarré. Après avoir été forcé de traverser le port en sens inverse avec son chargement, survient une nouvelle déconvenue. Ghilardi, qui vient à peine de le rejoindre avec son propre matériel, se voit refuser l'embarquement du plâtre nécessaire aux moulages, « parce que soi-disant l'ordre n'en a pas été donné par le Préfet »<sup>82</sup>. À quelques heures du départ, il incombe une nouvelle fois à Laederich, en tant que délégué privilégié de Louis Delaporte, de régler ces problèmes.

Dans de telles circonstances, il n'est pas étonnant que Laederich n'ait pas trouvé suffisamment de temps pour s'exercer à la photographie. Le seul essai dont il fasse mention, durant cette fin d'été 1881, est un échec. Simple manque de temps, selon l'intéressé<sup>83</sup>, défaut

---

<sup>79</sup> Navire effectuant la liaison Toulon-Saïgon.

<sup>80</sup> Ministre de l'Instruction publique, presque sans interruption, de février 1879 à novembre 1883.

<sup>81</sup> Expression utilisée par Laederich dans la lettre du 18 septembre 1881 qu'il adresse à Louis Delaporte pour le tenir au courant de la progression des préparatifs de la mission. (Arch. fam. corresp.)

<sup>82</sup> Lettre rédigée par Laederich le 19 septembre 1881. (Arch. fam. corresp.). Le « Préfet » évoqué est le préfet maritime de Toulon.

<sup>83</sup> Dans la lettre où il en fait mention, le 16 septembre 1881, il affirme en effet : « j'ai fait 2 glaces mais eu égard au peu de temps qui me restait avant d'entreprendre les courses dans Paris (en particulier 3 rue de Valois) je les ai manquées ». (Arch. fam. corresp.)

général de talent, si l'on en croit l'appréciation émise par Louis Delaporte à peine le voyage entamé. Delaporte voulait pourtant le former à cette technique, de manière sans doute à lui déléguer sur place une partie d'un travail qui, à cause des conditions météorologiques, peut s'avérer particulièrement chronophage. Dans une lettre adressée à sa femme depuis Angkor Vat, le 29 novembre 1881, Louis Delaporte affirme ainsi qu'en raison de la faible sensibilité de ses plaques, il est obligé de faire poser ses appareils « des heures entières », et que, pour accélérer un peu ses travaux, il en fait marcher plusieurs en même temps. Il avait donc commencé à donner à Laederich des leçons à son domicile. Cependant, l'emploi du temps très chargé de Louis Delaporte l'obligea rapidement à renoncer à cette pratique. Laederich dut donc achever de se former seul.

En même temps que ses courses dans les différents ministères, Laedrrieh s'est également occupé de réceptionner les commandes faites par Louis Delaporte chez plusieurs commerçants spécialisés. Entre deux achats d'appareils et de produits chimiques chez Dorval ou Ruetler, il en profite pour « apprendre quelques recettes photographiques »<sup>84</sup>, et compense en cela l'absence apparente de conseils de la part de Louis Delaporte. Les seules instructions que nous conservons de la main de ce dernier, dans le cadre de la mission de 1881, sont en effet adressées à Félix Faraut<sup>85</sup>. C'est à lui qu'il explique qu'en plus des œuvres et documents destinés au Musée khmer, la mission devra également « recueillir des objets de toute sorte au Cambodge et chez les sauvages » pour le compte du musée d'Ethnographie, et à qui surtout il donne des renseignements très détaillés sur le matériel photographique nécessaire à leurs travaux. Après avoir énuméré les avantages des objectifs qu'il emporte, Louis Delaporte s'étend surtout sur la qualité des négatifs à utiliser. La majorité des plaques de verre qui se trouvent dans les caisses de la mission de 1881 ont ainsi été traitées au collodion sec<sup>86</sup>, technique particulièrement utile en voyage, car elle permettait de préparer à l'avance les négatifs. Cependant, la praticité n'est pas le seul critère à guider les choix de Delaporte. Il emporte en complément un certain nombre de plaques enduites de gélatino-bromure d'argent<sup>87</sup>, plus fragiles – la gélatine a tendance à se détacher sous l'action de la chaleur – mais plus sensibles, donc plus utiles pour les vues d'intérieur.

---

<sup>84</sup> Lettre adressée à Delaporte le 16 septembre 1881. (Arch. fam. corresp.)

<sup>85</sup> Le brouillon de ce document est seul conservé, au sein des documents personnels de l'explorateur. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>86</sup> Les plaques sensibilisées avec un mélange de nitrate d'argent et de collodion humide (nitrate de cellulose dissous dans un mélange d'éther et d'alcool) présentaient le problème de devoir être utilisées immédiatement après avoir été préparées. Le recours au collodion sec, qui revenait à superposer au mélange précédent une couche de miel, d'albumine ou de gélatine, permettait de résoudre ce problème.

<sup>87</sup> Suspension de cristaux de sel d'argent dans une couche de gélatine coulée sur le support initial.



## C. DÉROULEMENT DE LA MISSION

### 1. De Paris à Saigon

Lorsque Louis Delaporte s'embarque enfin pour Saigon, le 2 octobre 1881, sa mission s'inaugure sous des auspices favorables. Aucune mauvaise nouvelle ne lui est parvenue de la part de Laederich ou Ghilardi depuis leur départ, le 20 septembre précédent, les instructions rédigées à l'intention de Félix Faraut sont en route, si ce n'est déjà entre ses mains – afin de mieux lui faire comprendre ce qu'il attend de lui, Delaporte a d'ailleurs joint à l'envoi un exemplaire du *Voyage au Cambodge*, paru en 1880 –, et il fait route en compagnie de Charles Le Myre de Vilers, gouverneur de Cochinchine.

Seul l'oubli, mineur, d'un tube de papier à dessin est venu assombrir le voyage de l'explorateur jusqu'à son port de départ, mais pour une durée très courte, puisqu'il lui a été possible, à peine arrivé à Marseille, de réparer son erreur.

Cependant, une semaine exactement après le début de la traversée, l'exploration de ses malles donne une vision beaucoup plus pessimiste des talents d'organisation de Delaporte. Le cylindre en fer blanc est en effet loin d'être le seul article omis lors de la confection de ses bagages. Le 9 octobre 1881<sup>88</sup>, Louis Delaporte dresse une liste exhaustive de ses oublis, classée par ordre d'importance :

- cent feuilles de papier à estamper, qu'il n'est apparemment possible de trouver que chez un seul fabricant, rue Dauphine à Paris ;
- un « Guide anglais dans l'Inde »<sup>89</sup>, et une série de notes, indispensables si jamais Delaporte décidait de commencer à composer un article ou tout autre texte durant sa mission ;
- les notices d'utilisation des produits chimiques devant servir au développement des photographies ;
- une liste de fautes d'orthographe à éviter.

---

<sup>88</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>89</sup> Lettre du 9 novembre 1881.

Nombre de choses, donc, indispensables au bon déroulement du voyage à venir. Il incombe dès lors à Hélène, et, une fois de plus, à Amédée Delaporte de pallier au plus vite ces manques. Ce n'est pas là le seul moment où ils seront mis à contribution. Jusqu'au rapatriement sanitaire de Louis Delaporte, trois mois plus tard, ils sont en effet chargés de conduire les affaires de Delaporte à Paris. Tandis qu'Amédée s'occupe plus particulièrement des relations avec l'administration – comme son frère, il entretient de nombreuses relations parmi les chefs de bureau des ministères –, Hélène est le pivot des communications entre France et Indochine. Au cours de l'expédition, elle s'occupe ainsi d'envoyer les paquets adressés par Mme Laederich à son mari, avant de l'aider, sur la demande de Louis Delaporte, à maintenir son niveau de vie<sup>90</sup>.

La traversée de Marseille à Saigon est donc particulièrement mise à profit par Delaporte. Les distances étant moins importantes qu'elles ne le seront une fois la mission parvenue sur les territoires du Cambodge et du Siam, les communications avec Paris sont plus rapides. Elles permettent à l'explorateur de combler le retard que ses oublis auraient inévitablement provoqué. Grâce à la diligence de sa famille, les articles laissés à Paris sont expédiés en direction de Saigon dès le 13 octobre 1881, et arrivent en Indochine, selon toute probabilité, quelques jours seulement après Delaporte lui-même.

Le souhait que Louis Delaporte avait formulé, comme lors de sa mission précédente, d'écourter le plus possible son séjour à Saigon, se réalise donc, et ce d'autant plus qu'il côtoie le gouverneur de la Cochinchine pendant les trente jours que durent le voyage.

Charles Le Myre de Vilers n'est, en effet, pas le meilleur compagnon possible, aux dires de Louis Delaporte. Celui-ci se félicite ainsi d'avoir été, en raison de son arrivée tardive à bord, placé, à la table des officiers, loin du gouverneur de la colonie. De cette façon, il ne risquera pas d'être « saturé »<sup>91</sup> par sa conversation. Cependant, Le Myre de Vilers n'a de cesse d'être utile pour accélérer la progression des derniers préparatifs de la mission en Cochinchine. Il lance ainsi la rédaction des lettres de recommandation et d'explications qui permettront à Delaporte de circuler presque comme il l'entend sur les territoires du Cambodge et du Siam, et d'obtenir une subvention de 8 000 F.

---

<sup>90</sup> Laederich avait oublié, avant de partir, de donner à sa femme une procuration lui permettant de toucher, en son absence, son salaire. Averti de ce fait, Louis Delaporte demanda à Hélène de mettre à disposition de l'épouse de son collaborateur, chaque mois, une somme de 100 F, que Laederich rembourserait à son retour en France.

<sup>91</sup> Expression utilisée par Delaporte dans une lettre adressée à sa femme le 9 octobre 1881. (Arch. fam. corresp.)

Fort de l'ensemble de ses soutiens, Louis Delaporte ne passe en définitive que très peu de temps à Saigon. Arrivé sur place dans la matinée du 1<sup>er</sup> novembre, il quitte la résidence du gouverneur dans la journée du 10. Sur la canonnière et les deux pirogues mises à la disposition de la mission s'embarquent, en même temps que lui, deux interprètes, treize « miliciens annamites »<sup>92</sup>, un équipage de marins français, et trois membres de son état major : Thil, conducteur des Ponts et Chaussées, le docteur Ernault, médecin de l'expédition, et Laederich. Ghilardi s'est quant à lui mis en route huit jours plus tôt. Félix Faraut rejoindra ses collaborateurs à Phnom Penh.

### 2. Déroulement du voyage

Le voyage entrepris par Louis Delaporte en 1881 est globalement moins bien documenté que celui de 1873. Aucun récit officiel n'en a été tiré, et les archives du ministère de l'Instruction publique ne conservent, pour tout rapport, que deux exemplaires d'une lettre de trois pages, rédigée le 16 mai 1882<sup>93</sup>. Les documents personnels de Louis Delaporte permettent de saisir un peu mieux la progression de l'équipe, bien que d'une manière très fractionnée. Sont demeurés en effet quatre ensembles, représentant trois points de vue différents<sup>94</sup>. Deux sont de la main de Louis Delaporte. Ils comprennent plusieurs brouillons de la lettre envoyée au ministre de l'Instruction publique, ainsi qu'une liste des monuments visités par la mission, parfois accompagnés des dates de son passage. Le troisième ensemble, intitulé *Souvenirs de voyage* contient les notes prises par Ghilardi au cours de son voyage. Le dernier, sans doute recopié au retour du séjour<sup>95</sup>, déploie jour par jour l'itinéraire suivi par Laederich. Il est donc possible de se faire une idée des sites visités par l'expédition, ainsi que des morceaux de sculpture ou des moulages qu'elle a rapportés, mais il est très difficile, contrairement à la mission de 1873, de saisir quelles furent les conditions de vie de ses membres.

Les explorateurs, partis de Saigon le 10 novembre 1881, gagnent Phnom Penh deux jours plus tard. Étape relativement courte, presque entièrement dévolue aux visites

---

<sup>92</sup> Cette information, ainsi que la composition de la mission, est contenue dans la lettre-compte rendu que Delaporte adresse au ministre de l'Instruction le 16 mai 1882. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>93</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>94</sup> Arch. fam. Chem II.

<sup>95</sup> L'écriture employée est très différente de celle des lettres signées de Laederich.

diplomatiques rendues au roi du Cambodge, destinées notamment à lui remettre le vase choisi pour lui à Sèvres, ainsi que la lettre de recommandation du gouverneur de Cochinchine.

S'est peut-être aussi négocié, dans cet intervalle, le prêt d'un navire à vapeur pour une durée de deux à trois mois. Pendant la traversée Marseille-Saigon, Charles Le Myre de Vilers a en effet annoncé à Louis Delaporte que, tandis que lui-même ne pouvait se permettre de démobiliser un tel bâtiment, Norodom I<sup>er</sup> ne devrait y trouver aucune difficulté. Le souverain avait « trois [vapeurs] toujours inoccupés », et deviendrait l'obligé du gouverneur lorsque celui-ci lui aurait fait donner, par l'intermédiaire de Delaporte, « 5 ou 6 décorations de la légion d'honneur qu'il avait demandé pour ses parents »<sup>96</sup>.

Ce court séjour est aussi l'occasion des retrouvailles avec Félix Faraut. Après avoir travaillé au service de Louis Delaporte, celui-ci avait accepté le poste de secrétaire du roi du Cambodge. En ce mois de novembre 1881, Faraut passe outre son désappointement initial – selon Delaporte, « il croyait faire le voyage seul »<sup>97</sup> – et, quittant provisoirement ses fonctions, se joint au reste de l'état major.

Contrairement au voyage de 1873, les explorateurs ne s'attardent pas en territoire cambodgien. Après une étape à Compong Chenang le 16 novembre, ils se dirigent droit vers le Siam, et, après un arrêt deux jours à Siem Reap, résidence du gouverneur de la province, s'installent à Angkor aux alentours du 20 novembre<sup>98</sup>.

Dans ses lettres, Louis Delaporte ne donne un aperçu que de ce seul chantier. Ces remarques, prolongées sur plusieurs pages, suffisent pour saisir l'ambiance générale de la seconde mission qu'il dirige.

La nouvelle équipe, composée d'hommes soit plus indépendants, soit moins expérimentés qu'auparavant, est loin d'avoir la dynamique de l'ancienne. Delaporte se sent alors obligé d'endosser le rôle de coordinateur général du travail. Il lui revenait déjà, en 1873, de choisir les monuments à explorer, ainsi que les sculptures ou moulages à prendre. Ses

---

<sup>96</sup> Cette citation, de même que la précédente, est extraite d'une lettre adressée par Louis Delaporte à son père, le 15 octobre 1881. (Arch. fam. corresp.)

<sup>97</sup> Lettre du 29 novembre 1881. (Arch. fam. corresp.)

<sup>98</sup> Comme lors de la mission précédente, les dates d'arrivée et de départ sur les différents chantiers archéologiques ont tendance à différer d'un participant du voyage à un autre. Selon les informations données par la correspondance de Louis Delaporte, le 29 novembre, la mission aurait été installée à Angkor depuis onze jours. Ne pensant pas cependant que l'équipe ait été divisée dès le départ de Phnom Penh, on a considéré qu'il s'agissait d'une mauvaise approximation. On suivra donc sur ce point la version que donne l'itinéraire de Laederich, pour qui l'installation date du 20 novembre.

compagnons, cependant, conservaient une marge de manœuvre certaine, et ne semblaient pas, dans les excursions qu'ils pouvaient mener hors des campements principaux, devoir répondre de leurs actes. Les différents récits tirés de cette première mission montrent tous que Louis Delaporte avait une grande confiance dans le jugement, et respectait le talent des hommes qui l'accompagnaient.

Les quelques lettres qui retracent l'expérience de 1881 montrent que la situation a changé du tout au tout. Louis Delaporte apparaît en effet très critique envers ses compagnons. Félix Faraut, qui se serait bien vu à la tête de sa propre expédition, mais dont les capacités physiques semblent avoir souffert de la position sédentaire qu'il occupait les années précédentes, l'amuse. Laederich, malgré toute sa bonne volonté, n'est pas à la hauteur, et demande plus d'attention qu'il n'accomplit de réel travail. Dans une lettre adressée à sa femme, le 13 décembre 1881<sup>99</sup>, Delaporte affirme ainsi : « De ce côté [de Laederich] toujours grande bonne volonté mais peu de résultats... enfin, il m'aide dans diverses circonstances et fait quelques photographies. ». Seuls Ernault et Ghilardi semblent échapper à son dédain. Pour ce dernier, cependant, cela ne durera pas. Un incident éclate entre lui et le commandant de la canonnière faisant la liaison entre le cours d'eau le plus proche d'Angkor et Phnom Penh, au sujet de la perte de certaines de ses affaires personnelles. S'ajoutant à d'autres problèmes nés cette fois entre lui et Delaporte lui-même, ces éclats le feront vite considérer comme un collaborateur peu fiable.

Confronté à cette situation, Louis Delaporte décide de resserrer son contrôle sur les opérations. Cela suppose qu'il leur donne un rythme suffisant pour que, en cas d'arrêt inopiné, la mission puisse être pratiquement achevée.

Dans les faits, il ne redoute pas tant un rappel urgent à Saigon, comme en 1873, que son départ prématuré. Qu'il craigne de contracter une nouvelle maladie, ou veuille tenir les promesses répétées faites à son père et sa femme de rentrer le plus tôt possible, Delaporte s'investit en tout cas pour exécuter le plus de travail possible dans le plus court laps de temps. Afin de s'assurer de la réussite d'un maximum de photographies, il emploie ainsi deux appareils en même temps. Malgré la prétendue incompetence de ses collaborateurs, il n'hésite pas non plus à lancer plusieurs chantiers en parallèle, quitte à devoir consacrer une partie importante de ses journées à lire et répondre aux notes envoyées par les membres de son état-major.

La combinaison de ces deux méthodes lui permet d'affirmer, dès la fin de la première quinzaine de décembre 1881, que presque la moitié du programme prévu à l'origine a été achevée. Fort de cent cinquante photographies, et de la première partie des moulages effectués par Ghilardi, ayant déterminé avec précision les sujets qui restaient à prendre ou reproduire, il confie ainsi à sa femme, le 13 décembre<sup>100</sup>, que, s'il était forcé de repartir au moment même, la mission pourrait sans aucun problème poursuivre ses travaux.

Ses prédictions vont s'avérer, hélas !, très justes, puisque, le 26 décembre 1881, il doit une fois de plus être rapatrié pour raisons sanitaires.

Comme Louis Delaporte l'avait prévu, cependant, les travaux de la mission aux ruines khmères ne s'interrompent pas pour autant. Une lettre d'un haut fonctionnaire siamois, ne portant pas d'autre date que l'année de sa rédaction, 1881<sup>101</sup>, indique ainsi au gouverneur de Cochinchine que, alors que « M. Delaporte s'est trouvé malade et a dû s'embarquer pour repartir », trois hommes demeurent sur place.

Il doit s'agir des trois mêmes dont Hélène Delaporte annonce, le 15 avril 1882, le retour en France : « Laederich, le mouleur [Ghilardi], le médecin [le docteur Ernault] »<sup>102</sup>. Il semble en effet, si l'on se fie aux informations données par la correspondance de Louis Delaporte pour le début de l'année 1882, que Félix Faraut ait quitté, à une date indéterminée, le chantier ouvert sur le site d'Angkor. À partir de la fin de l'année 1881, il n'apparaît plus, hormis sous forme de références au travail qu'il a accompli au service de Louis Delaporte, dans aucune des sources consultées pour cette thèse. Thil, le conducteur des Ponts et Chaussées recruté directement à l'arrivée dans la colonie, est quant à lui resté un peu plus longtemps. Nostalgique de sa famille, il obtient cependant, bien que « son état ne présente rien de grave »<sup>103</sup>, de retourner à Saigon, le 2 janvier 1882. Les trois autres collaborateurs de Delaporte rejoignent la capitale de la colonie le 28 février. Jusqu'à leur départ pour Toulon, aux alentours du 15 mars, ils poursuivent une correspondance fournie avec celui qui demeure le directeur des opérations, le renseignant avec une grande précision aussi bien sur la progression des travaux que sur la vie quotidienne de leurs campements.

---

<sup>99</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>100</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>101</sup> Arch. nat. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>102</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>103</sup> Lettre rédigée par Louis Ernault, le 2 janvier 1882. (Arch. fam. corresp.)

Comme lorsque Delaporte était présent, Ghilardi, Laederich et Ernault essaient de passer le moins de temps possible en groupe, de manière à couvrir le plus de terrain possible. Multiplier les chantiers de fouille apparaît d'autant plus important que l'ambiance générale du voyage se détériore, rendant le recueil des documents un peu plus difficile qu'auparavant. Dans un premier temps, ainsi que cela avait été le cas lorsque le capitaine Auguste Filoz avait repris les opérations de moulage à la suite de l'avortement de l'expédition de 1873, les autorités locales réagissent assez mal au départ de leur interlocuteur privilégié. Soudainement, alors qu'ils avaient jusque là fermé les yeux sur certains agissements contraires à leurs croyances<sup>104</sup>, les bonzes chargés de vérifier qu'aucun dommage n'était occasionné par les travaux menés par les Français commencent à leur créer des difficultés. Ernault, dans la lettre qu'il adresse à Louis Delaporte le 2 janvier 1882<sup>105</sup>, annonce ainsi que Ghilardi a dû écourter son séjour à Angkor en raison de leur très grande hostilité. À l'obligation de finir ses opérations de reproduction en toute hâte, s'ajoute la perte d'une partie de ses réalisations antérieures, détruites au cours de divers incidents. Les problèmes relationnels qui entravent les dernières semaines de la mission ne proviennent pas uniquement d'influences extérieures. Livrée à elle-même, l'équipe de Louis Delaporte se désagrège. Les conflits de personnes se multiplient, et de certaines lettres transpire un véritable sentiment de saturation. Sans donner de détail sur la situation à laquelle il fait référence, le docteur Ernault affirme ainsi, à moins d'un mois de la fin de la mission : « j'espère que toute la patience qu'il m'a fallu avoir me tiendra lieu dans l'autre monde de longues années de purgatoire. »<sup>106</sup>.

### 3. Bilan de la mission

Malgré ces problèmes, la mission aux ruines khmères est parvenue à continuer ses opérations pendant près de trois mois à compter du départ de Louis Delaporte, et à achever tant bien que mal la quasi-totalité du programme qu'elle s'était fixée.

---

<sup>104</sup> Selon les récits laissés par Louis Delaporte, les prêtres en charge de la surveillance du site d'Angkor refusaient ainsi de laisser les explorateurs mouler les représentations de Bouddha. Rien ne devait, selon eux, recouvrir son visage. Il existait cependant des manières de contourner cette règle, que Delaporte dévoile à ses collaborateurs. Il leur recommandait ainsi d'offrir en échange des feuilles d'or destinées à envelopper la statue en question.

<sup>105</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>106</sup> Lettre adressée à Louis Delaporte, le 24 février 1882. (Arch. fam. corresp.) Voir Annexes p. 584 et suivantes.

Le plus important des résultats de cette deuxième expédition est sans doute d'avoir permis à l'œuvre de Louis Delaporte de gagner encore en visibilité.

En 1881-1882, l'audience du Musée khmer de Compiègne reste relativement confidentielle. Certes, les collections recueillies pendant la mission de 1873, puis au cours des voyages de Félix Faraut, ont reçu un accueil très favorable lors de l'Exposition universelle de 1878. Depuis cet événement, cependant, elles sont entreposées dans les caves du palais du Trocadéro, sans qu'aucun des projets imaginés par Delaporte ou ses soutiens à la direction des Beaux-Arts aient été concrétisés.

L'expédition de 1881 apporte à Louis Delaporte une audience supplémentaire. Il est tout d'abord parvenu, sur le navire qui le conduisait de Marseille à Saigon, à enthousiasmer un couple de voyageurs fortunés, les Siegfried. Malgré le dédain qu'il affiche pour eux dans ses lettres, il leur a promis de les conduire sur plusieurs sites archéologiques au début de l'année suivante. Bien qu'il ne les ait vraisemblablement jamais recroisés durant leur séjour en Indochine<sup>107</sup>, l'invitation est demeurée, et le docteur Ernault mentionne leur visite dans une lettre du 24 février 1882. À cette « grande partie »<sup>108</sup> doivent théoriquement se joindre deux Italiens, faisant alors un tour du monde, un couple de planteurs néerlandais, et surtout le gouverneur lui-même. Obtenir un écho dans la bourgeoisie internationale et le monde politique colonial peut s'avérer précieux pour démontrer l'intérêt que le gouvernement français aurait à organiser pour l'art khmer une vitrine digne de ce nom dans la capitale.

Le ministère de l'Instruction publique a d'autant plus intérêt à régler la question de la nouvelle installation du Musée khmer que, de sa mission, Louis Delaporte rapporte l'idée d'un projet mené par une administration concurrente, celle des Colonies. Le 13 janvier 1882, Charles Le Myre de Vilers approuve en effet l'idée d'une publication générale sur « les inscriptions Kmères (*sic*) »<sup>109</sup>. Si l'on ajoute à cela le fait qu'une épreuve de chacun des moulages réalisés durant la mission de 1881 doit en théorie revenir au futur Musée archéologique de Saigon, ce voyage apporterait bien aux interlocuteurs de Louis Delaporte dans l'administration la preuve de l'intérêt suscité par ses collections.

---

<sup>107</sup> Il a quitté Saigon le 16 janvier 1882.

<sup>108</sup> C'est ainsi que Louis Delaporte qualifie, dans une lettre qu'il adresse à sa femme le 22 octobre 1881, la visite des ruines d'Angkor qu'il doit organiser. (Arch. fam. corresp.)

<sup>109</sup> Lettre du 13 janvier 1882, adressée par Charles Le Myre de Vilers à Louis Delaporte. (Arch. fam. corresp.)



Selon la lettre que Louis Delaporte fait parvenir au ministère de l'Instruction publique après le retour de l'ensemble de son équipe au complet, le 16 mai 1882<sup>110</sup>, ses collections s'accroissent, après sa deuxième mission, d'un volume équivalent à celui collecté par celle de 1873. Cette fois-ci cependant, aucun document, officiel ou privé, ne donne une liste détaillée de ces nouveaux documents. Delaporte affirme seulement avoir rapporté quatre cent cinquante photographies et « une collection considérable d'antiquités consistant en têtes et fragments de statues, plaques de revêtement, vases, ex-voto et autres pièces de bronze ou d'argent, ainsi qu'un grand nombre de moulages », parmi lesquels des morceaux d'architecture, « deux grands entablements merveilleusement fouillés », plus de cent cinquante motifs d'ornementation, et « les chefs-d'œuvre de la sculpture khmère en bas-relief »<sup>111</sup>.

Au vu du reste de la lettre, il peut apparaître assez étrange que Louis Delaporte ne détaille pas ses acquisitions. Passée une brève recommandation sur le traitement à donner rapidement aux moulages endommagés par le voyage de retour, il en vient à ce qui est pour lui le cœur du problème : l'argent.

Le total des dépenses de la mission se sera finalement élevé à 42 000 F. Sur cette somme, 20 000 F ont été subventionnés par l'administration française, métropolitaine ou coloniale : 4 000 constituant le solde du crédit alloué pour la mission de 1873<sup>112</sup>, auxquels s'ajoutent deux versements de 8 000 F, émis par le gouvernement de Cochinchine, en novembre 1881, et le ministère de l'Instruction publique, en mars 1882. Louis Delaporte a avancé sur ses propres fonds la somme restante. Rien de plus logique, si l'on considère qu'il voyageait à titre gratuit. Pourtant, et même s'il dispose du soutien financier de sa belle famille, cela « ne veut pas dire qu'il faille négliger les moyens de [se] faire rembourser le plus possible », comme le lui rappelle sa femme le 8 janvier 1882<sup>113</sup>.

Pour cette raison, Louis Delaporte demande que soit respecté ce qui n'était certainement au départ qu'une promesse orale, et qui deviendra plus tard une règle tacite des rapports entre les collaborateurs du Musée khmer et son administration de tutelle : l'achat des objets d'art qu'il a rapportés.

---

<sup>110</sup> A.N. F<sup>17</sup> 4489.

<sup>111</sup> Cette citation, de même que les précédentes, est extraite de la lettre du 16 mai 1882. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>112</sup> Le chiffre avancé par Delaporte est faux. En réalité, ce sont 3 000 F seulement qui lui restaient dus et lui ont été ordonnancés, le 12 septembre 1881.

<sup>113</sup> Arch. fam. corresp.

### **CHAPITRE III. TYPOLOGIE ET FONCTIONS DES COLLABORATEURS DE LOUIS DELAPORTE**

#### **A. LES AUXILIAIRES SCIENTIFIQUES**

Le travail que Louis Delaporte a commencé au Cambodge et au Siam en 1873 aurait été impossible pour un homme seul. L'ampleur progressivement donnée au champ de ses explorations, combinée à la nécessité d'effectuer des voyages de courte durée<sup>1</sup>, oblige à multiplier les chantiers de fouilles simultanés. Delaporte renonce donc de plus en plus à être présent à chaque excursion, pour conserver des tâches de centralisation des documents élaborés par ses collaborateurs.

Entre 1873 et 1900, six hommes ont consacré une part plus ou moins importante de leur carrière à la diffusion de la connaissance de l'art khmer, en participant aux fouilles archéologiques indochinoises.

L'étude des documents qu'ils ont laissés comme témoins de leurs activités, ainsi que celle des rapports qu'ils entretenaient avec Louis Delaporte, fait apparaître deux groupes assez distincts : d'un côté les hommes que l'on pourrait qualifier de véritables explorateurs, capables de maîtriser plusieurs domaines de compétences, indépendants, et qui, le plus souvent, n'ont pas intégré les équipes de Delaporte à sa demande ; de l'autre, les spécialistes, mouleurs et dessinateurs essentiellement, recrutés personnellement pour leurs talents particuliers, et ne sortant en général que très peu de leur position subalterne.

##### **1. Les explorateurs : Félix Faraut, Jules Harmand et Lucien Fournereau**

La première catégorie est la moins nombreuse, mais occupe la majorité des archives concernant les voyages de Louis Delaporte. Aucun de ces trois hommes n'était cependant véritablement destiné à participer à l'œuvre du fondateur du Musée khmer.

---

<sup>1</sup> Louis Delaporte est l'un des rares explorateurs à ne partir que pour des voyages d'une saison maximum. Ses contemporains, dans la plupart des cas, restent sur les terrains d'opération beaucoup plus longtemps. Cela est vrai en Indochine – Jules Harmand effectue ainsi six campagnes entre 1875 et 1877, ne s'interrompant que quelques mois, sans pour autant quitter la colonie, entre chaque –, mais aussi sur d'autres continents. Les

Ceux qui apparaissent le plus tôt dans notre chronologie, Félix Faraut et Jules Harmand, ont certes l'avantage de bien connaître la colonie. Lorsque la mission aux ruines khmères quitte Saigon le 23 juillet 1873, Félix Faraut est déjà employé depuis un certain nombre d'années en Cochinchine comme conducteur des Ponts et Chaussées. Etant donné les compétences dont il devait avoir fait preuve pour remplir cette fonction : dessin, levé de plans, géométrie<sup>2</sup>, son intégration à l'état-major de la campagne dirigée par Louis Delaporte paraît très logique.

Cependant, et c'est là une caractéristique qu'on ne retrouve plus dans le second voyage mené par Delaporte, Faraut ne va pas pouvoir très longtemps rester cantonné dans ses attributions de départ. Lors de la mission de 1873, la quasi-totalité des membres de l'état-major disposait en effet de capacités très semblables. Dans le domaine de l'établissement des plans, élévations et croquis, Delaporte lui-même, et sans doute les docteurs Harmand et Jullien – ce dernier sans doute davantage que son collègue, puisque sa formation de naturaliste, auprès du Muséum d'Histoire naturelle, avait dû comprendre un apprentissage des arts graphiques – ne sont pas sans manquer de talent. D'autres tâches, en revanche, manquent de spécialistes. Cette première mission n'emmène ainsi aucun mouleur professionnel, obligeant le docteur Jullien et le capitaine d'infanterie Filoz à s'aventurer, parfois sans résultat valable, sur des terrains qui leur sont complètement étrangers. La photographie trouve elle aussi très peu d'amateurs lors du voyage de 1873. Louis Delaporte a en effet échoué dans son projet d'imiter les débuts de la Mission du Mékong, et d'intégrer à son équipe, au moins jusque sur les sites d'Angkor Thom et Angkor Vat, Émile Gsell<sup>3</sup>. L'exécution des photos rapportées par la mission est donc laissée à Delaporte et à Félix Faraut.

Au fur et à mesure, les hommes impliqués dans le premier voyage dirigé par Louis Delaporte acquièrent donc des compétences nouvelles, parvenant à maîtriser plus ou moins heureusement des tâches assez éloignées de leur domaine de compétence original.

Jules Harmand, lorsqu'il demanda à devenir l'un des médecins de la mission, avait déjà une expérience de presque sept ans des conditions de vie de la colonie. À partir de son arrivée en qualité de médecin auxiliaire à Saigon, le 16 janvier 1867, le docteur Harmand ne

---

expéditions au Soudan occidental étudiées par G. Spittler (« European explorers as caravan travellers... ») durent ainsi, en moyenne, entre un et cinq ans.

<sup>2</sup> Ces trois matières faisaient partie du concours permettant l'entrée dans ce corps des travaux publics. Pour connaître les autres épreuves, et avoir un aperçu de ce qui était demandé d'un conducteur des Ponts et Chaussées, voir E. Endrès, *Manuel du conducteur des Ponts et Chaussées...*

<sup>3</sup> Émile Gsell (1838-1879), photographe installé à Saigon.

s'est en effet pas contenté de servir au sein de l'hôpital de la capitale. Dès le mois de juillet 1867, il se trouve employé comme officier de santé dans différentes garnisons, et devient sans aucun doute très compétent en matière de médecine de campagne.

Pendant ses premières années, Jules Harmand ne semble faire preuve d'aucune autre aptitude qui puisse être mise au service d'un voyage scientifique. Cependant, il compense apparemment par son enthousiasme pour les campagnes d'exploration les connaissances qui lui font défaut<sup>4</sup>. Seul, il se porte volontaire pour la mission organisée par Louis Delaporte. Lors de celle-ci, il va pouvoir faire preuve de ses qualités de meneur d'hommes. La plupart du temps, c'est ainsi à lui que revient la tâche d'organiser le déplacement des sculptures et des moulages, l'obligeant à diriger des équipes pouvant compter jusqu'à cent hommes. Par ailleurs, dans les derniers temps de la mission, il a également l'occasion d'en prendre la direction globale, étant le seul membre de l'état-major encore bien portant.

La trajectoire de Lucien Fournereau, dernier réel explorateur à se mettre au service de Louis Delaporte, est légèrement différente de celles de ses deux prédécesseurs.

Arrivé un peu plus d'une dizaine d'années après eux, il n'est en aucune façon habitué à la vie de la colonie de Cochinchine. Lorsqu'il se présente pour la première fois comme candidat à l'accroissement des collections du Musée khmer, en 1885, il a cependant pour lui son expérience de meneur d'hommes. Trois ans auparavant, en 1882, il a en effet conduit avec succès un voyage scientifique en Guyane. Architecte de formation, dessinateur réputé<sup>5</sup>, capable de diriger des travaux de moulage, il sera lui aussi, une fois qu'il aura passé quelque temps comme fonctionnaire en Indochine, parfaitement capable de mener une mission au service du Musée khmer.

La multiplicité des compétences progressivement acquises par Félix Faraut, Jules Harmand et Lucien Fournereau les rend aptes à diriger leurs propres équipes. Ayant été obligés, au début de leur carrière de voyageurs scientifiques, de toucher à de nombreux domaines, ils ont acquis des notions sur à peu près toutes les questions que peuvent poser les fouilles archéologiques alors pratiquées en Indochine.

---

<sup>4</sup> Pour avoir plus de détails sur la vie et la carrière de Jules Harmand, voir l'ouvrage de G. Salkin *Le triple destin de Jules Harmand...*

<sup>5</sup> Les aquarelles qu'il réalise à partir des croquis pris sur les deux sites d'Angkor seront exposées lors du Salon de 1889.

Ils ne connaîtront une certaine spécialisation que plus tard dans leur vie, à un moment où ils auront en général abandonné leurs désirs d'expéditions lointaines. Au début des années 1880, Jules Harmand, alors consul de France à Bangkok, se concentrera ainsi sur l'histoire naturelle, et entreprendra de constituer dans sa résidence un institut officieux, destiné à aider les naturalistes voulant se lancer dans l'exploration de la péninsule indochinoise. Lucien Fournereau, quant à lui, amorcera au tournant du siècle le changement de carrière qu'il appelait depuis une quinzaine d'années, en composant un imposant ouvrage théorique sur l'art khmer.

Avant de réorienter leur carrière, Faraut, Harmand et Fournereau continuent donc essentiellement à compléter l'œuvre de repérage des monuments de l'ancien Cambodge et de constitution des collections du Musée khmer. Louis Delaporte s'en accommode parfaitement. Avoir à sa disposition des collaborateurs capables de maîtriser l'organisation d'une mission scientifique, depuis ses préparatifs jusqu'au retour des documents recueillis, réduit en effet sa charge de travail.

Les anciens membres de l'état-major de son expédition de 1873 n'ont ainsi pas besoin d'instructions détaillées. Lorsque, à trois reprises, les deux premières en décembre 1873, la troisième sans doute dans le courant d'août-septembre 1881<sup>6</sup>, Louis Delaporte envoie à Félix Faraut des courriers en ce sens, il se défend de vouloir lui dicter sa conduite. Selon lui, le conducteur des Ponts et Chaussées a « l'expérience suffisante »<sup>7</sup> pour que l'organisation de son voyage lui soit entièrement confiée. Cela n'empêche bien évidemment pas ces lettres d'indiquer les sites qui restent, en totalité ou en partie, à explorer, et de caractériser, parfois avec une très grande précision, les morceaux d'architecture à faire prélever ou mouler. Cependant, cela n'est destiné qu'à s'assurer que les pièces et documents graphiques rapportés s'intégreront bien dans les collections en formation. Il en est de même lorsque Delaporte fait parvenir à son ancien collaborateur, après une parenthèse de près de quatre ans dans leur relation, un exemplaire de son ouvrage sur l'expédition de 1873.

---

<sup>6</sup> Ce document ne comporte pas d'indication autre que celle de l'année de sa rédaction. Cependant, les références que Delaporte y fait au matériel photographique qu'il emportera pour le voyage laissent supposer qu'il est déjà en sa possession. Sachant que les commandes des appareils et des plaques de verre ont été réceptionnées par Laederich avant son départ de Paris, au milieu du mois de septembre, on peut déduire que Delaporte a rédigé les instructions destinées à Faraut au moment, ou juste après, ces derniers préparatifs. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>7</sup> Lettre du 19 décembre 1873. (Arch. fam. Chem. II)

S'il prend la peine de s'assurer que le travail effectué reste toujours dans la lignée de ce qu'il avait commencé, Louis Delaporte ne s'implique que de très loin dans les détails pratiques des voyages menés par ses collaborateurs.

Les questions d'argent retiennent son attention. Ainsi, lorsqu'il confie à Félix Faraut le soin de continuer les opérations commencées lors de la mission de 1873, Louis Delaporte ne laisse pas son auxiliaire maîtriser totalement son budget. Il lui indique, le 19 décembre 1873, qu'il peut aller retirer, chez une de ses connaissances de Saïgon, 100 F. Félix Faraut ne pourra cependant pas utiliser cette somme à sa guise. Il faudra qu'il l'emploie à acheter des photographies définies par Louis Delaporte. Il est vrai que, dans le cas de cette mission, il est possible de considérer les allocations mises à disposition des nouvelles fouilles comme appartenant à Delaporte, puisqu'elles constituent, selon lui, le reliquat de l'indemnité accordée pour sa première campagne de recherches aux ruines khmères. Après l'abandon définitif de son travail de terrain, alors qu'il n'a normalement plus aucun droit en cette matière, Louis Delaporte continuera à essayer de contrôler l'aspect financier des voyages qu'il suscite. Lorsque Lucien Fournereau aura accompli le sien, en 1887-1888, Delaporte s'empressera ainsi de lui rappeler qu'il n'a pas la libre disposition des œuvres d'art qu'il a recueillies sur place, et qu'il ne peut les donner, et surtout les vendre, à son gré.

Les autres aspects des voyages entrepris par les collaborateurs de Louis Delaporte, en revanche, semblent ne pas le concerner outre mesure. La correspondance que Delaporte entretient avec Félix Faraut, une fois que celui-ci est lancé dans ses chantiers, se raréfie, et ne concerne plus que l'avancée de ses résultats. Aucune information, d'un côté ou de l'autre, n'est divulguée quant à la composition de l'équipe qu'emploie le conducteur des Ponts et Chaussées, son matériel, l'organisation pratique des campements. Lorsque Faraut rencontre des difficultés, à la charnière des années 1876 et 1877, Louis Delaporte, occupé par son voyage de noces, n'est pas là pour les résoudre. De même, il se préoccupe apparemment très peu de la mission scientifique organisée par Jules Harmand, à partir de 1875. Bien que celle-ci ait pour objectif, entre autres, d'essayer d'extraire du lac Tonlé Sap les pièces qui y étaient tombées lors de la première campagne menée par Delaporte, la logistique d'une telle opération n'est jamais l'objet de discussion entre les deux hommes.

Il existe donc des avantages considérables, pour Louis Delaporte, à engager des auxiliaires capables de mener seuls des expéditions entières. Grâce à leur aide, les collections de son institution peuvent s'accroître à un rythme beaucoup plus soutenu que s'il avait été obligé, à chaque reprise, de se déplacer lui-même sur le terrain. Par ailleurs, il semble que les

missions commissionnées par Louis Delaporte réussissent en général mieux que celles à la tête desquelles il était parti, en 1873 et 1881. Les explorateurs auxquels il a recours résident en effet en Indochine la majeure partie de l'année. Si une attaque de fièvre ou de dysenterie vient donc à écourter la durée de leurs recherches – cas qui semble, par ailleurs, beaucoup plus rare dans les aventures de Faraut, Fournereau et Harmand que dans celles de Delaporte –, ils ne sont en général pas rapatriés en France, mais rejoignent simplement Saigon, et reprennent leur route dès qu'ils sont rétablis.

Cependant, une fois que les excursions de ces hommes sont terminées, tout ne se passe pas exactement comme Louis Delaporte aurait pu l'espérer.

Jules Harmand fait sans aucun doute exception à cette règle. En effet, son travail archéologique reste toujours considéré comme une annexe de celui de Louis Delaporte. Cette situation n'a rien de très surprenant, lorsque l'on considère que le médecin de la mission de 1873 n'a jamais voulu, dans ses propres voyages scientifiques, être reconnu autrement que comme naturaliste. C'est sans nul doute avant tout son amitié pour Delaporte qui l'a poussé à accomplir les tâches que ce dernier lui avait proposées. Lorsqu'il partira prendre son poste au consulat de France à Bangkok, en 1881, la même raison le conduira à proposer à Hélène Delaporte de convoyer jusque Saigon, si besoin était, des colis destinés à l'explorateur.

Les rapports de Félix Faraut et Lucien Fournereau avec Louis Delaporte, en revanche, sont loin d'être aussi cordiaux. Le principal problème des trois hommes est que tous ont l'intention de se tailler une place dans le monde scientifique, et aucun n'a plus de raisons que les autres à prétendre dominer l'étude de l'art khmer.

Louis Delaporte, certes, est le premier à avoir constitué une collection cohérente d'œuvres siamoises et cambodgiennes, et il a surtout l'avantage de disposer d'appuis au sein du ministère de l'Instruction publique. Cependant, la formation qu'il a reçue pour devenir officier de Marine l'a très peu préparé à se lancer dans des recherches archéologiques. Bien qu'il demeure, pendant la cinquantaine d'années qu'il consacre à son travail<sup>8</sup>, une figure incontournable, il lui est néanmoins nécessaire de s'entourer de collaborateurs disposant de bagages culturels mieux fournis que le sien. Delaporte lui-même est très conscient de ce fait.

---

<sup>8</sup> Entre 1873, année de sa première mission, et 1924, lorsqu'il démissionne de son poste de conservateur du Musée indochinois du Trocadéro, un an seulement avant son décès.

Dans une lettre adressée à sa femme le 10 mars 1888, il affirme ainsi qu'il aurait dû depuis longtemps effectuer le voyage en Italie qu'il est en train de réaliser, car, dit-il : « cela m'a donné une compétence bien plus considérable pour plaider la cause du Musée khmer »<sup>9</sup>.

Félix Faraut et Lucien Fournereau représentent l'extrême opposé. Faraut n'a que des rapports très lointains avec les administrations des Missions et des Beaux-Arts, aucune correspondance ne s'étant établie directement entre lui et ces bailleurs de fonds. Fournereau, quant à lui, essentiellement en raison de son arrogance et de sa tendance à l'exagération<sup>10</sup>, est très peu apprécié des milieux officiels. Tous deux sont en revanche beaucoup plus familiers que Louis Delaporte avec les théories de l'architecture et de l'art. Félix Faraut, formé à la réalisation de plans et dessins techniques, bon connaisseur des Travaux publics en Indochine, n'a sans doute eu aucun mal à comprendre les techniques de construction des monuments visités par les équipes lancées par Delaporte. Lucien Fournereau, architecte de formation, a également exercé comme professeur « à l'École municipale de dessin du X<sup>ème</sup> arrondissement »<sup>11</sup> à Paris. Des trois explorateurs, Fournereau semble donc, de par son expérience, le plus apte à diriger les débuts de l'étude de l'art khmer.

Forts de leur savoir, et de la conscience que Louis Delaporte ne possède aucune réelle connaissance scientifique, Félix Faraut et Lucien Fournereau se prennent donc facilement pour ses égaux.

Cette situation est accentuée par le fait que Louis Delaporte est dépendant du travail de ses collaborateurs. Les hommes qu'il envoie en mission ont en effet chacun leur manière propre d'organiser les documents qu'ils recueillent. Les archives conservées par la famille Delaporte<sup>12</sup> contiennent suffisamment de matériel provenant des voyages auxquels l'explorateur ne prit pas directement part, pour en témoigner<sup>13</sup>.

Dans le cas de Félix Faraut, on trouve un ensemble de quelques pages, reliées par une ficelle mais sans couverture. L'explorateur paraît s'étendre beaucoup plus sur la vie quotidienne des lieux qu'il visite que sur les monuments où il doit conduire des fouilles. Ces *Notes de voyages de M. Faraut* correspondent, si l'on en croit les indications rajoutées par Louis Delaporte, à l'expédition qu'il a organisée juste après la fin de la mission de 1873. Au

---

<sup>9</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>10</sup> Sur la personnalité de Lucien Fournereau et les problèmes qu'elle a pu causer à l'avancement de ses travaux et de sa carrière, voir p. 328 et suivantes.

<sup>11</sup> Lettre adressée par Lucien Fournereau au ministre de l'Instruction publique, le 28 janvier 1890. (A.N. F<sup>17</sup> 2967)

<sup>12</sup> Arch. fam. Chem. II.



fil des entrées chronologiques, elles s'attachent à décrire avec précision, croquis à l'appui, des phénomènes culturels, tels que la pratique de la pêche dans le lac Tonlé Sap, ou l'institutionnalisation des jeux de hasard. Très différents, les documents recueillis par Ghilardi, mouleur recruté pour le voyage de 1881, concernent uniquement les sites archéologiques qu'il a visités. Aucune indication de date n'est donnée, et il ne s'y trouve que très peu de dessins, ou d'indications sur l'activité des campements. Urbain Basset, dernier auxiliaire connu de Delaporte avant le tournant du siècle, se contente quant à lui de rajouter quelques notes marginales aux trois cahiers d'instructions qu'il emporte.

En plus de cette grande disparité dans les informations consignées par les hommes qu'il commissionne, Louis Delaporte doit aussi composer avec le fractionnement de leur arrivée en France. Au mieux, il peut s'attendre à recevoir, pendant la durée des campagnes, quelques renseignements sur l'avancée globale des travaux, au gré des courriers partant de Saïgon. Des documents peuvent lui parvenir, telles ces photographies que sa femme reçoit de la part de Faraut quelque temps seulement après le départ de l'ensemble de l'équipe pour le voyage de 1881. Le plus souvent, cependant, Delaporte ne peut avoir aucune idée de l'ampleur et de la qualité de l'œuvre de ses collaborateurs avant leur retour définitif en France. Il ne peut donc penser seul la perspective d'ensemble de son musée.

Totalement dépendant de ses collaborateurs, Louis Delaporte est donc forcé de composer avec des personnalités qu'il préférerait parfois ne plus devoir rencontrer. En 1888, dans une lettre adressée à sa femme, il se plaint ainsi de devoir « encore avoir Ghilardi sur le dos pendant 6 à 8 mois »<sup>14</sup>, afin d'achever la réalisation de son projet pour l'Exposition universelle de 1889. Malgré son irritation, il ne fera rien pour modifier la situation, car former un nouveau mouleur à reproduire les œuvres d'art khmères serait beaucoup trop long et demanderait, sans nul doute, la coopération de son premier auxiliaire.

Effrayé par les problèmes que la maladie ou le surmenage d'un de ses successeurs sur le terrain pourraient entraîner dans le traitement des documents rassemblés à l'issue d'une nouvelle campagne, Louis Delaporte est aussi amené à se substituer à eux. Ainsi, à la fin de la mission de Lucien Fournereau, au début du second semestre 1888, il n'hésite pas à se charger d'une partie du travail officiel demandé à l'explorateur. Alors qu'il reconnaît n'avoir pas vraiment d'intérêt pour la rédaction de ses propres articles ou rapports, et qu'écrire lui

---

<sup>13</sup> Du voyage de Lucien Fournereau n'a été ainsi conservée que sa correspondance avec Louis Delaporte.

<sup>14</sup> Arch. fam. corresp.

demande normalement un temps considérable<sup>15</sup>, il accepte de « préparer les documents pour [le] rapport d'ensemble »<sup>16</sup> de Fournereau, et même de commencer le brouillon d'articles que certains journaux lui avaient commandés. Au moment où ce dernier explorateur revient d'Indochine, la situation de Louis Delaporte dans le monde scientifique s'est, il est vrai, quelque peu modifiée par rapport à ce qu'elle était, lorsqu'il avait commencé à réfléchir aux moyens d'introduire l'art khmer en France. Des institutions concurrentes sont progressivement apparues, qui commencent à prospecter pour récupérer les documents venus du Siam et du Cambodge. La Bibliothèque nationale se tourne vers les estampages des inscriptions, le musée Guimet vers les stèles gravées. Certains explorateurs, dont le travail aurait pu, quelques années auparavant, arriver dans les collections réunies par Delaporte, décident de confier leurs résultats à ses concurrents. Dans un tel contexte, il est très logique que Louis Delaporte veuille ménager ceux qui peuvent l'aider à maintenir l'institution qu'il a fondée à la première place dans le domaine des études archéologiques de la péninsule indochinoise.

## 2. Les subalternes dévoués : Laederich, Raffegeaud, Basset

Confronté à ces fortes personnalités, Louis Delaporte éprouve assez rapidement le besoin de se constituer un cercle de collaborateurs plus dévoués.

Le recrutement de ces hommes n'intervient pas dès les débuts du travail mené par Delaporte sur l'art khmer. Pour être certain d'avoir des auxiliaires efficaces, qui partagent ses vues, Louis Delaporte veut en effet les former lui-même. Or, à une époque où il n'existe aucune étude complète ni suffisamment renseignée sur les sites archéologiques du Cambodge et du Siam, le meilleur moyen de le faire est d'accueillir les candidats à l'exploration au sein des musées de Compiègne puis du Trocadéro. Cette situation explique sans doute pourquoi de tels hommes n'apparaissent dans les archives qu'à partir du voyage de 1881.

Laederich, on l'a déjà évoqué, ne bénéficie que très peu de l'enseignement de Louis Delaporte avant son départ pour Saïgon. Même si les traces n'en sont pas conservées, il est toutefois probable qu'il ait été amené à aider Delaporte dans la mise en ordre des documents

---

<sup>15</sup>Il lui faudra ainsi plus d'une année, et l'aide d'une large partie de sa famille, pour venir à bout d'un article que la *Revue des deux mondes* lui avait commandé.

<sup>16</sup>Lettre du 1<sup>er</sup> juillet 1888, adressée à Hélène Delaporte. (Arch. fam. corresp.)

recueillis pendant la mission de 1873. À son retour en France, Louis Delaporte est en effet, malgré l'œuvre qu'il entreprend alors au service du ministère de l'Instruction publique, toujours employé au dépôt des Cartes et Plans de la Marine<sup>17</sup>, où travaille également Laederich. Puisque Delaporte avait voulu embaucher Laederich pour sa première exploration, il est possible que ce dernier ait commencé à se familiariser avec l'art khmer à ce moment. Par ailleurs, une lettre rédigée par Hélène Delaporte évoque le fait que Laederich aurait collaboré à la composition du *Voyage au Cambodge*, édité en 1880<sup>18</sup>.

Quelques années plus tard, le système semble un peu mieux au point. Sylvain Raffegaud, mouleur de la colonie de Cochinchine, se rend ainsi en France pour « étudier les monuments du Musée Indochinois »<sup>19</sup>, avant de prendre part à la mission organisée par Lucien Fournereau en 1887-1888. Enfin, Urbain Basset, qui travaille pour Louis Delaporte à partir de 1896, est très chaudement recommandé par lui, dans un courrier adressé à la direction des Beaux-Arts le 6 mars 1896<sup>20</sup>. Ce « statuaire »<sup>21</sup>, qui connaît l'architecture aussi bien que la sculpture, a apparemment passé suffisamment de temps parmi les collections recueillies par Delaporte pour pouvoir, sans avoir aucune connaissance concrète du terrain, aller les compléter avec succès en Indochine.

Donner à ses auxiliaires sur le terrain une formation suffisante, et leur faire découvrir ses vues sur l'art khmer, n'est cependant pas suffisant pour prétendre à leur fidélité. L'ensemble des collaborateurs de Louis Delaporte a en effet bénéficié, à un moment ou un autre, de cet apprentissage. Ce qui différencie le groupe des « subalternes » des hommes plus indépendants évoqués plus haut, ce sont les liens personnels qui les unissent à Delaporte. Malgré toute sa bonne volonté, Louis Delaporte n'a pas pu rendre de service vraiment effectif aux trois dirigeants d'expédition qui lui ont succédé. Les effets de la publicité de la mission de 1881 n'ont pas eu de véritables retombées sur la carrière de Félix Faraut, comme cela lui avait été promis au départ. Une dizaine d'années plus tard, la personnalité de Lucien Fournereau l'a empêché d'obtenir l'avancement qu'il désirait, sans que son supérieur n'y puisse rien changer.

---

<sup>17</sup> La première mention de son maintien au sein de ce département date du 3 septembre 1874. (A.N. F<sup>21</sup> 4490) Par la suite, il sera généralement reconduit dans son emploi, pendant la durée de son travail au service du ministère de l'Instruction publique, tous les trois ou six mois.

<sup>18</sup> (Arch. fam. corresp.). Voir Annexes p. 573.

<sup>19</sup> Document intitulé *Missions Raffegaud 1887-1891*. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>20</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>21</sup> Lettre du 6 mars 1896.

Pour les membres de l'autre groupe, en revanche, Louis Delaporte peut apparaître comme particulièrement généreux. Grâce à lui, Laederich obtient ainsi de conserver, malgré son départ pour la campagne de 1881, puis le temps qu'il passe à remettre en ordre les documents qu'il en a rapportés, son poste au dépôt des Cartes et Plans de la Marine. Lors du voyage, Louis Delaporte se préoccupe également du bien-être de la famille que son auxiliaire laisse derrière lui. Hélène Delaporte se retrouve ainsi chargée de donner à son épouse une pension mensuelle, devant compenser le fait qu'elle ne peut, parce que Laederich ne lui a pas laissé de procuration, toucher son salaire pendant son absence. Plus tard, Urbain Basset, qui n'a pas l'ensemble des qualifications généralement demandées par la commission des Voyages et Missions pour financer une campagne scientifique, se trouvera néanmoins, en grande partie grâce aux recommandations répétées de Louis Delaporte, à la tête d'une mission au Cambodge et au Siam.

Cette générosité crée chez ces hommes un sentiment très fort de loyauté envers Delaporte, qui peut parfois les amener, pour respecter ses vœux, à agir complètement à l'encontre de leur volonté. En 1887-1888, Sylvain Raffegaud fait partie de l'état-major de la mission menée par Lucien Fournereau. Il supporte difficilement l'arrogance de Fournereau, et le mépris qu'il affiche pour ses collaborateurs. Raffegaud décide néanmoins de poursuivre son travail, uniquement parce qu'il se sentait « moralement engagé »<sup>22</sup> envers Louis Delaporte.

En employant de tels auxiliaires, Louis Delaporte dispose donc, pour les projets qu'il développe depuis la métropole, d'une main d'œuvre malléable. Cela lui permet, sans rencontrer apparemment aucune protestation, d'utiliser et de modifier leur travail.

Deux ans seulement après son voyage, en 1890, Lucien Fournereau publie, chez Leroux, un ouvrage conséquent<sup>23</sup>, beaucoup plus imposant que ceux rédigés par Delaporte, et ne faisant aucune référence à l'œuvre de son prédécesseur, ni à son rôle dans l'exécution et la mise en ordre ultérieure de la mission de 1887-1888. À cause de cette publication, sans aucun doute, les réalisations de Fournereau sont par la suite intégrées telles quelles dans les synthèses offertes par Delaporte, comme par exemple au sein du recueil de planches qu'il fait

---

<sup>22</sup> « Souvenirs de la mission Fournereau aux ruines d'Angkor : histoire de moulages », dans *Bulletin de la société des études indochinoises*, 3<sup>e</sup> trimestre 1888.

<sup>23</sup> *Les ruines d'Angkor, étude artistique et historique sur les monuments khmers du Cambodge siamois*, Paris, E. Leroux.

imprimer en 1924, toujours chez Leroux<sup>24</sup>. Le même ouvrage, en revanche, s'il contient des relevés exécutés par Laederich, ne présente jamais ce dernier comme leur unique auteur. Son nom est toujours associé à un ou plusieurs autres, qui ont dû compléter ou affiner les premières esquisses.

Les trois collaborateurs « subalternes » de Louis Delaporte lui abandonnent en réalité complètement leur œuvre. Après avoir contribué à la mise en ordre des résultats qu'ils ont chacun rapportés, leurs notes et observations apparaissent dans les archives consultées pour cette thèse comme la propriété de Delaporte. Lorsqu'il envoie des instructions à ses successeurs, Louis Delaporte joint presque constamment des documents rédigés par ses collaborateurs. Rien n'indique s'il s'agit d'originaux ou de copies, mais il est précisé que l'ensemble de ce qui a été emmené sur le terrain doit à terme lui revenir, exactement dans le même état. La *Note complémentaire*<sup>25</sup> qu'il adresse à Sylvain Raffegaud, en prévision du voyage de 1887-1888, exige ainsi de « conserver soigneusement ces notes, avec les photographies, cartes... etc... et de [...] les [lui] renvoyer ou rapporter. ».

### 3. Une masse d'anonymes

L'ampleur, la multiplicité, et souvent la simultanéité des chantiers ouverts par Louis Delaporte pendant les trois premières décennies de son travail demandent cependant qu'il se repose sur un personnel plus important que celui qui vient d'être décrit. Sur le terrain, explorateurs indépendants et subalternes, même s'ils se réservent certaines tâches – photographie, moulage des pièces les plus importantes ou difficiles, mise au propre des relevés et des plans –, dirigent la plupart du temps le travail d'équipes importantes, pouvant se monter à une centaine d'hommes.

Ce dernier type de collaborateurs reste le plus souvent anonyme. Il faut sans doute y voir une conséquence de la manière dont étaient organisées les missions scientifiques. Leur personnel se renouvelait en effet assez fréquemment.

Parmi les Français présents, seuls les membres de l'état-major, désignés comme tels avant le départ de Saïgon, demeuraient jusqu'au retour au service de leur chef. Les autres, soldats d'escorte et équipage des vaisseaux recrutés pour le transport des hommes et du matériel, pouvaient être rappelés n'importe quand, sur décision de leur supérieur direct, le

---

<sup>24</sup> *Les monuments du Cambodge : études d'architecture khmère.*

<sup>25</sup> Arch. fam. Chem. II.

gouverneur de Cochinchine. Certaines lettres adressées à Louis Delaporte par le commandant de la canonnière stationnée le plus près du site d'Angkor, aux mois d'octobre et novembre 1881<sup>26</sup>, font ainsi état de changements dans la composition de la suite militaire de l'expédition, au rythme des allers et retours faits à Phnom Penh pour transporter courrier et ravitaillement.

Les roulements les plus importants interviennent toutefois parmi les indigènes. Les interprètes et les membres de l'intendance restent en poste pour des durées longues. Le reste des employés, en revanche, arrive et repart par vagues successives. Même s'ils sont dédommagés sur les fonds de l'expédition – Louis Delaporte leur accorde un peu d'argent et surtout le vivre et le couvert pendant la durée de leurs efforts –, ces hommes sont en effet recrutés de manière locale, par le système de la corvée. Amenés de leur village par les autorités locales – les lettres écrites par les gouverneurs de province les obligent à aider les voyageurs – ils apportent leur force et leurs instruments de travail, pour un séjour assez limité. Les deux voyages dirigés par Louis Delaporte connaissent chacun un grand chassé-croisé, se déroulant approximativement au milieu de leur progression. En se fondant sur la durée totale de ces expéditions, trois mois et demi pour la première (juillet à la mi-octobre 1873) et quatre pour la seconde (novembre 1881 à février 1882), et en observant qu'au moment où la première est reprise par le capitaine d'infanterie Filoz, un nouveau changement d'équipe a lieu, on peut établir que la quasi-totalité du personnel indigène employé dans les missions aux ruines khmères était renouvelée tous les deux mois.

Louis Delaporte, pas plus que ses successeurs, ne semble jamais avoir rédigé de liste précise de l'ensemble des membres français de ses voyages. Lorsque des noms apparaissent, c'est le plus souvent par hasard, au détour d'un paragraphe dans les articles et ouvrages rédigés à partir des notes prises sur place, ou dans des documents réservés au seul usage des explorateurs, et demeurant assez mystérieux pour un observateur extérieur.

Le rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, permet d'identifier le rôle d'un des membres de l'escorte française de Delaporte, le maître mécanicien Penaud. Recruté dans la colonie et classé parmi les « dessinateurs » de l'expédition, il est chargé de relever le plan d'une ruine inconnue, non nommée dans le texte, dans les environs du chantier ouvert par Jules Harmand au Préa Khan de Compong Soai. Les planches des *Monuments du*

---

<sup>26</sup> Arch. fam. corresp.

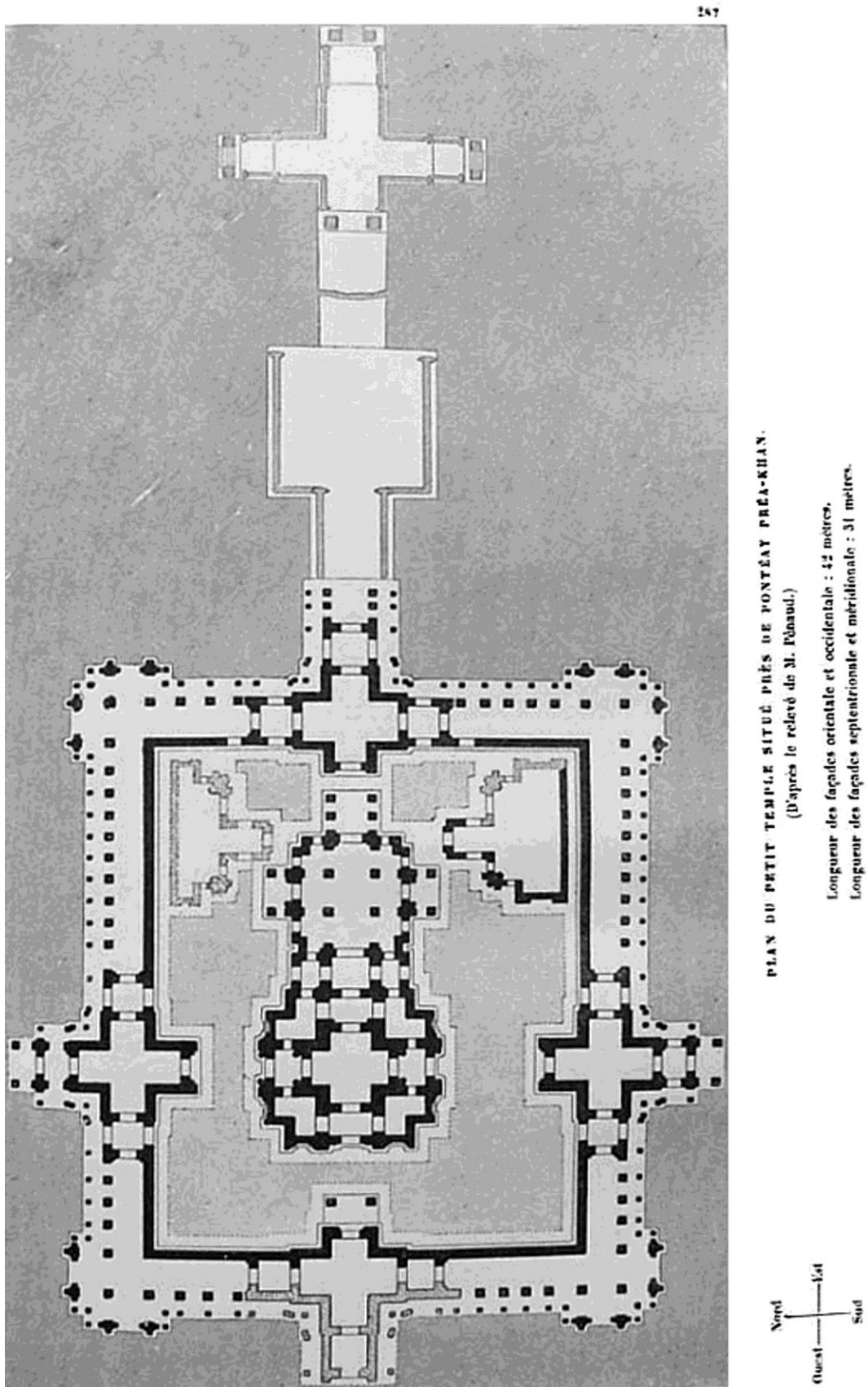
*Cambodge*<sup>27</sup> l'identifie bien, en utilisant une orthographe légèrement différente (Péneau), comme l'un des collaborateurs du premier voyage dirigé par Louis Delaporte. Grâce à cet ouvrage, il est possible de lui attribuer plusieurs autres dessins, toujours en collaboration avec un ou plusieurs autres auxiliaires, contemporains ou postérieurs, dont un plan du Baïon et un relevé de la chaussée orientale de Ba-Phuon. C'est là la seule véritable occasion qui existe de rassembler l'ensemble des caractéristiques permettant d'identifier avec précision l'un des Français qui ont suivi Louis Delaporte dans ses missions : nom, métier de départ, fonction occupée pendant le voyage, lieu d'exécution des tâches données par Delaporte, œuvres réalisées.

Le reste du temps, il n'est possible, au mieux, que d'associer au maximum deux à trois de ces informations. Les *Monuments du Cambodge* indiquent ainsi qu'un certain Pigeat a participé aux relevés du plan d'ensemble de Ba-Phuon, durant la mission de 1873, sans donner de renseignements sur sa biographie ou ses qualifications de départ. Cette situation ne se limite pas aux frontières chronologiques des voyages, mais s'étend également à la période de la mise en ordre des résultats. Louis Delaporte n'hésite pas, ainsi, à utiliser les travaux d'autres scientifiques, en laissant complètement dans l'obscurité les relations qu'il a pu entretenir avec eux, et parfois même leurs noms. Le recueil de planches publié chez Leroux en 1924 met ainsi en lumière une collaboration probable avec Jean de Mecquenem, conservateur intérimaire d'Angkor en 1911-1912. Les documents de travail conservés par la famille de Delaporte n'y font toutefois référence nulle part.

Avant le tournant du siècle, l'omission la plus flagrante faite par Louis Delaporte dans les textes qu'il rédige, et les commentaires qu'il envoie à ses proches sur la progression de son œuvre, est celle des noms de ceux qui l'aident à mettre en place ses collections au sein des deux musées khmers. À l'exception des hommes qui l'ont suivi en Indochine, et des entrepreneurs employés grâce aux fonds accordés par le ministère l'Instruction publique et des Beaux-Arts, ses équipes restent dans l'anonymat le plus total. Les périodes d'organisation des expositions permanentes et temporaires des objets d'art rapportés du Siam et du Cambodge sont donc peuplées de groupes de mouleurs et de magasiniers, dont le nombre et le rôle exacts n'apparaissent jamais en détail dans les archives.

---

<sup>27</sup> Ouvrage publié chez Leroux, en 1924.



Exemple de réutilisation par Louis Delaporte du travail de ses auxiliaires. (Extrait de : L. Delaporte, *Voyage au Cambodge...*, p.287)



La même imprécision caractérise l'implication dans les travaux des différentes missions de leur personnel indigène. Certains de ces hommes occupaient pourtant des fonctions importantes, et exécutaient des tâches qui ne pouvaient être confiées qu'à des personnes en qui l'état-major pouvait avoir une confiance totale. Pour assurer le bon déroulement de leurs opérations, et parfois, beaucoup plus simplement, leur survie, les explorateurs devaient en effet se reposer sur des recrues locales.

Ainsi, rares, parmi les explorateurs, étaient ceux capables de tenir une conversation en Khmer ou en Chinois, et encore moins de comprendre les dialectes locaux. Si les circonstances l'exigeaient, ils pouvaient s'essayer à dialoguer par eux-mêmes avec leurs interlocuteurs. De nombreux récits font ainsi mention de discussions étranges, tenues en latin, ou en traçant quelques idéogrammes, par des Français ayant dû, pour une raison ou une autre, se séparer de leurs interprètes. La quasi-totalité des voyageurs, au terme de leur séjour, connaissaient en réalité, dans diverses langues, les mots qui leur étaient les plus utiles. Toutefois, quand il fallait se renseigner de manière précise, ou user de prudence diplomatique, à moins d'être Étienne Aymonier, qui enseigna pendant plusieurs années le Khmer au Collège des administrateurs stagiaires de Saïgon, le recours à un personnel qualifié était indispensable.

Le choix des interprètes<sup>28</sup> devait donc être mûrement réfléchi, car c'était au final le plus souvent par eux que les explorateurs avaient connaissance du milieu dans lequel ils évoluaient. Louis Delaporte insiste ainsi, dans les instructions qu'il adresse à ses collaborateurs, comme dans les textes tirés de ses notes personnelles, sur l'importance qu'il y a à les questionner pour obtenir des renseignements sur l'existence de nouvelles ruines, ou l'histoire de celles déjà découvertes. Plus tard, il constituera même, à destination de l'un de ses collaborateurs, une liste sommaire des hommes qu'il juge aptes à servir d'interprètes, rassemblant, une fois n'est pas coutume, le plus d'informations possibles sur chacun d'entre eux (nom, village ou contrée d'origine, langues pratiquées, derniers emplois connus). Néanmoins, quant il s'agit d'identifier les interprètes qui ont effectivement suivi les expéditions, les renseignements font véritablement défaut. De la mission de 1873, on conserve trois noms : Alexis Om, A-pou et A-Kam. Ce sont les seuls dont les actions soient à peu près décrites dans les documents concernant les voyages organisés par Louis Delaporte. L'ouvrage qu'il a tiré de cette première expérience, *Voyage au Cambodge : l'architecture khmer*<sup>29</sup>, en

---

<sup>28</sup> Pour une synthèse courte mais très éclairante sur le sujet de l'importance des interprètes dans les voyages d'exploration, voir l'article de G. Spittler : « European explorers as caravan travellers... »

<sup>29</sup> Publié en 1880 chez Delagrave.

comporte un récit circonstancié, qui permet d'apprécier le rôle joué par ces trois hommes. Ils sont toutefois en général assez peu différenciés les uns des autres, et il est donc malaisé de saisir avec exactitude les tâches que chacun d'entre eux accomplissent.

La mention du nom de ces interprètes, et la reconnaissance explicite de leur rôle constituent une amélioration par rapport aux textes rédigés par les continuateurs de Delaporte sur le terrain, qui n'y font presque aucune référence. Dans *Les ruines d'Angkor*, publié chez Leroux en 1890, dont le plan est très semblable à celui de la publication de Delaporte – première partie consacrée au déroulement du voyage, seconde réservée à l'analyse historique, architecturale et historique des monuments visités –, Lucien Fournereau se présente ainsi comme exécutant sa mission presque seul, et surtout ne caractérise jamais son personnel indigène.

Les autres explorateurs, Louis Delaporte y compris, adoptent la même attitude quant au reste des employés recrutés sur place. Les membres de l'intendance, ceux des équipes chargées même des tâches les plus importantes, telles que la réalisation des moulages ou le transport des pièces recueillies, demeurent en permanence inclus dans des dénominations collectives des plus vagues.

Certains de ces hommes auraient pu cependant, à mesure que l'on se rapproche de la fin du siècle, sortir de la masse. Progressivement, en effet, sous l'influence sans aucun doute de spécialistes tels que Ghilardi, mouleur employé pour la mission de 1881, Louis Delaporte commence à prendre conscience que l'imprécision des premiers voyages ne peut que porter atteinte aux objectifs qu'il s'est fixés. Recruter et former en métropole des artisans capables d'exécuter les reproductions voulues n'est pas une solution idéale. En effet, Delaporte devrait sans doute s'impliquer en personne dans le projet, et, si ce n'est donner de son temps, au moins permettre aux candidats un accès sans restriction à ses collections, ce qui entraverait la progression de son œuvre. Par ailleurs, si l'on se fonde sur les informations comptables des missions de 1873 et 1881, il n'est pas indifférent d'employer des indigènes plutôt que des Français. Le salaire d'un interprète, en 1873, s'élève ainsi au maximum à 140 F pour deux mois de travail, tandis que Ghilardi, pour la même période, devait être payé environ 900 F, sans compter les frais de son voyage et le fait que les artisans métropolitains refusaient de travailler avec les matériaux trouvés sur place et exigeaient d'emporter avec eux ceux qui leur semblaient indispensables.

Le développement de la formation de mouleurs indigènes permettait par ailleurs de renforcer les liens existant entre les missions scientifiques et les autorités encore en place au Cambodge. Une fois formés sous l'égide des collaborateurs du Musée khmer, les mouleurs indigènes pouvaient en effet être mis au service du protectorat. Des lettres adressées à Louis Delaporte, notamment par le gouverneur de Cochinchine, font état des intentions de Norodom I<sup>er</sup> de s'impliquer dans l'étude du patrimoine architectural et culturel de son territoire. Dès 1882, un projet, élaboré en commun par Charles Le Myre De Vilers et Delaporte, se proposait de confier la direction du recueil des inscriptions à ce souverain<sup>30</sup>.

À partir de la mission dirigée par Lucien Fournereau, en 1887-1888, une équipe de mouleurs, composée d'artisans chinois installés à Saigon, est donc constituée pour apprendre les méthodes de reproduction pratiquées auparavant par les Français. Leur formation est confiée à Sylvain Raffegaud, qui prend progressivement auprès du Musée khmer la place occupée par Ghilardi. Par la suite, les ouvriers formés par Raffegaud serviront à d'autres voyageurs commissionnés par Louis Delaporte. Urbain Basset, dans l'expédition qu'il dirige en 1896-1897, va ainsi chercher, et employer, le plus possible, des hommes ayant servi durant la campagne de 1888. Malheureusement il n'a pas été possible de trouver aucune liste de ces ouvriers dans les archives conservées par la famille de Louis Delaporte, ni même dans les instructions qu'il adresse à Urbain Basset – qui pourtant sont les plus longues de celles qu'il a écrites avant le début du XX<sup>e</sup> siècle –, ne font aucune référence à la question du personnel à recruter pour la durée de la mission.

### **B. LES COLLABORATEURS DE L'ADMINISTRATION**

L'ensemble du travail que Louis Delaporte effectue à partir de 1873 n'aurait cependant pu se réaliser s'il n'avait pas eu dès le départ, et conservé au fil des années, de nombreux soutiens dans l'administration, tant en métropole qu'en Indochine. Sans auxiliaires dans les milieux officiels, il est en effet presque impossible d'obtenir l'aval des différentes institutions impliquées dans l'organisation des missions scientifiques

---

<sup>30</sup> Informations contenues dans une lettre envoyée par Charles Le Myre de Vilers à Louis Delaporte, le 15 janvier 1882. (Arch. fam. corresp.)

### 1. Des alliés indispensables pour l'avancement des projets de Louis Delaporte

Faire accepter, puis mener à son terme, un projet de voyage scientifique est un travail de très longue haleine. Les explorations de la péninsule indochinoise demandent le plus souvent de mettre d'accord plusieurs services ministériels. Mieux vaut donc, pour le candidat au voyage, avoir, dès l'élaboration de son programme, des liens dans plusieurs ministères, ou institutions gouvernementales.

Sous ce rapport, Louis Delaporte bénéficie dès le début d'avantages sérieux. De sa première carrière, il conserve en effet des connexions nombreuses au ministère de la Marine. L'impatience dont il a fait preuve à partir du retour de la Mission du Mékong, en 1869, et surtout les démarches à répétition qu'il a effectuées pour obtenir un poste intéressant pendant la guerre de 1870, l'ont fait connaître des chefs de bureau de ce ministère, de même que de certains membres influents de sa hiérarchie. Les liens personnels qu'il entretient avec Clovis Thorel, médecin de Marine ayant servi à ses côtés dans l'état-major d'Ernest Doudart de Lagrée, lui permettent par ailleurs d'obtenir, au début des années 1880, son placement en retraite, lui accordant la liberté et une partie des fonds nécessaires à la continuation de son œuvre. C'est sans aucun doute grâce à des liens similaires que Louis Delaporte peut assurer à Laederich, son assistant durant la mission de 1881, la conservation de son poste et de son salaire au service du dépôt des Cartes et Plans.

Louis Delaporte ne se contente pas de faire appel à ses connaissances haut placées pour les sujets liés à l'administration de la Marine. Il n'hésite par exemple pas, dans les premiers jours d'août 1874, à demander à l'amiral Jurien de la Gravière<sup>31</sup>, qu'il connaît depuis son premier embarquement pour l'Indochine, une lettre de recommandation pour que la *Revue des deux mondes* accepte de publier un de ses articles<sup>32</sup>.

Si les affaires de Louis Delaporte marchent si bien, pendant les trois premières décennies qu'il consacre à son œuvre, les contacts qu'il a multipliés dans son administration de tutelle ne jouent qu'un rôle secondaire. Ils ne lui sont en effet utiles, la plupart du temps, que dans les phases de préparation des campagnes qu'il lance. Et, au fur et à mesure que l'on

---

<sup>31</sup> Edmond Jurien de la Gravière (1812-1892), amiral, membre de l'Académie des sciences et de l'Académie française.

se rapproche de la fin du siècle, les contacts avec les chefs de bureau du ministère de la Marine et des Colonies, qui sont les plus aptes à l'aider, car les plus facilement accessibles à son grade, et les plus en prise avec les dossiers, s'espacent. À partir du commissionnement de Lucien Fournereau, en 1887, premier des dirigeants de campagne à ne plus être un marin, Delaporte n'a plus vraiment besoin d'entretenir des liens avec la Marine.

Ce sont les liens avec le ministère de l'Instruction publique, et particulièrement la direction des Beaux-Arts, qui dominent. Delaporte se préoccupe certes encore, de temps à autres, des autres institutions administratives, mais il est très conscient que seule l'administration majoritairement responsable du financement des missions scientifiques et de son musée est capable de véritablement l'aider.

C'est dans cette perspective que Delaporte s'intéresse aux changements de gouvernement. Le sujet apparaît dans sa correspondance en deux occasions, et semble à chaque fois avoir un très fort impact sur l'esprit de l'explorateur. La première mention de l'importance du cabinet au pouvoir se trouve dans une lettre de Louis Delaporte à son père, datée du 4 septembre 1874<sup>33</sup>. À ce moment, le Musée khmer est à peine en place, et Delaporte craint que le manque de publicité dont il souffre alors, en raison de son installation à Compiègne, n'entraîne son oubli de la part de l'administration et, à terme, sa dissolution. Après avoir fait la liste de toutes les raisons qu'il pourrait avoir d'être enthousiaste, le ton de son courrier s'infléchit très sensiblement et le compte rendu se conclut ainsi :

Plus je vais, plus j'apprends que des malheureux partis sous un régime, revenus sous un autre ont vu perdre le résultat de leurs travaux. Un chef de bureau important de l'Instruction Publique me parlait aujourd'hui de moulages des monuments mexicains qui ont couté peut-être 80 000 F au Ministère et dont personne n'a voulu depuis plusieurs années. On ne sait qu'en faire. [...] De même beaucoup de moulages de l'Asie Mineure sont enfouis on ne sait où.

La seconde mention apparaît dans plusieurs envois adressés à Louis Delaporte en octobre et novembre 1881, par sa femme, son frère, et l'un de ses amis. Chacun semble plus pressé que l'autre d'annoncer à l'explorateur les changements intervenus lors du remplacement du ministère Ferry par celui de Gambetta. La constitution du nouveau cabinet pourrait en effet avoir de grandes conséquences sur la carrière de Louis Delaporte. Il s'agit tout d'abord de savoir à qui il doit adresser ses rapports. Les modifications intervenues à la fin de l'année 1881 affectent en effet profondément les communications des hommes chargés de

---

<sup>32</sup> Informations contenues dans une lettre adressée par Louis Delaporte à sa famille, le 10 août 1874. (Arch. fam. corresp.)

<sup>33</sup> Arch. fam. corresp.

recherches archéologiques. La direction des Beaux-Arts est alors détachée de la tutelle de l'Instruction publique, et érigée en ministère indépendant, sous la direction d'Antonin Proust. Même si cette situation ne dure en tout qu'un peu plus de deux mois, et qu'une nouvelle fusion entre les deux départements s'opère à la fin de janvier 1882, l'équipe dirigée par Delaporte ne peut l'ignorer. Pendant les deux mois où Louis Delaporte est présent sur les chantiers de fouilles, il doit répondre de ses actions simultanément à deux administrations, et doit sans doute trouver de nouveaux interlocuteurs prêts à diffuser ses idées auprès des réels décideurs. Ses amis les plus proches – Comte, notamment, qui apparaît dans sa correspondance dès 1870<sup>34</sup>, Georges Lafenestre et Étienne Scallier – travaillent en effet dans les bureaux des Beaux-Arts. Par ailleurs, le remplacement de Ferry par Gambetta le prive d'un atout qu'il utilisait en dernier ressort, les relations de sa famille avec des personnalités influentes. Le 22 octobre 1881, Daniel Wilson, député d'Indre-et-Loire, proche d'Armand Delaporte et soutien de son fils cadet dans tous ses projets, s'est uni avec Alice Grévy. Malheureusement pour lui, et pour Louis Delaporte par répercussion, Jules Grévy, son beau père, s'entend très mal avec Gambetta. Le 27 octobre 1881, Armand Delaporte annonce à son fils que les rumeurs colportent que Wilson « est toujours décidé à sortir du ministère »<sup>35</sup>.

On comprend dès lors pourquoi la correspondance qui couvre la mission de 1881 est celle où Delaporte traite le plus des stratégies qu'il met en place au sein des administrations qu'il juge utiles à l'avancement de ses projets. Ainsi, sentant sans doute les événements venir – son frère, qui fréquentait les mêmes milieux, lui annonçait ainsi dès le 14 octobre 1881 qu'il y aurait une « grande transformation à la direction des Beaux-Arts »<sup>36</sup> –, il a chargé sa femme, avant son départ, d'expédier une de ses cartes à Antonin Proust.

Dans cette période où les ministres de l'Instruction publique changent très fréquemment, Louis Delaporte, s'il veut que son œuvre perdure, a besoin de soutiens plus stables. Il les choisit parmi les employés de la direction des Beaux-Arts.

À l'exception de Comte, que les frères Delaporte semblent connaître depuis longtemps, et qui est sans doute issu de la même région, sinon de la même ville, qu'eux, les documents personnels de Delaporte ne contiennent aucune information sur la manière dont se sont créés les liens qui l'unissent à certains chefs de bureau du ministère de l'Instruction

---

<sup>34</sup> La première mention que Louis Delaporte fait de lui est contenue dans une lettre du 28 janvier 1870, dans laquelle il annonce à ses parents que les « commissions » qu'ils lui ont demandées de faire leur seront transmises par Comte. (Arch. fam. corresp.)

<sup>35</sup> Arch. fam. corresp.

publique, et plus particulièrement de la direction des Beaux-Arts. Il est cependant probable qu'ils se soient noués assez tôt dans la carrière de Louis Delaporte, sans doute après son retour de la Mission du Mékong, et pendant qu'il aidait Francis Garnier dans la rédaction de la relation officielle de ce voyage. Dans les années 1869-1870, et jusqu'à ce qu'il commence à préparer sa première campagne, Delaporte semble en effet très pris par la vie sociale parisienne. Les lettres qu'il adresse à son père sont pleines de références aux dépenses qu'il engage pour paraître « tel que [sa] position l'exige »<sup>37</sup>. C'est sans doute dans les cercles et les soirées qu'il fréquente à cette époque qu'il a rencontré les hommes dont il fait ses appuis.

Les courriers dans lesquels ces hommes sont évoqués, qu'ils soient de la main de Louis ou de celle de son frère Amédée, leur attribuent un profil assez semblable à celui des frères Delaporte. Même groupe d'âge, même niveau d'éducation, mêmes connaissances et fréquentation des mêmes lieux : Louis et Amédée peuvent facilement se sentir à l'aise au milieu de ces hommes et s'adressent donc à eux avec une très grande familiarité. Au moment où Louis a quitté la France pour le premier voyage qu'il dirige en Indochine, Amédée, qui s'occupe en son absence de gérer la publicité de la mission et les relations avec les divers ministères, envoie ainsi à Comte une lettre dont le ton, si on le compare aux autres documents du dossier dans lequel elle est conservée, apparaît résolument libre<sup>38</sup>. Amédée Delaporte clôt ainsi son propos par « Nos amitiés à tous deux, et à bientôt une visite de moi ». Dans le corps du texte, s'il ne donne pas explicitement des ordres à son interlocuteur, il émet des recommandations très pressantes : « il y aurait le plus grand intérêt à ce qu'il [le prochain courrier partant pour Saïgon] emporte les lettres demandées » – qui doivent contenir l'annonce de décorations pour des collaborateurs de la mission travaillant au service de la colonie de Cochinchine –, puis « il y aurait lieu d'écrire tout de suite à Toulon » pour demander au préfet maritime de s'occuper du débarquement des caisses d'objets d'art rapportées par Louis Delaporte, qui doivent arriver dans ce port dans les jours qui suivent. Louis Delaporte entretient la même proximité que son cadet avec les employés des ministères de l'Instruction publique ou de la Marine. C'est ainsi Clovis Thorel, son ancien compagnon de la Mission du Mékong, qui lui a présenté Hélène Savard et va, quelques années plus tard, jouer un rôle décisif dans l'obtention de sa mise en retraite. De même, lorsque Étienne Escallier annonce à Louis Delaporte qu'il doit faire revenir à Compiègne les objets d'art qu'il avait emportés à Paris pour l'Exposition universelle de 1878, il conclut par « l'assurance de

---

<sup>36</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>37</sup> Extrait d'une lettre datée du 17 janvier 1869. (Arch. fam. corresp.)

[ses] sentiments affectueux et bien dévoués », et n'hésite pas à rajouter au bas de la page : « P.S. Toujours intérimaire et par suite accablé »<sup>39</sup>.

Ces rapports amicaux permettent en définitive à Louis Delaporte de disposer de soutiens presque inconditionnels au sein du ministère de l'Instruction publique, principal pourvoyeur de voyages scientifiques du gouvernement français. Georges Lafenestre, Étienne Escallier et Comte servent dans un premier temps à Delaporte essentiellement de point d'entrée dans l'administration. Les demandes d'indemnité, de récompense, ou de prolongation de son détachement au service de l'Instruction publique ont ainsi bien plus de chances d'être acceptées si elles sont traitées au départ par une personne bien intentionnée, et qui connaît les rouages de sa hiérarchie.

Par ailleurs, les trois hommes cités ci-dessus connaissent souvent mieux que n'importe qui les détails des projets, et par la suite des campagnes, de Louis Delaporte. Pour étendre la couverture médiatique de ses voyages, ce dernier prend l'habitude de demander à certaines de ses connaissances de rédiger des articles plus ou moins longs, concernant des aspects précis des campagnes, ou plus tard de l'avancée de l'organisation des musées khmers successifs. Le 16 août 1874, après qu'il a organisé une visite collective pour certains membres de la direction des Beaux-Arts à Compiègne, Louis Delaporte affirme ainsi à son père que « Lafenestre [...] fera des articles dans *Le Monde Illustré*, la *Gazette des B[eau]x Arts* et le *Moniteur* »<sup>40</sup>. Quelques temps plus tard, ce fonctionnaire se trouvera chargé de nouveaux articles, alors que Comte échouera à produire ce qui lui avait été demandé<sup>41</sup>.

La principale utilité d'alliés tels que les trois chefs de bureau amis de Delaporte n'est cependant pas la diffusion de comptes rendus des actions de l'explorateur. Il s'agit aussi de tempérer les effets d'une personnalité très indépendante, et peu apte à comprendre, alors qu'elle est plongée dans les problèmes très concrets causés par les recherches de terrain, les tergiversations administratives.

Les documents concernant Louis Delaporte ne contiennent pas de traces formelles de telles difficultés. L'intégralité de sa correspondance n'a cependant pas été conservée, et les

---

<sup>38</sup> Lettre datée du 30 décembre 1873. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>39</sup> Lettre du 20 août 1879. (Arch. fam. corresp.)

<sup>40</sup> Informations contenues dans une lettre rédigée le 17 août 1874. (Arch. fam. corresp.)



courriers consultés dans le cadre de cette thèse montrent parfois certaines traces de censure, des passages raturés ou découpés *a posteriori*. Par ailleurs, contrairement à l'habitude, Louis Delaporte ne livre pour ainsi dire jamais à sa hiérarchie, que ce soit au ministère de la Marine ou à celui de l'Instruction publique, la version originale de ses textes. En effet, ceux-ci ont toujours été au préalable relus au moins une fois par sa famille, et surtout par son père. Quand ils arrivent dans ces services, ils ont donc déjà subi des remaniements, et les remarques trop vives ont pu en être ôtées. Toutefois, connaissant le tempérament de Louis Delaporte, prompt notamment à émettre des jugements cassants – tels ceux qu'il formule au sujet de ses collaborateurs durant la mission de 1881 –, on ne peut exclure qu'il ait connu des problèmes semblables à ceux que rencontrent des hommes beaucoup plus au fait que lui des usages diplomatiques et administratifs, comme Étienne Aymonier.

Ce dernier, dans le courant de l'année 1882, est en conflit avec le gouverneur de Cochinchine qui, arguant du fait que ses recherches scientifiques font payer à la colonie le salaire d'un fonctionnaire qui ne travaille plus pour elle<sup>42</sup>, a diminué de moitié sa paye ordinaire. Les documents présents dans le dossier personnel de l'explorateur, dans les archives de l'Instruction publique<sup>43</sup>, attestent pour cette période de coups de sang et d'échanges assez vifs avec l'administration locale, voire avec Charles Le Myre de Vilers, gouverneur de Cochinchine. Une fois sa colère passée, Étienne Aymonier se rend compte, cependant, que ses paroles, en lui aliénant le soutien du chef de l'administration coloniale, peuvent lui coûter la continuation de sa mission. C'est alors qu'intervient la médiation d'un des protecteurs du voyageur au ministère de l'Instruction. Dans une lettre du 9 novembre 1882<sup>44</sup>, adressée à ce personnage, Aymonier résume la situation en ces termes : « Un peu exaspéré, j'ai parlé à cœur ouvert, et maintenant, m'autorisant de votre sollicitude vis-à-vis de la mission et de la science, je viens vous prier de tempérer ma franchise peu diplomatique par votre prudence, votre entente des usages ministériels, car il est possible que j'ai dépassé la mesure. ».

---

<sup>41</sup> Lettre datée de septembre 1874 : « Comte (s. chef de bureau aux Beaux-Arts, collègue de Lafenestre) qui devait faire l'article, étant parti pour Athènes en l'égarant ou l'oubliant, nous l'avons fait nous-mêmes. ». (Arch. fam. corresp.)

<sup>42</sup> Rappelons qu'en effet, pendant la durée de leurs voyages, les explorateurs scientifiques en Indochine sont le plus souvent placés en détachement auprès du ministère de l'Instruction publique. Ils conservent donc leurs postes d'origine, en percevant le salaire mais n'en exécutant pas les fonctions.

<sup>43</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

<sup>44</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2934/B.

2. Une méthode infaillible pour se concilier n'importe quel fonctionnaire

Cette dernière citation, de même que les remarques faites plus haut sur les liens personnels qui unissaient Louis Delaporte à certains des fonctionnaires du ministère de l'Instruction publique ne doivent cependant pas faire illusion. Les missions scientifiques dirigées ou commissionnées par Delaporte fondent leur progression et leur bon déroulement sur un système d'échange bien rôdé. À l'exception des rapports internes à la famille Delaporte, les archives posent en général les équivalences, en Indochine, service contre cadeau matériel, et, en métropole, service contre décoration.

Louis Delaporte a pu, pour parfaire sa technique, s'appuyer sur des précédents déjà bien établis. Le plus ancien est sans doute celui qui, en Indochine, dérive de l'échange des cadeaux diplomatiques. Selon les récits de Delaporte et de nombreux autres explorateurs, cette pratique remonte à la plus haute antiquité, et celui qui veut pouvoir progresser sans trop d'encombres ne doit en aucune manière renoncer à rendre visite, dès le départ, aux plus hautes autorités des régions dans lesquelles il entend circuler.

Dans le cas précis des opérations conduites pour l'enrichissement des collections d'art et d'architecture khmers, il s'agit avant tout de trois hommes : le roi du Cambodge, le vice-roi de Battambang, et le gouverneur de la province de Siem Reap. Aucun document n'atteste l'envoi de présents au roi de Siam, sur le territoire duquel Louis Delaporte conduit pourtant ses deux chantiers les plus importants, à Angkor Thom et Angkor Vat. Plusieurs documents rappellent l'importance de demander des passeports, avant de s'aventurer à circuler dans cette partie de la péninsule, mais, dans les demandes qu'il formule auprès du département des Beaux-Arts pour avoir le droit d'emporter avec lui certaines œuvres de valeur, Louis Delaporte ne mentionne jamais ce souverain. Il est vrai qu'en saisissant dans les provinces annexées par le Siam des pièces originales, il contrevient directement aux lois du pays. Reconnaissant très tôt – dès la note complémentaire qu'il joint au rapport officiel de sa première mission – que la France n'obtiendra pas avant longtemps la libre disposition des objets d'art siamois, Delaporte décide donc de reporter ses efforts sur les autorités locales.

Les récits publiés après le voyage de 1873, de même que ceux d'autres voyageurs<sup>45</sup>, suggèrent que chaque étape importante donnait lieu à une cérémonie plus ou moins longue et élaborée, durant laquelle le chef de l'état-major français offrait aux dirigeants les cadeaux qu'il jugeait appropriés à leur rang. Une gradation existait donc, dans l'esprit des voyageurs, qui explique la qualité et le nombre des objets emportés de France ou achetés directement à Saïgon. Au roi du Cambodge et aux deux dirigeants de province, par exemple, Louis Delaporte réserve, lors de la seconde mission qu'il dirige, les pièces issues de la Manufacture de Sèvres, tandis que les estampes du Dépôt légal, qu'il emporte en très grand nombre (cent soixante-six en tout), ne reçoivent aucune destination particulière, devant seulement être distribuées aux habitants des contrées traversées. Entre le don d'une œuvre issue d'une manufacture nationale, et celui d'un objet produit en série, les explorateurs créent eux-mêmes toute une échelle de cadeaux, en multipliant les combinaisons des articles tirés de leurs caisses. Les armes à feu sont destinées aux interlocuteurs de marque, aux chefs militaires dont la protection est parfois indispensable, à ceux qui peuvent fournir la plus grande aide matérielle. Les boîtes à musique, comme celles qu'Amédée Delaporte achète au nom de son frère avant la mission de 1873, le savon, les verroteries et morceaux de tissus acquis à Saïgon reviennent aux femmes rencontrées, en prenant soin de respecter la hiérarchie des concubines, quand elle existe. Malgré la spontanéité dont les récits parent parfois ces échanges, tout est donc parfaitement calculé, comme le prouve cette réflexion que Jules Harmand livre à ses lecteurs dans le récit qu'il tire de sa campagne de 1877 : « Je montre au gouverneur [d'Attopeu] un échantillon de tous les objets composant ma pacotille : pipes, glaces, revolvers, images variées, briquets, etc., et je lui promets tout cela s'il m'accorde son concours dévoué. »<sup>46</sup>.

La pratique du don gratuit n'apparaît en réalité que dans un cas très précis. Il s'agit du moment où l'explorateur, obligé par exemple de changer de mode de transport, confronté à un obstacle naturel insurmontable avec un chargement normal ou à la perte d'une partie de son personnel, est forcé de laisser derrière lui une partie de son matériel. Tel est le cas, par exemple, lorsque la Mission du Mékong, en mai 1867, quitte la ville de Luang Prabang, au Laos. L'équipe d'Ernest Doudart de Lagrée est alors réduite, selon Louis Delaporte, à « 16 personnes » pouvant transporter au total « 30 petites caisses ». Les voyageurs décident donc

---

<sup>45</sup> Voir notamment la relation de la Mission du Mékong, dirigée par Francis Garnier, rééditée chez Olizane en 2009, et celle de J. Harmand, *L'homme du Mékong...*

<sup>46</sup> Jules Harmand, *L'homme du Mékong...*

de se défaire de leurs « effets moins précieux »<sup>47</sup>, que les habitants du village auront droit de se partager si nul ne revient, en leur nom, les chercher avant un an.

Plus on avance vers la fin du siècle, plus cette pratique perd ses prétentions diplomatiques et tend à se rapprocher d'une pure transaction commerciale.

Dans les débuts des recherches sur l'art khmer, une certaine adéquation régnait entre les objets que les Français comptaient rapporter en métropole (statues, morceaux d'architecture ou de sculpture) et les présents que le gouvernement mettait à leur disposition. En offrant au roi du Cambodge, aux gouverneurs provinciaux ou au chef des bonzes présent dans un certain temple des reproductions en plâtre ou marbre d'œuvres d'une qualité reconnue, comme ce fut le cas lors de la mission de 1873, il s'agissait de montrer que les explorateurs, reconnaissant que leurs chantiers allaient priver un royaume ami de biens culturels de grande valeur, fournissaient une juste compensation. À partir des années 1880, cependant, soit qu'il n'y ait plus assez d'œuvres disponibles dans les dépôts du département des Beaux-Arts, soit plus probablement que le coût financier de telles opérations soit trop important<sup>48</sup>, l'habitude se prend d'emporter plutôt des objets manufacturés, dont le genre et l'importance sont beaucoup moins en rapport avec ceux que Delaporte et ses successeurs rapportent de leurs expéditions.

Doit-on, dans cette perspective, croire Lucien Fournereau, lorsqu'il affirme, dans le brouillon du rapport officiel de son voyage de 1888<sup>49</sup>, que le seul moyen pour lui d'obtenir du gouverneur de Siem Reap qu'il ferme les yeux sur l'enlèvement d'œuvres d'art au sein des deux sites d'Angkor est de s'acquitter de sommes aussi importantes que celles déboursées par les « riches touristes » ? La tendance à l'exagération de cet explorateur est sans doute seule responsable de l'assimilation faite dans ses propos, du fonctionnaire qu'il a rencontré à un « redoutable cerbère des ruines khmers (*sic*), dont l'avidité excitée par les largesses de riches touristes ne connaît plus de bornes ». Toutefois, cette affirmation a le mérite de souligner les modifications apparues dans la pratique des cadeaux diplomatiques. À partir de la seconde mission de Louis Delaporte, ceux-ci valent en effet plus par leur valeur marchande qu'artistique.

---

<sup>47</sup> Extrait d'une lettre adressée à sa famille depuis Luang Prabang, le 24 mai 1867. (Arch. fam. corresp.)

<sup>48</sup> Rappelons qu'entre 1874 et 1900, Louis Delaporte organise ou dirige environ une demi-douzaine de campagnes archéologiques.

<sup>49</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2867.

Des modifications très semblables vont affecter le deuxième type d'échange que Louis Delaporte met en place pour permettre le bon déroulement des missions destinées à enrichir ses collections. .

Lorsque commence le trajet de retour de la Mission du Mékong, après la mort d'Ernest Doudart de Lagrée, le 12 mars 1868, Louis Delaporte, dans les courriers qu'il adresse à sa famille, apparaît déçu. Le changement intervenu dans la direction du voyage, plaçant à la tête de son état-major le commandant en second, Francis Garnier, n'est pas, pour le jeune enseigne de vaisseau, annonciateur de bonnes nouvelles. Ce nouveau chef ne ressemble apparemment en rien à son ancien supérieur. Il est surtout, si l'on en croit la correspondance que Delaporte entretient avec son père pendant le temps de la préparation de la publication officielle, plus préoccupé par son propre avancement que par l'avenir de ses collaborateurs. Louis Delaporte considère alors qu'il a perdu bien plus qu'un chef avec lequel il entretenait de bons rapports. Ernest Doudart de Lagrée, au moment de son recrutement, ou plus certainement durant le cours du voyage, lorsqu'il eut le temps d'apprécier ses qualités, lui avait promis, au retour, de le faire avancer en grade et de lui obtenir une décoration. Sa nomination comme lieutenant de vaisseau interviendra bien l'année suivante<sup>50</sup>, mais apparemment sans rien devoir à ses états de service, ni à ses réalisations durant la Mission du Mékong.

Pour recevoir les premières distinctions dues à son travail, Louis Delaporte devra attendre cinq ans, et avoir fini son premier voyage à la tête d'une expédition scientifique. Le 2 juin 1874, il annonce ainsi à son père qu'il vient de recevoir « la rosette violette et les palmes d'or d'officier d'Instruction publique<sup>51</sup> », grâce apparemment au soutien du député Daniel Wilson.

Le même courrier donne les premières indications de la manière dont Louis Delaporte va traiter ses collaborateurs tout au long de sa carrière : à l'instar d'Ernest Doudart de Lagrée, il considèrera comme étant de son devoir de leur obtenir des avantages honorifiques. À la fin de quasiment toutes les campagnes liées à l'agrandissement des collections du Musée khmer, Delaporte adresse au ministère de l'Instruction publique un courrier plus ou moins long, détaillant avec précision, et souvent emphase, les qualités présentées durant le voyage par les membres de son état-major, et demandant à ce que leur travail soit récompensé. Le 4 avril 1874 arrive ainsi dans les locaux de la direction des Beaux-Arts un texte de cinq pages,

---

<sup>50</sup> Précisément, le 22 mai 1869.

intitulé *Note relative aux services rendus par les fonctionnaires de Cochinchine qui ont contribué à la réussite du voyage, et par les officiers qui faisaient partie de la mission*<sup>52</sup>. Sans donner à sa démarche aucune explication autre que ces trois lignes, Louis Delaporte rappelle, pour chaque personnage qu'il cite, les raisons pour lesquelles il a été amené à travailler avec lui, et les tâches précises qu'il a effectuées. Sur les huit hommes que le document évoque, six font partie de l'état-major de la mission : le capitaine Filoz, les ingénieurs Ratte et Bouillet, les docteurs Jullien et Harmand, et enfin Félix Faraut. Le texte ne fait jamais aucune proposition concrète de distinction à donner. La formulation la plus explicite concerne l'ingénieur civil et géologue Ratte, affirmant qu'il « se met entièrement à la disposition de la direction des Beaux-Arts, et [qu'] il sera très utilement employé pour l'organisation du Musée de Compiègne. ». Nul n'est dupe cependant du but véritable de ces louanges. Le 30 décembre 1873, Amédée Delaporte, au début de la lettre qu'il écrit à son ami Comte pour lui transmettre les dernières requêtes de son frère<sup>53</sup>, semble d'ailleurs s'amuser de la situation. En s'enquérant de « la suite [qui] a été donnée à ses demandes de remerciement avec souvenir », il ajoute « lisez je pense palmes académiques ». Charles-Philippe de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, ne fit apparemment pas de difficulté pour trouver pour chacun des collaborateurs recommandé par Louis Delaporte une décoration appropriée. Dès le 2 juin 1874, ce dernier affirme en effet à son père que tous ses « compagnons de voyage et collaborateurs ont été récompensés »<sup>54</sup> : chacun recevra, dans les jours qui suivent, l'insigne d'officier d'académie.

Dans les années qui suivent, même lorsqu'il se contente de diriger depuis Paris les chantiers de fouilles qu'il a précédemment ouverts, Delaporte n'abandonne pas cette pratique. L'un des rapports qu'il écrit à la direction des Beaux-Arts sur l'avancement de l'installation du Musée khmer du Trocadéro, comporte ainsi une liste très semblable à celle remise en 1874. Intitulée cette fois très explicitement *Proposition de récompenses*<sup>55</sup>, elle concerne ses « collaborateurs de la dernière heure » : Lucien Fournereau et Sylvain Raffegaud, qui viennent d'achever une mission aux ruines khmères, et un « employé des postes et télégraphes » de Cochinchine, Fustier, qui a fait don à Delaporte d'une statue. Il faut moins d'un mois, cette fois-ci encore, pour qu'un chef de bureau de la direction des Beaux-Arts

---

<sup>51</sup> Distinction créée en 1850, elle pouvait depuis décembre 1866 récompenser les personnes dont les travaux étaient utiles à l'Instruction publique.

<sup>52</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

<sup>53</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>54</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>55</sup> Lettre datée du 12 juin 1889. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

choisisse les décorations à accorder à ces trois hommes : à Fournereau la croix de la légion d'honneur, ou s'il est impossible de faire davantage, au moins les palmes d'officier d'académie ; à Raffegaud et Fustier, cette dernière distinction.

À la différence de Delaporte, ses successeurs ne réussirent pas à obtenir de telles distinctions pour leurs auxiliaires. Si, sur le terrain, ils reprennent l'organisation et les techniques de travail de leur ancien chef ou commissionnaire, ils n'ont toutefois pas les mêmes liens avec le ministère de l'Instruction publique, et doivent trouver d'autres moyens pour remercier ceux qui les ont secondés dans leur œuvre.

Les seules traces que l'on conserve de la perpétuation de cette pratique sont contenues dans les documents concernant le voyage de Lucien Fournereau en 1887-1888. En froid avec l'administration qui lui a donné les moyens d'effectuer sa campagne, il ne peut décemment rien demander pour ceux qui ont travaillé à ses côtés. Il échoue déjà, notamment à cause de son incapacité à maîtriser ses propos et de sa prétention, à rien obtenir pour lui-même, en dépit du soutien de Delaporte. Pour distinguer ses auxiliaires, il décide donc de leur donner une reconnaissance qui peut avoir autant d'impact, sinon plus, qu'une décoration officielle : la publicité. Les premiers paragraphes du rapport officiel que Fournereau compose à son retour en France, publié au *Journal officiel* le 4 octobre 1888, contiennent ainsi la liste de tous ceux qui lui ont rendu un quelconque service durant son voyage.

Lucien Fournereau parvient, en une seule colonne, à citer quatorze noms, qu'il prend soin d'ordonner le plus possible suivant la hiérarchie alors en vigueur dans la colonie de Cochinchine :

- les gouverneurs Filippini<sup>56</sup>, Piquet<sup>57</sup> et Constans<sup>58</sup>,
- plusieurs employés du gouvernement de Cochinchine :
  - Villard, directeur de l'Intérieur,
  - Merlande, chef du cabinet du gouverneur,
  - Gubiand, directeur des Travaux publics,
  - Torcapel et Morin « chefs de bureau à la direction de l'Intérieur »<sup>59</sup>,
- le président du Conseil colonial, Blanchy,

---

<sup>56</sup> Ange Michel Filippini, en poste entre juin 1886 et octobre 1887.

<sup>57</sup> Jules Georges Piquet, gouverneur par intérim entre le 3 et le 15 novembre 1887.

<sup>58</sup> Ernest Constans, gouverneur général de l'Indochine française, entre novembre 1887 et avril 1888.

<sup>59</sup> Extrait du rapport publié au *Journal officiel*, le 4 octobre 1888.

## Typologie et fonctions des collaborateurs de Louis Delaporte

- le directeur de la compagnie des Messageries fluviales (responsable des transports de Saïgon à la région des Grands Lacs) Rueff et ses deux représentants à Saïgon, Araud et Blanchet,
- « M. de Champeaux, Résident général de France »<sup>60</sup> à Phnom Penh.

Ses collaborateurs scientifiques n'ont droit quant à eux qu'à un seul paragraphe, rapidement expédié, placé juste avant l'exposé des résultats de la mission. La place restreinte accordée à ceux sans qui le voyage n'aurait pas pu réussir – quoi qu'il puisse en dire à posteriori, Lucien Fournereau n'aurait pu réaliser l'ensemble des moulages demandés par Louis Delaporte sans l'aide de Sylvain Raffégeaud, spécialement choisi par le directeur du Musée khmer – n'est pas uniquement révélatrice des tensions qui existaient entre Fournereau et son état-major. À partir des années 1880, publicité et décorations ne servent plus en effet majoritairement à remercier pour les services rendus ou les travaux effectués, mais à s'assurer de futurs secours.

À partir des années 1880, pour montrer sa gratitude, Louis Delaporte emploie tout d'abord des méthodes beaucoup plus directes. Lorsqu'Urbain Basset est dépêché en Cochinchine pour enrichir une dernière fois les collections avant l'Exposition universelle de 1900, il emporte dans ses bagages neuf vases de la Manufacture de Sèvres, normalement destinés à être remis, comme l'habitude s'était prise, aux autorités locales. À la fin du voyage, cependant, aucun de ces présents n'a été distribué. Dans le courant du mois d'août 1897, Alfred Rambaud, ministre de l'Instruction publique, accepte que les vases soient adressés par Delaporte aux personnes de son choix, comme remerciement de l'aide fournie à son envoyé. Le 30 août, quatre de ces objets sont donc expédiés, avec le concours du ministère de la Marine et des Colonies, au directeur des Messageries fluviales, Blanchet, à Fabre et Schneider, respectivement architecte de la Résidence et chef de construction à Phnom Penh, et enfin à Adhémar Leclère, Résident français au Cambodge.

En parallèle, le nom de Louis Delaporte prend une importance de plus en plus grande au sein des départements ministériels responsables des missions scientifiques. Pour le second voyage qu'il dirige, certains de ceux qu'il pense embaucher semblent avoir besoin, avant de s'engager, de l'assurance qu'ils sortiront gagnants de leur collaboration. Il est vrai que, lors des deux occasions où nous avons vu Delaporte demander des décorations pour ses



collaborateurs, lui-même en a reçu une au moins équivalente : en 1874, ce sont les palmes d'officier d'académie, et en 1889 il caressait l'espoir de passer au grade supérieur dans la Légion d'honneur. On comprend dès lors que, pour s'assurer de pouvoir compter sur ses collaborateurs, Louis Delaporte se soit décidé à établir ce que l'on pourrait qualifier de trafic, certes à une échelle réduite, de distinctions.

Comme pour les modifications intervenues dans la pratique des cadeaux diplomatiques, la mission de 1881 constitue un moment clé pour étudier le système d'équivalence décoration contre service probable, mis en place par Louis Delaporte. La correspondance qui s'établit à cette période entre lui et son frère Amédée porte en effet, dans une très large mesure, sur ce sujet. Sans doute est-ce parce que, en ce temps de remue-ménage ministériel, Delaporte craint de voir son œuvre mise à l'écart. Il faut tout d'abord régler le cas de ses amis de la direction des Beaux-Arts. Amédée ne cesse de les fréquenter, leur rendant visite aussi bien dans leurs locaux professionnels qu'en dehors – il déjeune ainsi avec Étienne Escallier le 14 octobre 1881, et va le trouver dans son bureau moins d'un mois plus tard –, et de rappeler son frère à leur bon souvenir. Mais cela, ainsi que les cartes de visite qu'Hélène Delaporte est chargée d'envoyer, ne suffit vraisemblablement pas. Ainsi, Escallier n'est pas très content de son sort, et le fait savoir à Amédée par une connaissance commune : Delaporte lui ferait « un énorme plaisir » en lui rapportant, si cela lui est possible, la « croix du Cambodge »<sup>61</sup>. En essayant de répondre à cette attente, Louis Delaporte fait plus que simplement contenter un ami, il avance ses pions dans l'administration. Amédée sait en effet, depuis son déjeuner avec Escallier, qu'il y a de grande chance pour que, dans la « grande transformation à la direction des Beaux-Arts »<sup>62</sup>, cet homme devienne chef de bureau, et que Comte, son collègue, se retrouve à la tête d'une division.

La complaisance affichée par Charles Le Myre de Vilers durant leur traversée commune de Marseille à Saïgon pousse Delaporte à viser plus haut. Parti depuis une dizaine de jours, et ayant été absorbé auparavant par les derniers préparatifs du voyage, il ignore visiblement encore les changements qui vont intervenir dans le gouvernement. Il élabore alors une stratégie pour réussir à compter, parmi ses obligés, en même temps que le gouverneur de

---

<sup>60</sup> Idem.

<sup>61</sup> Citations extraites d'une lettre écrite par Amédée Delaporte à son frère le 14 octobre 1881. (Arch. fam. corresp.) La distinction évoquée ici est sans doute l'obtention du grade de chevalier de l'ordre royal du Cambodge, fondé par Norodom I<sup>er</sup> en février 1864. Louis Delaporte l'avait déjà obtenu après sa participation à la Mission du Mékong. Lorsqu'il devint, par un décret du 10 mai 1896, un des ordres coloniaux français, il était possible qu'une personne en soit décorée pour service rendu depuis la France pour l'expansion coloniale. C'est sans doute à ce titre, déjà, qu'Escallier estimait devoir recevoir cette décoration.

<sup>62</sup> Lettre du 14 octobre 1881.

Cochinchine, le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Le 11 octobre 1881, il écrit ainsi à l'adresse de sa femme :

Tu prieras Amédée lorsqu'un jour il passera par le Palais-Royal de monter jusque chez notre ami Escallier, et [...] de le prier de voir sur ses catalogues si le gouverneur de Cochinchine est officier de l'Instruction publique. (S'il ne l'était pas, il faudrait le faire nommer – en en parlant à M. de Ronchaud<sup>63</sup>) – et si le ministre J. Ferry est quelque chose de l'ordre du Cambodge<sup>64</sup>.

### C. DES SOUTIENS SCIENTIFIQUES INDISPENSABLES

Disposer d'alliés au sein des deux administrations responsables des missions scientifiques en Indochine n'est cependant pas suffisant. Contrairement à nombre d'explorateurs présents dans cette partie du monde, il ne considère pas ses recherches scientifiques comme une simple étape dans sa carrière, ou un moyen d'apporter un peu de diversité aux tâches que comporte un poste de fonctionnaire colonial. Son œuvre se développe en effet autant, et peut-être même plus, si l'on considère la durée pendant laquelle il fut à la tête de ses collections, après son retour en France que pendant ses voyages.

#### 1. Appuis dans les sociétés savantes généralistes

Quiconque entretient des idées de mission sur les continents africain ou asiatique sait que, pour mener son projet à bien, mieux vaut avoir obtenu auparavant une recommandation de la part de la Société de géographie de Paris ou du Muséum d'Histoire naturelle, selon son domaine de recherches.

Ces deux institutions disposent de fonds propres, qu'il leur est possible de mettre à disposition des explorateurs. Même si ces contributions ne se montent jamais, du moins dans le cas des voyages organisés pour le Musée khmer, à des sommes très importantes – pour sa première mission, Louis Delaporte reçoit ainsi 6 000 F de la Société de géographie, et 4 000 du Muséum, pour la solde du docteur Jullien –, elles n'en sont pas moins acceptées avec joie par les futurs voyageurs.

---

<sup>63</sup> Louis de Ronchaud, secrétaire général des Beaux-Arts.

<sup>64</sup> Arch. fam. corresp.

Toutefois, l'intérêt de ces sociétés savantes ne débouche pas automatiquement obtenir leur financement. En effet, la Société de géographie de Paris ne dispose pas d'une caisse permanente destinée à contribuer aux missions dont ses membres peuvent avoir reconnu l'importance. L'argent qu'elle distribue ne provient pas des cotisations de ses adhérents, ni du revenu généré par les abonnements à son bulletin, mais de deux sources très incertaines : un système de souscriptions, et l'attribution des prix, dont Louis Delaporte bénéficiera en 1873.

L'assemblée des professeurs du Muséum d'Histoire naturelle peut quant à elle proposer au ministère de l'Instruction publique d'allouer une partie des fonds de la caisse réservée aux voyageurs naturalistes aux hommes qu'elle a désignés. Dans le courant de ses propres voyages, Jules Harmand recevra ainsi, par deux fois, le 30 juin 1876 et le 17 mars 1877<sup>65</sup>, ce type de financement, pour le récompenser des résultats qu'il a déjà obtenus. Le versement de ces indemnités répond cependant à certaines conditions. Le médecin de Marine se trouvera pendant une courte période dans une situation compliquée, car, pour encaisser les fonds mis à sa disposition, il est demandé à ses représentants en métropole de fournir un certificat de vie, alors que nul n'a idée de la région précise dans laquelle il se trouve.

Le Muséum d'Histoire naturelle, aussi bien que la Société de géographie de Paris, ne pouvaient donc pas promettre aux explorateurs qu'ils soutenaient une réelle aide financière.

Appartenir à l'une de ces deux institutions, ou à tout le moins être connu de leurs membres, semble cependant avoir une importance suffisante pour que le fait d'être introduit auprès d'eux puisse être considéré comme la juste récompense d'un travail efficace. Au terme de la mission de 1873, Louis Delaporte, très satisfait de l'œuvre accomplie par Jules Harmand, décide ainsi de le présenter au Muséum, ainsi qu'à la Société de géographie de Paris<sup>66</sup>.

Il faut dire que, dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, le cercle dans lequel naissent, se développent, et sont menés à bien les projets d'exploration scientifique hors d'Europe est assez restreint. Les mêmes hommes se retrouvent dans plusieurs sociétés, et prennent souvent dans le même temps une part active aux décisions de l'administration responsable des missions scientifiques. Lorsque le ministère de l'Instruction publique décida, en 1874,

---

<sup>65</sup>A.N. F<sup>17</sup> 2974/2.

<sup>66</sup> Pour plus de détails sur la carrière et les connaissances faites à cette époque par Harmand, voir l'ouvrage de G. Salkin, *Le triple destin de Jules Harmand...*

d'instituer une commission des Voyages et Missions<sup>67</sup>, organe consultatif chargé de renseigner l'administration sur les voyages à soutenir, il chercha bien évidemment, dans chaque domaine possiblement concerné, des experts. Et où trouver les personnes les mieux renseignées sur l'étendue de ce qu'il restait à faire en matière d'exploration, et sur l'utilité des campagnes, si ce n'était dans ces institutions dont ces sujets formaient le centre des discussions ? Dans le cas des explorations de la péninsule indochinoise, trois noms, parmi la vingtaine de membres que compte cette commission, reviennent particulièrement souvent : Charles Maunoir, Armand de Quatrefages de Bréau<sup>68</sup>, et Alphonse Milne-Edwards<sup>69</sup>. Les deux premiers sont en même temps adhérents à la Société de géographie, et les deux derniers sont aussi professeurs au Muséum d'Histoire naturelle.

## 2. Appuis des sociétés savantes spécialisées

Cependant, une fois les expéditions terminées, les milieux assez généralistes de la Société de géographie de Paris et du Muséum d'histoire naturelle ne sont plus suffisants pour aider Louis Delaporte à faire avancer et connaître son œuvre. Ces cercles ne s'occupent en effet que des résultats théoriques rapportés par les voyageurs. Leur but n'est pas, contrairement à ce que recherche Delaporte, de faire de la publicité pour les collections qu'il a recueillies, mais plutôt, comme le cas s'est d'ailleurs présenté, d'accueillir les réflexions qu'il en tire sur l'architecture ou l'histoire du Cambodge. De plus, les communications de cette sorte sont le plus souvent comprises dans un récit global des voyages.

Pour pouvoir développer l'ensemble des aspects de son travail, Delaporte doit donc chercher d'autres relais.

Une fois de plus, c'est la correspondance qu'il entretient avec son frère, après son départ pour sa seconde mission, qui permet de saisir l'importance de cette préoccupation. À travers ces échanges, on comprend que Louis Delaporte a laissé des consignes destinées non seulement à lui obtenir le soutien de ses amis travaillant au ministère de l'Instruction publique, mais aussi à conserver l'attention des sociétés savantes.

---

<sup>67</sup> Un aperçu relativement complet de l'activité de la commission est donné par M.-E. Antoine dans son *Orientation de recherche sur la division des Sciences et Lettres...*

<sup>68</sup> Jean Louis Armand de Quatrefages de Bréau (1810-1892). Docteur en médecine et histoire naturelle, il occupa à partir de 1855 la chaire d'anthropologie et d'ethnographie au Muséum d'Histoire naturelle.

<sup>69</sup> Alphonse Milne-Edwards, (1835-1900). Docteur en médecine, professeur au Muséum en 1876, il en prit la direction en 1891

Trois exemplaires de son *Voyage au Cambodge*, publié l'année précédente, en 1880, doivent ainsi être remis, après son départ, à la Société de géographie de Paris, à la Société d'ethnographie, et enfin à la Société indochinoise de Paris. Chaque volume est accompagné d'une lettre, rédigée par Amédée Delaporte, expliquant l'objectif du nouveau voyage de son frère, et demandant le soutien des membres de ces différentes associations. Pour être certain que l'envoi aura l'impact attendu, car « les honorables présidents [seraient] tentés de s'appropriier l'ouvrage pour leur bibliothèque personnelle »<sup>70</sup>, Amédée Delaporte y a ajouté une dédicace générale, qui obligera à intégrer l'ouvrage dans les collections de leurs bibliothèques collectives.

Par ailleurs, Amédée Delaporte s'est assuré que chaque exemplaire sera présenté par un ami de l'auteur, en séance officielle : le docteur Thorel s'en chargera devant la Société de géographie, Léon de Rosny devant celle d'ethnographie, et enfin Edme de Croizier devant la Société indochinoise. Une fois de plus, Louis Delaporte a soigneusement choisi ses connaissances les plus proches. Trois d'entre eux reviennent très régulièrement dans sa correspondance depuis le premier voyage dont il a pris la direction. Clovis Thorel a fait sa connaissance pendant la Mission du Mékong ; plus tard, il est fréquemment invité chez les Delaporte, qui le considèrent, aussi bien qu'Amédée lui-même, comme le médecin de la famille. Edme Casimir de Croizier, depuis la naissance du Musée khmer de Compiègne, est un soutien indéfectible des entreprises de Delaporte. Il sera le premier à publier un catalogue de ses collections, et ne refusera jamais de participer à leur publicité. Léon de Rosny, enfin, moins fréquemment mentionné par Louis Delaporte que les deux précédents, est un soutien stable dans les débuts de son œuvre. Après une conférence commune tenue au Congrès de Saint Étienne en août 1875, Delaporte envisage ainsi de lui sous-traiter une partie des recherches historiques, afin de donner une dimension scientifique plus importante au travail qu'il vient de commencer<sup>71</sup>.

---

<sup>70</sup> Lettre qu'Amédée Delaporte adresse à son frère le 14 octobre 1881. (Arch. fam. corresp.) Voir Annexes p. 578 et suivantes.

<sup>71</sup> Information contenue dans une lettre du 28 décembre 1875. (Arch. fam. corresp.)

## CHAPITRE IV. LE MUSÉE KHMER DE COMPIÈGNE

### A. CRÉATION DU MUSÉE KHMER

#### 1. Maturation du projet

Louis Delaporte a, dès son premier séjour au Cambodge et au Siam, témoigné un intérêt réel pour l'art khmer. La correspondance qu'il entretient avec sa famille pendant la Mission du Mékong le montre en effet enthousiasmé par les ruines qu'Ernest Doudart de Lagrée fait visiter à ses compagnons de voyage. Les notes les plus longues que conservent ces lettres sont celles prises sur les sites d'Angkor, où les explorateurs font un arrêt d'une dizaine de jours, du 21 juin au 1<sup>er</sup> juillet 1866. Tout en aidant Doudart de Lagrée à compléter les travaux archéologiques qu'il semble avoir entamés plus tôt, alors qu'il était en poste à la Résidence française à Phnom Penh, Delaporte et les autres membres de l'état-major passent leur temps à « courir dans toutes ces ruines du lever du jour à la nuit »<sup>1</sup>. L'enseigne de vaisseau semble très impressionné par ce qu'il voit, et entreprend déjà, sur les ordres de ses supérieurs aussi bien que de sa propre volonté – dans l'une des deux lettres qu'il adresse à sa famille le 10 juillet 1866, il affirme « j'ai pris des croquis presque partout où je suis allé »<sup>2</sup> –, l'étude des monuments qu'il rencontre.

Jean-Pierre Gomane, dans l'analyse qu'il fait de la Mission du Mékong<sup>3</sup>, considère que ce voyage scientifique détermine l'orientation future de la carrière de Louis Delaporte. À l'appui de sa théorie, il cite un extrait du *Voyage au Cambodge*, dans lequel Delaporte affirme : « La vue de ces ruines étranges me frappa [...] je ne pouvais contempler ces monuments d'un grand art trop longtemps ignoré sans éprouver le vif désir de les faire connaître à l'Europe ». Cependant, au moment où il publie ces lignes, en 1880, Louis Delaporte se trouve dans une situation complexe. Depuis deux ans, il tente de convaincre le ministère de l'Instruction publique de trouver un lieu d'accueil stable pour ses collections, et de le laisser les organiser en musée indépendant. Pour ce faire, il pense ne pas avoir de

---

<sup>1</sup> Lettre datée du 10 juillet 1866. (Arch. fam. corresp.)

<sup>2</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>3</sup> *L'exploration du Mékong : la mission Ernest Doudart de Lagrée-Francis Garnier (1866-1868)*, Paris, L'Harmattan, 1994.

meilleure solution que de prouver sa capacité à créer une institution d'importance sur la scène internationale des études orientales. On peut penser que, plutôt que de donner en détail la vérité, Delaporte va donc réécrire légèrement le passé, et se prêter des sentiments qui ne furent sans doute pas exactement les siens avant le retour de la mission de 1873.

Rapporter en France « de très remarquables objets d'art »<sup>4</sup> semble avoir fait, dès le début, partie des objectifs de la campagne scientifique voulue par Louis Delaporte.

Le projet qu'il a fait parvenir au département des Beaux-Arts du ministère de l'Instruction publique n'a pas été conservé, et aucun brouillon n'en existe dans ses archives personnelles. Cependant, Daniel Wilson évoque déjà cette idée dans la lettre de recommandation qu'il adresse à Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts, le 18 avril 1873<sup>5</sup>. Or, c'est vers cette date, quelques jours avant au plus tôt, que Delaporte a dû commencer l'élaboration de son projet. L'organisation administrative de l'expédition principale, destinée à reconnaître le cours du Song-Coï en même temps que la région qu'il arrose, est achevée dans les derniers jours d'avril, et le départ des voyageurs prévu pour le 20 mai. C'est donc dans le courant du mois de mars ou d'avril que Louis Delaporte a dû apprendre qu'il lui faudrait passer une saison à Saigon avant d'entreprendre sa campagne au Tonkin. Son peu d'intérêt pour la capitale de la Cochinchine, et sa conviction que la colonie n'avait plus rien d'intéressant à lui offrir l'ont sans doute incité à reproduire et amplifier la première partie de la Mission du Mékong, en organisant un voyage dans la province d'Angkor et ses voisines, aussi bien au Siam qu'au Cambodge. Si la mission aux ruines khmères est donc née des circonstances, plus que de la volonté propre de Louis Delaporte, le recueil d'originaux et moulages occupait bien le premier rang de ses pensées.

Pour autant, Louis Delaporte n'avait pas prévu, dans son projet, de s'occuper des spécimens recueillis, passé le moment de leur prélèvement et leur acheminement vers Saigon.

C'était là une pratique habituelle. La plupart des missions scientifiques pluridisciplinaires – c'était bien là la nature du premier voyage dirigé par Louis Delaporte, la partie archéologique ne devant servir que de prologue à l'exploration du Tonkin – laissaient

---

<sup>4</sup> Lettre adressée par le député Daniel Wilson à Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts, le 18 avril 1873. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>5</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

l'administration française, coloniale aussi bien que métropolitaine, s'occuper de l'avenir des spécimens qu'elles recueillaient sur place. Afin d'éviter de s'embarrasser de bagages trop encombrants, ou de se séparer de certains membres de l'état-major, qui auraient été forcés d'en surveiller le bon acheminement, les voyageurs confiaient le transport des caisses progressivement constituées aux représentants du gouvernement colonial avec lesquels ils pouvaient rentrer en contact. Durant la campagne de 1873, c'est ainsi Jean Moura, Représentant du protectorat français au Cambodge, qui prit en charge le convoyage des objets d'art de Phnom Penh à Saigon. Une fois arrivés dans la capitale de la Cochinchine, les spécimens étaient embarqués sur l'un des navires de l'État assurant les liaisons avec la France. Cette étape n'intervenait pas nécessairement au terme du voyage. Dans la plupart des cas, au contraire, les caisses provenant des missions scientifiques arrivaient d'Indochine en deux à trois vagues avant le retour de leurs expéditeurs.

Cette pratique était bien souvent indispensable : certains des articles rapportés – les moulages en plâtre, les animaux naturalisés, les plantes constituées en herbiers – ne pouvaient se conserver longtemps, soumis au climat de l'Indochine. Elle était également logique. Les explorateurs partis pour rassembler le plus de renseignements possibles ne se considéraient en effet jamais comme propriétaires des données et articles qu'ils recueillaient. Les membres scientifiques de l'état-major, y compris le ou les dirigeants de la mission, agissaient le plus souvent en tant que délégués d'institutions métropolitaines (Muséum d'Histoire naturelle, direction des Beaux-Arts, département chargé des Colonies, etc.). Même lorsque se multiplieront les voyages d'exploration à but unique, tels que ceux effectués par les continuateurs de Delaporte, les textes officiels porteront toujours la trace d'une telle commission.

Lorsqu'il fait part à l'Instruction publique du projet qu'il a élaboré pour occuper la saison que sa future mission d'exploration au Tonkin l'oblige à passer en Indochine, Louis Delaporte n'a donc aucune intention de changer de carrière, et de demander à ce que les collections qu'il s'apprête à constituer soient traitées comme un ensemble à part, dont il assurerait la conservation.

Certes, il semble vouloir assurer seul le traitement de ses notes, leur mise en ordre et leur publication. Dans une lettre adressée à sa famille au mois de septembre 1873, il affirme ainsi : « J'ai commencé un récit détaillé de la partie accomplie du voyage : Ce sont des notes :



Il y a matière pour des récits partiels dans des journaux illustrés... et autre : Il ne faut pas y prendre tout, car il ne resterait rien pour plus tard. »<sup>6</sup>. Louis Delaporte envisage donc déjà, sans nul doute, de réaliser à son retour une publication semblable à celle qui fut dirigée par Francis Garnier à la suite de la Mission du Mékong. En revanche, aucun des documents renseignant le premier voyage que dirigea Delaporte ne contient de référence à un quelconque plan pour constituer un musée consacré à l'art khmer. Pendant qu'il organise, puis réalise, sa campagne de fouilles sur les sites archéologiques du Siam et du Cambodge, Louis Delaporte a en réalité en tête une unique institution : le Louvre.

Les raisons du choix de cet établissement comme destination ultime des œuvres d'art recueillies pendant la mission de 1873 demeurent relativement obscures. Toute mention de cette première idée a disparu des écrits de Louis Delaporte publiés après l'ouverture du musée de Compiègne. La biographie rédigée par René de Beauvais l'évoque de manière très rapide, sans toutefois dire explicitement que Louis Delaporte voulait abandonner entièrement la conservation des collections qu'il venait de constituer. Delaporte voyait sans nul doute le Louvre comme la meilleure vitrine pour les résultats de son entreprise. Par ailleurs, il ne faut pas oublier qu'il était avant tout, au début des années 1870, à la recherche d'une échappatoire à son poste dans la Marine. Pour réaliser son rêve, il faudrait qu'il puisse trouver une épouse suffisamment fortunée. Si son grade de lieutenant de vaisseau, et surtout la perspective qu'il puisse être mobilisé n'importe où dans le monde à n'importe quel moment, ne rassurent pas les beaux-parents potentiels, la renommée que peuvent lui apporter les résultats de son voyage, s'ils ont une publicité suffisante, est un point très positif<sup>7</sup>. En outre, Louis Delaporte ne savait sans doute pas à qui d'autre adresser les pièces qu'il comptait recueillir. En effet, Émile Guimet n'ouvrit sa propre institution, à Lyon, qu'en 1879. L'Exposition permanente des colonies, au palais de l'Industrie, avait déjà accueilli les œuvres rassemblées par Ernest Doudart de Lagrée, mais n'avait pas pour objectif de présenter pour une longue durée des exemples de la production artistique des colonies.

Le Louvre, quant à lui, offrait deux possibilités. La première était de constituer la collection en département, ou tout du moins d'en faire le point de départ d'un département d'antiquités indochinoises. Quand le Musée khmer de Compiègne commencera à gagner en

---

<sup>6</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>7</sup> Dans une lettre du 4 septembre 1874, il affirme ainsi que les journaux lui paraissent très importants « pour [se] faire connaître d'une façon indiscutable, [se] poser, et peut-être [se] faciliter un mariage ». (Arch. fam. corresp.) Voir Annexes p. 563 et suivantes.

publicité, beaucoup de ceux qui en demanderont le transfert à Paris mettront l'accent sur l'équivalence de valeur entre les œuvres qu'il contenait et les antiquités égyptiennes ou assyriennes conservées au Louvre. De même, avant la fin des travaux d'organisation du palais de Compiègne, l'architecte en charge des modifications des salles réservées à Delaporte, Auguste Lafollye, n'hésite pas à écrire au directeur des Beaux-Arts que « certaines figures de Dieu, et d'animaux que renferment (*sic*) la collection seraient dignes par leur expression, le fini de leur modelé, de figurer au Louvre. »<sup>8</sup>. Louis Delaporte lui-même se prononçait, dans une lettre qu'il adressait au ministre de l'Instruction publique, le 16 mai 1873, pour demander la concession de présents diplomatiques à offrir pendant son voyage<sup>9</sup>, pour cette solution, allant jusqu'à envisager la fondation « au Louvre [d'] un Musée Indochinois ».

De manière sans doute plus réaliste, les objets rapportés par la mission de 1873 pourraient parfaitement être inclus dans les fonds du musée de la Marine. Ouvert en 1837 dans les locaux du Louvre, et considéré à partir de 1848 comme le sixième département de ce musée, cette institution, à l'époque dirigée par l'amiral Pâris<sup>10</sup>, accueillait depuis de nombreuses années déjà les « curiosités » rapportées par certains voyages scientifiques.

## 2. Rejet des collections khmères par le musée du Louvre

Le ministère de l'Instruction publique, s'il connaît le projet de Louis Delaporte, n'en fait aucune mention dans les documents produits avant le départ de la mission de 1873. Aucun des exemplaires de l'arrêté rendu le 7 mai 1873<sup>11</sup> présents dans les dossiers d'archives concernant Delaporte ne fait mention de l'institution qui accueillera les pièces qu'il entend rapporter. Il y est seulement indiqué que le lieutenant de vaisseau « est autorisé à recueillir, pour les musées nationaux, les statues, bas-reliefs, piliers et autres monuments d'architecture ou de sculpture présentant un intérêt d'archéologie et d'art qu'il pourra faire porter jusqu'à la Station française d'où ces fragments seront transportés en France sur les vaisseaux de l'État ».

Cette indétermination fut sans doute le premier des actes qui amenèrent à la création du Musée khmer. Parce qu'on pensait que la question pouvait attendre, ou que le Louvre accepterait nécessairement les collections constituées par Delaporte, cette institution ne fut pas prévenue de l'arrivée future de caisses en provenance de Cochinchine. Ce n'est

---

<sup>8</sup> Lettre du 18 mai 1874. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>9</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>10</sup> François-Edmond Pâris, directeur du musée de la Marine de 1871 à 1893.

<sup>11</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

apparemment qu'après l'arrêt subit de la mission, en octobre 1873, qu'une correspondance commence à s'établir entre les autorités responsables du Louvre et le ministère de l'Instruction publique.

Les documents qui subsistent de cet échange ne reflètent pas une discussion constructive. Les caisses contenant la majeure partie des œuvres d'art pélevées ou reproduites par les équipes de Louis Delaporte – quelques pièces attendent encore leur envoi à Saigon, d'autres doivent être retirées des eaux où elles sont tombées au cours de leur transport – quittent Saigon le 1<sup>er</sup> décembre 1873. La date de ce départ ne parvient officiellement au ministère de l'Instruction publique que le 9 janvier 1874, par une communication de la direction des Colonies. Heureusement, la dispersion de l'état-major scientifique du voyage, suite aux maladies plus ou moins graves dont presque tous avaient été affectés, était connue depuis le 27 décembre 1873<sup>12</sup>. L'Instruction publique aurait donc pu tenter d'entrer en discussion avec le musée de la Marine, institution la plus apte à recevoir les objets en route pour la France, plutôt que de le mettre devant le fait accompli.

Les quelques documents conservés montrent qu'il n'en a rien été. Lorsque le directeur des Beaux-Arts écrit pour la première fois à l'amiral Pâris, directeur du musée de la Marine, le 31 décembre 1873<sup>13</sup>, ce n'est pas pour lui demander s'il est possible d'accueillir les collections dont Louis Delaporte vient d'achever la collecte. Au contraire, il lui annonce qu'un courrier a été adressé la veille par son département au préfet maritime de Toulon pour l'informer qu'une fois les caisses arrivées à bon port, il devra se mettre en relation avec le Louvre pour régler la question de leur acheminement vers la capitale. Il ne semble faire aucun doute, pour la direction des Beaux-Arts, que l'amiral Pâris accepte de payer pour la vérification et le transport des objets devant arriver à Toulon « le 2 ou le 3 janvier »<sup>14</sup>. Aucune mention n'est faite d'un accord antérieur : la seule explication fournie pour l'affectation au Louvre des œuvres d'art recueillies par la mission est l'acceptation empressée qui a été donnée par les Beaux-Arts au projet de Delaporte, et l'unique argument justifiant leur remise à la garde de l'amiral repose sur leur valeur artistique supposée.

La démarche semble, dans un premier temps, ne pas rencontrer d'obstacle. Le 8 janvier 1874, l'amiral Pâris annonce, durant la séance du Conservatoire des musées

---

<sup>12</sup> Date de la communication par le ministère de la Marine de la lettre que le gouverneur de Cochinchine lui avait adressée le 25 octobre 1873 pour lui annoncer le retour de Louis Delaporte et ses collaborateurs à Saigon. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>13</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>14</sup> Lettre du 31 décembre 1873. (A.N. F<sup>17</sup> 4489)

nationaux<sup>15</sup>, qu'il a commencé à donner des ordres pour le transport des caisses, demandant notamment au ministre de la Marine de leur accorder le passage gratuit. Certains détails du procès-verbal de cette réunion prouvent cependant que, malgré la bonne volonté affichée, la direction du musée de la Marine n'est pas encore parfaitement préparée à recevoir les envois de Louis Delaporte. Les renseignements dont l'amiral Pâris fait état devant ses collègues du Conservatoire semblent en partie erronés. Il annonce ainsi que l'arrivée des caisses a été signalée quelques jours auparavant, à Marseille, tandis que la lettre de voiture rédigée le 14 janvier 1874<sup>16</sup> atteste qu'elles ont été prises à Toulon, pour être envoyées à Paris. Demander au ministère de la Marine de prendre en charge le paiement de l'acheminement des caisses n'est par ailleurs pas très réaliste. S'il est vrai qu'il pourrait s'acquitter d'une partie des frais occasionnés par le voyage de 1873, il ne s'occupe en général pas des voyages des membres des missions scientifiques sur le territoire français. Par ailleurs, même s'il s'était associé à l'exploration du Tonkin, le ministère n'avait pris aucune part dans la campagne de fouilles archéologiques qui devait la précéder. L'ensemble des résultats rassemblés par Louis Delaporte ne dépendait donc que de la responsabilité du ministère de l'Instruction publique.

Cette unicité de direction dans l'organisation de la mission de 1873 est l'une des principales raisons qui vont, au début de l'année 1874, décider du tournant le plus important de la carrière de Delaporte.

Le 27 janvier, le secrétaire général des musées nationaux annonce au directeur des Beaux-Arts que les cent deux caisses envoyées de Saïgon par Louis Delaporte ont finalement été livrées au Louvre. Leur arrivée a provoqué une certaine « commotion » dans l'administration en charge du musée. Les démarches effectuées par l'amiral Pâris auprès du ministère de la Marine ont en effet échoué, et le Louvre s'est vu mis en demeure de régler une facture de 5 038,90 F pour s'acquitter du transport des objets de Toulon à Paris. De telles dépenses étaient « absolument imprévues »<sup>17</sup>, et sont rapidement considérées comme inadmissibles. N'ayant pris aucune part dans l'organisation ou le financement de la première mission dirigée par Louis Delaporte, l'administration des musées nationaux refuse d'être sollicitée pour en assumer quelque aspect que ce soit. Ses plus hauts représentants craignent que, s'ils cèdent cette fois, un précédent ne soit créé, donnant droit à n'importe quel

---

<sup>15</sup> A.M.N. 1BB22.

<sup>16</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>17</sup> Extrait de la lettre du 27 janvier 1874, adressée par le secrétaire général des musées nationaux au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

explorateur, une fois son voyage terminé, de demander à se faire payer une partie des frais engagés, en échange du dépôt d'un ou plusieurs objets. La responsabilité des caisses n'appartient donc qu'à la direction des Beaux-Arts, sur les fonds de laquelle le voyage de 1873 a été financé.

L'état des finances du musée du Louvre n'a pas été le seul motif de son refus d'accepter les collections recueillies par Louis Delaporte. Certes, se voir présenter la facture du transport d' « objets [qui n'ont été] ni désirés, ni demandés, et dont l'envoi [n'] a été annoncé que depuis quelques jours seulement »<sup>18</sup> a sans doute dicté le ton sur lequel le secrétaire général des musées nationaux s'exprime, le 27 janvier 1874. Cependant, le musée du Louvre avait bien d'autres raisons, beaucoup plus pertinentes, de renvoyer les caisses arrivées de Saïgon au ministère de l'Instruction publique. Personne ne connaissait, tout d'abord, leur contenu exact. La lettre de voiture, établie le 14 janvier 1874<sup>19</sup>, date à laquelle les objets ont quitté Toulon, ne contient aucun renseignement au-delà de l'état général dans lequel se trouvaient les caisses avant d'être chargées à destination de Paris. Louis Delaporte, rentré en France aux environs du 3 décembre 1873, malade, n'a encore rédigé aucun document présentant l'état précis des résultats de son voyage, et il n'en fera la communication aux ministères de la Marine et de l'Instruction publique que dans le courant du mois de mars 1874. Enfin, l'administration des musées nationaux refuse d'ouvrir les caisses avant que leur établissement de destination soit définitivement arrêté par les autorités compétentes. Elle craint en effet d'être tenue pour responsable si quelque dommage est fait aux œuvres qu'elles renferment, et de devoir en ce cas payer d'éventuelles réparations. De plus, pour juger de la valeur artistique des collections entreposées dans la cour du Louvre en ce mois de janvier 1874, elle ne dispose que de renseignements vagues. Le 31 décembre 1873, au moment où il annonce à l'amiral Pâris l'arrivée prochaine des objets, le directeur des Beaux-Arts en envoie ainsi une liste. Ce document n'a pas été conservé, mais on peut supposer qu'il ne devait pas être très précis, à l'instar des récapitulatifs que Louis Delaporte fait parvenir au ministère de l'Instruction publique dans le courant de ses voyages. Delaporte se contente le plus souvent de donner une idée du nombre de documents de chaque type rapportés (originaux, moulages, photographies, relevés et croquis), sans offrir d'indications exactes, pour les morceaux d'architecture ou de sculpture par exemple, sur le matériau employé ou le sujet représenté. Les renseignements adressés par le directeur des Beaux-Arts ne promettaient donc pas d'être

---

<sup>18</sup> Extrait de la lettre du 27 janvier 1874, adressée par le secrétaire général des musées nationaux au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

très éclairants sur la cohérence et la valeur artistique de la collection qui venait juste d'être recueillie au Cambodge et au Siam.

Dans tous les cas, aucun argument ne parvint à convaincre le secrétaire général des musées nationaux que cette collection avait sa place au sein d'un des départements du Louvre.

Selon lui, le trop grand nombre des « fragments d'architecture »<sup>20</sup> présent dans la liste envoyée à l'amiral Pâris la disqualifie définitivement. Les ensembles que Louis Delaporte compte reconstituer à partir des morceaux qu'il a fait saisir ou mouler seraient difficilement contenus dans les galeries du musée, trop étroites déjà pour accueillir l'ensemble des collections existantes.

Par ailleurs, le sort des pièces rapportées par les missions scientifiques posait des problèmes de plus en plus complexes dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'une des grandes questions auxquelles les administrations des Beaux-Arts et des musées nationaux cherchaient une réponse était de déterminer la frontière entre le domaine de l'art et celui « des mœurs et des coutumes »<sup>21</sup>. Dans laquelle de ces deux catégories les œuvres recueillies par Louis Delaporte devaient-elles être classées ? Participaient-elles plutôt du domaine de l'ethnographie, puisque certaines avaient été prises au sein de temples encore fréquentés par les fidèles, et devaient-elles donc être placées dans des collections ethnographiques spécialisées ? Ou bien la qualité de leur exécution leur permettait-elle de faire figure d'œuvres d'art, et donc de rester au Louvre ? Selon le secrétaire général des musées nationaux, il est impossible de choisir immédiatement entre ces deux propositions. Les connaissances scientifiques sur l'art khmer sont en effet, en 1874, encore très faibles. Les renseignements les plus abondants proviennent des récits d'Henri Mouhot et Francis Garnier, témoins dignes de confiance mais très loin d'avoir eu les capacités ou le temps suffisants pour mener une étude sérieuse sur l'architecture ou la décoration des monuments dont ils ont livré les descriptions. Une seule tentative a été, à cette époque, menée à bien. Il s'agit du chapitre que l'architecte anglais James Fergusson intègre en 1867 dans son *History of architecture in all countries, from the earliest times to the present day*<sup>22</sup>. Cependant, les informations que ce dernier utilise pour sa réflexion proviennent, elles aussi, d'explorateurs non spécialistes. Puisqu'il reste

---

<sup>19</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>20</sup> Lettre adressée le 27 janvier 1874 par le secrétaire général des musées nationaux au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>21</sup> G. Bresc-Bautier, « Les musées du Louvre au XIX<sup>e</sup> siècle : les collections archéologiques et ethnologiques... »

<sup>22</sup>[Une histoire de l'architecture dans tous les pays, des époques les plus reculées à nos jours], Londres, J. Murray.

encore largement à prouver que les monuments khmers ont un intérêt autre que simplement touristique, le Conservatoire des musées nationaux préfère donc s'abstenir, et rejeter les collections de Louis Delaporte.

### 3. Que faire des collections Delaporte ?

C'est un spectacle assez étonnant qui a dû se présenter aux Parisiens passant devant le Louvre, dans les quatre premiers mois de l'année 1874. De la seconde quinzaine de janvier aux derniers jours du mois d'avril, la centaine de caisses constituées par Louis Delaporte reste en effet entreposée, à ciel ouvert, dans l'une des cours du musée. Pendant ce temps, la direction des Beaux-Arts tente de déterminer exactement quelle utilisation faire, des pièces déjà parvenues en France, comme de celles que le capitaine Filoz, resté dans la province d'Angkor après le départ de la majorité de l'état-major de la mission de 1873, envoie dans le courant des mois de février et mars.

Dans un premier temps, on décide de suivre le précédent créé par la Mission du Mékong. Le 25 février 1874<sup>23</sup>, le ministère de la Marine, de l'administration duquel il dépend toujours, autorise Louis Delaporte à organiser, de manière temporaire, une première présentation des résultats de son voyage dans les locaux réservés à l'Exposition permanente des colonies au sein du palais de l'Industrie.

Curieusement, aucun des ensembles d'archives consultés pour cette thèse ne conserve de trace de cet essai. Il semble même que Delaporte n'ait commencé à se préoccuper d'inventorier le contenu de ses caisses qu'après leur assignation à Compiègne. Ce n'est qu'en avril et mai 1874, en effet, qu'apparaissent les premières mentions de travail de montage et de réparation, notamment sur les moulages. Selon les archives consultées, le lieutenant de vaisseau ne confie pas les moules dont il faut exécuter des épreuves à Alexandre Desachy<sup>24</sup>, mouleur de l'École des beaux-arts, avant le 22 avril 1874. Si des pièces ont bien été exposées au palais de l'Industrie, il semble que ce devaient être des originaux, en nombre très réduit.

---

<sup>23</sup> Informations contenues dans une note de la direction des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>24</sup> Alexandre Desachy, mouleur de l'École des beaux-arts de 1848 à 1886.

En tout cas, l'Exposition permanente des colonies n'a jamais été envisagée autrement que comme une solution temporaire, destinée principalement à désengorger quelque peu la cour du Louvre où les caisses de Delaporte étaient entreposées. Au même moment, en effet, le ministère de l'Instruction publique se lance dans la recherche de locaux capables d'accueillir l'ensemble des résultats de la mission de 1873.

La réflexion est de courte durée. Moins d'un mois après le refus formulé par le secrétaire général des musées nationaux, la direction des Beaux-Arts a fixé son choix. Aucune des institutions parisiennes déjà existantes ne convient. L'Exposition des colonies n'a pas été conçue pour conserver des œuvres d'art ; le Louvre, y compris le musée de la Marine, manque déjà cruellement de place et ne peut présenter l'ensemble des collections renfermées dans ses magasins. Créer un nouvel établissement, consacré uniquement à l'art khmer, paraît par ailleurs inconcevable, alors que sa valeur n'est pas encore établie, et qu'on ne sait donc s'il parviendrait, à lui seul, à déplacer un public suffisamment vaste pour justifier son ouverture.

Dans de telles conditions, les regards se tournent vers une solution de compromis : installer, dans un lieu encore pratiquement vide, un assortiment beaucoup plus vaste d'objets d'art, pour la plupart issus de missions scientifiques, afin de former ce que Louis de Ronchaud, secrétaire général des Beaux-Arts, qualifie, dans une note du 21 mai 1879<sup>25</sup>, d'« une sorte de Musée barbare ». Pour que cette institution soit assurée de recevoir quelques visiteurs, la direction des Beaux-Arts ne veut pas l'exiler à une trop grande distance de Paris. La ville de Compiègne, facilement accessible grâce au chemin de fer, paraît un emplacement judicieux, d'autant plus que, à une quinzaine de kilomètres, le château de Pierrefonds attire déjà les curieux.

Le 25 février 1874, le ministre de l'Instruction publique entame donc les démarches devant aboutir à l'appropriation par la future institution d'une partie du palais de Compiègne.

Il s'agit tout d'abord d'obtenir l'accord du ministère des Travaux publics, responsable du bâtiment et qui devra se charger de coordonner les éventuels travaux causés par l'installation des œuvres. Pour mettre toutes les chances de leur côté – tout échec prolongerait le séjour en extérieur des caisses venues de la mission de 1873, alors qu'il est prévu que leur nombre s'accroisse encore à l'issue du séjour à Angkor du capitaine Filoz –, les employés des Beaux-Arts ont pris soin, auparavant, de se renseigner sur les espaces disponibles. Au moment où est formulée la demande, ils savent que le rez-de-chaussée du palais de



Compiègne est inoccupé, et qu'une partie au moins pourrait être transformée en salles d'exposition. Ils ne doutent pas de la réalisation de leur projet puisque le courrier adressé aux Travaux publics le 25 février 1874<sup>26</sup> va jusqu'à demander que des mesures soient prises pour que l'ensemble de la collection recueillie par Louis Delaporte soit installée avant l'été.

La suite leur donne raison : le 26 mars 1874, le ministère de l'Instruction publique reçoit en effet une réponse positive à sa requête.

Le rapport rédigé par Auguste Lafollye<sup>27</sup>, architecte en charge du palais de Compiègne, fait apparaître, qu'en plus de trois espaces en rez-de-chaussée : « le Grand Vestibule dit salle des Colonnes, le rez-de-chaussée de l'escalier d'honneur, la galerie qui relie la salle des Colonnes à l'escalier d'Apollon », « la grande salle des Gardes »<sup>28</sup>, située au premier étage, est également disponible. Ces quatre pièces présentent des avantages considérables pour le type d'institution que le ministère de l'Instruction publique entend y créer. Il est tout d'abord possible de les constituer en un ensemble indépendant du reste du château, disposant, puisqu'il est établi en majeure partie en rez-de-chaussée, d'une entrée aisément accessible, et se poursuivant ensuite en enfilade jusqu'à l'escalier d'honneur, reliant le premier niveau à la salle des Gardes. L'architecte a de plus trouvé une solution pour l'installation de presque tous les types de pièces que pourrait comporter la future collection. Les œuvres les plus importantes prendraient place dans la salle des Colonnes, dont les dimensions (54 m. de long sur 10 de large) permettent d'accueillir jusqu'à 140 m. linéaires d'exposition, sur cinq rangées. Les arcades décorant les murs opposés aux fenêtres de la pièce, seraient quant à elles parfaites pour recevoir bas-reliefs et « inscriptions »<sup>29</sup>. Les « objets de la collection d'une importance secondaire »<sup>30</sup> seraient enfin placés contre les murs et dans les ébrasements de fenêtre des deux espaces restant au rez-de-chaussée.

Les frais entraînés par l'appropriation de ces salles sont apparemment très faibles, Lafollye les évaluant à environ 1 000 F. Il est vrai que, si besoin était, on pourrait réutiliser une partie du matériel laissé par des expositions précédentes. L'architecte propose ainsi de remettre en service les vitrines employées par le Musée gallo-romain, qui doit prochainement déménager à Saint-Germain-en-Laye, pour y ranger les objets les plus précieux.

---

<sup>25</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

<sup>26</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

<sup>27</sup> Document rédigé le 10 mars 1874. Une copie en a été jointe dans le courrier adressé par le ministère des Travaux publics à celui de l'Instruction publique le 26 mars. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>28</sup> Citations extraites du document évoqué à la note 27.

<sup>29</sup> Document rédigé le 10 mars 1874 par Auguste Lafollye. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>30</sup> Ibid.

Le château de Compiègne apparaît donc, pour le ministère de l'Instruction publique, comme la solution idéale au problème de place posé par les pièces recueillies par Louis Delaporte. Toutefois, cela ne signifie pas que l'on ait déterminé quelle institution allait y être fondée. Durant le premier semestre de l'année 1874, l'administration explore en effet plusieurs voies, pour tenter de rendre attractif le nouveau musée.

Le directeur des Beaux-Arts, Charles de Chennevières<sup>31</sup>, envisage tout d'abord de placer à Compiègne, en complément des œuvres cambodgiennes et siamoises, les moulages réalisés par Léon Méhédin<sup>32</sup> durant les deux ans qu'il a passés au Mexique, entre 1864 et 1866. Cette collection présente des avantages certains. Le premier est sa faible importance numérique. Les bombardements prussiens de 1871 l'ont en effet amputée d'à peu près les deux tiers. Pour être exposée avec profit, il faut qu'elle soit mélangée avec d'autres objets d'art. De plus, les moulages de Méhédin ont des traits communs avec les œuvres rapportées par la mission de 1873 : les deux ensembles ont été constitués notamment pour servir à l'étude d'anciens lieux de culte. Naît alors l'idée d'organiser un « Musée barbare, propre à fournir des renseignements nombreux et instructifs sur l'art et la religion des peuples »<sup>33</sup>.

Ce projet ne dépassera pas la simple suggestion. En effet, dès le mois de mars 1874, la direction des Beaux-Arts prend des mesures pour l'exécution d'un plan légèrement différent.

L'architecte Lafollye, en même temps qu'il recense les salles du palais de Compiègne susceptibles d'accueillir les collections recueillies par Louis Delaporte et ses collaborateurs, doit également évaluer la possibilité d'y accrocher des toiles qui ne peuvent être exposées dans les musées de Paris. Les conditions ne paraissent pas, au premier abord, idéales. La pose de tapisseries dans les grands appartements, quelques années auparavant, a entraîné un déplacement des tableaux déjà présents dans le château vers les petits appartements, qui n'avaient pas une capacité d'accueil suffisante. Certaines œuvres ont dû, de ce fait, être mises en magasin. Auguste Lafollye est néanmoins parvenu, lors de son examen, à trouver quatre espaces encore appropriables : la grande salle des Fêtes, le vestibule qui lui fait suite, l'ancienne chambre du Prince impérial, tous situés au premier étage, et enfin l'escalier d'honneur. Cependant, le ministère de l'Instruction publique ne cherche pas à constituer un

---

<sup>31</sup> Charles-Philippe de Chennevières-Pointel (1820-1899), directeur des Beaux-Arts de la fin de l'année 1873 au début de l'année 1878.

<sup>32</sup> Léon Méhédin (1828-1855) avait également rapporté, de sa participation à la Commission scientifique du Mexique, un grand nombre d'estampages, dessins et photographies.

second musée au sein du palais de Compiègne, et n'a donc pas besoin d'un espace aussi vaste. Les travaux de transformation ne concerneront au final que la salle des Fêtes. Les œuvres qui y sont accrochées pour la première fois en juillet 1874 demeurent mystérieuses. Les archives du Musée khmer permettent seulement de savoir qu'elles sortaient des magasins du musée du Louvre, et devaient « former, avec les antiquités indochinoises rapportées du Cambodge, le Musée oriental »<sup>34</sup>. Quelles qu'elles aient été, la qualité de leur exécution ne devait pas être très remarquable, puisqu'aucun des articles et ouvrages traitant de l'exposition des collections rapportées par Louis Delaporte ne fait mention de ces toiles.

Par ailleurs, en moins de quatre ans, l'institution généraliste voulue par le ministère de l'Instruction publique va être totalement oubliée. Lorsqu'en 1878, pour l'Exposition universelle, Delaporte transporte à Paris les plus remarquables pièces de sa collection, ce n'est plus du Musée oriental que parlent les journaux, mais bien du Musée khmer.

#### 4. Louis Delaporte dans ce contexte

Louis Delaporte reste assez à l'écart de ces débats. Ses échanges avec le ministère de l'Instruction publique à l'issue de son retour en France, en décembre 1873, n'évoquent jamais le destin des collections qu'il a recueillies. À ce moment, deux autres idées occupent son esprit.

La première est de faire obtenir à ses collaborateurs les récompenses qu'ils peuvent attendre pour le travail qu'ils ont fourni au cours de la mission de 1873. Parallèlement, Delaporte s'efforce de rappeler à son administration que deux hommes : le capitaine Filoz, puis quelques mois plus tard Félix Faraut, sont encore présents sur les chantiers qu'il a ouverts, et qu'il serait bon qu'elle leur offre un soutien comparable à celui dont il avait bénéficié. La seconde idée est un peu plus égoïste : il s'agit d'obtenir le prolongement de son détachement au service de l'Instruction publique, pour pouvoir rester à Paris le plus longtemps possible. Dans cette perspective, Louis Delaporte n'oublie pas de souligner, dans chacun des courriers qu'il adresse au ministre ou au département des Beaux-Arts, qu'il est le seul à pouvoir classer les documents qu'il a recueillis et à savoir comment les exploiter pour

---

<sup>33</sup> *Note sur le Musée khmer* élaborée par la direction des Beaux-Arts le 21 mai 1879. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>34</sup> Lettre du ministre de l'Instruction publique au directeur des musées nationaux, le 7 juillet 1874. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

en tirer une publication qui augmentera le prestige de la France sur la scène scientifique internationale.

Cependant, Delaporte ne fait jamais part du désir d'avoir seul la responsabilité des œuvres d'art qu'il a rapportées. Alors même que l'installation du musée de Compiègne touche à sa fin, il n'hésite pas à chercher toutes les échappatoires possibles à cette tâche, comme le montre bien l'extrait suivant d'une lettre qu'il adresse à son père, le 2 juin 1874 :

Ce qui me donne quelque espoir de voir revenir ma collection au Louvre, est basé sur une conversation avec le directeur des Bâtiments civils (M. de Cardailhac) qui m'a fait part de leur projet de transformer les Tuileries (bord de l'eau) en musée, où il tâcherait de réserver une place pour les principales de nos sculptures<sup>35</sup>.

Malheureusement pour lui, Louis Delaporte est loin d'être, à l'époque, maître de sa carrière. S'il veut atteindre le but qu'il semble s'être fixé d'effectuer un travail qui pourrait lui faire gagner, à terme, une position sociale plus confortable, il lui faut demeurer à Paris, et par conséquent au service de l'Instruction publique. Revenir sous la tutelle du ministère de la Marine marquerait un retour inévitable au service actif et la possibilité d'être, à n'importe quel moment, envoyé à nouveau en mer.

Or, pour qu'il ne soit pas mis fin à son détachement, Louis Delaporte doit obéir aux ordres de sa nouvelle administration. Lorsque le ministre de l'Instruction publique demande à son collègue de la Marine de prolonger le congé de Louis Delaporte à Paris, parce que « M. Delaporte peut seul être chargé utilement de la classification et du placement des nombreux objets, de nature très diverse, qu'il a réunis » au sein d'un « Musée spécial »<sup>36</sup>, ce dernier n'a donc pas d'autre choix que d'accepter de prendre la tête de la nouvelle institution installée au château de Compiègne.

## **B. MISE EN PLACE DES COLLECTIONS KHMÈRES À COMPIÈGNE**

Une fois arrêtée la création d'une institution spécifique, pour accueillir les collections rapportées du Siam et du Cambodge par la mission de 1873, les événements se précipitent, et l'installation sous la surveillance de Lafolloye se déroule sans incident.

---

<sup>35</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>36</sup> Lettre datée du 3 mars 1874. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

## 1. Transport des objets d'art à Compiègne

Le 22 avril 1874, autorisation est donnée à l'entreprise Pavot frères, « qui fait les transports sur l'Oise », de venir à Paris charger sur leurs embarcations les caisses qui demeurent empilées dans l'une des cours du Louvre<sup>37</sup>. Comme cela sera le cas pendant toute la durée des travaux, l'architecte du palais de Compiègne est responsable de ce choix. L'un de ses employés l'ayant prévenu que les pièces recueillies par Delaporte devaient voyager par chemin de fer, Lafollye a pris sur lui de proposer au ministère de l'Instruction publique une solution alternative. La première solution envisagée est en effet coûteuse, et surtout risquée : les emballages exécutés en Indochine ne sont pas, de l'aveu même des explorateurs, particulièrement résistants. Sur le terrain, déjà, les équipes de Louis Delaporte cherchaient à éviter les transports par terre, et certaines caisses étaient arrivées à Toulon endommagées.

Le recours au transport fluvial apparaît, en comparaison, beaucoup plus judicieux. Auguste Lafollye a déjà eu recours aux services de la maison Pavot, en 1873, et s'en estime satisfait. Le prix négocié aux alentours du 18 avril 1874 est relativement peu élevé. Pour acheminer les quatre-vingt-quinze caisses et sept fûts composant la totalité de la collection Delaporte alors présente en France, d'un poids total 2 t. 977 kg.<sup>38</sup>, les frères Pavot demandent en effet 47, 64 F, soit 16 F par tonne.

À la mi-mai 1874, les œuvres recueillies par la mission aux ruines khmères entament donc la dernière partie de leur voyage, et sont acheminées des bords de l'Oise jusque dans les locaux du futur musée.

## 2. Budget et extension progressive du Musée khmer

Malgré ses réticences à s'occuper de ses collections, Louis Delaporte est présent à Compiègne dès l'arrivée de ses caisses. Il lui appartient de vérifier l'état de leur contenu, et d'en effectuer un premier classement, afin d'orienter Auguste Lafollye dans son travail d'aménagement. Ce dernier doit en effet encore déterminer quelles salles, parmi celles qu'il avait repérées au mois de mars, pourront le mieux correspondre aux objets à exposer, et remettre au ministère de l'Instruction publique une évaluation provisoire du coût des travaux

---

<sup>37</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

<sup>38</sup> Ce chiffre, de même que le nombre et la qualité des différents emballages employés pour transporter les objets rapportés par la mission de 1873, est tiré de la lettre de voiture émise le 14 janvier 1874 par le commissaire aux approvisionnements du port de Toulon. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

qu'il sera indispensable d'engager. Le 18 mai 1874, après avoir laissé Delaporte répartir ses objets selon la position qu'il souhaite leur donner au sein de l'exposition finale (« sur socle », ou « contre les murs »<sup>39</sup>), l'architecte du château assigne aux objets khmers la salle des Colonnes, et estime qu'une somme de 3 500 F suffira à en effectuer l'installation.

Ceci n'était cependant que provisoire, et les collections khmères vont très vite dépasser les limites spatiales et budgétaires posées par Lafollye. Un mois exactement après la rédaction de son rapport, il lui faut déjà demander une nouvelle allocation : un groupe sculpté requiert des travaux supplémentaires.

À la fin du mois de juillet 1874, ce n'est plus seulement l'argent, mais aussi la place, qui vient à manquer. Le 31 juillet, dans une lettre adressée à son père, Louis Delaporte annonce ainsi l'arrivée à Compiègne de dix-sept nouvelles caisses de moulage<sup>40</sup>. Cela ne cessera de se répéter durant toute l'année 1874. Louis Delaporte exige de faire figurer dans son exposition l'ensemble des pièces recueillies par lui-même ou ses collaborateurs au Cambodge et au Siam. À chaque nouvelle entrée, il faut donc relancer la construction de socles, et trouver des ouvriers capables de réparer les avaries éventuelles. Il est en outre hors de question, pour l'explorateur, de laisser une partie de ses moules en magasin. Tous ceux que les transports ont épargnés font donc l'objet, dès que possible, d'épreuves tirées par les mouleurs des Beaux-Arts.

À la fin du mois de décembre 1874, ce n'est plus une salle, mais trois, que le Musée khmer occupe au sein du palais de Compiègne<sup>41</sup>. La salle des Colonnes regroupe les pièces les plus encombrantes, installées sur au moins quatre rangées. Les vitrines présentant les morceaux de petite dimension, accompagnés de ceux en métal précieux, ont colonisé la salle des Gardes, au premier étage. Le surplus, enfin, est accueilli dans la salle de la Régie, au rez-de-chaussée.

Accaparer un espace de plus de 834 m<sup>2</sup> – 534 dans la salle des Colonnes, 300 dans la salle des Gardes, les deux lieux principaux d'exposition – a un coût.

---

<sup>39</sup> Citations extraites d'une lettre adressée par Auguste Lafollye au directeur des Beaux-Arts, le 18 mai 1874. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>40</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>41</sup> Source : K. Houe, *L'œuvre d'un conservateur : Louis Delaporte...*

## Le Musée khmer de Compiègne

Une *Note sur le Musée Khmer*, rédigée par le cabinet du secrétaire général des Beaux-Arts le 21 mai 1879<sup>42</sup>, et destinée à empêcher son absorption au sein du musée d'Ethnographie récemment ouvert, évalue le montant total dépensé par cette administration à 17 318, 45 F. Les vérifications effectuées à l'aide des mémoires des ouvrages de maçonnerie, menuiserie, peinture et transport font apparaître une somme exacte légèrement plus importante : 17 657,70 F, divisés en cinq postes principaux :

- Transports en France : 5 487, 24 F, soit
  - 5 038,90 F pour le transport des 102 premières caisses de Toulon à Paris
  - 47,64 F pour leur acheminement des quais du Louvre à ceux de Compiègne
  - 89,45 F pour le trajet jusqu'au château lui-même
  - 311,25 F pour les 17 caisses arrivées le 31 juillet 1874
- Travaux de maçonnerie : 1 595,60 F
- Travaux de menuiserie : 2 201,35 F
- Travaux de peinture : 1 361,96 F
- Travaux de moulage et sculpture : 7 011,55 F

### 3. Le Musée khmer de Compiègne

Conformément aux instructions données par le ministère de l'Instruction publique, le Musée khmer de Compiègne ouvre ses portes au public le 20 août 1874, et offre dès le départ quatre jours possibles de visite, les samedi, dimanche, mardi et jeudi.

Deux gravures, parues dans *Le Monde illustré* du 22 août 1874, montrent l'aspect que présentent alors les collections Delaporte, réunies dans la salle des Colonnes.

Deux rangées occupent le centre de la salle, comprenant un nombre apparemment égal d'œuvres – sept dans les gravures d'après Deroy, sans doute le double dans les faits, au vu du cadrage employé – montées sur des socles identiques décorés en faux marbre. Sur les côtés extérieurs de ces travées centrales, entre chaque colonne, deux autres lignes d'objets, de taille plus réduite, s'offrent au regard des visiteurs. Les arcades du mur aveugle faisant face aux grandes fenêtres accueillent enfin les morceaux susceptibles d'être suspendus, essentiellement les bas-reliefs.

---

<sup>42</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

## Le Musée khmer de Compiègne

Aucun critère autre que la taille et l'encombrement ne semble avoir présidé à cette première organisation. Dans une même rangée se retrouvent en effet mélangés animaux fantastiques et représentations de Bouddha, statues et fragments d'architecture.





Le musée oriental du château de Compiègne, ouvert le 20 courant. — Salles où sont déposées les sculptures provenant de la mission de M. Delaporte au Cambodge. — (Dessins de M. Dercy, d'après les photographies de M. Benoît.)

« Le musée oriental du château de Compiègne » (Source : *Le Monde illustré*, 22 août 1874.)

Louis Delaporte ne considère pas l'inauguration du Musée khmer comme la fin de son travail. Les photographies que *Le Monde illustré* fait interpréter en gravure ne représentent dans son esprit qu'un état provisoire de l'exposition de ses collections, appelé à être modifié dans les plus brefs délais.

Delaporte n'est tout d'abord pas complètement satisfait des objets qu'il a recueillis pendant son voyage scientifique. Dans la note complémentaire adressée aux ministères de la Marine et de l'Instruction publique en même temps que son rapport officiel, dans les derniers jours de mars 1874<sup>43</sup>, il affirme avoir été obligé de « recueillir des morceaux d'une valeur bien moindre lorsqu'[il] ne pouvai[t] pas en prendre de plus remarquables ». À terme, ajoute-t-il « ces pièces inférieures seront remplacées [...] par des pièces analogues plus belles ». Pour ce faire, il se repose, puisqu'il ne retournera pas lui-même sur le terrain pendant les quatre années que dure l'exposition à Compiègne, sur Félix Faraut. Chaque nouvel envoi de la part de ce collaborateur est donc susceptible d'entraîner des modifications des œuvres exposées.

Par ailleurs, la sérénité qui règne dans les illustrations publiées le 22 août 1874 ne doit pas faire oublier que le château de Compiègne ne sert pas uniquement de lieu de conservation. Louis Delaporte avait dû y installer, comme il le fit par la suite au Trocadéro, un atelier effectuant le montage des morceaux et les réparations les plus faciles. En effet, certains des objets les plus encombrants avaient été, dès avant leur sortie des chantiers de fouille, découpés en plusieurs pièces, de manière à faciliter leur transport, et à éviter qu'ils ne soient brisés avant leur arrivée en France. Une fois arrivés à destination, il faut donc assembler de nouveau, dans le bon ordre, les éléments numérotés.

Déterminer avec précision les œuvres que renfermait le Musée khmer de Compiègne s'avère particulièrement complexe à cause de la rareté des documents.

En effet, Louis Delaporte n'a jamais dressé une liste complète des pièces rapportées en France par la mission de 1873. Le rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, liste les objets les plus remarquables. Ceux que l'explorateur considère comme remplaçables, car pris par défaut, ne sont jamais décrits un par un, mais englobés sous des termes généraux, tels ces « divers fragments de chapiteaux, piliers, pilastres, corniches, et soubassements

---

<sup>43</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

sculptés »<sup>44</sup>. Certaines lettres personnelles font mention de l'existence d'un catalogue dont la rédaction aurait été en cours dans les dernières années d'existence du musée. Le 7 juillet 1877, Armand Delaporte, rappelant à sa belle-fille qu'elle et son mari se sont engagés à venir le visiter à Loches la semaine suivante, affirme : « j'espère que d'ici là vous aurez travaillé avec ardeur au catalogue et que votre travail se terminera cette semaine »<sup>45</sup>. Ce document n'a jamais été publié et devait donc être destiné au seul usage de Louis Delaporte et de ses collaborateurs.

L'état le plus précis des pièces conservées au château de Compiègne est contenu dans un petit ouvrage publié en 1875 par Edme de Croizier. *L'art khmer : étude historique sur les monuments de l'ancien Cambodge avec un aperçu général sur l'architecture khmer*, inclut, à la suite d'une liste exhaustive des sites archéologiques explorés, un « catalogue raisonné » du Musée khmer. Ce dernier est à considérer avec précaution. Aucune indication n'est donnée sur la manière dont il a été dressé, et il n'a pas été possible de déterminer si son auteur a vraiment travaillé dans l'institution dirigée par Louis Delaporte. Le texte qui accompagne les diverses entrées du livret donne de nombreux indices du contraire. Malgré les descriptions parfois très fouillées que donne Croizier, certains détails font penser qu'il n'a pas bénéficié de toute la latitude nécessaire pour effectuer son étude, ou qu'il n'est pas allé jusqu'à Compiègne vérifier les données que Louis Delaporte avait pu lui fournir. Ainsi, il ne considère que les œuvres effectivement exposées à Compiègne en 1875, et ne donne aucun renseignement sur les trente objets que Louis Delaporte compte faire entrer très prochainement au catalogue. Par ailleurs, certaines informations qui auraient pu être rassemblées par un examen minutieux du contenu des collections – matière, taille, sujet des pièces – ne sont pas uniformément consignées<sup>46</sup>.

## C. PUBLICITÉ ORGANISÉE AUTOUR DU MUSÉE KHMER DE COMPIÈGNE

### 1. Contexte

L'installation concrète de ses collections n'est toutefois pas ce qui préoccupe le plus Louis Delaporte à partir de 1874. Il sait en effet qu'il existe un fort risque pour que le travail qu'il effectue à Compiègne soit très rapidement réduit à néant.

---

<sup>44</sup> Extrait du rapport de la mission de 1873, publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>45</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>46</sup> Voir Annexes p. 624 et suivantes.

S'il n'arrive pas à attirer suffisamment l'attention du gouvernement français, de la communauté scientifique, ou du grand public, chaque changement de gouvernement, et surtout chaque modification au sein de l'administration de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, peut signifier la fin du Musée khmer. Les exemples de tels revirements de fortune ne semblent pas manquer autour de lui, et les chefs de bureau des ministères ne se font pas faute de le mettre en garde, et de lui rappeler que les crédits qu'on lui accorde ne sont pas une garantie de la pérennité de son œuvre. Le 4 septembre 1874, Delaporte rapporte ainsi à son père qu'« un chef de bureau important de l'Instruction publique [lui] parlait [...] de moulages des monuments mexicains qui ont coûté peut-être 80 000 F au Ministère et dont personne n'a voulu depuis des années. »<sup>47</sup>.

Dans un tel contexte, Louis Delaporte décide donc de consacrer ses journées plutôt à faire connaître l'institution qu'il a été chargé de mettre en place, qu'à organiser l'établissement lui-même. Cette tâche est facilitée par le fait que, jusqu'à la fin de l'année 1874, il lui est impossible de travailler à mettre en ordre les résultats de sa mission. Comme il l'affirme dans une lettre adressée au directeur des Beaux-Arts le 17 août 1874<sup>48</sup>, il a laissé, avant de quitter Saigon, « l'œuvre entière » du voyage aux mains de Félix Faraut, pour que celui-ci sache exactement quels renseignements il devait recueillir ou compléter. Lorsqu'il n'est pas demandé à Compiègne même pour suivre l'avancement de la mise en place de son exposition, Louis Delaporte s'attache à bâtir l'argumentation la mieux à même de prouver que les échantillons de l'art cambodgien et siamois qu'il présente ne doivent pas finir « enfouis on ne sait où »<sup>49</sup>, contrairement aux objets rapportés du Mexique ou d'Asie mineure dont lui parlent les employés de l'Instruction publique

### 2. Prouver l'utilité de l'art khmer

Dans un premier temps, Louis Delaporte oriente sa campagne publicitaire en direction des instances officielles sur lesquelles repose l'avenir du Musée khmer.

Pour continuer à recevoir le soutien matériel de la direction des Beaux-Arts et du ministère des Travaux publics, il décide de mettre l'accent sur l'utilité pratique de son projet.

---

<sup>47</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>48</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

<sup>49</sup> Lettre du 4 septembre 1874, adressée par Delaporte à son père. (Arch. fam. corresp.)

Dans cette perspective, il commence par tirer parti de ce qui constitue l'essentiel de son exposition : l'ornementation. Les motifs décoratifs – animaux, flore, dessins géométriques – sont en effet présents sur presque la moitié des œuvres conservées à Compiègne. En 1875, Edme Croizier en dénombre ainsi soixante-neuf au moins, sur les deux cent quatre entrées que compte son catalogue. La qualité et la variété de leurs dessins les rendent, selon Louis Delaporte, parfaitement exploitables par l'« industrie moderne »<sup>50</sup>.

Lorsqu'il avance pour la première fois cet argument, le 1<sup>er</sup> février 1875, il sait qu'une partie de la direction des Beaux-Arts est déjà acquise à sa cause. Pour s'assurer de la réussite de son projet, Delaporte a en effet pris soin, dès avant l'ouverture de son musée, d'y accueillir plusieurs membres de ce département, pour une visite très détaillée des collections. Au terme de leur journée passée à Compiègne, tous ont reconnu l'intérêt de ce qu'ils venaient de voir, y compris Charles de Chennevières.

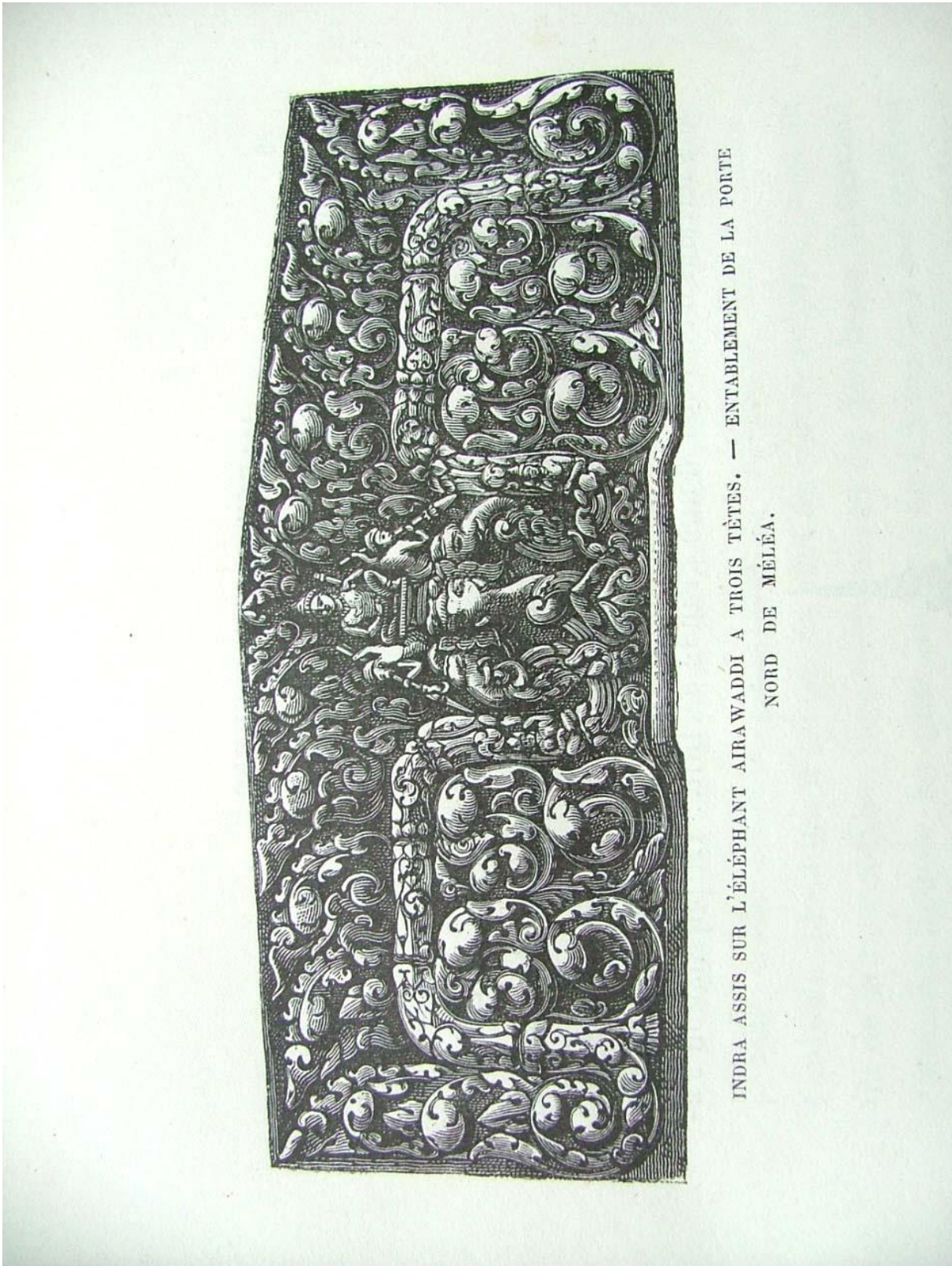
Cet argument présente cependant certains inconvénients. Accentuer trop fortement la valeur de modèle « pour nos arts et nos industries »<sup>51</sup> des morceaux d'architecture rapportés par la mission pourrait leur faire perdre leur spécificité, et conduire le ministère de l'Instruction publique à suivre la suggestion que le secrétaire général des Beaux-Arts avait faite en janvier : ce type d'exemples aurait en effet très bien sa place dans les collections de l'École des Beaux-arts.

---

<sup>50</sup> Lettre adressée au directeur des Beaux-Arts, le 1<sup>er</sup> février 1875. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>51</sup> Idem.





Exemple d'ornementation présente dans les collections du Musée khmer. (Source : L. Delaporte, *Voyage au Cambodge...*, p.7)

Pour retenir l'attention de l'administration, Louis Delaporte préfère situer l'utilité du Musée khmer dans un domaine légèrement différent. Les rivalités avec l'Allemagne et l'Angleterre ont, dès le retour de la Mission du Mékong, servi d'encouragement au développement de l'étude de la péninsule indochinoise. Ces deux pays ont en effet une avance importante sur la France dans le domaine de la connaissance scientifique du continent asiatique. Adolf Bastian, premier véritable ethnologue de l'Asie du Sud-Est, était allemand. Surtout, l'Angleterre possédait, depuis le début du XIX<sup>e</sup> siècle, un musée consacré aux curiosités de sa colonie indienne. L'East India Museum exposait moulages et pièces originales, et plaçait le Royaume-Uni à la pointe de l'archéologie du continent asiatique. Pour assurer la pérennité de sa collection, Louis Delaporte va faire valoir la concurrence anglaise.

Cette volonté apparaît dès avant l'ouverture du musée de Compiègne. La note complémentaire qui accompagne le brouillon du rapport officiel de la mission de 1873 démontre ainsi les avantages diplomatiques que la France pourrait gagner, dans la péninsule indochinoise, si elle continuait à soutenir les entreprises de Delaporte. L'explorateur a en effet réussi là où les Anglais, peu de temps auparavant, avaient échoué : emporter hors de Siam des œuvres d'art originales. La démarche que Delaporte avait faite auprès du gouverneur de la province de Siem Reap et des bonzes responsables des sites d'Angkor était alors illégale. Il est cependant convaincu que le roi de Siam serait prêt, dans les années à venir, à accorder aux Français le droit de recueillir les objets d'art conservés dans ces temples. Pour ce faire, il suffirait de montrer au souverain que la France reconnaît leur valeur artistique, à tel point qu'elle leur consacre une institution. En soutenant le développement du Musée khmer, le gouvernement français pourrait s'assurer l'exclusivité de l'exploitation des sites archéologiques les plus importants de l'ancien Cambodge.

À partir de la fin de l'année 1874, lorsque l'arrivée en France des documents réunis par ses collaborateurs de 1873 lui permet de commencer réellement l'étude de l'art et de l'archéologie khmers, Louis Delaporte va découvrir que son œuvre peut véritablement servir à placer la France devant l'Angleterre sur la scène scientifique internationale. Le 9 octobre 1876<sup>52</sup>, il remet au directeur des Beaux-Arts un projet de voyage scientifique visant à « visiter les temples du Nord et de la côte nord-est de l'Inde ». Cette mission doit permettre de mieux comprendre les symboles présents sur les pièces alors exposées à Compiègne. Parmi les éléments d'ornementation des bas-reliefs qu'il a vus ou recueillis, les seuls éléments reconnus

---

<sup>52</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

appartiennent au bouddhisme et au brahmanisme. En les mettant en série avec ceux qu'il verra en Inde, Delaporte pense pouvoir mieux expliquer la signification des morceaux présents dans le Musée khmer, et enrichir son analyse générale de l'art du Cambodge et du Siam. Une telle entreprise le fera entrer en concurrence directe avec les archéologues anglais. Il surpassera tout d'abord Fergusson, auteur de l'*History of architecture in all countries, from the earliest times to the present day*<sup>53</sup>, qui « déclarait [les monuments khmers] déjà bien supérieurs aux monuments de l'Inde, et [...] n'hésitait pas à les trouver comparables à ceux de l'Égypte, autant par la science de leur construction que par leur étendue »<sup>54</sup>, mais n'avait pu en faire une véritable étude. De plus, en présentant une synthèse inédite, il pourra acquérir une place importante dans le domaine de l'archéologie religieuse des pays brahmaniques.

### 3. Prouver que le Musée khmer a un intérêt scientifique

En même temps qu'il cherche à intéresser les pouvoirs publics à l'installation du Musée khmer, Louis Delaporte essaie de se construire une réputation sur la scène scientifique française.

Lorsqu'il s'est lancé dans son voyage d'exploration au Cambodge et au Siam, Delaporte ne bénéficiait que de l'expérience acquise durant la Mission du Mékong. Sa fonction de dessinateur l'avait familiarisé avec l'architecture du Cambodge et du Siam, et il avait tiré quelques renseignements sur l'art khmer du séjour d'Ernest Doudart de Lagrée et de son état-major sur les sites archéologiques d'Angkor. Dans une lettre adressée à son père, le 10 juillet 1866, Louis Delaporte affirme ainsi que Doudart de Lagrée avait commencé « de sérieux travaux de recherches que nous [les membres de la mission] l'avons aidé quelque peu à compléter »<sup>55</sup>. À son retour en France, sa participation à la rédaction du récit officiel de la Mission du Mékong le fait connaître des sociétés savantes. La Société de géographie de Paris lui adresse à plusieurs reprises des invitations à ses séances, mais il ne prend jamais une part active aux conférences auxquelles il assiste. Par ailleurs, le voyage que Louis Delaporte effectue en 1873 devait constituer la première partie d'une mission pluridisciplinaire. La communauté des orientalistes ne s'attendait donc pas à devoir accueillir un nouveau confrère. Elle considérait sans doute que le lieutenant de vaisseau, une fois rentré en France, dirigerait

---

<sup>53</sup> [Une histoire de l'architecture dans tous les pays, des époques les plus reculées à nos jours], Londres, J. Murray, 1867.

<sup>54</sup> Projet adressé au directeur des Beaux-Arts, le 9 octobre 1876. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>55</sup> Arch.fam. corresp.



plutôt une publication analogue à celle de Francis Garnier, avant de reprendre le cours de sa carrière militaire.

La création du Musée khmer, et la délégation de sa direction à Louis Delaporte, ont donc dû surprendre. Si l'on ajoute la situation excentrée de cette institution, il est facile de comprendre que, dans un premier temps, son existence ait eu très peu de résonance dans la communauté scientifique.

Ce manque de reconnaissance affecte tout d'abord assez peu Delaporte. Il ne doute pas un seul instant que l'intérêt de ses collections sera, dans un futur proche, reconnu de tous, comme le montre une lettre qu'il envoie à son père, le 24 août 1874 :

La valeur de mes pierres est incontestable pour tout artiste ou demi artiste. [...] L'Inde et le Cambodge sont absolument inconnus de nos savants... Tout cela est à vaincre : ce ne sera pas l'affaire d'un jour, et ne m'empêchera pas de dormir – je ne rêve pas à l'Institut. Quelque jour viendront des savants qui s'occuperont de l'Indochine, et alors mon musée reprendra sa valeur<sup>56</sup>.

Cependant, Louis Delaporte sait également que, s'il veut être pris au sérieux, il devra acquérir « assez de science archéologique pour les faire valoir »<sup>57</sup>. Il consacre alors les premiers mois qu'il passe à la tête du musée installé à essayer de montrer à la communauté scientifique ce qu'il est capable de tirer de l'analyse des œuvres rapportées de la mission de 1873.

La rédaction du rapport officiel de son voyage est le premier acte que Louis Delaporte effectue en ce sens. Ce document présente un homme maîtrisant parfaitement le sujet qu'il compte explorer. Delaporte y affirme ainsi que le projet d'aller chercher des œuvres d'art au sein des monuments khmers est né dès son premier passage à Angkor, en 1866. Sachant qu'il n'a pu commencer à se renseigner sur l'histoire, la culture et l'architecture de la péninsule indochinoise qu'à partir de la fin de la Mission du Mékong, il aurait bénéficié de trois années pour mûrir son idée. Par la suite, il prend soin de noter que, malgré la division de ses collaborateurs en plusieurs équipes, et l'ouverture simultanée de plusieurs chantiers de fouilles, il a toujours contrôlé l'ensemble des opérations en cours. Il n'en a pas moins participé concrètement au travail collectif, soulignant que les résultats les plus intéressants lui

---

<sup>56</sup> Arch.fam. corresp.

<sup>57</sup> Lettre du 24 août 1874. (Arch. fam. corresp.) Voir Annexes p. 561 et suivantes.

sont dus : « Je m'occupai plus particulièrement de choisir les sculptures à enlever [...] dessiner et photographier les plus remarquables morceaux d'architecture »<sup>58</sup>.

Tout ce qui pourrait dénoter l'organisation imprécise de la mission est tourné, dans le discours de Louis Delaporte, en élément positif. Ainsi, le manque de mouleur qualifié au sein de l'état-major permet de mettre en avant l'inventivité de ses collaborateurs. Les difficultés que le docteur Jullien a surmonté pour pouvoir obtenir l'un des moules les plus réputés du Musée khmer – la tête du roi lépreux – donnent par ailleurs à cette pièce un supplément de valeur.

Dans son rapport, Delaporte parvient donc à montrer que, s'il n'a pas bénéficié d'une véritable formation en archéologie ou en histoire de l'art, il a toutefois réussi à mener ses opérations de fouilles de manière parfaitement réfléchie.

Durant le reste de l'année 1874, même après l'ouverture au public de son musée, Louis Delaporte continue à vanter l'aspect artistique de ses collections, afin de rendre l'art khmer attractif pour les journalistes, et à multiplier les articles consacrés au musée de Compiègne. Grâce à cette publicité, Delaporte espère pouvoir attirer les « journaux sérieux, qui seront plus disposés à parler quand la chose sera plus connue »<sup>59</sup>. L'angle sous lequel Delaporte décide de montrer les objets qu'il a rapportés du Cambodge et du Siam est aussi le fruit des circonstances. Avant décembre 1874, il ne dispose pas de l'ensemble des résultats de son voyage scientifique. S'il lui est possible d'exposer la totalité des originaux et moulages qu'il a recueillis, il ne peut toutefois encore se lancer dans les « travaux qui jetteront un jour nouveau sur l'histoire de l'art et de la civilisation indochinoise, et qui permettront de reconstituer entièrement les plus remarquables monuments de l'architecture khmer (*sic*) », comme il l'écrit au directeur des Beaux-Arts, le 17 août 1874<sup>60</sup>. En effet, les documents graphiques et les notes prises par ses collaborateurs sont détenus par Félix Faraut, chargé de compléter le voyage de 1873.

Ce n'est donc que dans les premiers jours de l'année 1875 que Delaporte peut commencer à envisager le traitement scientifique des résultats de sa mission. Dans le courant du mois de février, l'installation du Musée khmer se termine. Delaporte considère alors qu'il

---

<sup>58</sup> Rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>59</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte à son père le 24 août 1874. (Arch. fam. corresp.)

<sup>60</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

peut se détourner de la conservation des pièces exposées, et se consacrer uniquement à l'aspect théorique de son travail. Le lieutenant de vaisseau a une très haute idée de ce qu'il lui est possible d'achever. Dans un courrier qu'il adresse au directeur des Beaux-Arts, le 1<sup>er</sup> février 1875<sup>61</sup>, il affirme que son travail « comblerait, dans l'histoire de l'art, une lacune dont personne n'a jusqu'ici été à même de soupçonner l'importance ».

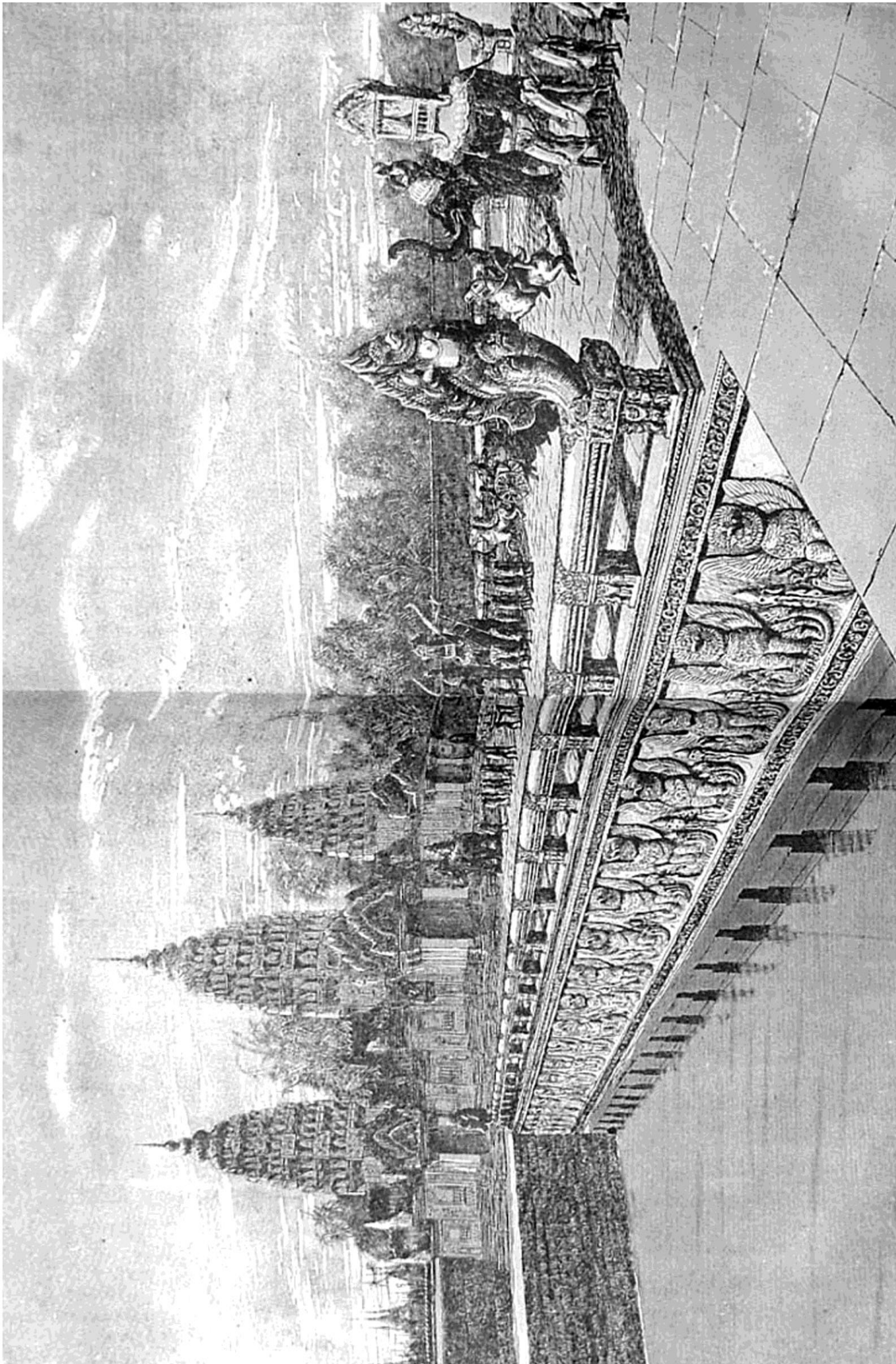
En ce début d'année 1875, Louis Delaporte se concentre sur les reconstitutions des monuments qu'il a visités durant sa mission. Cette opération demande de rassembler les renseignements graphiques relevés sur un site donné – plan, élévation, coupe, exemples d'ornementation – et d'en extrapoler l'aspect qu'il pouvait avoir juste après sa construction. Le temps et l'attention qu'elle exige sont considérables, et Louis Delaporte préfère donc se concentrer sur ce qu'il désigne comme « les principaux édifices khmers »<sup>62</sup>. Selon une liste qu'il dresse à la même époque, ces « monuments de premier ordre » sont au nombre de onze : les Préa Khan de Compong Soai et Angkor, Ka Ker, Méléa, Baïon, Ba-Phuon, Ta Prohm, Ekdey, Angkor Vat, Mi Baume, Ponteay Chmar<sup>63</sup>.

---

<sup>61</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

<sup>62</sup> Lettre du 1<sup>er</sup> février 1875.

<sup>63</sup> Banteay Chhmar : site localisé au Nord-Ouest du Cambodge, à une vingtaine de kilomètres de l'actuelle frontière thaïlandaise.



ENTREE ORIENTALE DU MONTEAY PRA-KHAN.  
(en hauteur.)

Exemple de vue reconstituée par Louis Delaporte. (Source : *Voyage au Cambodge...*, p.20-21)

Delaporte sait cependant que la complexité de ce travail ne suffira pas pour lui attirer l'attention de la communauté scientifique. Pour passer au premier plan, il lui faudrait tout d'abord obtenir la reconnaissance d'une instance officielle. Or, selon lui, les membres de l'administration ne seront pas sensibles au simple exposé par écrit de ses projets. Au contraire, il faut les « prendre [...] par les yeux, [leur] faire miroiter de beaux aspects des monuments khmers »<sup>64</sup>. Le 1<sup>er</sup> février 1875, Louis Delaporte accompagne donc sa description de soixante portefeuilles de documents, écrits ou dessinés, et deux cents estampages. Cet ensemble va avoir l'effet escompté.

Le 12 février 1875, la commission des Beaux-Arts « pour l'établissement de l'Inventaire général des richesses d'art de la France »<sup>65</sup>, à laquelle ces portefeuilles sont soumis, demande en effet que le ministère de l'Instruction publique encourage la publication que Delaporte prépare à partir de ses documents. Les conséquences concrètes de cet examen – sollicitation auprès du ministère de la Marine d'une prolongation de congé pour Delaporte et son collaborateur Félix Faraut – ne sont pas les plus importantes. Le passage de ses portefeuilles devant la commission permet surtout à Louis Delaporte de faire connaître ses œuvres à des personnes qui, dans des circonstances normales, ne s'y seraient pas intéressés. À la séance du 12 février 1875, étaient en effet présents des membres de l'Académie des beaux-arts et des conservateurs du Louvre et de la Bibliothèque nationale.

À peine entamé, le travail théorique de Louis Delaporte bénéficie donc d'une publicité certaine dans le monde scientifique. Delaporte va attendre cependant six mois encore avant de rendre publics ses premiers résultats.

Avant août 1875, seule la direction des Beaux-Arts connaît l'état d'avancement de son étude. Dans les premiers jours de juin, il est nécessaire que le ministère de la Marine accepte de renouveler le détachement de Félix Faraut auprès de l'Instruction publique. Pour que cette démarche réussisse, Louis Delaporte doit avoir une nouvelle fois le soutien de cette administration. Le 8 juin, il lui adresse donc la liste des réalisations effectuées depuis le mois de mars, soit trois élévations, dont deux reconstituées, et deux plans complets<sup>66</sup>. L'examen de

---

<sup>64</sup> Lettre du 7 juillet 1888. (Arch. fam. corresp.)

<sup>65</sup> Les informations sur cette séance sont contenues dans une lettre du 20 février 1875, adressée par le ministre de l'Instruction publique à son collègue de la Marine. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>66</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

ce petit nombre de documents se révèle très concluant. Moins de deux mois plus tard, le 23 juillet, le ministère de l'Instruction publique décide en effet de signaler le Musée khmer au président du Congrès international des sciences géographiques<sup>67</sup>.

Ce colloque, dont la première session s'était tenue à Anvers en août 1871, devait s'ouvrir, sous l'égide de la Société de géographie de Paris, au palais des Tuileries, en août 1875. En parallèle des conférences, était organisée une exposition de « tous les livres, cartes, instruments, collections et objets se rattachant à la Géographie »<sup>68</sup>. Les objets présentés par les exposants français et étrangers y étaient divisés en sept catégories :

- Géographie mathématique, géodésie et topographie ;
- Hydrographie et géographie maritime
- Géographie physique, météorologie, géologie, géographie botanique et zoologique, anthropologie ;
- Géographie historique, histoire de la géographie, ethnographie, philologie ;
- Géographie économique, commerciale, et statistique ;
- Enseignement et diffusion de la géographie ;
- Explorations, et voyages scientifiques, commerciaux et pittoresques.

Selon une note interne à la direction des Beaux-Arts, la collection d'œuvres d'art recueillie par Louis Delaporte pouvait trouver place dans trois de ces groupes : anthropologie, ethnographie et philologie, et enfin explorations – cette dernière division pouvant accueillir, dans la sous-partie « vues photographiques et dessins des contrées nouvellement explorées »<sup>69</sup>, les reconstitutions que Delaporte a achevées. C'est donc, selon le rédacteur de cette note, la totalité du Musée khmer qui pourrait être incluse au sein de l'Exposition des sciences géographiques.

Il est toutefois impensable de déplacer autant d'objets d'art en si peu de temps. Une fois obtenu l'accord de la commission exécutive du Congrès, il resterait moins de sept jours pour organiser ce déplacement. Par ailleurs, la place aurait sans doute manqué pour accueillir, à côté des exposants déjà prévus, les quelques deux cents pièces d'art khmer que comptait alors le palais de Compiègne. Le ministre de l'Instruction publique propose donc, étant donné la facilité d'accès, depuis Paris, de l'institution fondée par Delaporte, qu'une délégation du

---

<sup>67</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

<sup>68</sup> Extrait de l'article premier du *Règlement général de l'Exposition*. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

<sup>69</sup> Expression tirée de la note des Beaux-Arts, non datée. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

Congrès y soit envoyée. De cette façon, les collections du Cambodge et du Siam pourraient être examinées sans créer d'inconvénients à l'exposition principale.

La visite des membres du Congrès au Musée khmer va avoir un effet assez différent de ce à quoi la direction des Beaux-Arts s'attendait. Lors de la distribution des récompenses, à la fin de l'Exposition des Tuileries, aucun des sept jurys n'a en effet pensé accorder une décoration à Louis Delaporte. Cependant, un article du règlement du congrès permettait à la commission exécutive de compléter la liste des prix décernés par les jurés français et étrangers. Cet ajout aurait été accepté sans encombre, sans la maladresse d'Armand de Quatrefages, chargé d'annoncer la modification du palmarès. Lors du discours qu'il prononce, au terme de la séance, il affirme que la règle qu'il invoque pour récompenser le musée de Compiègne a été instaurée parce que « certains mérites pouvaient échapper [aux] moyens d'appréciation »<sup>70</sup> des jurys. La lettre de distinction remise à Delaporte le dernier jour du Congrès international de géographie est donc ressentie comme un camouflet.

En quelques jours, grâce à l'écho que certains journaux, *Le XIX<sup>e</sup> siècle* en tête, donnent à l'affaire, le Musée khmer devient centre d'attention. Deux camps se forment alors, qui vont, jusqu'à la fin de l'année 1875, s'affronter par protestations et communications interposées.

D'un côté, ceux qui, avec la Société de géographie, considèrent que Louis Delaporte n'a pas encore droit à la reconnaissance de l'opinion scientifique internationale. Cette opinion n'est pas nouvelle. Le 2 septembre 1874, le *Moniteur universel* a déjà accueilli un article en ce sens. Bien qu'il souligne, dès le premier paragraphe, l'incomplétude du nouveau musée installé à Compiègne, l'auteur ne conteste pas l'intérêt des collections. Ce qui est remis en cause, ce sont les choix effectués par Delaporte sur le terrain. Le journaliste considère tout d'abord que le résultat obtenu est très faible par rapport « à la somme de travail qu'il a fallu développer pour l'obtenir »<sup>71</sup>. Surtout, il avoue ne pas comprendre pourquoi le gouvernement français cautionne les actions de Louis Delaporte. Selon lui, les chantiers de fouille que le lieutenant de vaisseau a ouverts, et compte encore ouvrir, ne constituent absolument pas ce qui était l'objectif premier de sa mission. Au lieu de contribuer à la préservation des monuments khmers, cette pratique « amènerait infailliblement la destruction totale de ruines respectables que le devoir des nations éclairées est de protéger, au contraire, par tous les

---

<sup>70</sup> « L'Exposition universelle des sciences géographiques aux Tuileries », article paru dans *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, le 18 août 1875.

<sup>71</sup> « Musée de Compiègne », article paru dans *Le Moniteur universel*, le 2 septembre 1874.

moyens possibles »<sup>72</sup>. Dans la deuxième quinzaine d'août 1875, cependant, les contestations se font plus véhémentes encore, et remettent en question l'ensemble des projets d'étude de Louis Delaporte. L'article paru dans *Le XIX<sup>e</sup> siècle* ne se contente en effet pas de mettre en avant l'inachèvement de son travail. Il en conteste l'entière validité. Ludovic Drapeyron, son auteur, accuse Delaporte de chercher avant tout à s'attirer des titres de gloire, et de ne devoir sa mission, puis l'installation de son musée, qu'à ses connaissances haut placées. Il souligne que, dans la conférence qu'il a tenue lors du Congrès, l'explorateur a, « d'une manière qui est au-dessus de toute éloges », tenu à nommer ses différents collaborateurs, en y incluant trois des membres les plus importants de la Mission du Mékong : Louis de Carné, Francis Garnier, et surtout Ernest Doudart de Lagrée<sup>73</sup>. Il se moque, surtout, du discours très peu scientifique que Louis Delaporte a mis en œuvre lors de son tour de parole. Ce dernier a en effet négligé de donner, en préambule, « l'historique de la question khmer (*sic*) »<sup>74</sup>, et de mettre en relation l'évolution de l'art du Cambodge et du Siam avec l'influence des différentes religions de la péninsule indochinoise. Au contraire, délaissant cette « étude aussi instructive que malaisée »<sup>75</sup>, Delaporte s'est concentré sur les événements de sa mission, livrant un propos sans doute très analogue à celui qu'il mettait en œuvre, au même moment, dans les journaux de vulgarisation scientifique.

L'intervention de Louis Delaporte n'a donc, si l'on en croit Ludovic Drapeyron, absolument pas rempli ses objectifs. Au terme de la séance, ses auditeurs n'avaient en effet rien appris sur la valeur esthétique des monuments khmers, mais pouvaient au contraire affirmer qu'« on ne saurait manquer de respect à Angkor, quand on se souvient que ses monuments sont, d'ordinaire, plus vastes que ceux de Thèbes aux cent portes »<sup>76</sup>. Le journaliste du *XIX<sup>e</sup> siècle* ne s'arrête pas à la critique de la conférence de Louis Delaporte. Cherchant à compléter son point de vue sur l'entreprise de Delaporte, il a également pris le temps de « feuilleter »<sup>77</sup> le livre publié par Edme de Croizier. Le compte-rendu qu'il en fait, beaucoup plus court, est aussi critique. En deux phrases, Drapeyron évoque l'étude – de taille réduite, il est vrai, mais qui n'en constitue pas moins le premier essai français d'analyse des monuments khmers – à laquelle Croizier consacre la première partie de son ouvrage. Le reste

---

<sup>72</sup> « Musée de Compiègne », paru dans *Le Moniteur universel*, le 2 septembre 1874.

<sup>73</sup> Qu'il aurait apparemment désigné comme « l'illustre commandant Doudart de Lagrée, le plus glorieux des explorateurs français contemporains ». (Citation extraite de « L'Exposition universelle des sciences géographiques aux Tuileries », *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, 18 août 1875)

<sup>74</sup> « L'Exposition universelle des sciences géographiques aux Tuileries », *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, 18 août 1875.

<sup>75</sup> *Idem*.

<sup>76</sup> *Idem*.

<sup>77</sup> Le verbe est utilisé par lui.



est une description, pleine d'ironie, de deux des pièces présentées dans le catalogue raisonné du Musée khmer. Croizier est lui aussi soupçonné de manquer des connaissances nécessaires à une étude sérieuse, comme il apparaît dans la remarque final du commentaire de l'entrée 52 du livret (fragment d'un fronton en grès décoré de neuf danseuses) : « Ce petit tableau est plein de grâce, de finesse, de mouvement, hindou d'inspiration, puisque la danse est toujours restée inconnue à la race jaune. »<sup>78</sup>.

La riposte des soutiens de Louis Delaporte s'organise très rapidement. Dès le 21 août 1875, Delaporte peut ainsi faire valoir deux réponses « contre la Société de géographie »<sup>79</sup>. La première ne peut cependant pas véritablement faire pencher l'opinion publique en sa faveur. Edme de Croizier a adressé un courrier de protestation aux cinq cents personnes ayant déjà reçu un exemplaire de son *Art khmer*. La seconde promet d'avoir un peu plus d'influence. Dans les quatre jours qui séparent la publication de l'article de Drapeyron de la rédaction du courrier que Delaporte envoie à son père, les docteurs Joubert et Thorel, qui avaient participé avec lui à la Mission du Mékong, ont en effet réussi à faire publier dans le *Moniteur* un article « énergique [...] contre la Société de géographie qu'[ils] attaqu[ent] en règle »<sup>80</sup>. Louis Delaporte n'a aucune intention de s'arrêter là. Si la situation l'exige, il n'hésitera pas à faire appel à ses connaissances les plus haut placées, que leurs relations soient amicales, tel le député Wilson, ou strictement professionnelles, tel le directeur des Beaux-Arts.

Les réactions très vives causées par la première divulgation publique de ses résultats scientifiques encouragent plus encore Louis Delaporte dans la voie qu'il s'était tracé. Quel meilleur moyen de répondre aux accusations portées contre son travail que d'apparaître, en tant qu'invité, à un colloque concurrent ?

Dans les jours qui suivent la parution de l'article du *XIX<sup>e</sup> siècle*, Delaporte décide donc d'accepter la proposition du Congrès de Saint Étienne, et d'organiser, en collaboration avec Edme de Croizier, une communication sur l'art khmer. Après l'échec de sa participation au Congrès international des sciences géographiques, Saint Étienne marque le véritable commencement de la carrière scientifique de Louis Delaporte.

Les deux séances réservées au Cambodge consacrent en effet sa place au sein des orientalistes. Il est vrai qu'il paraît s'être mieux préparé qu'auparavant. Son second exposé traite ainsi, dessins à l'appui, des caractéristiques de l'architecture khmère. De plus, il

---

<sup>78</sup> « L'Exposition universelle des sciences géographiques aux Tuileries », paru dans *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, 18 août 1875.

<sup>79</sup>Lettre adressée par Louis Delaporte à son père, le 21 août 1875. (Arch. fam. corresp.)

bénéficie de son association avec des personnalités dont le travail a déjà reçu l'aval de la communauté scientifique. Le lendemain de ses deux allocutions, il participe ainsi à une conférence commune « des Cambodgiens », en compagnie d'Étienne Aymonier et Léon de Rosny. Enfin, les récompenses reçues pour son travail – « lettre de remerciement de la ville, diplôme de membre de la société académique de la Loire, id. des études japonaises, chinoises et indochinoises de Paris »<sup>81</sup> - ne lui sont pas contestées, le congrès émettant même le vœu que ses études continuent à être encouragées par l'État.

#### 4. Intéresser le grand public à l'art du Cambodge et du Siam

Le manque de reconnaissance scientifique du travail effectué par Louis Delaporte au Musée khmer de Compiègne est certainement une conséquence de l'organisation de sa campagne publicitaire. Louis Delaporte estime en effet que la renommée de son musée dans le grand public lui permettra de gagner l'attention de la communauté scientifique, et non l'inverse.

Ses principaux efforts, à partir du 20 août 1874, se dirigent donc vers les journaux à fort tirage. Pour y voir accepter le plus grand nombre possible d'articles, Delaporte est obligé de faire des concessions. Comme il le rapporte à son père, le 14 décembre 1878, en évoquant la rédaction de ce qui deviendra le *Voyage au Cambodge*, « les éditeurs populaires trouvent [son] travail trop sérieux »<sup>82</sup>. Les analyses précises des caractéristiques et de l'évolution de l'architecture, la statuaire et l'ornementation des sites qu'il a visités sont mises à l'écart, au profit d'un discours plus sensationnaliste.

Dans cette perspective, Louis Delaporte commence par s'adresser aux publications illustrées. *L'Illustration* et *Le Monde illustré* ont sa prédilection. Environ un tiers des vingt-deux lettres que les archives familiales conservent pour l'année 1874 est ainsi consacré aux marchés que Delaporte passe avec l'un ou l'autre de ces titres.

Le plus souvent, les accords concernent des séries de planches, publiées dans plusieurs numéros d'affilée. Les sujets soumis à l'interprétation des graveurs par Louis Delaporte sont soigneusement choisis pour attirer l'attention des lecteurs : quelques vues du musée de Compiègne, parfois une feuille réservée aux pièces les plus exemplaires qui y sont

---

<sup>80</sup> Idem.

<sup>81</sup> Lettre du 3 novembre 1875. (Arch. fam. corresp.)

<sup>82</sup> Arch. fam. corresp.

conservées, mais surtout des scènes croquées au cours de la mission de 1873. Les rédacteurs auxquels Louis Delaporte s'adresse ne cessent en effet de lui rappeler que, s'il veut intéresser le public, « une moitié et si l'on veut, les  $\frac{3}{4}$  »<sup>83</sup> de son travail doit concerner le récit de son voyage. Cette proportion se retrouve dans les textes qui paraissent à côté de ces illustrations. Le 22 août 1874, une double gravure présentant l'intérieur du château de Compiègne ouvre ainsi la série confiée au *Monde illustré*. L'article de quelques colonnes qui la précède, bien qu'intitulé « Musée oriental au palais de Compiègne. Mission Delaporte », traite du premier en quatre phrases seulement, après avoir donné un assez long résumé du voyage, tel qu'il était décrit dans le rapport inséré au *Journal officiel*, en avril 1874.

Les textes publiés dans les journaux non illustrés reçoivent le même traitement. Lorsque, dans les pages du *Moniteur universel* du 2 septembre 1874, paraît « Le musée de Compiègne », le journaliste ne donne pas de renseignements autres que son ouverture récente, avant de s'attaquer plus largement à la critique des méthodes employées par Louis Delaporte pendant sa mission au Cambodge et au Siam.

Très peu d'informations étaient en réalité disponibles pour les rédacteurs qui n'appartenaient pas au cercle des connaissances de Delaporte. Contrairement à ce qu'il avait organisé pour les employés du ministère de l'Instruction publique, Delaporte n'avait pas prévu d'avant-première de ses collections à destination de la presse. Aucun autre texte que le rapport publié au *Journal officiel* ne permettait, par ailleurs, de connaître le déroulement de la mission de 1873. Faute de mieux, les journalistes « indépendants » se retranchaient donc dans des résumés, plus ou moins longs et plus ou moins critiques, de ce document.

Cette pratique s'intégrait totalement dans la stratégie publicitaire élaborée par Louis Delaporte. Il n'envisageait pas, en effet, de confier dès le départ l'ensemble des détails de ses collections, des conditions de leur recueil ni de leur installation. Le plus important, dans les mois qui suivent l'ouverture du Musée khmer est, selon lui, que son existence soit connue. Une seule phrase peut donc suffire, pourvu qu'elle bénéficie d'une audience suffisante. Quelques jours avant l'inauguration de son institution, Delaporte souligne ainsi à Jean, son frère aîné, qu'il aimerait bien obtenir, grâce à l'aide du député Daniel Wilson, l'attention de

---

<sup>83</sup> Extrait d'une lettre du 24 août 1874, dans laquelle Louis Delaporte rapporte à son père les propos qui lui ont été tenus par les rédacteurs de *La France*, au moment de lui commander un article. (Arch. fam. corresp.)

l'agence Havas. Au cas où ce rêve se réaliserait, Louis Delaporte a déjà prévu les « deux lignes » qu'il suffirait de faire insérer :

Le directeur des Beaux-Arts et une partie du personnel se sont rendus à Compiègne pour inaugurer le Musée khmer fondé par M. le Lieut[enant] de Vaisseau Delaporte avec des objets d'art recueillis pendant la mission d'exploration des monuments du Cambodge accomplie récemment sous la direction de cet officier<sup>84</sup>.

Les renseignements que Louis Delaporte prévoit de donner aux journaux qu'il contacte dans le courant de l'année 1874 sont tout aussi brefs. Le 13 août 1874, il ajoute à la note destinée à Havas « une sorte de modèle d'article », qu'il demande à son père et à son frère aîné de faire diffuser dans les publications dont ils pourraient connaître certains employés. Son entreprise se trouve alors résumée en trois phrases :

Le directeur des B[eau]x arts s'est rendu avec une partie du personnel de la direction au palais de Compiègne pour inaugurer le nouveau Musée khmer ou cambodgien qui vient d'être installé dans la grande salle ou salle des Colonnes. Il a été reçu par M. le Lieut[enan]t de V[ais]seau Delaporte chef de la Mission qui a recueilli les objets d'art dans les ruines des anciens monuments du Cambodge – et organisateur du Musée – et par M. Lafollye architecte du palais. Le directeur a adressé de grands éloges au jeune officier de Marine qui vient d'enrichir nos collections artistiques d'œuvres intéressantes à tout point de vue, les premières qui aient été apportées en Europe, et les seules qui représentent l'art et la civilisation hindoue dans nos musées.

Grâce à cette stratégie, le Musée khmer peut disposer, en moins d'un mois, d'articles ou encarts dans une demi-douzaine de journaux différents : *L'Illustration*, *Le Monde illustré*, *Le National*, *La France*, *Le Rappel*, *Le Constitutionnel*, *Le Moniteur universel*, *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, *L'Évènement*, la *Gazette des beaux-arts*, et *Le Progrès de l'Oise*. Tous n'ont pas nécessairement une influence très importante, mais leur action semble à Louis Delaporte suffisante pour pouvoir envisager, dès la fin du mois de septembre, de commencer à rédiger des textes beaucoup plus détaillés. À partir du 30 septembre, deux sujets occupent essentiellement l'esprit de l'explorateur : l'article qui lui a été commandé par la *Revue des deux mondes*, et les brouillons de son premier ouvrage, le *Voyage au Cambodge*.

---

<sup>84</sup> Lettre rédigée par Louis Delaporte le 13 août 1874. (Arch. fam. corresp.) Voir Annexes p. 559 et suivantes.

## D. LES PUBLICATIONS, UN TRAVAIL COMMUN

### 1. Des collaborations nécessaires pour une diffusion aisée et rapide des articles

Louis Delaporte n'aurait pu, à lui seul, orchestrer sa campagne publicitaire. Lui manquaient, tout d'abord, les relations nécessaires avec le monde de la presse.

Il avait pourtant bien participé, entre 1869 et 1871, à la publication du récit de la Mission du Mékong dans *Le Tour du monde*. Certaines des lettres qu'il adresse à sa famille pendant ces trois années montrent qu'il traitait parfois directement avec Émile Templier, responsable de l'édition des deux versions du compte rendu du voyage – feuilleton et livre. Cependant, les relations qu'entretenaient les deux hommes étaient assez mauvaises, et l'entêtement de Delaporte<sup>85</sup> pendant leur collaboration n'a pas dû laisser un très bon souvenir au sein de la maison Hachette.

Les premiers liens que Louis Delaporte crée avec les rédactions de certains journaux datent du moment où la mission de 1873 s'apprête à quitter la France. Une lettre d'Amédée Delaporte, du 13 juin 1873<sup>86</sup>, évoque en effet l'avancement d'une affaire entre son frère et *L'Illustration*. Le détail n'en est pas donné, mais on peut supposer qu'il s'agissait d'organiser la couverture du voyage scientifique. Les discussions qu'Amédée engage au nom de son frère n'aboutiront pas, mais les contacts sont établis. À la même époque, un article du frère de Francis Garnier, Léon Garnier, envenime la querelle qui oppose l'ancien membre de la Mission du Mékong à Louis Delaporte. En l'absence de ce dernier, Amédée Delaporte prend la tête de la riposte. Ses actions ne laisseront, une fois de plus, aucune trace visible, mais la situation lui permettra de gagner plusieurs connaissances stratégiques.

Ces contacts sont toutefois trop vagues pour avoir, seuls, contribué au succès de la publicité organisée au moment de l'ouverture du Musée khmer. Comme lorsqu'il avait soumis au ministère de l'Instruction publique son projet de mission archéologique au Cambodge et au Siam, Louis Delaporte décide donc de s'adresser à son soutien le plus haut placé : le député Daniel Wilson. Grâce à l'intercession de son frère aîné, Jean, Louis Delaporte se voit remettre, au milieu du mois d'août 1874, « 12 ou 15 lettres »<sup>87</sup> destinées à l'introduire auprès des dirigeants de tous les journaux auxquels il compte soumettre un article. Delaporte connaît la valeur de la réserve qui lui est alors constituée, et utilise les recommandations de Wilson

---

<sup>85</sup> Il refusait notamment que ses dessins soient reproduits autrement que par chromolithographie, malgré le coût important de ce procédé.

<sup>86</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>87</sup> Lettre du 17 août 1874. (Arch. fam. corresp.)

avec parcimonie. Il n'en remet ainsi que quatre durant l'année 1874, au *National*, à *La France*, au *Rappel* et au *Constitutionnel*. Il conserve pour d'autres occasions celles que le député avait adressé aux rédactions ayant déjà, de leur propre mouvement, publié un texte sur la naissance du Musée khmer. De cette façon, il espère augmenter ses chances de faire paraître, plus tard, un article de fond.

Au second semestre 1874, l'installation du Musée khmer de Compiègne occupe une grande partie du temps de Louis Delaporte. Les travaux engagés par l'architecte Auguste Lafollye ne seront en effet achevés qu'à la fin de l'année. Dans ces circonstances, Delaporte décide de faire appel, pour la rédaction des articles qu'il veut proposer, à l'ensemble de ses connaissances.

Sa famille proche est bien évidemment la première à être mobilisée. Si Amédée, une fois n'est pas coutume, est laissé à l'écart, Armand et Jean Delaporte sont très sollicités. Le second doit ainsi s'occuper de faire passer chez Havas les « deux lignes »<sup>88</sup> voulues par son cadet.

Armand Delaporte, quant à lui, reçoit et diffuse les modèles rédigés par son fils, et, lorsque Louis n'a pas le temps, se voit même confier la rédaction des articles commandés. Ceux-ci peuvent être nombreux, parfois très longs, et surtout fréquents. Le 17 août 1874, Louis Delaporte, après avoir accusé réception des textes que son père et son frère ont dû composer en suivant le modèle que sa lettre du 13 août leur avait donné, affirme ainsi : « Si vous pouvez m'en faire quelques autres ou de cette longueur, ou seulement de 10 à 20 lignes je vous serai reconnaissant de me les envoyer sans tarder. ». Une semaine plus tard, il demande à nouveau à son père de lui fournir « un article au moins double de [son] plus long dans lequel une moitié et si l'on veut, les  $\frac{3}{4}$  soit consacré au récit de voyage »<sup>89</sup>.

Les amis de Louis Delaporte participent également, dans une moindre mesure, à cette entreprise collective. Delaporte utilise essentiellement les chefs de bureau de la direction des Beaux-Arts. Avec leur aide, il va obtenir l'accès à des publications qui ne se seraient pas intéressées d'emblée à son entreprise. À la suite de la visite qu'il fait au Musée de Compiègne, le 16 août 1874, Georges Lafenestre promet ainsi à Delaporte de faire publier un commentaire de son exposition dans la *Gazette des Beaux-Arts*.

---

<sup>88</sup> Lettre du 13 août 1874. (Arch. fam. corresp.)

<sup>89</sup> Lettre du 24 août 1874. (Arch. fam. corresp.) L'article est destiné au journal *La France*.

Les fonctions de Comte et de Lafenestre confèrent aux articles qu'ils rédigent une impression d'impartialité qui n'est pas négligeable, au moment où la valeur de l'art khmer est encore largement dénigrée. Avoir recours à ses connaissances plus ou moins proches pour assurer la publicité de son musée n'est donc pas uniquement un moyen de gagner du temps. Le plus souvent, en effet, Louis Delaporte confie au rédacteur qu'il a choisi une série de notes, afin de s'assurer que le texte produit ne dépasse pas le cadre qu'il avait fixé. Mais l'avantage pour le lieutenant de vaisseau est, comme il l'avoue dans une lettre du 6 octobre 1875, de pouvoir mettre « [sa] responsabilité [...] à l'abri »<sup>90</sup>. La réputation et l'intérêt de son exposition seront mieux assurés par l'opinion d'observateurs extérieurs.

## 2. Des collaborations nécessaires pour gommer les défauts de Louis Delaporte

À partir de la fin de l'année 1875, la quasi-totalité des articles et ouvrages traitant de la mission de 1873 et du Musée khmer sont signés de la main de Louis Delaporte. L'accueil favorable qu'il a reçue au Congrès de Saint Étienne le pousse par ailleurs à ne plus se contenter uniquement d'annoncer l'ouverture au public de ses collections, mais à envisager la rédaction d'un récit détaillé de son voyage ainsi que l'analyse des résultats qu'il en a rapportés. Le cercle de ses collaborateurs se réduit alors. Jusqu'en 1880, date à laquelle Louis Delaporte publie son *Voyage au Cambodge*, trois personnes l'aident essentiellement : son père, sa femme, et un rédacteur de la *Revue des deux mondes*.

Louis Delaporte aurait dû pourtant être capable de composer seul ses textes. Sa participation à la préparation du récit de la Mission du Mékong lui a appris les règles en vigueur aussi bien dans les publications officielles financées par le ministère de l'Instruction publique que dans celles destinées à un très large public. Son expertise en ce domaine est d'ailleurs reconnue par ses successeurs. En 1888, à son retour en France, Lucien Fournereau demandera ainsi à Delaporte de lui donner un exemple de ce qu'il pourrait rédiger à partir des notes qu'il avait prises sur le terrain, car lui-même ignore la forme que doit prendre son rapport officiel. Les modèles d'articles que Louis Delaporte adresse à son père et son frère aîné, le 13 août 1874, prouvent par ailleurs qu'il connaît les attentes des rédacteurs, sait faire le choix des informations à divulguer, et qu'il maîtrise la mise en forme.

---

<sup>90</sup> Arch. fam. corresp.

Cependant, si l'on observe attentivement sa forme, ce dernier courrier révèle une réalité assez différente. Dans l'ensemble, la correspondance personnelle de Louis Delaporte présente un aspect très net, et garde très peu de traces de reprises. En revanche, les deux échantillons inclus dans la lettre du 13 août 1874 sont très raturés. La phrase destinée à l'agence Havas a ainsi été corrigée à trois reprises avant de prendre sa forme définitive<sup>91</sup>.

Chacun des textes que Delaporte compose est en réalité le fruit d'un très long travail. La première étape de la rédaction ne lui pose apparemment aucune difficulté. De la même manière que, pendant la Mission du Mékong, il affirme remplir son carnet de croquis, il donne l'impression, pendant son voyage de 1873, de couvrir des pages de notes. En septembre 1873, il annonce ainsi à son père qu'il est en train de rassembler suffisamment d'informations pour donner matière à plusieurs articles qu'il destine aux journaux illustrés<sup>92</sup>.

Les problèmes apparaissent lorsque Delaporte commence à reprendre les observations qu'il a faites sur le terrain. En effet, Louis Delaporte n'écrit pas de manière organisée. Il trouve beaucoup plus facile de rédiger « d'abord une certaine quantité de matière qu[il] classera[...] plus tard »<sup>93</sup>. Cette pratique, ajoutée au manque de cohérence des archives conservées par la famille Delaporte, rend très complexe la reconstitution de la genèse des articles et ouvrages qu'il a publiés. Le plus souvent, Delaporte commence par écrire au recto de feuilles volantes. Cette version, corrigée au moment de l'écriture, peut alors connaître deux sorts. Si l'auteur la considère suffisamment aboutie, elle est apparemment laissée telle quelle, et ne subira de modifications, plus tard, que si elle se trouve facilement accessible à un moment où Delaporte manque de papier blanc pour composer un autre texte au verso<sup>94</sup>. Si Louis Delaporte pense qu'elle demande encore un certain travail, les fragments utiles sont alors découpés, parfois collés en bas des feuilles jugées réussies, le plus souvent simplement numérotés et retenus, dans l'ordre, par une épingle.

Une fois cette mise en ordre accomplie, Louis Delaporte envoie une partie de son texte au relecteur qui le suit depuis le retour de la Mission du Mékong : son père. S'il ne cherche pas à acquérir une « réputation littéraire »<sup>95</sup>, il lui faut éliminer fautes d'orthographe et de

---

<sup>91</sup> Voir Annexes p. 559 et suivantes.

<sup>92</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>93</sup> Lettre du 30 septembre 1874. (Arch. fam. corresp.)

<sup>94</sup> Il n'est pas rare de trouver, au verso, un texte totalement différent de celui du recto. Louis Delaporte avait par ailleurs l'habitude d'écrire sur n'importe quel type de papier : des fragments sont ainsi inscrits au dos d'enveloppes ou de cartons d'invitation.

<sup>95</sup> Lettre du 4 septembre 1874. (Arch. fam. corresp.)



style, et Louis Delaporte est très conscient de ses faiblesses dans ces deux domaines. Ainsi, lorsque le gouverneur de Cochinchine, pendant leur traversée commune de Marseille à Saïgon, en octobre 1881, évoque la possibilité de lui commander un texte avant la fin de son séjour en Indochine, Delaporte s'empresse de demander à sa femme de lui envoyer une liste des fautes qu'il commet le plus couramment<sup>96</sup>. Sept ans plus tard, lorsqu'il travaille pour le compte de Lucien Fournereau, c'est cette fois de la « grammaire française la plus pratique, la plus facile à déchiffrer »<sup>97</sup> qu'il a besoin.

Le lieutenant de vaisseau connaît également quelques difficultés pour adapter la quantité et la qualité des informations qu'il met en œuvre au public auquel il s'adresse. Le rapport et la note complémentaire qu'il remet au ministère de l'Instruction publique à la suite de la mission de 1873 oscillent ainsi entre le pittoresque d'anecdotes longuement détaillées, et les descriptions très fouillées de certains monuments qu'il est, en l'absence de plans et d'illustrations, assez complexe de suivre. Lorsque Louis Delaporte commence à se concentrer sur la rédaction d'articles de fond, notamment celui que lui a commandé la *Revue des deux mondes*, cette tendance s'accroît. Aiguillonné par les récompenses que lui ont valu les conférences qu'il a tenues au Congrès de Saint Étienne, il considère que les travaux préliminaires qui ont servi à leur construction forment un socle suffisant pour le type de texte qu'on lui demande. Dans la première quinzaine du mois de décembre 1875, Amédée Delaporte, son frère, le prévient qu'il fait fausse route, lui annonçant « que ce ne sont que des notes très chargées, bonnes pour une revue archéologique ou d'architecture, mais sans tournure pour la *Revue des deux mondes* »<sup>98</sup>.

Louis Delaporte préfère donc laisser à d'autres la finalisation de ses textes.

Dans l'élaboration des brouillons, de nombreux collaborateurs apparaissent. À partir de leur union, en octobre 1876, Hélène Savard prend par exemple une part active à l'œuvre scientifique de son mari. Dans le courant de l'année 1877, elle collabore à la rédaction du catalogue des pièces du Musée de Compiègne. L'année suivante, surtout, elle rassemble, en

---

<sup>96</sup> Voir Annexes p. 574 et suivantes.

<sup>97</sup> Lettre du 29 juin 1888. (Arch. fam. corresp.)

<sup>98</sup> Lettre du 14 décembre 1875. (Arch. fam. corresp.)

étudiant « un ouvrage du C[ommandan]t de Lagrée »<sup>99</sup>, les éléments de la *Note historique* intégrée aux annexes du *Voyage au Cambodge*. L'élaboration des *Appendices* de cet ouvrage repose par ailleurs sur les efforts communs des orientalistes proches du Musée khmer. Félix Faraut, de même que le docteur Harmand, ont ainsi fourni matière aux analyses du monument de Nirpone<sup>100</sup> et des bas-reliefs présents dans les galeries du Baïon. Étienne Aymonier a également mis à disposition une partie de son travail sur les inscriptions relevées par la mission de 1873.

Le dernier mot revient cependant, en toute matière, à Armand Delaporte, père de l'explorateur. La liberté dont il profite dans l'organisation de son emploi du temps lui permet de s'adapter au mieux à la manière dont Louis Delaporte organise son travail. Delaporte rédige en effet très lentement. L'article pour lequel il s'entend avec la *Revue des deux mondes* dans les derniers jours d'août 1874 ne pourra ainsi être publié qu'au second semestre 1877. Mais tous les éditeurs avec lesquels Delaporte est en relation ne sont pas aussi patients. Delagrave, chez qui il publie le *Voyage au Cambodge*, exigera ainsi que les délais fixés au départ soient respectés. Dans ces circonstances, Louis Delaporte a besoin d'un relecteur capable de fournir une grande quantité de travail en très peu de temps.

Si Armand Delaporte conserve pendant près de onze ans, de 1869 aux alentours de 1880, la haute main sur les textes produits par son fils, ce n'est pas uniquement en raison de ses capacités de travail. Louis Delaporte sait aussi qu'il peut lui donner, en toute confiance, des tâches parfois très spécialisées. Armand Delaporte paraît avoir de réelles connaissances sur la péninsule indochinoise. Quelques jours après la parution de l'article de la *Revue des deux mondes*, il envoie ainsi à son fils, non seulement des commentaires sur son style, mais aussi une liste très précise des erreurs qu'il a commises en décrivant la géographie et la flore des régions que la mission de 1873 avait traversées<sup>101</sup>. Au moment où Louis Delaporte compose le *Voyage au Cambodge*, il va jusqu'à demander à son père de vérifier les traductions de l'ouvrage d'Adolf Bastian, *Die Völker des östlichen Asien*<sup>102</sup>, qui lui ont été livrées par le docteur Shlesinger-Rahier.

À de nombreuses reprises, Louis Delaporte propose par ailleurs à Armand de rédiger certaines parties de ses textes. En septembre 1874, alors qu'il ne trouve pas le temps de s'atteler à la composition du document que lui demande la *Revue des deux mondes*, Delaporte

---

<sup>99</sup> Lettre du 27 décembre 1878. (Arch. fam. corresp.)

<sup>100</sup> Neak Pean : monument situé à l'Est du Preah Khan d'Angkor.

<sup>101</sup> Lettre datée du 17 septembre 1877. (Arch. fam. corresp.)

charge ainsi son père de lui « faire commencement, fin et peut-être quelques passages à intercaler dans le récit »<sup>103</sup>. Armand Delaporte a apparemment accepté cette tâche, puisque, le 6 octobre 1875, Louis évoque les modifications qu'il faudrait apporter à son « début »<sup>104</sup>. Cependant, cette situation est extrême. Le plus souvent, Armand Delaporte ne transforme que des fragments du travail de son fils.

Le système que Louis Delaporte met en place rencontre toutefois des limites. Il considère parfois que ses proches ne respectent pas ses désirs, et surtout qu'ils sont trop indulgents. Le 12 juin 1876, après avoir reçu un ensemble de feuilles corrigées, il affirme ainsi ne regretter « qu'une chose c'est que vous [son père, Armand, et sans doute son frère aîné, Jean, qui l'aidait parfois dans ses tâches au service de Louis] n'avez pas indiqué de suppressions et essayé plus de concentrations »<sup>105</sup>.

Même s'il n'arrêtera jamais vraiment de soumettre la version finale de ses travaux à la relecture de son père, Louis Delaporte commence toutefois à penser qu'il lui faudrait engager une aide professionnelle.

Les premières réflexions cohérentes sur ce sujet transparaissent dans une lettre du 14 décembre 1875<sup>106</sup>. À cette date, Delaporte reconnaît qu'il ne pourra à lui seul tenir son engagement envers la *Revue des deux mondes*. Il ne parvient en effet pas à se détacher suffisamment des documents qu'il a produits en vue de ses conférences au Congrès de Saint Étienne et de la préparation du *Voyage au Cambodge*, pour rédiger un texte qui convienne à une publication de haute vulgarisation généraliste. La recherche de cette « plume habile »<sup>107</sup>, capable d'adapter le discours de Louis Delaporte pour une audience non scientifique mais cultivée, va prendre un peu plus d'un an. Au début du mois de juin 1876, Louis de Ronchaud, alors inspecteur des Beaux-Arts, annonce à Delaporte qu'il a trouvé un candidat approprié,

---

<sup>102</sup> *Die Völker des östlichen Asien : Studien und Reisen*, [Les peuples de l'Asie du Sud-Est : études et voyages], Leipzig, O. Wigand, 1866.

<sup>103</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>104</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>105</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>106</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>107</sup> Lettre du 14 décembre 1875. (Arch. fam. corresp.)

Jules Gourdault<sup>108</sup>, collaborateur de la *Revue des deux mondes*. Ce n'est toutefois que dans le courant de l'année suivante que Delaporte et Gourdault vont commencer à collaborer.

La première trace de cette collaboration est l'achèvement de l'article que Louis Delaporte s'était engagé à rédiger trois ans auparavant. Malgré les réserves qu'Armand Delaporte émet sur ce travail, le recours à Jules Gourdault demeure, à partir de 1877, un trait constant dans la production écrite de Louis Delaporte. Lorsque celui-ci est absorbé par d'autres tâches, notamment par l'organisation de sa collection pour l'Exposition universelle de 1878, Gourdault s'occupe de faire progresser les brouillons. En février 1878, alors que Louis Delaporte travaille sur le modèle en plâtre de la porte monumentale qu'il espère faire figurer dans la salle des Missions, le catalogue du Musée khmer et la continuation du *Voyage au Cambodge* sont confiés à Gourdault, qui s'est préalablement engagé à pasticher le mieux possible le style de son employeur.

## **E. L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878, DERNIER ACTE DU MUSÉE KHMER DE COMPIÈGNE**

En 1876, l'entreprise de promotion de l'art khmer connaît un certain ralentissement. La mission complémentaire que Louis Delaporte avait projeté d'effectuer en Inde n'aboutit pas. Félix Faraut, retourné une nouvelle fois en Indochine pour approfondir les résultats du voyage de 1873, rencontre des difficultés importantes, et est prêt à démissionner. Delaporte lui-même s'éloigne de ses travaux, pour se concentrer sur sa vie personnelle.

Il faut attendre le second semestre 1877 pour voir apparaître un sursaut, auquel l'embauche de Jules Gourdault n'est sans doute pas étrangère. L'arrivée de ce nouveau collaborateur détache Louis Delaporte de ses « préoccupations de journaux »<sup>109</sup>, et lui permet de consacrer son attention aux nouveaux projets dont ses collections font l'objet au sein du ministère de l'Instruction publique.

### **1. De nouveaux projets pour le Musée khmer**

Le premier de ces projets est dévoilé à Louis Delaporte dans les derniers mois de l'année 1877. Le 3 novembre, un arrêté de Joseph Brunet, ministre de l'Instruction publique,

---

<sup>108</sup> Jules Gourdault (1838-191 ?), homme de lettres, historien et grand voyageur, a travaillé pour la *Revue des deux mondes* entre 1864 et 1872.

<sup>109</sup> Lettre du 4 septembre 1874. (Arch. fam. corresp.)

crée le Muséum ethnographique des missions scientifiques<sup>110</sup>. On propose alors au fondateur du Musée khmer d'y inclure quelques unes des œuvres exposées à Compiègne. Pendant un mois, du 23 janvier au 28 février 1878, trois des dessins de Louis Delaporte, accompagnés d'un petit nombre de moulages, partagent donc, avec des objets issus de missions en Afrique occidentale, une des salles réservées au nouveau musée, au sein du palais du Trocadéro.

Cette exposition provisoire, avant l'installation définitive du musée d'Ethnographie au Trocadéro, n'est toutefois qu'un avant-goût de ce que l'année de l'Exposition universelle réserve au lieutenant de vaisseau.

Dans les premiers jours de février 1878, Émile Soldi<sup>111</sup>, « enthousiaste [...] jeune sculpteur, prix de Rome »<sup>112</sup>, soumet à la direction des Beaux-Arts l'idée d'exposer, dans les locaux du palais du Champ de Mars, une reconstruction monumentale d'une partie des temples d'Angkor. Ce programme reçoit un premier accueil très enthousiaste.

Delaporte et Soldi ont de l'ambition. Avec l'accord des architectes de l'Exposition universelle, les deux hommes proposent d'installer, dans le vestibule menant à la salle des Missions scientifiques, une reproduction en plâtre de la porte nord-est d'Angkor Thom, précédée d'un des morceaux les plus imposants du Musée khmer : la balustrade formée par un groupe de géants soutenant le corps d'un nâga<sup>113</sup>. Selon les fonds qui lui seraient alloués, ce modèle pourrait avoir 10 à 14 mètres de haut.

En dépit du devis très élevé qu'on lui présente – 30 000 F –, le ministère de l'Instruction publique ne fait aucune difficulté pour donner son accord. La concurrence anglaise a, il est vrai, dû jouer en la faveur de Louis Delaporte. Au moment où le financement du projet de Delaporte et Soldi est soumis à la Chambre des députés, l'Angleterre annonce qu'elle construira, en face de l'endroit où devait s'élever la reconstruction d'Angkor, sa propre « porte hindoue »<sup>114</sup>, s'élevant à une quinzaine de mètres.

## 2. Une réalisation en demi-teinte

Dans les derniers jours du mois de février 1878, Louis Delaporte commence donc à diriger les opérations de moulage et de sculpture nécessaires à l'élévation du « petit modèle »,

---

<sup>110</sup> Pour davantage de détails, voir l'ouvrage de N. Dias, *Le musée d'Ethnographie du Trocadéro (1878-1908)*...

<sup>111</sup> Émile Arthur Soldi (1846-1906), a reçu le Prix de Rome en 1869.

<sup>112</sup> C'est ainsi qu'Hélène Delaporte le décrit, dans une lettre du 8 février 1878. (Arch. fam. corresp.)

<sup>113</sup> Serpent, représenté comme un cobra. Dans la mythologie indienne, il est le symbole des eaux et le gardien des richesses souterraines.

esquisse en trois dimensions de la pièce qui sera montée à l'Exposition universelle. La tâche est complexe.

Delaporte doit en effet intervenir sur deux chantiers parallèles. Le premier vise à restaurer et agrandir le groupe des géants soutenant le corps du nâga, qui doit donner un exemple de ce que pouvaient être les voies d'accès à Angkor Thom immédiatement après sa construction. Ce chantier est confié à l'atelier de moulage de l'École des Beaux-arts, avec lequel le Musée khmer collabore depuis sa création. Le travail commandé par Delaporte est important, puisqu'il s'agit de reproduire à l'identique sept des neuf têtes du nâga, et de créer deux nouveaux géants, afin d'en porter le total à quatre.

Louis Delaporte surveille toutefois très peu ces opérations. Il préfère se concentrer sur celles dirigées par Émile Soldi. La construction de la porte d'Angkor Thom exige au moins autant de travail de reproduction que d'invention. Contrairement au groupe des géants, la mission de 1873 n'en a pas rapporté de pierres originales. Il ne lui a pas non plus été possible de la mouler dans son intégralité. La pièce que Louis Delaporte désire exposer durant l'Exposition universelle est donc une véritable mosaïque : certains morceaux proviennent effectivement d'Angkor – ce qui ne signifie pas qu'ils aient été reproduits sur la porte nord-est d'Angkor Thom –, d'autres sont issus de monuments présentant une ornementation semblable. Une dernière partie a enfin été inventée par Delaporte lui-même à partir de ses connaissances et de ses observations sur la décoration des temples khmers. Émile Soldi a sans doute été attiré par cette dernière caractéristique, qu'il devait penser propice à une certaine indépendance artistique. Louis Delaporte intime toutefois aux équipes de Soldi de respecter avec exactitude ses dessins préparatoires qu'il ne cesse de modifier, par souci d'exactitude historique.

En conséquence, le retard s'accumule, et l'ambiance du chantier se dégrade. Hélène Delaporte, dans la correspondance qu'elle entretient au nom de son mari durant la préparation de l'Exposition de 1878, s'en fait l'écho :

Il [Louis Delaporte] est obligé de lutter souvent contre le découragement général, on cherche, on tâtonne, on défait le lendemain ce qu'on a fait la veille, on trouve qu'il est trop consciencieux et le sculpteur [Émile Soldi] qui espère avoir la décoration comme prix de son travail, se moque bien entendu qu'il y ait une moulure ou une bonne femme de plus ou de moins pourvu que l'ensemble soit joli et bien fait. Si le petit modèle n'est pas exact, ce n'est pas à lui qu'on s'en prendra<sup>115</sup>.

---

<sup>114</sup> Expression et informations extraites d'une lettre du 23 février 1878. (Arch. fam. corresp.)

<sup>115</sup> Arch. fam. corresp.

Si Louis Delaporte est aussi attentif à l'exécution de l'esquisse de la porte d'Angkor, ce n'est pas sans raison. Après avoir été adopté avec enthousiasme par le ministère de l'Instruction publique, le projet initial élaboré par Delaporte et Soldi échoue en effet.

Dans les premiers jours de mars 1878, le palais du Champ de Mars est réorganisé. Les exigences tardives de l'Allemagne ont obligé les organisateurs de l'Exposition universelle à modifier les espaces alloués aux Français. Les emplacements réservés aux Manufactures de Sèvres et des Gobelins ont ainsi dû être déplacés dans le grand vestibule, annulant tout espoir d'y voir figurer la reproduction monumentale imaginée par Delaporte. Le 23 mars 1878, le ministère de l'Instruction publique entérine définitivement ces modifications<sup>116</sup>. Le projet formulé au début de l'année n'est cependant pas totalement oublié. On pense qu'il sera peut-être possible de l'intégrer au sein du Musée ethnographique, lorsque son organisation sera achevée. Il est vrai qu'Émile Soldi avait déjà commencé à travailler à sa construction. Le récapitulatif des fonds engagés pour la construction de la porte d'Angkor<sup>117</sup> indique ainsi que, si, pendant les six mois qu'a nécessité son élaboration, on a dépensé 10 785, 65 F pour le petit modèle, la version initialement prévue a déjà demandé un peu moins de 300 F.

Pour l'Exposition universelle, cependant, Louis Delaporte doit se concentrer exclusivement sur le petit modèle, en plâtre, que ses équipes sont en train de construire. «L'avenue des géants»<sup>118</sup>, c'est-à-dire le groupe des géants soutenant le nâga, pourrait toujours faire partie des pièces exposées, mais uniquement si Delaporte arrive à la mettre à l'échelle de la salle réservée aux missions scientifiques. Quelle que soit sa décision finale, il ne pourra disposer que de deux mètres carrés.

Aux alentours du 10 juin 1878, l'ensemble des pièces exposées par Louis Delaporte est finalement en place. Même s'il n'a pu bénéficier d'une avancée dans le grand vestibule, le Musée khmer figure en bonne place à l'entrée de la salle des Missions scientifiques<sup>119</sup>.

Le clou de son exposition est bien évidemment le modèle au 1/10<sup>e</sup> de la porte nord-est d'Angkor Thom, précédée de « la chaussée, bordée de géants », réduite au quart de sa longueur supposée. À ses côtés figurent la carte de l'Indochine présentant les monuments déjà

---

<sup>116</sup> Arch.fam. corresp.

<sup>117</sup> A N. F<sup>17</sup> 2758.

<sup>118</sup> Lettre du 23 mars 1878, adressée à Louis Delaporte par le ministre de l'Instruction publique. (Arch. fam. corresp.)

<sup>119</sup> Source : *Exposition universelle de 1878, catalogue du ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts...*

visités par les divers voyages scientifiques qui se trouvaient jusque là à Compiègne, et douze documents graphiques :

- Plan et élévation de la façade est de Méléa
- Plan de Baïon
- Détail du sommet de la plus petite tour de Baïon
- Elévation de la façade est de Séliam<sup>120</sup>
- Plan du Préa Khan de Compong Soai
- Plan de Takeo
- Plan de Mi-Baume<sup>121</sup>
- Plan de Prey
- Plan d'un édifice et d'une tour anonymes, situés près de Préa Khan
- Plan de Basset<sup>122</sup>
- Plan d'Athvéa<sup>123</sup>
- Vue de Prasat Kuk Nokor<sup>124</sup>.

Malgré la réduction qui a été imposée à son exposition, Louis Delaporte reste confiant. Il sait en effet que, grâce à l'Exposition universelle, il a enfin atteint l'objectif qu'il s'était fixé au moment d'organiser la mission de 1873 : installer l'art khmer à Paris. En parallèle de la présentation organisée au Champ de Mars, les objets d'art installés à Compiègne ont en effet été transportés dans les galeries du Trocadéro. À partir d'avril 1878, le Musée khmer est donc officiellement revenu à Paris.

---

<sup>120</sup> Aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée pour ce nom.

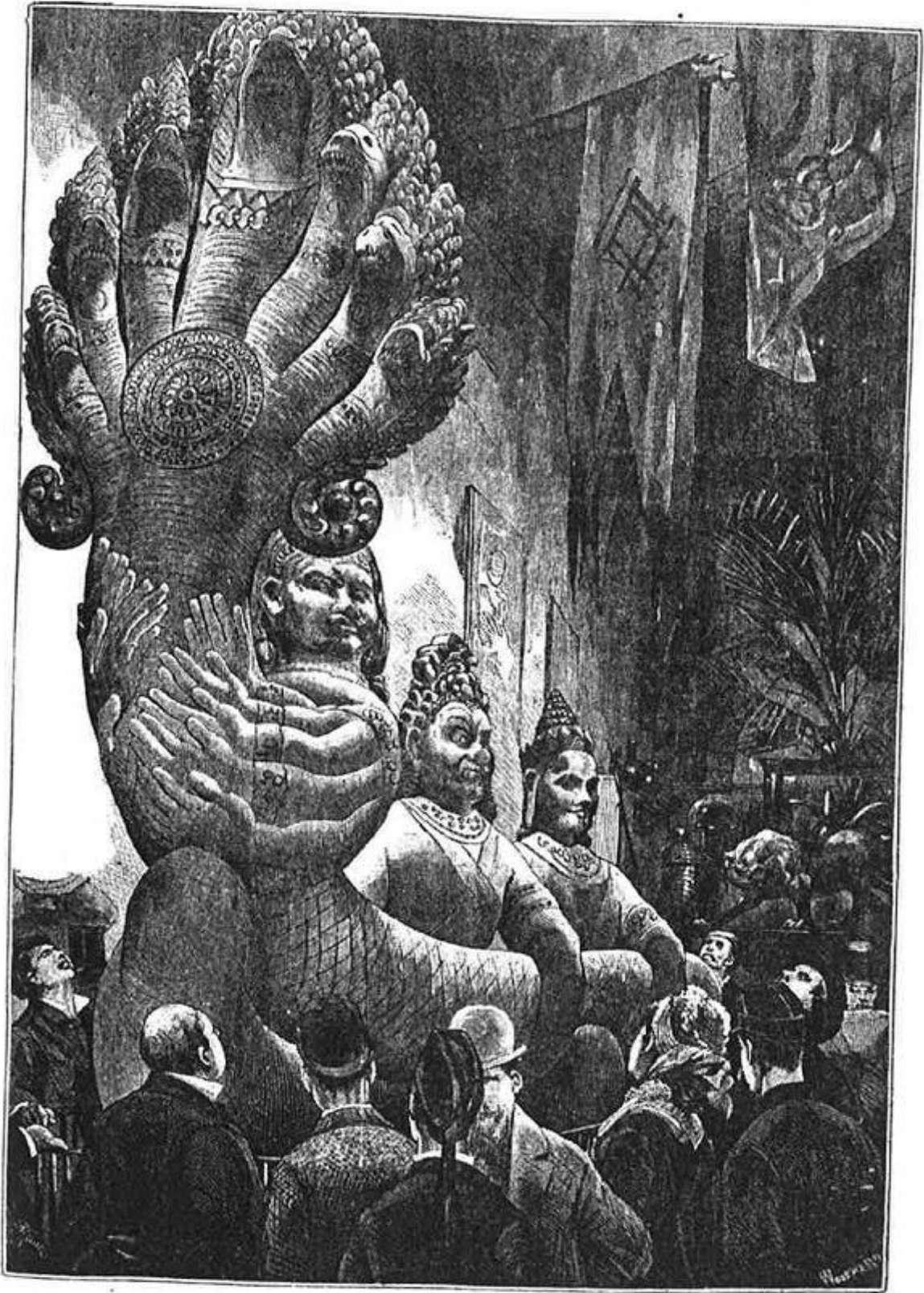
<sup>121</sup> Il s'agirait peut-être de l'un des deux « mébon » d'Angkor, temples localisés sur le site d'Angkor, dans deux barays asséchés. Cependant, aucune des sources consultées n'a permis de confirmer cette hypothèse.

<sup>122</sup> Phnom Baset : temple situé au Nord-Ouest de Phnom Penh.

<sup>123</sup> Vat Athvéa : site localisé au Sud de Siem Reap.

<sup>124</sup> Site localisé dans la province de Kompong Thom.





La chaussée des géants, à l'Exposition universelle de 1878. (Source : L. Delaporte, *Voyage au Cambodge*..., p.245)

Louis Delaporte, au cœur de l'étude de l'art khmer en France (1882-1900)

**TROISIÈME PARTIE :**

**LOUIS DELAPORTE, AU CŒUR DE L'ÉTUDE DE L'ART  
KHMER EN FRANCE (1882-1900)**

## **CHAPITRE PREMIER. LE MUSÉE INDOCHINOIS DU TROCADÉRO**

### **A. DESTIN DES COLLECTIONS KHMÈRES APRÈS L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878**

#### 1. Intégration dans le musée d'Ethnographie du Trocadéro ?

Dans les premiers mois de l'année 1878, Louis Delaporte est confiant. Le succès de l'Exposition universelle lui donne en effet l'espoir de voir le Musée khmer quitter durablement sa retraite de Compiègne. En même temps qu'on lui propose d'exposer sa pièce la plus impressionnante au palais du Champ de Mars, une place est réservée à l'art khmer aux côtés des objets qui devront à terme constituer le nouveau Musée ethnographique, installé sur la colline de Chaillot.

Un an plus tard, cependant, Delaporte déçante. Dans le courant du mois d'avril 1879, le ministère de l'Instruction publique organise le retour du Musée khmer dans son bâtiment d'origine. Cette procédure est longue. L'emballage et le transport des caisses doivent être assurés par le ministère du Commerce, responsable de l'organisation de l'Exposition universelle, sous le contrôle de Louis Delaporte en personne. Il ne faut donc pas s'étonner si, pendant que les modalités de cet acheminement sont discutées entre les différents départements gouvernementaux, la situation du Musée khmer évolue.

Le 12 mai 1879, Hélène Delaporte, rapportant à sa belle-famille les dernières rumeurs concernant l'institution dirigée par son mari, affirme ainsi qu' « il est à peu près décidé que le musée restera à Paris »<sup>1</sup>. Dans les semaines précédentes, certains fonctionnaires du ministère de l'Instruction publique ont en effet proposé que l'exposition ethnographique provisoire accueillie par le palais de l'Industrie, entre le 23 janvier et le 28 février 1878, soit incluse dans son intégralité dans le Musée ethnographique qui allait ouvrir au Trocadéro. Les quelques moulages et dessins que Louis Delaporte y avait exposés avant l'Exposition universelle devraient être intégrés dans les collections du nouvel établissement. Les créateurs du projet, de manière logique, ont alors pensé que l'ensemble des pièces du Musée khmer pourraient rejoindre la même destination.

---

<sup>1</sup> Arch. fam. corresp.

Une telle idée suscita rapidement des mécontentements. Celui de Louis Delaporte, tout d'abord, qui perdait l'espoir d'être nommé un jour conservateur des collections khmères, l'année même où il commençait à envisager de demander sa mise à la retraite, donc son détachement permanent de l'administration du ministère de la Marine. Les protestations les plus vives vont toutefois naître au sein de la direction des Beaux-Arts. Le musée d'Ethnographie du Trocadéro ne relève pas de sa tutelle. Si cette direction accepte de remettre au musée d'Ethnographie les collections réunies par Louis Delaporte et Félix Faraut, les sommes qu'elle avait investies pour leur constitution puis leur installation au palais de Compiègne seraient perdues. Pour que Louis de Ronchaud, secrétaire général du département, donne son accord au projet, il faudrait dans un premier temps envisager le remboursement de l'ensemble des dépenses réalisées entre l'organisation de la mission de 1873 et le départ du Musée khmer de Compiègne à Paris au premier semestre 1878.

Les intentions du ministère de l'Instruction publique ne sont par ailleurs pas considérées comme intellectuellement valables. Selon la note que Louis de Ronchaud remet le 21 mai 1879<sup>2</sup>, les collections réunies par Louis Delaporte ne peuvent être administrées que par l'explorateur lui-même. Il est le seul capable de délivrer les explications nécessaires à la bonne compréhension par le public des objets d'art exposés. De plus, il n'existe encore en Europe aucun autre ensemble uniquement consacré à l'architecture et la statuaire de la péninsule indochinoise. En créer un à Paris serait donc un avantage pour la France sur la scène scientifique internationale.

Louis de Ronchaud émet enfin une dernière réserve, tenant au type d'établissement au sein duquel l'Instruction publique désire faire figurer les pièces khmères. Sa *Note sur le Musée khmer* fait appel, pour la première fois dans le domaine de l'art khmer, à la distinction entre œuvres d'art et objets exemplaires des mœurs d'une civilisation. Elle affirme en effet que le musée d'Ethnographie est destiné à accueillir la seconde catégorie, tandis que les originaux et moulages recueillis par Delaporte appartiennent à la première. En mélangeant les deux domaines, le ministre de l'Instruction publique, Jules Ferry, irait à l'encontre des raisons qui ont abouti à la création du musée d'Ethnographie : établir une « séparation entre deux champs antinomiques : au Louvre le domaine de l'art, au Trocadéro l'histoire des « mœurs et coutumes » »<sup>3</sup>.

---

<sup>22</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4490.

<sup>3</sup> G. Bresc-Bautier, « Les musées du Louvre au XIX<sup>e</sup> siècle : les collections archéologiques et ethnologiques... »

Dans cette perspective, Louis de Ronchaud propose, pour le cas où le ministère désirerait véritablement maintenir à Paris les collections constituées par Louis Delaporte, la création d'une institution spécialisée, dont la direction serait confiée à l'explorateur.

## 2. Les nouveaux projets du ministère de l'Instruction publique

La solution trouvée par l'administration de l'Instruction publique au problème de la destination des œuvres d'art khmères ruine une nouvelle fois les espoirs de Louis Delaporte. Après trois mois d'incertitudes, la correspondance de Louis et Hélène Delaporte change de ton. La déception est immense, car « le musée retourne à Compiègne, sa réorganisation va s'effectuer d'un jour à l'autre »<sup>4</sup>. Le 20 août 1879, on annonce au lieutenant de vaisseau qu'il doit sans attendre se mettre en rapport avec l'administration du ministère de l'Agriculture et du Commerce, pour organiser l'emballage et le transport des pièces exposées en 1878. Une nouvelle fois, cependant, les préparatifs sont suspendus. Les raisons en demeurent obscures. Aucun document officiel n'évoque les discussions concernant l'implantation du Musée khmer, alors qu'elles doivent déjà s'être engagées au sein du ministère de l'Instruction publique.

C'est seulement le 19 novembre 1879 que le sujet réapparaît, au détour d'une lettre d'Hélène Delaporte<sup>5</sup>. À cette date, elle annonce que les objets exposés l'année passée viennent d'être installés dans certaines des « caves du Trocadéro, où l'on peut faire une très belle salle de musée en y perçant des fenêtres ». Même si les informations que donne Hélène Delaporte sont inexactes – elle se trompe sur la date d'installation des œuvres dans les sous-sols du palais, et sur la destination des salles de stockage –, cette remarque a toutefois le mérite de permettre de dater le projet rédigé par Louis de Ronchaud, présent dans les archives du Musée indochinois du Trocadéro<sup>6</sup>. Dans ce document de quelques pages, le secrétaire général des Beaux-Arts affirme qu'il vient d'élaborer, avec l'aide des architectes Gabriel Davioud et Jules Bourdais, créateurs du palais installé sur la colline de Chaillot, un ensemble de plans pour exposer au Trocadéro la totalité des collections recueillies par Louis Delaporte.

À l'époque, celles-ci sont, contrairement à ce que laisse entendre Hélène Delaporte, conservées dans deux endroits distincts. Immédiatement après la fermeture de l'Exposition

---

<sup>4</sup> Lettre rédigée par Hélène Delaporte, le 15 juillet 1879. (Arch. fam. corresp.)

<sup>5</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>6</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

universelle, à la fin du mois d'octobre 1878, les « monuments cambodgiens »<sup>7</sup> exposés au Champ de Mars ont été démantelés et stockés dans les sous-sols du Trocadéro. Les « antiquités khmer (*sic*) »<sup>8</sup> sont quant à elles restées dans l'espace qu'elles occupaient sur la colline de Chaillot elle-même.

C'est cette dernière salle, et non les caves, que Louis de Ronchaud entend transformer pour accueillir l'ensemble de l'ancien musée de Compiègne. Tel qu'il le présente, le projet apparaît assez simple – il ne concerne après tout qu'une partie du rez-de-chaussée du palais –, mais va néanmoins demander un travail très important.

Il faut tout d'abord aménager, dans le vestibule conduisant à la salle principale, une pièce secondaire, destinée à servir de bureau au futur directeur du musée, Louis Delaporte. Ensuite, l'espace d'exposition sera divisé en deux pièces de niveau différent, arrangées et décorées de manière à saisir le public. Louis de Ronchaud propose en effet de reconstruire « exactement une terrasse et un escalier cambodgien, avec porte du même style »<sup>9</sup>, en recourant notamment à l'application sur les murs d'ornements reproduits à partir des motifs présents dans les collections du musée. Toute attrayante qu'elle soit, l'idée avancée par Louis de Ronchaud a cependant deux inconvénients majeurs : le coût de sa réalisation évalué à 40 000 F, et son inclusion, en 1879, dans le projet général de rénovation du palais du Trocadéro. Confrontée à la perspective de ces importantes dépenses, la Chambre des députés refuse d'accorder aucun crédit.

### 3. Trois années d'attente

Les trois années qui suivent le refus de la Chambre sont difficiles pour le Musée khmer. Alors que Louis Delaporte poursuit son étude, en publiant le *Voyage au Cambodge* et en organisant sa seconde mission au Cambodge et au Siam, aucun nouveau projet n'est formulé pour l'installation de ses collections. Leur présence dans les locaux du palais du Trocadéro n'est pas contestée, mais personne ne semble vouloir d'un second Musée khmer. Dans le courant de l'année 1881, « le secrétaire de M. Antonin Proust »<sup>10</sup> évoque l'idée

---

<sup>7</sup> Projet rédigé par Louis de Ronchaud.

<sup>8</sup> Idem.

<sup>9</sup> Idem.

<sup>10</sup> Citation extraite d'une lettre ne portant que le millésime. (Arch. fam. corresp.)

d'intégrer les œuvres d'art khmères dans un « Musée archéologique général »<sup>11</sup>. Ce projet n'aura aucune suite.

Alors qu'il est plongé dans les fouilles ouvertes sur les sites d'Angkor, Louis Delaporte s'inquiète de ce silence. Le 29 novembre 1881<sup>12</sup>, il presse Louis de Ronchaud de trouver une solution rapide, afin que les pièces qu'il est en train de recueillir ne subissent pas le même sort que celles qui se trouvent encore stockées au Trocadéro.

Le 16 mai 1882<sup>13</sup>, en même temps qu'il fait parvenir au ministre de l'Instruction publique un compte-rendu de son voyage, Louis Delaporte lui adresse également un courrier évoquant la question de l'installation des collections khmères, qui n'a encore trouvé aucune réponse. Dans cette lettre, l'explorateur apparaît assez désespéré. Les mouleurs du musée du Louvre l'ont averti que les moulages issus de Compiègne, placés dans un local humide, se dégradent de plus en plus. Pour assurer l'intégrité de sa collection, Delaporte demande donc simplement qu'on lui attribue au moins une salle en surface, même si ce n'est pas au Trocadéro lui-même.

Ce n'est finalement que dans le courant de l'année 1884 que commencent véritablement les travaux d'installation des collections réunies par Louis Delaporte au sein du palais du Trocadéro. Le premier examen des locaux destinés au futur « Musée cambodgien »<sup>14</sup> a lieu le 8 janvier. Il réunit Louis Delaporte, les architectes du palais, et des membres de l'administration des Beaux-Arts.

## B. INSTALLATION DU MUSÉE INDOCHINOIS

### 1. Coût

Sept mois plus tard, en juillet 1884, la nouvelle installation se voit estimée à un total de 31 500 F, somme qui lui sera prise par acomptes, sur les caisses du bureau des Travaux d'art. Ce budget prévisionnel établi par le ministère de l'Instruction publique le 31 juillet

---

<sup>11</sup> Citation extraite du document évoqué dans la note 10.

<sup>12</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>13</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>14</sup> Convocation envoyée à Louis Delaporte par la direction des Beaux-Arts, le 6 janvier 1884. (A.N. F<sup>21</sup> 4907.)

1884<sup>15</sup>, va se révéler exact. Jusqu'en 1900, Louis Delaporte utilise, pour créer et transformer l'exposition de ses collections au Trocadéro, la somme de 33 633, 05 F, dépassant donc d'un peu plus de 2 000 F le budget prévu.

Lors de la création à Compiègne du Musée khmer, les travaux s'étaient déroulés sur une période relativement courte. À part le cas spécifique du groupe des géants d'Angkor, qui, en raison de l'absence de certains morceaux, ne put être assemblé en même temps que le reste de la collection recueillie par la mission de 1873, les entreprises de menuiserie, charpente et peinture quittèrent le château à la fin de l'année 1874. Dans le cas du musée du Trocadéro, au contraire, les entrepreneurs engagés par Louis Delaporte, en accord avec les architectes du palais, interviennent régulièrement pendant une dizaine d'années. Le dernier paiement relatif à l'installation de pièces date du 24 mai 1894, et les réfections de moulages durent encore un an après.

Les factures et ordres de paiement conservés dans les archives du Musée indochinois<sup>16</sup> permettent de distinguer, jusqu'en 1900, trois périodes d'activité intense, séparées à chaque fois par une accalmie de trois ans.

La première s'étend de 1884 à 1886. Il s'agit alors d'installer successivement les objets rapportés par les deux missions que Delaporte dirigea sur le terrain, en 1873 et 1881. L'ensemble des œuvres venues de Compiègne est organisé au Trocadéro dès la création du nouveau musée : les 3 500 F que coûte cette étape sont acquittés par la direction des Beaux-Arts le 5 septembre 1884. La mise en place des peuvres rapportées lors du second voyage scientifique dirigé par Louis Delaporte est un peu moins rapide. Il faut en effet deux ans pour que Delaporte soit satisfait de leur arrangement, et ce n'est que le 26 juillet 1886 qu'il présente à son administration de tutelle une seconde facture de 4 200 F.

La deuxième période a pour but l'Exposition universelle de 1889. Pour cette manifestation, Louis Delaporte doit faire face aux frais engendrés par la restauration et l'installation des pièces rapportées lors de la mission de 1887-1888 par Lucien Fournereau et Sylvain Raffegaud. L'allocation de 6 500 F versée le 4 février 1889 par le ministère de l'Instruction publique se révèle insuffisante. Les travaux nécessaires ont exigé 3 284, 02 F de plus.

---

<sup>15</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>16</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.



La troisième période, enfin, s'étend de 1892 à 1895. Durant ces trois années, les travaux semblent constants, et Delaporte présente entre deux et quatre factures par an à la direction des Beaux-Arts. Au terme de cette dernière étape, 16 149, 03 F ont été dépensés, soit :

- 874 F le 8 avril 1892, pour le traitement des moulages contenus dans 32 caisses constituées par Sylvain Raffegeaud
- 696 F le 14 décembre 1892, pour le déplacement et le montage de nouvelles pièces du musée
- 1 500 F en janvier 1893, pour l'installation du chauffage dans les locaux du Trocadéro réservés au Musée indochinois
- 1 528, 52 F le 20 mai 1893, pour le paiement d'ouvrages de charpente<sup>17</sup>, et les honoraires d'un inspecteur des travaux et de l'architecte Jules Bourdais
- 343, 25 F le 6 décembre 1893, pour la réalisation de nouveaux moulages
- 1 745, 06 F le 24 mai 1894, pour de nouveaux travaux de charpente, et des honoraires dus à Bourdais
- 4 606,75 F le 8 juillet 1894, pour la réalisation d'une série de moulages
- 665 F le 16 février 1895, pour le paiement du travail effectué par le mouleur Ghilardi
- 2 868 F le 18 juin 1895, pour la même raison
- 872 F le 14 septembre 1895, pour la même raison
- 450 F le 14 septembre 1895, pour le paiement du mouleur Urbain Basset.

## 2. Adaptation de l'espace aux collections

Plus encore que l'institution installée à Compiègne, le musée organisé par Louis Delaporte au palais du Trocadéro présente une apparence constamment changeante.

Dans l'aile de Passy, les collections khmères disposent de deux espaces en forme de T, superposés et reliés par un escalier placé dans la partie la plus longue<sup>18</sup>. Dans un premier temps, la direction des Beaux-Arts demande à Delaporte d'adopter une muséographie assez simple. Un étage devait accueillir les pièces issues de l'ancien Musée khmer, un autre celles

---

<sup>17</sup> Il s'agit de la construction de socles pour les sculptures, ou de châssis permettant de renforcer et d'élever les moulages les plus imposants.

<sup>18</sup> Un article du *Bulletin des musées*, en février 1890, indique que le Musée indochinois occupait, au début des années 1890, « la dernière travée de l'aile de Passy avec la salle du fond et celle du rez-de-chaussée. ».

recueillies par la mission de 1881. Ces directives, données en 1884, vont se révéler très rapidement difficiles à respecter.

Au mois de juillet 1886<sup>19</sup> interviennent les premières modifications. S'il avait respecté les projets initiaux des Beaux-Arts, Louis Delaporte aurait dû installer au premier étage, avec les œuvres issues de Compiègne, le groupe des géants présenté lors de l'Exposition universelle de 1878. Neuf éléments de cette sculpture avaient été perdus lors de son acheminement de la province d'Angkor à Saigon, et Delaporte avait choisi de les remplacer par des moulages, à l'occasion de l'Exposition. Durant l'installation au Trocadéro des œuvres issues de Compiègne, les pièces manquantes, finalement arrivées en France, furent restituées par Louis Delaporte à leur emplacement d'origine. Cette modification augmentait le poids total du groupe sculpté. Pour ménager la structure de l'étage supérieur, l'un des architectes collaborant avec Delaporte décida de changer les géants de place. Le groupe fut en conséquence détaché de sa collection d'origine, pour rejoindre l'exposition du rez-de-chaussée.

Ce déplacement entraîne une modification globale de l'aspect du musée. En raison de la hauteur plus faible de leur nouvelle salle, les géants soutenant le nâga perdent leur socle, et ne donnent donc plus l'impression de dominer la pièce, ainsi que Louis Delaporte l'avait au départ désiré. Ensuite et surtout, Delaporte décide de concentrer au premier étage de son musée les pièces les plus spectaculaires. À la place des géants, dans la barre transversale du T, il établit l'œuvre qui devait leur faire face, reconstruction à partir de divers moulages de l'intérieur d'une galerie de temple<sup>20</sup>. De l'autre côté, au fond de la salle perpendiculaire, il installe un dispositif destiné à impressionner encore plus : « une entrée extérieure de monument avec son accompagnement ordinaire de pièces décoratives »<sup>21</sup>. Les moules utilisés pour former ce dernier monument ont rejoint les collections Delaporte à la suite de la mission de 1881.

Plus les années passent, plus le projet initial élaboré par la direction des Beaux-Arts se révèle difficile à respecter. Les plans dressés en 1884 ont été pensés pour l'exposition d'un nombre défini d'objets d'art. En conséquence, ils ne pouvaient s'accommoder que d'un

---

<sup>19</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, le 26 juillet 1886. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>20</sup> Il s'agit d'un modèle type, reconstruit à partir de morceaux issus de différents monuments visités par Louis Delaporte.

<sup>21</sup> Citations extraites de la lettre du 26 juillet 1886. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

certain nombre de modifications. À l'instar de l'installation du Musée khmer de Compiègne, les architectes avaient prévu la place nécessaire pour l'installation de l'ensemble des pièces rapportées par les deux missions dirigées par Delaporte, qu'elles puissent être exposées immédiatement à leur arrivée en France, ou qu'elles doivent attendre d'être complétées.

Cependant, quatre ans après les débuts des travaux d'appropriation des locaux du Trocadéro, l'institution créée par Delaporte reçoit, en deux vagues, une quantité de moulages et d'originaux équivalente à celle qui fut à l'origine de la fondation du musée de Compiègne. Lucien Fournereau rapporte ainsi de son voyage scientifique quatre-vingt-deux caisses, contenant moulages et originaux. Quatre ans plus tard, en 1892, le mouleur Sylvain Raffegaud, qui poursuivait en Indochine les chantiers rouverts par Fournereau, en expédie quant à lui trente-deux. En supposant que ces contenants aient eu la même capacité que ceux qui furent utilisés en 1873, le musée du Trocadéro se serait donc, en huit ans, accru de plus de 50%.

Les locaux alloués aux collections khmères paraissent alors de plus en plus étroits. Louis Delaporte se fait l'écho de ce problème dès 1889. Dans une lettre du 12 juin<sup>22</sup>, présentant au directeur des Beaux-Arts l'état d'avancement de son entreprise, Delaporte demande ainsi que la vitrine destinée à contenir les objets de petite taille soit remplacée, car elle est devenue insuffisante. Un an plus tôt, Lucien Fournereau, dans le brouillon de son rapport officiel<sup>23</sup>, avait déjà souligné le fait, mais d'une manière plus globale :

Cette place [réservée au Musée khmer au sein du Trocadéro] était largement suffisante au moment où elle a été fixée ; mais elle ne l'est plus aujourd'hui. Il faudra forcément l'augmenter pour permettre de faire figurer au musée les monuments de grande dimension que j'ai rapportés, sans parler des acquisitions à prévoir pour l'avenir.

L'administration des Beaux-Arts, propriétaire des collections khmères réunies au Trocadéro, ignore ces remarques. La note de bas de page dans laquelle Fournereau fait part de son opinion va ainsi être supprimée, et n'apparaît pas dans la version du rapport insérée au *Journal officiel* le 4 octobre 1888.

Les pièces conservées au Trocadéro n'ont pas eu besoin d'attendre que de nouveaux voyages soient entrepris au Cambodge et au Siam pour voir leur nombre augmenter, comme

---

<sup>22</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>23</sup> Les épreuves corrigées du rapport daté du 11 août 1888 sont incluses dans le dossier personnel de Lucien Fournereau au sein des archives du ministère de l'Instruction publique. (A.N. F<sup>17</sup> 2967)

Lucien Fournereau l'avait prédit dans sa note. À partir de 1888, l'institution organisée par Louis Delaporte suscite en effet un certain nombre de dons.

Il s'agit tout d'abord d'objets isolés. Le catalogue dressé par Edme de Croizier en 1875 en fait déjà apparaître quelques exemples. Auguste Benoist d'Azy, directeur des Colonies, et un lieutenant de vaisseau avaient ainsi offert au musée de Compiègne une statuette et une tête de Bouddha en bronze. Le 2 novembre 1887, un « commis des postes et télégraphes de la mission de Siam »<sup>24</sup>, Fustier, informe sa hiérarchie que le gouverneur de la province de Battambang lui a offert une statue de Brahma issue des ruines de Basset. Pouvant en disposer à son gré, Fustier décide de l'envoyer au musée du Trocadéro. En 1910, lorsque Georges Coedès dresse le *Catalogue des pièces originales de sculpture khmère conservées au musée indochinois du Trocadéro et au musée Guimet*<sup>25</sup>, une dizaine de pièces originales sont entrées de cette manière dans les collections organisées par Louis Delaporte, le plus souvent grâce à l'action de hauts fonctionnaires coloniaux. Adhémar Leclère fera ainsi une demi-douzaine de dons, tandis que le Résident de France à Tourane adressera au Musée indochinois, dans le courant de l'année 1890, quatre bas-reliefs en granit, premiers représentants de l'art cham au Trocadéro.

Plus fréquemment, ce sont des séries de moulages qui sont offertes à Delaporte. En raison de la moindre valeur de ces objets, ce dernier ne se sent pas nécessairement obligé de les accepter. Le 1<sup>er</sup> juillet 1894<sup>26</sup>, Louis Delaporte annonce à la direction des Beaux-Arts que le Résident de France à Phnom Penh l'a informé qu'il a envoyé à l'Exposition internationale et coloniale de Lyon, ouverte le 27 mai, un certain nombre de moulages. La description donnée par le haut fonctionnaire a retenu l'attention de Delaporte, et l'a incité à accepter la donation qui lui avait été faite. Les pièces présentées à Lyon auraient donc dû, à la fermeture de l'Exposition, être transférées au Trocadéro. En novembre, cependant, Louis Delaporte change d'avis. Un examen minutieux de la collection exposée à Lyon a révélé de nombreux défauts. Dans un courrier daté du 20 novembre 1894<sup>27</sup>, il résume la situation en ces termes : « ces moulages [...] comprennent plusieurs bas-reliefs dont nous avons les doubles ou les analogues et des statues arrivées brisées et ayant subi de trop grosses retouches pour conserver une réelle valeur. ». Dans ces conditions, il propose à la direction des Beaux-Arts d'offrir ces objets à la ville de Lyon, pour qu'ils puissent figurer au sein du Musée colonial

---

<sup>24</sup> C'est ainsi qu'il est désigné dans le dossier qui se rapporte à son nom, au sein des archives du musée du Trocadéro. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>25</sup> Paris, E. Leroux.

<sup>26</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

que la municipalité désire ouvrir. De cette manière, il évite d'encombrer les salles du Trocadéro, et s'occupe également de l'avenir du musée. Le don fait lors de la création de l'institution lyonnaise lui permettra, si l'occasion se présente, de demander à ce qu'on lui envoie des copies d'œuvres qui pourraient l'intéresser.

En revanche, lorsqu'il considère que les reproductions qu'on lui propose peuvent compléter les collections qu'il a constituées, Louis Delaporte ne fait aucune difficulté à les intégrer. Tel est le cas, par exemple, à la suite de l'Exposition universelle de 1889. L'architecte du pavillon du Tonkin, Auguste Henri Vildieu, lui promet de lui offrir certaines des sculptures qu'il y a exposées. Il en est de même lorsque certains de ses anciens collaborateurs lui proposent des objets qu'il ne leur avait pas commandés. En 1889, il accepte ainsi « deux panneaux moulés à Angkor Vat »<sup>28</sup>, envoyés par Sylvain Raffegaud. Un an plus tard, Étienne Aymonier vient compléter cet ensemble, en offrant à Delaporte des reproductions de huit fragments de bas-reliefs destinés à entrer au musée dirigé par Émile Guimet.

Dans les premiers mois de l'année 1897, les collections issues des voyages scientifiques connaissent un dernier accroissement. Urbain Basset rapporte de sa mission cinquante-cinq caisses, contenant aussi bien des pièces recueillies par ses soins que celles laissées en arrière par Lucien Fournereau et Sylvain Raffegaud.

Au moment où elles arrivent en France, Louis Delaporte considère que son musée a atteint un taux de remplissage critique. Il décide, en accord avec les autres établissements hébergés au sein du Trocadéro, de demander qu'on lui alloue l'une des travées occupées alors par le dépôt des moules de l'École nationale des beaux-arts, dans le sous-sol ouest du palais. L'objectif de cette annexion est, comme Delaporte l'expose le 25 mai 1897<sup>29</sup>, de désengorger les espaces d'exposition de son musée. Les nouveaux locaux seront divisés en trois zones : dépôt pour les pièces nouvellement arrivées, magasin pour celles jugées peu intéressantes pour le grand public mais utiles pour des spécialistes, et atelier de moulage et montage.

Les caisses du département des Bâtiments civils, sur lesquelles sont prélevées les sommes excédant les 31 500 F alloués par le ministère de l'Instruction publique pour l'installation du musée, ne disposent cependant pas du montant qu'il faudrait investir dans ces

---

<sup>27</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>28</sup> Lettre du 12 juin 1889, adressée au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

travaux. Louis Delaporte devra donc attendre le 13 avril 1899<sup>30</sup> pour obtenir l'autorisation de s'approprier une partie du sous-sol du Trocadéro.

### C. INSTALLATION DU MUSÉE DU TROCADÉRO : LA MUSÉOGRAPHIE VOULUE PAR DELAPORTE

L'organisation du Musée khmer du Trocadéro n'évolue pas uniquement en fonction de la quantité des pièces qui y sont conservées. S'il est certain que l'accroissement de leur nombre fut la première cause de l'abandon du projet formé par la direction des Beaux-Arts en 1884, la muséographie de l'institution dirigée par Louis Delaporte est loin d'être uniquement le fruit des circonstances.

#### 1. Impressionner le grand public : les monuments reconstitués

Le musée de Compiègne ne permettait pas à Louis Delaporte d'installer les pièces recueillies pendant la mission de 1873 exactement comme il le souhaitait. Les dimensions des salles mises à sa disposition ne se prêtaient pas à l'exposition de pièces imposantes. On ne lui avait pas non plus accordé la liberté de s'approprier la totalité de l'espace : les peintres engagés en 1874 ont ainsi laissé intact le décor des murs. Les socles réalisés pour accueillir sculptures et morceaux d'architecture étaient d'un style assez classique : décorés en faux marbre, sans aucune ornementation de style khmer. Cette sobriété correspondait peu aux idées de Louis Delaporte sur la présentation des résultats de ses voyages scientifiques. Selon lui, pour intéresser un public, scientifique ou non, à l'art khmer, il fallait commencer par le « prendre [...] par les yeux, [lui] faire miroiter de beaux aspects »<sup>31</sup>.

Durant les quatre années d'existence du premier Musée khmer, Louis Delaporte applique cette technique essentiellement à la réalisation de documents graphiques. Les gravures qu'il fait exécuter pour les séries publiées par *Le Monde illustré* et *L'Illustration*, lorsqu'elles présentent des œuvres d'art khmères, ne sont pas exécutées dans un style propre à

---

<sup>29</sup> Lettre adressée au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>30</sup> Information contenue dans une note du 27 juillet 1899. (A. N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>31</sup> Lettre du 7 juillet 1888. (Arch. fam. corresp.) Louis Delaporte l'utilise en évoquant la technique qu'il emploie pour décider l'administration des Beaux-Arts à lui accorder un emplacement au sein de l'Exposition universelle de l'année suivante.

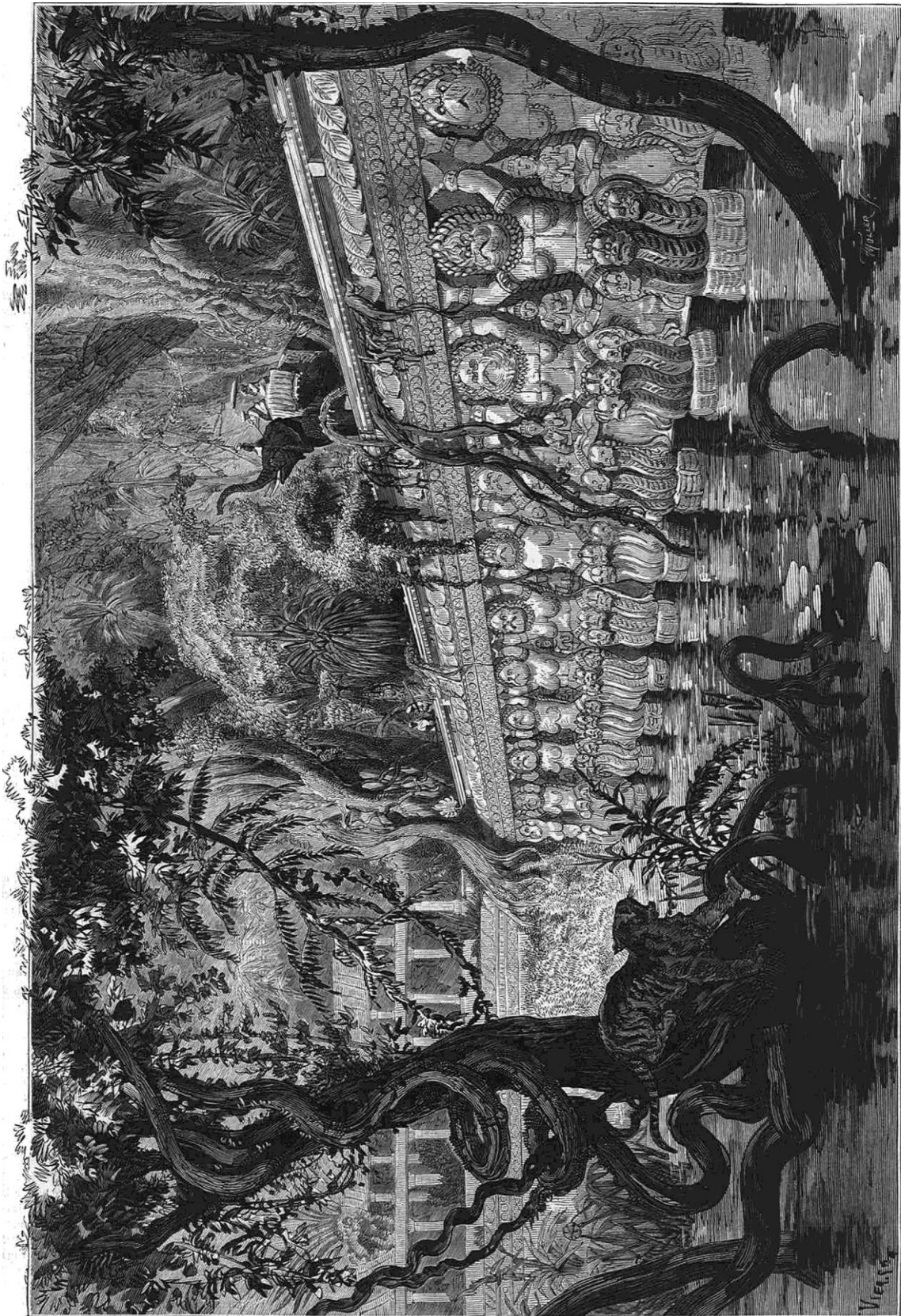
un travail scientifique<sup>32</sup>. Plusieurs de ces planches offrent certes des gros plans de certains objets conservés à Compiègne, reproduits sur un fonds neutre. Dans la plupart, cependant, les représentations d'œuvres d'art sont encadrées d'une végétation luxuriante dans laquelle évoluent des personnages plus ou moins nombreux, Français ou indigènes.

L'attention des lecteurs est attirée par des scènes pittoresques – telle cette « Vue des grandes chaussées qui conduisent au monument de Pontéay Pracan », dans laquelle Delaporte a réussi à intégrer un tigre à la gueule grande ouverte et un groupe de personnages monté sur un éléphant domestiqué –, ou qui dépeignent les grandes difficultés rencontrées par les explorateurs pour accéder à leurs chantiers de fouilles – telle cette scène non légendée<sup>33</sup>, où les hommes de corvée apparaissent occupés à tailler un chemin, sous la surveillance d'un des collaborateurs de Delaporte, tandis qu'un autre, assis à califourchon sur le toit d'un édifice en ruine croque la vue qui se présente à lui.

---

<sup>32</sup> Pour construire ce commentaire, je m'appuie sur les planches présentes dans le *Voyage au Cambodge*, publié chez Delagrave en 1880. Au moment où Louis Delaporte fait éditer son ouvrage, la plupart des gravures avaient déjà été imprimées au moins une fois, en accompagnement de l'article composé pour la *Revue des deux mondes*.

<sup>33</sup> *Voyage au Cambodge : l'architecture khmer*, Paris, C. Delagrave, 1880.



LE CAMBODGE. — Mission de M. Delaporte. — Vue des grandes chaussées qui conduisent au monument de Pontey Pracan. — (Dessin de M. Vierge, d'après le croquis d'un officier de l'expédition.)

« Vue des grandes chaussées qui conduisent au monument de Pontey Pracan ». (Source : *Le Monde illustré*)





Dégagement de l'accès d'un chantier de fouilles et réalisation de croquis. (Source : L. Delaporte, *Voyage au Cambodge...*, p. 101)

Les reproductions de l'architecture et de la statuaire observées par la mission de 1873 n'en sont pas moins très exactes, et aussi détaillées que possible, mais elles ne sont encore que secondaires. Même lorsque monument ou pierre y figurent de manière isolée, le lecteur est davantage saisi par le contexte – l'état de décrépitude du site – que par la beauté ou le génie de leur exécution. Ce n'est que plus tard que Louis Delaporte peut mettre l'accent sur ce dernier aspect. Alors qu'il a commencé à diffuser les croquis réalisés durant son voyage scientifique dès avant l'ouverture du Musée khmer, il n'entreprend de travailler à l'établissement des vues restituées des monuments khmers que dans les premiers mois de 1875.

Ces dessins de grande dimension – généralement deux fois plus longs ou plus hauts que les autres productions graphiques – lui permettent de présenter ce qu'il lui est impossible de réaliser immédiatement à Compiègne. Partant des plans et relevés exécutés durant ses missions scientifiques, les complétant en s'inspirant de monuments mieux conservés, Louis Delaporte donne à voir l'apparence originelle des différents sites qu'il a visités. Pour accentuer le réalisme de ces images, il n'hésite pas à les agrémenter de détails semblables à ceux que présentaient ses gravures, en prenant soin de les transposer à l'époque supposée à laquelle chaque monument avait été bâti.

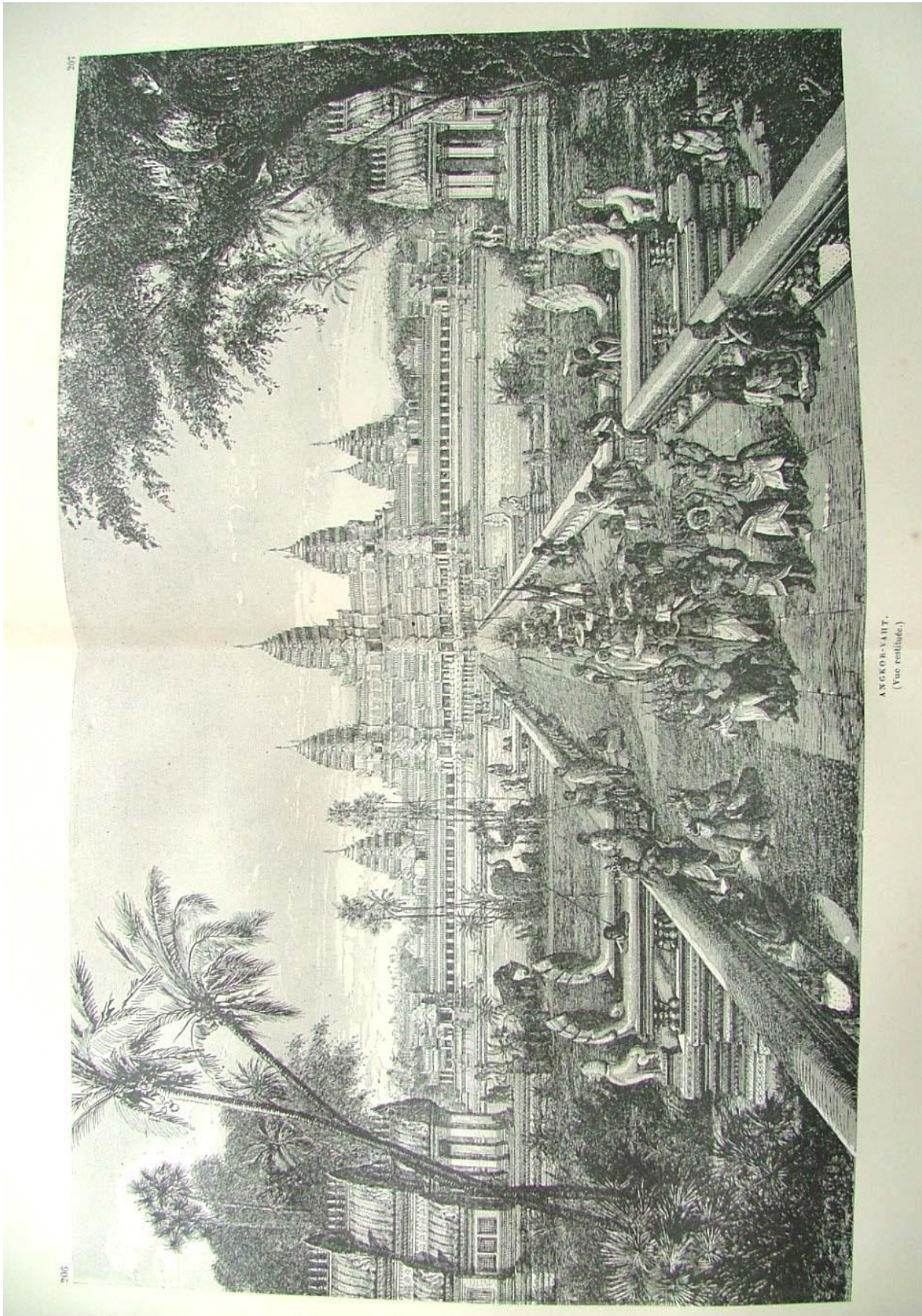
Ainsi composées, les vues reconstituées par Delaporte présentent un aspect saisissant. Sur un fond de jungle luxuriante mais clairement maîtrisée se détache un édifice soigné, à la décoration parfaitement détaillée, devant lequel évoluent en général de riches processions. Louis Delaporte soigne les moindres détails : le style dans lequel sont traités les groupes prenant part aux cortèges s'inspire de celui des bas-reliefs du Musée khmer, les plans resserrés soulignent la finesse d'exécution des sculptures. Les esquisses conservées au sein de ses papiers personnels montrent enfin que la plupart de ces images étaient colorées, au crayon ou à l'aquarelle, afin de reproduire les « riches effets polychromes »<sup>34</sup> créés par l'utilisation, pour un même bâtiment, de plusieurs types de pierre : brique « rouge franc », grès « gris pâle ou fauve », et « bien-hoa d'une couleur de rouille sombre »<sup>35</sup>.

---

<sup>34</sup> L. Delaporte, *Voyage au Cambodge*, p. 264

<sup>35</sup> Ibid, p. 264. Le dernier type de pierre est décrit par Louis Delaporte, dans le même ouvrage, comme une « concrétion grossière d'argile et de fer », et tire son nom de la ville de Bien-Hoa, au Vietnam.





Exemple de vue reconstituée : Angkor Vat. (Source : L. Delaporte : *Voyage au Cambodge...*, p. 206-07)

Recourir à ces artifices est, selon Louis Delaporte, le meilleur moyen pour que le public prenne conscience de l'importance de l'art khmer. Quelle que soit leur valeur, les pièces exposées au Musée khmer perdent à être comparées aux œuvres de la Grèce antique, qu'on imagine alors leurs contemporaines. Les représentations exactes des ruines visitées par Delaporte et ses collaborateurs attirent plus par leur pittoresque que par leur beauté. Les reconstitutions, même si elles comprennent une part d'invention, montrent au contraire ce que pouvait être la civilisation de l'ancien Cambodge à son apogée. En donnant une idée de la grandeur initiale des monuments khmers, et de la richesse de leur décoration, Delaporte espère captiver les Français bien plus qu'en leur présentant une suite de fragments plus ou moins bien conservés.

L'Exposition universelle de 1878 a permis à Louis Delaporte d'appliquer pour la première fois sa théorie à la présentation des objets d'art dont il a la charge.

Le point crucial du projet de reconstruction de la porte nord-est d'Angkor Thom était la taille du modèle qui devait figurer dans la salle des Missions scientifiques. Lorsque le ministère de l'Instruction publique lui annonça que la présence des exposants allemands empêchait l'établissement de la structure initialement prévue, Louis Delaporte ne propose pas immédiatement d'utiliser le spécimen préparatoire sur lequel travaillait Émile Soldi. Il suggéra au contraire de faire réaliser une toile, qui serait exposée à la place de la porte au sein du palais du Champ de Mars, et créerait approximativement le même effet, pour un encombrement presque nul. Face au refus de l'administration<sup>36</sup>, Delaporte décida de concentrer son activité sur la réalisation du second groupe qu'il voulait faire figurer parmi les résultats de sa mission de 1873. Pour impressionner les visiteurs, les géants soutenant le nâga voient ainsi leur nombre augmenter, passant, grâce à l'aide des mouleurs de l'École des beaux-arts, de deux à trois.

Le succès d'estime de l'Exposition universelle prouve à Louis Delaporte qu'il s'est engagé dans la bonne direction. En 1884, lorsque lui sont attribués des locaux dans l'aile de Passy du palais du Trocadéro, il décide donc de mettre en place une exposition assez

différente de celle de son premier musée, et de faire reposer sa muséographie sur l'idée que chaque salle doit impressionner le public qui y évolue.

En 1886, Louis Delaporte compte déjà proposer aux visiteurs les reconstitutions de grande taille de deux éléments constitutifs des temples khmers, installées au premier étage du musée : d'un côté, une galerie, décorée aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur, et, de l'autre, un massif d'entrée précédé d'une amorce d'allée. Deux ans plus tard, à la suite de la mission dirigée par Lucien Fournereau, Louis Delaporte dispose des éléments permettant la construction de quatre pièces d'une importance équivalente à celle de la porte qu'il voulait faire figurer à l'Exposition universelle de 1878. Comme il le raconte dans une lettre du 20 juillet 1888<sup>37</sup>, les quatre-vingt-deux caisses constituées par son collaborateur contiennent, entre autres, les moulages de deux ensembles d'architecture pris sur le site d'Angkor Vat, d'une hauteur totale de dix à douze mètres, et un autre culminant à cinq mètres.

Jusqu'en 1900, Louis Delaporte poursuit dans cette voie. Il travaille à compléter les premières reproductions qui figurent au catalogue de son nouveau musée. À la fin du mois de juin 1894, la galerie installée en 1886 se voit ainsi dotée d'un fronton moulé sur le site d'Angkor Vat. Delaporte se lance par ailleurs dans des reconstitutions de plus en plus impressionnantes. Un courrier qu'il adresse au directeur des Beaux-Arts, le 1<sup>er</sup> juillet 1894, pour le renseigner sur les dernières modifications survenues dans les locaux qui lui ont été alloués<sup>38</sup>, évoque ainsi l'achèvement de la construction d'une « tourelle de Baïon ». Composée sans doute de certains moulages rapportés par Lucien Fournereau, cette pièce comprenait, à son entrée, « un portique en trois parties surmonté d'un ensemble de quatre frontons étagés », et était suffisamment grande pour que Delaporte puisse envisager d'y placer une statue.

---

<sup>36</sup> Cf. cette phrase, extraite d'une lettre d'Hélène Delaporte, datée du 13 mars 1878 : « Ce projet [de la porte d'Angkor Vat], dont la réalisation nous paraissait si certaine, est maintenant complètement abandonné. On ne veut même pas entendre parler d'une toile. ». (Arch. fam. corresp.)

<sup>37</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>38</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.



LE MUSÉE INDO-CHINOIS  
ANTIQUITÉS CAMBODGIENNES EXPOSÉES AU PALAIS DU TROCADÉRO

Pl. 37



Armand Guérinet, éditeur, 140, Faub. St-Martin, Paris

Temple de Bayou. Façade postérieure.

Photo permettant de donner une idée de la taille des ensembles exposés au Musée indochinois du Trocadéro. (Source : Armand Guérinet éd., *Le musée indochinois...*)

Dans sa correspondance personnelle, et dans les courriers dressés régulièrement à la direction des Beaux-Arts, Louis Delaporte n'évoque jamais les travaux d'appropriations qui ont dû avoir lieu avant l'organisation des pièces isolées et le montage des premiers grands ensembles. Il est donc difficile de savoir si le musée ouvert au Trocadéro comportait l'ensemble des éléments suggérés par Louis de Ronchaud, et notamment si les parties reliant les deux étages reproduisaient «une terrasse et un escalier cambodgien»<sup>39</sup>.

Toutefois, tout est fait pour que les pièces exposées apparaissent le plus réelles et le plus impressionnantes possible. Certaines photos du Musée indochinois du Trocadéro, montrent que ses murs sont recouverts de tentures noires, permettant aux objets recueillis et installés par Louis Delaporte de mieux se détacher. Les monuments reconstitués sont par ailleurs le plus souvent composés exclusivement de moulages. Au sortir des ateliers de reproduction, ils étaient donc de couleur parfaitement neutre. Avant de les installer à leur place définitive au sein de son musée, Louis Delaporte les a confiés à une équipe de peintres, pour leur « mise en couleur »<sup>40</sup>. Le même traitement est appliqué aux morceaux destinés à compléter les ensembles originaux incomplets, de manière à ce que le public ait réellement l'impression de se trouver en face d'originaux.

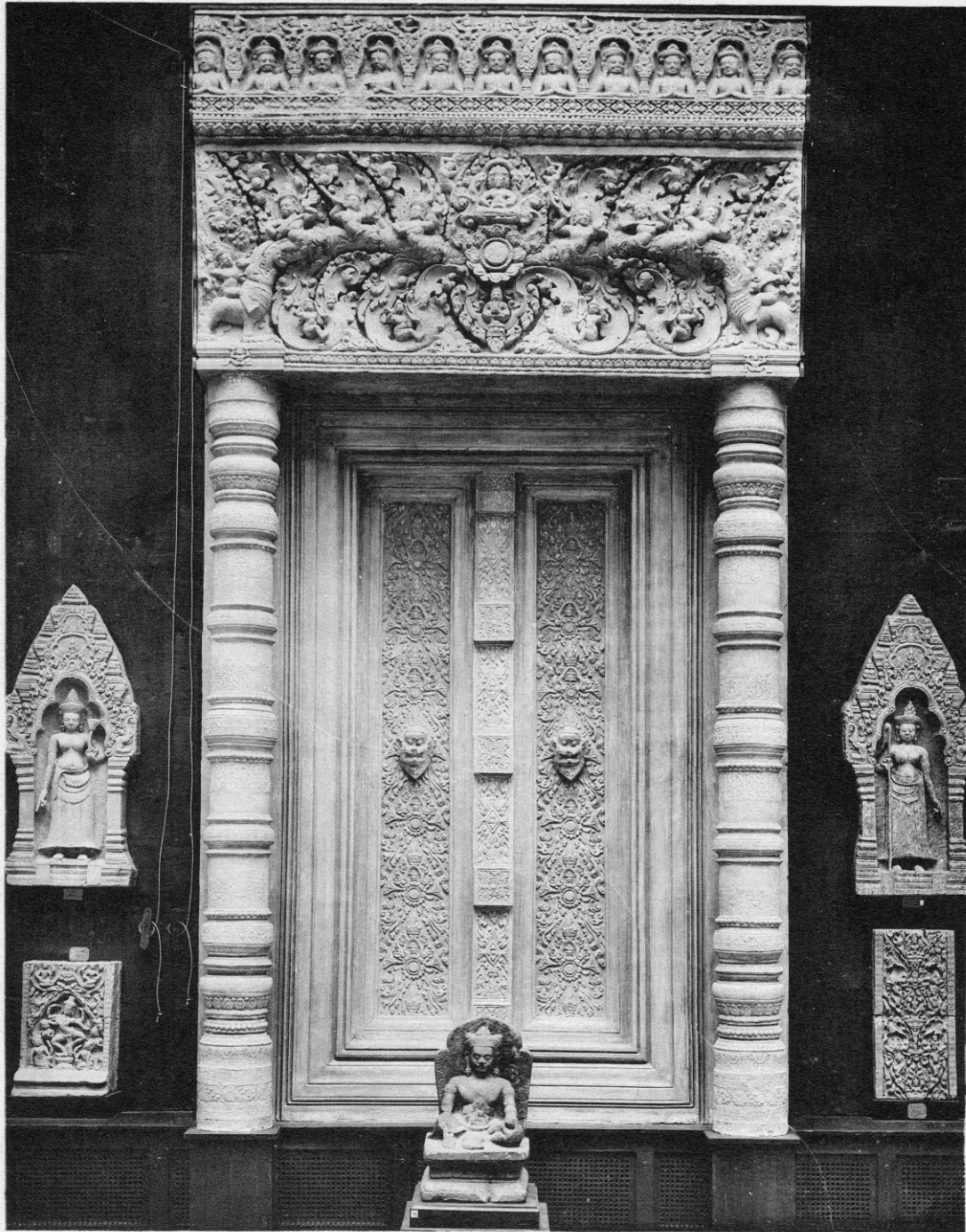
---

<sup>39</sup> Projet formulé par Louis de Ronchaud. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>40</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, le 26 juillet 1886. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

LE MUSÉE INDO-CHINOIS  
ANTIQUITÉS CAMBODGIENNES EXPOSÉES AU PALAIS DU TROCADÉRO

Pl. 51



Armand Guérinet, éditeur, 140, Faub. St-Martin, Paris

Bakou ou Prach--Kou. Fausse porte, IX<sup>e</sup> siècle.

Photo mettant en évidence le fond noir du Musée indochinois du Trocadéro. (Source : Armand Guérinet éd., *Le musée indochinois...*)



## 2. Exprimer sa spécificité

Lorsque les collections réunies par Louis Delaporte et ses collaborateurs sont installées définitivement au palais du Trocadéro, elles doivent en partager les locaux avec deux autres institutions : le musée d'Ethnographie et celui de Sculpture comparée<sup>41</sup>.

Les rapports entre les directions de ces trois établissements semblent cordiaux. Le directeur du musée de Sculpture comparée offre ainsi à Delaporte, par deux fois, une aide appréciable. Dans le courant de l'année 1889, il prête ainsi son concours à l'installation des œuvres issues de la mission de Lucien Fournereau. Le courrier dans lequel Louis Delaporte mentionne cette participation<sup>42</sup> ne précise pas la nature de cette aide, mais l'on peut supposer qu'il devait s'agir du prêt de mouleurs ou d'ouvriers chargés de déplacer et installer les pièces nouvelles. L'intervention a en tout cas été relativement importante, ou s'est répétée plusieurs fois, car Delaporte estime qu'elle lui a évité une dépense de plusieurs milliers de francs. Huit ans plus tard, le même établissement soutiendra la demande du Musée khmer d'annexer à ses espaces d'exposition une travée du sous-sol ouest du Trocadéro.

Le musée d'Ethnographie a, quant à lui, des rapports plus fréquents, mais moins directs, avec l'institution dirigée par Louis Delaporte. Son personnel assure en effet très souvent la réception et la conservation des objets d'art arrivés en l'absence de Louis Delaporte.

Malgré cette cohabitation facile, Louis Delaporte semble redouter le voisinage des deux autres musées. Les collections conservées par chacun d'entre eux présentent en effet des points communs avec les siennes.

Ainsi, le musée de Sculpture comparée expose également des moulages effectués sur des monuments considérés comme chefs d'œuvre de l'art français. Louis Delaporte craint que les statues et fragments d'architecture recueillis au cours de ses deux missions ne souffrent de la comparaison avec les pièces exposées dans l'autre aile du palais du Trocadéro. Les sections consacrées au Moyen Âge présentent en effet, selon lui, « des portails entiers de cathédrale »<sup>43</sup>. Comparées à une telle exposition, les salles allouées au Musée khmer, dont le volume est à

---

<sup>41</sup> Aujourd'hui musée des Monuments français.

<sup>42</sup> Lettre adressée au directeur des Beaux-Arts, le 12 juin 1889. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>43</sup> Instructions rédigées à l'intention de Fournereau et Raffégaud, en prévision de leur mission de 1888. (Arch. fam. Chem. II)

peu près identique, risquent de paraître relativement vides. Louis Delaporte décide alors de ne plus compter uniquement sur la qualité d'exécution des œuvres d'art qu'il expose.

À partir de 1887, il demande ainsi à ses collaborateurs en Indochine de penser avant tout au volume que les ensembles saisis ou reproduits pourront occuper au sein du musée. Les instructions adressées à Lucien Fournereau et Sylvain Raffégaud développent très explicitement cette idée. Leur travail doit fournir à Louis Delaporte le parfait contrepoint aux « sections romanes, gothiques »<sup>44</sup> du musée de Sculpture comparée. Il s'agit pour les deux explorateurs d'effectuer le moulage complet de l'un des frontons de la tour principale d'Angkor Vat. Cette structure devra comprendre non seulement la pièce centrale, mais aussi les demi-frontons placés de chaque côté, les ornements de la frise située juste en dessous, et enfin ceux des parties hautes des piliers qui soutiennent l'ensemble. Louis Delaporte veut qu'une fois assemblée, adossée au mur du fond de la plus vaste des deux salles, elle domine l'espace entier de son musée.

Cependant, Fournereau et Raffégaud ne doivent pas consacrer l'intégralité de leur voyage scientifique à la réalisation de cette pièce. Les collections du Musée khmer ont encore besoin d'être complétées. Louis Delaporte n'exige plus que cette tâche soit effectuée avec autant de précision que précédemment. Si les éléments originaux ne sont pas facilement accessibles, il engage ses collaborateurs à reproduire d'autres parties du temple offrant une ornementation semblable. L'exactitude lui importe en réalité peu. Cette réalisation n'est pas destinée à être examinée de près, il s'agit surtout d'attirer le public en donnant aux visiteurs du musée une notion de la taille réelle des monuments khmers.

Si Louis Delaporte trouve des solutions pour affirmer l'importance de ses collections par rapport à celles du musée de Sculpture comparée, établir sa différence avec le musée d'Ethnographie est un peu plus complexe. Les différences entre les deux institutions semblent en effet très ténues.

Delaporte lui-même reconnaît que certains des objets qu'il conserve auraient leur place au sein de l'établissement dirigé par Théodore Hamy<sup>45</sup>. Dans l'un des bilans qu'il adresse au directeur des Beaux-Arts, le 15 août 1890<sup>46</sup>, il indique ainsi que, un peu auparavant, Hamy a

---

<sup>44</sup> Instructions rédigées à l'intention de Fournereau et Raffégaud, en prévision de leur mission de 1888. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>45</sup> Théodore Hamy (1842-1908), fondateur du musée d'Ethnographie du Trocadéro.

<sup>46</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

demandé à pouvoir faire mouler plusieurs pièces du Musée khmer, qui « intéressaient spécialement l’Ethnographie ». Le même courrier fait état d’une confusion qui reflète bien la nature indéfinie que l’on attribuait aux moulages et originaux rapportés par les explorations de la péninsule indochinoise. Quelques paragraphes avant d’évoquer les échanges qui s’étaient établis entre lui et Théodore Hamy, Louis Delaporte demande à nouveau qu’on lui accorde la permission de reproduire les huit bas-reliefs recueillis par Étienne Aymonier à Angkor Vat. Il pense que ces derniers se trouvent dans les magasins du musée d’Ethnographie. Cela a été le cas, semble-t-il, au début de l’année 1890, comme l’atteste une lettre de la direction des Beaux-Arts, datée du 30 avril<sup>47</sup>. Cependant, au mois de mai, ces morceaux sont finalement attribués au musée Guimet, institution très semblable à celle dirigée par Delaporte.

Pour se démarquer du musée d’Ethnographie, Louis Delaporte doit donc préciser les objectifs de son entreprise. Après avoir achevé l’installation des collections issues des missions qu’il a dirigées ou commanditées avant 1882, il commence par opérer un recentrage. Les trois collaborateurs du Musée khmer qui retournent sur les chantiers de fouilles ouverts par Louis Delaporte, Lucien Fournereau, Sylvain Raffegeaud et Urbain Basset, ont pour instructions d’axer leurs recherches sur l’architecture de l’ancien Cambodge. La statuaire passe progressivement au second plan, même si des spécimens continuent à rentrer au catalogue de l’institution. Delaporte concentre ses efforts sur la réunion d’un corpus permettant de renseigner l’évolution de la construction et de la décoration civiles et religieuses. Inscriptions et stèles ornées sont dorénavant présentes non plus pour livrer un témoignage de modes de vie passés, mais parce qu’elles permettent de dater les monuments dont elles proviennent.

L’accent mis sur l’architecture se ressent dans l’organisation que Louis Delaporte donne à son institution. Il constitue une raison supplémentaire de réserver une place de choix aux reconstructions plus ou moins importantes de portions des ruines visitées par Delaporte et ses collaborateurs. Il joue peut-être aussi un rôle dans la manière dont Louis Delaporte reconstitue ces ensembles. Ainsi, on peut supposer que le mélange de fragments moulés sur différents sites ne lui pose aucun problème, parce qu’il désire montrer au public un monument-type, disposant de l’ensemble des caractéristiques de l’architecture khmère à une époque donnée, comme dans les vues reconstituées qu’il dessinait.

---

<sup>47</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

Ce recentrage du domaine que le Musée khmer documente va s'accompagner de deux agrandissements des collections. Elles achèveront de clarifier la définition de l'institution dirigée par Delaporte.

Le premier se fonde sur une idée assez ancienne. En 1876, Louis Delaporte avait proposé au ministère de l'Instruction publique un projet de mission d'étude des monuments religieux du Nord et de la côte nord-est de l'Inde. Ce voyage n'aurait pas donné lieu à des prélèvements ou moulages d'objets d'art, mais aurait permis à Delaporte de recueillir des documents sur les productions artistiques d'une aire culturelle qui utilisait des symboles semblables à ceux qu'il avait relevés au Cambodge. Après l'avoir quelque peu délaissée pendant l'organisation du musée de Compiègne, Louis Delaporte développe à nouveau, au retour de sa seconde mission, l'idée d'enrichir son travail par la comparaison avec des objets issus de civilisations proches de celle de l'ancien Cambodge. Il commence à envisager de lui donner des développements concrets. Lors de sa visite à l'Exposition coloniale d'Amsterdam, en 1883, il réfléchit ainsi à acquérir une tête de lion en bronze provenant de l'île de Java<sup>48</sup>. Ce n'est toutefois que dans le début des années 1890 que Louis Delaporte va pouvoir véritablement concrétiser son projet. En 1890, le Résident de France à Tourane lui offre quatre bas-reliefs, représentant la production artistique d'une région très proche de celle dont sont issues les collections conservées au Musée khmer : le royaume de Champa, qui se situait dans la partie centrale de l'actuel Vietnam. La zone géographique dans laquelle Louis Delaporte envisage de circonscrire son étude s'élargit donc légèrement. Cet accroissement a une conséquence très visible : c'est à partir de 1890 que le nom de « Musée indochinois » s'impose pour l'institution dirigée par Delaporte.

Le second élargissement, concernant cette fois la nature des objets conservés au sein du Musée indochinois, va avoir plus de conséquences sur l'organisation des œuvres d'art réunies par Louis Delaporte au Trocadéro. Le catalogue dressé par Edme de Croizier en 1875 faisait déjà figurer, aux côtés des originaux et moulages issus de la mission de 1873, quelques documents de nature différente : une carte et dix-sept photographies. La double gravure publiée après l'ouverture au public de la salle des Colonnes montre que les photos et plans, s'ils étaient bien exposés, recevaient exactement le même traitement que les autres pièces de l'exposition. Louis Delaporte ne leur accordait pas de place particulière. Ils figuraient sur les bas-côtés, à un emplacement similaire à celui des bas-reliefs. Il est probable que, dans les

---

<sup>48</sup> Informations contenues dans une lettre datée du 7 août 1883. (Arch. fam. corresp.) La transaction n'aura toutefois pas lieu, Louis Delaporte ne disposant pas des 1 600 F demandés pour la statue.

premières années d'existence du musée du Trocadéro, le statut des photographies, cartes et dessins techniques ne fut pas véritablement modifié. Leur nombre se trouva sans doute accru – durant l'Exposition universelle de 1878, Delaporte exposa ainsi douze plans ou vues de différents monuments –, et ils commencèrent à être considérés comme de véritables œuvres d'art – Lucien Fournereau présenta plusieurs reconstitutions aquarellées au Salon de 1889. Louis Delaporte, toutefois, ne semble pas avoir envisagé de les constituer en un ensemble cohérent, indépendant mais complémentaire de son exposition principale, avant les travaux qu'il fait réaliser en prévision de l'Exposition universelle de 1900.

Le 6 mars 1896<sup>49</sup>, Delaporte présente au directeur des Beaux-Arts le projet de ce qu'il considère comme l'état final de son musée. Celui-ci ne pourra être obtenu qu'après le financement d'une dernière mission, que Louis Delaporte voudrait voir confiée à Urbain Basset. Basset devra, en plus de recueillir les derniers moulages qui manquent aux collections du Musée indochinois, compléter les ensembles de documents graphiques. Une fois qu'il aura reçu ces nouveaux renseignements, Delaporte achèvera les reconstitutions sur lesquelles il travaille depuis 1875. Ces dessins concerneraient surtout les monuments que leur état de ruine rend, selon Delaporte, impossibles à apprécier. Comme dans le *Voyage au Cambodge*, Louis Delaporte entend présenter ces édifices au moment de leur apogée. Il ne compte pas, toutefois, offrir aux visiteurs uniquement des vues idéalisées. Au contraire, il prévoit de placer, en regard, plusieurs rappels de la réalité des édifices visités par lui et ses collaborateurs. Il s'agira à la fois d'un ensemble de plans, élévations et relevés, destinés à donner une idée des dimensions réelles des différents sites, et surtout de plusieurs photographies figurant les mieux conservés de ces monuments.

Louis Delaporte veut placer ce groupe de documents à l'entrée de son musée, lui donnant la charge d'introduire les visiteurs à l'art khmer. L'objectif est sans doute de permettre au public, lorsqu'il le désire, de se reporter à l'exposition de l'entrée pour trouver la situation géographique de l'un des éléments de la collection principale, ou découvrir son aspect originel ou actuel. Louis Delaporte poursuivra, après le tournant du siècle, dans cette volonté d'offrir une présentation globale de l'architecture et de l'ornementation des édifices de la péninsule indochinoise. Dans les trente dernières années de son existence, le Musée indochinois du Trocadéro comportera en effet également une bibliothèque, axée sur l'histoire de l'art et l'histoire de la péninsule indochinoise<sup>50</sup>.

---

<sup>49</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>50</sup> Voir p. 427 et suivantes.

## **D. LE MUSÉE INDOCHINOIS DU TROCADÉRO : UN CHANTIER PERMANENT**

Les réorganisations successives que Louis Delaporte fait subir à ses collections entraînent des campagnes de travaux très fréquentes. Ainsi, sur les seize années qui séparent l'installation effective au Trocadéro du Musée indochinois de l'Exposition universelle de 1900, huit sont occupées par des modifications plus ou moins importantes.

### 1. Un atelier au milieu du musée

Comme c'était le cas au Musée khmer de Compiègne, une partie des espaces alloués à Louis Delaporte au Trocadéro devait être consacrée aux opérations à mener sur les pièces nouvellement arrivées. Il n'est pas certain, lorsque l'on parcourt les documents officiels, que Delaporte ait pu, après 1884, conserver la jouissance de la partie du sous-sol du palais où avaient été déposés le modèle de la porte d'Angkor Vat et le groupe des géants, après la fermeture de l'Exposition universelle de 1878. Au contraire, il semble que chaque envoi un peu important ait entraîné une fermeture, partielle ou totale, du musée. Le 27 mai 1889<sup>51</sup>, Louis Delaporte annonce ainsi que son institution sera à nouveau accessible au public le 1<sup>er</sup> juin. Cela coïncide avec l'installation des objets rapportés par Lucien Fournereau et la préparation de l'Exposition universelle. Trois ans plus tard, dans le courant de l'année 1892, trente-deux caisses constituées par Sylvain Raffegaud arrivent au Musée indochinois. Le 31 décembre 1893<sup>52</sup>, Delaporte annonce au directeur des Beaux-Arts qu'il pense être en mesure d'ouvrir à nouveau l'une de ses deux salles pour l'été de l'année suivante.

Ces mentions assez fréquentes de réouverture donnent à penser que Louis Delaporte effectuait l'ensemble du travail d'exécution, de réparation et d'assemblage des moulages à l'intérieur même des salles où les objets concernés allaient être exposés. La direction des Beaux-Arts laisse persister cette situation, et Louis Delaporte attendra deux ans pour qu'on lui accorde le droit de s'approprier l'une des travées du sous-sol ouest du Trocadéro, en 1899.

---

<sup>51</sup> Lettre adressée au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>52</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

Delaporte lui-même ne facilite pas le désencombrement de son musée. Il exige ainsi que la réalisation des copies demandées par d'autres institutions, ou d'autres départements ministériels, soit effectuée dans son institution.

Pour l'Exposition universelle de 1889, le ministère de la Marine et des Colonies se propose de reconstituer, dans le pavillon du Cambodge, certains des ensembles exposés au Musée indochinois. Les pièces à dupliquer sont d'une taille conséquente. Une note rédigée par Louis Delaporte, transmise au département des Beaux-Arts le 29 janvier 1889<sup>53</sup>, en donne la liste. Les quatre oeuvres proviennent d'Angkor Vat, les trois premières ayant été moulées durant la mission de Lucien Fournereau, en 1887. Il s'agit tout d'abord de deux grands ensembles. Le premier correspond au fronton triple considéré par Louis Delaporte comme la pièce maîtresse de son exposition. Il mesure 8 m sur 11,45 m, et il est composé de deux cent quatorze pièces. Le second provient de l'angle de la tour centrale de l'édifice, mesure 4 m sur 11,25 m, et comporte quarante-cinq morceaux. La troisième œuvre, plus petite, mesure néanmoins 3 m sur 3,20 m, et se compose de douze pièces. Il s'agit d'une partie du soubassement et de l'une des colonnes de la terrasse en croix. En dernier lieu, la Marine souhaite copier l'empreinte du pied de Bouddha, moulage en dix-sept morceaux.

La solution la plus simple aurait été de permettre au ministère d'emprunter, en une ou plusieurs fois, les moules rapportés d'Indochine, afin qu'il puisse faire exécuter de nouveaux moulages dans l'atelier de son choix. Cependant, Louis Delaporte suggère à la direction des Beaux-Arts d'adresser à la Marine des consignes très strictes. Les épreuves réalisées à partir des moules venus du Musée indochinois resteront propriété des Beaux-Arts, donc du musée. Si les deux plus importants ensembles sont assemblés pendant l'Exposition universelle d'une manière jugée satisfaisante par Delaporte, ils devront être démontés et apportés au Trocadéro, afin qu'il puisse les utiliser s'il en a besoin. Ces deux premières remarques sont destinées avant tout à protéger la spécificité des collections du Musée indochinois. Personne n'avait en effet vu les pièces rapportées par Lucien Fournereau, avant que le ministère de la Marine n'en commande des reproductions. En les laissant exposer hors du Musée indochinois, Louis Delaporte perd l'exclusivité de deux cent quatre-vingt-huit fragments d'architecture sur le total de six cent trente issus de la mission de 1888. Delaporte cherche également, en réglementant le travail des ouvriers du ministère de la Marine, à protéger l'intégrité de ses moules. Pour leur éviter de subir les chocs d'un éventuel transport, il interdit que tout objet appartenant au musée sorte de l'enceinte du Trocadéro. Il exige en conséquence que les

mouleurs extérieurs à son institution travaillent dans un espace qu'il aura choisi, où il pourra exercer une surveillance constante.

## 2. Fermetures ponctuelles du Musée indochinois

Dans de telles circonstances, il n'est pas étonnant que Louis Delaporte ait préféré interdire, ponctuellement, l'accès du Musée indochinois au public.

La demande formulée par le ministère de la Marine, au début de l'année 1889, est exceptionnelle. Les archives du Musée indochinois ne conservent en effet pas d'autres exemples de reproductions d'une telle ampleur – il s'agissait de copier plus de la moitié des moulages effectués lors d'un voyage scientifique –, ni qui aient dû être faites en aussi peu de temps. Dans la note qu'il envoie à la direction des Beaux-Arts le 29 janvier 1889<sup>54</sup>, Louis Delaporte demande ainsi que les ouvriers aient terminé leur travail avant le 1<sup>er</sup> mars.

Cependant, les opérations de moulage et d'assemblage des ensembles exposés au Musée indochinois génèrent elles-mêmes suffisamment de désordre pour rendre parfois impossible l'ouverture des salles. Louis Delaporte procède en effet au montage des pièces à l'intérieur des salles d'exposition.

Avant d'expédier leurs caisses vers la France, les collaborateurs de Delaporte prennent soin de numéroter les différents fragments moulés sur un même morceau d'architecture. Arrivés à Paris, ces moules servent, après une possible réfection s'ils ont subi des avaries pendant le voyage, à tirer des épreuves sur lesquelles les mouleurs reportent les chiffres ou lettres initiaux. Louis Delaporte fait par la suite apporter les moulages près de l'endroit où il compte les installer, et, le plus souvent avec l'aide de celui qui a dirigé le travail sur le chantier de fouilles, il les place sur le sol « de manière à figurer les ensembles »<sup>55</sup>. Cette première étape permet de se rendre compte des défauts éventuels – manques, brisure subie par certains morceaux pendant leur transport – et d'effectuer le catalogage de la totalité des morceaux. Le montage, effectué par la suite, se révèle l'étape la plus complexe. Il peut exiger l'intervention de corps de métier supplémentaires, charpentiers notamment, auxquels il est fait appel lorsqu'un ensemble nécessite d'être solidifié. Les constructions en trois dimensions,

---

<sup>53</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>54</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>55</sup> Note du 29 janvier 1889. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)



telles que la reproduction de la galerie que Louis Delaporte fait figurer au Musée indochinois dès 1886, sont effectivement composées de moulages greffés sur une armature en bois.

Le plus souvent, l'assemblage fait l'objet de nombreuses hésitations. En mars 1893, Louis Delaporte s'occupe de monter la reproduction d'une tourelle du Baïon, rapportée par la mission de 1888. Il pense d'abord procéder en deux temps, et ne s'occuper que d'une moitié avant la réouverture du Musée indochinois. Après réflexion, il lui apparaît plus facile, et moins coûteux, de monter l'intégralité de l'ensemble en une seule fois. En effet, de cette manière, l'échafaudage nécessaire n'est mis en place qu'une fois, et les raccords entre les différentes parties seront plus aisés à établir<sup>56</sup>.

Ces incertitudes peuvent parfois durer assez longtemps, et les pièces exposées demeurer incomplètes. Le 7 décembre 1887<sup>57</sup>, Amédée Delaporte rapporte à son frère, alors absent de Paris, l'examen qu'il a fait au Musée indochinois, en suivant ses consignes. Louis Delaporte souhaitait prendre l'exacte mesure des manques affectant l'une des pièces de sa collection<sup>58</sup>. Selon la description donnée par Amédée, le montage actuel de la statue fait apparaître des dissemblances entre deux éléments qui devraient en temps normal se ressembler parfaitement. Cela laisse donc à penser qu'un morceau qui pour l'instant fait défaut devrait s'insérer entre les deux. À cela s'ajoute l'absence, très visible, d'une dernière partie importante de cet objet. Louis Delaporte ne compte pas résoudre seul ces problèmes. Les mesures prises par Amédée Delaporte seront envoyées à Lucien Fournereau, qui quittera Saïgon le 17 décembre 1887. L'explorateur sera chargé de comparer le croquis établi par Amédée Delaporte à la statue originale, afin d'identifier précisément les nouveaux moulages à réaliser pour achever l'assemblage de la copie exposée au Musée indochinois.

### 3. Le Musée indochinois, lieu de passage

La cohabitation, dans l'aile de Passy, du musée organisé par Louis Delaporte et du dépôt des moules de l'École des Beaux-arts encourage un peu plus le désordre ambiant de cette partie du palais du Trocadéro.

---

<sup>56</sup> Informations contenues dans une lettre du 13 mai 1893, adressée au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>57</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>58</sup> Le courrier rédigé par Amédée Delaporte ne contient pas de description de l'objet en question, et le croquis qui l'accompagnait n'a pas été retrouvé. La mention d'un corps humain et de plusieurs têtes laissent toutefois penser qu'il pourrait s'agir d'un Bouddha surmonté du nâga à sept têtes.

Jusqu'à ce que la direction des Beaux-Arts permette au Musée indochinois d'annexer l'une des travées du sous-sol communiquant directement avec son espace d'exposition, il n'existait en effet aucune séparation entre les deux institutions. Le magasin et l'atelier mis à la disposition des mouleurs des Beaux-Arts ne disposaient pas d'un accès réservé. Pour venir y travailler, les ouvriers devaient donc emprunter l'entrée principale et traverser les salles du Musée indochinois.

Ces allées et venues n'auraient pas gêné Louis Delaporte, si elles n'avaient eu lieu également lorsque ses collections étaient fermées au public. Pour répondre à l'absence des gardiens réclamés par Delaporte depuis la deuxième vague de travaux d'installation, en 1889, celui-ci interdisait l'accès à son institution lorsque lui-même ou ses collaborateurs étaient absents. Un trousseau de clés avait été confié aux mouleurs des Beaux-Arts, accompagné sans doute de la consigne de fermer derrière eux la porte d'entrée de cette partie du Trocadéro, lorsqu'ils travaillaient dans les niveaux inférieurs. Cependant, les mouleurs devaient souvent acheminer leurs matériaux à l'intérieur du palais, ou en sortir les modèles achevés. Pour faciliter leur travail, ils laissaient donc dégagée leur unique voie d'accès à l'extérieur. Les visiteurs passant devant le Trocadéro avaient tendance, dans ces circonstances, à croire le Musée indochinois accessible, et Louis Delaporte ne cessait de rapporter à son administration le désordre occasionné par ces rôdeurs.

## **CHAPITRE II. TYPOLOGIE DES OBJETS RAPPORTÉS PAR LES MISSIONS AUX RUINES KHMÈRES**

### **A. DÉTERMINATION DE LA NATURE DES OBJETS À PRÉLEVER**

#### 1. Les demandes extérieures

Dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les missions scientifiques destinées à explorer la péninsule indochinoise étaient le plus souvent polyvalentes. Les arrêtés rendus par le ministère de l'Instruction publique leur assignaient un objectif principal, généralement défini de manière très imprécise, autour duquel venaient se greffer des recherches secondaires.

Ces dernières pouvaient être déterminées, à l'avance, en raison de l'origine des fonds utilisés pour acheter le matériel et payer l'état-major du voyage. En 1873, c'est ainsi que, le Muséum d'Histoire naturelle ayant décidé d'ajouter au personnel scientifique dirigé par Louis Delaporte l'un de ses envoyés, le docteur Jullien, la mission rapporta quelques spécimens de la faune locale. Lors de la préparation de la mission de 1881, Delaporte annonce à Félix Faraut que, pour bénéficier d'une subvention plus importante de la part du ministère de l'Instruction publique, la mission devra s'occuper de recueillir des objets supplémentaires destinés à enrichir les collections du musée d'Ethnographie. Dans la même perspective, lorsque Lucien Fournereau demande à Delaporte des conseils pour que sa seconde demande de mission soit acceptée, ce dernier lui indique que la direction des Beaux-Arts n'acceptera son projet que s'il s'engage à rapporter des moulages à la gélatine<sup>1</sup>.

L'explorateur peut parfois lui-même s'assigner des objectifs très éloignés de ses domaines de recherche privilégiés. Ainsi, en 1881, Louis Delaporte accepte, pour rendre service à un ami de son frère Amédée, de récolter les orchidées que la mission viendrait à trouver. Delaporte a, il est vrai, accédé à cette requête uniquement parce que le gouverneur de Cochinchine a proposé d'attacher à son état-major un médecin, seul à disposer des connaissances nécessaires à une telle étude.

---

<sup>1</sup> Informations contenues dans une lettre datée du 2 juillet 1887. (Arch. fam. Chem. II)

2. Louis Delaporte, maître de ses choix

Même lorsqu'il est obligé d'obéir aux instructions du ministère de l'Instruction publique, Louis Delaporte garde néanmoins la haute main sur le choix des principaux résultats des voyages qu'il organise et commandite.

Le rapport de sa mission de 1873, publié au *Journal officiel* les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, le montre ainsi seul maître du choix des sujets qu'il fallait photographier ou mouler. De même, lors du dernier séjour de Delaporte au Cambodge, son rapatriement d'urgence le 26 décembre 1881 n'interrompt absolument pas les travaux entamés. Louis Delaporte avait en effet, quelques jours auparavant, fixé avec l'ensemble de son état-major les tâches qu'il désirait leur faire exécuter durant le reste du voyage.

Delaporte exercera le même contrôle sur les explorateurs travaillant pour le compte du Musée indochinois, à partir de 1887. Lucien Fournereau, Sylvain Raffegaud et Urbain Basset disposent certes d'une certaine marge de manœuvre. Indiquer à ses successeurs un unique chemin à suivre équivaldrait en effet à risquer de mettre en échec la totalité de la mission. Il est impossible à Louis Delaporte de savoir avec certitude si les sites sur lesquels il envoie les trois hommes sont aisément accessibles. Delaporte leur propose donc toujours le choix entre plusieurs itinéraires, et indique, quand cela est possible, les édifices dans lesquels ils peuvent trouver des pièces de remplacement, s'ils n'arrivent pas à reproduire l'objet expressément demandé par lui.

Cependant, Louis Delaporte prend soin à chaque occasion d'indiquer très précisément les morceaux d'architecture dont il a besoin pour compléter son musée. À partir de 1887, d'ailleurs, les découvertes de monuments inconnus par des collaborateurs du Musée indochinois se font beaucoup plus rares qu'auparavant. Leur objectif est avant tout de compléter les collections déjà exposées, et ils doivent pour cela respecter les consignes données par Louis Delaporte. Si ce dernier demande que lui soit rapporté un moulage de telle ou telle partie d'un monument, un autre type de document ne sera accepté qu'avec difficulté, quelle que soit la raison invoquée. En 1896, il affirme ainsi à Urbain Basset que ce n'est que « s'il [lui] était absolument impossible de mouler quelques unes des plus belles pièces »<sup>2</sup> que ce dernier pourra en prendre des photographies.

---

<sup>2</sup> Extrait des instructions rédigées à l'intention d'Urbain Basset. (Arch. fam. Chem. II)

## B. CARTES ET PLANS

### 1. Utilité

Chaque mission cherche en premier lieu à relever le plus précisément possible la topographie des régions qu'elle visite. Cette tâche a un objectif très pratique. Il s'agit en effet de trouver les voies d'accès les plus rapides et les moins accidentées, pour permettre la circulation aisée du matériel, à l'aller, et des originaux et moulages, au retour. Même si cela n'est pas un sujet prioritaire, à long terme, Louis Delaporte espère également que les cartes établies pendant l'ensemble des voyages dirigés par lui-même ou ses collaborateurs mettront en lumière les anciennes voies de circulation reliant l'ensemble des monuments du Cambodge.

Les renseignements géographiques que Delaporte demandait à ses collaborateurs de recueillir se concentrent surtout sur la reconnaissance précise de la situation des bâtiments sur un même site archéologique. Ils sont donc considérés, dans cette perspective, comme le complément des relevés et élévations, et relèvent plus du domaine du dessin technique que de la cartographie.

### 2. Utilisation faite par Louis Delaporte de ces documents

Au terme du voyage, les cartes et plans ne sont pas destinés à être conservés définitivement. Lors de l'organisation des résultats qui suit le retour de la mission à Paris, les croquis inédits sont mis au propre, afin de former une base correcte pour un travail futur<sup>3</sup>, et les informations supplémentaires recueillies sur des sites déjà explorés reportées sur des dessins préexistants.

Les plans publiés dans le dernier ouvrage de Louis Delaporte, *Les monuments du Cambodge*<sup>4</sup>, sont donc le fruit d'un long travail de compilation. Les archives personnelles de Delaporte conservent peu de traces des étapes intermédiaires, et des transformations qu'il faisait subir aux croquis qui lui étaient remis par ses collaborateurs. Celles-ci apparaissent, en filigrane, dans les instructions adressées à Lucien Fournereau, Sylvain Raffégeaud, et Urbain Basset. Au sein de ces ensembles, Louis Delaporte insère ainsi de nombreux dessins,

---

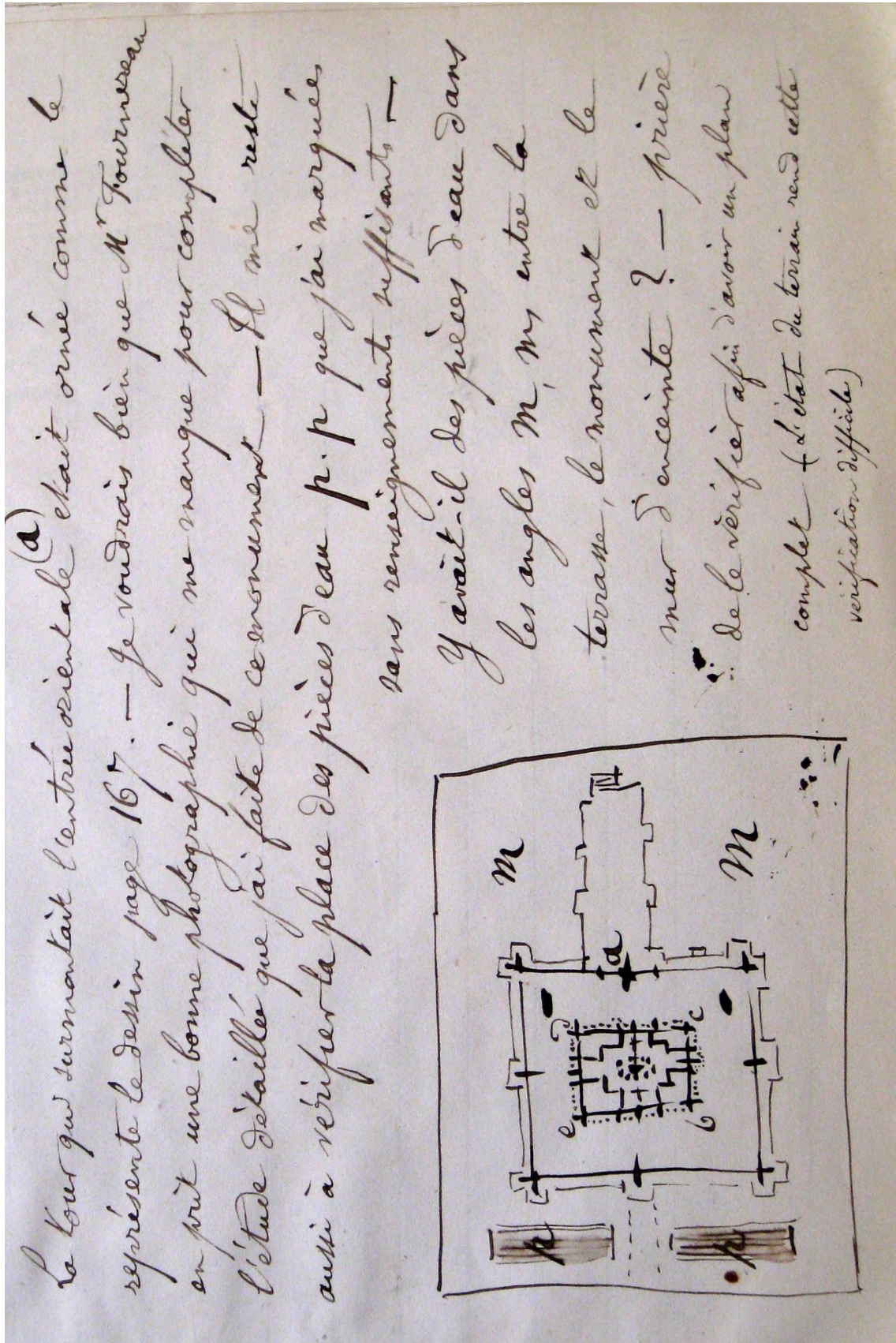
<sup>3</sup> Louis Delaporte procède de la même manière pour les dessins non techniques qu'il réalise durant ses missions.

## Typologie des objets rapportés par les missions aux ruines khmères

présentant l'état des connaissances concernant un site archéologique donné, et indiquant en regard quels renseignements complémentaires sont nécessaires.

---

<sup>4</sup> *Les monuments du Cambodge : études d'architecture khmère*, Paris, E. Leroux, 1924.



Dessin inséré par Louis Delaporte dans ses instructions : plan du Baïon, dans les instructions destinées à Lucien Fournereau pour sa mission de 1887-1888. (Arch. fam. Chem. II)



## C. NOTES MANUSCRITES

### 1. Une pratique généralisée

La plupart des explorateurs ayant œuvré pour le Musée khmer, puis pour le Musée indochinois, ont laissé des témoignages manuscrits de leur voyage. Louis Delaporte, en septembre 1873, indique ainsi à sa famille qu'il a commencé à rassembler des notes devant servir à la rédaction de plusieurs articles sur la mission qu'il vient d'entamer<sup>5</sup>. De chacun des voyages qu'il a dirigés a été conservé un itinéraire plus ou moins complet.

En 1888, au moment où Lucien Fournereau revient en France, Delaporte l'aide également à mettre en forme les observations qu'il a rédigées en vue de composer le rapport circonstancié demandé par le ministère de l'Instruction publique.

Cependant, la plus importante des fonctions remplies par les résultats manuscrits des missions d'étude aux ruines khmères n'est pas de garder une trace des événements du voyage.

### 2. Utilité de ces notes

Les archives personnelles de Louis Delaporte<sup>6</sup> comportent deux ensembles – l'un de la main de Félix Faraut, l'autre de Ghilardi, mouleur embauché pour la mission de 1881 – permettant d'appréhender l'utilisation faite par Delaporte des notes de ses collaborateurs.

Le premier ensemble comprend avant tout des remarques ethnographiques. Composé sans doute pendant les excursions que Félix Faraut a effectuées après le voyage de 1873, il s'attarde sur les pratiques observées par Faraut dans les villages où il a séjourné. Dessins à l'appui, ces entrées chronologiques décrivent des phénomènes tels que la pratique de la pêche dans le lac Tonlé Sap, ou l'institutionnalisation des jeux de hasard.

La rédaction des notes Félix Faraut se conforme aux recommandations données par Louis Delaporte dans deux courriers, datés des 19 et 31 décembre 1873<sup>7</sup>. Le futur directeur du Musée khmer de Compiègne lui conseille alors de noter des informations sur la totalité de ce qu'il observe au cours de son séjour aux ruines khmères. Ces renseignements doivent

---

<sup>5</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>6</sup> Arch. fam. Chem. II.



essentiellement avoir une nature très pratique. Les « description des lieux traversés, avec les noms : renseignements sur les populations les productions le commerce »<sup>8</sup> sont destinés à faciliter les opérations des missions suivantes, en enrichissant les connaissances concrètes des régions dans lesquelles elles vont évoluer. Les instructions rédigées par Louis Delaporte pour ses collaborateurs contiennent de nombreux exemples d'une telle utilisation. L'ensemble adressé à Lucien Fournereau et Sylvain Raffegeaud, en préparation de leur voyage de 1887, les met ainsi en garde et leur enjoint, pendant leurs fouilles, de penser à « faire battre un peu la brousse à cause des serpents qui sont nombreux, mais pas dangereux »<sup>9</sup>.

Cependant, Louis Delaporte utilise ces notes avant tout pour enrichir son propre travail. Les « incidents de voyage, et [...] scènes de mœurs, détails intimes » qu'il conseille à Félix Faraut de recueillir, le 19 décembre 1873, peuvent ainsi être mises à contribution pour la rédaction des articles assurant la publicité de son entreprise. Les journaux auxquels Delaporte s'adresse sont en effet friands de tels détails.

À partir de 1887, Louis Delaporte modifie l'esprit dans lequel ses envoyés doivent considérer les provinces qu'ils traversent. Il leur conseille toujours de questionner les populations des villages dans lesquels ils séjournent, mais l'objectif n'est plus d'enregistrer le maximum de renseignements sur la totalité des aspects de la vie locale. Au moment où la définition du musée du Trocadéro se précise, Delaporte souhaite que les informations dont il est destinataire suivent une évolution identique. Il veut que ses collaborateurs se renseignent particulièrement sur l'histoire, réelle ou mythifiée, liée aux sites sur lesquels des chantiers de fouilles ont été ouverts. Il s'attache avant tout à ce qu'ils notent des descriptions très précises des monuments sur lesquels ils travaillent. Ces dernières servent à Delaporte à compléter son travail théorique, mais surtout à enrichir les feuillets et cahiers d'instructions adressés à ses successeurs. Celles que reçoivent Lucien Fournereau et Sylvain Raffegeaud font ainsi référence à un ensemble intitulé par Louis Delaporte *Notes de mon mouleur*. Il s'agit des commentaires rédigés par Ghilardi durant la mission de 1881, joints par Delaporte à son envoi principal.

---

<sup>7</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>8</sup> Extrait de la lettre rédigée par Louis Delaporte à l'intention de Félix Faraut, le 19 décembre 1873. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>9</sup> Arch. fam. Chem. II.

Grâce à cette pratique, Delaporte est capable de donner aux explorateurs qu'il commande des informations complètes, concernant même des édifices qu'il n'a pas pu visiter, ou des morceaux d'architecture qu'il est indispensable de compléter mais qui ne sont pas arrivés au Musée indochinois grâce à lui.

## D. PHOTOGRAPHIES

### 1. Usage

À l'instar des notes, plans et relevés effectués sur le terrain, les photographies rapportées par Louis Delaporte et ses collaborateurs étaient avant tout considérées comme des instruments de travail. Les instructions rédigées à l'intention de Lucien Fournereau, Sylvain Raffegaud et Urbain Basset leur parviennent ainsi accompagnées d'un portefeuille de photos, destinées à s'assurer qu'ils identifient avec précision les fragments d'architecture à étudier.

Ces épreuves peuvent représenter des édifices entiers – dans le premier cahier envoyé à Urbain Basset, Delaporte affirme ainsi : « Je joins à vos photographies celle du monument dont nous ne connaissons pas la situation »<sup>10</sup> -, mais ne figurent le plus souvent que des détails. Les feuillets adressés à Lucien Fournereau et Sylvain Raffegaud<sup>11</sup> évoquent, entre autres, les images d'« une série de femmes et de sculptures d'ornementation avec moulures, frises, encadrements de fenêtres », ou de « la base de la grande tour centrale » d'Angkor Vat.

La photothèque du musée Guimet dispose de la collection constituée par Delaporte pour son musée. Celle-ci présente un mélange de photos prises par Louis Delaporte lui-même, et par Lucien Fournereau.

Aucun des éléments de cet ensemble ne porte de mention de date, ni de lieu. Delaporte et Fournereau ayant souvent utilisé les mêmes techniques photographiques, et opéré sur les mêmes chantiers de fouilles, attribuer une date et un sujet précis à chacune de ces images est une tâche complexe, et qui n'a pas encore à ce jour été entièrement achevée.

Il est cependant possible de constater que, dans cet ensemble, comme dans les photos évoquées dans les instructions de Louis Delaporte, se retrouve le même déséquilibre entre le

---

<sup>10</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>11</sup> Arch. fam. Chem. II.

nombre des vues architecturales « globales », et celles qui se concentrent sur des détails. Parmi les trois cent vingt-huit photographies<sup>12</sup> consultées pour cette étude, on a dénombré :

- 33 vues présentant des édifices dans leur totalité
- 94 vues partielles : intérieurs ou extérieurs de galeries, fragments de façade
- 194 vues se concentrant sur l'ornementation, ou sur des objets spécifiques
- 7 photos à sujets non archéologiques (le plus souvent des groupes d'indigènes).

Louis Delaporte considère que les effets d'ensemble sont mieux saisis par le dessin technique. Le 6 mars 1896, il justifie auprès du directeur des Beaux-Arts l'utilité d'exposer au Musée indochinois ses vues reconstituées des principaux monuments khmers, en affirmant que « ces édifices sont trop ruinés et trop envahis par la végétation pour que la photographie en puisse donner l'idée »<sup>13</sup>. Il préfère donc choisir plans et élévations pour rendre compte de la disposition et de l'apparence générales des sites visités par lui et ses collaborateurs.

Les photos rapportées par les missions ont pour objectif de se concentrer sur la décoration. Le brouillon du courrier adressé par Louis Delaporte à Félix Faraut, en prévision de leur mission commune de 1881<sup>14</sup>, livre ainsi l'ordonnancement hiérarchisé des potentiels sujets à photographier au cours du voyage : en premier, des « détails de monuments », puis des « sculptures » et enfin des « ornements ».

Une fois rapportées en France, ces images sont destinées, dans un premier temps, à servir d'objets d'étude. Louis Delaporte exige ainsi de Félix Faraut que les photos réalisées soient suffisamment nettes pour que les plus petits détails puissent en être observés, selon la taille du sujet, à l'œil nu ou à la loupe. Quinze ans plus tard, Urbain Basset recevra des conseils identiques, et Delaporte lui enjoindra de « poser plutôt un peu trop que pas assez pour avoir des détails »<sup>15</sup>.

Les plus réussies de ces photographies seront également exposées au Musée khmer, puis indochinois. Les mémoires des travaux de maçonnerie du musée de Compiègne indiquent ainsi qu'une « loupe pour les photographies »<sup>16</sup> a été scellée dans l'une des salles. Quinze des photographies présentes dans la collection conservée par la photothèque du musée Guimet

---

<sup>12</sup> Trois cent vingt-neuf, en réalité. Une photo illisible a été ôtée de cette analyse.

<sup>13</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

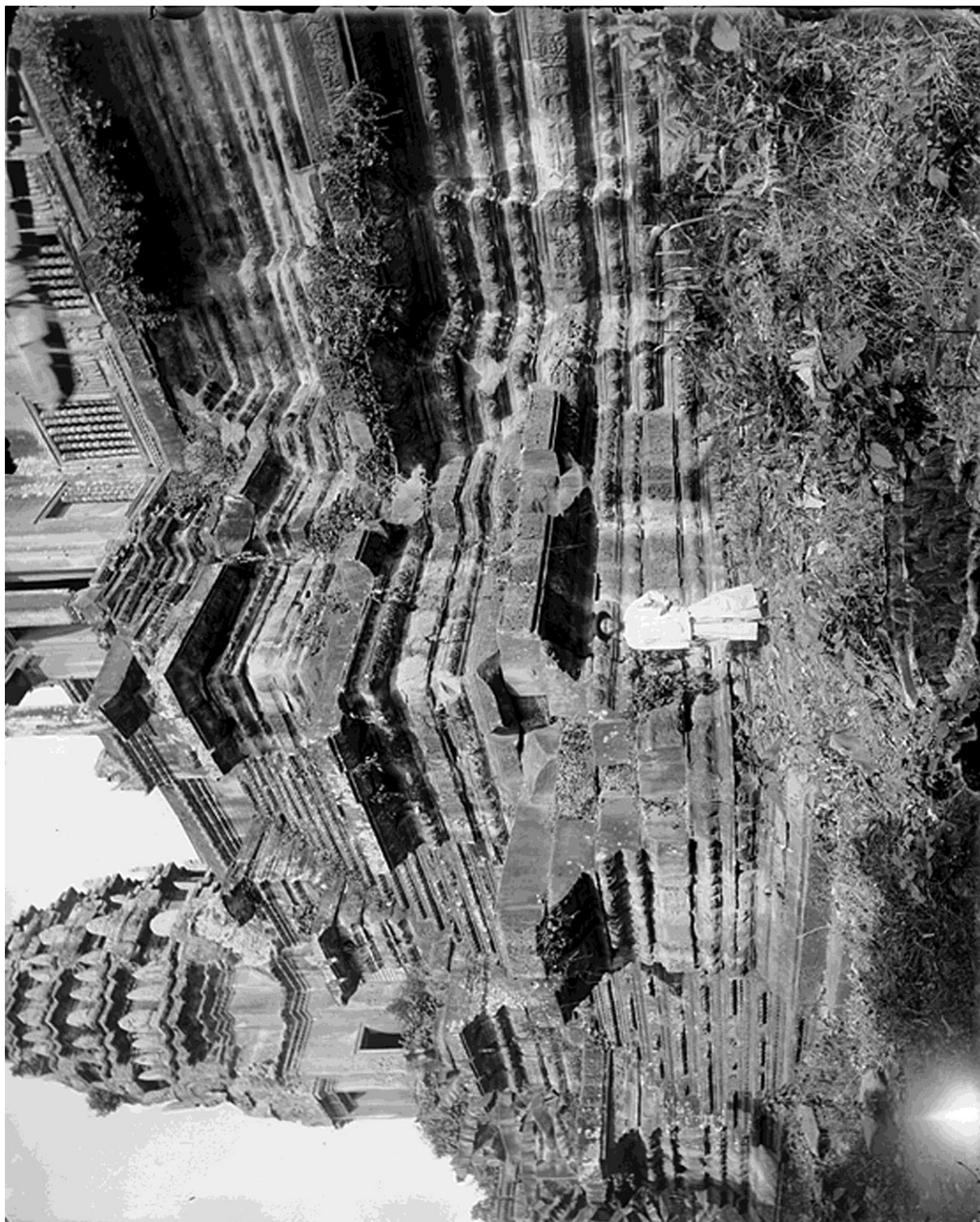
<sup>14</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>15</sup> Extrait des cahiers d'instructions rédigés pour Urbain Basset. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>16</sup> Extrait des Mémoires des travaux effectués au Musée khmer de Compiègne. (A.N. F<sup>21</sup> 4490)

## Typologie des objets rapportés par les missions aux ruines khmères

incluent des figurants indigènes ou européens, paraissant en général assez peu à l'aise, posant toujours debout près de piliers, ou assis sur les degrés d'un escalier. En examinant leurs poses, on ne peut s'empêcher de penser que leur présence est délibérée, et qu'ils devaient servir, en quelque sorte, d'échelle, pour donner aux visiteurs des musées organisés par Louis Delaporte une idée de la taille réelle des monuments khmers.



Le personnage présent sur cette photo sert-il à indiquer l'échelle ?  
(Photographie issue de la photothèque du musée Guimet., cote AP 9840)

## 2. Technique

On ignore comment la plupart des explorateurs employés au service du Musée khmer, puis du Musée indochinois, ont appris à utiliser les appareils photographiques qu'ils emportaient pour la durée de leurs missions. Seul Laederich, dans la correspondance qu'il entretient avec Louis Delaporte au cours de l'organisation de la mission de 1881<sup>17</sup>, formule quelques remarques sur son propre apprentissage.

Celui-ci semble difficile. Laederich commence à s'exercer sous le contrôle de Delaporte lui-même. Très vite, cependant, ce dernier est trop occupé pour continuer à rencontrer régulièrement son élève. Laederich poursuit donc seul son étude. Chargé par Delaporte de réceptionner les dernières commandes de matériaux pour le voyage, il tente, au détour des courses qu'il effectue chez les commerçants vendant appareils et produits de sensibilisation et de développement des négatifs, d'apprendre « quelques recettes »<sup>18</sup>. Cette méthode ne semble pas avoir grand succès. Le seul essai mentionné par Laederich, le 16 septembre 1881, s'est soldé par un échec. Quittant la France le 20 septembre 1881, il n'a pas véritablement le temps de s'exercer plus longtemps, et Delaporte le qualifie, dans un courrier qu'il adresse à sa famille le 10 novembre 1881, dix jours seulement après que la mission a quitté Saigon, de « mauvais photographe »<sup>19</sup>.

Louis Delaporte avait lui-même dû bénéficier d'une formation assez semblable. La correspondance entretenue pendant la traversée de Marseille à Saigon, en 1881, prouve qu'il ne maîtrisait pas parfaitement les produits chimiques dont il devait faire usage pendant son voyage. Le 9 octobre 1881, Delaporte demande ainsi à son frère, Amédée, d'aller se renseigner auprès d'Hermagis, fabricant et détaillant de matériel photographique, installé rue Rambuteau, afin de connaître le mode d'emploi exact des solutions utiles au développement photographique<sup>20</sup>.

Peut-être Louis Delaporte avait-il commencé à s'intéresser à ce procédé dès la Mission du Mékong, pendant le séjour qu'Émile Gsell avait fait sur les deux sites d'Angkor, en compagnie de l'état-major ? Il est certain que la photographie faisait partie des passe-temps

---

<sup>17</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>18</sup> Lettre adressée à Louis Delaporte, le 16 septembre 1881. (Arch. fam. corresp.)

<sup>19</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>20</sup> Arch. fam. corresp. Voir Annexes p. 574 et suivantes.

appréciés par Delaporte. En 1879, lors d'un séjour chez sa mère, Hélène Delaporte, décrivant à sa belle-famille les loisirs de son époux, écrit ainsi : « Nous nous occupons toujours beaucoup de photographie : Louis nous prend tous en groupe ou séparément. Ce matin il a fait Blanche<sup>21</sup> en paysanne et moi en orientale avec un turban et un palmier m'abritant »<sup>22</sup>.

Plutôt qu'un professionnel, Louis Delaporte est donc un amateur éclairé, qui, par rapport à ses collaborateurs, ne dispose sans doute que de l'avantage de l'expérience. De Félix Faraut à Urbain Basset, tous reçoivent, avant leur départ, des conseils plus ou moins développés<sup>23</sup>. Regroupés avec les informations contenues dans les projets formulés par Delaporte pour ses missions et sa correspondance, ces renseignements permettent de reconstituer les techniques photographiques employées par les explorateurs des ruines khmères.

Le nombre des appareils emportés par les voyageurs dépendait visiblement de la taille de la mission. En 1881, Louis Delaporte informe le ministère de l'Instruction publique qu'il compte en emporter trois<sup>24</sup>. En revanche, les instructions rédigées à l'intention de Lucien Fournereau et Sylvain Raffegeaud font allusion à un seul appareil. Il est vrai que, lors du voyage scientifique de 1887-1888, Fournereau apparaît seul capable de prendre des photos. En 1881, au contraire, Delaporte et Laederich savaient tous deux se servir du matériel. Pour ce qui est des objectifs, Louis Delaporte accorde sa confiance aux Anglais. Pour la mission de 1881, il en emportera deux, fabriqués par Dallmeyer et Ross<sup>25</sup>. L'essentiel, comme il l'affirme à Lucien Fournereau dans les instructions qu'il lui adresse en 1887, est de disposer au moins d'un grand angle. Grâce aux lentilles permettant de couvrir un angle d'une centaine de degrés<sup>26</sup>, les explorateurs peuvent en effet s'éloigner suffisamment du monument observé pour prendre des vues d'ensemble.

La lecture des documents rédigés par Louis Delaporte sur le sujet des photographies montre que le choix des appareils et objectifs ne semble pas être le plus important. Delaporte

---

<sup>21</sup> Sœur cadette d'Hélène.

<sup>22</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>23</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>24</sup> Informations contenues dans le projet de mission, non daté, consigné au bas d'une copie de l'arrêté confiant à Louis Delaporte sa nouvelle mission. (A.N. F<sup>17</sup> 2953)

<sup>25</sup> Informations contenues dans les instructions adressées à Félix Faraut. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>26</sup> Cent degrés est le champ couvert par l'objectif Dallmeyer que Louis Delaporte recommande à Lucien Fournereau à la fin des instructions pour la mission de 1887-1888. (Arch. fam. Chem. II)

attache en effet un intérêt beaucoup plus grand à la question des diaphragmes et des plaques photographiques, responsables de la netteté des images produites.

À son avis, un objectif normal n'empêche pas d'obtenir, à terme, des vues d'édifices entiers. Il est en effet possible, au retour en France, de raccorder les épreuves de plusieurs photos, pour peu qu'elles aient été prises en plaçant l'appareil à peu de distance de sa position précédente, de manière à être parfaitement complémentaires. La seule véritable difficulté consiste à maintenir la chambre noire perpendiculaire à son pied, et à s'assurer qu'elle soit parfaitement à niveau, pour éviter les distorsions de l'image. En revanche, si l'on veut atteindre le degré de netteté désiré par Louis Delaporte, il est indispensable de choisir une petite ouverture de diaphragme. Dans ces circonstances, la plaque placée dans l'appareil photographique recevra une très petite quantité de rayons lumineux<sup>27</sup>, et devra être très sensible.

Louis Delaporte est donc particulièrement attentif à la préparation des plaques emportées pendant ses voyages, puis à l'évolution de leur état.

Un seul document évoque la nature des émulsions que Delaporte privilégie pour les missions qu'il dirige et commande : le courrier qu'il adresse à Félix Faraut, avant les opérations de 1881. Dans cette lettre, Louis Delaporte discute les mérites des deux types de plaques qu'il compte emporter. Les verres sensibilisés au gélatino-bromure d'argent (suspension de cristaux de sel d'argent dans une couche de gélatine) permettent, selon lui, d'obtenir les meilleures épreuves. Ces négatifs résistent néanmoins assez mal aux conditions climatiques de l'Indochine. En France, déjà, les préparer sous une trop grande chaleur peut corrompre la couche de gélatine, qui a alors tendance à se décoller. On peut alors perdre totalement l'image qui s'était formée. Louis Delaporte préfère donc de ne pas utiliser uniquement ce type de plaque. S'il les conserve, parce qu'elles sont plus sensibles, pour les vues d'intérieur, il décide d'employer, pour la réalisation de la plupart de ses négatifs, des plaques sensibilisées au collodion sec. Cette technique permettait de gagner du temps, car, une fois préparées, les plaques ne devaient pas être utilisées immédiatement. À l'inverse de la technique du collodion humide, procédé antérieur, la solution de nitrate de cellulose dissous dans un mélange d'éther et d'alcool (collodion), mélangée au nitrate d'argent, est protégée par une couche de miel, d'albumine ou de gélatine, qui lui évite de se dessécher, tout en conservant ses propriétés initiales.

---

<sup>27</sup> L'ouverture du diaphragme permet de contrôler la quantité de lumière qui entre dans l'appareil photographique.



Louis Delaporte emportait un nombre considérable de plaques. Le projet de sa mission de 1881 évoque l'embarquement de « 100 douzaines de glaces collodion et gélatine avec produits »<sup>28</sup>. Ce nombre était sans doute destiné à pallier les accidents éventuels, causés notamment par le transport. Delaporte pensait-il aussi compenser une possible corruption de négatifs préparés à l'avance en France ? Certaines de ses lettres laissent en effet à penser qu'il ne préparait pas nécessairement au dernier moment l'ensemble des plaques qu'il utilisait. Dans un courrier rédigé quelques jours avant son arrivée à Saïgon, le 27 octobre 1881, Delaporte affirme ainsi : « Au point de vue de mes glaces photographiques, comme elles sont hermétiquement emballées et que nous n'avons point eu de chaleur exagérée, j'espère qu'elles fonctionneront bien. »<sup>29</sup>. Pour autant, ses bagages ne renfermaient pas uniquement des produits de développement. La facture de l'entreprise Miltiade Picard, datée du 30 mai 1873<sup>30</sup>, montre ainsi des achats de collodion, et « liqueur sensibilisatrice ».

Louis Delaporte profite le plus souvent de la traversée entre France et Cochinchine pour mettre son matériel à l'essai. Le 12 juin 1873, il écrit ainsi à son père qu'il vient d'effectuer des expériences suffisantes pour le rassurer sur l'état de son appareil photographique<sup>31</sup>. Cependant, ces tentatives ne préjugent en rien des difficultés qui se posent aux explorateurs une fois arrivés aux ruines.

Des plaques qui paraissaient de prime abord correctement préparées, et pour lesquelles toutes les précautions de transport ont été prises, peuvent ainsi se révéler presque inutilisables sur le terrain. En 1881, les plaques que Delaporte croyait avoir placé suffisamment à l'abri, dans des contenants hermétiques, ne lui permettent finalement pas de prendre des photographies de la qualité qu'il désire. Leur sensibilité réduite le force à utiliser un diaphragme plus important, produisant des images floues. Le manque de sensibilité des plaques ralentit également le travail. En tête du premier des trois cahiers d'instructions remis à Urbain Basset<sup>32</sup>, Louis Delaporte fait figurer un tableau précisant le temps de pose nécessaire à l'obtention d'une photo correcte. Ce temps variait, « au soleil, milieu du jour l'été à Paris », soit dans les meilleures conditions d'exposition, de une à vingt-cinq secondes, selon l'objectif et le diaphragme utilisés. Au milieu des ruines, il en est en revanche tout autrement. Le 29

---

<sup>28</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2953.

<sup>29</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>30</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>31</sup> Arch. fam. corresp.

novembre 1881, Louis Delaporte affirme ainsi, en exagérant sans doute un peu, qu'il lui est obligatoire de « poser des heures entières »<sup>33</sup>. Il conseille également à Basset de laisser ses plaques en place, en général, plus longtemps que prévu, pour être certain de saisir l'ensemble des détails.

Dans les faits, cette pratique peut avoir des conséquences néfastes sur les photos. Lorsque Louis Delaporte ou Lucien Fournereau désirent intégrer des personnages dans leurs vues, ceux-ci devaient se tenir parfaitement immobiles face à la chambre noire. Le moindre mouvement peut en effet causer une zone floue dans l'image finale. Maintenir une immobilité complète plus de 25 secondes devait être particulièrement difficile. En conséquence, certaines photos, une fois révélées, présentent des défauts. La photothèque du musée Guimet en conserve deux exemples. Dans le premier<sup>34</sup>, un homme et une femme, placés à l'arrière plan, apparaissent ainsi avoir deux têtes au lieu d'une seule. Dans le second<sup>35</sup>, l'effet est encore plus étrange. Une ouverture de galerie, sur la droite de l'image, laisse apparaître deux silhouettes transparentes. Au vu de leur posture, ces personnages ont dû quitter le champ de l'objectif trop tôt pour être parfaitement imprimés sur la couche sensibilisée de la plaque.

---

<sup>32</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>33</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>34</sup> Cote AP 9747.

<sup>35</sup> Cote AP 9910.



Première illustration des problèmes induits par la longueur du temps de pose : les deux personnages situés à l'extrême droite de la photo ont dû bouger la tête pendant que le photographe travaillait.

(Photographie conservée par la photothèque du musée Guimet, AP 9747)



Seconde illustration des problèmes induits par le temps de pose : cette photo laisse apparaître, dans l'ouverture de droite, trois « fantômes ».

(Photographie conservée dans les fonds de la photothèque du musée Guimet, AP 9910)

La qualité des émulsions n'était pas seule à rendre difficile la prise des photographies. La situation géographique des ruines, ainsi que leur état de conservation, compliquaient également le travail des explorateurs.

Lorsqu'ils arrivaient devant les monuments à étudier, leur premier geste était d'en amorcer le dégagement. Peu après, l'« atelier de menuiserie »<sup>36</sup> du campement commençait à construire les échafaudages, qui servaient autant aux mouleurs qu'aux photographes. Pour photographier suffisamment de détails, il leur fallait en effet s'approcher au plus près des parties de l'édifice dont ils souhaitaient remporter une image. Ensuite, certaines pierres devaient recevoir un traitement spécial. Les fragments d'architecture et morceaux d'ornementation placés dans des lieux trop peu éclairés, ou noircis par le temps et les conditions climatiques, risquaient de ne pas s'imprimer suffisamment sur la plaque sensibilisée. Louis Delaporte préconisait alors de passer, sur la partie concernée, un badigeon composé d'une « pincée de plâtre »<sup>37</sup> diluée dans un grand volume d'eau.

Une fois le cliché réalisé, il restait encore à le développer. Cette étape semble être effectuée tous les jours, quel que soit le lieu où se trouvent les explorateurs. En transportant uniquement les plaques achevées, les voyageurs auraient en effet pris le risque de perdre totalement certaines images, si les négatifs venaient à se briser<sup>38</sup>.

Ces développements étaient, de préférence, réalisés à la nuit tombée, ou avant que le jour ne se lève. Ces deux moments réunissaient les conditions idéales à la réussite du processus : températures relativement peu élevées, et obscurité. Cependant, tout n'était pas si facile. Le 12 novembre 1896, Urbain Basset écrit ainsi à Louis Delaporte que les conditions climatiques mettent en péril son travail. Si les températures du petit matin n'ont rien à voir avec la canicule affrontée par le voyageur en plein journée, elles sont toujours trop élevées, et l'eau des bains révélateurs n'atteint jamais la fraîcheur adéquate<sup>39</sup>. Huit ans plus tôt, Lucien Fournereau était quant à lui confronté à l'exaspération de son personnel, qu'il obligeait, la

---

<sup>36</sup> Lettre du 29 novembre 1881. (Arch. fam. corresp.)

<sup>37</sup> Méthode extraite des conseils photographiques donnés à Lucien Fournereau, à la fin de ses instructions. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>38</sup> Le 10 décembre 1881, Félix Faraut, qui vient de prendre trois photographies du gouverneur de Siem Reap, affirme ainsi à Delaporte : « Je n'ose vous envoyer ces clichés, de crainte que le Cambodgien ne les casse en route. ». (Arch. fam. corresp.)

<sup>39</sup> Arch. fam. Chem. II.

nuit venue, à un repos forcé, en leur intimant l'ordre d'éteindre les torches qui gênaient le développement des photos.

## **E. ORIGINAUX ET MOULAGES**

### **1. Question de propriété**

Au retour des missions aux ruines khmères, l'ensemble des documents graphiques rapportés (cartes, plans, élévations, croquis), ainsi que les notes prises par les membres de l'état-major, appartenaient à leurs auteurs. Ces résultats deviennent ensuite la propriété de Louis Delaporte, à l'exception peut-être de ceux obtenus par Lucien Fournereau, seul des collaborateurs du Musée indochinois à tirer de son expérience un ouvrage scientifique. Il a pu alors en disposer à sa guise.

Les pièces originales et les moulages qui rejoignaient les collections organisées par Louis Delaporte bénéficiaient d'un statut différent. Tous étaient propriété de l'État, plus précisément du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Cet état de fait est la conséquence de deux phénomènes distincts.

Dans le premier cas, le ministère de l'Instruction publique finance dès le départ le voyage d'étude d'un explorateur. Ce dernier est alors considéré comme un employé de la direction des Beaux-Arts. Les résultats du voyage reviennent donc, logiquement, au département qui a contribué entièrement à les obtenir. C'est en majeure partie pour cette raison que Louis Delaporte se désintéresse, dans un premier temps, du sort des originaux et moulages qu'il a fait prendre et réaliser pendant sa mission de 1873. Il estime en effet qu'il a atteint l'objectif fixé par l'administration : constituer une collection d'objets d'art et de fragments d'architecture khmers. L'ensemble des frais occasionnés par les opérations a, dans ce cas, déjà été pris en charge. Quatorze ans plus tard, en 1887-1888, Lucien Fournereau est placé, pour ce qui concerne les moulages qu'il fait exécuter, dans la même situation. En 1887, pour le voyage d'exploration qu'il comptait entreprendre, il a reçu une subvention totale de 31 900 F. Il n'a bénéficié, pendant la durée de sa mission, d'aucun autre financement, d'origine publique ou privée, et ne semble pas non plus avoir utilisé ses fonds propres. Avant qu'il ne quitte Saigon pour revenir en France, le gouverneur de Cochinchine demande à visiter ses caisses, afin de prélever des moules dont il voudrait faire exécuter des copies pour le musée archéologique de la colonie. N'ayant pas le temps d'attendre que Louis Delaporte le

conseille sur ce point, Lucien Fournereau décide de refuser cette demande. Le 25 juin 1888, après avoir été informé de cette anecdote, Delaporte félicite son collaborateur, lui affirmant : « La réponse que vous avez faite au gouverneur était la seule qu'il y eut à lui faire. Vos moulages sont la propriété de l'État et vous n'aviez pas le droit d'en disposer »<sup>40</sup>.

Le département des Beaux-Arts pouvait aussi se porter acquéreur des objets d'art, quelle que soit leur nature, après le retour des missions scientifiques en France. Cette pratique s'appuyait parfois sur un contrat tacite passé entre l'administration et l'explorateur.

Le ministère de l'Instruction publique n'avait ainsi pas prévu de financement pour la mission organisée par Louis Delaporte en 1881. Le directeur du Musée khmer de Compiègne a dû financer plus de la moitié de son budget – 22 000 F sur un total de 42 000 – grâce à ses fonds personnels. Un complément lui a été fourni par le gouvernement de Cochinchine (8 000 F), la liquidation de l'indemnité qui lui avait été accordée pour son voyage de 1873 (4 000 F), et le budget des missions scientifiques (8 000 F). Cette dernière somme n'a toutefois servi qu'à payer les salaires des membres de l'état-major qui ont continué les fouilles après le rapatriement soudain de Louis Delaporte, et qui, en son absence, se trouvaient sans aucune ressource. Puisque Louis Delaporte constitue le bailleur de fonds principal de son voyage, et que ce dernier lui a été accordé à titre gratuit<sup>41</sup>, l'ensemble des objets d'art, originaux et moulages, rapportés à son retour en France lui appartiennent en toute propriété. Cependant, il semble qu'avant son départ il se soit entendu, oralement, avec la direction des Beaux-Arts afin d'être intégralement remboursé de son investissement. Le département a en effet accepté de racheter l'intégralité des œuvres recueillies pendant le voyage de Louis Delaporte.

Delaporte tente d'appliquer la même méthode pour les pièces originales que Lucien Fournereau avait rapportées de sa mission de 1887-1888. Les recueillir ne faisait pas partie des tâches confiées à l'explorateur par le ministère de l'Instruction publique, et Fournereau avait apparemment utilisé ses fonds propres pour les acheminer jusqu'en France. Même si elles ont été intégrées aux collections du Musée indo-chinois, ces œuvres étaient donc théoriquement encore la propriété de Lucien Fournereau. Par conséquent, au moment où s'ouvre l'Exposition universelle de 1889, Louis Delaporte essaie d'intéresser les Beaux-Arts à le dédommager. Pour se faire, il fait planer la menace d'un achat éventuel par un musée

---

<sup>40</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>41</sup> Informations contenues dans un arrêté en date du 8 septembre 1881. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

étranger. Rien en effet n'empêchait Lucien Fournereau de vendre ses possessions au plus offrant, si l'État français ne s'en portait pas acquéreur le premier.

## 2. Techniques

Les documents publics et privés concernant les campagnes de fouilles dirigées et commanditées par Louis Delaporte renferment assez peu de renseignements sur les techniques employées pour prélever des pièces originales.

Cette pratique était assez généralement considérée comme illégale. Le roi de Siam, tout d'abord, interdisait que toute œuvre d'art quitte son territoire. Louis Delaporte réussit pourtant, en offrant divers cadeaux aux gouverneurs des provinces de Siem Reap et de Battambang, à recueillir quelques pièces sur les sites d'Angkor Thom et Angkor Vat.

Cette méthode obtient des résultats incertains. À la fin de la mission de 1873, le capitaine Auguste Filoz retourne ainsi près de ces monuments pour continuer l'œuvre entamée par l'état-major de la campagne, rentré malade à Saigon. Le soutien de l'autorité politique de la région ne s'étendant, semble-t-il, qu'à la personne de Louis Delaporte, Filoz doit affronter l'hostilité des bonzes responsables des édifices, dès le moment où il assume la direction des recherches. Ceux-ci reprochent aux explorateurs qui l'ont précédé d'avoir « enlevé des idoles et pillé le pays ». Après avoir répondu que la mission avait toujours « payé tout ce qu'on lui a fourni », y compris implicitement les objets saisis, Auguste Filoz essaie de calmer ses opposants, en leur faisant valoir l'utilité générale du travail accompli par Delaporte et ses collaborateurs : « servir à l'instruction [des] enfants et à l'histoire du génie de l'homme »<sup>42</sup>. Durant le séjour de la mission de 1881 à Angkor Vat, les cadeaux diplomatiques seront également de peu d'utilité face aux « légions de bonzes »<sup>43</sup> qui surveillent en permanence le campement des Français pour les empêcher de prendre les objets qu'ils convoitent.

Au Cambodge, la situation est légèrement différente. Norodom I<sup>er</sup> ne semble absolument pas opposé à l'enlèvement des objets d'art présents dans son royaume, sans doute en raison du protectorat exercé par la France sur son territoire. Il a toutefois conscience que son pouvoir pourrait s'affaiblir si cette pratique venait à s'ébruiter. En conséquence, si les

---

<sup>42</sup> Cette citation, comme les deux précédentes, est extraite de l'ouvrage d'A. Filoz, *Cambodge et Siam, voyage et séjour...*

<sup>43</sup> Lettre rédigée le 29 novembre 1881. (Arch. fam. corresp.)



explorateurs souhaitent prendre des pièces originales dans les ruines des monuments cambodgiens, cela devra être fait sans éveiller les soupçons des populations locales. Le 11 février 1891, Sylvain Raffégeaud présente en ces termes la position de Norodom I<sup>er</sup> : « pour laisser enlever des pièces il n’y avait pas de préjugés, il fermerait volontiers les yeux si personne ne voyait rien, il autoriserait tout au plus des moulages, mais à cause de son peuple il ne pouvait paraître prêter la main à laisser enlever rien »<sup>44</sup>.

Lors de la saisie des œuvres d’art originales, la question diplomatique n’était toutefois pas le problème le plus important qui se présentait à Louis Delaporte et ses collaborateurs. L’aspect technique des opérations les préoccupait beaucoup plus.

Contrairement à ce que laissent à penser certaines photos présentant des pièces isolées, posées à terre, les envoyés des Musées khmer puis indochinois, devaient souvent commencer par désolidariser le fragment qui les intéressait de l’ensemble auquel il appartenait. Dans son rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, Louis Delaporte affirme ainsi que les bas-reliefs, stèles, ou morceaux d’ornementation, étaient détachés des blocs de pierre qu’ils décoraient grâce au « travail lent et pénible de la scie ». Les statues isolées demandaient un nombre un peu plus important d’opérations. Il fallait tout d’abord soulever la pièce, à l’aide des palans et crics que Delaporte conseillait d’emporter en plus des instruments destinés à fendre le grès<sup>45</sup>. De cette manière, on faisait apparaître une partie du tenon de bois qui maintenait la statue solidaire de son socle. Un ouvrier s’occupait alors de scier, ou de briser à l’aide d’une massue, cet élément, et l’œuvre pouvait être emportée.

Le dégagement des deux types de prise s’effectuait par la suite de la même manière. Des palans fixés aux arbres les plus proches de la pièce à évacuer servaient à la soulever. Elle était ensuite maintenue en l’air le temps de construire au dessous, à l’aide de troncs et de branches, des cadres sur lesquels on venait reposer le fragment d’architecture. Celui-ci était alors solidement fixé au châssis par une série de lianes, puis l’ensemble était hissé sur les épaules des hommes de corvée employés par la mission. Enfin, le cortège s’ébranlait, et rejoignait un cours d’eau voisin, précédé d’une « quinzaine de bûcherons »<sup>46</sup> chargés de lui frayer un passage, au fur et à mesure de son avancée.

---

<sup>44</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>45</sup> Informations contenues dans les instructions adressées à Sylvain Raffégeaud. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>46</sup> *Voyage au Cambodge...* (p. 89) publié chez Delagrave en 1880, d’où a été tirée cette description de l’enlèvement et du transport des groupes sculptés.



Mission aux ruines des anciens monuments du Cambodge dirigée par M. Delaporte, lieutenant de vaisseau. — Embarquement des sculptures sur les radeaux à Pracan (sculptures du musée de Compègne ouvert récemment). — (Dessin de M. Miranda, d'après un croquis de M. Delaporte.)

Embarquement des pièces originales sur des radeaux, à la sortie des chantiers de fouilles.

(Gravure issue du *Monde illustré*)

À chacune de ces étapes, les objets d'art, fragilisés par l'action du temps et du climat, pouvaient se briser. Pour autant, Louis Delaporte ne conseille pas à ses collaborateurs de prendre des précautions spécifiques. Il est en effet beaucoup plus facile de transporter une statue de taille conséquente en morceaux, plutôt qu'entière. Par ailleurs, avant que Félix Faraut ne reparte sur les chantiers ouverts par la mission de 1873, Delaporte n'hésite pas à lui conseiller d'emporter plusieurs ciseaux et marteaux « pour alléger un morceau sculpté à emporter s'il y a lieu »<sup>47</sup>.

Le véritable danger provient bien plutôt du transport par eau, entre les sites archéologiques et l'endroit où sont mouillées les embarcations principales de la mission, puis jusque Saïgon. La première partie du voyage s'effectue sur des radeaux construits, au dernier moment, à l'endroit de l'embarquement, de manière presque identique aux cadres utilisés pour le transport par terre. Les fragments y sont attachés, une fois de plus, par des lianes. Paradoxalement, cependant, les accidents ont plus souvent lieu après le chargement des pierres sur les barques utilisées pour la seconde partie de l'acheminement. C'est à ce moment, par exemple, que furent perdus plusieurs morceaux du groupe des géants, présenté par Louis Delaporte à l'Exposition universelle de 1878.

Au Siam comme au Cambodge, la réalisation des moulages provoque généralement moins de réticences que l'enlèvement des pièces originales. Il arrive, toutefois, que les mouleurs soient en but à une certaine hostilité. Dans le récit qu'il fait de sa participation à la mission de 1873<sup>48</sup>, Auguste Filoz raconte ainsi qu'il a dû justifier auprès des bonzes responsables des temples d'Angkor la prise des fragments d'architecture, aussi bien que celle de leurs empreintes. Les principales difficultés proviennent cependant, une fois de plus, des questions techniques.

Parmi les collaborateurs de Louis Delaporte, trois seulement avaient déjà pratiqué une méthode de moulage avant leur engagement en Indochine. Ghilardi, mouleur de la mission de 1881, semble maîtriser parfaitement cette technique. Durant les préparatifs du voyage, Louis Delaporte se repose entièrement sur son savoir pour connaître la nature et la quantité de matériel à emporter pour remplir les objectifs fixés. Le 17 août 1881, Ghilardi adresse ainsi à

---

<sup>47</sup> Lettre rédigée par Louis Delaporte le 19 décembre 1873. (Arch. fam. chem. II)

<sup>48</sup> *Cambodge et Siam, voyage et séjour aux ruines des monuments khmers*, Paris, Impr. Gedalge, 1889.

Delaporte une liste précise des quantités et de la provenance des matériaux qu'il juge nécessaires : au moins une tonne de plâtre de Paris, une quarantaine de kilogrammes de gélatine, achetée à Toulon, et enfin de la toile, qu'il sera possible de se procurer directement à Saigon<sup>49</sup>. Dans la correspondance que les deux hommes entretiennent, Ghilardi se montre très directif. Il refuse ainsi de se fournir dans l'un des ports où le personnel de la mission va s'embarquer, bien que cette solution soit moins chère, et plus aisée à mettre en œuvre : cela économiserait le transport, par chemin de fer, de plus d'une tonne de matériel. Le plâtre que l'on peut trouver à Marseille ou Toulon n'est tout simplement pas, selon lui, d'une qualité suffisante.

Urbain Basset, que Louis Delaporte commande en 1896, pour compléter son musée en vue de l'Exposition universelle de 1900, dispose lui aussi d'une grande expérience. On le retrouve en effet dans les archives du Musée indochinois, de manière sporadique, depuis la fin des années 1880. Il a été formé par Delaporte lui-même à l'étude des monuments khmers. Surtout, il a prouvé son talent au service des collections du musée, en participant au montage de certaines pièces. En août 1895, Louis Delaporte indique ainsi au directeur des Beaux-Arts qu'il fait appel à lui pour les « travaux de raccordement de sculptures » les plus délicats<sup>50</sup>.

Sylvain Raffegaud, qui rejoint les équipes employées en Indochine par le Musée indochinois pour la mission dirigée par Lucien Fournereau en 1887-1888, semble, par comparaison, moins expérimenté. Quelque temps avant son départ, le 19 juillet 1887, il écrit ainsi à Louis Delaporte que, bien qu'il ait déjà réalisé des moulages à la gélatine – type exigé par la direction des Beaux-Arts –, il n'en maîtrise pas encore entièrement la technique<sup>51</sup>.

Les hommes, professionnels ou non, chargés par Louis Delaporte de la réalisation des moulages ont laissé très peu de témoignages concernant les techniques précises mises en œuvre sur les différents chantiers de fouilles. Les références au sujet, trouvées dans les archives de la famille Delaporte ou les récits composés au retour des voyages, permettent néanmoins d'identifier deux méthodes principales.

La première est décrite par Auguste Filoz dans l'ouvrage qu'il fait publier en 1889<sup>52</sup>. Si nécessaire, le mouleur commençait par réparer la pièce qu'il désirait reproduire. Pendant son expérience de 1873, avant de commencer son travail, Filoz reconstitue ainsi certains

---

<sup>49</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>50</sup> Informations contenues dans une lettre rédigée par Louis Delaporte le 29 août 1895. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>51</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>52</sup> *Cambodge et Siam voyage et séjour aux ruines des monuments khmers*, Paris, Impr. Gedalge.

manques des bas-reliefs qu'il étudie. Le plus souvent, il recouvre de papier très fin les parties abîmées, friables, que le décollage du moule, une fois sec, aurait pu détruire. Ensuite, l'objet est enduit d'un corps gras – Auguste Filoz utilise de l'huile de coco –, chargé d'empêcher l'adhérence totale du moule. Filoz applique alors, successivement, deux couches de plâtre ou de ciment. Dans le cas d'un bas-relief, le dispositif est renforcé par l'application de planches de bois maintenues par des étais prenant appui sur la surface verticale la plus proche, afin d'éviter les coulures dues à la gravité. Cette technique, relativement simple, présente toutefois l'inconvénient de produire des moules lourds et fragiles. Par ailleurs, le matériel emporté de France n'arrive pas toujours en bon état jusqu'aux ruines. Lors de la mission de 1873, plâtre et ciment n'ont ainsi pas résisté au transport par eau depuis Saigon. Stockée dans des barils insuffisamment hermétiques, la cargaison a été sérieusement détériorée par l'humidité.

En conséquence, Louis Delaporte conseille à ses collaborateurs d'utiliser plutôt le procédé inventé, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, par Lottin de Laval<sup>53</sup>, et développé dans le *Manuel complet de lottinoplastie* publié chez Dusacq, à Paris, en 1857. Selon ce dernier, il faut d'abord, puisque les pierres sur lesquelles les mouleurs travaillent se trouvent le plus souvent exposées au soleil et à la chaleur, mouiller la surface à mouler. Dans le même temps, on superpose dans un plat rempli d'eau cinq à six feuilles de papier « gris bulle, couronne bulle »<sup>54</sup>. Après vingt à trente secondes, on retire la feuille placée au dessous de la pile, la plus humide, que l'on applique sur la surface à mouler, en veillant à faire le moins de plis possible. Cette opération doit être répétée jusqu'à ce que la totalité de la pierre soit recouverte d'au moins deux couches de papier. Ensuite, on étend sur l'ensemble de la pièce de la pâte à papier, que l'on asperge d'eau. Il faut encore étendre une couche de colle de froment préalablement délayée dans un mélange d'eau et de sulfate d'albumine, et recouvrir d'une nouvelle feuille de papier, sèche cette fois. La dernière opération, avant de laisser l'ensemble sécher, consiste à passer sur la pierre préparée un enduit de gélatine, puis à y appliquer une couche de papier humide. Une fois parfaitement sec, le moule était détaché de son support d'origine et imperméabilisé, grâce à du suif fondu et exposé au feu.

Les moules étaient alors placés dans leurs caisses de transport. Si cette dernière méthode semble remporter les suffrages de Louis Delaporte, c'est essentiellement parce qu'elle permettait d'obtenir des moules de très faible épaisseur. Plus aisés à transporter, car

---

<sup>53</sup> Victor Lottin de Laval (1810-1903), peintre et archéologue.

<sup>54</sup> Papier gris épais, très peu encollé. Citation extraite de V. Lottin de Laval, *Manuel complet de lottinoplastie...*

moins lourds que ceux réalisés en plâtre, ils présentaient également l'avantage de ne pas conserver de traces des accidents survenus pendant leurs transports. Contrairement aux moules en papier mâché, technique employée pendant la mission de 1881, qui étaient irrémédiablement perdus s'ils arrivaient écrasés en France, ceux obtenus par lottinoplastie pouvaient être redressés par pression. Il suffisait de veiller, comme Delaporte le recommande à Lucien Fournereau et Sylvain Raffégeaud avant la mission de 1888, à ne pas les rendre « trop épais »<sup>55</sup>.

---

<sup>55</sup> Arch. fam. Chem. II.

### CHAPITRE III. LES SUCCESSEURS DE LOUIS DELAPORTE

Le rapatriement d'urgence de Louis Delaporte, le 26 décembre 1881, deux mois seulement après le départ de la seconde mission qu'il dirige aux ruines khmères, marque la fin de sa participation active aux opérations de fouilles. Affaibli par plusieurs maladies chroniques, il doit renoncer définitivement à tout séjour prolongé en Indochine.

Par ailleurs, entre 1882 et le début de l'année 1884, les recherches menées par Delaporte sont suspendues. Les collections issues du Musée khmer de Compiègne, de même que celles rapportées par la nouvelle mission, sont alors entreposées dans les caves du palais du Trocadéro. Louis Delaporte concentre ses efforts sur les démarches administratives qui lui permettront d'obtenir, finalement, l'exposition parisienne qu'il désirait depuis le début de son travail au service de l'art indochinois. Contrairement à ce qui avait été le cas durant les années d'existence du Musée khmer de Compiègne, lancer de nouvelles campagnes au Cambodge et au Siam pour compléter les collections passe au second rang de ses préoccupations.

Ce n'est que dans le courant de 1885 que l'idée de retourner sur le chantiers de fouilles ouverts en 1873 est de nouveau soumise au ministère de l'Instruction publique, par Lucien Fournereau, alors totalement étranger au cercle de collaborateurs constitué par Louis Delaporte.

#### A. LA QUESTION FOURNEREAU

##### 1. Des débuts difficiles : le projet de mission de 1885

Le 1<sup>er</sup> novembre 1885, un nouveau projet de mission aux ruines khmères est adressé au ministère de l'Instruction publique. Lucien Fournereau, son auteur, demande le soutien de l'administration pour aller, gratuitement, recueillir « dessins, photographies et moulages en papier mâché »<sup>1</sup> des monuments du Cambodge. Ces résultats seront, au retour de son voyage, divisés en deux ensembles. Lucien Fournereau destine le premier, composé des reproductions, et de tout ou partie des photos, au musée d'Ethnographie. Le second, conservé en sa

---

<sup>1</sup> Lettre adressée par Lucien Fournereau au ministère de l'Instruction publique. (A.N. F<sup>17</sup> 2967)

possession, lui servira à composer une « monographie complète [...] non encore publiée dans les relations des explorateurs de la Cochinchine et du Cambodge. »<sup>2</sup>.

Ce projet est, très rapidement, soumis à l'examen de la commission des Voyages et Missions. Dès le 6 novembre 1885, Charles Maunoir est en effet chargé d'en faire le rapport, et, à peine deux semaines plus tard, le comité rend un avis positif.

Cette acceptation diligente est assez étonnante. Lorsqu'il propose sa candidature, Lucien Fournereau est en effet loin de présenter les conditions normalement exigées par l'administration responsable des voyages scientifiques. Il peut, certes, se prévaloir d'être déjà connu du ministère. Il a en effet, en 1882, mené avec succès une mission en Guyane. Cependant, il n'a, trois ans plus tard, encore aucune expérience de l'Indochine. Au moment où il formule sa requête, il vient tout juste d'être nommé inspecteur des Travaux publics en Cochinchine, mais est encore en congé à Paris, et n'a jamais séjourné dans la colonie. Par ailleurs, sa demande n'est précédée ni accompagnée d'aucune recommandation, que ce soit de la part d'une institution scientifique ou d'un spécialiste du sujet qu'il compte étudier durant sa campagne.

Les membres de la commission des Voyages et Missions se seraient-ils donc uniquement fondés, pour valider le projet de Lucien Fournereau, sur les qualités qu'avait révélées son expérience en Amérique du Sud ? Un courrier adressé par Fournereau à Louis Delaporte, le 14 août 1886, semble attester le contraire<sup>3</sup>. Certaines informations laissent en effet à penser que les deux hommes se connaissaient au moins depuis le début des années 1880. Leur relation n'est pas particulièrement forte – Fournereau affirme qu'il vient seulement d'apprendre que Delaporte est revenu poursuivre ses opérations au Cambodge et au Siam, pendant que lui-même était occupé en Guyane –, mais leur a au moins permis de discuter la question des fouilles organisées aux ruines khmères. Lucien Fournereau exprime ainsi sa satisfaction « de voir le pays dont [Delaporte lui avait] tant parlé », sa déception de n'avoir pas pu participer à la mission de 1881, et sa volonté, si toutefois Louis Delaporte venait à diriger un nouveau voyage, d'en faire partie. On peut donc supposer que Fournereau se soit ouvert à Delaporte, avant de partir en Guyane, du projet qu'il adresse au ministère de l'Instruction publique. Il serait plus probable, cependant, que Louis Delaporte, seul alors à

---

<sup>2</sup> Lettre adressée par Lucien Fournereau au ministère de l'Instruction publique. (A.N. F<sup>17</sup> 2967)

<sup>3</sup> Arch. fam. Chem. II.



maîtriser convenablement le sujet, ait été contacté, entre le 1<sup>er</sup> et le 11 novembre 1885<sup>4</sup>, afin de donner son avis sur la proposition formulée par Lucien Fournereau. Compte tenu des liens surtout informels qui liaient Delaporte à de nombreux employés de l'Instruction publique, une telle opinion n'aurait pas nécessairement dû laisser de trace écrite.

Quelles que soient les raisons qui ont poussé la commission des Voyages et Missions à approuver la requête rédigée par Lucien Fournereau le 1<sup>er</sup> novembre 1885, cet appui n'empêcha pas son échec final.

Il faut rappeler que Lucien Fournereau était sur le point de prendre un poste d'inspecteur des Travaux publics, au sein de la fonction publique coloniale. Le ministère de l'Instruction publique ne pouvait donc lui confier un voyage scientifique qu'après avoir obtenu l'accord de celui de la Marine et des Colonies. Or, le 4 décembre 1885, ce dernier répond à la demande de détachement de Lucien Fournereau par un refus<sup>5</sup>. Il rappelle tout d'abord que Fournereau n'a pas commencé à exercer ses fonctions. Son départ pour une campagne de fouilles archéologiques priverait pour une longue période la colonie de Cochinchine d'un fonctionnaire dont elle manquait déjà.

Lucien Fournereau, prévoyant cette objection, aurait suggéré à l'Instruction publique une solution de compromis. Il suffirait qu'il soit nommé, non en Cochinchine, mais au Cambodge, la proximité avec les monuments à étudier lui permettant alors de s'absenter de son poste pour des durées beaucoup plus courtes. Dans le courrier envoyé par le ministère de la Marine et des Colonies, cette seconde option se voit également rejetée. L'administration affirme douter de la capacité de l'inspecteur des Travaux publics à mener de front les deux tâches.

Dans le courant du mois de janvier 1886, Lucien Fournereau s'embarque donc pour la Cochinchine, et prend officiellement son poste dans la fonction publique de la colonie. Pour autant, il ne renonce pas à œuvrer pour le compte du ministère de l'Instruction publique. Dès le 24 janvier, il annonce ainsi qu'il emploiera ses « heures de repos », c'est-à-dire la totalité du temps libre que son emploi lui laissera, à recueillir des documents de nature à intéresser le

---

<sup>4</sup> Date à laquelle la commission des Voyages et Missions examine la question de la mission demandée par Lucien Fournereau.

ministère. L'administration ne dédaigne pas cette offre. Le secrétaire de la commission de Voyages et Missions, Raoul de Saint-Arroman, lui répond ainsi, un mois plus tard<sup>6</sup> que, même s'il n'a pas été possible de lui donner un mandat officiel, l'Instruction publique acceptera volontiers tous les documents, de quelque nature que ce soit (« géographie, [...] ethnographie ou [...] histoire naturelle »), qu'il aura l'occasion d'envoyer.

Cependant, l'inspecteur des Travaux publics ne trouvera pas véritablement l'occasion de mettre sa bonne volonté à l'épreuve. Durant les deux années où il reste au service de la colonie de Cochinchine, il ne parvient à adresser qu'un seul envoi au ministère. Le 21 mars 1887, il expédie ainsi en France quatre bustes réalisés par Sylvain Raffegaud. Durant la seconde quinzaine du mois de mai, ces représentations d'un boy et d'une « congaïe »<sup>7</sup> annamites, d'un Chinois et d'une Cambodgienne, sont attribuées au musée d'Ethnographie.

## 2. La mission de 1887-1888

Cette situation est très loin de satisfaire Lucien Fournereau. Dès la fin de l'année 1886, il entreprend donc à nouveau de solliciter du ministère de l'Instruction publique un voyage scientifique officiel.

Se rapprochant, cette fois, du processus normal de présentation d'une demande de mission, Lucien Fournereau commence par faire appel au soutien de Louis Delaporte. Celui-ci accepte d'évoquer auprès du directeur des Beaux-Arts, Albert Kaempfen<sup>8</sup>, les projets élaborés par Fournereau, et de mettre en avant les raisons pour lesquelles l'administration pourrait lui faire confiance. Louis Delaporte devient donc le porte-parole officiel de Lucien Fournereau, en échange de la possibilité d'orienter le voyage dans le sens qui lui convient.

Dans leurs premières entrevues, Louis Delaporte et Albert Kaempfen évoquent la principale difficulté rencontrée par les projets de Lucien Fournereau : l'attitude de sa hiérarchie. La direction des Beaux-Arts refuse d'accorder quoi que ce soit avant d'être assurée que le blocage de 1885 ne se répètera pas. Or, Lucien Fournereau est, de son côté, persuadé qu'il ne pourra rien obtenir du ministère de la Marine et des Colonies s'il revient pas vers lui avec l'affirmation du soutien inconditionnel de l'Instruction publique. La situation semble, une nouvelle fois, vouée à l'échec. Dans ces circonstances, le 17 janvier 1887, Fournereau

---

<sup>5</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2967.

<sup>6</sup> Lettre rédigée le 26 février 1886. (A.N. F<sup>17</sup> 2967)

<sup>7</sup> Terme désignant la concubine indigène d'un Européen.

<sup>8</sup> Directeur des Beaux-Arts depuis 1882.

annonce à Louis Delaporte qu'il a résolu de se détacher « complètement de tout service ».<sup>9</sup> Pour mener à bien ses recherches, il demandera à son administration de tutelle un congé sans solde, et, si on le lui refuse, il n'hésitera pas à démissionner. Lorsqu'il répond à l'inspecteur des Travaux publics, le 15 avril 1887<sup>10</sup>, Delaporte est obligé de tempérer quelque peu son optimisme. En effet, Lucien Fournereau comptait poursuivre ses recherches, à plein temps, durant un ou deux ans. Or, la direction des Beaux-Arts refuse de financer une mission aussi longue. En revanche, Louis Delaporte est autorisé à annoncer à son correspondant qu'Albert Kaempfen ne renonce pas pour autant à lui venir en aide. Il suffirait pour cela que Lucien Fournereau officialise enfin son projet.

Jusqu'au mois de juin 1887, les débats entourant le projet de mission aux ruines khmères présenté par Lucien Fournereau sont officieux. Malgré ses nombreux entretiens avec le directeur des Beaux-Arts, Louis Delaporte ne reçoit aucun engagement écrit de sa part. Les archives du ministère de l'Instruction publique ne conservent, sans doute pour cette raison, aucun document concernant le voyage confié à Lucien Fournereau avant les épreuves corrigées de son rapport officiel, daté du 11 août 1888. De plus, jusqu'à son retour en France, en juin 1888, l'ensemble des communications entre Fournereau et l'administration de l'Instruction publique passe entièrement par l'intermédiaire de Louis Delaporte.

Albert Kaempfen fait savoir à Lucien Fournereau, par Delaporte, qu'il faudrait qu'il lui adresse un devis approximatif des dépenses qu'engagerait son voyage. On trouve trace de ce document dans les archives personnelles de Louis Delaporte, rédigé de sa propre main<sup>11</sup>. Il semble donc que Delaporte ait été, également, chargé de mettre en forme les informations que Lucien Fournereau lui adressait. Selon l'estimation réalisée par Louis Delaporte, le voyage de trois mois et dix jours sur lequel les différentes parties se sont entendues demanderait un total de 15 150 F, répartis comme suit :

- 3 200 F pour le paiement du matériel, savoir :
  - plâtre : 400 F
  - achats de gélatine, huile, savon, filasse et cordages, devant servir aux moulages et aux échafaudages : 300 F
  - matériel photographique, à l'exclusion de l'appareil lui-même : 300 F

---

<sup>9</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>10</sup> Les délais assez longs entre deux courriers sont dus essentiellement au temps que mettent les lettres à circuler entre France et Cochinchine.

<sup>11</sup> Arch. fam. Chem. II.

## Les successeurs de Louis Delaporte

- cadeaux diplomatiques et transport de la totalité du matériel : 1 700 F
- emballages : 500 F
- 7 300 F pour le salaire du personnel de la mission et les vivres, savoir, par jour :
  - 2 aides dessinateurs : 12 F
  - 1 aide photographe : 6 F
  - 2 mouleurs chinois : 16 F
  - 2 coolies : 6 F
  - 2 paillottiers<sup>12</sup> : 8 F
  - 2 domestiques annamites : 6 F
  - 1 interprète : 4 F
  - vivres : 15 F
- 2 700 F pour l'allocation personnelle de Lucien Fournereau
- 1 950 F pour l'allocation personnelle de Sylvain Raffégeaud, mouleur de la mission.

Partis de Saïgon le 17 décembre 1887, Lucien Fournereau et Sylvain Raffégeaud, qui lui a été adjoint sur l'initiative de Louis Delaporte, n'y reviendront que le 28 avril 1888. Ils voyageront donc, comme Fournereau l'indique à Louis Delaporte dans une lettre rédigée ce jour même<sup>13</sup>, quatre mois et onze jours. En conséquence, la somme des indemnités que la direction des Beaux-Arts verse à Lucien Fournereau est un peu plus élevée que le montant indiqué sur le devis réalisé par Louis Delaporte. En totalité, l'explorateur se sera vu avancé ou remboursé 27 500 F. Les versements sont répartis entre 1887 et 1891. La première moitié de ces fonds est considérée comme de véritables indemnités de mission :

- 8 000 F, le 18 août 1887
- 1 800 F, le 30 décembre 1888
- 8 000 F, le 9 décembre 1890

La seconde consiste, quant à elle, dans le rachat de certains des résultats du voyage :

- 8 500 F en deux versements de 3 500 et 5 000 F, le 21 février 1889 et le 19 février 1890, correspondant au paiement de « châssis d'architecture Khmer (*sic*) »<sup>14</sup>

---

<sup>12</sup> Ouvriers employés à la construction des échafaudages.

<sup>13</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>14</sup> Face au manque de document renseignant cet achat, on ne peut qu'émettre des suppositions sur ce qui est désigné ici. Peut-être s'agit-il des vues reconstituées exposées par Fournereau au Salon, ou bien des originaux exposés durant l'Exposition universelle de 1889, et qui, selon Louis Delaporte, avaient de grandes chances d'être achetés par un musée étranger ?

- 1 200 F, le 16 février 1891, pour le remboursement de l'envoi d'une caisse contenant des pièces en terre cuite émaillée et porcelaine à la Manufacture nationale de Sèvres.

Il existe très peu de sources renseignant le déroulement exact de la mission dirigée en 1887-1888 par Lucien Fournereau. De même que Sylvain Raffegaud, il n'a laissé aucun ensemble de notes comparables à celles prises par Félix Faraut ou Ghilardi.

Tous deux ont pourtant rédigé, à partir de leur expérience, plusieurs textes. En 1890, Fournereau publie ainsi *Les ruines d'Angkor : étude artistique et historique sur les monuments khmers du Cambodge siamois*<sup>15</sup>, dont la première partie est consacrée au récit de son voyage. Cependant, il affirme dès l'introduction qu'il en a retiré « toutes ces aventures merveilleuses dont les voyageurs sont si prodigues ». Si le début de son ouvrage évoque le trajet de Saigon jusqu'aux chantiers de fouilles, et si le lecteur y trouve des descriptions des paysages et de certaines pratiques, telles que la pêche dans le lac Tonlé Sap, aucun renseignement n'est donné sur les péripéties du trajet, ou la progression exacte de la mission qu'il dirigeait. Malgré leurs titres, les deux articles écrits par Sylvain Raffegaud, *De Saigon à Angkor Vat et Angkor Thom*<sup>16</sup>, et *Souvenirs de la mission Fournereau aux ruines d'Angkor : histoire de moulages*<sup>17</sup>, n'apportent pas des renseignements particulièrement précis.

Dans ces circonstances, il reste à se reposer, essentiellement, sur le rapport inséré dans le *Journal officiel* du 4 octobre 1888. Or, Lucien Fournereau avait conçu ce document, avant tout, comme un premier moyen de diffuser son point de vue sur la conservation et l'étude des monuments khmers, plus que comme un récapitulatif de sa mission. Il n'est donc pas aussi détaillé qu'on pourrait le vouloir.

L'arrêté confiant à Lucien Fournereau le soin d'organiser une nouvelle campagne de fouilles a été rendu le 12 août 1887<sup>18</sup>. Louis Delaporte et Lucien Fournereau ont dû cependant connaître un peu plus tôt l'avis définitif de l'administration, car les préparatifs commencent dès le mois de juillet. Le ministre de l'Instruction publique aurait en effet, selon Fournereau,

---

<sup>15</sup> Paris, E. Leroux.

<sup>16</sup> Dans *Bulletin de la Société des études indo-chinoises*, 1<sup>er</sup> semestre 1888.

<sup>17</sup> Idem, 3<sup>e</sup> trimestre 1888.

<sup>18</sup> Ce document n'a pas été conservé dans les archives du ministère de l'Instruction publique, mais sa date est rappelée par Louis Delaporte en tête des instructions qu'il adresse à Lucien Fournereau et Sylvain Raffegaud. (Arch. fam. Chem. II)

donné son aval au projet à la suite d'une visite effectuée en juin au Musée indochinois, en compagnie d'Albert Kaempfen.

Le 2 juillet, Louis Delaporte expose à Fournereau les conditions imposées par la direction des Beaux-Arts, et lui annonce qu'il va lui falloir chercher des mouleurs capables de réaliser des moulages à la gélatine<sup>19</sup>. Un peu plus de deux semaines plus tard, Delaporte reçoit un premier courrier de Sylvain Raffegaud, lui affirmant qu'il sait utiliser cette technique<sup>20</sup>. À ce moment, ce dernier se trouve à Paris, sans doute en congé. Raffegaud, décrit par Lucien Fournereau dans son rapport comme « attaché aux Travaux publics », travaille en effet, en temps normal, au service de la colonie de Cochinchine. Toutefois, il a occupé quelque temps à « une étude approfondie de l'art et du Musée khmer »<sup>21</sup>, sous l'égide de Louis Delaporte. Il prend en charge, également, les préparatifs matériels du voyage. L'équipement nécessaire à la réalisation des moulages et des photographies est donc acheminé par le même navire que lui.

Parti de Toulon le 20 octobre, Raffegaud arrive à Saïgon dans le courant du mois de novembre 1887. Dès le 1<sup>er</sup> décembre, Lucien Fournereau peut annoncer à Louis Delaporte le jour présumé du début de la campagne. Le 17 décembre 1887, la mission au complet quitte la capitale de la Cochinchine. Son état-major apparaît très réduit, lorsqu'on le compare avec ceux constitués par Delaporte pour ses deux voyages. Si l'on exclut l'escorte militaire, et le personnel du transport permettant aux voyageurs de rejoindre leurs chantiers, il ne comptait que trois Français : Lucien Fournereau, Sylvain Raffegaud, et un inspecteur des Bâtiments civils, Kerautret. La répartition des ouvriers indigènes, qui complètent leur groupe, est légèrement différente de celle envisagée par Louis Delaporte dans son devis. Fournereau emmène deux paillottiers, mais un seul aide-dessinateur, cinq mouleurs chinois, six coolies annamites, un charpentier – dont le rôle doit se limiter à la fabrication des caisses –, et aucun aide-photographe.

Dès le 19 décembre, les voyageurs gagnent Phnom Penh, où ils sont reçus par le Résident français, et, même si Lucien Fournereau ne l'évoque pas dans son rapport, par Norodom I<sup>er</sup>. Deux chalands sont mis à leur disposition par les fonctionnaires français présents dans la capitale du Cambodge, en vue de faciliter le transport de leur matériel, stocké auparavant jusque sur le pont de leur seule embarcation.

---

<sup>19</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>20</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>21</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte au gouverneur de Cochinchine, lui recommandant Sylvain Raffegaud, le 1<sup>er</sup> novembre 1887. (Arch. fam.. Chem II)

Les questions logistiques commencent à poser des problèmes lorsque les voyageurs atteignent, la veille de Noël, la province de Siem Reap. Pour s'aventurer jusqu'aux ruines d'Angkor, il leur faut en effet abandonner le bâtiment principal, et diviser leur chargement entre soixante-neuf barques, plus légères et maniables, puis, une fois passé le lac Tonlé Sap, transférer le tout sur soixante-dix chars à buffles. Le gouverneur de la région met ces moyens de transport à disposition de la mission contre une contrepartie. Contrairement aux voyageurs précédents et à certains des suivants, Lucien Fournereau renonce à toute prétention de cadeaux diplomatiques. En effet, selon le rapport fait au ministère de l'Instruction publique, le gouverneur de Siem Reap lui a tout simplement demandé, en échange des hommes et du matériel mis à sa disposition, une contrepartie financière.

Quelques incidents de voyage vont par la suite émailler le parcours de la mission, notamment à cause de l'excès de chargement des chars. Le convoi est ainsi obligé de s'arrêter plusieurs fois pour changer les essieux de bois qui se brisent sous le poids de leurs charges. Malgré tout, la mission atteint, dès le 26 décembre 1887, son premier campement, au cœur du site d'Angkor Vat.

Lucien Fournereau fournit très peu de détails quant à la répartition des tâches sur le campement. Son texte le présente toutefois au cœur de toutes les opérations, qu'elles soient de moulages, relevés ou photographies. Dans ses missions de 1873, puis 1881, Louis Delaporte, avait délégué à son état-major une partie du recueil des résultats. Il fixait les sujets à étudier, reproduire ou saisir, et se concentrait sur certaines opérations, telles que la réalisation des photos. Lucien Fournereau, au contraire, paraît se mêler de tout. À l'instar de Delaporte, il distribue et surveille le travail de ses subordonnés. Il traite avec les chefs de village qui doivent lui fournir les hommes de corvée nécessaires. Mais aussi il dessine, photographie. Il mène lui-même les excursions au monuments proches, et trouve encore le temps de « mani[er] la terre et gâch[er] le plâtre »<sup>22</sup> pour réaliser ses moulages. En raison de cette incessante activité, il lui est possible, dès le 9 janvier 1888, moins de deux semaines après son arrivée à Angkor Vat, de charger à bord d'une canonnière, à destination de Saigon, une première série de caisses.

L'optimisme des membres de la mission décline néanmoins dans les jours qui suivent cet envoi. Le niveau général des cours d'eau commence en effet à baisser. Les

communications que les voyageurs entretiennent avec l'extérieur, qui passent uniquement par cette voie, se font donc plus rares. Par ailleurs, la canonnière partie le 9 janvier ne peut revenir, et la colonie ne fournit aux explorateurs aucun transport à vapeur de remplacement. Enfin, les relations de Lucien Fournereau et du gouverneur de Siem Reap se dégradent, renforçant les difficultés de la mission à recruter hommes de corvée et guides. « Le personnel fatigué alla[nt] perdre de son entrain »<sup>23</sup>, Fournereau décide de se diriger vers son second objectif.

Le 9 février 1888, le campement est établi à Angkor Thom. Malgré l'avancement rapide des opérations, qui permet notamment la reproduction dans sa totalité d'une tourelle du Baïon, les difficultés s'accroissent à nouveau. Elles sont engendrées, essentiellement, par l'impossibilité d'acheminer jusqu'à Saigon les caisses contenant les moulages effectués depuis le 9 janvier. Stockées directement sur le campement, celles-ci doivent, à intervalles réguliers, être réparées, et parfois même entièrement reconstruites. Des colonies de termites attaquent en effet le bois dont elles sont composées.

Lucien Fournereau semble alors résolu à hâter encore plus le déroulement de son voyage. Laissant la majeure partie de son personnel sur le chantier principal, il part, seul, mener des excursions complémentaires aux environs. Il visite ainsi successivement les monuments de Barai-mi-bon<sup>24</sup>, Tevoda<sup>25</sup>, Tamonone<sup>26</sup>, et Préa Khan. Dans le prolongement de ce circuit, il établit des camps à Takeo, Ta Prohm et finalement Ekdey, trois endroits à partir desquels il rayonne pendant quelques jours dans les édifices environnants. Ces visites de complément s'achèvent par les ruines de Leley<sup>27</sup>, Bacong<sup>28</sup> et Préa Cu<sup>29</sup>. Le 25 mars 1888, Lucien Fournereau rejoint, finalement, son campement principal et décide de mettre fin à la mission.

---

<sup>22</sup> Rapport publié au *Journal officiel* le 4 octobre 1888.

<sup>23</sup> *Idem*.

<sup>24</sup> Il s'agit peut-être de l'un des deux « mébon » d'Angkor, temples situés dans deux barays (bassins) asséchés. Cependant, aucune des sources consultées n'a permis de confirmer cette hypothèse.

<sup>25</sup> Chau Say Tévoida : temple situé le long de la voie d'accès occidentale à Angkor Thom, en regard de Thommanon.

<sup>26</sup> Thommanon : temple situé le long de la voie d'accès occidentale à Angkor Thom, en regard de Chau Say Tévoida.

<sup>27</sup> Lolei : temple localisé dans le site de Roluos, au Sud-Est d'Angkor Vat.

<sup>28</sup> Bakong : temple localisé au Sud-Est du site d'Angkor Vat.

<sup>29</sup> Preah Kô : temple appartenant au groupe de Roluos.



Le chemin de retour s'annonce compliqué. Les voyageurs ont en effet perdu toute possibilité de communiquer avec les régions voisines du Cambodge, dans lesquelles, grâce au protectorat instauré par la France, ils auraient pu, plus facilement, obtenir hommes et moyens de transport adéquats. Comme à l'aller, pour emprunter la route qui passe par le lac Tonlé Sap, la mission est donc obligée d'acheminer personnel et matériel sur de « petites barques »<sup>30</sup>. Lucien Fournereau doit laisser derrière lui les quatre-vingt-deux caisses contenant les résultats recueillis depuis le début du mois de janvier 1888. Le rapport officiel donne, à ce moment, pour la première fois, des renseignements sur la manière dont étaient stockés moulages et originaux sur les chantiers de fouilles. Après avoir vérifié qu'elles étaient en bon état, Fournereau fait placer les caisses, divisées en deux ensembles, dans un hangar situé à Angkor Thom même et dans des locaux dont le sous-gouverneur du site a bien voulu lui donner usage. À l'intérieur des deux bâtiments, il les fait hisser sur un réseau de planches installées à quatre-vingts centimètres de hauteur. De cette façon, Lucien Fournereau espère les mettre à l'abri des termites.

Après avoir traversé le lac Tonlé Sap, les voyageurs font une première halte à Compong Chenang, puis se dirigent droit vers Phnom Penh. Après un arrêt très court dans cette dernière ville, durant lequel Sylvain Raffegaud quitte définitivement la mission, Lucien Fournereau se hâte de ramener à Saigon le personnel indigène qu'il y avait engagé le 17 décembre 1887. Pour éviter d'avoir des dépenses à ajouter au devis que Louis Delaporte avait remis à la direction des Beaux-Arts, il préfère en effet tenter de continuer seul sa campagne.

Malheureusement, l'accès aux provinces cambodgiennes situées au Nord du lac Tonlé Sap, avec lesquelles il lui avait été impossible de communiquer à la fin de son séjour au Siam, et par la visite desquelles il comptait achever ses recherches, lui est refusé par le gouvernement de Cochinchine, qui juge cette traversée trop dangereuse. Le voyageur parvient néanmoins à repartir, et effectue une dernière excursion sur les sites d'Oudong<sup>31</sup> et Vat Nokor<sup>32</sup>, à quelque distance de Phnom Penh. Tombé malade lors de ce circuit, il doit renoncer à aller plus loin, et il est rapatrié à Saigon par le Résident de France au Cambodge, le 28 avril 1888.

---

<sup>30</sup> Rapport publié au *Journal officiel* le 4 octobre 1888.

<sup>31</sup> Ville située au Nord de Phnom Penh, sur la rive occidentale du lac Tonlé Sap.

<sup>32</sup> Temple situé dans la province de Kompong Cham.

D'une durée sensiblement équivalente à celles que Louis Delaporte a menées, en 1873 et 1881, la mission dirigée par Lucien Fournereau a néanmoins rapporté un nombre de résultats jamais encore atteint.

Les pièces originales sont peut-être les moins nombreuses, une quarantaine au total<sup>33</sup> :

- 2 pièces en bois, savoir :
  - Un madrier de plafond (Angkor Vat)
  - Un linteau de porte (Angkor Vat)
- 11 pièces en grès, savoir :
  - Trois balustres (Angkor Vat)
  - Un Bouddha couché (Angkor Vat)
  - Une stèle (Ta Prohm)
  - Trois têtes (deux provenant de Ta Prohm, et une de Préa-Roup<sup>34</sup>)
  - Trois antéfixes (Vat Nokor)
- 15 vases en grès vernissé
- 2 urnes funéraires en grès vernissé
- Plusieurs fragments d'ornements en mortier (Préa-Roup, Préa Cu)
- Plusieurs fragments de terre cuite, faïence, porcelaine, grès vernissé, jarres et tuiles (Angkor Thom, Pimanacas, Leley, Ta Prohm)

Les moulages sont, pour la première fois, clairement identifiés. Lucien Fournereau et son équipe ont rapporté, en tout, 630 pièces<sup>35</sup>, ainsi réparties:

- Angkor Vat : 350 morceaux, permettant de reproduire :
  - Fronton de la tour centrale (214 pièces)
  - Angle de la tour centrale de la porte ouest (45 pièces)
  - Pied de Bouddha (17 pièces)
  - Fragments d'une galerie (12 pièces)
  - Soubassement et colonne d'une terrasse (12 pièces)
  - Grand bas-relief (11 pièces)
  - Bas-relief représentant le barattage de la mer de lait (9 pièces)

---

<sup>33</sup> Le site archéologique de provenance a été ajouté entre parenthèses quand cela était possible.

<sup>34</sup> Pré Rup : temple situé au Sud du baray (bassin) oriental du groupe d'Angkor.

<sup>35</sup> Le rapport inséré dans le *Journal officiel* du 4 octobre 1888 comporte une erreur de calcul. Dans le récapitulatif qu'il fait de ses pièces de moulages, Lucien Fournereau obtient un total de 520, alors que l'addition

## Les successeurs de Louis Delaporte

- Fragment d'une galerie, complémentaire d'un ensemble déjà présent au Musée indochinois (8 pièces)
- Demi-fronton pris sur l'angle d'une tour (6 pièces)
- Colonne (4 pièces)
- Lambris (4 pièces)
- Fragments d'une balustrade (3 pièces)
- Tête de tigre terminant un canal d'évacuation des eaux (2 pièces)
- Tableau d'une porte (1 pièce)
- Base d'une colonne octogonale (1 pièce)
- Piédouche d'une balustrade (1 pièce)
- Angkor Thom : 129 morceaux, permettant de reconstituer :
  - Tourelle de Baïon (56 pièces)
  - Deux géants d'une terrasse de Pimanacas (48 pièces)
  - Plusieurs animaux en bas-relief, de Ba-Phuon (8 pièces)
  - Complément d'un bas-relief de Baïon présentant des éléphants, déjà présent au Musée indochinois (4 pièces)
  - Socle d'un lion de Pimanacas (4 pièces)
  - Linteau de Préapithu, représentant le barattage de la mer de lait (3 pièces)
  - Pyramide présente au-dessus d'une porte à Pimanacas (2 pièces)
  - Linteau de porte de Baïon (1 pièce)
  - Fragments de pilastres de Pimanacas et de Ba-Phuon (1 pièce chacun)
  - Frise de Pimanacas (1 pièce)
- Tevada : 26 morceaux, permettant de reconstituer un linteau de porte, des singes en bas-relief, une fausse porte et un fragment de pilastre avec corniche
- Leley: 24 morceaux, permettant de reconstituer deux fausses portes, un linteau avec frise, une colonne, un chapiteau, une série des frises
- Tamonone : 20 morceaux, permettant de reconstituer une fausse porte, plusieurs trumeaux, une frise, un fragment de pilastre avec corniche, et une série de rinceaux
- Ta Prohm : 20 morceaux, permettant de reconstituer deux linteaux, deux tympans de frontons, et une série de rinceaux

---

se monte en réalité à 630. Cette erreur sera par la suite reprise dans tous les documents concernant la mission de 1887-1888, sans jamais être corrigée.

- Barai-Mi-bon : 19 morceaux, permettant de reconstituer plusieurs animaux en bas-relief, un fragment de pilastre avec chapiteau et un linteau de porte
- Préa Roup : 18 morceaux, permettant de reconstituer trois fausses portes, deux linteaux et une colonne
- Bacong : 16 morceaux, permettant de reconstituer deux fausses portes, une stèle et une colonne
- Mi-Baume : 6 morceaux, permettant de reconstituer un linteau et une colonne
- Préa Khan : 2 morceaux, permettant de reconstituer un pilastre et une frise.

Lucien Fournereau a enfin complété son étude par la réalisation de 400 photos, de dimension 18x24 cm et 24x30 cm, pris aussi bien lors de son séjour dans les provinces siamoises que de ses dernières excursions en territoire cambodgien, à Oudong et Vat Nokor. Il a également effectué un certain nombre de relevés, à Leley, Préa Cu et Bacong, pour compléter les informations déjà recueillies par Louis Delaporte, et sur les sites d'Angkor Vat et Angkor Thom, pour servir à la monographie qu'il entend publier à son retour.

### 3. Lucien Fournereau, un collaborateur utile ?

Après que la maladie l'a forcé à mettre fin à sa mission, Lucien Fournereau arrive à Marseille le 25 juin 1888. Six jours plus tard, il est de retour à Paris. Comme il l'avait fait pour ceux qui avaient participé à ses précédentes missions, Louis Delaporte entreprend de le présenter à l'administration des Beaux-Arts, et de l'introduire dans les milieux scientifiques parisiens.

La première partie de la collaboration de Louis Delaporte et Lucien Fournereau, après la mission de 1887-1888, se déroule aussi bien que Delaporte pouvait l'espérer. Le 4 juillet 1888, trois jours après avoir revu pour la première fois Fournereau au retour de son voyage, Louis Delaporte rencontre avec lui le directeur des Beaux-Arts. L'entrevue est cordiale, Albert Kaempfen « d'ordinaire si froid »<sup>36</sup> semble enthousiasmé par les résultats de la mission qui vient tout juste de se terminer, et ne voit pas d'objections à envisager de nouveaux travaux au Trocadéro, pour permettre l'installation de l'ensemble des pièces recueillies par Lucien Fournereau.

---

<sup>36</sup>Lettre rédigée par Louis Delaporte le 4 juillet 1888. (Arch. fam. corresp.)

Quelques semaines plus tard, le ministère de l'Instruction publique se montre également très diligent pour aider Delaporte et Fournereau à régler les problèmes posés par le gouvernement de la Cochinchine. Dans un courrier rédigé le 2 juillet 1887<sup>37</sup>, Louis Delaporte faisait part à Lucien Fournereau de la nécessité, pour obtenir le soutien de la colonie, d'offrir au Musée archéologique de Saïgon un exemplaire de chaque photographie et de chaque reproduction faites pendant la mission. Même si les archives consultées pour cette thèse n'en conservent pas la trace officielle, il semble que l'hypothèse formulée par Louis Delaporte se soit concrétisée, et que le gouverneur de Cochinchine, Ernest Constans<sup>38</sup> ait accordé son aide à Lucien Fournereau et ses hommes, en échange d'au moins une copie de chaque moulage. Cependant, lorsque les quatre-vingt-deux caisses laissées au Siam par Fournereau arrivent enfin à Saïgon, au début du mois de juillet 1888, la colonie se voit refuser leur ouverture. Ne comprenant pas cette entorse à l'accord conclu avant le départ de la mission, le gouverneur de Cochinchine décide d'en appeler à son ministère de tutelle, et d'empêcher les caisses de partir pour la France, tant qu'on ne lui accorde pas la possibilité de faire exécuter les reproductions prévues.

L'intervention du ministère de l'Instruction publique qui, sur les instances de Louis Delaporte et Lucien Fournereau, adresse une dépêche officielle à Ernest Constans, dans la seconde quinzaine du mois de juillet 1888, permet de dissiper le malentendu qui avait entraîné l'immobilisation des œuvres d'art. On explique alors au gouverneur que l'ouverture des caisses, en l'absence de Lucien Fournereau, risque de remettre en cause l'ensemble du travail effectué jusque là. Seul Fournereau connaît en effet exactement le contenu des caisses, et la combinaison des différents morceaux entre eux pour créer les ensembles complets. Pour donner une telle explication, Louis Delaporte devait être animé des mêmes motivations qui l'ont poussé, au début de l'année 1889, à contrôler ce que le ministère de la Marine voulait reproduire et exposer pour l'Exposition universelle. Accepter que le gouvernement de Cochinchine fasse immédiatement une copie des moules recueillis par Lucien Fournereau leur ferait perdre une partie de ce qui faisait leur importance pour le Musée indo-chinois : l'exclusivité. Toutefois, Delaporte et Fournereau ne voient aucune objection à ce que des copies en soient faites, et envoyées en Cochinchine, une fois que des épreuves des fragments moulés auront été exécutées, et organisées au sein de leur exposition parisienne.

---

<sup>37</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>38</sup> Gouverneur général entre novembre 1887 et avril 1888.

Grâce à la médiation du ministère de l'Instruction publique, l'ensemble des caisses, demeurées dans l'état où elles sont arrivées à Saïgon, sont embarquées à bord du *Cachar*, à destination de la France, le 9 octobre 1888.

Les rapports cordiaux entretenus par Lucien Fournereau et le ministère de l'Instruction publique ne vont toutefois pas durer.

Le 11 août 1888, l'explorateur adresse à cette administration une première version du rapport d'ensemble de sa mission. Ce texte est composé sur un ton très libre. Lucien Fournereau n'hésite pas à exprimer, d'une manière très explicite, son opinion sur l'ensemble des sujets qui touchent à son voyage, ainsi qu'à l'étude des monuments khmers. Or, le ministère de l'Instruction publique ne peut pas permettre que des feuillets, que Charles Maunoir juge suffisamment « intéressant[s] au point de vue scientifique et d'une lecture attrayante »<sup>39</sup> pour être insérés au *Journal officiel*, diffusent publiquement des critiques contre lui-même ou d'autres administrations. Les épreuves du rapport<sup>40</sup> subissent donc des corrections importantes.

Certains commentaires sont finalement laissés tels quels. Il s'agit de ceux évoquant des pays, européens ou asiatiques, que la France considère, dans le domaine de l'étude de l'art khmer, comme des rivaux. Ainsi, l'exemple anglais sert à mettre l'accent sur l'avance donnée à la France dans la communauté des orientalistes par la création du Musée indochinois, ce qui lui permet de ne pas « imiter [ses] voisins d'Outre-Manche, qui, pendant vingt ans, laissèrent dormir dans des caves de ministère les moulages des types de l'Inde, avant de leur donner la belle place qu'ils occupent aujourd'hui à l'India et au Kensington museum »<sup>41</sup>. L'opposition du Siam à la sortie de ses œuvres d'art est quant à elle stigmatisée par la description de l'attitude du gouverneur de Siem Reap, « ce redoutable cerbère des ruines khmers (*sic*), dont l'avidité excitée par les largesses de riches touristes ne connaît plus de bornes, [qui] rendra bientôt par ses exactions tout séjour impossible aux travailleurs modestes »<sup>42</sup>.

En revanche, toute attaque contre l'administration française, métropolitaine ou coloniale, même si elle se fonde, au départ, sur des faits avérés et sur certains incidents rencontrés par Lucien Fournereau, est systématiquement supprimée. Revenant sur la création du Musée indochinois, il lui est possible d'écrire que les collections réunies par Louis

---

<sup>39</sup> Lettre adressée par Charles Maunoir au ministre de l'Instruction publique, le 21 septembre 1888. (A.N. F<sup>17</sup> 2967)

<sup>40</sup> Épreuves conservées aux Archives nationales. (A.N. F<sup>17</sup> 2967)

<sup>41</sup> Épreuves du rapport rédigé par Lucien Fournereau.

Delaporte ont, lors de son installation, enfin obtenu à Paris un « local digne de [leur] importance »<sup>43</sup>, mais il lui est interdit d'affirmer ensuite comme il l'avait prévu :

Cette place était largement suffisante au moment où elle a été fixée ; mais elle ne l'est plus aujourd'hui. Il faudra forcément l'augmenter pour permettre de faire figurer au musée les monuments de grande dimension que j'ai rapportés, sans parler des acquisitions à prévoir pour l'avenir<sup>44</sup>.

Lorsqu'il s'attache à décrire certains des monuments qu'il a visités, s'il peut mettre en avant le fait que leur ruine a sans doute contribué au caractère très tardif de leur redécouverte par les Européens, il doit toutefois éviter de souligner qu'il serait possible, en accordant une aide spécifique au Cambodge, de leur éviter de se détruire plus encore. Les relecteurs suppriment donc le passage suivant :

Je croirais manquer à un devoir si je ne faisais remarquer à ce propos combien est déplorable de voir que par incurie on laisse la végétation achever de détruire ce qui subsiste encore de ces ruines incomparables. [...] au moins agissons chez nous, sur le territoire du Cambodge [...] quelques jours de travail, chaque année, assureraient la conservation pendant de longs siècles encore<sup>45</sup>.

Enfin, les relecteurs n'hésitent pas à omettre certains des événements que Lucien Fournereau avait consignés dans son rapport initial. Les lecteurs du *Journal officiel* du 4 octobre 1888 ignorent ainsi tout du silence par lequel le gouvernement de Cochinchine a répondu aux demandes réitérées de transport que lui a envoyées l'explorateur. Le passage suivant a été en effet censuré dans la version officielle du texte de Fournereau :

Si les courriers qui avaient pu me parvenir me prouvaient que l'administration des Beaux-Arts s'intéressait sans cesse aux missionnaires et au succès de la mission, la colonie, au contraire, semblait s'en désintéresser entièrement. Absorbée par d'autres soins, l'administration, qui d'ailleurs subissait de fréquents changements, ne m'avait donné aucun signe de vie, malgré mes lettres et mes dépêches, qui toutes avaient pour but d'obtenir des moyens de transport<sup>46</sup>.

Ce franc-parler n'est pas l'unique reproche que le ministère de l'Instruction publique fait à Lucien Fournereau. On se souvient que, pour éviter que le ministère de la Marine et des Colonies ne l'empêche, comme en 1885, de poursuivre ses recherches, l'explorateur a démissionné de son poste d'inspecteur des Travaux publics en Cochinchine, au moment de formuler officiellement sa nouvelle demande de mission. De retour à Paris, et mis au service

---

<sup>42</sup> Idem.

<sup>43</sup> Épreuves du rapport rédigé par Lucien Fournereau. (AN F<sup>21</sup> 2967)

<sup>44</sup> Épreuves du rapport rédigé par Lucien Fournereau. (AN F<sup>21</sup> 2967)

<sup>45</sup> Ibid.

<sup>46</sup> Ibid.

du Musée indochinois pour organiser les moulages rapportés de son voyage, Lucien Fournereau se trouve donc sans aucune source de revenus. La rémunération accordée par l'Instruction publique en échange du travail qu'il fournit pour l'Exposition universelle – 4 000 F, répartis en quatre versements, entre le 26 janvier et le 20 mai 1889<sup>47</sup> – lui permet de vivre pendant le premier semestre de 1889. Ensuite, il lui faut trouver un nouvel engagement.

Avec le soutien de Louis Delaporte, il présente alors un troisième projet de mission scientifique. Dans le courrier qu'il adresse au ministère de l'Instruction publique le 31 juillet 1889<sup>48</sup>, Lucien Fournereau met l'accent sur la complémentarité de ce nouveau voyage avec sa campagne précédente. Il prévoit en effet que ses excursions au Siam n'occuperont cette fois qu'un tiers de son séjour total. Les deux autres tiers seront consacrés à des chantiers dans les territoires du Cambodge, du Laos et de la Birmanie. En couvrant la totalité de la péninsule indochinoise, Fournereau cherche à recueillir les informations qui lui permettront de nourrir ses propres recherches, mais également des œuvres destinées à enrichir les collections réunies par Louis Delaporte. Il pense ainsi se concentrer cette fois moins sur la réalisation de moulages que sur la saisie de pièces originales, comme sans doute Delaporte le lui a suggéré<sup>49</sup>. L'examen de la requête formulée par Lucien Fournereau prend, malheureusement pour l'explorateur, plus de temps qu'il n'avait prévu. La commission des Voyages et Missions rend en effet une décision, positive, le 20 décembre 1889 seulement. Le budget alloué aux Missions scientifiques pour l'année 1890 étant épuisé, le début du voyage est alors fixé au mois de septembre 1891.

Dans l'attente, Lucien Fournereau ne dispose pas de revenus fixes. Cependant, en échange des services qu'il a rendus au ministère de l'Instruction publique en menant avec succès sa première mission, il estime avoir droit, soit à l'avancement de son départ, soit à un poste provisoire, permettant de préparer avec plus de sérénité sa future campagne. Ses interlocuteurs ne cèdent pas pour autant : sa demande de mission ne peut être englobée dans les prévisions budgétaires de l'année en cours, et la situation actuelle du ministère ne lui permet pas d'embaucher de personnel supplémentaire.

---

<sup>47</sup> Informations contenues dans un relevé, non daté, inclus dans le dossier concernant les missions scientifiques menées par Lucien Fournereau, au sein des archives du ministère de l'Instruction publique. (A.N. F<sup>17</sup> 2967)

<sup>48</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2967.

<sup>49</sup> Dans une lettre rédigée en 1888, après le retour en France de Lucien Fournereau, Louis Delaporte évoque le sujet, en affirmant que Fournereau repartirait « cette fois pour recueillir très peu de moulages ». (Arch. fam. Chem. I)



Toutefois, à force de sollicitations, Lucien Fournereau parvient en partie à ses fins. Dans une lettre du 23 février 1891<sup>50</sup>, il annonce qu'il sera prêt à quitter la France dès le 3 mars. Il rejoint Bangkok, base de sa nouvelle mission, le 25 avril 1891. Malgré l'amélioration de sa situation, Lucien Fournereau n'est pas encore totalement satisfait. Les fonds promis par l'administration arrivent trop lentement, et entravent le bon déroulement de son voyage. Pour mettre fin à ce problème, Fournereau décide de rassembler l'ensemble de ses soutiens, et de leur demander d'appuyer ses exigences auprès du ministère de l'Instruction publique. Ce dernier, s'il finit par céder, et par accorder, au milieu du mois d'octobre, 5 000 F sur les 6 000 que l'explorateur avait demandés quatre mois plus tôt, n'hésite pas pour autant à faire connaître son opinion sur Lucien Fournereau. Le 17 novembre 1891<sup>51</sup>, le chef de cabinet du ministre de l'Instruction publique avoue ainsi émettre « quelques réserves » sur la connaissance qu'a Lucien Fournereau « des droits qu'il s'est acquis à la reconnaissance de l'administration ». Il affirme en effet que, jusqu'à présent, l'explorateur a été, contrairement à ce qu'il laisse entendre, suffisamment récompensé pour « son dévouement et sa compétence ».

Les difficultés que rencontrait Lucien Fournereau dans ses relations avec le ministère de l'Instruction publique ont certainement eu des conséquences sur les rapports que ce dernier entretenait avec Louis Delaporte.

Le fait que Fournereau ne parvienne à obtenir de l'administration qu'une allocation occasionnelle entrave tout d'abord le fonctionnement du Musée indochinois. Cette situation ralentit l'organisation des collections, et remet en cause les projets formés par Delaporte pour l'Exposition universelle de 1889. Louis Delaporte reconnaît qu'il faut « entretenir » Lucien Fournereau pendant le temps qu'il consacre à travailler pour le musée du Trocadéro, mais il ignore comment s'en procurer les moyens financiers. « Tout compris »<sup>52</sup>, il estimait en effet que 7 à 8 000 F seraient nécessaires. L'Instruction publique ne pouvant concéder que la moitié de cette somme – pour l'Exposition universelle de 1889, Lucien Fournereau ne recevra que 4 000 F –, Delaporte prélèvera le complément sur les fonds alloués en vue des modifications prévues dans les salles du Musée indochinois avant l'Exposition universelle.

---

<sup>50</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2967.

<sup>51</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2967.

<sup>52</sup> Cette citation, de même que la précédente, est extraite d'une lettre rédigée par Louis Delaporte en 1889. (Arch. fam. corresp.)

L'aide apportée à Lucien Fournereau l'obligera donc à renoncer à l'installation qu'il avait initialement envisagée.

Par ailleurs, Louis Delaporte s'est personnellement engagé dans la mission organisée par Lucien Fournereau. Avant son commencement, il s'est occupé de l'ensemble des négociations avec la direction des Beaux-Arts. Au terme du voyage, il prend encore le temps d'introduire l'explorateur auprès des fonctionnaires qui cautionnaient les progrès de l'étude de l'art khmer en France, et de s'occuper d'une partie de la diffusion des résultats de la mission. Le 1<sup>er</sup> juin 1888, Delaporte adresse ainsi à la Société de géographie une description du voyage de Fournereau, et des indications concernant les différents documents qui ont été recueillis pendant sa durée<sup>53</sup>.

Les doutes que le ministère de l'Instruction publique formule de plus en plus explicitement concernant Lucien Fournereau risquent enfin de retentir sur le travail de Louis Delaporte lui-même. En effet, il craint que l'administration ne soutienne plus les collaborateurs qu'il lui présentera, dans l'avenir, parce qu'il a recommandé un homme dont elle désapprouve l'attitude.

Le retour en France de Lucien Fournereau entraîne par ailleurs, pour Louis Delaporte, un surcroît de travail. Resté affaibli par la maladie qui l'a forcé à écourter son excursion d'avril 1888 au Cambodge, l'explorateur requiert en effet l'aide du directeur du Musée indochinois. Celui-ci accepte volontiers de commencer à mettre en ordre, à sa place, les notes recueillies durant ce voyage. Cette tâche n'apparaît pas très prenante. Le 1<sup>er</sup> juillet 1888, Louis Delaporte affirme ainsi à son père qu'il ne s'agit absolument pas d'effectuer à la place de Lucien Fournereau la rédaction du rapport officiel réclamé par l'Instruction publique<sup>54</sup>. Il se contente de classer les documents que Fournereau lui a fournis, et d'identifier ceux qui lui seront le plus utile pour produire un texte adapté aux exigences de l'administration.

Très vite, cependant, Lucien Fournereau demande à Delaporte plus qu'une simple préparation de brouillons. En effet, en même temps qu'il a introduit Fournereau dans les milieux administratifs responsables des missions scientifiques, Louis Delaporte a également entrepris de lancer une campagne publicitaire autour des résultats du voyage effectué en 1887-1888. Il calque visiblement sa tactique sur celle qu'il avait employée au retour de sa mission

---

<sup>53</sup> Arch. Soc. géo. Colis n°15 bis, notice 2688.

<sup>54</sup> Arch. fam. corresp.

de 1873, et recommande Lucien Fournereau auprès de multiples journaux. Or, tout comme Delaporte en 1874, Lucien Fournereau est incapable de répondre, seul, à l'ensemble des commandes passées par les différentes rédactions. Par ailleurs, il avoue ignorer ce que ses commanditaires attendent exactement de lui<sup>55</sup>. Ne disposant pas du même réseau social que son prédécesseur, il se tourne donc, pour sous-traiter une partie de ses textes, vers la seule personne qui lui paraisse qualifiée : Louis Delaporte. Dans une lettre du 27 août 1888<sup>56</sup>, Lucien Fournereau en appelle ainsi à l'« aimable obligeance » du directeur du Musée indochinois. Il lui demande d'écrire en son nom plusieurs articles destinés à des publications illustrées, parmi lesquelles *L'Illustration*, qui souhaite publier des interprétations de quelques unes des photos prises durant son séjour en Indochine. La correspondance de Louis Delaporte ne permet pas de savoir s'il a honoré cette commande précise. Cependant, deux jours avant, le 25 août, Lucien Fournereau accusait réception d'un « paquet d'articles », attestant que Delaporte avait déjà répondu à une ou plusieurs requêtes identiques<sup>57</sup>.

Les résultats de la collaboration scientifique entre Louis Delaporte et Lucien Fournereau ne correspondent pas non plus exactement à ce que Delaporte attendait comme récompense de son investissement.

Les originaux et moulages recueillis ont, il est vrai, enrichi de manière incomparable le Musée indochinois. Le nombre important des reproductions effectuées durant la mission de 1887-1888 a ainsi permis à l'institution de gagner, pour l'Exposition universelle de 1889, une visibilité plus importante que jamais. En effet, Delaporte peut présenter au Trocadéro l'intégralité de sa nouvelle exposition, et la copie de près de la moitié des collections réunies par Lucien Fournereau, 288 fragments sur un total de 630, dans le pavillon cambodgien constitué par le ministère de la Marine et des Colonies.

Néanmoins, les profits tirés par Louis Delaporte du travail de Lucien Fournereau sont temporaires. Très vite, Fournereau met en avant sa propre carrière, et utilise les résultats de son voyage pour mener des recherches parallèlement, puis concurremment, à celles de Delaporte. En 1889, Lucien Fournereau expose ainsi au Salon le plan et plusieurs coupes du temple d'Angkor Vat, ainsi que quatre feuilles présentant ce qu'il considère comme « les

---

<sup>55</sup> Le 27 août 1888, évoquant ce sujet, il écrit ainsi à Louis Delaporte : « J'ignore le mode employé pour un compte rendu ». (Arch. fam. Chem. I)

<sup>56</sup> Arch. fam. Chem. I.

<sup>57</sup> Arch. fam. Chem. I.

principaux motifs de décoration »<sup>58</sup> des édifices khmers. Cette présentation fera date dans l'histoire de l'étude de l'art khmer en France. La bibliographie concernant les quatre décennies qui séparent la redécouverte des édifices de l'ancien Cambodge de leur étude systématique<sup>59</sup> a généralement et jusque très récemment accordé beaucoup plus d'importance à cette exposition qu'à la diffusion des vues reconstituées de Louis Delaporte. Lucien Fournereau présente en effet des œuvres alliant beauté d'exécution et exactitude, exposant les monuments qu'il a visités tels qu'ils existent, et non tels qu'ils auraient pu être au moment de leur création.

L'année suivante, en 1890, Lucien Fournereau, publie, chez Leroux, une première synthèse, *Les ruines d'Angkor : étude artistique et historique sur les monuments khmers du Cambodge siamois*. Celle-ci critique, implicitement, la production écrite de Louis Delaporte. Dans son introduction, Lucien Fournereau affirme en effet que les ouvrages consacrés à l'art khmer, jusqu'à la publication de son livre, ne sont que « d'une lecture attachante, amusante même ». Ce qui les discrédite à ses yeux est le mélange constant qu'ils opèrent entre anecdotes de voyage et explications techniques et historiques. Or, dans son *Voyage au Cambodge*, publié en 1880, Louis Delaporte ne cesse d'entremêler les éléments de son discours scientifique à la description événementielle de sa mission. Par ailleurs, Fournereau reprend, dans son volume, la distinction établie par Delaporte, entre une première partie consacrée au déroulement de la mission, et une seconde axée plus nettement sur des développements théoriques. Cependant, il en inverse les proportions, et met au cœur de son ouvrage les considérations artistiques et historiques rejetées par Louis Delaporte en annexe.

Au retour de la seconde mission dirigée par Lucien Fournereau, en 1892, les chemins des deux hommes se séparent nettement. Aucun des résultats recueillis par Fournereau n'est en effet destiné au Musée indochinois du Trocadéro. Les caisses contenant des « pièces de céramique »<sup>60</sup> arrivent, le 14 juin 1892, dans les fonds du musée de la Manufacture de Sèvres<sup>61</sup>. Les autres, renfermant majoritairement des photographies et estampages d'inscriptions, sont attribuées, le 27 juin, au musée Guimet<sup>62</sup>.

---

<sup>58</sup> Communication de Lucien Fournereau, « Les ruines khmers du Cambodge siamois », dans *Architecture et ethnographie au XIX<sup>e</sup> siècle, lectures des conférences de la Société centrale des architectes de France*, éd. Emmanuel Amougou, Paris, L'Harmattan, 2008.

<sup>59</sup> Les limites considérées ici sont, d'un côté, la publication du carnet de voyage d'Henri Mouhot, en 1863, et, de l'autre, l'inventaire mené par Étienne Lunet de Lajonquière, entre 1900 et 1909.

<sup>60</sup> Reçu de la Manufacture de Sèvres, rédigé le 14 juin 1892. (A.N. F<sup>17</sup> 2967)

<sup>61</sup> Aujourd'hui Cité de la céramique.

<sup>62</sup> A.N. F<sup>17</sup> 2967.

## B. LES FIDÈLES : SYLVAIN RAFFEGEAUD ET URBAIN BASSET

### 1. Sylvain Raffegaud

Louis Delaporte, malgré le soutien offert à Lucien Fournereau, n'est certainement pas dupe de ses intentions supposées. Pour s'assurer que les instructions données pour la réalisation des moulages destinés au Musée indochinois seront respectées, il adjoint à l'état-major de la mission un homme de son choix, le sculpteur Sylvain Raffegaud. Celui-ci aurait dû avoir le contrôle complet des opérations de reproductions des œuvres d'art. Dans les feuillets adressés à Fournereau et Raffegaud, Louis Delaporte paraît se reposer pleinement sur l'expertise de Raffegaud en ce domaine, affirmant : « Il n'est pas possible de fixer exactement le travail de moulage à faire. M. Raffegaud agira donc suivant les circonstances au mieux des intérêts de l'art. »<sup>63</sup>.

Pourtant, le rapport officiel rédigé par Lucien Fournereau ne fait aucune allusion aux tâches qu'il a, en tant que chef de la mission, déléguées à Sylvain Raffegaud. Au contraire, à le lire, on aurait tendance à le croire seul Français sur les chantiers de fouille, et obligé de mener de front prise des photos, et réalisation des documents graphiques et des moulages. Cette omniprésence est due, selon les courriers qu'il adresse à Louis Delaporte durant son voyage, à l'incompétence de Sylvain Raffegaud. L'une de ces lettres, non datée, résume ainsi l'opinion que Lucien Fournereau a de son mouleur : « Je suis obligé de lui faire marquer de préciser, de lui faire faire les échafauds nécessaires et de lui indiquer les pièces à choisir, afin d'avoir des moulages intacts autant que possible, de faire faire les emballages. Il manque absolument d'initiative, fait un bon surveillant. »<sup>64</sup>.

Sylvain Raffegaud, sans même avoir eu accès à ces lignes, est révolté par le jugement porté par Lucien Fournereau. À la suite de la publication au *Journal officiel* du rapport de Fournereau, il décide de diffuser sa propre version des événements du voyage. Le *Bulletin de la Société des études indochinoises* publie donc, dans son édition du troisième trimestre 1888, ses *Souvenirs de la mission Fournereau aux ruines d'Angkor*.

---

<sup>63</sup> Arch. Fam. Chem. II.

<sup>64</sup> Arch. Fam. Chem. II.

Sylvain Raffegaud y dépeint une situation très différente de celle décrite par Lucien Fournereau. Si l'on en croit cette description, le chef de l'état-major a changé de comportement dès l'arrivée de la mission sur son premier chantier de fouilles. À partir de ce moment, il a commencé à se considérer comme « l'homme unique de la mission »<sup>65</sup>, et à traiter les deux Français qui l'accompagnaient comme ses subordonnés plus que comme ses collègues. Par ailleurs, l'accent mis sur les moulages dans les instructions rédigées par Louis Delaporte inquiète de plus en plus Lucien Fournereau, au fur et à mesure de l'avancée des opérations de reproduction. Fournereau prend en effet conscience que ces moulages, plus que les photographies ou les relevés dont il s'occupe, vont retenir l'attention de l'administration, puis du grand public. Une fois la mission terminée, Sylvain Raffegaud a donc des chances d'obtenir une reconnaissance plus grande que la sienne. Poussé par son désir de se distinguer dans le domaine de l'étude de l'art khmer, et encouragé par le fait que Raffegaud ne comptait pas revenir en France dès la fin du voyage, Lucien Fournereau décide donc de passer sous silence, dans le récit qu'il fait de sa mission, le rôle réel assumé par son mouleur.

Dans cette polémique, Louis Delaporte sait lequel de ses deux collaborateurs croire. Il a en effet personnellement recruté Sylvain Raffegaud, et lui a demandé de venir se former au sein des collections du Musée indochinois, afin de s'assurer qu'il connaisse précisément les fragments qui complèteraient le mieux l'exposition existante.

Une lettre du 12 juin 1889<sup>66</sup>, dans laquelle Louis Delaporte dresse pour le directeur des Beaux-Arts le bilan des dernières transformations qu'il a apportées au Musée indochinois, permet d'appréhender exactement les places très différentes occupées par Lucien Fournereau et Sylvain Raffegaud dans le cercle des collaborateurs de Delaporte. Après avoir évoqué le montant auquel s'élèveraient les nouvelles installations requises, Louis Delaporte rédige un paragraphe concernant les récompenses qu'il voudrait remettre à ceux qui, le plus récemment, ont participé à l'agrandissement de son exposition. Alors que le cas de Lucien Fournereau est traité en une seule phrase, Delaporte s'attarde à détailler les mérites de Sylvain Raffegaud. La réalisation des moulages de la mission de 1887-1888 lui est attribuée en totalité, ainsi que la formation des mouleurs chinois qui l'ont aidé sur le terrain. Louis Delaporte inclut également, dans ce paragraphe, des références implicites au conflit qui a opposé Fournereau et Raffegaud, depuis l'arrivée des voyageurs sur les sites d'Angkor, et au silence dans lequel le

---

<sup>65</sup> Citation extraite de l'article de Sylvain Raffegaud.

<sup>66</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

premier a maintenu le rôle véritable joué par les membres de son état-major. Sylvain Raffegaud, affirme Louis Delaporte, n'a ainsi, jusque là, « reçu aucune compensation de ses travaux », bien qu'il ait « surmonté des difficultés de divers genres pour réaliser les desideratas que [Delaporte] lui avai[t] fixés »<sup>67</sup>.

Dans ces conditions, il ne faut pas s'étonner si, au moment même où le ministère de l'Instruction publique annonce à Lucien Fournereau ne pas disposer des fonds nécessaires au financement de son troisième projet de mission, le département des Beaux-Arts confie une nouvelle campagne à Sylvain Raffegaud. Même si l'indemnité que ce dernier reçoit représente le quart de celle demandée par Fournereau : 4 000 F au lieu de 16 000 environ, il lui est possible de quitter Saïgon cinq mois avant Lucien Fournereau. Le 12 décembre 1889, la direction des Beaux-Arts annonce donc à Louis Delaporte qu'elle vient de rendre un arrêté confiant à Sylvain Raffegaud une mission explicitement destinée à réunir les moulages devant « compléter les collections du Musée khmer »<sup>68</sup>.

Une première allocation, de 4 000 F, accompagne cette décision. Durant l'organisation de son voyage, dans le courant de l'année 1890, Sylvain Raffegaud s'aperçoit que cette somme ne sera pas suffisante pour exécuter l'ensemble des reproductions dont Louis Delaporte lui a adressé la liste. Après avoir demandé, dans les premiers jours du mois de juin, une seconde subvention de 4 000 F, Delaporte parvient à obtenir, deux mois plus tard, une augmentation de seulement 2 000 F. Le 11 août 1890<sup>69</sup>, le montant total accordé par la direction des Beaux-Arts à Sylvain Raffegaud est donc porté à 6 000 F.

Fort d'une avance de 3 500 F que le gouvernement de Cochinchine a été invité à lui concéder le 12 juillet 1890<sup>70</sup>, Raffegaud commence à rassembler son personnel. Il quitte finalement Saïgon le 21 octobre 1890, accompagné, s'il a bien suivi les recommandations faites par Louis Delaporte, de quatre mouleurs – sans doute ceux qu'il avait formés pour le voyage dirigé par Lucien Fournereau –, un charpentier, un interprète, un cuisinier, et trois coolies.

---

<sup>67</sup> Cette citation, comme la précédente, est extraite de la lettre rédigée par Louis Delaporte le 12 juin 1889.

<sup>68</sup> Arch. fam. Chem II.

<sup>69</sup> Arch. fam. Chem II.

<sup>70</sup> Arch. fam. Chem II.

Sylvain Raffegaud fait partie des collaborateurs de Louis Delaporte qui n'ont laissé aucune note sur le déroulement de leur mission. Les seules informations disponibles sur la campagne entreprise en octobre 1890 sont extraites de la correspondance qu'il entretient avec le directeur du Musée indochinois<sup>71</sup>.

Parti de Saigon le 21 octobre, Sylvain Raffegaud rencontre bien des difficultés pour atteindre son premier chantier de fouilles, à Angkor Vat. Le 30 octobre, parvenu à Phnom Penh, il apprend en effet que rien n'est prévu, en dépit de la promesse donnée au moment de son départ de lui accorder toutes facilités pour passer sur le territoire du Siam. Il n'atteint donc Siem Reap que le 14 novembre 1890. Il lui faudra attendre encore huit jours dans cette ville avant que le gouverneur ne reçoive la lettre de recommandation officielle l'autorisant à accorder une aide matérielle à la mission.

Raffegaud installe donc finalement son campement sur le site d'Angkor Vat le 23 novembre 1890. Heureusement, à compter de cette date, la campagne avance bien. Le 21 décembre, Sylvain Raffegaud peut déjà envoyer trois caisses de moulages à Saigon, et, sept jours plus tard, il a achevé les reproductions qu'il avait à faire sur le temple d'Angkor Vat lui-même. Il peut alors consacrer l'intégralité du mois de janvier 1891 au Baïon, avant de reprendre la route de Saigon, qu'il rejoint le 9 février.

Durant son séjour aux ruines, les seuls incidents que Raffegaud subit proviennent, selon lui, de l'amalgame fait entre lui et certains de ses prédécesseurs – « M. Fournereau et plusieurs Français » – dont les « procédés »<sup>72</sup> ont froissé les autorités locales. Ces difficultés relationnelles n'empêchent toutefois pas l'explorateur de remplir presque l'intégralité du programme fixé par Louis Delaporte avant son départ. Seuls deux monuments n'ont pas pu être visités.

Les trente-deux caisses finalement constituées par Sylvain Raffegaud contiennent les moulages nécessaires à la reconstitution de :

- Six ensembles provenant d'Angkor Vat, savoir :
  - Un complément du grand fronton rapporté par la mission de 1887-1888
  - Une femme présente sur un pilastre situé à la gauche de la porte de la tour centrale
  - Une tête de Bouddha

---

<sup>71</sup> Arch. fam. Chem II.



## Les successeurs de Louis Delaporte

- Un groupe de trois femmes enlacées, traité en bas-relief
- Un fronton présentant des animaux fantastiques
- Plusieurs bas-reliefs que Louis Delaporte qualifie d' « accessoires »
- Deux ensembles provenant du Baïon, savoir :
  - Un panneau d'ornementation en bas-relief
  - Plusieurs éléments manquant à la réalisation d'une tourelle : pilastre avec chapiteau, colonnette avec base, encadrement de porte, fausse porte, un linteau, et deux frontons.

### 2. Urbain Basset, triomphe du système mis en place par Louis Delaporte

Le 6 mars 1896, Louis Delaporte adresse au directeur des Beaux-Arts un nouveau bilan de l'avancement des travaux d'installation du Musée indochinois<sup>73</sup>. Depuis novembre 1895, il s'est occupé d'inventorier, réparer et ordonner les fragments de moulage qu'il n'avait pas encore exposés. Après cinq mois d'examen, il est parvenu à identifier un ensemble cohérent de pièces qu'il considère judicieux d'intégrer à l'une des salles de son institution. Cette addition est, selon lui, la plus importante de toutes celles qu'il a décidées depuis qu'on lui a alloué un espace au Trocadéro. Son installation donnerait en effet au Musée indochinois son apparence véritablement définitive.

Toutefois, Louis Delaporte ne pense pas possible de mettre en pratique ce programme avant l'ouverture de l'Exposition universelle de 1900. La majeure partie des ensembles qu'il voudrait inclure dans son exposition sont en effet encore incomplets. Par ailleurs, la dernière mission qu'il a commanditée, menée par Sylvain Raffégaud, n'a pas rapporté l'ensemble des documents attendus. Le mouleur n'avait ainsi pas pu s'arrêter sur les sites de Takeo et Préasat Khuét, que Delaporte avait intégrés à son programme. Il serait donc indispensable, conclut Louis Delaporte dans le même courrier, d'organiser une dernière campagne de fouilles aux ruines khmères.

Le directeur du Musée indochinois a déjà trouvé le candidat idéal auquel déléguer la direction des opérations sur le terrain. Il s'agit du sculpteur Urbain Basset<sup>74</sup>.

---

<sup>72</sup>Cette citation, comme la précédente, est extraite d'une lettre adressée par Sylvain Raffégaud à Louis Delaporte, le 21 décembre 1890. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>73</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>74</sup>Urbain Basset (1842-1924). Né à Grenoble, il se fit connaître lors du Salon de 1870, et participa à la décoration de l'Hôtel de Ville de Paris.

Celui-ci s'est déjà familiarisé avec l'art khmer, en travaillant, à Paris, au service du Musée indochinois. Le 29 août 1895<sup>75</sup>, Louis Delaporte écrit ainsi au directeur des Beaux-Arts que des travaux de raccordement de moulages plus complexes que prévu ont nécessité la présence d'un sculpteur, et qu'il a embauché, pour ce faire, Urbain Basset.

Le talent du sculpteur n'est pas l'unique raison qui pousse Delaporte à mettre en avant sa candidature. En effet, Urbain Basset a bénéficié, avant de se tourner vers la sculpture, d'une formation en architecture. Il sera donc parfaitement capable de réunir, au fil de ses chantiers, les renseignements complémentaires permettant à Louis Delaporte d'achever les documents graphiques – plans, élévations, vues reconstituées – qui constitueront une introduction à ses collections. Le travail commun qu'ont effectué les deux hommes a par ailleurs permis à Delaporte de s'assurer du « caractère ferme et conciliant »<sup>76</sup> de ce collaborateur. Ces deux qualités prouvent qu'Urbain Basset pourra diriger l'équipe qui l'accompagnera aux ruines, résister aux pressions accrues des autorités locales envers les envoyés du Musée indochinois signalées par Lucien Fournereau et Sylvain Raffegaud, tout en se conformant aux instructions remises par Louis Delaporte.

En demandant au ministère de l'Instruction publique de confier une mission à Urbain Basset, Delaporte cherche en réalité avant tout à éviter que ne se répètent les difficultés que sa collaboration avec Lucien Fournereau a entraînés.

La correspondance qu'il entretient avec Basset va lui prouver, dès le début de la nouvelle mission, qu'il a fait le bon choix. Le 4 septembre 1896, Basset lui annonce ainsi qu'il met à profit la traversée de France jusqu'en Indochine pour « apprendre par cœur » les documents que Delaporte lui a confiés pour le renseigner sur les informations qu'il aura à recueillir<sup>77</sup>. Quatre mois plus tard, alors qu'Urbain Basset est installé à Angkor Vat, il affirme cette fois à Delaporte : « Je suis de point en point vos instructions. »<sup>78</sup>.

À l'instar de la mission précédemment menée par Sylvain Raffegaud, Louis Delaporte s'occupe seul d'organiser le voyage dont il confie la direction à Urbain Basset.

---

<sup>75</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>76</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, le 6 mars 1896. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>77</sup> Arch. Fam. Chem. II. Voir Annexes p. 592.

<sup>78</sup> Arch. fam. Chem. II. Voir Annexes p. 593.

Ainsi, c'est lui qui, le 27 avril 1896, établit le budget provisoire de la campagne<sup>79</sup>, en réponse à un courrier que lui a directement adressé le directeur du Secrétariat et de la Comptabilité du ministère de l'Instruction publique quelques jours plus tôt.

Pour obtenir les résultats les plus complets possibles, Delaporte considère que son collaborateur devra passer entre cinq mois et demi et sept mois en Indochine, ce qui nécessitera l'allocation d'une indemnité totale allant de 6 200 à 8 250 F. L'Instruction publique s'étant finalement prononcée, dans l'arrêté rendu le 23 mai 1896<sup>80</sup>, en faveur d'une allocation de 7 000 francs, correspondant à une mission de six mois, ce sont uniquement les prévisions budgétaires que Louis Delaporte effectua pour cette durée qui sont exposées ici.

Sur la somme totale qui lui serait remise par le ministère (Delaporte, dans son estimation, l'évaluait à 6 900 F), Urbain Basset doit dépenser :

- 200 F pour son trajet de Paris à Marseille, aller-retour
- 400 F pour l'achat du matériel nécessaire à la réalisation des moulages et son transport jusqu'au port d'embarquement
- 250 F pour les préparatifs à achever à Saïgon et l'achat du matériel devant servir aux emballages des documents recueillis
- 3 600 F pour « ses frais personnels en voyage, ses frais d'atelier à Paris et l'entretien de sa famille »<sup>81</sup>, soit 600 F par mois.

Sur les six mois durant lesquels Urbain Basset allait rester hors de France, Louis Delaporte considérait qu'il allait réellement consacrer soixante-dix jours à ses recherches, en incluant le trajet aller et retour de Saïgon aux ruines. Durant cette période, il devrait dépenser :

- 1 400 F pour le paiement de son personnel, c'est-à-dire 20 F par jour, servant à rémunérer quatre mouleurs, un charpentier, un interprète, un cuisinier, et un homme à tout faire ;
- 1 050 F pour les transports et les « gratifications aux mandarins »<sup>82</sup>, soit 15 F par jour.

Le 23 mai 1896, une mission « en vue de l'achèvement de l'installation du Musée indochinois »<sup>83</sup>, avec une indemnité totale de 7 000 F, est donc accordée à Urbain Basset.

---

<sup>79</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>80</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>81</sup> Version du budget provisoire conservée, sous forme de brouillon, dans les archives familiales Delaporte. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>82</sup> Idem.

Le 10 juin, un premier acompte de 3 000 F lui est remis, ce qui lui permet de commencer ses achats de matériel. Dans le même temps, il sollicite l'attribution de plusieurs objets provenant de la Manufacture de Sèvres, cadeaux destinés au roi du Cambodge, ainsi qu'« aux mandarins siamois et cambodgiens, en échange d'autres vases provenant de leur pays »<sup>84</sup>. Les vases qui lui sont finalement attribués ne vont toutefois pas être utilisés dans cet objectif. La pratique des cadeaux diplomatiques semble en effet être tombée en désuétude dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle. Les explorateurs, comme Lucien Fournereau le soulignait dans le rapport de la mission qu'il a dirigée en 1887-1888, sont de plus en plus amenés à payer directement, en espèces, les services qui leur sont fournis par les autorités locales. À mesure que cette habitude décline, se développe en revanche celle de récompenser les fonctionnaires, coloniaux surtout, du soutien apporté à un voyage scientifique en leur offrant, non plus des décorations ou distinctions officielles, mais des objets de prix. Les vases de la Manufacture de Sèvres seront donc, avec l'accord du ministère de l'Instruction publique, répartis par Louis Delaporte entre plusieurs fonctionnaires travaillant au service de la colonie de Cochinchine ou du protectorat du Cambodge.

Après avoir achevé ses préparatifs à Paris, Urbain Basset arrive à Marseille le 27 août 1896. Le 30, il s'embarque pour Saïgon à bord de l'*Océanique*. Il débarque en Cochinchine le 24 septembre, après une traversée sans incidents, pendant laquelle il étudie les livres « concernant le Cambodge »<sup>85</sup> remis par Louis Delaporte, et mémorise les passages de ses instructions qui lui paraissent les plus importants.

À son arrivée à Saïgon, Urbain Basset doit faire face à une difficulté de taille : le matériel qu'il avait fait acheminer jusqu'à Marseille n'a pas été embarqué sur le même navire que lui, et se trouve encore en mer. En conséquence, le départ de la mission est retardé, dans l'attente de l'arrivée du prochain transport d'État. Basset met à profit ces journées de liberté forcée pour faire auprès du gouverneur général de l'Indochine<sup>86</sup> une série de démarches destinées à faciliter l'avancement de ses travaux. Il réussit ainsi à obtenir de la colonie une

---

<sup>83</sup> Arrêté de mission du 23 mai 1896. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>84</sup> Note interne au ministère de l'Instruction publique, datée du 4 août 1896. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>85</sup> Lettre qu'Urbain Basset adresse à Louis Delaporte le 4 septembre 1896. (Arch. fam. Chem. II) Voir annexes p. 592.

<sup>86</sup> Paul Rousseau, gouverneur général de l'Indochine du début de l'année 1895 à la fin de l'année 1896.

subvention de près de 3 500 F<sup>87</sup>. De plus, il sollicite la mise à sa disposition de certains des mouleurs formés par Sylvain Raffegaud, qu'il a pu retrouver dans les bureaux des Travaux publics.

Le 6 octobre, le *Melbourne*, sur lequel le matériel de la mission avait été embarqué par erreur, rejoint enfin Saigon, et Basset peut, le 8 ou le 10 octobre<sup>88</sup>, quitter la capitale de la Cochinchine.

La première étape importante atteinte par Urbain Basset est, comme c'est généralement le cas dans les voyages d'étude aux ruines khmères, Phnom Penh. Comme il l'avait fait à Saigon, il consacre son séjour dans cette ville à des entrevues diplomatiques. Il commence par essayer d'obtenir des lettres l'autorisant officiellement à mener des opérations de moulages sur le territoire siamois. Le Résident supérieur au Cambodge lui ayant avoué qu'il n'avait aucun pouvoir sur la cour de Bangkok, Basset décide alors d'attendre la venue prochaine à Phnom Penh du ministre plénipotentiaire de France au Siam, pour l'accompagner à Siem Reap, et obtenir, par son intermédiaire, le soutien du gouverneur de cette province. Il rend également visite au chef des bonzes, afin d'obtenir une lettre de recommandation destinée à la communauté des moines installée à Angkor Vat.

Les documents existants concernant la mission entreprise par Urbain Basset ne permettent pas de connaître l'issue de chacune de ces deux démarches. Après le courrier adressé à Louis Delaporte depuis Phnom Penh, le 14 octobre 1896<sup>89</sup>, la correspondance d'Urbain Basset se focalise en effet essentiellement sur les aspects techniques de son voyage. Le compte-rendu que Louis Delaporte envoie au directeur des Beaux-Arts, le 25 décembre 1897<sup>90</sup>, s'attarde plutôt sur les résultats de la campagne, et ne comporte, en matière d'événementiel, qu'un itinéraire détaillé, rédigé par Basset.

Selon cet itinéraire, après quelques journées consacrées à des excursions autour d'Angkor Thom, Urbain Basset s'établit à Angkor Vat, site sur lequel il doit concentrer ses recherches, le 21 octobre 1896. Le même jour, il est rejoint par son équipe. Celle-ci est majoritairement composée de travailleurs indigènes. Elle ne comprend ainsi que deux

---

<sup>87</sup> 3 432, 07 F, selon le récapitulatif qu'Urbain Basset fait des sommes qu'il a reçues pour sa mission, et que Louis Delaporte joint au compte-rendu du voyage envoyé au directeur des Beaux-Arts le 25 décembre 1897. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>88</sup> Urbain Basset lui-même donne la première de ces deux dates dans l'itinéraire que Louis Delaporte joint au document évoqué dans la note 72, et la seconde dans une lettre qu'il envoie de Phnom Penh le 14 octobre 1896. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>89</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>90</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

Européens : Basset et un conducteur des Travaux publics, venu de Saigon, alors qu'on compte quatre mouleurs chinois, un nombre indéterminé d'aides, deux coolies, et un interprète cambodgien. Jusqu'à la première quinzaine de janvier 1897, Urbain Basset semble avoir rayonné à partir d'Angkor Vat. Un seul incident vient déranger les opérations entamées par l'explorateur. Le 27 décembre 1896, ses mouleurs, malades, demandent à repartir à Saigon, sans qu'Urbain Basset ne parvienne à les retenir. Il est alors forcé de retourner, pour une durée assez brève, à Phnom Penh, afin de trouver un personnel de remplacement.

Ce long séjour dans la région d'Angkor se termine le 20 janvier 1897. À cette date, Urbain Basset revient à nouveau à Phnom Penh, ville à partir de laquelle, jusqu'au 16 février, il explore les monuments avoisinants. Revenu à Saigon le 18 ou le 19 février, il ne reste en Cochinchine que quelques jours, et repart dès le 25 en direction du Siam. Il se concentre cette fois sur les édifices des environs d'Ayuthia<sup>91</sup>, ancienne capitale de ce royaume, qu'il étudie jusqu'au 11 mars. Son voyage se termine par une série d'excursions en Annam, partageant son temps entre les régions de Tourane et Hué. Les derniers jours du mois de mars 1897 le voient définitivement de retour dans la capitale de la Cochinchine, et il s'embarque le 30, sur le *Cachar*, à destination de Marseille.

Au total, Urbain Basset aura donc voyagé, en incluant ses deux traversées de Marseille à Saigon, huit mois jour pour jour, du 30 août 1896 au 30 avril 1897. Grâce au soutien, en France, de Louis Delaporte, et à ses conseils, appliqués dans les relations qu'il entretient avec le gouverneur général de l'Indochine, Urbain Basset a pu bénéficier d'un financement presque deux fois plus important que l'allocation initiale accordée le 23 mai 1896<sup>92</sup>.

La majeure partie des 13 708 F<sup>93</sup> reçus par l'explorateur proviennent de l'administration responsable des missions scientifiques. En effet, l'Instruction publique a, en plus des 7 000 F initiaux, remboursé à Basset le coût, aller et retour, de la traversée de Marseille à Saigon, ainsi que le passage de son matériel, soit 1775, 95 F. La Cochinchine a,

---

<sup>91</sup> Ville située au Nord de Bangkok, en Thaïlande. Elle fut capitale de la Thaïlande de la mi-XIV<sup>e</sup> à la mi-XVIII<sup>e</sup> siècle.

<sup>92</sup> Somme fixée dans l'arrêté rendu par le ministère de l'Instruction publique, confiant à Urbain Basset sa mission aux ruines khmères. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>93</sup> Les annexes jointes au compte-rendu que Louis Delaporte remet au directeur des Beaux-Arts, le 25 décembre 1897, donnent un chiffre légèrement différent (13 712, 33 F), dû à l'arrondissement des frais de voyage que le ministère de l'Instruction publique a remboursés à Urbain Basset (1780 F au lieu de 1775, 95).

quant à elle, accordé une somme de 3432, 07 F. Enfin, Louis Delaporte s'est également porté au secours de son collaborateur, en lui avançant un supplément de 1 500 F.

Ces subventions n'ont toutefois pas réussi à absorber intégralement le surcoût dû aux deux mois supplémentaires passés par Urbain Basset en Indochine. Au terme de sa mission, le voyageur a en effet dépensé un total de 17 237, 40 F, soit 3529, 40 F de plus que ce qu'il avait été autorisé à utiliser. Selon le récapitulatif que Louis Delaporte joint au compte-rendu qu'il adresse au directeur des Beaux-Arts, le 25 décembre 1897<sup>94</sup>, ces fonds ont été répartis comme suit :

- Paiement du personnel : 10 229, 90 F. La majeure partie correspond aux frais personnels d'Urbain Basset (logement à Saigon, habillement, salaire), soit 5 650 F. Le reste est réparti entre les interprètes, les ouvriers chinois et les Cambodgiens qui les remplacent à partir du 27 décembre 1896.
- Transports du matériel et d'Urbain Basset, comprenant la traversée de Marseille à Saigon, aller et retour : 2 700, 95 F
- Coût engendrés par les excursions : 1 950 F
- Achat du matériel : 1 870, 50 F. Les dépenses les plus importantes en ce domaine sont faites dans le domaine de la photographie : 815, 50 F pour deux lots de plaques et l'achat d'un appareil.
- Achat d'objets d'art et de photographies pour le Musée indochinois : 332 F
- Cadeaux faits au gouverneur de Siem Reap et aux moines : 150 F.

La mission dirigée par Urbain Basset en 1896-1897 est la plus longue de toutes celles qui ont été lancées pour servir à l'enrichissement des collections organisées par Louis Delaporte. Pour autant, elle n'est pas celle dont les résultats sont les plus nombreux, ni les plus spectaculaires. Lorsque Basset quitte Saigon, le 30 mars 1897, le *Cachar*, sur lequel il s'embarque, transporte en effet 55 caisses. Les voyages menés par Louis Delaporte, en 1873, puis par Lucien Fournereau en 1887-1888, avaient duré deux fois moins longtemps – quatre mois environ chacun –, mais avaient rassemblé une fois et demie à deux fois plus de caisses : 102 et 82, respectivement.

La relative faiblesse du nombre de contenants constitués par Urbain Basset durant sa mission reflète en réalité les modifications qui ont progressivement affecté le Musée

indo-chinois et, par conséquent, le travail des collaborateurs de Louis Delaporte. Les pièces originales ont en effet tendance à se raréfier. Les documents évoquant les travaux commandés par Delaporte dans les salles qui lui ont été allouées au palais du Trocadéro traitent avant tout de l'installation et du montage des moulages. Louis Delaporte met en place une muséographie destinée avant tout à impressionner les visiteurs, en leur présentant des reconstitutions de taille importante. Or, il est pratiquement impossible de recréer galeries et façades de temple à partir d'éléments saisis sur les chantiers de fouille.

Si les protecteurs des sites sur lesquels Delaporte et ses collaborateurs ouvraient leurs chantiers pouvaient fermer les yeux sur quelques prises isolées, il n'en était pas de même lorsqu'il s'agissait de morceaux de taille importante. Le rapport rédigé par Louis Delaporte, publié dans le *Journal officiel* les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, indique, il est vrai, qu'il a travaillé à Méléa à « détacher les surfaces sculptées des gros blocs ». Mais il s'agit d'une mention presque unique. Les bas-reliefs et éléments d'ornementation que Delaporte utilisait pour reconstituer les parties d'édifices qu'il exposait au Musée indo-chinois étaient plus souvent reproduits par moulage. Par ailleurs, Méléa était située en territoire cambodgien, où les autorités laissaient aux explorateurs davantage de liberté qu'au Siam. Or, à partir du voyage de Lucien Fournereau, Louis Delaporte tend à concentrer le travail demandé plutôt sur les sites d'Angkor, et les édifices des provinces siamoises. Il est donc plus difficile qu'auparavant de saisir des pièces originales.

Urbain Basset parvient néanmoins à rapporter onze fragments originaux, pris en majeure partie sur les chantiers qu'il a rouverts au Siam. Ce chiffre est très loin de ceux qui figuraient dans les bilans des missions dirigées par Louis Delaporte ou Lucien Fournereau – environ soixante-dix et quarante, respectivement. La liste dressée par Delaporte des pièces originales réunies lors des recherches menées par Urbain Basset montre par ailleurs, pour la première fois, un élargissement de leurs modes d'acquisition. Six de ces fragments ont en effet été offerts au Musée indo-chinois par trois habitants de la colonie, dont Adhémar Leclère, alors Résident de France à Kratié.

L'un des principaux objectifs de la mission confiée à Urbain Basset à la fin du mois de mai 1896 était de rassembler les moulages nécessaires à compléter les ensembles présents dans l'atelier du Musée indo-chinois. L'explorateur a donc fait exécuter au total 360 moules, permettant de reconstituer 169 fragments d'architecture et de sculpture.

---

<sup>94</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.



Cependant, le cœur de la collection qui rejoint le palais du Trocadéro dans la première quinzaine de juin 1897<sup>95</sup> est constitué par les photos et dessins techniques réunis par Basset durant son voyage. Ces documents doivent permettre la création de la partie introductive que Louis Delaporte veut installer au Musée indochinois. Les 69 croquis et relevés effectués par l'explorateur s'orientent donc dans deux directions.

La première est l'exploration la plus profonde et détaillée possible de l'édifice que Delaporte considère comme le plus intéressant et le plus emblématique de l'ensemble des monuments khmers : Angkor Vat. On se rappelle que c'est du fronton principal de la tour centrale de ce temple que Delaporte voulait faire, à la suite de la mission dirigée par Lucien Fournereau, la pièce maîtresse de son exposition. Il semble donc logique qu'il ait désiré placer à l'entrée du musée une étude complète de cet édifice, et qu'il ait demandé à Urbain Basset de s'attarder particulièrement sur ses différentes parties. Sur les 69 dessins exécutés, 48 concernent donc Angkor Vat.

La seconde direction consiste à présenter des exemples variés de l'architecture de la péninsule indochinoise. Pour la première fois, un collaborateur de Louis Delaporte ne s'est pas contenté de recueillir des informations uniquement sur les monuments khmers du Cambodge et du Siam. Urbain Basset s'est au contraire rendu, entre la fin de ses excursions à Bangkok et Ayuthia le 11 mars 1897 et son départ de Saigon le 30 mars, en Annam, région qui était restée jusque là hors du champ de recherches des envoyés du Musée indochinois. De cette partie de son voyage, il rapporte essentiellement des motifs de décoration, mais également quelques vues et plans d'édifices complets, tels que les tombeaux des empereurs Tu-Duc<sup>96</sup> et Minh Mang<sup>97</sup>, qu'il a visités à Hué. Lors de ses excursions précédentes, Urbain Basset avait également rassemblé des informations complémentaires sur des ruines où des chantiers avaient été préalablement ouverts par les équipes travaillant au service de Louis Delaporte, telles que Leley, Ekdey, ou Ta Phrom. En recueillant ces documents, Basset respecte les règles qui président à l'organisation du Musée indochinois. En effet, il permet à Delaporte d'enrichir l'introduction de son exposition, en fournissant des exemples très variés de l'architecture de l'ensemble de la péninsule indochinoise.

---

<sup>95</sup> Le 29 mai 1897, Urbain Basset annonce à Louis Delaporte qu'il vient d'envoyer ses caisses en direction de Paris. (Arch. fam. Chem. II)

<sup>96</sup> Empereur d'Annam de 1848 à 1883.

<sup>97</sup> Empereur d'Annam de 1820 à 1841.

Les 238 photos qu'Urbain Basset rapporte de sa campagne répondent au même objectif. La plupart d'entre elles ont été prises par Basset lui-même, à l'aide de deux appareils, l'un prêté par Louis Delaporte, et l'autre acheté pendant les préparatifs de son voyage. Malgré les difficultés qu'il dit avoir eues pour travailler sur son campement principal – dans un courrier daté du 12 novembre 1896<sup>98</sup>, il affirme ainsi qu'il n'arrive pas à obtenir les conditions idéales nécessaires à ses opérations de développement –, il parvient tout de même à y développer 60 des photographies qu'il y a réalisées. Cet ensemble représente à peu près la moitié de la quantité totale d'épreuves – 128 – d'Angkor Vat qui entreront au Musée indochinois au retour de sa mission. Hors de ce site archéologique, Urbain Basset utilise beaucoup moins ses appareils. La liste établie par Louis Delaporte dans son compte rendu du 25 décembre 1897<sup>99</sup> ne mentionne en effet la réalisation que de 42 photos supplémentaires. Celles-ci ont été prises uniquement au Cambodge.

Pendant ses excursions dans la région de Bangkok et d'Ayuthia, ainsi qu'en Annam, Urbain Basset a visiblement préféré acheter des épreuves à des photographes professionnels, plutôt qu'en réaliser lui-même. Cette pratique avait déjà été mise en œuvre pendant les voyages complémentaires menés par Félix Faraut, après la mission de 1873. Dans la lettre qu'il adresse à ce dernier le 19 décembre 1873<sup>100</sup>, Louis Delaporte demande ainsi qu'il utilise les 100 F qu'un ami lui a gardés à Saigon pour acheter des photos intéressantes prises par Gsell ou tout autre photographe. Urbain Basset a, quant à lui, dépensé 132 F pour 64 vues du Siam, et le même nombre d'épreuves provenant d'Annam. Il s'agissait sans doute, pour lui, d'une commodité. Le bilan de ses dépenses, joint au compte-rendu rédigé par Louis Delaporte, montre en effet qu'il s'était séparé du personnel indigène qui l'avait aidé aux ruines du Cambodge siamois avant de partir pour mener ses recherches dans la région de Bangkok. Voyageant seul, il a donc pu vouloir laisser ses deux appareils photographiques aux bons soins de l'administration française à Saigon, pour pouvoir se déplacer avec une plus grande facilité.

---

<sup>98</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>99</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>100</sup> Arch. fam. Chem. II.

### C. AU CŒUR DE CES COLLABORATIONS : LE SYSTÈME DES INSTRUCTIONS

Entre 1873 et 1900, Louis Delaporte ne passe finalement que très peu de temps sur les chantiers de fouilles qu'il a repérés et ouverts au Cambodge et au Siam. Au total, les durées de ses participations aux deux missions dont il a assumé la direction se montent à six mois. Malgré cela, le Musée indochinois du Trocadéro compte, au tournant du siècle, plus d'une centaine de pièces originales<sup>101</sup>, et présente à ses visiteurs la reconstitution d'ensembles particulièrement imposants : le fronton d'Angkor Vat, assemblé au retour du voyage de Lucien Fournereau, mesure 11, 45 m. de hauteur sur 8 m. de longueur. Une large partie des collections de cette institution a donc été réunie, non grâce au travail de Louis Delaporte lui-même, mais à celui mené par ses collaborateurs.

Ceux-ci occupent des positions très différentes dans le système construit par Delaporte pour servir à l'enrichissement de ses deux expositions et de l'étude de l'art et l'architecture khmers. Quelques uns peuvent être considérés comme des amis – c'est le cas de Jules Harmand, par exemple –, d'autres comme des experts indépendants – tels Lucien Fournereau, ou le mouleur Ghilardi –, la plupart comme de simples employés, agissant uniquement au nom de Louis Delaporte. Tous ces hommes ont, toutefois, un point commun : ils ont, au moment de mettre leurs compétences au service du Musée khmer de Compiègne puis du Musée indochinois du Trocadéro, suivi les instructions de Delaporte.

#### 1. Premiers essais : avant, pendant et après les missions de 1873 et 1881

Ce système apparaît sous sa forme la plus simple lorsque Louis Delaporte est encore présent sur ses chantiers de fouilles, ou capable d'y revenir. En 1873, puis 1881, Delaporte assume pleinement la direction des opérations qu'il lance. Les textes qu'il rédige pendant ou après ces deux voyages, de quelque nature qu'ils soient, le présentent comme seul maître des sujets à explorer.

Dans le rapport qu'il fait publier au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, Louis Delaporte affirme ainsi qu'il s'occupait « de choisir les sculptures à enlever » et « organiser des fouilles », et se chargeait également de réaliser l'intégralité des photographies et une large partie des documents graphiques que la mission projetait de rapporter en France.

---

<sup>101</sup> Le catalogue que Georges Coedès dresse de cette collection, en 1910, contient 162 entrées.

Lors de son second voyage, la situation apparaît encore plus accentuée. Louis Delaporte accorde apparemment une moins grande confiance aux hommes qu'il a engagés qu'à ceux qui l'avaient accompagné lors de son précédent séjour en Indochine. Laederich, qu'il a embauché pour servir principalement d'aide dessinateur et aide photographe, manque, selon lui, de compétences, tandis que Ghilardi, chargé de diriger les travaux de moulage, travaille de manière insuffisante. Dans une lettre du 29 novembre 1881, Delaporte le range ainsi parmi les «quelques mollasses» qui ralentissent l'avancée de ses recherches<sup>102</sup>. Félix Faraut, enfin, peut difficilement être laissé sans surveillance. Son implication dans la première campagne dirigée par Louis Delaporte, puis les excursions complémentaires qu'il a menées entre 1874 et 1877, ont prouvé l'étendue de ses compétences. Pour cette raison, visiblement, Delaporte se méfie de lui. Il pense en effet que Faraut a une trop haute opinion de ses capacités, et qu'il pourrait vouloir jouer les commandants en second, sans avoir les moyens de véritablement contrôler les actions de ses subordonnés. Lui donner de trop grandes responsabilités pourrait donc mettre en péril une partie des opérations entamées par la mission. En conséquence, Louis Delaporte préfère, pendant son voyage de 1881, garder la haute main sur tous les aspects des recherches. Le 13 décembre 1881, il annonce ainsi à sa femme qu'il a terminé l'évaluation des sujets dont il désire avoir des reproductions, et qu'il en a confié la liste à Ghilardi. À cette date, il estime que, si jamais sa santé le nécessitait, il pourrait revenir en France en toute tranquillité, car il a laissé suffisamment d'instructions à son état-major pour qu'il puisse «continuer le reste sans [lui]»<sup>103</sup>. Bien que ces consignes soient sans doute restées uniquement orales<sup>104</sup>, elles ont été très efficaces, puisque la mission a pu se poursuivre durant deux mois après le rapatriement sanitaire de Delaporte, le 26 décembre 1881, et rassembler l'ensemble de ce que son organisateur avait prévu.

Les premiers exemples d'instructions écrites conservées dans les archives personnelles de Louis Delaporte datent des 19 et 31 décembre 1873. Il s'agit de deux lettres, de six et douze pages, adressées à Félix Faraut en prévision de la reprise des travaux de la mission,

---

<sup>102</sup> Arch. fam. corresp. Voir Annexes p. 582 et suivantes.

<sup>103</sup> Lettre du 13 décembre 1881. (Arch. fam. corresp.)

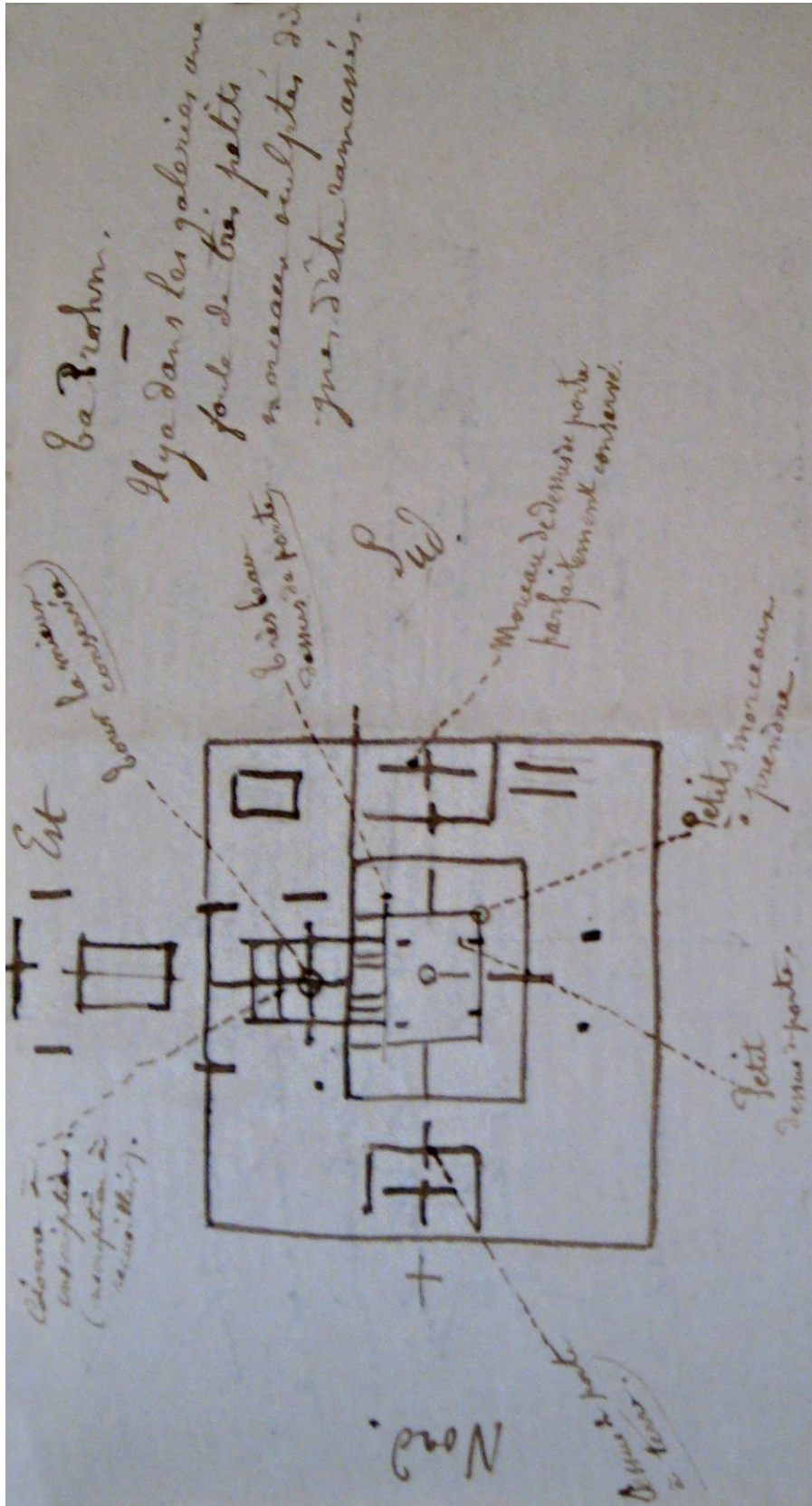
<sup>104</sup> Les archives privées de Louis Delaporte n'en conservent en tout cas aucune trace.

subitement arrêtée à la mi-octobre précédente. Ces documents, qui semblent bien être ceux que Faraut a eus entre les mains durant son voyage<sup>105</sup>, présentent un caractère assez brouillon.

Ces deux courriers apparaissent relativement incomplets. Le 31 décembre 1873, Louis Delaporte ouvre ainsi sa lettre, après avoir commenté très brièvement les dernières informations qu'il vient de recevoir d'Indochine au sujet du futur voyage de Félix Faraut, en affirmant : « J'ai bien des choses à ajouter aux recommandations que je vous faisais dans ma dernière lettre, et je suis sûr d'en oublier encore beaucoup dans celle-ci ». Ces premières instructions sont par ailleurs bien moins détaillées que celles que Delaporte adressera, plus tard, aux autres explorateurs qu'il commanditera. Elles ne présentent, ainsi, aucune carte permettant de localiser les ruines qui y sont évoquées. Le premier ensemble de feuillets n'offre, de plus, aucun croquis représentant les éléments que Delaporte désigne comme importants à étudier. Le second pallie ce manque, en introduisant quelques dessins à la plume, parfois annotés, mais ils semblent jouer un rôle illustratif, plus qu'explicatif. Le plan du monument de Ta Prohm, par exemple, situe les morceaux sur lesquels Louis Delaporte désirerait obtenir des informations complémentaires, mais d'une manière assez imprécise.

---

<sup>105</sup> Louis Delaporte demandait en effet à ses collaborateurs qu'ils lui rapportent les documents qu'il leur avait envoyés ou donnés avant leur départ.



Plan de Ta Prohm, présent dans les instructions destinées à Félix Faraut. (Arch. fam. Chem.II)

L'incomplétude des renseignements donnés par Delaporte dans ces deux courriers a deux raisons essentielles. La première est un manque évident de préparation. Louis Delaporte était en effet pressé par le temps. Rentré en France dans les derniers jours de novembre 1873<sup>106</sup>, sans doute encore affaibli, il a été obligé de hâter l'élaboration des deux documents, pour qu'ils puissent parvenir à Félix Faraut au plus tard au moment où il se mettait en route pour les ruines. La seconde raison, la plus importante, est que Faraut, au moment où il reprend les opérations abandonnées quelques temps plus tôt, conserve avec lui la plupart des documents graphiques, photographies et notes recueillies par la mission. Louis Delaporte le souligne à plusieurs reprises, lorsqu'il justifie le fait qu'il se consacre, durant la totalité de l'année 1874, plutôt à l'installation et la publicité du Musée khmer de Compiègne qu'à un travail théorique sur l'art khmer. Les deux lettres que Delaporte adresse à Félix Faraut, les 19 et 31 décembre 1873, sont donc destinées avant tout à lui donner les grandes orientations du travail qui reste à faire sur les monuments déjà visités par l'état-major du voyage précédent. À charge pour lui, par la suite, de comparer les entrées rédigées par Louis Delaporte avec les documents qu'il a gardés.

La précipitation dans laquelle Louis Delaporte a dû composer ces deux premiers ensembles d'instructions a, cependant, moins d'influence sur la complétude des renseignements qu'il donne à Félix Faraut que sur leur organisation.

Delaporte mêle ainsi, dans l'introduction de sa lettre du 19 décembre 1873, des conseils concernant les démarches à entreprendre auprès du gouvernement de Cochinchine et le personnel à embaucher. Les entrées correspondant aux monuments dont l'explorateur doit approfondir l'étude peuvent quant à elles comporter des développements assez éloignés de leurs caractéristiques architecturales. Le paragraphe concernant Ta Prohm, dans le même courrier, comprend ainsi des remarques sur le matériel nécessaire à la saisie des originaux, mais également sur des photographies qu'il faudrait que Félix Faraut acquiert à Saigon, en utilisant la réserve d'argent que Delaporte y possède encore. Au-delà de l'organisation par édifices visités, il semble donc que Louis Delaporte, en rédigeant ces instructions, ait surtout progressé en fonction des idées qui lui venaient immédiatement à l'esprit.

---

<sup>106</sup> Le premier courrier portant une adresse française envoyé par Louis Delaporte au ministère de l'Instruction publique, après l'arrêt de la mission de 1873, date du 3 décembre.

Lors de la préparation du second voyage qu'il dirige, en 1881, Louis Delaporte adresse de nouvelles consignes à Félix Faraut<sup>107</sup>. La forme adoptée pour leur rédaction ne change pas par rapport aux documents de décembre 1873. Il s'agit en effet, si l'on en croit le brouillon conservé dans les archives personnelles de Delaporte, toujours d'une lettre.

Sa composition apparaît, en revanche, très différente. Le texte est émaillé de nombreuses ratures, qui témoignent d'une écriture beaucoup plus lente, plus réfléchie, que ce qui avait été le cas huit ans plus tôt. Le contenu s'est également modifié. Il est maintenant possible de repérer des parties bien distinctes.

La première est consacrée aux relations qu'il faudra que Félix Faraut, avec l'aide de Louis Delaporte, entretienne avec l'administration, métropolitaine et coloniale. La deuxième, beaucoup plus longue, développe certains des aspects techniques de la mission. Delaporte y évoque majoritairement la question du matériel photographique, discutant des qualités et défauts des plaques et objectifs qu'il compte utiliser durant la mission, pour faire connaître à son collaborateur le type exact d'équipement qu'il sera amené à manier pour le seconder.

La dernière subdivision des instructions de 1881, traitant des sites que Louis Delaporte entend visiter, et des documents et objets d'art qu'il souhaite recueillir, est singulièrement plus courte que les autres. Delaporte refuse en effet de donner à son collaborateur des « instructions précises », et autre chose que le « plan général » de leur mission commune, peut-être parce qu'il n'a lui-même pas encore arrêté exactement son itinéraire. Il a ainsi fixé précisément les sujets qu'il voulait étudier dans le courant de son voyage. Ce n'est que le 13 décembre 1881 qu'il annonce avoir achevé de définir les pièces qu'il voulait faire reproduire<sup>108</sup>. Quelle qu'en soit la raison, ce refus entraîne l'absence des descriptions architecturales des différents monuments à visiter qui avaient occupé la majeure partie des lettres de décembre 1873.

Toutefois, d'autres éléments permettent de mettre en évidence l'établissement, dans cette partie des instructions, de constantes. La plus évidente est la description des documents à rassembler sur les chantiers ouverts. Bien que la lettre adressée à Félix Faraut en 1881 ne mentionne pas d'édifices particuliers, elle annonce succinctement ce que les explorateurs auront à faire, c'est-à-dire mener l'étude approfondie de l'un des monuments importants, et, pour apporter la diversité la plus importante possible à leurs recherches, relever, grâce au dessin technique ou à la photographie, les traits les plus spécifiques des édifices plus petits.

---

<sup>107</sup> Arch. fam. Chem. II.

<sup>108</sup> Arch. fam. corresp.



Commence à apparaître, également, une tendance à faire référence à des documents extérieurs aux instructions elles-mêmes, ou aux résultats bruts de la mission. Le 19 décembre 1873, Louis Delaporte conseillait ainsi à Félix Faraut d'aller chercher des renseignements supplémentaires « dans la brochure de Brossard de Corbigny (de Saïgon à Bangkok<sup>109</sup>) et dans Mouhot<sup>110</sup> ». En 1881, c'est à son propre ouvrage, le *Voyage au Cambodge*, publié l'année précédente, que Louis Delaporte demande à Faraut de se référer. Il ne s'agit toutefois plus de feuilleter pour trouver des informations complémentaires, mais d'utiliser le volume comme base des recherches à venir, presque comme remplacement des instructions. Delaporte affirme ainsi que « les chapitres relatifs à l'architecture [lui] feront connaître [ses] vues et appelleront [son] attention que les points saillants de l'architecture khmère ».

## 2. Le système en place : les instructions destinées à Fournereau, Raffégeaud et Basset

En 1873, puis 1881, Louis Delaporte n'a pas encore la capacité de développer pleinement la direction par instructions écrites des missions qu'il dirige ou commissionne. Il manque en effet du recul nécessaire. Si les consignes données à Félix Faraut, concernant le choix des monuments dont l'étude est à approfondir, sont, en 1873, brouillonnes, puis, en 1881, pour ainsi dire inexistantes, c'est parce que Delaporte n'a pas, ou a à peine, achevé ses premières études théoriques.

En décembre 1873, pour déterminer les éléments sur lesquels Félix Faraut doit recueillir de nouvelles informations, Louis Delaporte est forcé de se référer uniquement à sa mémoire. Il n'a en effet rapporté avec lui aucun des documents graphiques, ni apparemment aucune des notes, rassemblés durant la campagne précédente. En 1881, Delaporte a cette fois le temps de déterminer avec précision les pièces les plus intéressantes à faire saisir ou reproduire par son état-major. L'année précédente, il a terminé son premier exposé véritablement cohérent sur les caractéristiques de l'art khmer, inséré dans les chapitres finaux du *Voyage au Cambodge*, publié chez Delagrave. Cependant, les travaux restant à exécuter dans les ruines qu'il prévoit de visiter sont sans doute trop importants pour qu'il les décrive en détail à son collaborateur.

Par ailleurs, Louis Delaporte ne peut intervenir sur tous les aspects de l'organisation du voyage de son collaborateur. Félix Faraut, conducteur des Ponts et Chaussées de la colonie

---

<sup>109</sup> « De Saïgon à Bangkok par l'intérieur de l'Indochine », dans *Revue maritime et coloniale*, t. 33, 1872.

<sup>110</sup> *Voyage dans les royaumes de Siam, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine*, éd. Ferdinand de Lanoye, réimpr., Genève, Olizane, 1999.

de Cochinchine, ancien membre de la mission d'exploration aux ruines khmères, a une trop grande connaissance du terrain et de la mise en œuvre des chantiers de fouilles archéologiques, pour que des conseils sur la conduite de sa future campagne ne le vexent pas. Delaporte lui écrit donc, dès les premiers paragraphes de la lettre qu'il lui adresse le 19 décembre 1873, qu'il n'a « rien à dire sur l'organisation de [son] voyage ». Même s'il ne peut, de temps à autre, s'empêcher de glisser des renseignements pratiques au sein de ses descriptions architecturales, Louis Delaporte doit néanmoins, s'il veut conserver des rapports cordiaux avec Faraut, lui laisser une marge de manœuvre importante.

Six ans plus tard, en 1887, la situation a changé. En premier lieu, Louis Delaporte dispose dorénavant d'une vue d'ensemble beaucoup plus claire de son œuvre. Les campagnes lancées entre 1873 et 1877, puis en 1881-1882, avaient pour objectif de constituer le cœur de l'exposition qu'il projetait, et de poser les premières pierres d'une théorisation de l'art khmer. À partir du moment où s'achève la première installation du musée du Trocadéro, les recherches que Delaporte commissionne sont plutôt cosmétiques. Il s'agit avant tout de compléter les ensembles déjà exposés, d'y ajouter quelques pièces, en partant toujours des collections déjà constituées.

Par ailleurs, les trois collaborateurs engagés par Louis Delaporte à partir de la fin des années 1880 sont beaucoup moins expérimentés que ne l'était Félix Faraut. Lucien Fournereau a déjà dirigé un voyage scientifique, mais n'a que très peu d'expérience de la péninsule indochinoise. Sylvain Raffegaud travaille depuis 1883 au moins en Cochinchine, mais n'a jamais encore pris la tête d'une campagne de fouilles archéologiques. Urbain Basset, enfin, manque d'expérience sur les deux terrains. Les trois hommes attendent donc, naturellement, que celui qui leur a confié leur mission leur donne également des renseignements sur ses aspects pratiques.

Les trois ensembles d'instructions que Louis Delaporte adresse à ses collaborateurs après 1881 sont tous fruits d'une réflexion longue, et d'un travail complexe.

Delaporte commence par noter, pour chaque monument à visiter, l'ensemble des éléments à étudier. Chacun fait l'objet d'un choix très réfléchi, dans lequel Louis Delaporte tient compte « à la fois de leur nouveauté pour le musée, de leur valeur artistique, de la facilité

qu'il y a à les prendre »<sup>111</sup>. Dans le cas des ensembles moulés déjà exposés dans les salles du Trocadéro, le premier de ces critères laisse évidemment place à la complémentarité entre eux et la pièce à reproduire.

Une fois qu'il a identifié les documents que la future mission aura à rassembler, Louis Delaporte en établit un premier classement. Celui-ci peut prendre deux formes. La première, développée dans les consignes envoyées à Lucien Fournereau avant son voyage de 1887-1888, consiste à placer, avant les développements architecturaux détaillés concernant les différents édifices dans lesquelles les fouilles doivent être approfondies, une liste des principales pièces ou documents à rapporter, dans l'ordre de leur importance. La seconde apparaît dans les cahiers emportés par Urbain Basset en 1896. Louis Delaporte y souligne, ou marque d'une accolade rouge, les objets ou renseignements que Basset doit absolument recueillir.

Les itinéraires que Louis Delaporte trace pour ses collaborateurs, en leur indiquant les pièces sans lesquelles leurs voyages ne seront pas considérés comme réussis, ne sont pas définitifs. En 1887, au moment où il met au propre les instructions destinées à Lucien Fournereau, Delaporte décide ainsi de modifier l'ordre de la liste qu'il y a placé en tête. Dans la nouvelle version de ce document, la reproduction d'une « grande figure d'une tour de Baïon » a par exemple perdu deux rangs d'importance. Surtout, les pièces mises en avant par Delaporte délimitent le minimum des recherches que peuvent mener ses collaborateurs. À la première page du « cahier n°1 » qu'il adresse à Urbain Basset, Louis Delaporte affirme ainsi : « Si vous êtes peu aidé, vous ne vous occuperez que des parties marquées au crayon rouge ». Dans le cas où, au contraire, Basset recevrait « un concours complet du gouverneur de Cochinchine », c'est-à-dire, plus précisément, la mise à disposition des mouleurs formés auparavant par Sylvain Raffegaud, et une indemnité lui permettant de compléter les fonds nécessaires au bon déroulement de ses recherches, il devrait s'occuper de rassembler la totalité des informations dont Delaporte l'entretient dans ses cahiers. De la même manière, Louis Delaporte modifie les instructions qu'il adresse spécifiquement à Sylvain Raffegaud lorsque Lucien Fournereau lui annonce que tous deux recevront « tout le soutien possible » de la part de la colonie, concluant son texte par cette phrase : « le programme que je viens de vous tracer [...] je l'ai un peu plus étendu que je ne pensais le faire tout d'abord »

---

<sup>111</sup> Instructions adressées à Lucien Fournereau, lors de la préparation de la mission de 1887-1888. (Arch.fam. Chem. II)

Contrairement à Félix Faraut, les collaborateurs que Louis Delaporte envoie sur le terrain à partir de la fin des années 1880 connaissent assez peu la topographie des chantiers de fouilles qu'il a ouverts. On peut, il est vrai, supposer que Lucien Fournereau et Sylvain Raffegeaud, résidant en Indochine respectivement depuis deux et quatre ans au moins lorsqu'ils se mettent au service du Musée indochinois, ont déjà eu l'occasion de visiter quelques uns des sites archéologiques du Cambodge et du Siam. Urbain Basset, et Raffegeaud avant lui, ont, quant à eux, reçu une formation initiale dans les salles du Trocadéro, sous l'égide de Delaporte lui-même. Cependant, même si elles ont pu se superposer, ces expériences n'ont pas pu donner aux trois explorateurs les connaissances suffisantes pour identifier avec précision l'ensemble des détails, parfois véritablement minimes, sur lesquels Louis Delaporte voudrait être renseigné.

En conséquence, le directeur du Musée indochinois n'hésite pas à associer plusieurs méthodes, pour construire la description la plus précise possible de la situation de l'élément qu'il évoque.

Dans un premier temps (l'ensemble des documents présenté *infra* illustre chacune de ces étapes), il joint aux ensembles qu'il adresse à ses collaborateurs des cartes présentant des agrandissements de certaines régions du Cambodge et du Siam. Les instructions destinées à Lucien Fournereau s'ouvrent ainsi sur un gros plan de la province de Siem Reap, situant par rapport au lac Tonlé Sap, à la frontière entre Siam et Cambodge, et entre elles, les principales ruines. Par la suite, on trouve surtout des plans relativement détaillés des différents monuments ou sites archéologiques, travaillés de manière à faire ressortir les parties dans lesquelles se situent les sujets à explorer, ou sur lesquelles Louis Delaporte ne dispose pas de renseignements précis. Enfin, Delaporte joint à ces documents graphiques des explications écrites très détaillées, qui forment parfois un véritable guide touristique des sites sur lesquels il dépêche ses collaborateurs. Les instructions qu'il adresse à Urbain Basset en arrivent ainsi, à certains moments, à guider l'explorateur pas à pas. Voici un exemple de la manière dont il lui fait part des recherches qui restent à mener à Angkor Vat :

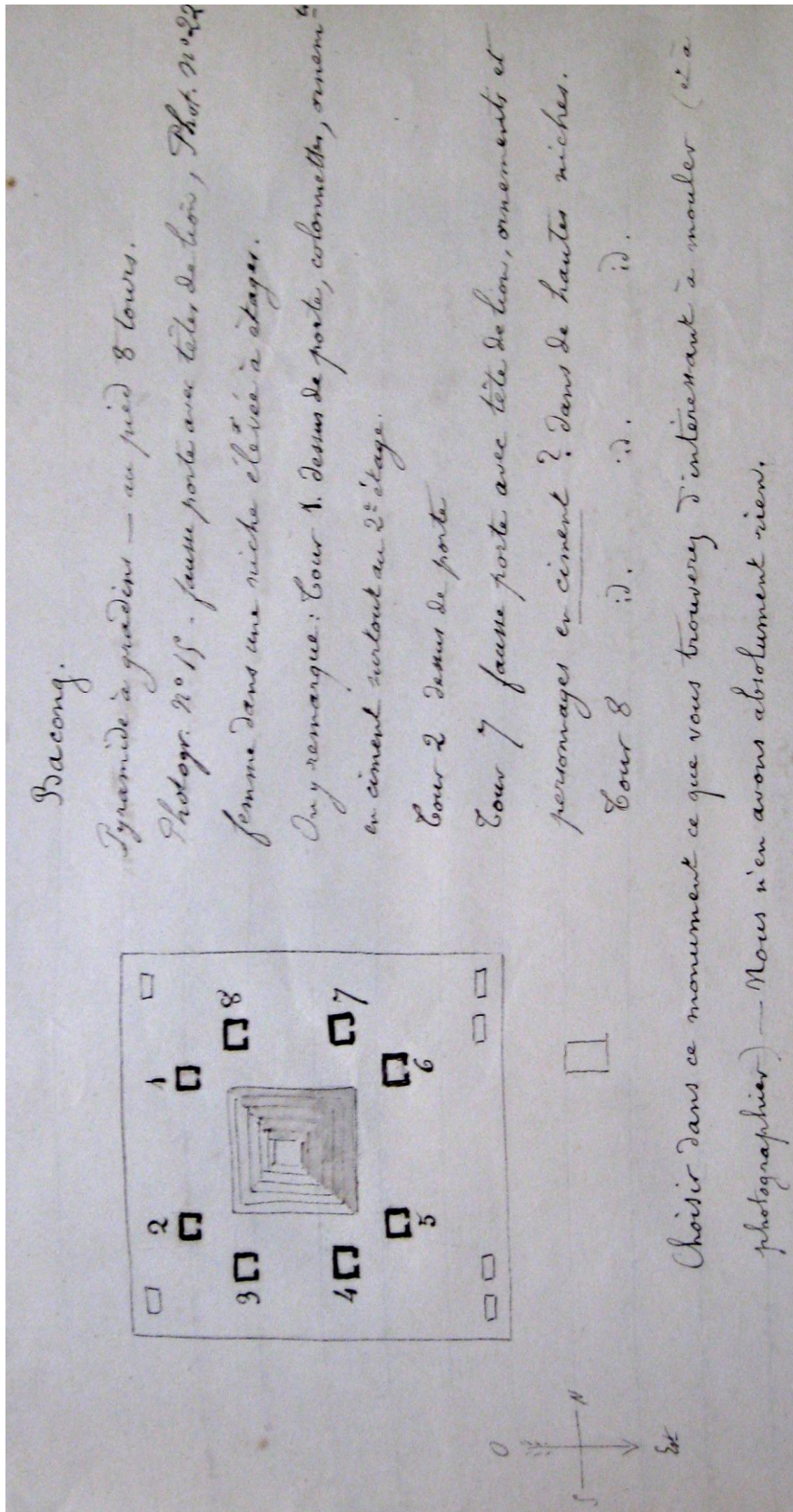
Vous êtes arrivé au monument Ouest qui offre trois portes surmontées de tours, au milieu, et une large entrée pour les éléphants PP<sup>112</sup>, à chaque bout. [...] Revenant au milieu de l'édifice, entrez par la porte principale et traversez. Vous débouchez sur la petite chaussée bordée de balustrades et de lions qui conduit à la terrasse T d'entrée du monument principal.

---

<sup>112</sup> Ces lettres permettent à Urbain Basset d'identifier sa localisation sur l'un des plans joints à ses instructions.

## Les successeurs de Louis Delaporte

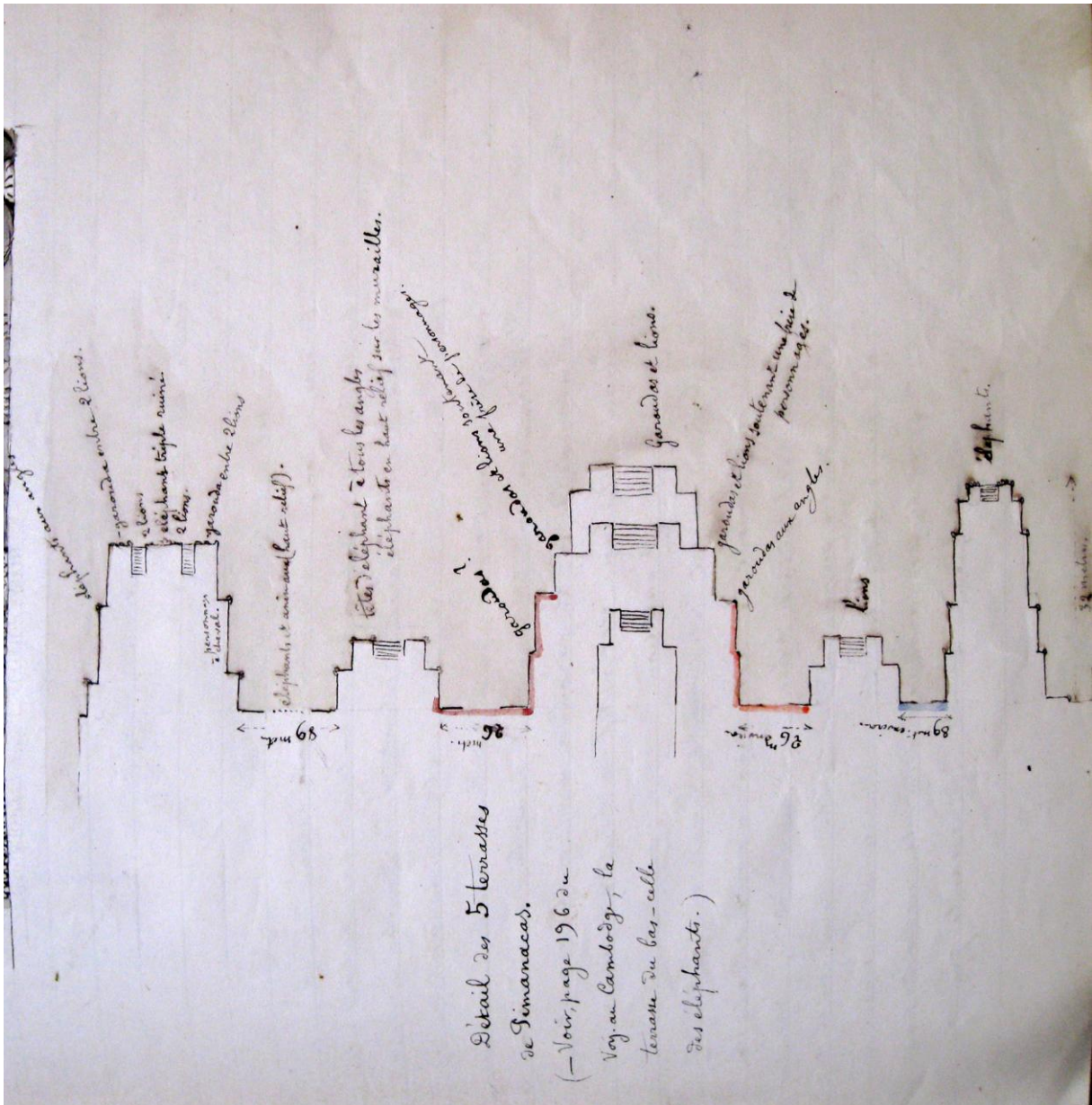
Les caractéristiques des éléments à identifier sont, quant à elles, définies surtout grâce aux nombreux dessins qui émaillent les pages des instructions. Ces documents sont le plus souvent réalisés directement sur les feuillets contenant le texte mis au propre. Le brouillon peut en comporter une version simplifiée, un croquis rapidement effectué. C'est le cas notamment dans les consignes rédigées à l'intention de Sylvain Raffegaud, avant la campagne de 1887-1888. Louis Delaporte peut également ménager, dans l'économie de sa page, la place qu'occuperont plus tard ses esquisses, sans nécessairement donner d'indications quant à leurs sujets. C'est ainsi le cas dans la première version des instructions destinées à Urbain Basset.



Les instructions renseignent dans un premier temps la topographie générale des sites archéologiques :  
plan de Bacong, dans les instructions destinées à Lucien Fournereau.

(Arch. fam. Chem. II.)





Louis Delaporte situe ensuite le plus précisément possible les éléments que ses collaborateurs doivent observer : plan des terrasses de Pimandac, dans les instructions destinées à Lucien Fournereau.

(Arch. fam. Chem. II.)



Louis Delaporte reproduit les détails les plus précis : reproduction d'un élément architectural exposé au Musée indochinois, dans les instructions destinées à Lucien Fournereau.

(Arch. fam. Chem. II.)





Au brouillon, un dessin rapidement effectué : représentation d'une fausse porte dans les instructions destinées à Sylvain Raffegaud. (Arch. Fam. Chem. II.)



Angkor Vat.

Il existe à chaque bout de la galerie à colonnade le long du fossé à l'Ouest (la galerie d'entrée), une fausse porte — les dimensions de l'une des deux (ou de toute, les deux), tout l'encadrement compris, ne paraissent être de 2<sup>m</sup>,66 de haut environ sur 1,62 de large ou un peu plus — Il faut en mouler une, ou au moins les parties nécessaires pour la reconstituer facilement, — et même au retour à Saïgon si c'est possible.

( Nous avons déjà au musée divers détails de cette fausse porte : une partie <sup>d'un boulev</sup> ~~de~~ original ; de — mais les raccords — ments sont si difficiles — les qu'il vaut mieux reprendre tout à la fois.

Cette pièce est nécessaire.



Le même dessin, recopié dans une version plus aboutie des instructions destinées à Sylvain Raffegaud.

(Arch. fam. Chem. II.)



19

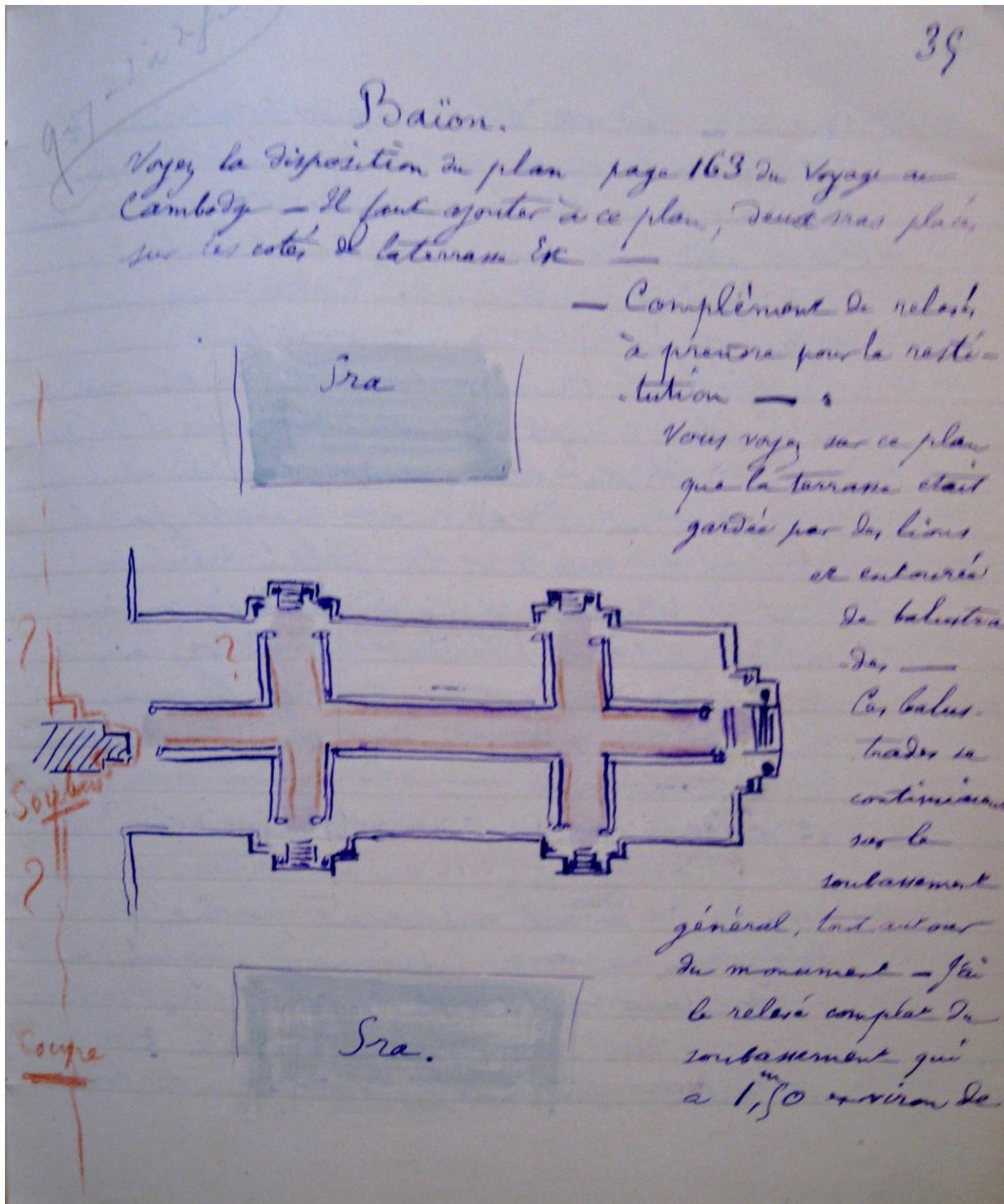
Baïon —

Voyez le plan page 2 Voy. en Cambodge, il y a en plus  
une grande salle placée à droite et à gauche de la terrasse et  
Document à présenter pour la reconstruction —

D'après votre relevé, la terrasse  
est était garnie par les lions et  
enroulés balustrades (dragons) qui fai-  
saient épaisseur tout le tour de l'édifice  
en reposant sur le socle général d'environ 1-50 en haut  
dont nous avons la <sup>plan</sup> colonne  
et d'ordre — Sur cette terrasse devait  
régner comme sur celle d'Angkor  
Vat un second entablement <sup>plus</sup>  
deux hauteurs en elle, indiquées par  
petite ~~sa~~ <sup>sa</sup> balustrade sur sa face  
des deux parois, <sup>plus</sup>  
plus petites et brisées de petites  
balustrades, <sup>comme</sup> ~~comme~~ <sup>le fait le projet</sup>  
~~comme~~ <sup>le fait le projet</sup> ~~le~~  
~~est~~ <sup>est</sup> ~~le~~ <sup>le</sup> ~~terrasse~~ <sup>terrasse</sup> ~~en~~ <sup>en</sup> ~~la~~ <sup>la</sup>  
~~grande~~ <sup>grande</sup> ~~terrasse~~ <sup>terrasse</sup> ~~en~~ <sup>en</sup> ~~la~~ <sup>la</sup>  
~~grande~~ <sup>grande</sup> ~~terrasse~~ <sup>terrasse</sup> ~~en~~ <sup>en</sup> ~~la~~ <sup>la</sup>

Au bord de cette terrasse, l'entrée principale de la galerie  
intérieure à trois colonnes, bas-relief au fond comme à  
Angkor Vat, mais ici très ruinée, parfois réparée  
Il faudrait en faire dégager quelques points pour

Page extraite du brouillon des instructions destinées à Urbain Basset. (Arch. fam. Chem. II.) Louis Delaporte a ménagé sur la gauche l'espace destiné à accueillir son dessin, dans la version définitive du texte.



Page extraite du deuxième cahier d'instructions destiné à Urbain Basset. (Arch. fam. Chem. II.) Dans cette version définitive, on observe que Louis Delaporte a respecté dans ses grandes lignes la mise en page qu'il avait prévue dans son brouillon (voir illustration précédente).

## Les successeurs de Louis Delaporte

Lorsqu'il les copie dans les ensembles définitifs, Louis Delaporte porte une grande attention à la qualité et à la précision de ces dessins. Les meilleurs exemples de ce phénomène se retrouvent dans les instructions destinées à Lucien Fournereau, pour sa mission de 1887-1888. Les pages de cet ensemble présentent en effet nombre de représentations aux détails particulièrement fouillés, majoritairement exécutées à l'encre noire avec des rehauts en aquarelle de gris, ocre et vert.



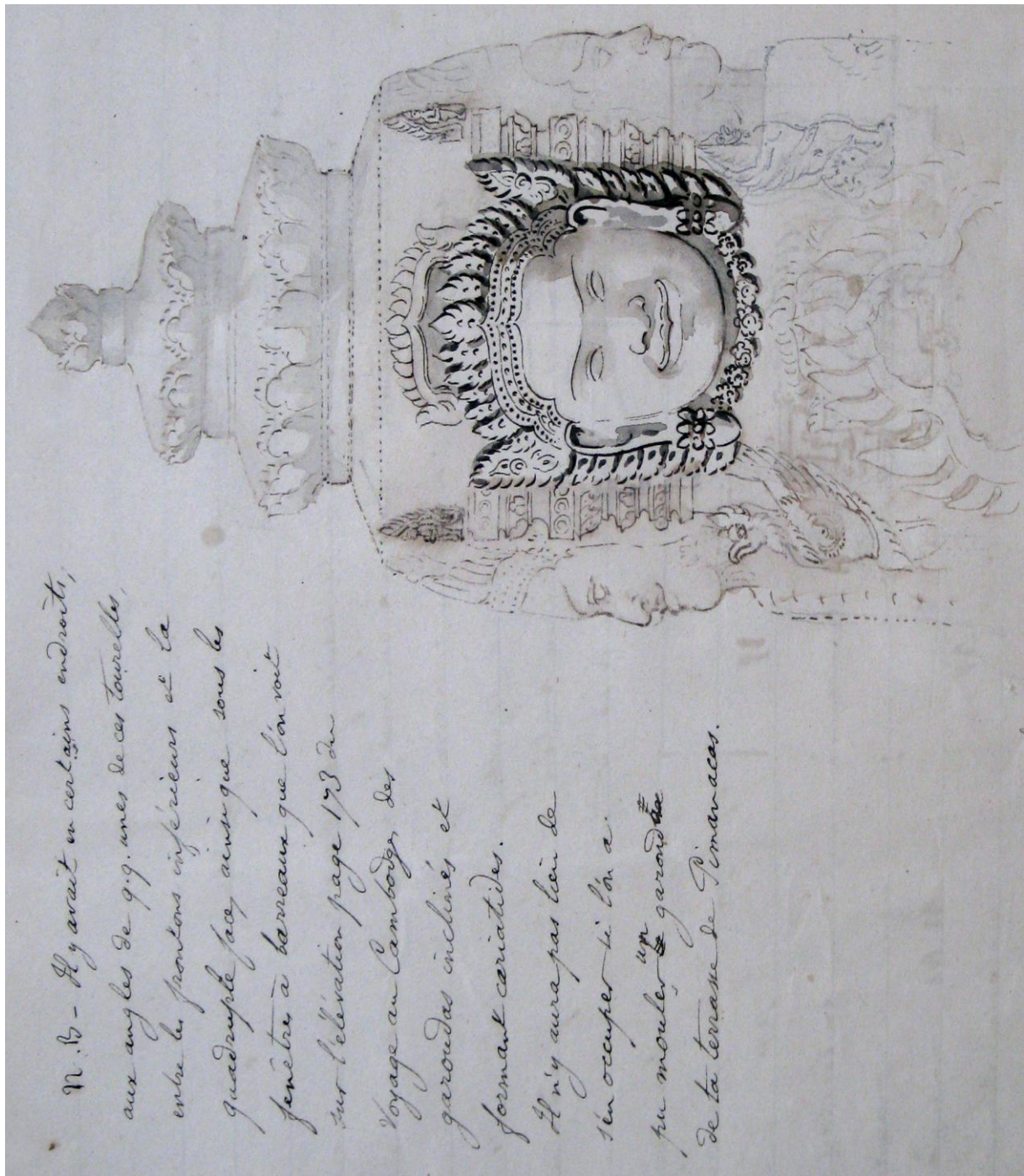


Les dessins de Louis Delaporte peuvent être particulièrement aboutis : premier exemple tiré des instructions destinées à Lucien Fournereau pour sa mission de 1887-1888. (Arch. fam. Chem. II.)





Les dessins de Louis Delaporte peuvent être particulièrement aboutis : deuxième exemple tiré des instructions destinées à Lucien Fournereau pour sa mission de 1887-1888. (Arch. fam. Chem. II.)



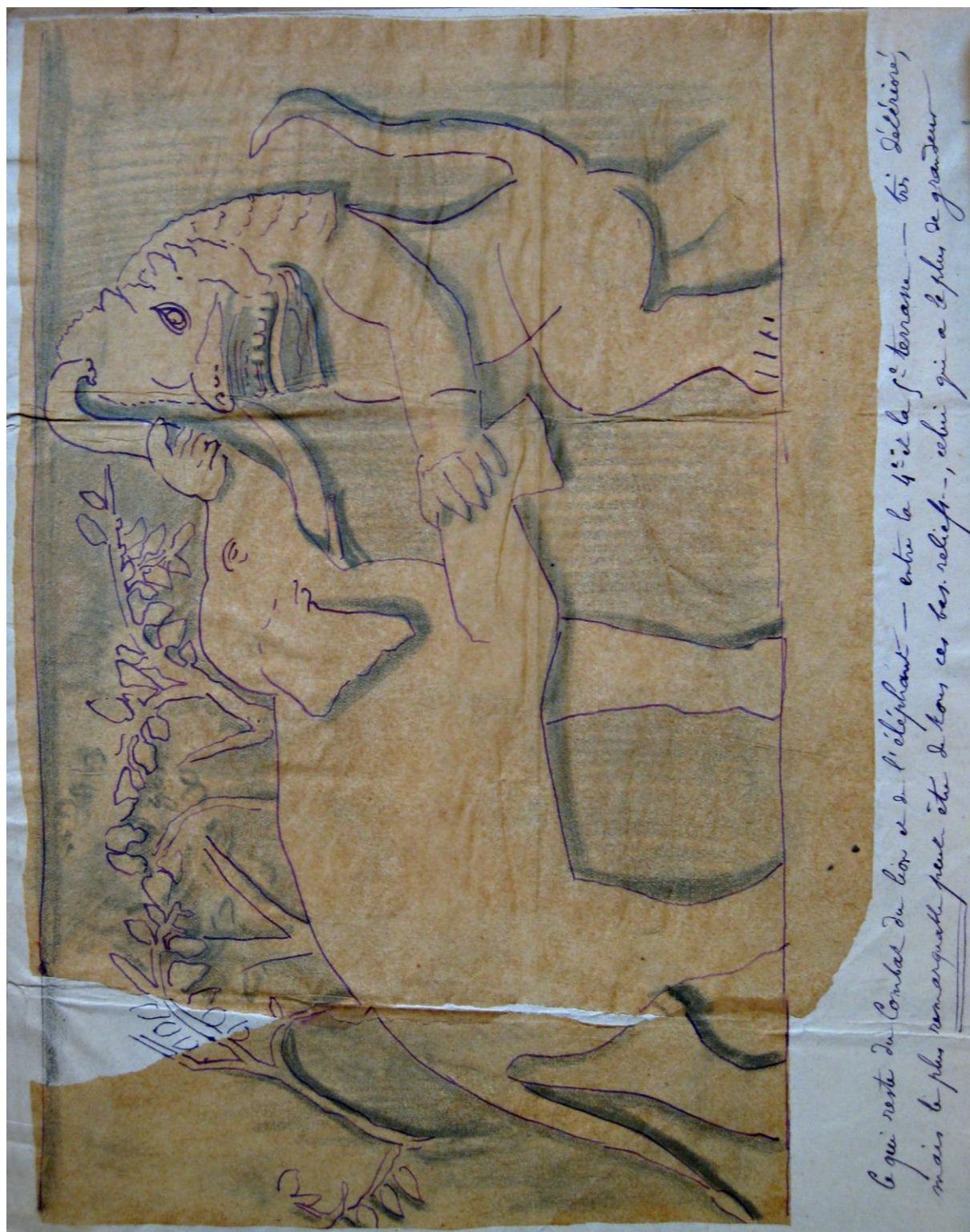
Les dessins de Louis Delaporte peuvent être particulièrement aboutis : troisième exemple tiré des instructions destinées à Lucien Fournereau pour sa mission de 1887-1888. (Arch. fam. Chem. II.)



Lorsque Louis Delaporte est davantage pressé par le temps, ou qu'une dernière relecture fait apparaître certains oublis, ou un besoin de précisions, il a recours, pour les illustrations de ses textes, à deux méthodes plus sommaires.

La première consiste à appliquer sur les feuillets restés blancs des croquis réalisés auparavant, sur des feuilles volantes. Les exemples que les archives personnelles de Louis Delaporte conservent sont loin de présenter un aspect aussi saisissant que les dessins aquarellés des instructions envoyées à Lucien Fournereau. Présentes essentiellement dans les consignes destinées à Sylvain Raffegaud, ces représentations apparaissent en effet plus grossières, et beaucoup moins nettes. Les feuilles volantes sur lesquelles Delaporte dessinait, très fines, se rident ou se déchirent lorsque la couche de colle sur laquelle elles sont posées sèche. Les sujets en apparaissent par ailleurs exécutés de manière rapide et peu précise, leurs contours simplement définis d'un trait d'encre violet, leurs creux et reliefs soulignés par une ligne bleutée plus épaisse.

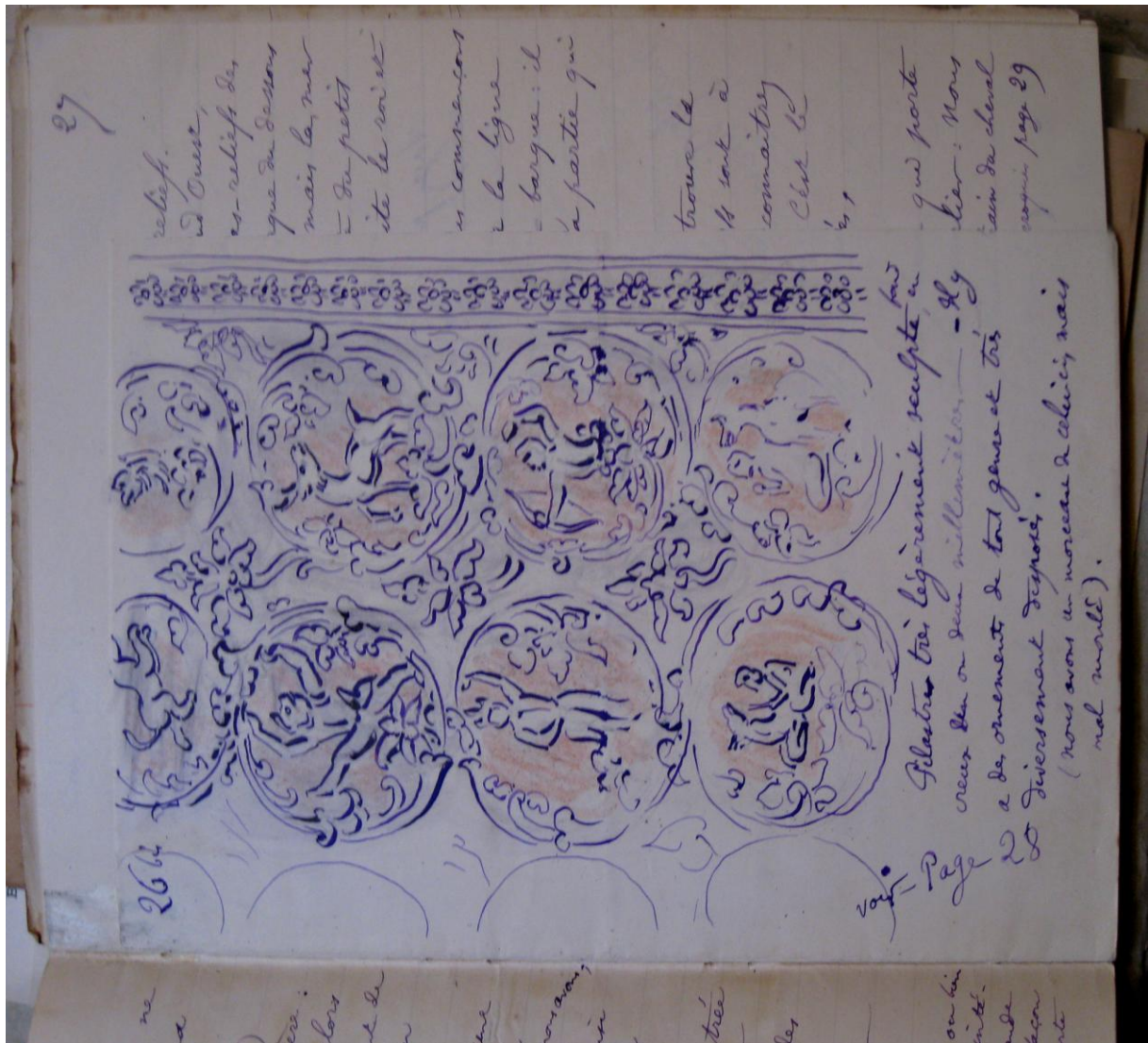
La seconde méthode donne des résultats nettement plus concluants. Louis Delaporte se contente alors simplement d'encarter dans les ensembles préalablement constitués les feuillets dont il pense avoir besoin. Même si elles ne sont qu'esquissées, ces reproductions se rapprochent davantage des dessins les plus aboutis exécutés par Louis Delaporte.



Exemple des méthodes employées par Louis Delaporte pour compléter ou composer rapidement ses instructions : collage issu de l'ensemble destiné à Sylvain Raffegaud.

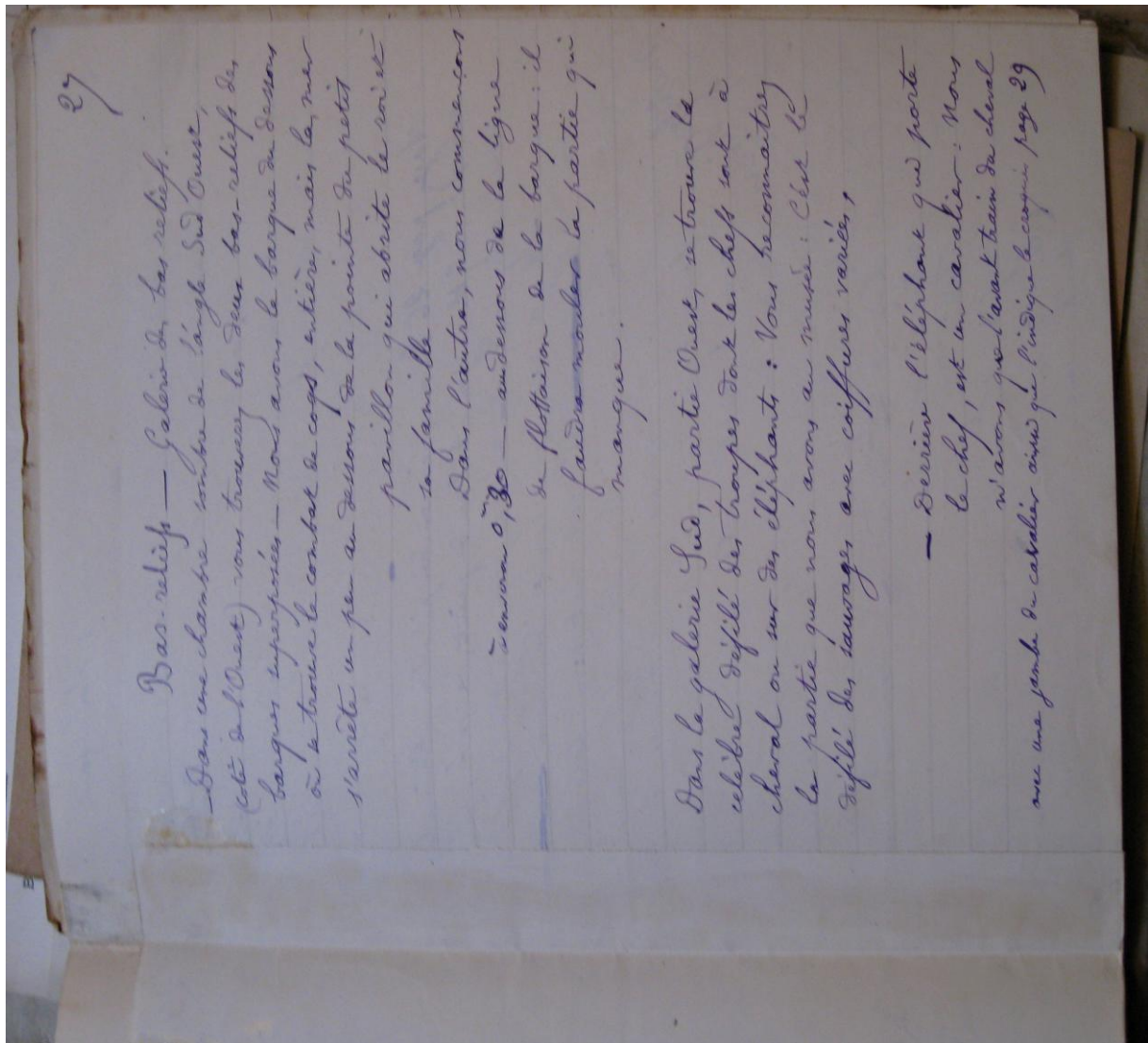
(Arch. fam. Chem. II.)





Autre méthode employée par Louis Delaporte pour compléter ses instructions : dessin monté sur onglet, présent dans le deuxième cahier destiné à Urbain Basset.

(Arch. fam. Chem. II.)



Vue du deuxième cahier d'instructions envoyé à Urbain Basset, montrant le montage du dessin rajouté par Louis Delaporte. (Arch. fam. Chem. II.)

Les renseignements concernant les documents que la mission doit recueillir, quelle que soit leur nature, sont organisés par monuments, et forment le cœur des instructions que Louis Delaporte rédige à l'intention de ses collaborateurs. Autour de ce noyau gravitent deux ensembles assez différents.

Le premier, le plus en rapport avec les informations concernant les recherches à mener, est un assemblage de pièces annexes, provenant de sources diverses.

Il s'agit tout d'abord d'un portefeuille de photographies, destiné à compléter les descriptions et dessins des éléments architecturaux que les explorateurs doivent examiner durant leur campagne. Bien que les archives personnelles de Louis Delaporte n'en conservent aucun exemple, le texte des instructions lui-même permet de saisir quelques unes des caractéristiques de cet ensemble. Chaque épreuve était ainsi numérotée, de manière à faciliter l'identification de son sujet. La plupart devait être issue des photos prises durant les campagnes précédentes.

À cela s'ajoutaient plusieurs documents, cartes et dessins aussi bien que textes, élaborés par les collaborateurs précédents du Musée indochinois. Les consignes que Lucien Fournereau reçoit, avant sa mission de 1887-1888, font ainsi référence aux notes prises, durant la campagne de 1881, par Ghilardi et Laederich. Inclure des passages entiers de ces textes permet à Louis Delaporte de renseigner ses successeurs sur les édifices qu'il n'a pas visités, que la mission ait travaillé en petits groupes, ou que son état-major ait étudié ces monuments après son rapatriement. Les cahiers donnés à Urbain Basset avant son départ, en 1896, montrent quant à eux que Louis Delaporte n'hésitait pas non plus à réutiliser les instructions qu'il avait adressées à ces précédents collaborateurs. N'ayant pas inséré dans cet ensemble toutes les cartes qui pourraient être nécessaires à son envoyé, il le renvoie ainsi à celle qui « se trouve placée entre les pages 30 et 31 des instructions de M. Raffegaud », et lui recommande, par la même occasion, de consulter les paragraphes concernant les monuments qui apparaissent sur le plan en question.

Enfin, il semble qu'un exemplaire du *Voyage au Cambodge* venait achever, à chaque fois, ces annexes. À partir de sa publication, Louis Delaporte ne cesse en effet de se référer à son ouvrage, que ce soit pour les éclaircissements qu'il donne, dans les derniers chapitres, sur les caractéristiques de l'architecture khmère, ou pour les illustrations gravées, qui reproduisent certains détails dont Delaporte voudrait que ses collaborateurs approfondissent l'étude.

Le second ensemble est, quant à lui, directement intégré dans les textes que reçoivent les successeurs de Louis Delaporte. Placé en tête ou en queue du corps des explications, il rassemble les conseils concernant les aspects pratiques de la direction des missions.

Ces paragraphes sont majoritairement consacrés à la photographie. En s'attardant sur le matériel à utiliser, et sur les techniques à mettre en œuvre, Delaporte essaie de s'assurer qu'il pourra, une fois que la campagne sera achevée, bénéficier de photos parfaitement utilisables pour son exposition. Il ne discute plus, comme il l'avait fait en 1881, dans la lettre qu'il avait adressée à Félix Faraut en prévision de leur voyage commun, les mérites des diverses techniques de sensibilisation ou des différents objectifs. Il impose au contraire le matériel qui lui paraît être le meilleur, et se contente de donner des indications sur les méthodes à employer pour la saisie des images et leur développement.

Les informations contenues dans les instructions adressées à Lucien Fournereau et Sylvain Raffegaud concernent également les autres techniques que les explorateurs vont mettre en œuvre pour rassembler les documents demandés par Louis Delaporte. Avant d'aborder le sujet de la photographie, Delaporte donne ainsi à Fournereau quelques recommandations concernant les moulages à la gélatine exigés par le ministère de l'Instruction. De même, c'est au sein de ces consignes que le directeur du Musée indochinois fait mention de la méthode à employer pour désolidariser de leur socle les pièces de sculpture à rapporter.



**LOUIS DELAPORTE**  
(Conservateur du Musée Indochinois du Trocadéro)

Portrait de Louis Delaporte (Source : R. de Beauvais, *La vie de Louis Delaporte...*)

1900-1924 : l'incontournable Delaporte ?

**QUATRIÈME PARTIE :**

**1900-1924 : L'INCONTOURNABLE DELAPORTE ?**



## CHAPITRE PREMIER. L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

### A. L'INDOCHINE À L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

L'exposition universelle de Paris ouvre ses portes le 15 avril 1900. Pendant sept mois, jusqu'au 12 novembre, les visiteurs de l'esplanade du Trocadéro vont pouvoir profiter d'un très large aperçu des productions, de l'art et des civilisations des possessions et protectorats européens dans le monde.

Le parterre droit de l'esplanade est réservé aux territoires sous domination étrangère. Face à ces pavillons, sur le parterre gauche, s'étend l'espace occupé par les colonies et protectorats français.

Les territoires d'Asie du Sud-Est sous tutelle française occupent une bonne place au sein de cette exposition coloniale. Comme le montre le *Plan de l'Exposition universelle de 1900 et de son annexe de Vincennes*, réalisé par M. de Keratry<sup>1</sup>, les ensembles architecturaux consacrés au Cambodge, au Tonkin, et plus généralement à l'Indochine sont ainsi concentrés au centre du parterre gauche de l'esplanade.

---

<sup>1</sup>*Plan de l'Exposition universelle de 1900 et de son annexe de Vincennes*, dir. M. de Keratry, 1900.



Agrandissement du *Plan de l'Exposition universelle de 1900 et de son annexe de Vincennes* (dir. M. de Keratry, 1900), montrant la disposition de la partie de l'esplanade du Trocadéro réservée aux colonies asiatiques.

Cinq bâtiments ont été construits pour exposer les productions issues des possessions françaises<sup>2</sup>. Le plus impressionnant d'entre eux est sans doute le Palais de l'Indochine. Construit au sommet d'un petit promontoire artificiel, il adopte la forme de la « pagode des Bouddhas », temple situé dans le palais royal du Cambodge à Phnom-Penh. Bien qu'il soit présenté sur la carte dont la reproduction est donnée ici sous le nom de « Cambodge », cet édifice abrite un contenu relativement disparate, provenant de l'Indochine au sens large, et parfois même totalement étranger à cette région géographique.

---

<sup>2</sup>La description des bâtiments indochinois à l'Exposition universelle de 1900 doit beaucoup au rapport de Jules Charles-Roux, *L'organisation et le fonctionnement de l'exposition des colonies et pays de protectorat : les colonies françaises*, publié en 1902, ainsi qu'aux *Notices sur l'Indo-Chine, Cochinchine, Cambodge, Annam, Tonkin, Laos, Kouang-Tchéou-Ouan*, de Pierre Nicolas, publiées en 1900.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

La pagode des Bouddhas, à l'Exposition universelle de 1900. (Source : E. Martel, *35 phot. des différents pavillons de l'Exposition...*)



Au sommet d'un escalier monumental flanqué de lions et de géants, entouré d'une large terrasse, le temple lui-même est réservé à « l'exposition spéciale des objets sculptés relatifs à l'art religieux »<sup>3</sup>. Deux vestibules latéraux sont quant à eux consacrés à la présentation des résultats de la mission d'Auguste Pavie<sup>4</sup> : y sont exposés pêle-mêle les cinq volumes de l'ouvrage que l'explorateur vient de finir de publier, des cartes géographiques, reproductions photographiques et aquarelles, ainsi que plusieurs échantillons d'histoire naturelle. En traversant ces pièces, le visiteur du palais de l'Indochine peut accéder à une salle souterraine, située sous le plancher principal de la pagode. La décoration de cet espace présente un curieux mélange. La structure globale de la pièce reprend en effet l'aspect des temples indiens du site d'Ellora<sup>5</sup>, tandis que les murs sont ornés d'une série de dioramas « représentant des vues curieuses prises dans toute l'étendue de l'Indochine »<sup>6</sup> : la baie d'Along, la rue Catinat à Saigon, le pont Doumer à Hanoi, le tombeau de l'empereur Tu-Duc<sup>7</sup> à Hué, et une vue du Mékong à My Tho<sup>8</sup>.

Ce premier espace consacré à l'Indochine est complété, en contrebas de la pagode, par une série de cases en bois sur pilotis, censée donner l'illusion aux visiteurs de pénétrer dans un village lao.

En face de la pagode cambodgienne, un second complexe de deux monuments est également consacré à l'Indochine au sens large.

On y trouve tout d'abord le Palais des produits. Reproduction de la pagode de Phuoc Kien, originellement située dans le quartier de Cholon à Saigon, l'édifice comprend un unique plateau, divisé en trois salles parallèles par des cloisons de menuiserie, et décoré « de sculptures et de peintures faites sur place par des ouvriers indigènes »<sup>9</sup>. Il présente au public les productions et réalisations les plus importantes issues des possessions françaises en Asie du Sud-Est. On y trouve ainsi des échantillons représentatifs des cultures agricoles, des matériaux de construction, et des produits manufacturés de ces territoires, des modèles des

---

<sup>3</sup>J. Charles-Roux, *L'organisation et le fonctionnement de l'exposition des colonies et pays de protectorat...*, p. 123.

<sup>4</sup>Auguste Pavie (1847-1925), voyagea en Indochine entre 1879 et 1895.

<sup>5</sup>Situé dans l'Etat du Maharashtra, il s'agit d'un ensemble de trente-quatre édifices religieux (hindous, bouddhiques et jaina), creusés au sein d'une falaise.

<sup>6</sup>J. Charles-Roux, *L'organisation et le fonctionnement de l'exposition des colonies et pays de protectorat...*, p. 123.

<sup>7</sup>Tu-Duc, empereur d'Annam de 1848 à 1883.

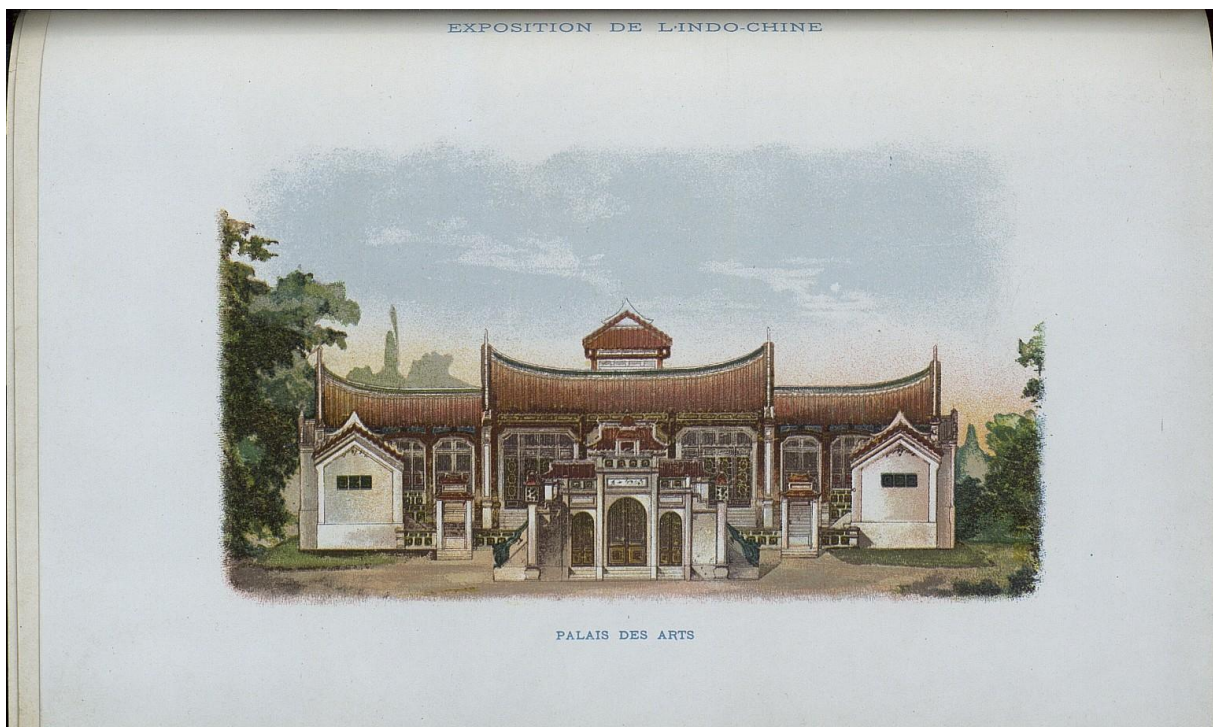
<sup>8</sup>Ville située dans la province de Tien Giang, au Sud du Vietnam, sur le delta du Mékong.

<sup>9</sup>J. Charles-Roux, *L'organisation et le fonctionnement de l'exposition des colonies et pays de protectorat...*

## L'Exposition universelle de 1900

ouvrages d'art commandés en France par le gouvernement général de l'Indochine, ainsi que des plans et cartes présentant les monuments en cours d'achèvement dans les quatre villes les plus importantes de la région (Saigon, Hanoi, Hué, Phnom-Penh) et la répartition de ses richesses agricoles, industrielles et minières.

À côté du Palais des produits s'élève le Palais des beaux-arts, reproduction du palais de Co Loa, citadelle située au Nord de Hanoi. Le bâtiment principal et ses deux annexes réunissaient les productions issues des manufactures et de l'artisanat indochinois : dessins et gravures, petits objets d'art et mobilier.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration montrant l'aspect du Palais des beaux-arts. (Source : P. Nicolas, *Notices sur l'Indo-Chine...*)

Deux derniers bâtiments, situés de part et d'autre de l'ensemble Palais des produits – Palais des beaux arts, viennent compléter la partie de l'exposition coloniale réservée à l'Indochine.

Il s'agit tout d'abord, à gauche du complexe, du Théâtre cambodgien. Intégralement construit en bois, décoré de moulages et sculptures « indigènes »<sup>10</sup>, cet édifice accueillait

---

<sup>10</sup>J. Charles-Roux, *L'organisation et le fonctionnement de l'exposition des colonies et pays de protectorat...*, p.123

## L'Exposition universelle de 1900

« des représentations de troupes indigènes de la Cour de Hué » ainsi que des ballets « exécutés par des danses cambodgiennes de la cour du roi Norodom »<sup>11</sup>.

De l'autre côté de l'esplanade, à droite, s'élève le Pavillon des forêts<sup>12</sup>. Reproduction d'une maison située dans le village de Thu Dau Mot, dans le Sud de la Cochinchine<sup>13</sup>, orné de cloisons de bois sculpté, l'édifice rassemblait des échantillons des bois présents dans l'ensemble des forêts de la péninsule indochinoise, ainsi que des exemples de productions issues des activités forestières (objets de vannerie, produits de la chasse, etc.).



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration montrant l'aspect du Pavillon des forêts. (Source : P. Nicolas, *Notices sur l'Indo-Chine...*)

Les colonies et protectorats français en Asie du Sud-Est disposent donc d'un espace important pour proposer aux visiteurs de l'Exposition universelle de 1900 un aperçu de leurs productions, artisanales aussi bien qu'artistiques. S'il est vaste, le contenu de cette présentation n'est toutefois pas toujours très conforme à la réalité. La reproduction de la « pagode des boudhas », à Phnom-Penh, comporte ainsi, dans son sous-sol, des salles répliquant la décoration d'un temple indien, plutôt que cambodgien. Les exposants se concentrent par ailleurs très nettement sur le pittoresque, valeur sûre auprès du grand public.

<sup>11</sup> P. Nicolas, *Notices sur l'Indo-Chine...*, p. 11

<sup>12</sup> Emplacement marqué « Tonkin », dans la carte présentée p. 395.

<sup>13</sup> Thu Dau Mot, province de Binh Duong, Vietnam.

Le Palais des produits présente ainsi, dans le même espace, des cartes documentant les productions de l'Indochine et des vues des derniers monuments construits dans les villes indochinoises les plus importantes. La partie coloniale de l'Exposition universelle de 1900 n'est donc pas tant l'image fidèle de la réalité que l'affirmation de la puissance économique et politique de la France. En présentant les productions et les reproductions des constructions les plus récentes de l'Indochine, il s'agit d'ancrer dans l'esprit du public l'importance de la puissance internationale de la France, et de défendre ainsi sa politique coloniale.

Le Musée indochinois du Trocadéro, quant à lui, ne participe pas directement à la partie coloniale de l'Exposition universelle de 1900. Contrairement à ce qui avait été le cas en 1878 et 1889, Louis Delaporte n'expose pas d'objets, de moulages ou de dessins. Sans doute cela est-il dû à la proximité de ses collections et de l'Exposition universelle. Rappelons en effet que le Musée indochinois est installé dans l'aile de Passy du palais du Trocadéro, dominant donc l'esplanade réservée aux colonies françaises et étrangères.

L'Exposition universelle de 1900 n'est cependant pas sans conséquences sur l'institution dirigée par Louis Delaporte. Depuis sa première apparition en 1878, l'art indochinois occupe en effet une place de plus en plus importante dans les expositions internationales parisiennes. Les visiteurs se familiarisent donc progressivement avec les productions artistiques du Sud-Est asiatique, et montrent certainement de moins en moins de réticences à visiter les collections organisées par Delaporte. L'absence du Musée indochinois de l'exposition officielle n'empêche par ailleurs pas Louis Delaporte de considérer le tournant du siècle comme une date particulièrement importante dans la vie de son institution. 1900 lui semble en effet marquer l'apogée de l'œuvre qu'il a entreprise en 1873. Dans une note « relative à l'organisation du Musée indochinois du Trocadéro », datée du 4 juin 1900, et adressée au directeur des Beaux-Arts<sup>14</sup>, Louis Delaporte affirme ainsi que le Musée indochinois est à cette date « une œuvre définitive digne à la fois de l'art khmer et de nos collections nationales », conforme « au programme [qu'il s'] étai[t] tracé ».

---

<sup>14</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

## **B. CONSÉQUENCES DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE SUR LE MUSÉE INDOCHINOIS**

Le Musée indochinois ne restera cependant pas figé bien longtemps au-delà de la fermeture de l'Exposition universelle. Dès le 21 octobre 1900<sup>15</sup>, Louis Delaporte envisage en effet de tirer parti de certains des bâtiments construits à cette occasion.

Le Palais des produits et la reproduction de la pagode de Phnom-Penh comportent des éléments qui pourraient enrichir avec profit le Musée indochinois. Dans le cas du Palais des produits, Delaporte souhaiterait ainsi que le Commissaire général des expositions coloniales lui fasse réserver « sans frais » une « colonne avec enroulement de dragon », deux bas-reliefs « placés sur les côtés du péristyle postérieur », ainsi que « deux chiens ou lions gardiens des entrées »<sup>16</sup>. De la pagode, ce sont quatre éléments que Louis Delaporte désirerait pouvoir emporter : les bas-reliefs installés sur les côtés « de l'entrée du couloir » et « sous le souterrain », un grand Bouddha doré, et deux lions reproduits d'après des pièces du musée Guimet<sup>17</sup>.

Les objets provenant de la partie française de l'exposition coloniale ne sont cependant pas les plus importants aux yeux de Louis Delaporte. Son regard est avant tout fixé sur le Palais des Indes néerlandaises, installé en bordure du parterre réservé aux colonies étrangères, à droite du palais du Trocadéro.

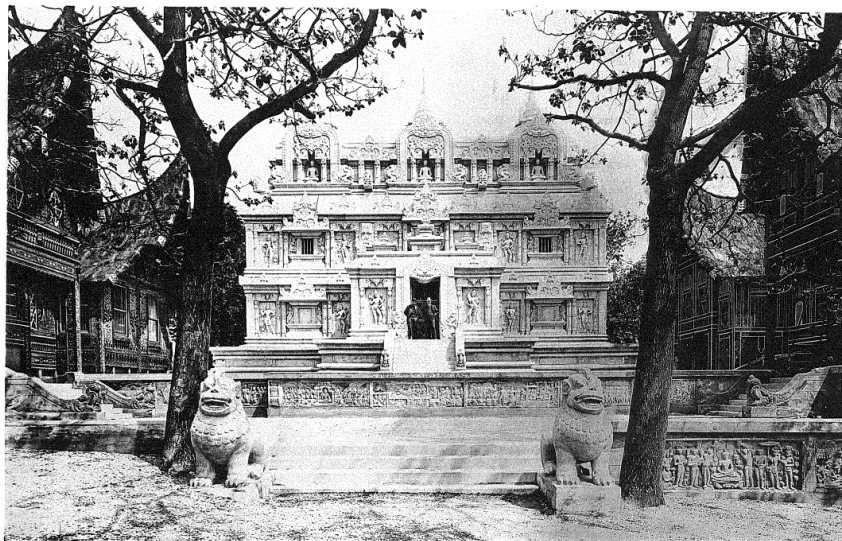
---

<sup>15</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>16</sup> Citations extraites de la lettre du 21 octobre 1900.

<sup>17</sup> Ibid.





Neurdein frères, Phot.

PALAIS DES INDES NÉERLANDAISES  
(Trocsdéro)

Le palais des Indes néerlandaises (Source : A. Picard, *Exposition universelle de 1900 à Paris...*)

Partie centrale d'un ensemble de trois édifices disposés sur les côtés d'un rectangle ouvert<sup>18</sup>, cet édifice, auquel les visiteurs accédaient par un escalier monumental, adopte l'aspect du temple indonésien de Candi Sari<sup>19</sup>. À l'intérieur étaient exposés, selon Alfred Picard, « un grand nombre de bas-reliefs du Bôrô-Boudour figurant des scènes de la vie du Bouddha et diverses statues prises notamment dans le musée de la société des arts et des sciences de Batavia ou dans la collection nationale de Leyde »<sup>20</sup>.

Louis Delaporte voit dans l'exposition organisée par les Pays-Bas une chance de compléter sa propre présentation, et d'offrir aux visiteurs du Musée indochinois une compréhension toujours meilleure de l'art khmer.

Les objets présentés dans le Palais des Indes néerlandaises offrent en effet, dans l'esprit de Delaporte, un point de comparaison intéressant avec ceux réunis au sein de son musée. Découverts ou reproduits dans les îles de l'archipel indonésien sous domination des Pays-Bas, ils sont le produit d'un phénomène d'assimilation culturelle semblable à celui que

---

<sup>18</sup> Pour une description plus précise de l'exposition coloniale des Pays-Bas, voir A. Picard, *Exposition universelle de 1900 à Paris...*, p. 72 et suivantes.

<sup>19</sup> Temple du VIII<sup>e</sup> siècle, situé sur l'île de Java.

l'on peut observer dans l'art et l'architecture de la péninsule indochinoise<sup>21</sup>. Comme cette dernière, les îles composant l'actuelle République d'Indonésie ont été soumises dès les premiers siècles de notre ère à l'influence de l'Inde. Nombre d'édifices civils et religieux présentent donc un caractère indianisé, déjà mis en évidence par Louis Delaporte dans les anciens monuments du Cambodge. Inclure des objets d'art indo-javanais<sup>22</sup> dans son exposition permet donc à Delaporte de présenter aux visiteurs du Musée indochinois un autre exemple de syncrétisme culturel entre la civilisation indienne et une civilisation indigène d'Asie du Sud-Est.

En introduisant dans sa collection des pièces provenant du Palais des Indes néerlandaises, Louis Delaporte pense peut-être aussi réaffirmer sa position de précurseur dans l'étude des arts du Sud-Est asiatique. L'art javanais est en effet encore peu connu en France dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Il faudra attendre les années 1920 pour qu'il devienne véritablement un sujet d'étude à part entière. En 1922 paraît ainsi le premier « recueil complet des renseignements [...] sur cet art, [...] qui auparavant étaient disséminés dans une série d'ouvrages d'un accès souvent difficile »<sup>23</sup>, sous la plume du Hollandais N. J. Krom. La France suit l'exemple néerlandais à partir du milieu de la décennie 1920. En 1927, l'ouvrage de P. Verneuil, *L'art à Java. Les temples de la période classique indo-javanaise*<sup>24</sup>, est la première synthèse française entièrement dédiée à l'art des îles indonésiennes. Un article du *Journal des savants*, commentant cette parution, affirme ainsi : « La bibliothèque de l'art indo-javanais n'offrait [...] que des œuvres en langue hollandaise, anglaise ou allemande. Les auteurs français avaient traité des monuments de Java surtout comme éléments de comparaison avec le Cambodge et non pour eux-mêmes. »<sup>25</sup>.

Durant l'Exposition universelle, l'École des Beaux-Arts d'Haarlem met en vente des reproductions d'un grand nombre des objets d'art présentés au sein du Palais des Indes

---

<sup>20</sup> A. Picard, *Exposition universelle de 1900 à Paris...*, p. 73.

<sup>21</sup> Pour un aperçu rapide que cette question, voir l'article d'A. Le Bonheur « Indonésie – Les arts », dans *Encyclopedia universalis*.

<sup>22</sup> Ce terme désigne, sous la plume de Louis Delaporte, l'art de l'île de Java et des possessions néerlandaises avoisinantes, comme Sumatra.

<sup>23</sup> Compte-rendu de l'ouvrage de N. J. Krom, *Inleiding tot de Hindoe-javaansche Kunst* [Introduction à l'art indo-javanais] par M. Lulius van Goor et Henri Parmentier, dans *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. 22, 1922, pp. 261-276.

<sup>24</sup> M. P. Verneuil, *L'art à Java. Les temples de la période classique indo-javanaise : Tjandi Kalasan, Tjandi Mendout, Boroboudour, Tjandi Prambanan*, Paris, Vanoest, 1927.

<sup>25</sup> J. Bacot, « M. P. Verneuil, L'art à Java, Les Temples de la période classique indo-javanaise... ». Bacot fait peut-être ici directement allusion au travail de Louis Delaporte, qui voyait dans les objets indo-javanais un point de comparaison avec l'art khmer particulièrement utile.

néerlandaises. De ce catalogue, Louis Delaporte retient un premier ensemble de 10 éléments, vendus à des prix allant de 10 à 300 F, et coûtant un total de 825 F. En plus de cette première sélection, il choisit également des « Ornaments divers » non catalogués, pour 375 F. L'acquisition de la totalité des pièces repérées demanderait donc un total de 1 200 F. Leur coût d'installation serait quant à lui, selon Louis Delaporte, très faible. Les reproductions étant livrées en parfait état, il n'y aurait qu'à simplement placer les nouvelles statues (au nombre de quatre parmi les objets retenus) sur des socles convenables<sup>26</sup>. Pour établir sa sélection, Louis Delaporte a sans doute utilisé un « Extrait du guide à travers la section des Indes néerlandaises », publié à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900<sup>27</sup>. Ce document contient, après une note explicative, une liste des objets exposés parmi la « collection de statues et de bas-reliefs hindous-javanais, reproductions en plâtre, dont les originaux se trouvent à Java ». Delaporte a soigneusement noté, à droite de chaque pièce, le prix demandé par les Hollandais pour leur acquisition. Dans la marge gauche des pages, un trait rouge paraît distinguer les objets particulièrement intéressants.

Louis Delaporte n'aura pas à attendre que la direction des Beaux-Arts approuve les acquisitions qu'il désire effectuer. Dix jours après sa demande initiale, le Directeur général de l'exploitation de l'Exposition universelle est en effet prévenu que le ministre des Colonies des Pays-Bas a l'intention d'offrir à l'État français les moulages présentés dans le Palais des Indes néerlandaises. Louis Delaporte est alors chargé d'établir avec précision la liste de ce qui intéresserait le Musée indochinois dans cet édifice, et d'évaluer le coût engendré par le déplacement et l'installation des pièces.

Bien que, selon Louis Delaporte<sup>28</sup>, le gouvernement néerlandais « offre à la France en toute propriété l'ensemble du palais ou temple indo-javanais<sup>29</sup> avec les statues, bas-reliefs, édicules, ... etc... qui l'ornent tant à l'extérieur qu'à l'intérieur », il préfère ne garder que les

---

<sup>26</sup>Les informations contenues dans ce paragraphe proviennent d'une lettre adressée par Louis Delaporte à la Direction des Beaux-Arts, le 20 octobre 1900. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>27</sup> Louis Delaporte ne fait pas référence, dans ses écrits, à ce document comme élément fondateur de son choix. Cependant, il se trouve actuellement au sein des archives documentant la gestion du Musée indochinois du Trocadéro conservées au musée Guimet.

<sup>28</sup> Le récit de l'entrevue entre Louis Delaporte et le représentant du Commissaire général des Pays-Bas et l'analyse faite par Delaporte sont contenus dans une lettre du 22 novembre 1900, adressée au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>29</sup> Par « ensemble », il faut entendre ici « ensemble de la décoration ». Le palais lui-même reste la propriété des Pays-Bas, qui doivent d'ailleurs se charger de le détruire, une fois réglée la question du don des objets indo-javanais.

80 pièces qu'il estime les plus intéressantes. Pour les présenter avec plus de clarté à la Direction des Beaux-Arts, Delaporte divise ces objets en deux ensembles.

Le premier comprend 27 bas-reliefs, représentant « la série de l'histoire de Bouddha à Bôro-Boudour<sup>30</sup> ». Installé pour une partie à l'extérieur du palais des Indes néerlandaises, et pour une autre devant la terrasse, il coûterait environ 600 F en frais de dépose et de transport jusqu'au Musée indochinois.

Les mêmes opérations, dans le cas du second ensemble, exigeraient un total de 1 600 F, répartis comme suit :

- 175 F pour « 36 statues, stèles ou bas-reliefs de divers temples brahmaniques et bouddhiques », situés à l'extérieur du palais
- 200 F pour une « porte du fond »
- 300 F pour le temple de Candi Sewu<sup>31</sup>
- 120 F pour une niche représentant Bouddha en méditation
- 50 F pour une autre niche et des panneaux représentant « singes et oiseaux » provenant du temple de Durga<sup>32</sup>
- 60 F pour un ensemble composé de « mascarons, frise, ornements »
- 60 F pour une « niche de vestibule » avec « ornements et frise »
- 24 F pour des « plaques [...] d'escalier »
- 150 F pour deux figures « avec encadrement et porte », placées à l'entrée du palais des Indes néerlandaises
- 30 F pour deux autres figures, cette fois « sans cadre »
- 140 F pour une « fausse fenêtre et deux panneaux ornés »
- 50 F pour une « petite fenêtre avec fronton »
- 60 F pour un autre fronton, placé au deuxième étage du palais
- 50 F pour un ensemble comprenant « gargouilles et acrotères et fragments divers »
- 5 F pour une « tête de monstre »
- 206 F pour une « petite pyramide », placée à l'entrée du palais.

---

<sup>30</sup> Borubudur, temple bouddhiste situé dans la province de Java central, sur l'île de Java.

<sup>31</sup> Candi Sewu, temple bouddhique situé dans le centre de l'île de Java

<sup>32</sup> Durga, temple situé dans la ville de Aihole, province de Karnataka, Inde.

L'installation de l'ensemble des pièces au Musée indochinois du Trocadéro demanderait quant à elle, selon Louis Delaporte, un total de 2 000 F. Si besoin, cette dernière dépense pourrait être étalée sur deux ans.

L'entrée au Musée indochinois du Trocadéro des pièces offertes par le gouvernement néerlandais coûterait donc un total de 4 200 F, soit près de quatre fois plus que les achats initialement prévus par Louis Delaporte le 21 octobre 1900. Delaporte prévoit bien les objections qui pourraient se faire jour dans son administration de tutelle, confrontée à cette augmentation inattendue. Dans la lettre adressée au directeur des Beaux-Arts le 22 novembre 1900<sup>33</sup>, il prend ainsi le soin de noter le prix indicatif qui aurait dû être payé si les pièces avaient été achetées, comme cela avait été prévu au départ : 2 500 F pour les 27 bas-reliefs de Borobudur, et 6 500 F pour le reste. En acceptant le don fait par les Pays-Bas, le Musée indochinois économiserait donc un total de 4 800 F.

L'affaire est très rapidement conclue. Une semaine après avoir rendu son analyse des collections exposées au Palais des Indes néerlandaises, Louis Delaporte est autorisé « à faire enlever et transporter au Trocadéro tous les moulages pouvant présenter quelque intérêt pour le Musée indochinois »<sup>34</sup>. L'ensemble des frais occasionné par ce transfert sera pris sur les crédits de la direction des Beaux-Arts. Dans le courant du mois de décembre 1900<sup>35</sup>, les 80 pièces arrivent donc au Trocadéro, et sont inscrites au catalogue, sous les numéros 1 à 33J, 41-42J, et 140 à 184J. Par la suite, le 31 janvier 1901, de nouvelles pièces parviennent au Musée indochinois, portant à 102 le total des objets provenant du palais des Indes néerlandaises<sup>36</sup>.

L'installation des pièces dans les salles du Musée indochinois s'avère plus complexe que leur acquisition. En novembre 1900<sup>37</sup>, Louis Delaporte propose au directeur des Beaux-Arts deux solutions. La première consiste à placer les objets provenant du palais des Indes néerlandaises parmi les collections déjà installées au musée. Le projet pourrait se révéler coûteux. Il faudrait en effet dans ce cas déplacer certaines des pièces présentes dans les salles

---

<sup>33</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>34</sup> Lettre du directeur des Beaux-Arts à Louis Delaporte, datée du 28 novembre 1900. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>35</sup> Cf. une liste en date du 31 décembre 1900. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>36</sup> Objets inscrits au catalogue sous les numéros 43 à 52J et 186 à 196J (Source : « Liste des pièces d'archéologie indo-javanaises provenant de l'Exposition Universelle des Colonies néerlandaises et transportées au Musée indochinois du Trocadéro en Janvier 1901 ». (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>37</sup> Informations contenues dans la lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, le 22 novembre 1900. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

du musée, « pour y loger, partie au rez-de-chaussée, partie dans une salle spéciale au premier étage, les chefs d'œuvre de cet art indo-javanais »<sup>38</sup>. La seconde solution proposée par Delaporte se révélerait relativement plus simple et moins coûteuse, puisqu'elle n'occasionnerait aucune modification de la muséographie existante. Il s'agirait de réserver aux pièces indo-javanaises une travée de la galerie extérieure sous colonnade jouxtant le Musée indochinois et celui de Sculpture comparée, jusqu'à lors inutilisée.

Malgré les rappels formulés par Louis Delaporte à deux reprises, en janvier et juin 1901<sup>39</sup>, la direction des Beaux-Arts ne tranchera jamais la question de l'installation des objets offerts par les Pays-Bas. Sans directive précise, Delaporte opte pour la première solution. Celle-ci est mise en œuvre de manière très progressive. Fin janvier 1901<sup>40</sup>, un premier ensemble, le « Temple de Chandi Sewou »<sup>41</sup>, est ainsi installé « dans la salle du fond du Musée indochinois »<sup>42</sup>. Ce travail aura nécessité près de deux mois, 600 kg de plâtre et 20 kg de filasse, pour une dépense de 1 339 F. Trois mois plus tard, en avril 1901<sup>43</sup>, Delaporte annonce à sa tutelle la mise en place de trois pièces supplémentaires. En juin 1901<sup>44</sup>, ce sont deux nouveaux lions, ainsi que la base du temple de Durga qui trouvent place dans les salles du Trocadéro. Le reste des objets provenant du Palais des Indes néerlandaises sera ensuite installé de manière similaire, par campagnes successives.

---

<sup>38</sup> Lettre du 22 novembre 1900.

<sup>39</sup> Informations contenues dans deux lettres adressées par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, les 15 janvier et 30 juin 1901. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>40</sup> Informations contenues dans une lettre du 15 janvier 1901 adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, et un mémoire du 31 janvier 1901. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>41</sup> Lettre du 15 janvier 1901.

<sup>42</sup> *Idem*.

<sup>43</sup> Informations contenues dans une lettre datée du 5 avril 1901, adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>44</sup> Lettre du 30 juin 1901, adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

## **CHAPITRE II. MODIFICATIONS DU MUSÉE INDOCHINOIS DU TROCADÉRO AU XX<sup>E</sup> SIÈCLE**

L'ensemble offert par le gouvernement néerlandais à la suite de l'Exposition universelle de 1900 représente le dernier accroissement d'importance du Musée indochinois du Trocadéro après la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. L'entrée de ces objets dans les collections organisées par Louis Delaporte marque également l'amplification de phénomènes qui modifient l'aspect du musée.

### **A. AGRANDISSEMENT DE L'AIRE GÉOGRAPHIQUE DOCUMENTÉE PAR LE MUSÉE INDOCHINOIS**

L'introduction dans les salles du Musée indochinois du Trocadéro de spécimens représentatifs de l'art indonésien marque tout d'abord le renforcement de la prise en compte des productions provenant d'autres aires géographiques que le seul Cambodge.

Dès avant l'Exposition universelle de 1900, Louis Delaporte avait déjà réservé deux espaces à des objets d'art provenant d'aires culturelles proches du Cambodge, son sujet d'étude principal.

Le 4 juin 1900, dans une note concernant « la réorganisation du Musée indochinois du Trocadéro »<sup>1</sup>, détaillant les travaux ayant eu lieu depuis l'Exposition universelle de 1889, Louis Delaporte adresse à la direction des Beaux-Arts une description relativement précise de son institution. Au rez-de-chaussée, dans une « première salle consacrée à l'époque antique » de l'art khmer, est notamment exposé le groupe des géants soutenant un naga heptacéphale, qui avait fait sensation à l'exposition universelle de 1878. Y sont accueillis également des objets provenant de l'actuel Vietnam : « les sculptures de l'Annam et du Tonkin », moulages effectués par Sylvain Raffegaud et Auguste Vildieu<sup>2</sup>, offerts par ce dernier à l'État français

---

<sup>1</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>2</sup>Auguste-Henri Vildieu, architecte résidant à Hanoi, a notamment réalisé le pavillon du Tonkin à l'Exposition universelle de 1889.

le 10 juillet 1889. Au premier étage, une salle abritant « une fort belle galerie d'Angkor Vat » accueille quant à elle « au fond [...] par derrière » un groupe de sculptures cham<sup>3</sup>.

À la suite de l'Exposition universelle de 1900, le Musée indochinois continue d'ouvrir ses portes à l'art asiatique, compris par Louis Delaporte dans un sens toujours plus large.

1. Le « Musée spécial des arts anciens dans nos possessions de l'Indochine »<sup>4</sup>

Louis Delaporte décide tout d'abord, entre 1900 et 1910, de consacrer une partie non négligeable du budget alloué à son établissement à l'acquisition de moulages réalisés par l'École française d'Extrême-Orient au sein des anciens monuments chams.

Fondée par un arrêté du 15 décembre 1898, pris par le gouverneur général de l'Indochine Paul Doumer<sup>5</sup>, la Mission archéologique d'Indochine (qui prend son nom définitif d'École française d'Extrême-Orient le 20 janvier 1900) opère la synthèse entre les deux courants qui sous-tendaient la recherche sur l'art et les civilisations de l'Asie du Sud-Est dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>6</sup>. C'est en effet la première institution, dans ce domaine, à réunir recherche sur le terrain et analyse scientifique dans les domaines les plus variés : histoire, architecture, ethnologie, philologie. Ainsi, l'École n'hésite pas, dès sa création, à faire appel à ceux qui ont la meilleure expérience du terrain, et à qui, dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, on doit l'exploration des anciens monuments indochinois : les fonctionnaires de l'armée et de l'administration en poste en Indochine. Étienne Lunet de Lajonquière, auteur de *l'Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*<sup>7</sup>, premier relevé systématique des sites archéologiques khmers, était ainsi, avant d'être au service de l'École française d'Extrême-Orient, capitaine dans l'infanterie coloniale. Combiné aux analyses des orientalistes « professionnels », philologues, historiens de l'art et architectes, le travail des archéologues « amateurs », fonctionnaires civils et militaires des possessions françaises en Indochine, permet à l'EFEO de mettre en place l'étude systématique et méthodique des anciennes civilisations indochinoises et de leurs productions artistiques. Le gouvernement général de

---

<sup>3</sup> Art provenant de l'ancien royaume de Champa, situé sur le littoral du Vietnam actuel. (voir carte p. 414)

<sup>4</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte au sous-secrétaire d'état des Beaux-arts, le 20 mai 1906. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>5</sup> Paul Doumer (1857-1932), gouverneur général de l'Indochine de février 1897 à octobre 1902.

<sup>6</sup> Ce paragraphe doit beaucoup à l'ouvrage de Pierre Singaravélou, *L'École française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956)*, Paris, L'Harmattan, 1999.

<sup>7</sup> Publié chez E. Leroux, entre 1902 et 1912.



l'Indochine protège et facilite les recherches entreprises par l'École. Dans son ouvrage publié en 1999<sup>8</sup>, Pierre Singaravélou écrit ainsi que, grâce à un arrêté rendu le 12 avril 1900,

Les monuments classés par l'EFEO (liste promulguée par arrêté, en février 1901, à laquelle s'ajoutent au fur et à mesure les monuments découverts) ne peuvent être aliénés, restaurés, démolis sans l'autorisation du gouverneur général qui agit selon les conseils du directeur de l'EFEO. Toute découverte d'antiquités doit être immédiatement signalée aux autorités locales qui sont responsables de l'intégrité des monuments.

Grâce à ces conditions particulièrement favorables, l'École française d'Extrême-Orient s'impose en quelques années comme un acteur incontournable des études indochinoises.

La fin de l'année 1905 marque la première étape de la collaboration entre l'École française d'Extrême-Orient et le Musée indochinois du Trocadéro. Le 17 novembre, Louis Delaporte adresse à Alfred Foucher<sup>9</sup>, directeur de l'EFEO, une lettre<sup>10</sup> lui indiquant qu'il vient de se mettre en relations avec Henri Parmentier<sup>11</sup>, chef du service archéologique de l'École.

Delaporte sait qu'établir des liens réguliers avec Parmentier serait particulièrement avantageux pour le Musée indochinois du Trocadéro. Jusqu'en 1912 au moins, date à laquelle il finit de publier son *Inventaire descriptif des monuments Cams de l'Annam*<sup>12</sup>, Henri Parmentier se concentre en effet essentiellement sur les monuments de l'ancien Champa<sup>13</sup>. Entré à l'École française d'Extrême-Orient en 1900, il publie dès 1901, dans le *Bulletin de l'EFEO*, une première synthèse sur les caractéristiques générale de l'architecture cham<sup>14</sup>, destinée « à servir de préface à un groupe de monographies » qu'il entend publier sur le sujet dans le *Bulletin*. Jusqu'au terme de sa collaboration avec Louis Delaporte, en 1913, Henri Parmentier consacra ainsi presque une dizaine d'articles à l'art de l'ancien Champa<sup>15</sup>.

---

<sup>8</sup> *L'École française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956)*, Paris, L'Harmattan.

<sup>9</sup> Alfred Foucher (1865-1952) fut directeur par intérim (1901-1902), puis directeur de l'EFEO (1905-1907). (Source : <http://www.efeo.fr/biographies/notices/foucher.htm> [site consulté le 22/01/2014]; Pierre Singaravélou, *L'École française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956)*, Paris, L'Harmattan, 1999)

<sup>10</sup> Archives musée Guimet

<sup>11</sup> Henri Parmentier (1871-1949), chef du service archéologique de l'EFEO à partir du 5 octobre 1904. (Sources : <http://www.efeo.fr/biographies/notices/parmentier.htm> [site consulté le 21/01/2014]; Pierre Singaravélou, *L'École française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956)*, Paris, L'Harmattan, 1999).

<sup>12</sup> Paris, E. Leroux.

<sup>13</sup> Pour un résumé de la carrière d'Henri Parmentier et une bibliographie de ses travaux, voir « Henri Parmentier (1870-1949), notice suivie d'une bibliographie », dans *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. 45, n°2, pp. 272-283.

<sup>14</sup> Henri Parmentier, « Caractères généraux de l'architecture chame », *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t.1, n°3, 1901, pp. 245-258.

<sup>15</sup> « Le sanctuaire de Po Nagar à Nhatrang », *BEFEO*, 1902, t.2, n°1, pp. 17-54 ; « Note sur les fouilles du sanctuaire de Buong-Dong », *BEFEO*, 1903, t.3, n°1, pp. 80-85 ; « Découverte de bijoux anciens à Mi-Son », *BEFEO*, 1903, t.3, n°4, pp. 664-65 ; « Les monuments du cirque de Mi-Son (Quang-Nam) », *BEFEO*, 1904, t. 4, n°4, pp. 805-96 ; « Le trésor des rois cams », *BEFEO*, 1905, t.5, n°1-2, pp. 1-46 ; « Nouvelles notes sur le sanctuaire de Po Nagar à Nha Trang », *BEFEO*, 1906, t.6, n°3-3, pp. 291-300 ; « Découverte d'un nouveau dépôt

Modifications du Musée indochinois du Trocadéro au XX<sup>e</sup> siècle



Universalis France S.A.

Carte montrant l'emplacement de l'ancien royaume du Champa, qui s'étendait de la latitude de Phan-Thiêt jusqu'au Nord de la ville de Hué. (Source : A. Le Bonheur, « Champa »)

dans le temple de Po Nagar de Nha Trange, *BEFEO*, 1909, t.9, n°2, pp. 347-51 ; « Vestiges chams découverts par M. Eberhardt », *BEFEO*, 1911, t. 11, n°1, pp. 23-24.

Delaporte et Parmentier s'entendent dans un premier temps sur un projet de fourniture de photographies destinées au Musée indochinois. Pour une somme de 250 F<sup>16</sup>, Henri Parmentier accepte de faire à Louis Delaporte « l'envoi [...] de photographies de l'art cham »<sup>17</sup>. Delaporte envisage cet acte comme le point de départ de la collaboration qu'il désire établir entre son institution et ceux qui « poursuiv[ent] avec succès l'étude méthodique des richesses archéologiques de l'Indochine »<sup>18</sup>. Lors de son entrevue avec Henri Parmentier, Louis Delaporte ne s'est en effet pas contenté d'aborder le sujet des photos qu'il désirait intégrer dans les collections du Musée indochinois. Il a également évoqué l'idée de pousser plus loin, dès l'année suivante, la collaboration des deux institutions.

Il s'agirait de rapporter des pièces destinées à occuper une place beaucoup plus importante dans les salles du musée : des reproductions des objets les plus représentatifs de l'art cham, choisies par Parmentier parmi les monuments dont il mène l'étude. Pour ce projet, le conservateur du Musée indochinois pense pouvoir consacrer une somme globale de 1 500 F<sup>19</sup>, prise sur l'indemnité annuelle allouée à son institution.

Les désirs de Louis Delaporte vont facilement se concrétiser. Le 5 janvier 1906<sup>20</sup>, Alfred Foucher donne officiellement son accord à la collaboration pour laquelle Henri Parmentier et Delaporte se sont entendus deux mois plus tôt. Les conditions prévues par Louis Delaporte lors de la première formulation de son projet se voient toutefois légèrement modifiées par le directeur de l'École française d'Extrême-Orient. Cette dernière est en effet, au début de l'année 1906, occupée à préparer sa participation à l'Exposition coloniale de Marseille. L'École entend y présenter de nouvelles épreuves des photographies réalisées au sein « des monuments chams »<sup>21</sup>. Alfred Foucher propose donc à Louis Delaporte d'offrir au Musée indochinois ces photos, une fois l'exposition de Marseille achevée. Cette cession se faisant à titre gratuit, le mandat de 250 F, que Louis Delaporte a déjà fait parvenir en Indochine à destination d'Henri Parmentier, pourrait donc être porté au crédit du second projet envisagé par Delaporte : les moulages destinés à agrandir l'aire géographique documentée par le Musée indochinois.

---

<sup>16</sup> Soit 955 €.

<sup>17</sup> Lettre du 17 novembre 1905. (Archives musée Guimet)

<sup>18</sup> Idem.

<sup>19</sup> Soit 6 195 €.

<sup>20</sup> Archives musée Guimet.

<sup>21</sup> Lettre adressée par Alfred Foucher à Louis Delaporte, le 5 janvier 1906. (Archives musée Guimet)

Conforté par la bonne volonté affichée par le dirigeant de l'École française d'Extrême-Orient, Louis Delaporte décide alors de porter son projet devant son administration de tutelle. Le 20 mai 1906<sup>22</sup>, il propose donc au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts « de disposer d'une somme de quinze cents francs à prendre sur le crédit du Musée indochinois (année courante) pour être employée aux ruines des monuments chams à l'exécution de moulages de spécimens caractéristiques d'architecture et de sculpture destinés à prendre place parmi les collections du Musée indochinois du Trocadéro ». Pour appuyer sa requête, Louis Delaporte a recours à un argument classique, utilisé depuis les débuts de son entreprise pour justifier auprès de sa tutelle les dépenses nécessaires à l'accroissement de ses collections : financer la reproduction de certains éléments caractéristiques de l'art cham aidera à combler une lacune du Musée indochinois. Son argumentation est toutefois assez différente de celle qu'il développait avant le tournant du siècle. Jusqu'à présent, il présentait les incursions du Musée indochinois dans l'art des territoires limitrophes du Cambodge comme un moyen d'enrichir la compréhension que les visiteurs pouvaient avoir de l'art khmer. Les pièces concernées permettaient d'offrir un point de comparaison, et de mettre en évidence les influences culturelles qui avaient nourri l'art de l'ancien Cambodge. Dans sa lettre du 20 mai 1906, Louis Delaporte justifie au contraire l'acquisition des moulages chams auprès de l'École française d'Extrême-Orient en modifiant officiellement la destination de son musée. Il ne veut plus se concentrer uniquement sur les productions artistiques de l'ancien Cambodge. Son but est désormais véritablement d'achever la constitution d'un « Musée spécial des arts anciens dans nos possessions de l'Indochine ». Au sein de ce nouvel ensemble, les réalisations produites par Alfred Foucher et Henri Parmentier seront destinées à « occuper [...] une place en rapport avec [l'] importance » de l'art cham dans l'histoire de la péninsule indochinoise.

Dans cet objectif, Louis Delaporte fait donc l'acquisition, jusqu'à sa démission en 1924, de nombreuses reproductions et œuvres d'art originales provenant des régions limitrophes du Cambodge.

Dans le même temps où il plaide pour ses futures collections cham, Louis Delaporte a les yeux fixés sur un autre accroissement possible. Il s'agit cette fois de pièces annamites, qui avaient été présentées lors de l'Exposition universelle de 1900.

---

<sup>22</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4489.

On se souvient que Louis Delaporte avait, au terme de l'Exposition, dressé à l'intention de la direction des Beaux-Arts la liste des productions présentes dans les bâtiments des colonies françaises en Indochine qui pourraient intéresser son musée. Il avait également proposé d'inviter le Commissaire général de l'exposition coloniale à les attribuer sans frais au Musée indochinois du Trocadéro. La requête formulée auprès de ce fonctionnaire était toutefois restée lettre morte.

Ainsi que Louis Delaporte l'indique au directeur des Beaux-Arts dans une lettre datée du 10 décembre 1902<sup>23</sup>, « les restes des palais » de l'Indochine ont été au contraire adjugés par blocs, et vendus à des particuliers. Les œuvres annamites que Louis Delaporte désirait acquérir sont donc passées aux mains d'un certain « M<sup>r</sup> J. Plainchamp », qui serait deux ans plus tard prêt à les céder pour un total de 150 F<sup>24</sup>. À ce prix, Louis Delaporte peut espérer agrandir ses collections de cinq nouveaux éléments, savoir :

- deux moulages représentant des « lions ou chiens genre chinois »
- un dessus de porte en bois sculpté « orné d'épis et motifs divers »
- un panneau en bois sculpté « orné de rinceaux »
- un « très petit haut d'encadrement finement sculpté et doré ».

L'affaire est rapidement menée. Le 26 décembre 1902, Louis Delaporte reçoit l'accord du ministère de l'Instruction publique pour sa nouvelle acquisition<sup>25</sup>, et les objets d'art annamites cédés par Plainchamp sont inscrits au catalogue du Musée indochinois trois jours plus tard, le 29 décembre, sous les numéros 30 et 32, et 41 à 43<sup>26</sup>.

Bien que les mentions d'acquisition ou de dons d'œuvres provenant de régions proches du Cambodge se multiplient dans les sources concernant le Musée indochinois après 1900, Louis Delaporte n'oublie toutefois pas le cœur de son entreprise : l'art khmer. Les objets du Cambodge repérés par Delaporte sont issus de deux sources différentes : l'achat auprès d'anciens membres de missions scientifiques des résultats produits pendant ou après leurs voyages, et l'acquisition auprès de particuliers.

Le premier accroissement du fonds cambodgien du Musée indochinois au XX<sup>e</sup> siècle intervient à la fin de l'année 1900, lorsque Louis Delaporte y installe un modèle en relief du

---

<sup>23</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>24</sup> Soit 573 €

<sup>25</sup> Lettre du directeur des Beaux-Arts à Louis Delaporte. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>26</sup> Informations contenues dans une lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts. (Archives musée Guimet)

Baïon, exécuté et conservé par son ancien collaborateur Auguste Filoz<sup>27</sup>. Cette acquisition, réalisée aux alentours du 8 décembre 1900<sup>28</sup>, clôt une affaire entamée trois ans plus tôt. En décembre 1897<sup>29</sup>, Delaporte a en effet signalé à son administration de tutelle l'intérêt qu'il y aurait, pour son musée, à lui laisser acheter la reproduction faite par Filoz. Dans son courrier, il n'hésite pas, pour rendre service à son ancien subordonné, à gonfler volontairement le coût de la maquette. Le prix auquel Auguste Filoz entend vendre son œuvre passe donc de 900 à 1 300 F. Dans un courrier datant du 9 décembre 1897<sup>30</sup>, Louis Delaporte justifie cette différence en affirmant avoir voulu que l'argent versé par la direction des Beaux-Arts permette à Filoz de pouvoir venir d'Isère, où il réside, jusqu'à Paris, pour participer aux « retouches indispensables » à effectuer lors de l'installation du modèle du Baïon au Musée indochinois. Malheureusement, la direction des Beaux-Arts ne dispose pas, en 1897, des crédits nécessaires pour payer une telle indemnité. La transaction échoue donc. Louis Delaporte devra attendre trois ans avant de voir sa demande acceptée. Le 8 décembre 1900<sup>31</sup>, Delaporte affirme ainsi : « Conformément [aux] instructions en date du 1<sup>er</sup> décembre, le modèle en relief du temple de Baïon est actuellement abrité dans une des salles du Musée indochinois. Le transport s'est effectué sans accident ». Le coût de cet achat, inchangé depuis 1897, sera cette fois imputé sur le budget de l'année 1901.

---

<sup>27</sup> Le capitaine Auguste Filoz participa à la première mission dirigée par Louis Delaporte, en 1873.

<sup>28</sup> Date à laquelle Louis Delaporte annonce au directeur des Beaux-Arts qu'il a procédé à l'installation du modèle. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>29</sup> Informations contenues dans une lettre adressée par le directeur des Beaux-Arts à Louis Delaporte, le 8 décembre 1897. (Archives musée Guimet).

<sup>30</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte à Auguste Filoz. (Archives musée Guimet)

<sup>31</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, le 8 décembre 1900. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)



La maquette réalisée par Auguste Filoz, présentée lors de l'exposition Angkor : naissance d'un mythe – Louis Delaporte et le Cambodge, au musée Guimet en octobre 2013.

Louis Delaporte continue par la suite à vouloir agrandir ses collections d'art khmer. Le 15 novembre 1903<sup>32</sup>, il indique ainsi à l'un de ses interlocuteurs à la direction des Beaux-Arts qu'il vient de repérer dans une vente « deux magnifiques têtes de divinités brahmaniques rapportées des environs d'Angkor ». Les deux objets seront cédés quelques jours plus tard, et Delaporte entend bien les acquérir, sauf avis contraire de son administration de tutelle, et si leur prix ne dépasse pas « bien entendu la limite des crédits disponibles cette année »<sup>33</sup>. Malgré son enthousiasme, Delaporte ne pourra cependant pas conclure cette affaire : les deux têtes ont excédé ses possibilités financières.

Cinq ans plus tard, en 1908, ce sont encore deux têtes de statues que Louis Delaporte convoite. Les objets proviennent cette fois du Baïon, et sont la propriété d'un certain docteur

---

<sup>32</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>33</sup> Lettre du 15 novembre 1903.

Pichon. En faisant cet achat, Delaporte réaliserait une idée conçue « depuis longtemps »<sup>34</sup>, puisqu'il semble bien connaître ces deux pièces et affirme que, dans le cas de l'une d'elle, « pièce unique en son genre », il serait possible de « reconstituer l'œuvre d'art complète en moulant à Angkor Thom la partie de la figure qui s'y trouve encore »<sup>35</sup>. L'arrêté d'acquisition des deux têtes est pris le 21 novembre 1908, soit presque un mois après la requête initiale formulée par Louis Delaporte<sup>36</sup>. Un reçu daté du 18 décembre<sup>37</sup> indique que les deux objets (une « tête de femme en grès sombre très fin », d'une hauteur de 33 cm, et une « tête en grès », d'une hauteur de 22 cm), acquis pour la somme totale de 2 800 F<sup>38</sup>, sont entrés au catalogue du Musée indochinois sous les numéros 390 et 391.

L'année suivante, en 1909, un document daté du 15 décembre<sup>39</sup> fait état de la dernière entrée importante d'objets khmers documentée dans les archives du Musée indochinois. Il s'agit de la cession par le service de la voirie de la ville de Phnom Penh de six statues en ciment : un Vishnou, un « homme à la massue », une « femme à la fleur de lotus », une « Néang Khmau »<sup>40</sup>, un « homme à quatre bras », et un « homme à huit bras », ainsi que quatre éléments en plâtre : deux bustes de femmes, et deux bas reliefs. Les archives officielles et privées consultées pour cette thèse ne contiennent aucune information supplémentaire concernant ces œuvres. Les matériaux employés tendraient à indiquer qu'il s'agit ou de reproductions, ou d'objets relativement modernes. Toutefois, en l'absence de toute description de la part de Louis Delaporte, nous nous abstenons de tirer des conclusions trop définitives.

1912 marque la fin de l'agrandissement de la collection d'art indochinois du musée créé par Louis Delaporte. Après cette date, les archives officielles du Musée indochinois du Trocadéro, de même que les documents conservés par les héritiers de Louis Delaporte, ne contiennent plus trace d'acquisition d'objets d'art provenant du Cambodge, de l'Annam, du Tonkin, du Laos ou de la Cochinchine. Les deux dernières transactions enregistrées se déroulent au mois de décembre 1912. Le 17, Louis Delaporte évoque l'entrée prochaine dans

---

<sup>34</sup>Lettre adressée au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts par Louis Delaporte, le 30 octobre 1908. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>35</sup> Idem.

<sup>36</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>37</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>38</sup> Soit 10 696 €

<sup>39</sup>« État de cessions de statues et de bas-reliefs faites par le service de la Voirie Municipale au Musée indochinois du Trocadéro à Paris ». (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>40</sup>Statue représentant une divinité féminine khmère.



son institution de « 18 grandes caisses de moulages de pièces de sculpture et d'architecture d'art cam », envoyées d'Annam par Henri Parmentier<sup>41</sup>. Onze jours plus tard, le 28 décembre, Delaporte dresse enfin un mémoire<sup>42</sup> indiquant qu'Henri Parmentier a exécuté, pour le compte de son musée, le moulage d'un linteau sur le site de Sambor Prei Kuk<sup>43</sup>, pour un coût de 420 F<sup>44</sup>. Ces deux dernières additions à la collection d'art khmer du Musée indochinois constituent également l'acte final de la collaboration entre l'École française d'Extrême-Orient et Louis Delaporte, qui, on le voit ici, avait fini par s'étendre au-delà du seul domaine du recueil des objets chams, pour englober également l'art du Cambodge.

Le désir de Louis Delaporte de documenter le plus complètement possible l'art de la péninsule indochinoise ne le pousse cependant pas à accepter dans sa collection l'ensemble des œuvres qui lui sont signalées, sans distinction. Le 8 mai 1906<sup>45</sup>, un certain J. Cohen propose ainsi de céder à l'État français, pour 240 F<sup>46</sup> (prix qu'il est possible, selon le vendeur, de débattre), une statuette de Bouddha. Prévenu de cette opportunité par la direction des Beaux-Arts, Louis Delaporte examine l'objet en question. Celui-ci se révèle décevant : d'origine « laotienne ou siamoise »<sup>47</sup>, bien que « d'une certaine antiquité », le « groupe ne présente qu'un faible intérêt de curiosité », et son exécution est jugée par Delaporte « dénuée d'art et même grossière ».

Le ministère de l'Instruction publique se rallie à cet avis clairement négatif. Le 28 juin 1906<sup>48</sup>, l'offre de J. Cohen est donc refusée : l'objet proposé « ne présente pas un intérêt artistique suffisant pour prendre place dans un Musée national ».

## 2. Extension aux aires culturelles proches de l'Indochine

Louis Delaporte ne se contente pas de constituer une collection représentative de l'art de la péninsule indochinoise. Il désire également enrichir son exposition d'exemples provenant des aires culturelles proches des possessions françaises en Indochine.

---

<sup>41</sup> Citation et informations contenues dans une lettre adressée par Louis Delaporte au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, le 17 décembre 1912, alors que les caisses viennent d'arriver à la gare de Bercy. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>42</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>43</sup>Monument situé dans la province de Kompong Thom, au Cambodge.

<sup>44</sup> Soit 1 390, 20 €

<sup>45</sup>Informations contenues dans une lettre adressée par J. Cohen au « Ministre des Beaux-Arts ». (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>46</sup> Soit 991, 20 €

<sup>47</sup>Cette citation, ainsi que les suivantes, est issue d'une lettre adressée par Louis Delaporte au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, le 18 mai 1906. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>48</sup> Informations contenues dans une lettre adressée à J. Cohen par le ministre de l'Instruction publique. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

Après s'être tourné vers l'Indonésie à la suite de l'Exposition universelle de 1900, le Musée indochinois du Trocadéro fait une incursion en territoire thaï.

En avril 1901<sup>49</sup>, Louis Delaporte envisage de faire l'acquisition d'une collection de « bronzes et terres cuites antiques », recueillies par Giusto Geiringer « dans les ruines des anciennes capitales thaï »<sup>50</sup>. Sur les soixante pièces mises en vente par Geiringer, Delaporte estime qu'un quart environ présente un réel intérêt pour son musée. Ces quinze à vingt objets seraient disponibles, selon leur vendeur, pour une somme globale de 4 000 F<sup>51</sup>. Les « deux plus beaux spécimens », deux statuettes de Bouddha de 20 et 50 cm de hauteur, pourraient quant à eux être acquis pour un montant maximal de 200 F<sup>52</sup>. La réponse du ministère de l'Instruction publique ne se fait pas attendre : dix jours après sa demande, Louis Delaporte reçoit un refus<sup>53</sup>, et une incitation à présenter sa requête une nouvelle fois l'année suivante.

Un an plus tard, au mois décembre 1902<sup>54</sup>, Louis Delaporte revient donc à la charge auprès du directeur des Beaux-Arts. Les conditions de l'affaire ont quelque peu changé. Il s'agit cette fois de dépenser 1 000 F<sup>55</sup>, pour acquérir quinze objets d'art en bronze. Parmi les soixante éléments mis en vente au départ par Geiringer, Louis Delaporte a arrêté son choix sur trois ensembles. Le premier comprend sept statuettes, représentant :

- un « Bouddha enseignant », d'une hauteur de 47 cm, auquel manquent un pied et une main
- deux « Bouddha assis méditant », le premier d'une hauteur de 45 cm, présentant des « cassures sur le côté et la tête » ; le second d'une hauteur de 22 cm, « pointe de coiffure brisée et cassure dessous due à la séparation d'avec le socle »
- deux « Bouddha debout attestant », le premier d'une hauteur de 32 cm, auquel manque la main droite ; le second d'une hauteur de 45 cm, auquel manquent pieds et mains

---

<sup>49</sup>Informations contenues dans une lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, le 2 avril 1901. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>50</sup>Citations extraites de la lettre du 2 avril 1901.

<sup>51</sup> Soit 15 280 €

<sup>52</sup> Soit 764 €

<sup>53</sup> Lettre du directeur des Beaux-Arts, datée du 12 avril 1901. (A.N. F21 4907)

<sup>54</sup> Informations contenues dans une lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, le 8 décembre 1902. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>55</sup> Soit 3 820 €

## Modifications du Musée indochinois du Trocadéro au XX<sup>e</sup> siècle

- deux « Bouddha debout prêchant », le premier d'une hauteur de 35 cm, auquel manquent les pieds ; le second d'une hauteur de 37 cm, auquel manquent le pied et la main gauches.

Le deuxième ensemble est constitué de deux têtes, savoir :

- une tête non décrite par Delaporte, d'une hauteur de 10 cm
- une « tête de Bouddha », d'une hauteur de 11 cm.

Le dernier des ensembles repérés par Louis Delaporte comprend cinq « Terres cuites – ex voto (dorées) », représentant :

- un « atapsara<sup>56</sup> dans une niche en ogive », dont « le bas est brisé »
- « dix figurines de Bouddha »
- un « Bouddha assis sur le naga »
- un « Bouddha dans une petite chapelle flanquée de deux petites niches étroites »
- un « Bouddha dans une niche avec socle »
- un « Bouddha debout en méditation, dans un encadrement ».

La réponse de la direction des Beaux-Arts est aussi rapide à parvenir à Louis Delaporte que l'année précédente. Moins de dix jours après sa demande, le 17 décembre 1902, Delaporte se voit ainsi autorisé à acquérir l'intégralité des quinze objets repérés dans la collection Geiringer<sup>57</sup>. Ces œuvres entreront au catalogue du Musée indochinois le 21 décembre 1902<sup>58</sup>, sous les numéros 201 à 209, et 251 à 256.

Louis Delaporte et Giusto Geiringer continuent par la suite à faire affaire. Le 1<sup>er</sup> décembre 1903, le ministère de l'Instruction publique donne ainsi son autorisation à l'achat, pour un total de 800 F<sup>59</sup>, d'une série de quinze objets d'art, « onze figures en bronze deux têtes en bronze et deux figurines en terre cuite »<sup>60</sup>. Connaissant les potentialités d'accroissement du Musée indochinois dans le domaine de l'art de l'ancienne Thaïlande, Geiringer n'hésite pas par ailleurs à faire part à Louis Delaporte des différentes possibilités d'acquisitions dont il a connaissance. Le 2 février 1904<sup>61</sup>, il lui signale qu'un certain Gillot est sur le point d'organiser, rue de Provence à Paris, une vente au cours de laquelle trois pièces

---

<sup>56</sup>Louis Delaporte a sans doute voulu désigner ici un « apsara », ou nymphe.

<sup>57</sup>Informations contenues dans une lettre adressée à Louis Delaporte par le directeur des Beaux-Arts, le 17 décembre 1902. (Archives musée Guimet)

<sup>58</sup> Information contenue dans une lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, le 21 décembre 1902. (Archives musée Guimet)

<sup>59</sup> Soit 3 056 €

<sup>60</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte à Giusto Geiringer, le 2 décembre 1903, pour lui annoncer l'achat. (Archives musée Guimet)

<sup>61</sup> Lettre adressée par Giusto Geiringer à Louis Delaporte. (Archives musée Guimet)

pourraient l'intéresser. Sept jours plus tard, sans doute après avoir vu par lui-même le contenu de la collection Gillot, ou à tout le moins après avoir obtenu des renseignements supplémentaires, Louis Delaporte en vient à la même conclusion que Geiringer : trois œuvres d'art thaï en bronze pourraient trouver place au Musée indochinois du Trocadéro. Si « le prix qu'[elles] atteindront [lui] semble raisonnable »<sup>62</sup>, et que la direction des Beaux-Arts ne lui envoie pas d'ordre contraire, Delaporte en fera donc l'acquisition. La vente, intervenue le 11 février, ne se passe cependant pas aussi bien que Louis Delaporte l'avait espéré. Le conservateur du Musée indochinois n'achète en effet qu'un seul objet d'art, « la partie supérieure d'une statue de bronze (moitié grandeur naturelle) donnée comme pouvant représenter la déesse Parvati »<sup>63</sup>, d'une hauteur de 35 cm, pour un prix de 704, 10 F<sup>64</sup>. Dès le 12 février, ce fragment trouve place « dans une des vitrines du Musée »<sup>65</sup>, et est inscrit au catalogue sous le numéro 223.

Après s'être tourné vers la Thaïlande, à l'Ouest de l'Indochine, Louis Delaporte porte son regard vers le Nord et le Yunnan, province chinoise frontalière du Laos et du Vietnam. Le 2 décembre 1908<sup>66</sup>, il propose ainsi à la direction des Beaux-Arts l'acquisition, pour 500 F<sup>67</sup>, de « cinq pièces originales de sculpture décorative sur bois et 4 estampages reproduisant une stèle et divers motifs d'art chinois-musulman », rapportés du Yunnan et du Tibet par Jules Gervais-Courtellemont<sup>68</sup>. Le 15 décembre, cette acquisition est autorisée par le ministère de l'Instruction publique<sup>69</sup>.

Deux ans plus tard, Louis Delaporte s'éloigne résolument de l'Indochine, et se tourne vers la Birmanie et l'Inde. Le 18 novembre 1910<sup>70</sup>, il indique ainsi au sous secrétaire d'État des Beaux-Arts qu'il a pu mettre « en réserve [...] pour quelques jours » des objets d'art birman, provenant d'une vente organisée par la veuve du consul général de France en Birmanie, Mme Pilinska de Belty. Une fois de plus, la réponse du ministère de l'Instruction

---

<sup>62</sup>Lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, le 9 février 1904. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>63</sup>Lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, le 12 février 1904, annonçant son achat. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>64</sup> Soit 2 689,66€

<sup>65</sup>Lettre du 12 février 1904..

<sup>66</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>67</sup> Soit 1 910 €

<sup>68</sup>Jules Gervais-Courtellemont (1863-1931), photographe. (Source : [http://www.lillustration.com/Biographies\\_a156.html](http://www.lillustration.com/Biographies_a156.html) [site consulté le 22/01/2014])

<sup>69</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4907

<sup>70</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4907

publique est particulièrement rapide. Delaporte obtient l'autorisation voulue dès le 29 novembre<sup>71</sup>.

Le 10 décembre 1910<sup>72</sup>, cinq nouvelles œuvres, d'une valeur totale de 700 F<sup>73</sup>, sont donc inscrites au catalogue du Musée indochinois, sous les numéros 393 à 397 :

- un « Bouddha couché » en bois doré, « provenant de la Grande Pagode de Rangoon »<sup>74</sup>
- un « bonze en prière » et un « bonze assis de côté », tous les deux en bois doré, provenant également de la pagode de Rangoun
- une « tête de déesse – en pierre sombre – provenant des ruines d'un temple de Pouri (Indes Anglaises) »<sup>75</sup>
- une « femme tenant un enfant – en pierre rouge », provenant « des ruines d'un temple d'Elephanta (Indes Anglaises) »<sup>76</sup>.

Ces acquisitions réalisent les deux objectifs fixés par Louis Delaporte à l'entrée au Musée indochinois du Trocadéro d'objets en provenance d'aires culturelles proches du Cambodge : offrir un point de comparaison avec les œuvres présentes au sein de ses collections, pour en enrichir la compréhension, et permettre d'agrandir le spectre des régions asiatiques couvertes par le musée. Dans la lettre adressée au sous-secrétaire d'État des Beaux-arts le 18 novembre 1910<sup>77</sup>, Louis Delaporte affirme ainsi que la tête de déesse provenant de la ville de Puri offre « des points de ressemblance et de comparaison intéressants avec les sculptures chams et les sculptures de Java dont le Musée possède une très riche collection », tandis que la statuette en bois doré représentant un Bouddha couché est qualifié de « bonne[...] production[...] de l'art birman », pouvant compléter avec profit les collections déjà présentes au musée.

L'acquisition de ces productions birmanes est semble-t-il le dernier achat d'œuvres d'art non indochinoises effectué par Louis Delaporte avant sa démission en 1924. C'est en

---

<sup>71</sup>Lettre du sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts à Louis Delaporte. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>72</sup>Informations contenue dans une lettre adressée par Louis Delaporte au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>73</sup> Soit 2 667 €

<sup>74</sup> Il s'agit sans doute de la pagode de Swedagon, située à Rangoun, capitale de la Birmanie.

<sup>75</sup> Delaporte désigne-t-il ici le temple de Jagannâtha, situé dans la ville de Puri, en Inde ?

<sup>76</sup> Delaporte évoque ici l'ensemble des grottes d'Elephanta, situé sur une île au large de la côte Ouest de l'Inde.

<sup>77</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4907.

tout cas la dernière mention que l'on trouve au sein des documents renseignant l'administration de l'institution fondée par Delaporte.

## B. UNE COLLECTION DIVERSIFIÉE

Les modifications du Musée indochinois du Trocadéro à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle n'interviennent pas uniquement au niveau de l'aire géographique prise en compte par Louis Delaporte. À partir de 1900, les collections réunies par Delaporte comportent en effet des objets de nature de plus en plus diverse. Certains d'entre eux étaient présents presque depuis le départ dans les expositions organisées successivement à Compiègne et Paris. D'autres sont au contraire d'un genre tout à fait nouveau.

### 1. Développement de la photographie au Musée indochinois

Les archives documentant la première réalisation de Louis Delaporte, le Musée khmer de Compiègne, faisaient déjà allusion à la présence de photographies dans les salles réservées aux collections khmères. Les mémoires concernant les travaux effectués pour l'appropriation du palais de Compiègne mentionnaient ainsi l'installation de loupes pour photographies. Aucun renseignement tangible ne venait cependant confirmer l'hypothèse que des photographies étaient présentées au public. Au contraire, nombre d'indices plaidaient en faveur d'une utilisation des photos réalisées et acquises par Louis Delaporte dans un but d'étude uniquement<sup>78</sup>.

Il en va différemment après que le Musée khmer de Compiègne se mue en Musée indochinois du Trocadéro, et particulièrement à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle. Le 4 juin 1900, Louis Delaporte adresse au directeur des Beaux-arts une « Note relative à la réorganisation du Musée indochinois »<sup>79</sup>, dans le cadre de la préparation de l'Exposition universelle de 1900. Dans ce document, Delaporte décrit assez précisément les différentes parties de ses collections, et la manière dont il les a mises en scène. Entre le rez-de-chaussée et le premier étage du musée, affirme-t-il : « Les murs de l'escalier sont couverts de sculptures de faible relief, parfois d'une finesse extrême, avec quelques dessins et beaucoup de photographies. »

---

<sup>78</sup> Sur cette question, voir p. 307 et suivantes.

<sup>79</sup> A.N F<sup>21</sup> 4907

Si la description élaborée par Delaporte en 1900 permet de confirmer que les clichés photographiques avaient bien une place au sein de son exposition, elle ne comporte en revanche aucun élément concernant le ou les sujets qu'ils devaient documenter. Le reste des archives renseignant l'activité quotidienne du Musée indochinois du Trocadéro après 1900 est tout aussi peu loquace. Les mentions trouvées évoquent simplement les différentes acquisitions réalisées par Louis Delaporte, et les éventuelles interventions nécessaires à leur présentation dans les salles, ou à leur utilisation pour l'étude.

Le 24 avril 1913, un mémoire porte ainsi trace de l'acquisition d'une collection de quatre-vingt six photographies auprès de « Monsieur Ciron Mandataire du Comité Cambodgien de la Société d'Angkor à Paris »<sup>80</sup>, pour un montant total de 86 F<sup>81</sup>. Aucune information n'est toutefois donnée quant au sujet de ces photos, ou à la zone géographique dans laquelle elles ont été réalisées. Il en est de même pour les mentions apparaissant dans les relevés des travaux effectués au Musée indochinois entre 1900 et 1924. Deux campagnes de modifications ont eu des répercussions sur la collection de photographies réunie par Delaporte. La première a lieu en 1902. Cette année-là, Louis Delaporte commande au commerçant Vavasseur, spécialisé dans les fournitures pour la photographie, le tirage de 28 photos de dimension 24x30 cm, ainsi que la reproduction et l'agrandissement de deux épreuves supplémentaires, pour un montant total de 85 F<sup>82</sup>. Trois ans plus tard, en 1905, un mémoire remis par Delaporte au ministère de l'Instruction publique indique qu'une nouvelle somme de 323, 75 F a été dépensée chez Vavasseur<sup>83</sup>. En engageant cette dépense, Delaporte a pu cette fois enrichir sa collection de 1250 « épreuves collées » et 15 « grandes photographies » en comptant dans ce cas « cartons, collages et raccords ».

Contrairement à ce que l'on constatait dans le cas des entrées de moulages et d'œuvres d'art originales, Louis Delaporte ne semble jamais se sentir obligé de justifier ces achats et tirages auprès du ministère de l'Instruction publique. Il ne prend pas la peine de vanter leurs mérites, et d'en décrire l'apparence et l'intérêt pour son musée. Cette situation est peut-être la conséquence des sommes en jeu, beaucoup plus faibles dans le cas des photographies. Entre 1900 et 1924, Delaporte consacre ainsi 494, 75 F<sup>84</sup> à ce domaine, contre 9 874, 10 F<sup>85</sup> pour l'acquisition ou la reproduction de sculptures et morceaux d'architecture.

---

<sup>80</sup> Mémoire en date du 24 avril 1913. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>81</sup> Soit 284, 66 €

<sup>82</sup> Soit 324, 70 €. Informations contenues dans un mémoire en date du 24 décembre 1902. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>83</sup> Soit 1 236,72€. Informations contenues dans un mémoire en date du 23 décembre 1905. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>84</sup> Soit 1 846, 08 €

<sup>85</sup> Soit 37 962, 86 €

L'absence de description des collections de photos entrées au Musée indochinois du Trocadéro après 1900 est sans doute également héritée de leur destination première dans l'institution fondée par Louis Delaporte : enrichir les documents indispensables pour l'étude de l'art de la péninsule indochinoise. Même si certaines d'entre elles pouvaient trouver place dans les salles du Trocadéro, pour être visibles des visiteurs du Musée indochinois, le nombre important d'épreuves commandées par Delaporte –on en dénombre ainsi 1265 réalisées en 1905 – tendrait en effet à indiquer qu'elles étaient pour la plupart réservées au bureau du conservateur. Contrairement à ce qui est le cas pour les œuvres originales et les moulages, les dossiers concernant le musée ne contiennent pas de catalogue constitué des photographies rassemblées par Louis Delaporte, avec numéro d'inventaire, dimensions et description sommaire. Cette absence de catalogage n'est pas exceptionnelle dans les premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. Bien que, depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, la photographie ait rapidement acquis le statut de document véritable dans de nombreuses institutions savantes, elle n'est toutefois pas sentie comme particulièrement précieuse. Peu chère, elle reste encore confinée à un statut subalterne, et n'acquiert pas l'importance des autres formes de reproduction d'œuvres d'art, comme le moulage.

Les photographies qui entrent au Musée indochinois au début du XX<sup>e</sup> siècle ne sont pas uniquement destinées à la documentation de ceux, spécialistes ou simples curieux, qui s'intéressent à l'art de la péninsule indochinoise. Le 27 décembre 1912<sup>86</sup>, Émile Sénart<sup>87</sup>, « membre de l'Institut Président de la S[ociété]té d'Angkor », propose ainsi au ministre de l'Instruction publique de vendre au sein du Musée indochinois « les cartes postales et les photographies des ruines d'Angkor » éditées par l'organisme qu'il représente. Le produit de ces ventes servira à alimenter un fond destiné à contribuer à la conservation des monuments khmers.

Le projet présenté par Sénart est bien réfléchi, et s'adapterait parfaitement aux besoins du public du Musée indochinois, ainsi qu'aux contraintes de son fonctionnement. Ainsi, « exposés dans une vitrine très restreinte confiée aux soins du gardien-chef – ainsi qu'il est fait pour les catalogues – ces documents seraient bien là à leur place. Les visiteurs, les curieux et les artistes trouveraient ainsi exposées, en même temps que les détails et les moulages pris

---

<sup>86</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>87</sup> Émile Sénart (1847-1928), membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres à partir de 1882, président de la Société asiatique de 1908 à sa mort. (Source : L. Finot, « Émile Sénart », dans *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. 28, 1928, pp. 225-347.)



aux monuments d'Angkor, leurs vues d'ensemble les plus récentes et soigneusement choisies. »<sup>88</sup>. Pour emporter définitivement l'adhésion du ministre de l'Instruction publique, Emile Sénart achève sa présentation par un argument décisif, affirmant avoir discuté de son projet avec Louis Delaporte lui-même, et reçu son assentiment.

Cette dernière allégation ne permettra cependant pas à l'affaire d'être traitée plus rapidement. Il faut en effet attendre le 26 février 1913<sup>89</sup> pour que le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts demande officiellement à Louis Delaporte d'étudier la question. Deux jours après, le conservateur du Musée indochinois rend donc son avis sur la vente des cartes postales et photographies éditées par la Société d'Angkor. Sa décision apparaît un peu plus mitigée que ce qu'Émile Sénart avait affirmé l'année précédente. Delaporte accepte en effet de donner son autorisation à la vente uniquement « à titre d'essai »<sup>90</sup>. Il désire par ailleurs que sa responsabilité soit complètement dégagée en cas de problèmes éventuels. Le droit accordé à Sénart devra enfin être révoqué si la vente des cartes et photographies dérange le service normal du gardien du Musée indochinois, ou si d'autres producteurs de photos réalisées dans les anciens monuments indochinois réclament la même faveur.

Ces réserves n'entraveront toutefois pas la réalisation du projet d'Émile Sénart. Le 18 mars 1913<sup>91</sup>, ce dernier se voit en effet signifier l'autorisation de vendre au Musée indochinois les photographies et cartes postales éditées par la Société d'Angkor, suivant les conditions édictées par Louis Delaporte.

Bien qu'il soit loin de lui accorder le même poids qu'aux œuvres d'art originales et aux moulages qu'il expose dans son institution, Louis Delaporte considère donc la photographie comme un aspect important de sa présentation. Les photos qu'il développe lui-même, ou fait développer par des professionnels, sont majoritairement destinées à enrichir la réflexion des spécialistes des anciens monuments indochinois qui viendraient consulter les fonds du musée du Trocadéro.

Delaporte sait cependant qu'ils peuvent être tout aussi utiles pour le grand public. Grâce à l'expérience qu'il a gagnée sur le terrain, lors des voyages qu'il a dirigés lui-même ou qu'il a commissionnés, il connaît parfaitement la valeur documentaire des photographies, qui permettent, selon le biais choisi, d'englober la totalité d'un monument, ou bien de se

---

<sup>88</sup> Lettre adressée par Émile Sénart au ministre de l'Instruction publique, le 27 décembre 1912. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>89</sup> Lettre adressée à Louis Delaporte par le sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>90</sup> Le soulignement est du fait de Louis Delaporte.

<sup>91</sup> Informations contenues dans une lettre du sous-secrétaire des Beaux-arts à Emile Sénart. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

concentrer sur un détail très précis<sup>92</sup>. Louis Delaporte peut donc utiliser les épreuves exposées au Musée indochinois pour pallier certains défauts de ses collections : montrer des vues d'ensemble des monuments dont il n'est possible, faute de place, que de présenter au mieux de petites parties, et des motifs que le plâtre ne peut pas toujours parfaitement reproduire.

La photographie est par ailleurs un moyen pour Delaporte de créer par un biais nouveau l'étonnement et l'émerveillement chez le public du Musée indochinois. Dans les premiers temps de son entreprise au service de l'art khmer, Louis Delaporte suscitait ces émotions en produisant dessins et gravures mettant en scène les anciens monuments de l'Indochine à l'époque de leur construction. Accrocher des photos aux murs du Musée indochinois permet d'entretenir cette atmosphère merveilleuse, en présentant cette fois l'aspect revêtu par les monuments indochinois au moment de leur découverte, émergeant d'une végétation luxuriante.

## 2. La bibliothèque du Musée indochinois du Trocadéro

Les premières années du XX<sup>e</sup> siècle voient également l'amplification d'un autre secteur du Musée indochinois du Trocadéro, qui jusque là semblait avoir existé uniquement à l'état de projet. Très tôt dans son entreprise au service de la diffusion de l'art khmer en France, Louis Delaporte avait eu l'intuition de l'importance qu'il y aurait à constituer, au sein de ses collections, une bibliothèque. Celle-ci permettrait aux visiteurs intéressés de se documenter plus avant sur les arts représentés au Trocadéro.

Pendant longtemps, la constitution de ce fonds fut cependant considérée comme accessoire. Louis Delaporte acquérait bien des ouvrages, mais il ne les réunissait pas pour permettre leur consultation dans l'institution qu'il avait fondée. Son fonds documentaire restait avant tout personnel, destiné à enrichir sa propre réflexion et aider l'élaboration de ses projets. La constitution d'une véritable bibliothèque ne lui semblait en réalité pouvoir se réaliser qu'à partir du moment où la réunion des objets d'art qu'il désirait serait achevée, et où son musée aurait définitivement adopté l'aspect qu'il voulait.

Le premier pas vers la constitution de la bibliothèque du Musée indochinois n'est donc réalisé qu'en 1903. Le 24 décembre<sup>93</sup>, une note rédigée par Louis Delaporte indique ainsi

---

<sup>92</sup> Sur les techniques photographiques employées par Louis Delaporte et ses collaborateurs, et l'utilité des photos pour les explorations scientifiques, voir p. 307 et suivantes.

<sup>93</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

pour la première fois l'inscription au catalogue d'un ouvrage<sup>94</sup>, sous les numéros 1a à 1f. Au total, sur une période de 20 ans, de 1903 à 1923, les archives renseignant la gestion du Musée indochinois du Trocadéro conservent trace de l'achat de 44 publications, livres et périodiques, pour une dépense finale de 1 852, 80 F<sup>95</sup>. L'ensemble de ces achats sont effectués chez le libraire Ernest Leroux, spécialisé dans les ouvrages concernant l'Asie.

D'autres volumes entrent également dans la bibliothèque du Musée indochinois du Trocadéro, même s'ils ne laissent pas, comme ceux acquis chez le libraire Leroux, des traces officielles. En 1905, au moment où commence sa collaboration avec Henri Parmentier et l'École française d'Extrême Orient, Louis Delaporte tente ainsi d'établir des liens permettant l'enrichissement de sa bibliothèque. Le 17 novembre 1905<sup>96</sup>, Delaporte écrit à Alfred Foucher : « Je viens de prendre chez Leroux votre nouvel ouvrage<sup>97</sup> dont la lecture me fera passer des heures agréables : il tiendra une excellente place dans la bibliothèque du Musée. L'École d'E.O. veut bien m'envoyer le Bulletin ; je vous serais reconnaissant de ne pas nous oublier pour les publications qui intéressent le Musée lorsque ce sera possible. ». Il semble en effet anormal à Delaporte de devoir avoir recours à des libraires, étrangers parfois, pour acquérir les volumes produits par les membres de l'EFEO. Un passage raturé de la lettre du 17 novembre 1905 indique ainsi : « J'ai complété les œuvres de Lunet de Lajonquière dont l'École m'avait envoyé une partie. Le marchand L'Américain (*sic*) Thoman-Getti que vous m'aviez adressé jadis possède une collection de grande valeur ; malheureusement il m'a demandé un grand prix de petits objets ; et puis il serait un peu humiliant pour nous d'avoir recours à un étranger alors qu'il existe l'École d'E.O. »

Louis Delaporte acquiert par ailleurs des ouvrages hors du circuit normal de la librairie, par le biais de souscriptions. Le 22 août 1906<sup>98</sup>, il rend compte au sous-secrétaire des Beaux-Arts de l'examen qu'il a mené d'objets dont Henri Dufour<sup>99</sup> veut faire don à l'État. Si les pièces proposées ne semblent pas à Delaporte devoir retenir l'attention, il affirme

---

<sup>94</sup>*Boro-boudour dans l'île de Java*, de Conrad Leemans, Leiden, Brill, 1874, acheté pour 312, 20 F (soit 1 192, 60 €) à Ernest Leroux.

<sup>95</sup> Soit 3 365, 40 €.

<sup>96</sup> Informations contenues dans une lettre adressée par Louis Delaporte à Alfred Foucher. (Archives musée Guimet)

<sup>97</sup> *L'art gréco-bouddhique du Ghandâra : étude sur les origines de l'influence classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient*, publié en 1905, et cité dans une facture de la librairie Leroux émise le 27 novembre 1905. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>98</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489

<sup>99</sup> Henri Dufour (1870- ?), inspecteur des bâtiments civils du Cambodge, mis à la disposition de l'École française d'Extrême-Orient. (source : P. Singaravélou, *L'École française d'Extrême-Orient...*)

néanmoins qu'il se portera souscripteur pour le premier fascicule de l'ouvrage que Dufour veut tirer des résultats des missions qu'il mena avec Charles Carpeaux à Angkor.

Les documents renseignant la gestion du Musée indochinois du Trocadéro après 1900 donnent très peu d'indications sur l'aspect revêtu par la bibliothèque. En 24 ans, Delaporte consacre un budget total de 535, 69 F<sup>100</sup> à la reliure des volumes qu'il acquiert pour le Musée indochinois. Deux mémoires, émis par les relieurs Lionnet, le 12 novembre 1907<sup>101</sup>, et Desnaux, le 9 juillet 1923<sup>102</sup>, font ainsi état d'opérations sur 60 volumes au total, 39 lors de la première campagne et 21 lors de la seconde. Les matériaux employés pour relier les ouvrages de la bibliothèque créée par Louis Delaporte ne dénotent pas une volonté particulière de sa luxue. Les vingt-cinq mentions de matières présentes dans les factures Lionnet et Desnaux permettent ainsi simplement de conclure que Delaporte avait une préférence pour le demi-chagrin<sup>103</sup> (19 volumes), devant la demi-toile<sup>104</sup> (2 volumes). Les quatre derniers volumes ont quant à eux reçu un traitement plus important : deux ont été reliés intégralement en chagrin, et les deux autres ont bénéficié d'une demi-reliure en maroquin<sup>105</sup>.

Les mentions présentes dans les différents documents qui viennent d'être évoqués permettent de reconstituer un catalogue partiel de la bibliothèque du Musée indochinois du Trocadéro<sup>106</sup>. En 1924, elle aurait accueilli environ 120 volumes. Sa composition fait écho à la place grandissante accordée par Louis Delaporte aux arts asiatiques non-cambodgiens. Parmi les titres sélectionnés par Delaporte, seize ont explicitement pour sujet le Cambodge, tandis que vingt-cinq concernent l'art et la civilisation des régions proches de l'Indochine : Inde (quatorze titres), Chine (cinq titres), Birmanie (trois titres), Thaïlande (deux titres), Indonésie (un titre). Les sujets les plus représentés dans la bibliothèque du Musée indochinois reflètent également les préoccupations principales de Louis Delaporte. L'actualité de l'archéologie indochinoise est la plus présente (26 volumes), devant les récits de voyages en

---

<sup>100</sup> Soit 1 142, 62 €.

<sup>101</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>102</sup> Archives musée Guimet.

<sup>103</sup> Le dos et le premier quart des plats des ouvrages reliés en demi-chagrin sont recouverts de cuir de chèvre à grain fin, ou chagrin. Le reste est recouvert de papier.

<sup>104</sup> Le dos et le premier quart des plats des ouvrages reliés en demi-toile sont recouverts de toile. Le reste est recouvert de papier.

<sup>105</sup> Cuir de chèvre à gros grain.

<sup>106</sup> Voir annexe p. 643 et suivantes.

Asie (11 volumes), la géographie (9 volumes), l'architecture et l'art (6 volumes), et l'étude des textes (5 volumes).

Cette description rapide de la bibliothèque du Musée indochinois du Trocadéro conduit à relativiser son importance pour l'étude de l'art de la péninsule indochinoise.

Comparé avec celle d'institutions spécialisées dans les mêmes sujets, son volume est en effet très faible. Le centre de documentation de l'École française d'Extrême-Orient, installé à Hanoi depuis sa création en 1903, atteint ainsi rapidement des proportions très imposantes<sup>107</sup>. L'accroissement de cette bibliothèque est en partie dû aux dispositions prises par Paul Doumer, gouverneur général de l'Indochine, l'année même où il créa l'EFEO. Une circulaire, datée du 3 juillet 1900, instaure ainsi un dépôt à la bibliothèque de l'École de deux exemplaires de chacun des titres produits par les hauts fonctionnaires des services généraux et de l'administration locale de l'Indochine.

La réalisation de la bibliothèque du Musée indochinois du Trocadéro pêche également par son retard par rapport à la constitution première de son institution de rattachement. Il s'est écoulé dix-sept ans entre l'inauguration du musée fondé par Louis Delaporte, en 1884, et les premières acquisitions d'ouvrages destinés à son centre de documentation. À très peu de distance de là, le musée Guimet, ouvert cinq ans après le Musée indochinois, en 1889, dispose quant à lui dès le départ d'une bibliothèque proprement dite, installée dans une salle spectaculaire.

---

<sup>107</sup> L'EFEO estime qu'en 1944, cette bibliothèque atteignait une capacité d'environ 80 000 volumes. (Source : <http://www.efeo.fr/base.php?code=693> [site consulté le 22/01/2014])



La salle de la rotonde, au musée Guimet, lieu d'implantation initiale de sa bibliothèque.

### C. MODIFICATIONS MUSÉOGRAPHIQUES

Les archives documentant l'activité quotidienne du Musée indochinois du Trocadéro contiennent assez peu de renseignements concernant l'installation des collections réunies par Louis Delaporte après le tournant du XX<sup>e</sup> siècle. On compte ainsi une seule description complète du musée, rédigée le 4 juin 1900 à l'intention du directeur des Beaux-Arts<sup>108</sup> :

Sans entrer dans de longs détails, voici ce que trouveront désormais au Trocadéro les archéologues, les artistes les industriels d'art qui visiteront les antiquités indochinoises.

Au rez-de-chaussée, dans la première salle consacrée à l'époque antique où la grande sculpture décorative complétait la grande architecture, deux pièces complètes : une terrasse soutenue par deux oiseaux et un lion gigantesques ; puis un énorme éléphant en chasse dans la forêt avec quatre autres haut-reliefs donne l'idée de cette prodigieuse série des terrasses du

---

<sup>108</sup> « Note relative à la réorganisation du Musée indochinois du Trocadéro », adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

palais des rois, tandis qu'au milieu de la salle, un groupe de dieux géants supportant le superbe naga heptacéphale permet de se figurer ces imposantes balustrades de ponts conduisant à travers des fossés de quatre-vingts mètres de large aux cinq entrées d'Angkor Thom, aux quatre portes de Préa Kane.

Dans la même salle se trouvent aussi, groupées à l'entrée de l'escalier, les sculptures de l'Annam et du Tonkin rapportées par M.M. de Vildieu et Raffegaud. Au premier étage, dans la salle voisine du Musée de Sculpture comparée, deux belles fausses portes (avec colonnettes, linteau et frise) et des morceaux accessoires représentent les monuments en brique et pierre du IX<sup>e</sup> siècle. L'époque des tours ornée de la quadruple face de Brahma est caractérisée par un édicule du Bayon (le temple fameux aux cinquante-deux tours) avec tourelle et sanctuaire intérieur, ainsi que par un bas-relief et des sculptures diverses. Préa Khan, Méléa sont figurés par une entrée de sanctuaire avec terrasse gardée par des lions et des nagas, ainsi que par des pilastres, frises, stèles...

Viennent ensuite des spécimens d'architecture de NoKor-Vat, de Baphoum<sup>109</sup>, de Phimanacas, de Préa Kane, de Ta Prohm, de Tomonone, de Tévéda, de Ba-choum... etc...

La salle suivante consacrée à Angkor Vat montre : à gauche l'entrée orientale (sous galerie) couverte de fines sculptures, surmontée de frontons mouvementés – à droite un imposant et magnifique pilastre (avec murs de galerie) aussi remarquable par ses superbes moulures que par les gracieuses sculptures qui le couvrent. – au fond une coupe de galerie (avec travée principale et bas-côtés) suivie d'une chambre précédant le sanctuaire. Sur la porte un dieu entre deux adorateurs ; au-dessus du toit, un fronton encadré de flammes dépassant dix mètres en hauteur.

Le milieu et la droite de la salle suivante contiennent une fort belle galerie d'Angkor Vat, des bas-reliefs, frises ; une fausse porte, un angle de la très riche terrasse d'entrée, de nombreux ornements. Au fond de la salle, par derrière, se trouve un groupe de sculptures de l'art de l'ancien Tsiampa<sup>110</sup>.

À gauche sont placées des fausses portes avec linteaux, frises, etc... qui font le principal ornement des monuments de Leley, Me baune, Préa-Roup...etc... et des pièces diverses.

Les murs de l'escalier sont couverts de sculptures de faible relief, parfois d'une finesse extrême, avec quelques dessins et beaucoup de photographies. Deux vitrines placées au milieu du Musée contiennent encore des statuettes de bronze, d'argent, des vases de métal de porcelaine de terre émaillée, des reproductions, une broderie, des fragments divers. Enfin entre les moulages sont intercalés les statues, animaux décoratifs, stèles, têtes expressives, figurines qui complètent l'ensemble.

En dehors de ce document, les archives du Musée indochinois conservent essentiellement des mentions dispersées. On sait ainsi que les pièces indo-javanaises provenant du palais des Indes néerlandaises construit pour l'Exposition universelle de 1900 furent installées progressivement. Les mois de février et mars 1901 sont en partie consacrés<sup>111</sup> à l'installation du « petit temple indo-javanais de Dyonggrang<sup>112</sup> et d'un Raksasa<sup>113</sup> javanais gardien »<sup>114</sup>. En juin, c'est au tour de « la base d'un temple indo-javanais de Dourga »<sup>115</sup>.

---

<sup>109</sup> Variante orthographique de « Ba-Phuon ».

<sup>110</sup> Variante orthographique de « Champa ».

<sup>111</sup> Louis Delaporte installe également durant cette période certaines œuvres d'art khmères.

<sup>112</sup> Louis Delaporte désigne sans doute ici le temple de Prambanan, sur l'île de Java.

<sup>113</sup> Géant.

<sup>114</sup> Citations extraites d'un mémoire des sommes dues par l'administration des Beaux-Arts au sculpteur Varnier, datant du 31 mars 1901. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>115</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts le 30 juin 1901. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

Louis Delaporte ne donne toutefois presque aucune indication quant au placement de ces ensembles d'architecture. L'unique mention de ce sujet se trouve contenue dans une lettre adressée à la direction des Beaux-Arts le 15 janvier 1901<sup>116</sup>. À cette date, Delaporte indique qu'il fait « monter le « Temple de Chandi Sewou » qui en raison de son élévation doit être placé dans la salle du fond du Musée indochinois », sans que soit toutefois renseigné l'étage auquel se trouve le monument en question.

Après 1901, les renseignements concernant l'installation ou le déplacement de pièces au sein du Musée indochinois doivent être cherchés dans les différents mémoires d'artisans utilisés par Louis Delaporte pour justifier ses dépenses auprès du ministère de l'Instruction publique. Ces factures, parfois relativement détaillées, permettent d'identifier trois nouvelles campagnes de travaux. En avril 1904, Pouzadoux, « mouleur du musée de Sculpture Comparée », réalise ainsi le coulage des épreuves « d'une frise et d'un soubassement d'un grand bas-relief », l'installation et le scellement de l'ensemble, ainsi que le coulage « d'épreuves sur moules en papier »<sup>117</sup> d'objets d'art non décrits, pour un montant total de 355, 70 F<sup>118</sup>. Un an plus tard, en 1905, c'est à André Demont, un autre mouleur, que Louis Delaporte fait appel pour la réalisation de neuf bas reliefs, répartis en trois ensembles : une grande pièce composée de 71 morceaux, cinq objets également divisés en plusieurs parties, et trois pièces provenant du Baïon<sup>119</sup>. Huit ans après, en 1913, une lettre adressée par Louis Delaporte au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts<sup>120</sup> renseigne une dernière installation d'objets d'art. Il s'agit de l'achèvement « d'une porte monumentale et de détails d'art cam », recueillis par Henri Parmentier.

Bien qu'elles soient rares, ces mentions trouvées dans les archives du Musée indochinois du Trocadéro donnent des indications précieuses sur la manière dont Louis Delaporte envisageait la muséographie de son institution. Plusieurs logiques, très différentes, sous-tendent sa réflexion. Dans un premier temps, Louis Delaporte semble avoir voulu organiser ses collections selon un ordre chronologique. La description rédigée à l'intention de la direction des Beaux-Arts le 4 juin 1900 indique ainsi qu'au rez-de-chaussée une salle était « consacrée à l'époque antique » de l'art khmer, tandis qu'à l'étage « dans la salle voisine du

---

<sup>116</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>117</sup> Citations extraites du mémoire émis par E. Pouzadoux, le 25 octobre 1904. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>118</sup> Soit 1 358, 77 €

<sup>119</sup> Informations contenues dans le mémoire émis par André Demont le 29 novembre 1905. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

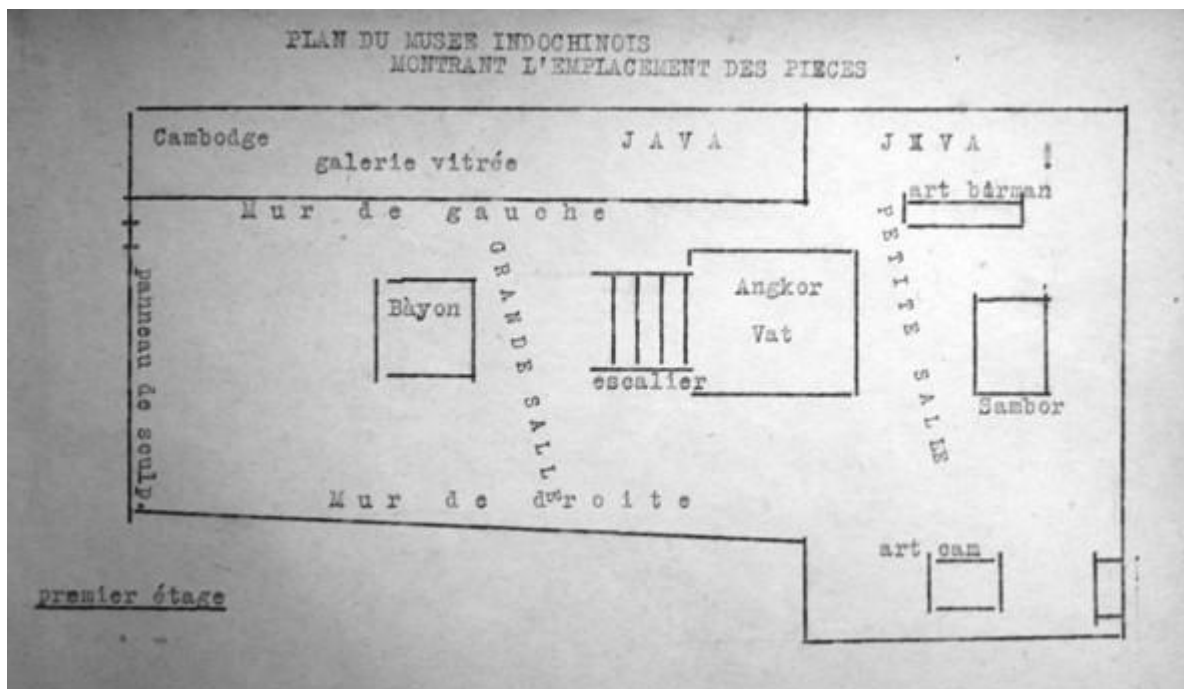
<sup>120</sup> Lettre datée du 13 octobre 1913. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)



## Modifications du Musée indochinois du Trocadéro au XX<sup>e</sup> siècle

Musée de Sculpture comparée » se trouvaient les pièces cambodgiennes « représentant les monuments en brique et pierre du IX<sup>e</sup> siècle ».

L'attention de plus en plus importante accordée aux arts des régions limitrophes du Cambodge, puis aux civilisations de l'Asie du Sud-Est en général, ajoute cependant un deuxième niveau de lecture dans la muséographie de l'institution fondée par Louis Delaporte. Parmi les œuvres khmères s'intercalent en effet des reproductions et des pièces originales provenant aussi bien du Tonkin et de l'Annam, que de Java ou de Birmanie. Ces objets ne semblent pas suivre la même logique chronologique que leurs pendants khmers. Au contraire, Louis Delaporte paraît plutôt les avoir regroupés selon leur origine géographique, et en fonction de la place dont il disposait dans les différents espaces du musée. En 1900, Delaporte installe ainsi « groupé[...]s à l'entrée de l'escalier » les résultats de la mission en Annam et au Tonkin menée par Auguste Vildieu et Sylvain Raffegaud. On a vu également que l'installation des œuvres indo-javanaises à l'issue de l'Exposition universelle de 1900 a entraîné le déplacement de certaines parties des collections khmères. Un plan du premier étage du Musée indochinois du Trocadéro, dressé par Philippe Stern vers 1905, montre la même logique à l'œuvre pour les œuvres d'art du Champa, de Java et de Birmanie.



Plan du 1<sup>er</sup> étage du musée indochinois du Trocadéro, établi par Philippe Stern ca. 1925 (Source : Philippe Stern, *Inventaire des moulages du musée indo-chinois*, manuscrit sd, st, vers 1925 (Archives musée Guimet), cité dans : Michael Falser, « From Gaillon to Sanchi... »)

Pour installer ses collections au Trocadéro, Louis Delaporte suit enfin une dernière idée, qui préside à son entreprise au service de l'art indochinois aussi bien avant qu'après 1900 : émerveiller le public. Plusieurs documents donnent ainsi des indications sur l'aspect que revêtaient les moulages rassemblés par Delaporte. Le 20 janvier 1900<sup>121</sup>, Louis Delaporte adresse au directeur des Beaux-Arts une note détaillant les travaux effectués au Musée indochinois entre le 1<sup>er</sup> septembre et le 31 décembre 1899. Au cours de ces opérations, la reproduction en trois dimensions d'une galerie d'Angkor Vat a subi une « décoration en couleur des plafonds, voutes, frises, piliers et pilastres [...] l'or étant remplacé par la couleur jaune ».

Les reproductions mises en scène par Delaporte étaient donc bien, au moins pour certaines, peintes. Le but de cette décoration était d'accentuer le réalisme des objets exposés au Musée indochinois. Comme lors de la réalisation des vues reconstituées des anciens monuments khmers, il s'agit de présenter les morceaux d'architecture reconstruits à partir d'éléments originaux et de moulages sous l'aspect qu'ils revêtaient immédiatement après leur construction. En ajoutant une touche de couleur aux objets d'art qu'il a réunis, Louis Delaporte voulait ainsi donner aux visiteurs du Musée indochinois une idée « du goût et de la richesse des anciennes décorations khmers »<sup>122</sup>.

---

<sup>121</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>122</sup> Lettre du 20 janvier 1900.



Fragment du décor de l'architrave latérale gauche de la reconstitution du porche de la tour centrale d'Angkor Vat, installé au Musée indochinois du Trocadéro (pièce présentée lors de l'exposition Angkor : naissance d'un mythe – Louis Delaporte et le Cambodge, au musée Guimet en octobre 2013).

## CHAPITRE III. L'INCONTURNABLE DELAPORTE ?

### A. DELAPORTE CONCURRENCÉ

#### 1. Sur le plan scientifique

Louis Delaporte a, durant toute sa carrière au service de l'art khmer, très peu écrit. On compte ainsi :

- deux ouvrages et une brochure indépendants :
  - *Voyage au Cambodge : l'architecture khmer*, publié chez Delagrave en 1880 ;
  - *Notice explicative : modèle de la porte nord-est d'Angkor-Thôm exposé dans la salle des restaurations architecturales*, chez le même éditeur, en 1880 ;
  - *Les monuments du Cambodge : études d'architecture khmère*, édité chez Ernest Leroux, en 1924.
- deux communications, insérées dans des bulletins de sociétés savantes :
  - « Le Cambodge et les régions inexplorées de l'Indochine centrale », dans le *Bulletin de la Société de géographie*, en février 1875 ;
  - « Un temple khmer voué au Nirvâna », dans les *Mémoires de la société académique indochinoise de France*, en 1878.
- trois articles longs<sup>1</sup> :
  - « Rapport fait au ministre de la Marine et des Colonies et au ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, [...] sur la mission scientifique aux ruines des monuments khmers de l'ancien Cambodge », inséré au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874 ;
  - « Une mission archéologique aux ruines khmers », publié dans le numéro du 15 septembre 1877 de la *Revue des deux mondes* ;
  - « L'antique temple de Baion chez les Khmers », paru en juillet 1878, dans la *Revue de géographie*.

---

<sup>1</sup> Les articles produits au moment du retour de la mission de 1873 et de la fondation du Musée khmer de Compiègne ont été délibérément omis de cet inventaire. Souvent assez courts, répétant les mêmes informations, ils présentent peu d'intérêt pour comprendre l'apport de l'œuvre de Louis Delaporte dans le domaine de l'étude de l'art khmer.

- deux collaborations à des ouvrages collectifs :
  - *Voyage d'exploration en Indochine*, sous la direction de Francis Garnier, publié chez Hachette en 1873 ;
  - *Le royaume du Cambodge*, sous la direction de Jean Moura, édité chez Leroux en 1883.

Sur ces neuf textes, quatre sont consacrés uniquement à l'architecture khmère : les ensembles concernant Baïon et le temple voué au Nirvana, la notice explicative du modèle présenté par Louis Delaporte à l'Exposition universelle de 1878, et *Les monuments du Cambodge*. La description des monuments occupe, dans chacun de ces documents, la place la plus importante.

La communication que Louis Delaporte prononce devant la Société académique indochinoise, le 29 décembre 1877, « Un temple khmer voué au Nirvâna », concerne Nirpone, temple jusqu'à lors inconnu et visité par Félix Faraut lors des voyages complémentaires qu'il mena à la suite de la mission de 1873. Louis Delaporte ouvre son propos par une réflexion générale sur les circonstances de la création et de l'utilisation des sras, ou bassins sacrés, disposés dans l'enceinte des grands temples cambodgiens. Ce développement s'étend sur une page environ. Delaporte y présente dans un premier temps, en détail, sa propre théorie. Il s'agit, selon lui, d'un phénomène très semblable à celui qu'il est possible d'observer dans les temples de l'Inde. Le Cambodge présentant des croyances analogues à celles de l'Inde – Delaporte en veut pour preuve « la célébration de la fête annuelle des eaux »<sup>2</sup> – et des conditions climatiques nécessitant la création, en prévision de la saison sèche, de réserves d'eau, ses habitants ont installé, eux aussi, des bassins dans l'enceinte de leurs temples. Ces réservoirs étaient construits, dans un premier temps, pour servir aux ablutions des fidèles, ainsi qu'à l'entretien des groupes de moines vivant sur les sites. Ils avaient donc avant tout un but utilitaire. Les observations que Louis Delaporte avait menées, durant sa mission de 1873, l'avaient également conduit à conclure que les architectes responsables de l'édification des lieux de culte de l'ancien Cambodge avaient traité les sras, malgré leur importance, comme de simples accessoires des temples principaux. Delaporte évoque, immédiatement après ces réflexions, les conclusions très différentes auxquelles Félix Faraut est parvenu lors de l'un de ses voyages complémentaires. Le très grand nombre des sras présents sur le site de Nirpone, et le caractère miniature d'une majeure partie d'entre eux ont en effet convaincu Faraut que

ces bassins avaient avant tout une fonction ornementale. Les résultats obtenus par Félix Faraut constituent la dernière partie théorique de l'allocution donnée par Louis Delaporte. Aucun argument ne vient développer cette réflexion. Les pages suivantes sont au contraire consacrées à une description du monument, évoquant successivement son apparence actuelle, sa décoration, et son plan. La conclusion ne revient pas plus sur le sujet par lequel Delaporte a ouvert sa communication. Elle se concentre en effet sur l'identification de la divinité à laquelle Nirpone était vouée : « le Bouddha parvenu à la suprême gloire du Nirvâna »<sup>3</sup>.

L'article concernant le temple de Baïon et la brochure éditée à la suite de l'Exposition universelle de 1878 présentent une structure assez semblable à la communication sur le temple de Nirpone. Ils laissent en effet une très large part à la description, émaillée de temps à autres quelques réflexions générales. La *Notice explicative : modèle de la porte nord-est d'Angkor-Thôm* offre ainsi un rapide rappel – une page – de l'historique de la redécouverte des édifices khmers, avant de se concentrer sur les caractéristiques propres à l'édifice lui-même.

En 1924, Louis Delaporte publie, chez Leroux, un état définitif de son travail d'étude de l'art khmer : *Les monuments du Cambodge : études d'architecture khmère*. Il s'agit, selon le sous-titre, d'une synthèse de l'ensemble des documents qu'il a recueillis, ou fait rassembler, entre 1873 et 1882. Certains éléments sont toutefois empruntés à l'œuvre constituée par la mission de Lucien Fournereau, en 1887-1888. Le plan d'ensemble de Ba-Phuon, par exemple, dont le relevé a été commencé durant le voyage effectué par Louis Delaporte en 1873, puis complété par Laederich lors de la campagne suivante, a pu être achevé grâce à l'étude de certains détails produite par Fournereau.

Publiés en deux volumes in-folio, *Les monuments du Cambodge* ne comprennent pratiquement aucun texte. Lorsque celui-ci apparaît, c'est essentiellement pour dresser des listes des monuments étudiés, ou pour permettre, dans le cas des reproductions de photographies qui occupent plusieurs planches, de distinguer celles prises directement en Indochine de celles qui l'ont été dans l'enceinte du Musée indochinois du Trocadéro. Une fois de plus, Louis Delaporte n'offre pas au public un ouvrage théorique, mais concentre ses efforts pour renseigner avec le plus de détails possible l'aspect des monuments visités par ses collaborateurs et lui.

---

<sup>2</sup> L. Delaporte, « Un temple khmer voué au Nirvâna »...

<sup>3</sup> Ibid.

Les autres textes écrits par Louis Delaporte<sup>4</sup> se concentrent principalement sur les événements de la mission qu'il a dirigée en 1873. Les références aux monuments visités se trouvent, dans cette perspective, disséminées au fil du récit. Faute de place, elles sont en général peu détaillées. Dans le rapport qu'il fait insérer au *Journal officiel*, Delaporte s'excuse ainsi de ce manque d'informations, affirmant : « Le cadre restreint dans lequel je dois me renfermer ici ne me permet pas de donner la description complète des ruines visitées et des objets recueillis pendant le cours de notre voyage. »<sup>5</sup>.

Étrangement, cependant, c'est dans le récit du voyage de 1873 que l'on trouve le seul véritable exemple de la réflexion théorique sur l'art khmer menée par Louis Delaporte. Publié par Delagrave en 1880, *Voyage au Cambodge : l'architecture khmer* partage en effet son propos entre le récit de la campagne de 1873 et de la création du Musée khmer de Compiègne, et des éléments renseignant le lecteur sur les principaux traits de l'architecture et de la culture de l'ancien Cambodge. Le voyage et ses conséquences occupent les huit premiers chapitres, l'architecture et l'ornementation des édifices que Delaporte et ses collaborateurs ont étudiés, les deux suivants et les appendices ferment le volume. Le chapitre onze offre quant à lui, en une trentaine de pages, un aperçu de l'histoire, des religions et de la civilisation du territoire sur lequel les explorateurs ont évolué.

La lecture des dernières divisions du *Voyage au Cambodge* montre que Louis Delaporte maîtrise assez bien certains sujets. Il commence ainsi par établir, de manière assez succincte, une chronologie des découvreurs européens des monuments khmers. Cette introduction s'achève par la copie d'une partie du premier article reconnaissant la qualité et l'intérêt de l'architecture de l'ancien Cambodge, rédigé par James Fergusson dans son *History of architecture in all countries*, paru en 1867<sup>6</sup>.

Par la suite, Delaporte offre à ses lecteurs les éléments d'une classification des monuments sur lesquels il a recueilli des documents. Sa réflexion suit un cheminement très logique. Elle débute par l'identification de l'ensemble des matériaux utilisés et de leur fonction dans la construction des édifices : grès ou briques de grandes tailles pour le corps du

---

<sup>4</sup> Les ouvrages dirigés par Francis Garnier et Jean Moura, dans lesquels il est complexe de déterminer avec exactitude quelle partie est due au travail de Louis Delaporte, en sont exclus.

<sup>5</sup> « Rapport fait au ministre de la Marine et des Colonies et au ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, [...] sur la mission scientifique aux ruines des monuments khmers de l'ancien Cambodge », inséré au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874

<sup>6</sup>[Une histoire de l'architecture dans tous les pays, des époques les plus reculées à nos jours], Londres, J. Murray.

bâtiment, « pierre dite de Bien-Hoa »<sup>7</sup> pour les fondations, bois pour soutenir la maçonnerie et créer les huisseries ainsi que certains plafonds, et enfin plomb pour la couverture. Louis Delaporte classe ensuite les monuments, selon leur fonction, en deux catégories : édifices civils et religieux. Il subdivise le premier ensemble en cinq groupes : fortifications, ponts, chaussées (qui peuvent être monumentales, comme l'a montré le groupe des géants présenté à l'Exposition universelle de 1878, qui provenait de celle de Préa Khan), terrasses, et monuments funéraires. Chacune de ces divisions fait l'objet d'un développement plus ou moins long, présentant ses principales caractéristiques. Les édifices religieux sont, quant à eux, classés en fonction de leur plan. Louis Delaporte en identifie trois types principaux. Le premier s'étend dans l'espace, en entourant un sanctuaire central d'enceintes concentriques. Le deuxième, plus ramassé, s'élève davantage en hauteur, présentant l'aspect d'une pyramide à plusieurs étages. Le troisième, enfin, réalise la fusion des deux précédents, en offrant au regard une combinaison d'enceintes étagées.

Lorsque Louis Delaporte expose les différentes caractéristiques des monuments étudiés durant la mission de 1873 et les voyages complémentaires de Félix Faraut, son discours est très clair. Il peut en effet, dans cette section, se reposer sur les observations consignées par lui-même et ses collaborateurs. Le même phénomène s'observe dans la section suivante de son ouvrage, consacrée à la statuaire et l'ornementation. Les propos tenus par Delaporte ne sont jamais autant affirmatifs que lorsqu'il a le soutien des notes, croquis et photos recueillies durant ses campagnes. Quand il s'aventure sur un terrain plus abstrait, qu'il essaie de mettre en ordre ses observations afin, par exemple, de déterminer si une évolution s'en dégage, son ton et sa réflexion se font nettement plus hésitants. Il manque en réalité à Louis Delaporte les connaissances d'ensemble lui permettant de créer des liens entre les informations qu'il détient sur la constitution des édifices khmers, l'histoire du Cambodge, les civilisations et religions de la péninsule indochinoise et des aires culturelles voisines.

Certaines de ces lacunes ne sont pas de son fait. Au milieu des années 1870, au moment où Louis Delaporte compose son ouvrage, les inscriptions trouvées dans les différents monuments du Cambodge et du Siam sont encore loin d'avoir toutes été déchiffrées. Or, elles contiennent des éléments particulièrement utiles pour évaluer la date de construction de ces édifices. Les comprendre permettrait donc d'identifier les monuments contemporains, de les comparer pour caractériser des styles et établir leur évolution.

---

<sup>7</sup> « Concrétion grossière d'argile et de fer », tirant son nom de la ville de Bien-Hoa, au Vietnam.



D'autres incertitudes sont dues au caractère inachevé du travail de Louis Delaporte. Dans les appendices qu'il place en fin d'ouvrage, Delaporte présente ainsi une tentative d'« analogies de l'architecture khmer avec les architectures des autres pays ». En menant cette analyse jusqu'à son terme, il est persuadé qu'il pourra déterminer dans quel sens ont eu lieu les échanges culturels qui se sont produits entre le Cambodge et ses voisins au moment de l'édification des monuments étudiés. Cependant, il avoue, dans l'introduction de cette annexe, ne pas disposer, au moment où il écrit, de l'ensemble des documents nécessaires pour réaliser son projet. Le texte composé par Delaporte offre par conséquent un aspect assez étrange. Organisé par pays ou ensembles géographiques – Inde, Java, Birmanie, Siam et Laos, Chine, et un dernier groupe comprenant Égypte, Assyrie et Grèce –, il présente une énumération d'objets d'art, fragments de statues, photographies, provenant tous de musées installés à Londres<sup>8</sup>. Chaque entrée est décrite assez rapidement, en mettant l'accent sur les parties qui peuvent présenter des analogies avec les caractéristiques de l'architecture et de l'art khmers. Aucune conclusion n'est cependant donnée au lecteur à la fin de ces quelques pages. Les œuvres choisies par Delaporte ne sont pas regroupées par genre, ce qui empêche de s'en faire une vision d'ensemble. Par ailleurs, Louis Delaporte ne montre pas de préférence pour une influence plutôt qu'une autre. S'il achève son annexe en affirmant que l'Inde présente presque tous les détails « suffisant[s] pour qu'il ait été possible d'en déduire l'art khmer », il affirme dans le même temps qu'existe une « différence [...] marquée » entre les esthétiques indienne et cambodgienne.

Après la publication du *Voyage au Cambodge*, en 1880, plongé dans les préparatifs et l'accomplissement de la seconde mission scientifique qu'il dirige, puis absorbé par la fondation et l'installation du Musée indochinois au sein du palais du Trocadéro, Louis Delaporte dispose de très peu de temps pour acquérir des connaissances qui lui font défaut pour donner des réponses aux questions soulevées par son ouvrage. Il semble alors abandonner complètement son œuvre théorique, et se concentre à nouveau principalement sur la diffusion des images de l'art khmer. Ce faisant, il va dans le sens des critiques formulées à l'encontre de son volume. Le 1<sup>er</sup> juin 1883, la commission de l'Examen des livres accepte que

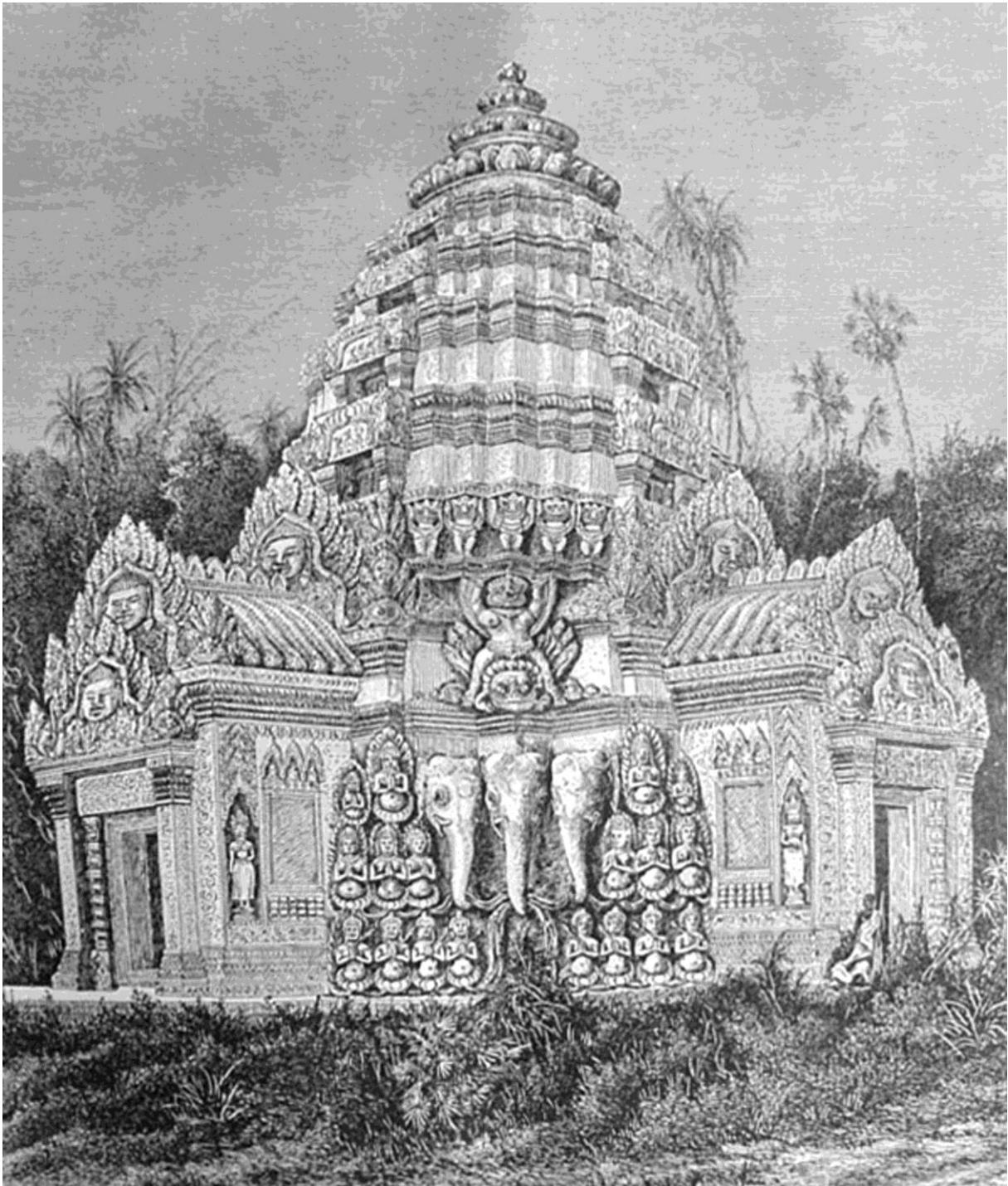
---

<sup>8</sup> Louis Delaporte avait effectué un séjour dans cette ville, dans le courant de l'année 1877, sans doute pour pallier, par les visites du British, de l'India et du South Kensington Museum, le voyage qu'il n'avait pas pu mener en Inde en 1876.

le *Voyage au Cambodge* figure dans les collections des bibliothèques populaires<sup>9</sup>. Le rapport qui a permis de prendre cette décision se conclut en ces termes : « Ce n'est certes pas un ouvrage de première nécessité ; mais c'est une publication capable d'éveiller le goût de ceux entre les mains de qui vous aurez réussi à le faire passer. ». Les contemporains de Louis Delaporte paraissent donc considérer qu'il excelle plutôt dans la présentation attrayante des caractéristiques d'un art inconnu.

---

<sup>9</sup> A.N. F<sup>17</sup> 13420.



PREAHY PRÉA-TCÔL  
(Vue restituée.)

Exemple de présentation attrayante présente dans le *Voyage au Cambodge* : vue restituée du temple de Preah Thkol (p. 80-81).

## L'incontournable Delaporte ?

Durant les deux dernières décennies du XIX<sup>e</sup> siècle, Louis Delaporte laisse donc les développements scientifiques concernant l'art et l'architecture khmers à d'autres que lui.

L'œuvre entreprise par Lucien Fournereau a laissé les traces les plus nombreuses et les plus visibles pour le grand public.

Au retour de la mission qu'il a dirigée en 1887-1888, Lucien Fournereau commence par se concentrer sur la réalisation de « monographies » de certains monuments dont Louis Delaporte lui a demandé de continuer l'étude. Il s'agit de rassembler la totalité des renseignements disponibles sur un même site archéologique, et d'en tirer des documents graphiques permettant de le décrire le plus complètement et précisément possible. La première description effectuée par Lucien Fournereau concerne le temple de Ba-Phuon. Lors de l'Exposition universelle de 1889, il présente ainsi, dans la salle réservée aux missions scientifiques dans le palais du Champ de Mars, une coupe et plusieurs feuilles exposant des détails de cet édifice. La même année, le travail comparable qu'il mène sur le site d'Angkor Vat prouvera aux visiteurs des manifestations culturelles parisiennes qu'il dispose d'un véritable talent artistique et d'une maîtrise parfaite du dessin technique et de l'étude d'architecture. Il parvient en effet à faire exposer au Salon le plan de cet édifice, accompagné de plusieurs coupes, et de quatre feuilles se concentrant sur ses détails les plus caractéristiques. L'année suivante, en 1890, Lucien Fournereau participera à nouveau au Salon, présentant cette fois neuf œuvres issues de ses recherches sur le temple de Baïon. Ces réalisations, bien qu'elles mettent l'accent avant tout sur la beauté des monuments qu'elles représentent, ont longtemps été considérées comme plus exactes que les vues restituées que Louis Delaporte avait élaborées auparavant. Bruno Dagens, dans l'un des nombreux volumes qu'il consacre à l'histoire d'Angkor et aux conditions de sa redécouverte par les Européens dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>, affirme ainsi que les dessins exposés par Lucien Fournereau, lors des Salons de 1889 et 1890, sont « d'une qualité technique pratiquement inégalée jusqu'aux grands levés de 1960-1970 ».

Lucien Fournereau s'aventure également sur un terrain qui n'avait été qu'effleuré par Louis Delaporte : le traitement synthétique et théorique des observations recueillies durant les missions scientifique aux ruines khmères. En 1890, il publie successivement, chez Leroux,

deux ouvrages concernant l'architecture du Cambodge et du Siam : *Les ruines d'Angkor : étude artistique et historique sur les monuments du Cambodge siamois*, et *Les ruines khmères, Cambodge et Siam : documents complémentaires d'architecture, de sculpture et de céramique*. Ces deux volumes sont complémentaires : le second comporte des développements sur les caractéristiques de certains éléments de l'art khmer (statuaire, objets décoratifs), et surtout un ensemble supplémentaire de cent dix planches.

*Les ruines d'Angkor* est, des deux livres, celui qui comprend la plus large part de texte. Lucien Fournereau a décidé de le diviser en deux sections. La première, la plus courte, revient sur le trajet effectué par l'explorateur et son personnel jusqu'aux ruines d'Angkor. Contrairement au récit de voyage rédigé par Louis Delaporte, il ne s'arrête pas sur les péripéties de sa mission. Cette partie est au contraire construite comme une longue description, présentant les aspects les plus étonnants ou les plus caractéristiques des régions, dans l'ordre où Lucien Fournereau les a traversées. Chacune des observations que Fournereau et ses auxiliaires ont faites lors de la campagne de 1887-1888 est l'occasion, dans ce premier segment des *Ruines d'Angkor*, d'un développement général sur l'une des caractéristiques des différentes civilisations occupant la péninsule indochinoise. Des remarques sur une représentation de ballet à Phnom Penh conduisent ainsi, par le biais d'une comparaison entre les costumes et parures des danseuses et les figures représentées sur certains bas-reliefs et statues des ruines khmères, à des considérations sur la décadence au Cambodge de « cette antique civilisation, jadis si brillante, aujourd'hui à jamais éteinte »<sup>11</sup>. La traversée du lac Tonlé Sap mène, quant à elle, à une description des pratiques de pêche contemporaines.

La seconde partie des *Ruines d'Angkor*, intitulée simplement *Les ruines*, développe l'étude des monuments que Lucien Fournereau a visités au cours de son voyage. Sa structure ressemble beaucoup à celle utilisée par Louis Delaporte dans son *Voyage au Cambodge dix ans plus tôt* : historique des témoignages et travaux consacrés aux monuments du Cambodge et du Siam, description détaillée des plans, méthodes de construction, composition et ornementation des édifices, et enfin un essai de comparaison avec les arts d'autres pays. Le travail produit par Lucien Fournereau dans les *Ruines d'Angkor* apparaît toutefois beaucoup plus rigoureux et complet que celui de Louis Delaporte dans le *Voyage au Cambodge*. Les sources sont ainsi mieux indiquées : Fournereau prend le soin de noter l'ensemble des informations concernant les ouvrages qu'il cite à l'appui de ses propos. Elles sont également

---

<sup>10</sup> *Angkor, la forêt de pierre*, Paris, Gallimard, 1989.

<sup>11</sup> L. Fournereau et J. Porcher, *Les ruines d'Angkor : étude artistique et historique...*

plus nombreuses. Lucien Fournereau affirme ainsi se reposer sur les études épigraphiques menées par Étienne Aymonier, Abel Bergaigne<sup>12</sup>, et Auguste Barth<sup>13</sup>, alors que Louis Delaporte ne faisait mention que du travail du premier. Il est vrai que ces trois hommes ont commencé à publier leurs recherches à partir de 1882. La première somme concernant ce sujet, *Les Inscriptions sanscrites du Cambodge*, présentant la traduction par Auguste Barth de 19 inscriptions, n'est quant à elle éditée qu'en 1885. Louis Delaporte n'avait pu bénéficier, en 1880, que des balbutiements des recherches menées par Aymonier et ses confrères. En 1890, Lucien Fournereau possède au contraire des éléments lui permettant d'avancer vers une compréhension globale de l'art khmer et de son évolution. Les déchiffrements entrepris par les indianistes permettent en effet de dater de manière plus précise les édifices khmers, et de renseigner partiellement les circonstances de leur création. Fournereau peut donc plus facilement repérer les monuments contemporains, en comparer les caractéristiques, pour établir des styles, et surtout comprendre l'évolution, dans le temps, des modes de construction et d'ornementation.

Les conclusions auxquelles Lucien Fournereau parvient, dans les deux ouvrages qu'il publie en 1890, sont toutefois loin d'être définitives. Son travail, comme celui de Louis Delaporte auparavant, s'appuie encore sur des exemples choisis de manière hasardeuse. Hormis dans le cas des monuments mentionnés dans des relations antérieures, les excursions menées par les explorateurs étaient le plus souvent fruit des circonstances. Les récits composés par Louis Delaporte et ses collaborateurs mentionnent un grand nombre de ces rencontres fortuites. Le plus souvent, elles proviennent des indications données par le personnel indigène, ou par les « gens du pays » que Delaporte a recommandé de questionner. C'est par exemple de cette manière que l'état-major de la mission de 1873 découvrit « à quelques lieues dans l'est de Méléa », en territoire cambodgien, les deux édifices de Krush et Preasat Cong Phluc, « monuments perdus dans les profondeurs de la forêt »<sup>14</sup>. Il faudra encore attendre une dizaine d'années pour que soit entrepris un relevé systématique de l'ensemble des sites archéologiques du Cambodge et des provinces siamoises qui lui ont été enlevées dans les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. Ce sera l'œuvre d'Étienne Lunet de Lajonquière, entre 1900 et 1909.

---

<sup>12</sup> Abel Bergaigne (1838-1888), indianiste.

<sup>13</sup> Auguste Barth (1834-1916), indianiste.

<sup>14</sup> Cette citation, ainsi que les deux précédentes, est extraite du rapport rédigé par Louis Delaporte, inséré au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

Cependant, ces considérations ne doivent pas faire douter du progrès de l'œuvre de Lucien Fournereau par rapport à celle de Louis Delaporte. Même si les *Ruines d'Angkor* ne tirent pas les conclusions complètes des documents que Fournereau a compilés, elles offrent un regard résolument moderne sur les monuments khmers. En effet, Lucien Fournereau n'a plus recours à la gravure d'interprétation pour illustrer son volume. Il utilise au contraire la phototypie, procédé qui permet de reproduire avec exactitude un cliché photographique. Les ruines sont donc présentées dans leur état réel, sans ajout des détails pittoresques que présentaient presque toutes les illustrations du *Voyage au Cambodge* de Delaporte.

## 2. Des institutions concurrentes

Dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, à la suite du musée d'Ethnographie<sup>15</sup>, d'autres établissements culturels prétendent, avec souvent davantage de raisons, à la conservation de pièces qui auparavant seraient plutôt entrées dans les fonds organisés par Louis Delaporte. Il en est ainsi de la Bibliothèque nationale, et, surtout, du musée Guimet.

Le département des manuscrits de la Bibliothèque nationale est sans doute le rival le moins dangereux pour l'agrandissement des collections rassemblées par Louis Delaporte. Il se concentre en effet sur un secteur bien particulier des recherches menées sur la civilisation et l'histoire du Cambodge : l'épigraphie khmère. Les premiers estampages d'inscriptions pris sur des monuments cambodgiens et siamois lui sont adressés dans le courant de l'année 1882, à la suite d'une mission scientifique menée par Étienne Aymonier.

Depuis sa création, le Musée khmer, puis indochinois, conservait des exemples d'inscriptions. Le catalogue raisonné du musée de Compiègne, dressé par Edme de Croizier en 1875<sup>16</sup>, en dénombre ainsi quatre : deux provenant d'Angkor Vat, une de Baïon et une de Préa Khan, sans en préciser le format ni l'aspect. Il semble toutefois peu probable que Delaporte ait choisi de présenter des estampages dans les salles de son musée. Réalisées en appliquant une feuille de papier contre la surface de la pierre sur laquelle se trouvait l'inscription, puis en frottant contre elle un fusain, ou bien en apposant sur l'inscription une feuille de papier spécial, « qui garde l'empreinte en séchant »<sup>17</sup>, que l'on faisait adhérer en la

---

<sup>15</sup> Voir p. 290.

<sup>16</sup> Inclus à la fin de *L'art khmer : étude historique sur les monuments de l'ancien Cambodge*, Paris, E. Leroux.

<sup>17</sup> Instructions rédigées par Louis Delaporte à l'intention de Lucien Fournereau, en préparation de sa mission de 1887-1888. Delaporte y décrit très rapidement cette méthode, en recommandant à son collaborateur de ne pas négliger de prendre, dès qu'il lui sera possible, des inscriptions. (Arch. fam. Chem.II)

tamponnant avec un pinceau, ces pièces, qui prenaient l'apparence d'une feuille de papier noircie ou d'un moule en papier mâché très fin, n'étaient en effet pas véritablement présentables. Les estampages recueillis par Louis Delaporte lui servaient donc plutôt de documents de travail. Les entrées qu'Edme Croizier nomme « inscriptions » correspondraient alors plutôt à des stèles ou fragments de bas-reliefs, présentant uniquement du texte.

On pourrait donc penser que la Bibliothèque nationale, en recueillant par exemple la majorité des estampages effectués par Étienne Aymonier, pouvait entraver la progression de l'œuvre menée par Delaporte au Musée indochinois. Ce serait cependant oublier que les deux établissements avaient des objectifs différents. La Bibliothèque nationale, associée à la Société asiatique, et soutenue par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, désirait favoriser la compréhension du langage des inscriptions présentes sur les monuments du Cambodge et du Siam. Le Musée indochinois, quant à lui, utilisait ces épigraphes essentiellement pour les renseignements qu'elles pouvaient apporter sur la date et les circonstances de la construction des édifices.

De plus, Louis Delaporte ne connaissait que quelques mots de Khmer moderne. Pour comprendre les inscriptions qu'il avait rassemblées, il lui fallait donc un traducteur. Par conséquent, il devait sans doute considérer l'entreprise de la Bibliothèque nationale et des institutions avec lesquelles elle collaborait moins comme un inconvénient, que comme un avantage pour son travail.

Le musée Guimet, à partir de son transfert à Paris, en 1889, se place beaucoup plus nettement sur le terrain occupé par le Musée indochinois<sup>18</sup>.

Né en 1836 à Lyon, Émile Guimet est l'héritier d'une entreprise fructueuse, fondée par son père, Jean-Baptiste, inventeur d'un pigment artificiel permettant d'obtenir la couleur bleu outremer. En 1860, il reprend la direction de l'usine familiale, installée dans la banlieue lyonnaise. Parallèlement à cette activité industrielle, il commence également à voyager. Ses premières excursions le mènent successivement en Égypte et en Grèce. En 1876, le ministère de l'Instruction publique lui confie une mission scientifique ayant pour objectif d'étudier les religions des pays asiatiques. Accompagné de Félix Regamey<sup>19</sup>, il séjournera au Japon, en

---

<sup>18</sup> Pour une vue plus détaillée de la vie d'Émile Guimet, et de la constitution de son musée, voir l'ouvrage dirigé par F. Chappuis et F. Macouin, *D'outremer et d'Orient mystique... les itinéraires d'Émile Guimet*, Sully-la-Tour, Éd. Findlaky, 2001.

<sup>19</sup> Félix Regamey (1844-1907), peintre, dessinateur et caricaturiste.



Chine, en Inde, mais ne fera qu'une unique escale en Indochine, à Saigon. Revenu en France en 1877, Émile Guimet projette alors de constituer en musée les collections qu'il a rassemblées. Deux ans lui sont nécessaires pour concevoir et finaliser son projet, le musée Guimet de Lyon étant finalement inauguré le 30 septembre 1879.

La réflexion qu'Émile Guimet mène sur la direction et l'organisation de l'institution qu'il a fondée est assez différente de celle de Louis Delaporte. Le choix des objets exposés ne répond pas principalement à des critères géographiques. Lors de l'ouverture du musée de Lyon, les collections présentées proviennent aussi bien d'Asie, que d'Égypte ou de Grèce. Toutes peuvent, cependant, être considérées comme l'illustration des croyances et pratiques religieuses des territoires d'où elles proviennent. Au contraire, Louis Delaporte désire que les fonds qu'il a rassemblés donnent à ses visiteurs la compréhension la plus complète possible de l'art et l'architecture de l'ancienne Indochine. Cela implique de prendre en compte l'ensemble des édifices, de la statuaire et de l'ornementation, religieux comme civils, sur une aire géographique très large, allant jusqu'à englober la presque totalité des régions constituant l'Asie du Sud-Est, pour enrichir la réflexion par des comparaisons.

Guimet et Delaporte divergent également dans le rapport qu'ils entretiennent à leurs collections. Leurs itinéraires peuvent même apparaître inverses. Louis Delaporte a en effet désiré, au retour de la première campagne de recherches qu'il a menée, fonder les objets qu'il avait réunis dans un musée préexistant. Le refus du Louvre, associé à sa propre envie de s'éloigner de sa carrière de marin, l'ont poussé à assumer la charge complète des fonds du Musée khmer de Compiègne, puis du Musée indochinois, jusqu'à en être nommé conservateur, le 31 janvier 1889. Émile Guimet, au contraire, a commencé par mettre une distance entre les œuvres d'art qu'il exposait et lui-même. Dès son ouverture, à Lyon, son musée dispose d'un conservateur particulier, Léon de Milloué. Guimet a sans doute jugé que sa position dans l'industrie lui demandait trop d'attention pour pouvoir s'occuper correctement de son exposition. Quatre ans plus tard, en 1883, il se propose d'offrir les collections de son institution à l'État, pour permettre leur installation à Paris. Émile Guimet tient à dicter les conditions de ce transfert. La plus importante d'entre elles est de conserver l'indépendance de son œuvre. Il refuse ainsi de voir ses objets d'art absorbés au sein du musée du Louvre. Le 11 novembre 1889, est donc inauguré, dans un bâtiment spécialement construit à cet effet, le musée Guimet de Paris. Son créateur en est nommé, à titre gratuit, directeur à vie.

Malgré leur histoire divergente, et les objectifs différents que leurs créateurs leur ont assignés, le Musée indochinois et le musée Guimet occupent une place semblable auprès de l'administration. Les méthodes qu'ils emploient pour l'agrandissement de leurs collections sont ainsi équivalentes. Ils peuvent tout d'abord demander à leur ministère de tutelle de financer l'acquisition des pièces qu'ils voudraient faire figurer dans leurs expositions. C'est le cas, par exemple, lorsque Louis Delaporte cherche à se faire accorder une indemnité pour organiser ses missions scientifiques. En payant une partie des frais suscités par les recherches, le ministère de l'Instruction publique devenait en effet propriétaire des objets d'art, originaux ou moulages, recueillis durant le voyage. Toutefois, l'administration ne dispensait pas systématiquement de telles subventions. Le plus souvent, Guimet et Delaporte finançaient donc eux-mêmes l'achat ou la collecte des œuvres qu'ils désiraient, et demandaient à l'administration, par la suite, de les dédommager des sommes avancées.

Les décisions d'attribution des œuvres d'art recueillies lors des missions scientifiques non directement commissionnées par Émile Guimet et Louis Delaporte, ou offertes à l'État français, sont la principale raison pour laquelle, à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, l'établissement dirigé par Guimet apparaît comme un concurrent direct de celui fondé par Delaporte. Ces difficultés viennent du fait que les sujets pris en compte par les deux établissements se croisent. Le Musée indochinois contient ainsi de nombreux objets d'art provenant de lieux de culte, fréquentés par des fidèles, et Émile Guimet étend quant à lui l'aire géographique de ses recherches, pour inclure un nombre grandissant d'œuvres issues de la péninsule indochinoise. L'Instruction publique commence donc à confier au musée Guimet des pièces qui, auparavant, seraient entrées sans contestation dans les fonds conservés par Delaporte. La volonté du premier propriétaire des objets d'art concernés n'est, dans ces circonstances, pas toujours respectée. Si Louis Delaporte reçoit rapidement, par exemple, les quatre bas-reliefs en granit qui lui sont adressés en 1890 par le Résident français à Tourane, il n'en est pas de même pour les moulages réalisés par Étienne Aymonier à Angkor Vat. Dans la lettre qu'il rédige, à leur sujet, le 15 avril 1890<sup>20</sup>, Delaporte affirme qu'Aymonier désirait que les huit fragments qu'il avait rapportés fussent installés au sein du Musée indochinois. Cependant, ils furent finalement déposés au musée Guimet, après un bref passage dans les locaux du musée d'Ethnographie. Deux ans plus tard par ailleurs, à la fin du mois de juin 1892, alors que la Bibliothèque nationale avait demandé à pouvoir bénéficier d'une partie des

documents recueillis par Lucien Fournereau, Léon Bourgeois<sup>21</sup> décide d'en attribuer l'intégralité au musée Guimet<sup>22</sup>. Celui-ci entre alors en possession de cent vingt et une « pièces d'estampage »<sup>23</sup>, dont il a la charge de faire des moulages, pour être en mesure de les exposer.

### 3. Après 1900, modifications des modes d'accroissement du Musée indochinois

Les premières années du XX<sup>e</sup> siècle marquent un tournant dans le mode d'accroissement des collections réunies par Louis Delaporte. Le directeur du Musée indochinois du Trocadéro perd en effet sa place de prescripteur dans le domaine de l'étude de l'art indochinois, et les fonds réunis par lui deviennent le reflet d'une progression menée par d'autres.

Le nombre d'œuvres nouvelles, originaux ou reproductions, intégrées au Musée indochinois diminue tout d'abord assez fortement. Ponctuellement, les arrivées peuvent encore être importantes. C'est le cas notamment lorsque le gouvernement des Pays-Bas offre à l'État français les objets exposés dans le Palais des Indes néerlandaises, à la suite de l'Exposition universelle de 1900, ou quand, en décembre 1912<sup>24</sup>, arrivent à Paris 18 caisses de moulages envoyées d'Annam par Henri Parmentier. Ces entrées sont cependant loin d'égaliser celles que renseignaient les archives dans les seize premières d'existence du Musée indochinois, de 1884 à 1900. Durant cette première période d'activité du musée, 169 caisses y entrent ainsi, à la suite des missions menées par Lucien Fournereau, Sylvain Raffegaud et Urbain Basset.

L'accroissement du Musée indochinois après 1900 semble par ailleurs concentré sur tout juste un peu plus d'une décennie. Après 1912, les archives ne gardent plus trace de mouvements au sein des collections réunies par Louis Delaporte. Lui-même affirme que la première guerre mondiale a signé le coup d'arrêt du développement de son institution. Dans la

---

<sup>20</sup> Lettre adressée au directeur des Beaux-arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>21</sup> Ministre de l'Instruction publique du début de l'année 1890 à la fin de l'année 1892.

<sup>22</sup> Informations contenues dans une lettre adressée par Léon Bourgeois au conservateur du musée Guimet, le 27 juin 1892. (A.. F<sup>17</sup> 2967)

<sup>23</sup> Citation et informations extraites d'une lettre rédigée par Lucien Fournereau, le 4 août 1892. (A.N. F<sup>17</sup> 2967)

<sup>24</sup> Informations contenues dans une lettre adressée par Louis Delaporte au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts, le 17 décembre 1912. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

lettre de démission qu'il adresse au directeur des Beaux-Arts, le 29 septembre 1924<sup>25</sup>, il écrit ainsi : « Le Musée Indochinois s'était trouvé arrêté par la guerre, en pleine création, alors que son développement était le plus désirable et donnait les meilleurs espoirs. Depuis lors le Musée a peu progressé. Son organisation est restée incomplète, insuffisante : c'est toujours un Musée en formation ».

Les archives renseignant l'administration du Musée indochinois entre 1900 et 1924 permettent d'identifier d'autres raisons, moins circonstanciées, pour ce ralentissement de l'accroissement des collections réunies par Louis Delaporte.

La première hypothèse à étudier serait l'insuffisance de la dotation allouée à l'institution fondée par Delaporte. Une série de documents datant d'avril et mai 1902<sup>26</sup> tendrait ainsi à prouver que l'allocation annuelle de 6 000 F<sup>27</sup> accordée au Musée indochinois du Trocadéro est considérée par Louis Delaporte comme trop faible pour absorber la totalité des dépenses nécessaires au bon fonctionnement de son institution. Une note destinée au bureau des Monuments historiques, rédigée le 15 avril 1902, indique ainsi que la direction des Beaux-Arts avait demandé une augmentation du crédit réservé au Musée indochinois pour l'année 1902. Celui-ci devait être porté de 6 000 à 10 000 F<sup>28</sup>, pour permettre à Louis Delaporte de consacrer un total de 4 000 F<sup>29</sup> au gardiennage de son musée. Cet accroissement sera cependant refusé. Si Delaporte désire faire surveiller son institution sans entamer la partie de son crédit qu'il veut réserver à l'acquisition et au montage de ses collections, il faudra qu'il s'entende avec le directeur du musée de Sculpture comparée, pour partager le gardien dont celui-ci dispose déjà. Le 1<sup>er</sup> mai 1902, Louis Delaporte rédige un compte-rendu de son entrevue avec Edmond Haraucourt<sup>30</sup>. Faire porter la garde des deux musées sur le même homme lui semble impossible. Cela signifierait en effet, selon Haraucourt, que le Musée indochinois ne pourrait être surveillé, et donc ouvert, uniquement un jour par semaine. Si Delaporte veut continuer à pouvoir ouvrir son institution plusieurs jours par semaine en la faisant constamment surveiller, il faudra donc qu'il embauche son propre gardien, en le payant sur la dotation initiale de 6 000 F.

---

<sup>25</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489. Voir Annexes p. 601 et suivantes.

<sup>26</sup> Lettre du directeur des Beaux-Arts adressée à Louis Delaporte et note destinée au bureau des Monuments historiques, datées du 15 avril 1902 ; lettre de Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, datée du 1<sup>er</sup> mai 1902. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>27</sup> Soit 22 920 €.

<sup>28</sup> Soit 38 200 €.

<sup>29</sup> Soit 15 280 €.

<sup>30</sup> Edmond Haraucourt (1856-1941), conservateur du musée de Sculpture comparée.

## L'incontournable Delaporte ?

Cette anecdote de la vie du Musée indochinois ne doit cependant pas être utilisée pour tirer des conclusions générales sur l'état de ses finances après 1900. Si l'on compare en effet les budgets successivement utilisés par Louis Delaporte pour acquérir des œuvres et les mettre en place dans le Musée khmer de Compiègne, puis dans le Musée indochinois du Trocadéro, on s'aperçoit que la période 1900-1924 est sans aucun doute la plus faste. Convertis en euros de 2013, Louis Delaporte a ainsi dépensé 402 372, 36 € pour le Musée indochinois après 1900, contre 134 532, 20 € pour la période 1884-1900, et 70 630, 80 € durant les quatre années d'existence du Musée khmer de Compiègne.

Si les finances du Musée indochinois ne peuvent donc pas réellement être invoquées pour expliquer le ralentissement de son accroissement à partir de 1900, il semble toutefois que les conditions d'autorisation de dépenses se soient progressivement durcies. En 1906, il faut un mois seulement pour que le ministère de l'Instruction publique accorde à Henri Parmentier les 1 500 F<sup>31</sup> que Delaporte veut lui faire parvenir pour exécuter des moulages dans les monuments chams<sup>32</sup>. En 1911, Delaporte formule une nouvelle demande d'autorisation de dépenses, destinée cette fois de manière plus générale à « être employée très utilement à l'exécution de moulages d'art cam et d'art khmer par le Service archéologique de l'École française d'E[xtême]-O[rient] »<sup>33</sup>. Celle-ci, contrairement à ce qui avait été le cas six ans auparavant, se verra opposer un refus. Louis Delaporte comprend mal cette réponse, et s'inquiète de ses conséquences sur la poursuite de son entreprise. Depuis le début de son travail autour de l'art de la péninsule indochinoise, le ministère de l'Instruction publique s'était en effet assez rarement opposé à ses initiatives. Lorsqu'il lui était impossible de réaliser les souhaits du conservateur du Musée indochinois, l'administration lui demandait le plus souvent d'attendre l'année suivante, ou une éventuelle augmentation du budget accordé à son institution. Pour Delaporte, ce refus représente une remise en question de la pérennité de son entreprise. Le 24 décembre 1911<sup>34</sup>, il affirme ainsi : « Il importe beaucoup pour mes successeurs comme pour moi que cette manière d'opérer [...] soit admise définitivement, car c'est désormais presque exclusivement au service archéologique de l'École française

---

<sup>31</sup> Soit 6 195 €.

<sup>32</sup> Louis Delaporte formule sa demande le 20 mai 1906, et la somme est accordée à Henri Parmentier par un arrêté daté du 14 juin 1906. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>33</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte au sous-secrétaire d'Etat des Beaux-Arts, le 8 novembre 1911. (A.N.F<sup>21</sup> 4489)

<sup>34</sup> Archives musée Guimet

d'E[xtême] O[rient] que nous devons nous adresser pour développer le Musée indochinois ».

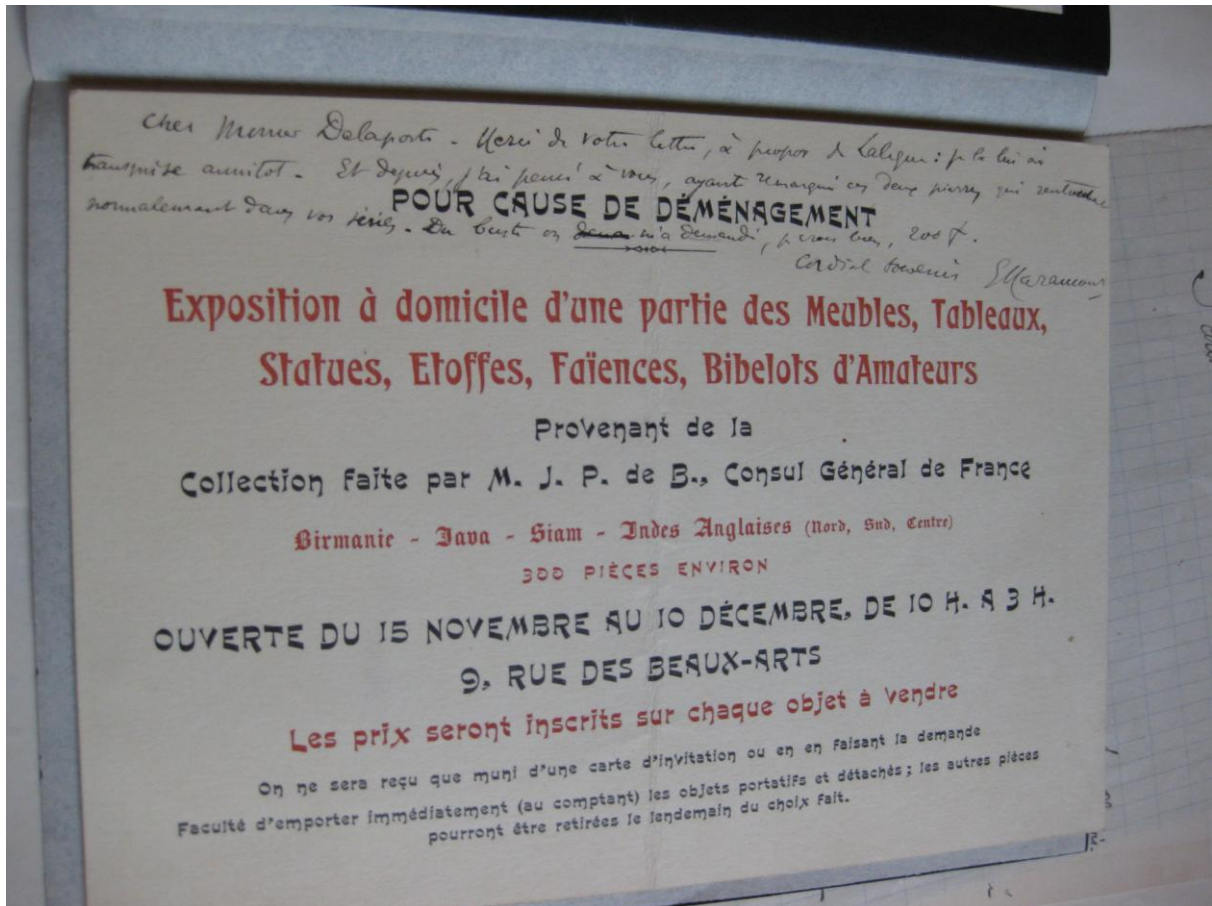
La description des œuvres entrées au musée entre 1900 et 1924 fait également apparaître le développement important des acquisitions en ventes publiques ou privées, et la diminution très nette de celles provenant des missions scientifiques.

Les documents renseignant l'activité du Musée indochinois durant cette période évoquent ainsi sept acquisitions réalisées auprès de particuliers. 52 objets sont entrés par ce biais dans les collections organisées par Louis Delaporte, pour une dépense totale de 6654, 10 F<sup>35</sup>. Il subsiste assez peu de documents permettant, comme l'invitation reproduite ici, de connaître les ventes auxquelles Delaporte prend part. Les archives du Musée indochinois conservent essentiellement l'état des achats projetés puis réalisés par Delaporte, les mémoires établis à la suite des ventes, et les avis d'ordonnancement permettant le paiement des vendeurs. Il faut donc se garder de tirer de ces documents des conclusions sur le commerce des objets d'art indochinois en France. Bornons-nous à constater que les vendeurs avec lesquels Louis Delaporte fait affaire sont issus de milieux plutôt aisés : J. Pichon est médecin, Giusto Geiringer ingénieur, et Mme Pilinska de Belty veuve d'un consul général de France. Ce dernier cas est le seul pour lequel on puisse affirmer sans presque aucun doute que la collection mise en vente a été constituée directement en Asie du Sud-Est. Joseph Constantin Pilinski de Belty (1850-1905) fut ainsi consul de France à Rangoun à partir de 1889 puis à Batavia à compter de 1893, et enfin consul général à Bangkok<sup>36</sup>.

---

<sup>35</sup> Soit 26 111, 66 €

<sup>36</sup> Source : Dossier de légion d'honneur de Joseph Pilinski de Belty. (A.N. LH/2160/73)



Invitation à la vente Pilinska de Belty (Archives musée Guimet)

Les archives du Musée indochinois conservent au contraire la trace des résultats de deux campagnes de fouilles. Il s'agit tout d'abord des objets recueillis par Charles Carpeaux et Henri Dufour à Angkor. Le 17 novembre 1905<sup>37</sup>, dans une lettre adressée à Alfred Foucher, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, Louis Delaporte affirme ainsi : « Je viens de faire [...] fai[re] reproduire [...] une grande partie des moulages de Charles Carpeaux. – D'autre part, je ferais volontiers figurer au Trocadéro un choix des photographies de M<sup>r</sup> Dufour. ». L'autre série de fouilles archéologiques est issue du travail d'Henri Parmentier pour le compte de l'École française d'Extrême-Orient, dans le cadre de la collaboration entre l'EFEO et Louis Delaporte<sup>38</sup>.

L'ensemble des documents renseignant l'accroissement des collections du Musée indochinois entre 1900 et 1924, qu'il soit le résultat d'acquisitions auprès de particuliers ou de

<sup>37</sup>Archives musée Guimet

missions scientifiques, permet enfin d'identifier des modifications dans la manière dont Louis Delaporte choisit les pièces qui l'intéressent.

Avant 1900, Louis Delaporte pouvait être considéré comme le prescripteur des missions dont les résultats alimentaient ses collections. Lorsqu'il était lui-même présent sur le terrain, en 1873 ou 1881, il dirigeait directement les travaux de son équipe, déterminant les sites à explorer et les objets à recueillir et étudier. Par la suite, lorsque la maladie l'éloigne de l'Indochine, il continue à définir avec précision le circuit que ses collaborateurs doivent suivre, et les renseignements qu'ils doivent rapporter. Les dernières instructions que Louis Delaporte rédige, pour préparer la mission menée par Urbain Basset en 1896, sont encore particulièrement précises et détaillées<sup>39</sup>.

Entre 1905 et 1912, lorsque Louis Delaporte collabore avec les représentants de l'École française d'Extrême-Orient, la relation semble au contraire s'inverser. Dès 1905, Delaporte s'efface devant ses nouveaux collaborateurs, reconnaissant son manque de connaissance des nouveaux sujets d'étude archéologique en Indochine. Le 20 mai 1906<sup>40</sup>, lorsqu'il demande au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts de l'autoriser à consacrer 1 500 F<sup>41</sup> au travail effectué par Henri Parmentier, il écrit ainsi : « c'est surtout depuis la création de l'École française d'Extrême-Orient que sous l'impulsion de M<sup>r</sup> Finot directeur et Parmentier architecte que les centres de ruines [chams] ont été l'objet d'études méthodiques ; les édifices épars, envahis par la brousse ont été recherchés et relevés. ». Par la suite, Louis Delaporte entend bien que le Musée indochinois suive au plus près la progression des travaux menés par Henri Parmentier et ses collaborateurs. Le 17 novembre 1905<sup>42</sup>, alors qu'il annonce à Parmentier l'envoi de 250 F<sup>43</sup>, destinés à réaliser ou acheter des photographies intéressantes, Delaporte affirme ainsi : « j'ai bon espoir que nous réussirons vous à continuer vos beaux travaux et moi ou mes successeurs à aider à [les] mettre en valeur pour le grand avantage des personnes qui viennent se documenter au Musée indochinois du Trocadéro. ». Cette dernière phrase marque bien la séparation des rôles qui se met en place dans les premières années du XX<sup>e</sup> siècle. Le Musée indochinois ne donne plus l'impulsion des recherches archéologiques dans la péninsule indochinoise, mais se veut la vitrine des explorations menées par l'École française d'Extrême-Orient et ses collaborateurs.

---

<sup>38</sup> Pour connaître les différentes étapes de cette collaboration, qui dura de 1905 à 1912, voir p. 410 et suivantes.

<sup>39</sup> Sur le sujet des instructions rédigées par Louis Delaporte, voir p. 364 et suivantes.

<sup>40</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>41</sup> Soit 6 195 €.

<sup>42</sup> Archives musée Guimet.

<sup>43</sup> Soit 955 €.



Au début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, Louis Delaporte semble également se détourner de son goût pour le spectaculaire. Après l'installation des pièces provenant du Palais des Indes néerlandaises, à la fin de l'Exposition universelle, on ne trouve ainsi plus trace de l'installation de reconstitutions de monuments, ou de parties de monument.

Delaporte semble plutôt se concentrer sur des objets moins imposants. Lorsqu'il collabore avec l'École française d'Extrême-Orient pour faire entrer l'art cham dans ses collections, il pose d'emblée des limites de taille aux reproductions qu'Henri Parmentier pourrait réaliser. L'espace dévolu au Musée indochinois du Trocadéro n'est pas extensible, et Louis Delaporte ne peut pas multiplier à l'infini les installations grandioses qu'il privilégiait au début de son entreprise. Dans une lettre adressée à Alfred Foucher le 27 juillet 1906<sup>44</sup>, Louis Delaporte précise donc : « Pour le placement d'un monument important tel que serait par exemple une façade de tourelle, un grand socle, etc... je puis disposer au Musée entre autres surfaces d'un panneau de 5m (à 6m) de large sur toute la hauteur désirable ». Nous sommes bien loin du temps où Delaporte pouvait mettre en place des reproductions en trois dimensions d'une tourelle du Baïon ou d'une galerie d'Angkor. Les acquisitions réalisées auprès de particuliers semblent également se concentrer sur des objets de taille relativement réduite. Aucune des statues sélectionnées par Louis Delaporte ne dépasse les 50 cm de hauteur, tandis que les morceaux d'architecture semblent parfois choisis pour leur faible encombrement. En 1902, Delaporte décrit ainsi un des objets qu'il a sélectionné chez J. Plainchamp en le qualifiant de : « très petit haut d'encadrement finement sculpté et doré »<sup>45</sup>.

Lorsqu'il installait des pièces destinées avant tout à impressionner les visiteurs du Musée indochinois, Louis Delaporte s'intéressait par ailleurs davantage à l'effet d'ensemble qu'à la qualité de chacun des morceaux recueilli. En 1887, il engageait ainsi Lucien Fournereau et Sylvain Raffegaud, dont l'un des objectifs était de mouler en totalité l'un des frontons de la tour principale d'Angkor Vat, à reproduire d'autres morceaux du temple présentant une décoration semblable si l'accès aux éléments originaux se révélait trop difficile. À partir du début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, si Delaporte se détourne de son goût pour le spectaculaire, il ne semble pas pour autant ériger l'esthétique et la qualité comme critère principal du choix des pièces entrant dans ses collections. Les documents qu'il rédige pour justifier ses acquisitions auprès de la direction des Beaux-Arts présentent en effet des descriptions toujours très vagues. La région et le site archéologique d'origine, le sujet des

---

<sup>44</sup> Archives musée Guimet.

<sup>45</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts le 10 décembre 1902. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

divers objets d'art sélectionnés sont toujours précisés, mais sont accompagnés de très peu d'éléments concernant leur aspect. En 1903, lorsqu'il fait part à son administration de tutelle de son intention d'acquérir deux têtes provenant du site d'Angkor, Louis Delaporte précise qu'il s'agit de « divinités brahmaniques », mais se contente d'affirmer qu'il les juge « magnifiques »<sup>46</sup>. De la même manière, lorsque Delaporte s'intéresse, en décembre 1902, à la collection d'œuvres thaïes mises en vente par Giusto Geiringer, s'il indique dans ses échanges avec le directeur des Beaux-Arts le sujet représenté par chaque statuette, fragment de statuette et tablette de terre cuite, la description en reste très neutre. Nous connaissons ainsi uniquement leur état de conservation, mais ne gagnons aucune information quant à leur qualité esthétique.

Louis Delaporte reste tout aussi vague concernant l'époque à laquelle ont été réalisés les objets qu'il désire faire entrer au Musée indochinois. Aucune des archives documentant les sept achats réalisés entre 1900 et 1924 ne comporte de développements détaillés sur ce point. Le 30 octobre 1908<sup>47</sup>, lorsqu'il demande au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts de l'autoriser à acquérir auprès du docteur Pichon deux têtes de statues provenant du Baïon, Louis Delaporte se contente d'indiquer que « la plus remarquable de ces têtes [...] [est] sans doute contemporaine du Baïon, et d'une des plus belles époques de l'art khmer. ». Delaporte devait pourtant disposer à chaque occasion d'une datation relativement précise des pièces, puisque l'époque de réalisation des différents objets figure presque toujours dans le registre d'entrée du Musée indochinois. On peut donc déduire qu'il ne jugeait sans doute pas ces renseignements suffisamment importants pour justifier ses acquisitions auprès de la direction des Beaux-Arts.

La lecture des documents rédigés par Louis Delaporte au sujet de ses achats donne au contraire à penser que le critère de sélection le plus important à ses yeux était la complémentarité possible de la nouvelle pièce avec les collections existantes du Musée indochinois du Trocadéro. En octobre 1908, il justifie ainsi son désir d'acquérir l'une des têtes de statues vendue par le docteur Pichon en affirmant qu'il avait repéré cette pièce depuis plusieurs années, et qu'elle permettrait de compléter la présentation du monument de Baïon dans le Musée indochinois, puisqu'il s'agit de « la seule qui ait été conservée des nombreuses statues qui occupaient les sanctuaires du grand temple »<sup>48</sup>. Plus tard, en novembre 1910, évoquant l'acquisition faite auprès de Mme Pilinska de Bely d'une tête de déesse provenant

---

<sup>46</sup> Citations issues d'une lettre datée du 15 novembre 1903. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>47</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4907.

d'un temple de la ville de Puri, en Inde, Delaporte insiste une nouvelle fois sur la complémentarité des nouvelles pièces avec les collections déjà en place dans son musée. Ce dernier achat est en effet selon lui particulièrement souhaitable, parce qu'il offre « des points de ressemblance et de comparaison intéressants avec les sculptures chams et les sculptures de Java dont le Musée possède une très riche collection »<sup>49</sup>.

## B. CONSTRUCTION D'UNE CULTURE SCIENTIFIQUE

À partir des années 1890, Louis Delaporte fait donc face à une concurrence de plus en plus importante. Il perd progressivement le monopole sur l'art indochinois, qui était de fait devenu le sien depuis sa mission de 1873. De nouveaux spécialistes apparaissent, qui disposent des connaissances qui lui manquaient pour mener à son terme les réflexions qu'il avait ébauchées dès son premier voyage en Indochine. Le Musée indochinois du Trocadéro n'est par ailleurs plus la seule institution à s'intéresser à l'art et à l'architecture de l'Asie du Sud-Est. Dans les premières décennies du xx<sup>e</sup> siècle, Louis Delaporte enfin n'est plus en mesure de dicter les sujets à étudier, et le Musée indochinois se fait le reflet des recherches menées par d'autres que lui.

Confronté à ces phénomènes, Louis Delaporte comprend que le temps des approximations est terminé. Pour conserver une place de choix dans le monde de ceux qui étudient l'art de la péninsule indochinoise, il va donc se construire la culture scientifique qu'il ne possède pas.

### 1. Professionnalisation de la collecte et de la production des documents

Pour acquérir la reconnaissance du monde savant, Louis Delaporte réfléchit tout d'abord à donner à ses voyages un aspect plus professionnel.

La première mission qu'il dirige, en 1873, présente de nombreuses approximations. Les moulages ont ainsi été réalisés de manière quelque peu anarchique. Louis Delaporte n'est apparemment pas familier de cette technique, et ne s'occupe, réellement, que du choix des sujets à reproduire. Le docteur Jullien et le capitaine Auguste Filoz, qui ont réalisé, selon le rapport inséré au *Journal officiel* des 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874, la plupart de ces reproductions, ne

---

<sup>48</sup> Lettre du 30 octobre 1908. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>49</sup> Lettre du 18 novembre 1910. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

connaissent pas non plus ce sujet. Dans le témoignage qu'il a laissé de son expérience<sup>50</sup>, Filoz avoue très directement cette ignorance. À la question que le gouverneur de Cochinchine lui a posée, pour déterminer la possibilité de l'intégrer au sein de l'état-major dirigé par Louis Delaporte : « Êtes-vous capable de prendre des empreintes moulées », il a donné une réponse négative. En conséquence, confrontés aux difficultés du terrain<sup>51</sup>, au moment où les membres de la mission se retrouvent obligés, selon les termes de Louis Delaporte, d'« imaginer des procédés de reproduction particuliers »<sup>52</sup>, ils n'arrivent pas à produire des résultats véritablement satisfaisants. Ainsi, lorsqu'Auguste Filoz s'essaie à la technique du carton pâte, dans le but d'économiser ses maigres provisions de ciment, les moules réalisés ne se solidifient pas, et lui font perdre un temps précieux.

Pour pallier ces difficultés, Louis Delaporte décide de donner à l'état-major de son voyage suivant, en 1881, un aspect plus professionnel. Le recrutement du mouleur Ghilardi est, dans cette perspective, un apport extrêmement appréciable. Son expérience lui permet de diriger la totalité des opérations, et de produire des résultats nombreux et probants, prouvant que l'entreprise menée par Delaporte ne se satisfait plus de l'approximation des débuts.

Par la suite, Louis Delaporte cherchera non seulement des collaborateurs capables de maîtriser, en Indochine, les questions posées par la réalisation des résultats de leurs missions, mais qui pourront également pallier son manque de connaissances en histoire de l'art et architecture.

À partir de 1884, au moment où le Musée indochinois commence à s'installer au Trocadéro, Louis Delaporte cherche à se différencier des deux institutions mises en place, en même temps que la sienne, dans les mêmes locaux. Le musée de Sculpture comparée, aussi bien que celui d'Ethnographie, possèdent en effet des caractéristiques communes avec l'exposition organisée par Delaporte. Le premier expose en effet des moulages d'architecture, tandis que le second contient des objets d'un genre parfois très semblable à celui des pièces recueillies par Louis Delaporte. Pour cette raison, Delaporte redoute que son administration de tutelle décide la fusion de ses collections dans l'un ou l'autre de ces établissements. Il considère donc qu'il lui faut prouver l'intérêt scientifique de son musée. Or, malgré

---

<sup>50</sup> *Cambodge et Siam, voyage et séjour aux ruines des monuments khmers*, Paris, Impr. Gedalge, 1889.

<sup>51</sup> En l'occurrence, une quantité de matériaux devenue insuffisante en raison d'avaries survenues pendant leur transport.

<sup>52</sup> Rapport inséré au *Journal officiel* les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

l'expérience acquise sur le terrain, il ne possède pas la formation théorique lui permettant d'être reconnu par la communauté scientifique autrement que comme un amateur éclairé. L'École navale lui a en effet enseigné le dessin, sa participation à la Mission du Mékong et à la mise en ordre de ses résultats donné des rudiments d'histoire de la péninsule indochinoise et d'ethnographie, mais il est avant tout un autodidacte. L'essentiel de ses connaissances provient de recherches personnelles. Le 1<sup>er</sup> avril 1867, alors que l'état-major d'Ernest Doudart de Lagrée est arrêté à Nong Khai, au Nord-Est de l'actuelle Thaïlande, il se plaint ainsi à sa famille de n'avoir pas reçu « le petit livre » qu'il attendait pour faire « un peu d'anthropologie »<sup>53</sup>.

Collaborer avec Lucien Fournereau, recruter Sylvain Raffegaud puis Urbain Basset, qui possédaient tous de solides connaissances en architecture et en histoire de l'art, est donc un moyen d'offrir à son œuvre la caution scientifique qui lui manque.

Le système mis en place par Delaporte se perfectionne progressivement. Lucien Fournereau, son premier collaborateur, s'est en quelque sorte imposé à lui. Fournereau avait en effet formulé seul son projet de mission, et, après un premier échec, avait engagé un partenariat avec Louis Delaporte, afin de tirer un profit individuel de la confiance des ministères de l'Instruction publique et de la Marine envers le directeur des collections khmères. La collaboration des deux hommes est, par ailleurs, au retour du voyage de Lucien Fournereau, de courte durée. Au moment où Fournereau demande au ministère de l'Instruction publique de reprendre ses travaux dans la péninsule indochinoise, Louis Delaporte se détache de lui, et préfère soutenir le mouleur de la mission, Sylvain Raffegaud. Les travaux de recherches indépendants qu'il avait commencés à publier en 1889 ont sans doute contribué au fait que Louis Delaporte a retiré sa caution à Lucien Fournereau. À partir de 1890, en effet, Fournereau se différencie très nettement de Delaporte. Au cours de cette année, il publie chez Ernest Leroux son premier titre, *Les ruines d'Angkor : étude artistique et historique sur les monuments khmers du Cambodge siamois*. S'il y fait, il est vrai, référence aux collections que Louis Delaporte a organisées, à Compiègne puis au Trocadéro, aucune mention n'est cependant faite de l'essai de théorisation mené dans les derniers chapitres du *Voyage au Cambodge*, ni de la contribution de Louis Delaporte à des ouvrages collectifs traitant de l'histoire ou de la civilisation des territoires dans lesquels il a séjourné, tels que *Le royaume du Cambodge*, dirigé par Jean Moura<sup>54</sup>. Dans son introduction, Fournereau va

---

<sup>53</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>54</sup> Paris, E. Leroux, 1883.

jusqu'à dénigrer, implicitement – le nom de Louis Delaporte n'apparaît nulle part –, le volume que Delaporte a fait publier en 1880. Il y annonce en effet vouloir prendre le contrepied des « volumes déjà [...] consacrés à l'étude de l'art khmer ». Selon lui, ceux-ci cherchaient avant tout à attirer le plus large public possible, et, pour ce faire, avaient tendance à entremêler explications scientifiques, renseignements historiques et anecdotes pittoresques. Cette pratique rendait leur lecture « attachante, amusante même », mais nuisait à la clarté de leur propos. Lucien Fournereau décide donc de renoncer « à tous ces artifices », pour produire un ouvrage qui « sera moins lu, mais [...] le sera mieux ».

Confronté à une telle attitude, à partir de la fin des années 1880, Delaporte préférera se charger lui-même du recrutement de ses collaborateurs. Au lieu de donner son soutien à des personnes ayant déjà formulé le souhait d'entreprendre des recherches en Indochine auprès du ministère de l'Instruction publique, Delaporte propose directement à l'administration un projet, et celui qu'il juge le mieux à même pour le diriger. Le 6 mars 1896, à l'occasion du bilan de la progression de l'installation du Musée indochinois qu'il adresse au directeur des Beaux-Arts<sup>55</sup>, il suggère ainsi de confier le recueil des documents destinés à compléter ses collections en vue de l'Exposition universelle de 1900 « à un artiste déjà connu et apprécié de vous : le statuaire Urbain Basset ». Delaporte avait déjà pratiqué ainsi lors de la préparation du premier voyage en Indochine dirigé par Lucien Fournereau. L'adjonction de Sylvain Raffegaud à l'état-major de la mission était en effet le résultat de sa seule décision.

Après la mission Fournereau, Louis Delaporte modifie également les critères sur lesquels il sélectionne ses nouveaux collaborateurs. Jusqu'en 1889, les hommes qu'il recommande pour prendre la tête d'une mission ont avant tout une expérience concrète du déroulement d'un voyage scientifique. Lucien Fournereau avait ainsi dirigé une campagne de recherches, en Guyane, en 1882. Avant lui, Félix Faraut, qui a remplacé Delaporte sur le terrain entre la fin de l'année 1873 et 1877, avait participé à la première mission organisée par Louis Delaporte. Leurs connaissances sont très vastes, et leur permettent de prendre en charge, par eux-mêmes, le rassemblement de plusieurs types de résultats. Chacun des deux hommes s'occupe ainsi, durant ses voyages, de réaliser les clichés photographiques, ainsi que la majeure partie des dessins techniques. Sylvain Raffegaud et Urbain Basset, en revanche, disposent d'un savoir très spécialisé. Sculpteurs tous les deux, ils connaissent essentiellement, avant de commencer à travailler pour Louis Delaporte, les techniques qu'ils peuvent mettre à

profit dans leur métier, notamment la reproduction par moulage. Cette absence de polyvalence est l'un des raisons pour lesquelles Louis Delaporte a voulu les recruter. Il a en effet déjà, par deux fois, expérimenté les problèmes posés par des collaborateurs capables de maîtriser plusieurs des domaines impliqués dans la réalisation des missions aux ruines khmères. Félix Faraut et Lucien Fournereau ont chacun mis en avant leurs compétences, au moins équivalentes à celles de Louis Delaporte, pour essayer de le concurrencer en menant des travaux indépendants. Si le désir de Félix Faraut d'assumer, seul, la direction du voyage lancé en 1881 n'a pas été couronné de succès, Lucien Fournereau a réussi à mener, à partir de 1890, une carrière totalement indépendante de celle de Louis Delaporte. Recruter des hommes qui n'avaient pas la capacité de diriger une mission scientifique était donc un moyen, pour Delaporte, de s'assurer qu'il ne générerait pas de nouveaux concurrents.

Sylvain Raffegaud et Urbain Basset ne détiennent pas de connaissances précises sur les caractéristiques de l'art et de l'architecture khmers. Une fois qu'ils ont accepté de partir effectuer de nouvelles recherches dans la péninsule indochinoise, Delaporte leur offre donc une formation. Celle-ci se déroule directement dans les locaux du Musée indochinois au sein du palais du Trocadéro. Selon les informations trouvées dans la correspondance et les archives personnelles de Louis Delaporte, elle consiste essentiellement en une étude dirigée des objets, reproductions en plâtre, documents graphiques et photographies exposés. Pour mener à bien leurs missions, les collaborateurs de Delaporte doivent être familiers de la topographie des sites dans lesquels ils vont évoluer, ainsi que des pièces qu'ils ont pour objectif de compléter. Il leur faut également acquérir des connaissances théoriques sur la civilisation, et l'histoire de l'art khmers, afin d'être capables d'identifier avec précision les motifs d'ornementation et les éléments architecturaux dont Louis Delaporte souhaite obtenir une copie ou une étude. Cette dernière partie de leur formation se déroule à la fois dans et hors du palais du Trocadéro. Avant la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, Louis Delaporte n'a en effet pas encore atteint son objectif : faire de ses collections « un tout dont les détails facilement compris deviendraient d'une utilisation aisée pour les chercheurs, les artistes, les industries d'art »<sup>56</sup>. Son exposition, et l'espace réservé à son atelier, permettent à ses collaborateurs d'appréhender l'évolution de l'ornementation et de l'architecture du Cambodge et du Siam, sans toutefois leur donner une véritable vue d'ensemble. Dans ce but, Louis Delaporte leur conseille la lecture de plusieurs ouvrages, dont les derniers chapitres du *Voyage au*

---

<sup>55</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>56</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts, le 6 mars 1896. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

*Cambodge*. Urbain Basset, dans une lettre qu'il adresse à Delaporte le 4 septembre 1896, affirme ainsi qu'il occupe sa traversée de Marseille à Saigon en extrayant des « livres concernant le Cambodge ce qui pourra [l']intéresser »<sup>57</sup>.

## 2. Formation de Louis Delaporte en histoire de l'art

Cependant, embaucher des collaborateurs compétents n'est pas nécessairement suffisant. Si leurs connaissances servent en effet à mettre en valeur l'intérêt et la qualité des collections réunies au Musée indochinois, leur travail reste essentiellement dans l'ombre.

Louis Delaporte demeure le principal représentant de l'art khmer en France. Cette situation est officiellement reconnue par le ministère de l'Instruction publique au début de l'année 1889. Le 31 janvier, un arrêté<sup>58</sup> le nomme en effet conservateur, à titre gratuit, des objets rassemblés au palais du Trocadéro. En raison de l'assimilation faite entre Louis Delaporte et les « collections d'antiquités cambodgiennes »<sup>59</sup>, il lui incombe d'assurer la défense de son œuvre devant l'administration et le monde scientifique.

Très tôt, Louis Delaporte décide donc d'acquérir la culture artistique et les connaissances en histoire de l'art qui lui font défaut. Ses premières tentatives restent dans le cadre de son domaine d'étude. Le 9 octobre 1876<sup>60</sup>, il sollicite ainsi auprès du ministère de l'Instruction publique une mission en Inde, afin d'enrichir son travail par l'étude de monuments dont l'ornementation se rapproche de celles des édifices khmers. L'année suivante, la même raison pousse Delaporte à se rendre en Angleterre. Le 12 novembre 1877, le directeur des Beaux-Arts rédige en sa faveur une lettre de recommandation pour le directeur du British Museum<sup>61</sup>. Louis Delaporte n'a pas laissé, dans ses archives personnelles, de témoignage de ce voyage, mais sa correspondance laisse à penser que, contrairement à ce qui s'était passé en 1876, il a pu partir. Le 23 février 1878, relatant à son beau-père les derniers développements concernant le modèle que Louis Delaporte compte présenter à l'Exposition universelle, Hélène Delaporte affirme en effet que « les Anglais vont aussi exposer une porte hindoue (que nous [Hélène et Louis] avons vue à Londres) »<sup>62</sup>. Dans le

---

<sup>57</sup> Arch. fam. Chem. II. Voir Annexes p. 592.

<sup>58</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>59</sup> Lettre du 2 février 1889, par laquelle le directeur des Beaux-Arts annonce à Louis Delaporte sa nomination en tant que conservateur du Musée indochinois du Trocadéro. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>60</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

<sup>61</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>62</sup> Arch. fam. corresp.



courant de l'année 1883, l'Exposition coloniale d'Amsterdam permet enfin à Louis Delaporte d'étudier des exemples de la production artistique des colonies hollandaises d'Indonésie.

À partir de la fin des années 1880, Louis Delaporte élargit son champ de recherches. Au début de l'année 1888, il entreprend un voyage en Italie, que nous ne connaissons que par une lettre adressée à sa femme, le 11 mars 1888<sup>63</sup>, renseigne son excursion. Ce courrier permet de savoir que Louis Delaporte a séjourné à Orvieto, Florence, puis Rome. Les nombreux arrêts qu'il effectue – il affirme à Hélène qu'il passe une large partie de son temps à « courir à la gare » – sont consacrés à des visites de musées, et surtout à recueillir une importante collection de photographies, qu'il achète ou réalise lui-même. L'objectif de ce circuit italien est de compléter l'« éducation artistique »<sup>64</sup> de Delaporte. L'acquisition de ces connaissances nouvelles devrait, selon lui, lui permettre de mieux « plaider la cause du Musée khmer »<sup>65</sup>. Au terme de ce voyage, il sera en effet capable de tenir un discours plus scientifique, démontrant l'utilité de ses collections en se fondant non seulement sur leur qualité plastique, mais en mettant également en avant leur intérêt pour l'histoire de l'art.

Louis Delaporte poursuit sa formation dans ce domaine pendant plusieurs années. Lorsque l'installation du Musée indochinois lui en laisse le temps, il continue ainsi ses excursions, aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur de l'Europe. Le 7 septembre 1894, il fait part au ministère de l'Instruction publique de son désir « de faire très prochainement un voyage d'étude en Orient »<sup>66</sup>, en prenant la Grèce pour point de départ. Pour faciliter ses recherches, la direction des Beaux-Arts lui adresse, le 14 septembre, une lettre de recommandation pour le directeur de l'École française d'Athènes<sup>67</sup>. Du circuit effectué par Louis Delaporte subsistent, une nouvelle fois, peu de traces. Aucun renseignement n'est donné quant à son séjour en Grèce, mais sa correspondance indique qu'il se trouvait à Constantinople à la mi-octobre 1894. Dans cette ville, comme en Italie, Delaporte partage ses journées entre visites des sites les plus importants et rassemblement d'une nombreuse collection de photographies<sup>68</sup>.

---

<sup>63</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>64</sup> Expression extraite de la lettre du 11 mars 1888. (Arch. fam. corresp.)

<sup>65</sup> Idem.

<sup>66</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>67</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>68</sup> Informations contenues dans deux lettres, adressées à sa femme, les 14 et 17 octobre 1894. (Arch. fam. corresp.)

3. Un musée plus « scientifique » : signalement des collections

À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le désir de présenter les collections du Musée indochinois du Trocadéro de manière plus scientifique passe également, pour Louis Delaporte, par l'amélioration du signalement de ses collections, dans les salles du musée mais aussi dans un catalogue.

Le recensement systématique des œuvres acquises, à titre onéreux ou gratuit, ne semble néanmoins pas un phénomène allant de soi pour Louis Delaporte. Manque de temps ou désintérêt, le catalogue des objets constituant le Musée khmer de Compiègne, puis le Musée indochinois du Trocadéro n'est en effet pas, pendant longtemps, au cœur de ses préoccupations. Certaines tentatives semblent toutefois être faites dans les premiers temps de son entreprise au service de l'art khmer, mais sans que les archives montrent une réelle concrétisation. En 1877 et 1878, des lettres échangées entre les membres de la famille Delaporte évoquaient ainsi déjà le « catalogue [du] musée du Trocadéro »<sup>69</sup>.

Par la suite cependant, et malgré des demandes répétées de la part du ministère de l'Instruction publique, le projet n'apparaît plus dans les archives, qu'elles soient familiales ou officielles. Louis Delaporte aurait-il décidé de laisser cette tâche à des personnes plus familières de l'art khmer que lui? On sait qu'Edme de Crozier avait publié en annexe à son *L'Art khmer, étude historique sur les monuments de l'ancien Cambodge*, en 1875, un « catalogue raisonné du Musée khmer de Compiègne ». Presque quarante ans plus tard, en 1910, George Coedès rédige quant à lui un *Catalogue des pièces originales de sculpture Khmère conservées au Musée indochinois du Trocadéro et au Musée Guimet*<sup>70</sup>. Ces deux catalogues des collections réunies par Louis Delaporte sont loin de se ressembler. Le premier, dressé par Edme de Crozier, comprend l'ensemble des pièces alors exposées à Compiègne : originaux, moulages, inscriptions et photographies<sup>71</sup>. La description réalisée par Crozier comporte un certain nombre de défauts. L'origine des pièces énumérées n'est pas toujours renseignée, de même que leurs dimensions. Surtout, les objets originaux et les copies présents dans le musée de Compiègne ne sont pas précisément qualifiés, ce qui rend leur identification difficile. George Coedès, au contraire, accorde une importance beaucoup plus grande à la description des 162 pièces originales conservées au Musée indochinois dont il dresse la liste.

---

<sup>69</sup>Lettre d'Hélène Delaporte à sa belle-famille, datée du 9 août 1877. (Arch. fam. corresp.)

<sup>70</sup> Paris, E. Leroux.

<sup>71</sup> Pour un aperçu plus complet du contenu de ce catalogue, voir p. 235-36 et Annexes p. 624.

Chaque entrée du catalogue qu'il publie en 1910 est ainsi accompagnée de sa provenance. Coedès y ajoute également l'ensemble des renseignements qu'il a pu réunir sur chacun de ces objets : nom de leur donateur éventuel, et références aux ouvrages qui les évoquent.

Il semble toutefois que Louis Delaporte ait bien réalisé un inventaire interne de son institution, et l'ait remis à son administration de tutelle. Dans une lettre datée du 2 mars 1900<sup>72</sup>, il affirme ainsi : « j'ai l'honneur de vous rappeler que depuis plusieurs années l'administration des Beaux-Arts est en possession du catalogue du Musée indochinois (ou khmer) que je lui ai remis ». À cette date, Delaporte considère cependant son travail comme obsolète et incomplet. La préparation de l'Exposition universelle de 1900 a en effet entraîné une réorganisation des collections, et Louis Delaporte n'a pas encore pu répertorier « les moules, pièces en double et pièces en réserve »<sup>73</sup>, stockés dans le magasin installé au sous-sol du Musée indochinois.

C'est sans doute pour ces raisons que les indications concernant le catalogage des collections ne se multiplient dans les archives concernant la gestion du Musée indochinois qu'à partir du début du XX<sup>e</sup> siècle. Entre 1905 et 1907, Louis Delaporte a dépensé un total de 526 F<sup>74</sup> pour l'établissement du catalogue de son musée, en trois étapes : 221 et 105 F les 11 et 20 décembre 1905<sup>75</sup>, puis 200 F<sup>76</sup> le 24 décembre 1907<sup>77</sup>. Le principal artisan de cette entreprise, responsable des travaux effectués en 1905, est l'un des collaborateurs de la première heure de Louis Delaporte : Joseph Laederich.

Une partie du travail effectué par Laederich et Delaporte peut aujourd'hui encore être consulté dans les archives du musée Guimet. Deux volumes subsistent en effet, intitulés respectivement « Musée indo-chinois Pièces originales » et « Registre d'entrée ». Il ne s'agit pas de l'inventaire initial dirigé par Louis Delaporte, mais plutôt d'une version postérieure à son passage à la direction du Musée indochinois du Trocadéro. On trouve en effet, sur l'ensemble des pages des deux volumes, deux colonnes mentionnant pour chaque pièce un « ancien » et un « nouveau » numéro, alors que Delaporte n'a effectué, jusqu'à sa démission en 1924, qu'un unique recensement. Bien qu'il ne soit pas de la main de Louis Delaporte, ou de Laederich, le catalogue des pièces originales du Musée indochinois conservé au musée

---

<sup>72</sup>Lettre adressée par Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>73</sup>Lettre du 2 mars 1900.

<sup>74</sup> Soit 2 009, 32 €.

<sup>75</sup> Soit 844, 22 et 401, 10 €. Informations contenues dans deux mémoires des travaux effectués par Laederich, datés des 11 et 20 décembre 1905. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>76</sup> Soit 764 €.

<sup>77</sup> Informations contenues dans un mémoire des travaux effectués par Aristide Dubus, daté du 24 décembre 1907. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

Guimet reflète néanmoins en partie leur démarche. On remarque ainsi qu'il est organisé selon l'origine géographique des œuvres. Or, les quelques indications laissées par Delaporte dans les archives de son institution concernant l'attribution de numéro d'inventaire montrent que lui-même organisait son recensement en fonction de la provenance des pièces. Lorsqu'il annonce à la direction des Beaux-Arts la réception au Trocadéro des objets venant du Palais des Indes néerlandaises, en décembre 1900, Louis Delaporte indique ainsi qu'ils porteront des numéros se terminant par la lettre « J », pour « Java »<sup>78</sup>.

Dans les premières années du <sup>XX</sup><sup>e</sup> siècle, Louis Delaporte ne porte pas ses efforts sur la seule réalisation d'un catalogue le plus complet possible de son institution. Les sommes dépensées en 1905 et 1907, et la force de travail de Laederich sont également mises au service de l'amélioration du signalement des collections dans les salles du Musée.

Les documents conservés au musée Guimet et aux Archives nationales renferment assez peu de renseignements concernant les cartels apposés par Delaporte dans son musée. La correspondance entretenue à partir de 1905 par Louis Delaporte et Alfred Foucher, directeur de l'École française d'Extrême-Orient, permet néanmoins de comprendre quels éléments pouvaient figurer dans ces étiquettes. Le 17 novembre 1905<sup>79</sup>, évoquant les résultats futurs de la collaboration qu'il souhaite entamer avec l'EFEO, Delaporte demande en effet à Foucher des conseils quand au « libellé des inscriptions » qui vont accompagner ces pièces dans les salles du Musée indochinois. Deux mois plus tard, le 5 janvier 1906<sup>80</sup>, Alfred Foucher répond à Louis Delaporte en prenant un cas concret : les objets de la mission Dufour-Carpeaux qui viennent de rentrer au musée. Dans ce cas précis, Foucher indique à Delaporte qu'il faudrait noter sur le cartel le nom des deux hommes ayant rapporté les pièces en question. De cet exemple assez précoce, on peut déduire que les étiquettes installées par Louis Delaporte au Musée indochinois avant 1924 comportaient donc, au minimum, la dénomination de l'objet d'art, et le nom de celui ou ceux qui avaient contribué à son recueil ou sa reproduction.

À partir de la fin du <sup>XIX</sup><sup>e</sup> siècle, Louis Delaporte montre donc un souci de scientificité de plus en plus important. Celui-ci reste cependant limité, et ne porte pas ses fruits dans tous les domaines. Ses essais tardifs pour acquérir les connaissances que son éducation ne lui a pas

---

<sup>78</sup> Cf. une liste en date du 31 décembre 1900. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>79</sup> Archives musée Guimet

données ne lui permettent pas de développer une œuvre théorique à la hauteur de celle de ses concurrents, ni de conserver sa place à l'avant-garde de la recherche archéologique en Indochine. À l'opposé, les efforts réalisés par Delaporte pour améliorer la qualité des résultats recueillis lors des voyages qu'il dirige puis commissionne et le signalement des collections du Musée indochinois du Trocadéro renforcent sa position incontournable pour tous ceux qui veulent se livrer à l'étude de l'art et de l'architecture de la péninsule indochinoise.

### **C. UN NOUVEAU RÔLE POUR LOUIS DELAPORTE, AU CŒUR DES ÉTUDES INDOCHINOISES**

Dans les premières années du xx<sup>e</sup> siècle, Louis Delaporte s'efface donc de l'avant-garde de l'étude de l'art de la péninsule indochinoise. L'étude des acquisitions effectuées par le Musée indochinois du Trocadéro jusqu'en 1924 montre que Delaporte ne donne plus le rythme de l'exploration archéologique de l'Indochine. Son musée se fait au contraire bien plus le reflet d'un travail dans lequel il semble peu s'impliquer désormais.

La relation entretenue entre l'École française d'Extrême-Orient, représentée par Alfred Foucher et Henri Parmentier, et Louis Delaporte repose ainsi sur une confiance sans faille. Reconnaisant l'expertise de ses nouveaux collaborateurs, Delaporte les laisse totalement maîtres du choix des objets à recueillir pour le Musée indochinois. Le 27 juillet 1906<sup>81</sup>, dans un courrier adressé à Alfred Foucher, il affirme ainsi « Je n'ai pas d'indications spéciales à donner à M<sup>r</sup> Parmentier qui connaît mieux que personne l'art tchiam qu'il s'agit de représenter au Musée du Trocadéro par les spécimens les plus remarquables au point de vue de leur valeur artistique d'abord et de leur originalité. ». Le faible nombre de documents renseignant la collaboration entre le Musée indochinois et l'École française d'Extrême-Orient ne permet pas de savoir quel était le sentiment de Louis Delaporte au moment où il écrit cette lettre : s'inclinait-il réellement devant la compétence supérieure des membres de l'EFEO, ou bien était-il plutôt simplement poussé par une certaine lassitude, après plus de trente ans au service de l'art indochinois ?

Quelle que soit la réponse à cette question, Louis Delaporte n'hésite pas, avant même d'avoir vu les résultats produits par la première collaboration avec l'EFEO, à s'engager pour

---

<sup>80</sup> Archives musée Guimet

<sup>81</sup> Archives musée Guimet

l'avenir, et à envisager la réalisation d'un programme d'envergure, sur une durée d'au moins deux ans, signe du respect qu'il a pour les qualités et le travail d'Henri Parmentier. Dès 1906<sup>82</sup>, il lui écrit : « Si après examen vous voulez bien concevoir une sorte de projet d'ensemble dont la première partie serait réalisée cette année, je pourrais l'année prochaine demander une subvention nouvelle q[ui] vous permettrait de faire poursuivre les travaux. ».

Ces dernières lignes ne doivent cependant pas tromper. Les premières années du XX<sup>e</sup> siècle marquent l'avènement de la compétence scientifique dans l'étude de l'art de la péninsule indochinoise, compétence qui n'est plus du ressort des amateurs autodidactes comme Louis Delaporte. Cependant, Delaporte est loin de disparaître des cercles dans lesquels il était inclus auparavant. Son rôle se redéfinit au contraire, et l'institution qu'il a fondée devient absolument incontournable.

### 1. L'expérience de Louis Delaporte, au service des nouvelles missions

À partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, si Louis Delaporte semble reconnaître volontiers qu'il n'est plus le mieux à même de définir avec précision les objets d'art les plus intéressants pour le Musée indochinois du Trocadéro, il n'en est pas exactement de même lorsque l'on aborde les questions matérielles, la logistique des recherches archéologiques et le recueil des résultats.

Le 27 juillet 1906, Louis Delaporte accompagne ainsi ses courriers à destination d'Alfred Foucher et Henri Parmentier de quelques pages supplémentaires d'« indications techniques »<sup>83</sup>, concernant la réalisation des moulages, et leur transport jusqu'au Musée indochinois. L'adjonction de cette annexe est le fruit d'une longue habitude. À partir de 1881, son état de santé ne lui permettant plus de participer aux missions scientifiques qu'il finance, Delaporte confie donc à ses différents collaborateurs, avant leur départ, un ou plusieurs carnets d'instructions. Y sont consignés essentiellement des renseignements sur les lieux à visiter, les œuvres d'art à étudier, et les objets ou reproductions indispensables pour compléter les collections du Musée indochinois du Trocadéro. Louis Delaporte y donne également, de manière de plus en plus prononcée à chaque reprise, des conseils portant sur le matériel à emporter et utiliser, et les techniques à employer<sup>84</sup>.

---

<sup>82</sup> Lettre adressée par Louis Delaporte à Henri Parmentier, le 27 juillet 1906. (Archives musée Guimet)

<sup>83</sup> Lettre adressée à Alfred Foucher. (Archives musée Guimet)

<sup>84</sup> Sur le sujet des instructions, voir p. 364 et suivantes.

## L'incontournable Delaporte ?

L'annexe rédigée par Louis Delaporte à l'intention de ses collaborateurs de l'École française d'Extrême-Orient, le 27 juillet 1906, se concentre quant à elle sur ce qui va former le cœur de leur coopération : la réalisation de moulages dignes de figurer en bonne place au Musée indochinois, et qui devront demander, à leur arrivée en France, le moins de correction possible. Le texte envoyé par Delaporte est divisé en deux sections, concernant l'exécution des moules en papier, puis des moules en plâtre.

La question du papier est traitée en quatre phrases seulement. Cette technique, pour laquelle Louis Delaporte ne semble guère s'enthousiasmer, semble relativement simple. Selon lui, il suffit en effet de « choisir un papier qui s'agglutine bien au mouillage – au besoin mettre une très légère couche de colle de pâte entre les diverses feuilles superposées », et de « faire le moule d'autant plus épais que la pièce à mouler présente plus de saillies ». Le seul véritable avantage que Delaporte voit à utiliser cette technique est la facilité de transport. Les moules en papier sont en effet légers, et peuvent éventuellement, si la taille de l'empreinte réalisée excède celle des caisses emportées par les voyageurs, être découpés sans mettre véritablement en péril le résultat final.

L'utilisation du plâtre semble avoir la préférence du conservateur du Musée indochinois. Ses recommandations en ce domaine sont particulièrement longues et détaillées, occupant les trois quarts du courrier adressé à Alfred Foucher et Henri Parmentier<sup>85</sup>. De tous les ensembles d'instructions techniques adressés par Louis Delaporte à ses collaborateurs depuis 1873, il s'agit sans aucun doute du plus précis. Il rassemble dans ces pages la somme de ses observations sur le terrain et de son expérience dans le domaine de l'installation et de la réparation des moulages. Il se concentre tout d'abord sur la réalisation proprement dite de l'empreinte. Il s'agit d'obtenir une copie d'une grande finesse, mais qui soit en même temps suffisamment solide pour résister au voyage jusqu'à Paris. Pour ce faire, il faut, selon Delaporte :

que ces moulages soient lourd et épais : il faut qu'ils soient bien faits bien liés. Sur la pièce à mouler on met une première couche de plâtre gâché assez dur – cette couche doit être bien égale et bien grippée partout avec les doigts pour que la seconde couche (plâtre et filasse) adhère bien - : cette seconde couche devra être gâchée moins dure que la première : elle sera composée de polochons en filasse légère de 0<sup>m</sup>,20 centimètres de diamètre, bien imbibés de plâtre. Les polochons seront juxtaposés en les faisant chevaucher un peu les uns sur les autres : de cette manière on aura une pièce bien liée et solide. Si le plâtre était gâché trop dur pour cette seconde couche ; ou s'il était employé plus tard, la filasse sera mal imbibée, elle restera isolée au lieu de se lier à la couche précédente ; la pièce n'aurait aucune solidité et arriverait en France en morceaux inutilisables.

---

<sup>85</sup> Courrier daté du 27 juillet 1906. (Archives musée Guimet)

## L'incontournable Delaporte ?

S'il y a des écartements à maintenir dans le moulage on peut le faire en fixant au plâtre par derrière de petits bois de 0,03 centimètres sur 0,01 le moulage sera ainsi solidifié. Au besoin on peut solidifier aussi l'ensemble en faisant sur les bords une petite bande plâtre et filasse de 0,05 centimètres d'épaisseur

L'épreuve faite on peut l'humecter légèrement par derrière pour en faciliter le décollage surtout lorsqu'il y a du tirage (saillies et retour qui s'accrochent et peuvent briser le plâtre).

L'emballage des moules réalisés est, lorsque l'on emploie du plâtre, une étape aussi cruciale que leur réalisation. Des reproductions mal protégées ont en effet peu de chance de résister aux cahots du transport, qu'il s'effectue par terre ou par eau. Pour parer à ce risque, Louis Delaporte demande à ce que soient respectées des consignes simples : « s'assurer que l'emballage sera fait très soigneusement – que les pièces ne soient ni trop serrées par les parois de la caisse, ni trop serrées les unes contre les autres »<sup>86</sup>.

Louis Delaporte apporte également son soutien aux nouveaux explorateurs de l'Indochine durant la préparation de leurs expéditions en France. Dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> siècle, plusieurs instituts scientifiques, reconnaissant la qualité de la formation que Delaporte a donnée à ses proches collaborateurs, lui adressent ainsi les voyageurs qu'ils ont recommandés auprès du ministère de l'Instruction publique. Le 25 janvier 1899<sup>87</sup>, Louis Delaporte reçoit par exemple un courrier d'un certain J.M. Gungé<sup>88</sup>. Chargé par le ministère de l'Instruction publique « d'une mission artistique en Indochine », il a reçu le soutien du secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-arts, Louis Larroumet<sup>89</sup>. Celui-ci a conseillé à Gungé d'aller trouver Louis Delaporte avant son départ pour l'Asie, afin de bénéficier de ses « précieuses indications »<sup>90</sup>.

Par la suite, au moment où il ne définit plus les objectifs des diverses missions d'étude des anciens monuments indochinois, Louis Delaporte garde toujours une place dans le repérage des objets à analyser. Les archives du Musée indochinois du Trocadéro conservent

---

<sup>86</sup> Lettre du 27 juillet 1906.

<sup>87</sup> Arch. fam.corresp.

<sup>88</sup> Aucun dossier à ce nom ne se retrouve dans les archives des missions scientifiques, conservées parmi celles du ministère de l'Instruction publique.

<sup>89</sup> Louis Larroumet (1852-1903), élu en 1891 au huitième fauteuil de la sixième section (membres libres) de l'Académie des Beaux-Arts.

<sup>90</sup> Lettre du 25 janvier 1899.



ainsi une lettre, malheureusement non datée, dans laquelle George Coédès<sup>91</sup> sollicite l'aide de Delaporte pour compléter les notes et les documents qu'il compte emporter en Indochine<sup>92</sup>. À quinze jours de son départ, il manque en effet à Coédès les images de deux statuettes en bronze exposées au Musée indochinois, dans une vitrine placée en haut de l'escalier. Ne possédant pas lui-même le matériel adéquat pour réaliser ces photos, il demande donc à Delaporte de les réaliser pour lui.

## 2. Un musée incontournable

En même temps qu'il apporte son aide à la réalisation des nouvelles fouilles archéologiques en Indochine, Louis Delaporte contribue également à réunir les informations nécessaires au développement de l'étude de l'art indochinois.

Le Musée indochinois du Trocadéro constitue en effet, au moins jusqu'à la démission de Louis Delaporte en 1924, la collection la plus importante d'objets d'art indochinois en France. Georges Coédès, dans l'inventaire qu'il dresse, en 1910, des pièces originales d'origine khmère présentes à Paris<sup>93</sup>, en dénombre ainsi 162 dans les salles du Trocadéro, ce qui constitue plus de la moitié de l'ensemble des 300 conservées alors dans les musées parisiens.

C'est donc en priorité au Musée indochinois que ceux qui désirent se lancer dans la composition et la rédaction de travaux synthétiques vont chercher la matière de leur œuvre. Lucien Fournereau, pour les deux ouvrages qu'il publie chez Ernest Leroux en 1890, ne se repose ainsi pas uniquement sur les documents qu'il a recueillis pendant sa mission de 1887-1888. Certaines des photographies dont il illustre son propos ont été prises au Musée indochinois. De même, bien que Fournereau n'associe jamais le nom de Louis Delaporte à ses réalisations graphiques, il est certain qu'il ne les a pas effectuées seul. Les études sur Angkor Vat et Ba-Phuon, qu'il a présentées en 1889 et 1890, à l'Exposition universelle et au Salon, sont dues à une collaboration des deux hommes. Delaporte a fourni à son collaborateur une partie des informations à partir desquelles il a reconstitué les plans, coupes et élévations qui lui ont valu l'appréciation du public, puis des historiens.

---

<sup>91</sup> George Coédès (1886-1969), membre de l'École Française d'Extrême-Orient à partir du 10 octobre 1911. (Source : P. Singaravélou, *L'École française d'Extrême-Orient...*)

<sup>92</sup>(Archives musée Guimet) Ce document doit néanmoins être postérieur à 1911, date à laquelle Coédès entre à l'École française d'Extrême-Orient et s'embarque pour le Cambodge.

La réputation des collections du Musée indochinois du Trocadéro, et l'ampleur du matériau réuni par Louis Delaporte depuis le début de ses recherches, lui permettent par ailleurs d'être considéré comme incontournable sur la scène internationale. De nombreuses institutions européennes font ainsi appel à lui pour enrichir leurs collections, ou obtenir les informations nécessaires à la bonne compréhension de leurs fonds.

Au printemps 1902<sup>94</sup>, Delaporte entame ainsi un échange épistolaire avec le directeur du Musée des arts décoratifs de Haarlem, aux Pays-Bas. Fondé en 1877 par la Société néerlandaise pour le progrès de l'industrie, cette institution s'est donnée pour objectif de présenter au public « la représentation du style dans l'ornement depuis l'antiquité jusqu'à nos jours »<sup>95</sup>. Pour ce faire, il expose, dans des salles ordonnées de manière chronologique, des objets d'art originaux et des moulages en plâtre, provenant le plus souvent d'Europe, mais également d'Asie. En s'adressant à Louis Delaporte, le directeur du Musée des arts décoratifs espère obtenir la reproduction d'un moulage dont il possède pour le moment uniquement un calque. En échange de cette pièce, il se propose d'adresser au Musée indochinois du Trocadéro une copie d'un motif ornemental qui n'y figure pas encore. L'accord entre les deux hommes est scellé en moins d'une semaine. Six jours après son premier envoi, le directeur du Musée des arts décoratifs d'Haarlem adresse ainsi une nouvelle lettre à Louis Delaporte, le remerciant pour son aide<sup>96</sup>.

Deux ans plus tard, c'est en Espagne que l'on requiert l'assistance de Louis Delaporte. Entre août et octobre 1904, il entretient une correspondance avec un certain R. de Egusquira, représentant de Melida, directeur du Musée national de reproductions de Madrid<sup>97</sup>. Dans son premier courrier, le 16 août 1904<sup>98</sup>, Egusquira explique à Delaporte qu'il a récemment fait don au Musée national de la reproduction d'une statue représentant « Bouddha couché entrant dans le Nirvana », exactement semblable à l'une des pièces figurant au sein du Musée indochinois du Trocadéro. Cet objet étant le premier exemple d'art indochinois à entrer dans l'institution dirigée par Melida, ce dernier voudrait non seulement pouvoir renseigner ses

---

<sup>93</sup> *Catalogue des pièces originales de sculpture khmère conservées au Musée indochinois du Trocadéro et au musée Guimet*, Paris, E. Leroux, 1910.

<sup>94</sup> La première lettre adressée par le directeur du Musée des arts décoratifs est datée du 4 mars 1902. (Archives musée Guimet)

<sup>95</sup> F. W. Van Eeden, « Le Musée des arts décoratifs de Harlem », pp. 123-27.

<sup>96</sup> Lettre datée du 10 mars 1902. (Archives musée Guimet)

<sup>97</sup> Informations contenues dans une lettre datée du 16 août 1904. (Archives musée Guimet) Le personnage dont il est question est peut-être José Ramon Melida (1856-1933), qui fut à partir de 1916 directeur du Musée national archéologique de Madrid.

visiteurs à son sujet, grâce à un cartel adéquat, mais aussi lui consacrer une. Pour ce faire, Melida a besoin de connaître le plus d'informations possible concernant la pièce exposée au Musée indochinois du Trocadéro : provenance, édifice au sein duquel elle a été recueillie, emplacement précis dans cet édifice, date de production. Pour rassembler ces renseignements, Egusquira a décidé de se rendre à Paris, au mois d'août 1904. Le 16 août 1904, il vient au Musée indochinois, pour voir l'objet qui l'intéressait, et rencontrer directement Louis Delaporte. Ce jour-là, malheureusement, Delaporte est absent, et le Bouddha exposé est placé trop haut pour que son étiquette soit lisible. Écrire à Louis Delaporte est donc pour Egusquira un dernier recours. Les archives du Musée indochinois du Trocadéro ne conservent pas trace des réponses apportées par Louis Delaporte aux lettres de son correspondant espagnol. En lisant les courriers rédigés par Egusquira, on comprend néanmoins en creux que la relation des deux hommes fut fructueuse, bien qu'un peu lente à se mettre en place. On sait ainsi que, le 22 août 1904<sup>99</sup>, Delaporte a répondu favorablement à la demande de collaboration formulée par Egusquira, mais qu'il n'a pas encore fourni les réponses attendues par les Espagnols. Il faudra attendre quelques mois encore pour que Jose Ramon Melida obtienne les renseignements dont il a besoin pour sa conférence, mais seulement en partie. Le 10 octobre 1904<sup>100</sup>, une dernière lettre adressée par Egusquira à Louis Delaporte mentionne ainsi le fait que Melida et lui attendent encore les renseignements complémentaires que Delaporte leur a promis.

Les collections réunies par Louis Delaporte sont également exploitées pour diffuser l'image de l'art de la péninsule indochinoise dans les manifestations nationales et internationales.

La préparation de l'Exposition universelle de 1889 est, de loin, la période la plus active dans le domaine du prêt et de l'échange de ces œuvres d'art.

Le ministère de la Marine et des Colonies avait décidé, pour accueillir les productions provenant du Cambodge, de construire un pavillon dont l'architecture s'inspirait de l'édifice considéré comme le plus caractéristique du royaume : le temple d'Angkor Vat. Ce choix

---

<sup>98</sup> Archives musée Guimet

<sup>99</sup> Lettre adressée par Egusquira à Louis Delaporte. (Archives musée Guimet)

<sup>100</sup> Archives musée Guimet

répondait à un objectif esthétique : depuis la diffusion du récit d'Henri Mouhot<sup>101</sup>, Angkor était unanimement reconnu comme le monument le plus impressionnant de la péninsule indochinoise, et donnait lieu aux descriptions les plus dithyrambiques. Il avait aussi un but politique. La province de Siem Reap, dans laquelle les deux sites d'Angkor étaient situés, appartenait alors au Siam. En conséquence, utiliser une représentation de l'un de ces édifices pour exposer les produits venus du Cambodge était une manière de revendiquer leur appartenance au royaume du Cambodge. En agissant ainsi, la France espérait bénéficier de l'image d'un pays qui avait à cœur de défendre les droits des territoires placés sous sa tutelle.

Pour mener à bien ce projet, le ministère de la Marine fait appel, dans le courant du mois de janvier 1889, à Louis Delaporte. Celui-ci dispose en effet, depuis l'arrivée en France des caisses constituées par Lucien Fournereau, au mois d'octobre 1888, de fragments importants d'Angkor Vat. Grâce à eux, l'architecte engagé par le ministère de la Marine et des Colonies, Fabre<sup>102</sup> pourra reconstituer plusieurs ensembles provenant de ce site : la tour centrale et un de ses angles, ainsi que le soubassement d'une terrasse. La réalisation des épreuves, à partir des moules rapportés par la mission Fournereau, se déroule dans le courant du mois de février 1889, dans les locaux du Musée indochinois. En effet, pour éviter toute détérioration due à leur transport, Louis Delaporte refuse que ces pièces sortent de leur lieu d'exposition. Delaporte exige par ailleurs que les ouvriers mouleurs employés par le ministère effectuent leur travail entre le 29 janvier, date à laquelle il accepte les demandes de la Marine<sup>103</sup>, et le 1<sup>er</sup> mars, afin de disposer de suffisamment de temps pour installer les nouveaux éléments de sa collection avant l'ouverture de l'Exposition universelle.

Grâce aux fragments prêtés par le directeur du Musée indochinois, Fabre organise donc, sur l'esplanade des Invalides, l'élévation d'une reconstitution miniature du temple d'Angkor Vat. Ce modèle est beaucoup plus impressionnant que celui que Louis Delaporte avait prévu de présenter à l'entrée de la salle des Missions, pour l'Exposition universelle de 1878. Ayant été conçu comme un espace d'exposition supplémentaire, et non comme une simple décoration, il s'étend en trois dimensions. Lorsque l'Exposition s'ouvre, le 6 mai 1889, les visiteurs se trouvent donc face à un bâtiment large de 28 m., profond de 25, 5 m., surmonté

---

<sup>101</sup> *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine*, publié pour la première fois en 1863.

<sup>102</sup> Source : L. Aimone et C. Olmo, *Les Expositions universelles...*

<sup>103</sup> Informations contenues dans une « Note relative à l'installation des Antiquités cambodgiennes et aux autorisations à donner au ministère de la Marine », datée du 29 janvier 1889. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

d'une tour culminant à une hauteur de 40 m.<sup>104</sup>. La décoration et la structure de ce pavillon reproduisent celles de l'entrée ouest du temple. Il présente un plan en croix, dont les quatre bras, tous voûtés, se croisent à angle droit à l'endroit d'où s'élève la tour.

Louis Delaporte accepte sans doute ce projet pour compenser la faible présence du Musée indochinois à l'Exposition universelle de 1889. À cette occasion, Delaporte n'expose en effet qu'une unique pièce parmi les salles réservées aux voyages scientifiques. À partir du mois de juillet 1888, Louis Delaporte avait commencé à réfléchir à ce qu'il pourrait présenter lors de l'Exposition universelle de l'année suivante. Il désirait obtenir du ministère de l'Instruction publique une allocation lui permettant de concevoir une exposition semblable à celle réalisée en 1878 : une série de pièces exposées au sein du palais du Trocadéro – son musée, enrichi des résultats du voyage de Fournereau –, et une exposition secondaire dans les locaux réservés aux missions scientifiques. Plusieurs courriers conservés parmi la correspondance personnelle de Louis Delaporte évoquent la question de la construction d'un « petit monument »<sup>105</sup> : il s'agirait, selon un courrier adressé au directeur des Beaux-Arts, le 13 août 1888, d'une restitution au 1/10<sup>e</sup> du monument s'élevant au centre de l'un des sites d'Angkor. Delaporte prévoyait de lui donner une assise de 4, 10 m. sur 4, 60, et une hauteur totale de 2, 60 m. Les archives personnelles de Louis Delaporte, pour les années 1888 et 1889, retracent, grossièrement, les étapes de ce projet. Il commence à y travailler au début du mois de juillet 1888. Dès ce moment, la tâche lui apparaît plus difficile qu'en 1878. Le ministère de l'Instruction publique semble moins réceptif à ses idées. Le 4 juillet 1888, il affirme ainsi à son père : « je vais avoir à travailler si je veux faire quelque chose pour 89 ».<sup>106</sup> En 1889, alors que l'administration a finalement accepté son projet, Louis Delaporte apprend qu'elle n'aura pas les moyens de le financer. Un recours reste toutefois possible, en la présence de Pierre Legrand, ministre du Commerce<sup>107</sup>, et responsable de l'organisation de l'Exposition universelle. Bien que Delaporte apparaisse confiant<sup>108</sup>, rien ne se concrétisera. L'un des

---

<sup>104</sup> Source : « Le pavillon cambodgien ; pagode d'Angkor-Wat », dans *L'Exposition de Paris de 1889*, 10 août 1889.

<sup>105</sup> Citation extraite d'une lettre, portant uniquement la mention de l'année : 1888. Evoquant ses projets, Louis Delaporte écrit : « Si je réussis à avoir un beau musée, et une jolie exposition au Champ de Mars, salle de l'Instruction publique dont le petit monument que je voudrais faire sera l'un des plus beaux ornements ». (Arch. fam. corresp.)

<sup>106</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>107</sup> Ministre du Commerce d'avril 1888 à février 1889.

<sup>108</sup> Dans une lettre non datée, il affirme ainsi que « l'argent [lui] venant d'un côté différent (budget spécial) serait beaucoup plus facile à obtenir ». (Arch. fam. corresp.)

## L'incontournable Delaporte ?

catalogues des objets présentés dans l'exposition des Missions scientifiques<sup>109</sup> montre en effet que Louis Delaporte n'aurait exposé qu'une vue restituée de l'un des deux sites d'Angkor.

---

<sup>109</sup> *Exposition de 1889 : missions archéologiques et ethnographique, littéraires et scientifiques du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*, Paris, librairies-imprimeries réunies, s.d.



Le Cambodge à l'Exposition universelle de 1889 : Moreau, *Vue d'ensemble*, 1889. (Source : Ministère de la Culture (France) – Médiathèque de l'architecture et du patrimoine – diffusion RMN)

Trois ans plus tard, en 1891, Louis Delaporte est à nouveau contacté pour aider à la construction d'un édifice s'inspirant des exemples d'architecture et de décoration qu'offrait le Musée indochinois. Il s'agit d'un monument funéraire dédié à Ernest Doudart de Lagrée, devant être installé à Grenoble, en Isère, département dont Doudart de Lagrée était originaire. Le financement en est assuré par une souscription nationale, lancée en 1881. Louis Delaporte a participé. Le 22 janvier 1892, il annonce à son père qu'il va aller au-delà du simple soutien financier<sup>110</sup>. Il a déjà commencé à réfléchir aux conseils qu'il pourrait donner à l'architecte qui devra s'occuper de sa réalisation. Un an et demi plus tard<sup>111</sup>, Louis Delaporte annonce au directeur des Beaux-Arts que les candidats à la création de ce monument viennent de lui demander des exemples d'ornementation qu'ils pourraient utiliser dans leurs projets. Delaporte leur recommande de s'inspirer des caractéristiques propres aux prasats, ou tours sanctuaires, khmères. Il juge en effet qu'il serait bon de « donner à ce monument un caractère exotique emprunté à l'architecture du Cambodge qu'il [Doudart de Lagrée] a étudié le premier »<sup>112</sup>.

Le résultat est un ensemble en pierre de taille, à base carrée, présentant au premier niveau un buste d'Ernest Doudart de Lagrée, entouré sur les trois autres faces de l'édifice de bas-reliefs en ciment moulé, présentant les moments les plus importants de sa carrière. Chacun d'entre eux est accompagné d'un commentaire historique, ou d'une citation de l'organisateur de la Mission du Mékong. La partie la plus étonnante est certainement le deuxième niveau, composé, sur ses quatre côtés, de trois chapiteaux superposés, reproduisant très exactement ceux que Delaporte avait fait copier lors des voyages qu'il avait dirigés ou commissionnés. Installé à Grenoble, dans le Square des Postes, ce monument sera inauguré par le président de la République, Félix Faure, le 4 août 1897<sup>113</sup>.

---

<sup>110</sup> Arch. fam. corresp.

<sup>111</sup> Informations contenues dans une lettre du 11 juillet 1893. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>112</sup> Lettre du 22 janvier 1892. (Arch. fam. corresp.)

<sup>113</sup> Source : *État des lieux patrimonial, commune de Saint-Vincent-de-Mercuze*, 2007. En 1968, le réaménagement du Square des Postes entraîne le déplacement du monument à Saint-Vincent-de-Mercuze, où était né Ernest Doudart de Lagrée.



L'incontournable Delaporte ?



Vue du monument dédié à Ernest Doudart de Lagrée, à Grenoble.

(Source : *État des lieux patrimonial, commune de Saint-Vincent-de-Mercuze*, 2007.)

Après le tournant du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, Louis Delaporte continue à être sollicité pour prêter les matrices qu'il a recueillies. Le 1<sup>er</sup> septembre 1905, le sous-secrétariat d'État des Beaux-Arts lui demande ainsi d'apporter son concours à la préparation de la décoration des pavillons de l'Indochine qui seront érigés à l'occasion de l'Exposition coloniale de Marseille l'année suivante<sup>114</sup>. Louis Delaporte adhère immédiatement à cette idée. Un peu plus d'une semaine après sa demande initiale, l'administration des Beaux-Arts autorise donc Auguste-Henri Vildieu, architecte responsable du projet, à se mettre en rapport avec Delaporte pour définir les conditions de leur collaboration<sup>115</sup>. Celles-ci vont être strictes. Les opérations de moulage devront impérativement avoir lieu dans les locaux du Musée indochinois du Trocadéro, concerner uniquement les œuvres que Louis Delaporte jugera capables de supporter sans inconvénient la reproduction, et être réalisées aux frais de l'administration de tutelle d'Auguste Vildieu. Delaporte désirerait par ailleurs, en contrepartie, obtenir une épreuve de chacun des moulages qui seraient rapportés d'Indochine à l'occasion de l'Exposition de Marseille. Vildieu va s'empresse de rassurer Louis Delaporte sur les deux dernières de ces exigences. Le 9 octobre 1905<sup>116</sup>, alors qu'il a achevé le repérage des sujets qui l'intéresseraient au sein du Musée indochinois du Trocadéro, Auguste Vildieu écrit ainsi : « Le sculpteur M<sup>r</sup> Reynaud spécialiste et très habitué à ce genre de travail, s'engage du reste avec moi-même à garantir de toute dégradation et altération de patine même. ». Vildieu saisit également l'occasion pour évoquer la possibilité d'un échange de services à l'issue de l'exposition de Marseille. Si Louis Delaporte le laisse mouler l'ensemble des œuvres repérées au sein de ses collections, alors :

Mon jeune compère Parmentier de l'École française d'Extrême-Orient qui s'est livré avec un grand talent à l'étude approfondie de l'architecture cham, qui vient de repartir se propose de vous adresser des moulages de divers motifs, moi-même je possède dans mes cartons de nombreux et complets relevés [...] que mis au point et présentés je me ferais honneur de vous prier d'accepter pour le musée.

En se pliant ainsi aux exigences de Louis Delaporte, Auguste Vildieu espère obtenir l'accès aux moules qui permettent de reconstituer une tour comportant quatre faces de Brahma, un grand motif avec tympan et galeries de bas-côtés, puis divers objets d'art : une tête de pont avec naga, une colonne à plan polygonal, des motifs de danseuses, plusieurs lions, statues et stèles. Pour définir cette liste, Auguste Vildieu n'a pas uniquement parcouru les

---

<sup>114</sup>Lettre adressée par le sous-secrétaire d'État à Louis Delaporte. (Archives musée Guimet)

<sup>115</sup> Informations contenues dans une lettre datée du 9 septembre 1905. (Archives musée Guimet)

<sup>116</sup> Archives musée Guimet

salles du Musée indochinois. Il a visité également son sous-sol, où sont stockées les matrices des moulages réunies par Delaporte. Au terme de cette dernière visite, il ne semble néanmoins pas avoir trouvé l'ensemble des moules correspondant aux pièces qu'il désire reproduire. Afin d'achever correctement son travail, Auguste Vildieu demande alors à Louis Delaporte une faveur supplémentaire : prendre l'empreinte, directement dans les salles du Musée indochinois, des œuvres qu'il n'a pas réussi à identifier au sous-sol.

Connaître les circonstances exactes dans lesquelles se sont déroulées ces opérations est relativement complexe. Le 27 novembre 1905, dans une lettre adressée à Auguste Vildieu<sup>117</sup>, Louis Delaporte affirme ainsi qu'il n'a eu qu'à se « louer de [ses] collaborateurs ». Vingt jours plus tôt cependant, Delaporte adressait à l'un des collaborateurs de Vildieu, Albert Delorme, un courrier plutôt sec, en forme d'avertissement<sup>118</sup>. Louis Delaporte y annonce en effet qu'il vient d'interdire l'accès à ses collections aux deux mouleurs envoyés par le sculpteur. Delaporte affirme qu'ils ont endommagé une des statues sur lesquelles ils travaillaient, et omis de remettre à leur place initiale les objets d'art revenus de l'atelier de Delorme. Après avoir exposé ses griefs, Delaporte conclut sa lettre en ces termes : « Si v[ous] voulez continuer 1° Faire réparer la statue par un sculpteur – 2° faire mettre en ordre à leur place les pièces – 3° envoyer des mouleurs consciencieux et surveillés ». Malgré ces quelques difficultés, la collaboration entre Vildieu et Delaporte donne rapidement des fruits. Le 17 novembre 1905<sup>119</sup>, le sculpteur Albert Delorme annonce ainsi à Louis Delaporte que les opérations de moulage sont terminées, et que le Musée indochinois a retrouvé l'aspect qu'il avait avant cette campagne de travaux.

---

<sup>117</sup>Archives musée Guimet

<sup>118</sup> Lettre datée du 7 novembre 1905. (Archives musée Guimet)

<sup>119</sup>Archives musée Guimet



Pavillons construits lors de l'Exposition coloniale de Marseille en 1906 : Petit, *Statues de lions à l'entrée d'un village*, septembre 1906. (Source : Ministère de la Culture (France) – Médiathèque de l'architecture et du patrimoine – diffusion RMN)

L'aide que Louis Delaporte accepte d'apporter à l'avancée de l'étude et de la diffusion de l'art indochinois en France après 1900 a cependant ses limites. Delaporte se laisse en effet la possibilité de choisir les projets auxquels il veut collaborer. Dans le cadre de la préparation de l'exposition coloniale de Marseille en 1906, il est ainsi contacté, après Auguste Vildieu, par le gouverneur général de l'Indochine. Ce dernier déplore l'absence, dans les collections venant du Cambodge, de pièces intéressantes provenant des anciens monuments khmers<sup>120</sup>. Le comité chargé d'organiser la participation du Cambodge à l'exposition coloniale compte en effet uniquement présenter des photos réalisées par Félix Faraut, et une reproduction sur toile devant figurer dans le diorama de l'exposition. Or, le gouverneur de l'Indochine voudrait

---

<sup>120</sup> Informations contenues dans une lettre adressée à Louis Delaporte, le 25 janvier 1906. (Archives musée Guimet)

« saisir l'occasion de cette grande manifestation coloniale pour donner aux ruines d'Angkor-Vat tout le relief que comportent l'importance artistique de ces monuments et le travail prodigieux qu'ils représentent »<sup>121</sup>. Pour ce faire, il désire « grouper pendant la durée de l'Exposition au pavillon du Cambodge à Marseille, un certain nombre de bas-reliefs, moulages, débris de statues, travaux de plans, etc... à emprunter au Musée khmer du Trocadéro provenant de la mission que [Delaporte] a[...] dirigée en 1875 (*sic*). »<sup>122</sup>. En plus de ce premier travail, le gouverneur demande également à Delaporte de lui adresser les éléments nécessaires à la rédaction d'une « notice historique »<sup>123</sup> sur les anciens monuments khmers.

Louis Delaporte prendra deux mois pour répondre à cette demande de contribution. Le 18 mars 1906<sup>124</sup>, il fait ainsi part de son refus au commissaire général de l'exposition coloniale de Marseille. Delaporte estime en effet avoir déjà suffisamment participé à cette manifestation en permettant à Auguste Vildieu de reproduire les pièces qui l'intéressaient au sein de ses collections. La préparation de la note voulue par le gouverneur de l'Indochine interfère par ailleurs avec ses projets. Elle lui demanderait en effet un travail trop important, impossible à réaliser avant l'ouverture de l'exposition de Marseille, et ce d'autant plus qu'il doit partir, le jour même, pour les Pays-Bas où il a prévu de travailler dans les musées de Leyde et Haarlem.

À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les collections réunies par Louis Delaporte sont donc considérées comme une référence pour les nouveaux explorateurs, en même temps que comme un réservoir d'exemples pouvant servir à la diffusion de l'art indochinois auprès du grand public. Dans le même temps, Louis Delaporte acquiert lui aussi un statut privilégié. Ce dernier semble finalement consacré lors de l'exposition coloniale de Marseille de 1922. Au cours de cette manifestation, à l'intérieur de la reproduction d'Angkor-Vat, une salle est consacrée aux hommes ayant participé à l'établissement de la domination française en Indochine. Dans la partie gauche de la pièce, réservée à la progression française au

---

<sup>121</sup> Lettre du 25 janvier 1906.

<sup>122</sup> *Idem*.

<sup>123</sup> *Idem*.

<sup>124</sup> Archives musée Guimet

## L'incontournable Delaporte ?

Cambodge, Louis Delaporte figure « en fort belle place »<sup>125</sup>. Le portrait de Delaporte est en effet installé directement à la droite de son ancien chef de mission, Ernest Doudart de Lagrée.

---

<sup>125</sup>Lettre adressée par François Bouillet à Louis Delaporte, le 11 juin 1922. (Arch. fam. corresp.)



## Conclusion

# CONCLUSION



## Conclusion

L'étude de l'œuvre de Louis Delaporte, entre 1873 et 1924, ne permet pas d'infirmer réellement les jugements portés sur lui par les historiens. Le fondateur du Musée khmer de Compiègne, puis du Musée indochinois du Trocadéro, n'est pas un scientifique méconnu.

La focalisation de la carrière de Louis Delaporte sur l'étude des monuments de l'ancien Cambodge est relativement fortuite. En 1873, au moment où il organise sa première mission scientifique, les recherches aux ruines khmères sont pour lui une manière d'éviter de rester inactif à Saigon, avant que le climat ne permette à l'état-major de rejoindre le Tonkin. Par la suite, au moins pendant les deux premières années d'existence du Musée khmer de Compiègne, Louis Delaporte espère encore que les pièces originales et moulages qu'il a recueillis iront rejoindre le Louvre. Selon lui, ces recherches archéologiques ne constitueront qu'une étape dans sa carrière. Même s'il envisage de publier les résultats de son voyage à l'issue des excursions complémentaires demandées à Félix Faraut, il prévoit ainsi de prendre un poste dans l'industrie ou de devenir haut-fonctionnaire en métropole. Ce n'est qu'à la suite de l'Exposition universelle de 1878 que Louis Delaporte se rend à l'évidence et accepte définitivement la place de directeur des collections khmères. Dans la correspondance qu'il entretient avec la direction des Beaux-Arts durant sa mission de 1881, il sollicite ainsi instamment que des locaux lui soient alloués à l'intérieur du palais du Trocadéro.

Par ailleurs, le caractère précurseur du travail de Delaporte n'en fera pas, par ailleurs, le fer de lance de l'étude scientifique de l'art indochinois. Ses essais de théorisation, livrés essentiellement dans son *Voyage au Cambodge*, en 1880, resteront ainsi très largement ignorés. Dès 1890, Lucien Fournereau, son ancien collaborateur, entreprend de publier une synthèse plus complète et plus scientifique que la sienne. Malgré les efforts qu'il déploie, dans la dernière décennie du XIX<sup>e</sup> siècle, pour compenser ses défaillances en se constituant le bagage culturel qui lui manque, Louis Delaporte ne rattrape pas le niveau de ses concurrents. En 1898, la création de l'Ecole française d'Extrême-Orient marque définitivement la fin de la prééminence de Louis Delaporte au sein des études indochinoises. Réunissant archéologues de terrain et spécialistes des disciplines les plus diverses, cette institution réussit en effet là où Delaporte, se reposant sur la force de travail d'une demi-douzaine d'hommes tout au plus, avait auparavant échoué. En recensant de manière systématique les anciens monuments de l'Indochine, et en prenant en compte architecture, décoration et inscriptions, l'EFEO peut en

## Conclusion

effet mettre en série les découvertes et les études de ses membres pour produire des connaissances synthétiques sur les caractéristiques et l'évolution des productions artistiques des différentes aires de civilisation de la péninsule indochinoise.

Ces réserves ne doivent toutefois pas faire sousestimer l'importance du travail de Louis Delaporte au service de l'art indochinois. Placé à la tête des collections rapportées de ses voyages et de ceux de ses collaborateurs, Delaporte, malgré les réticences qu'il affichait pendant les premières années de sa carrière, prendra en effet son travail très à cœur.

Il réussit particulièrement dans sa volonté de rendre le grand public français familier de l'architecture et de l'ornementation des monuments indochinois. À partir de 1889, grâce aux moulages réunis au Musée indochinois du Trocadéro, les expositions universelles et coloniales, organisées à Paris aussi bien qu'en province, présentent presque toutes un ou plusieurs pavillons dont l'architecture ou la décoration est inspirée des monuments de l'ancienne Indochine. Reproduisant certains des éléments les plus caractéristiques ou impressionnants présents dans les collections rassemblées par Louis Delaporte, ces événements permettent à leur public de déambuler dans des versions miniatures des sites explorés par Delaporte et ses collaborateurs, et de découvrir l'importance et la finesse de leur ornementation.

Louis Delaporte s'évertue par ailleurs, à partir du début des années 1890, à constituer la collection la plus exhaustive possible. L'art du Cambodge et du Siam, qui était au cœur de son travail depuis 1873, cotoie progressivement des spécimens venus d'autres régions géographiques. Delaporte se tourne tout d'abord vers les territoires immédiatement limitrophes de ses premiers terrains d'expédition, Annam et Champa, puis cherche à enrichir les connaissances des visiteurs du Musée indochinois en leur offrant des points de comparaison pertinents avec les autres civilisations d'Asie du Sud-Est. Pour ce faire, Louis Delaporte n'hésite pas à inclure dans son exposition des exemplaires recueillis en Birmanie, ou à Java. Désirant mettre en avant le plus d'aspects possible de l'art de la péninsule indochinoise, Louis Delaporte considère également que son musée doit rassembler des ressources très diverses. Autour du noyau d'œuvres d'art originales et de moulages recueillis durant les missions menées ou commissionnées par Delaporte s'accumulent donc progressivement photographies, dessins, relevés. À partir du début du XX<sup>e</sup> siècle, une bibliothèque vient compléter cet ensemble, permettant aux visiteurs du Musée indochinois de se documenter plus avant sur l'histoire et les civilisations de l'Indochine.

## Conclusion

Si, au bout de quelques années, Louis Delaporte ne joue plus un rôle moteur dans l'étude des monuments de l'ancien Cambodge, le large spectre embrassé par les collections du Musée indochinois du Trocadéro, et l'expérience acquise entre 1866 et 1900, en ont néanmoins fait, jusqu'en 1924, un personnage incontournable dans le cercle des spécialistes de l'art et de l'architecture de l'Asie du Sud-Est. Le Musée indochinois est ainsi reconnu, jusqu'à son intégration au sein du musée Guimet, comme le fonds d'œuvres d'art indochinoises le plus important de France. C'est donc à son conservateur que s'adressent de préférence les institutions étrangères qui désirent obtenir des renseignements sur les pièces du Cambodge, du Siam, de l'Annam ou de la Cochinchine qu'elles font entrer dans leurs collections. Le Musée indochinois constitue par ailleurs une réserve très utiles de spécimens pour les explorateurs de l'Indochine qui succèdent à Louis Delaporte et ses collaborateurs directs. Certains des membres de l'École française d'Extrême-Orient n'hésitent pas à faire appel à Delaporte pour compléter les documents à partir desquels ils établissent le programme de leurs recherches.

L'étude de l'œuvre entreprise par Louis Delaporte à partir de 1873 n'intéresse pas seulement l'histoire de l'art indochinois. Elle éclaire aussi certains mécanismes de l'organisation et de la direction des missions scientifiques françaises.

Certains des résultats obtenus lors des recherches faites pour cette thèse sont attendus. Il va ainsi de soi que bénéficier de soutiens au sein du ministère de l'Instruction publique, et avoir des connaissances haut placées, contribue au succès des demandes de voyages subventionnés. En revanche, l'utilisation des œuvres d'art en tant que présents diplomatiques offerts par les représentants du gouvernement français en échange de pièces originales prélevées sur les sites archéologiques est plus étonnante. Seules les excursions menées pour le compte du Musée indochinois semblent avoir été concernées par cette pratique. Les archives documentant les voyages menés par des collaborateurs plus éloignés de Louis Delaporte, comme Étienne Aymonier et Jules Harmand, n'en font pas mention. Cette méthode aurait-elle alors uniquement existé dans le cas des missions organisées par Louis Delaporte pour le Musée khmer puis le Musée indochinois ? Pour répondre à cette question, on tirerait sans doute profit de la comparaison avec les autres voyages scientifiques soutenus par le ministère de l'Instruction publique, notamment sur le continent africain. Cette pratique montre aussi la diversité et parfois l'ambiguïté des réactions des autorités indigènes face au pillage de leur patrimoine.

## Conclusion

L'exploitation des archives officielles et privées concernant Louis Delaporte a par ailleurs mis en évidence le fait que la presque totalité des textes produits par les explorateurs travaillant pour lui sont le fruit d'un travail collectif. Ainsi, Lucien Fournereau, qui faisait pourtant montre d'un caractère particulièrement indépendant, fait préparer et rédiger par Delaporte une partie des articles qui lui ont été commandés au retour de sa mission de 1887-1888. Louis Delaporte lui-même pousse cette pratique à son paroxysme. L'ensemble des documents qu'il a produits, qu'ils soient rapports, articles, ouvrages, ou même instructions destinées à ses collaborateurs, ont été élaborés grâce à la collaboration de ses proches et ses auxiliaires. Ce phénomène ne semble pas limité aux missions d'étude des monuments de l'ancien Cambodge. La bibliographie consultée pour cette étude laisse à penser que les explorateurs de l'Afrique utilisaient des méthodes similaires. Ainsi, dans *À l'enseigne de la Petite Vache, souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*<sup>1</sup>, Henri Malo rapporte une anecdote qui abonde dans ce sens. Lors de l'un des dîners organisés par Charles Maunoir, Pierre Savorgnan de Brazza, évoquant un article qu'il devait rendre quelques jours plus tard, affirme en avoir confié la rédaction à un « nègre ».

L'étude de l'œuvre entreprise par Louis Delaporte pour faire reconnaître l'art indochinois à sa juste valeur et en faire connaître les principales caractéristiques en France constitue donc un jalon vers des travaux futurs. Elle fournit des pistes qui mériteraient d'être exploitées dans le cadre, soit d'une analyse générale de l'exploration scientifique française de la péninsule indochinoise, soit d'un examen des méthodes de production des textes rédigés au retour des missions soutenues par le ministère de l'Instruction publique, ainsi que de la manière dont s'organisait la publicité de ces voyages.

---

<sup>1</sup> Paris, Éd. La Nouvelle France, 1946.



**SOURCES**

## I. SOURCES MANUSCRITES

### A. ARCHIVES NATIONALES DE FRANCE (PARIS)

#### 1. Instruments de recherche

ANTOINE (Marie-Elisabeth), *Inventaire des papiers de la division des Sciences et Lettres du ministère de l'Instruction publique et des services qui en sont issus (Sous-série F<sup>17</sup>)*, t.2, 1981.

ANTOINE (Marie-Elisabeth), *Orientation de recherche sur la division des Sciences et Lettres du ministère de l'Instruction publique*.

LE GOFF (Armelle), *Ministère de l'Instruction publique, service des missions, missions scientifiques et littéraires, F<sup>17</sup>2925-3014, F<sup>17</sup>17225-17294, index nominatif des voyageurs, et index géographique des destinations de leurs missions*, 2005.

SMITH (Marc), *Expositions universelles internationales, répertoire numérique détaillé dactylographié*, 1994.

#### 2. Archives du ministère de l'Instruction publique

F<sup>17</sup> 2272. Procès-verbaux de la commission des Voyages et Missions, instituée par arrêté du 6 janvier 1874. (1874-1889).

F<sup>17</sup> 2758. Participation du Ministère de l'Instruction publique à l'Exposition de Paris en 1878.

F<sup>17</sup> 2833. Comité des travaux historiques: membres, dossiers individuels (1834-1921 env.) (Charmes, Chennevières).

F<sup>17</sup> 2834. Comité des travaux historiques: membres, dossiers individuels (1834-1921 env.) (Maunoir).

F<sup>17</sup> 2925/1. Service des voyages et missions. Affaires générales (1873-1881).

F<sup>17</sup> 2925/2. Service des voyages et missions. Affaires générales (1882-1890).

F<sup>17</sup> 2934/B. Missions scientifiques et littéraires : dossiers individuels (1828-1894 env.) Arbois de Jubainville à Aymonier. (Aymonier, Étienne).

F<sup>17</sup> 2953. Missions scientifiques et littéraires : dossiers individuels (1828-1894 env.): Debay-Delaville. (Delaporte, Louis).

## Sources

F<sup>17</sup>2967. Missions scientifiques et littéraires : dossiers individuels (1828-1894 env.) : Fourneau-Fuster. (Fournereau, Lucien).

F<sup>17</sup> 2974/2. Missions scientifiques et littéraires : dossiers individuels (1828-1894 env.) : Haag-Hauvette. (Harmand, Jules).

F<sup>17</sup>13420. Division des Sciences et Lettres. Rapports de la commission d'Examen des livres et du Comité des Travaux historiques (ordre alphabétique des auteurs). (1870-1914) : Deb-Del.

### 3. Archives de la direction des Beaux-Arts

F<sup>21</sup> 493. Papiers et correspondance de M. Charles Blanc, directeur des Beaux-Arts. (1871-1873).

F<sup>21</sup> 4489. Beaux-Arts. Musées. Musées nationaux et musées d'État relevant des Beaux-Arts : dossiers particuliers. Musée indochinois. (1873-1937).

F<sup>21</sup> 4490. Beaux-Arts. Musées. Musées nationaux et musées d'État relevant des Beaux-Arts : dossiers particuliers. Musée de Compiègne (1873-1937). Palais de Compiègne : missions Delaporte, Musée indochinois (25 février 1874-4 décembre 1879).

F<sup>21</sup> 4907. Beaux-Arts. Musées. Musées nationaux. Musée indochinois (1884-1942).

### 4. Archives du ministère du Commerce et de l'Industrie (Expositions universelles)

F<sup>12</sup> 3490. Exposition universelle de 1878. Sections artistiques.

### 5. Archives de la Légion d'honneur

LH 702/62. Dossier de Légion d'honneur de Louis Delaporte.

LH 2160/73. Dossier de Légion d'honneur de Joseph Constantin Pilinski de Belty.

## **B. ARCHIVES DU SERVICE HISTORIQUE DE LA MARINE (VINCENNES)**

CC7 alpha n°642. Dossiers individuels des personnels nés entre 1740 et 1860 (dossier individuel de Louis Delaporte.)



**C. ARCHIVES DE LA RÉUNION DES MUSÉES NATIONAUX (PARIS)**

1BB22. Procès-verbaux du Conservatoire et du Comité consultatif. Conservatoire des musées nationaux et impériaux puis Comité consultatif des musées nationaux (1848-1857, et 1868-1981).

U Guimet (Musée des Arts asiatiques). U1 Organisation et historique (1885-1959).

**D. ARCHIVES DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS (PARIS, BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DE FRANCE, DÉPARTEMENT DES CARTES ET PLANS)**

1. Instruments de recherche

FIERRO (Alfred), *Inventaire des manuscrits de la société de géographie*, Paris, Bibliothèque nationale, 1984.

FIERRO (Alfred), *Inventaire des photographies sur papier de la société de géographie*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1996.

2. Archives

Carton Da-De, notice 340 : « rapport de la commission d'examen de la demande adressée par M. Delaporte, lieutenant de vaisseau, à la S.G., par M. le vice-amiral vicomte Fleuriot de Langle », lu à la séance du 19 juillet 1872, projet d'exploration du Song-Coï au Tonkin.

Colis n°4, notice 1660 : lettre de François L. Crémazy sur le commerce français en Extrême Orient et l'exploration du Tonkin, 28 février 1872.

Colis n°4, notice 1681 : lettre de L. Delaporte sur son projet d'exploration du Tonkin et lettre du contre amiral Dupré sur le même sujet, 1<sup>er</sup> et 8 août 1872.

Colis n°4, notice 1685 : refus du ministre de l'Agriculture et du Commerce de subventionner la mission que Louis Delaporte souhaite diriger en 1873.

Colis n°4, notice 1728 : correspondance au sujet de l'expédition Delaporte au Tonkin, 4 lettres de mars à septembre 1873.

## Sources

Colis n°15 bis, notice 2688 : lettre de Louis Delaporte, datée du 1<sup>er</sup> juillet 1888, concernant la mission de Lucien Fournereau.

Colis n°15 bis, notice 270 : deux lettres de Lucien Fournereau, datées des 20 février et 21 mai 1888.

Colis n°200, notice 5231 : lettre de Louis Delaporte à Léon ou Alexandre Garnier concernant Francis Garnier.

### **E. ARCHIVES DU MUSÉE GUIMET (PARIS)**

Le musée Guimet conserve, dans sa bibliothèque, un ensemble d'archives concernant la gestion du Musée indochinois du Trocadéro, de sa création à la démission de Louis Delaporte, en 1924. Ces documents sont classés par ordre chronologique, et ne portent pas de cote.

### **F. ARCHIVES FAMILIALES DELAPORTE**

#### 1. Documents de travail, conservés à Paris

La classification adoptée dans cette partie reproduit celle de l'inventaire que les héritiers de Louis Delaporte ont effectué lors de la découverte des documents dans la maison familiale de Loches, en août 2007.

Chemise « L. Delaporte Expéditions I. Divers 08/2007 » :

- Liasse de brouillons manuscrits, concernant l'art khmer et le Musée indochinois du Trocadéro.
- Dessins de motifs khmers sur supports variés.
- Dossier « M. Fournereau – Raffegeaud – 1888 – Divers non classés », concernant la période suivant la mission menée par Lucien Fournereau, en 1887-1888.
- Correspondance avec le ministère de l'Instruction publique, concernant les pièces que Louis Delaporte souhaite présenter lors de l'Exposition universelle de 1889, et les travaux entrepris dans le Musée indochinois à cette époque.

## Sources

- Fascicules de présentation du *Voyage au Cambodge : l'architecture khmer*, et de la *Notice explicative : modèle de la porte nord-est d'Angkor-Thôm exposé dans la salle des restaurations architecturales*, publiés chez Delagrave, en 1880.
- Cinq numéros du *Tour du monde*, présentant cinq divisions du récit de la Mission du Mékong par Francis Garnier.

Chemise « L. Delaporte Expéditions II. Lettres et rapports missions 08/2007 » :

- « Historique » :
  - « 1873 – Première mission » : liste des interprètes de la mission de 1873 ; brouillon manuscrit du rapport officiel du voyage ; journal de la mission, du 23 juillet au 2 septembre 1873.
  - « 1881 – Août – Demande d'une seconde mission » : deux brouillons de la demande adressée par Louis Delaporte au ministère de l'Instruction publique ; détail des objectifs de la mission ; instructions destinées à Félix Faraut.
  - « 1882 – Lettre au ministre au retour de la mission 1881 – 1882 » : plusieurs états de ce courrier.
  - « 1882 – Lettres et notes Laederich, Faraut, Ghilardi – Liste et plans de monuments – Listes et notes diverses sur les monuments » : documents renseignant la seconde mission dirigée par Louis Delaporte, comprenant notamment l'itinéraire consigné par Laederich, les notes du mouleur Ghilardi, et la correspondance entretenue par Delaporte avec les membres de son état-major à la suite de son rapatriement sanitaire, le 26 décembre 1881.
  - Documents divers, renseignant l'activité du Musée indochinois entre 1887 et 1900.
- « Mission Raffegaud – Lettres de l'administration, autres correspondances, divers, 1887 à 1891 ».
- « Dossier Fustier – Don du Brahma, lettres administratives, 1888 ».
- Mission Basset – Lettres de l'administration, autre correspondance, divers, 1896-97 ».

## Sources

- « Instructions, textes et dessins donnés par M. Delaporte aux explorateurs des missions : MM. Faraut, Fournereau, Raffegaud, Basset ».
- « Mission Fournereau – Lettres de l'administration, autre correspondance, divers, 1886-87-88 ».
- « Mission Faraut – Notes de voyage ».

### 2. Correspondance, conservée au Luxembourg

Les lettres appartenant à la correspondance privée de Louis Delaporte se répartissent entre 1866 et 1924.

Toutes ne sont pas aisément datables. En effet, Louis Delaporte et ses interlocuteurs ne notent pas toujours le mois et le millésime de leur envoi. Certains membres de la famille Delaporte ont essayé, par la suite, de retrouver les dates précises de ces courriers. Les informations les plus utiles viennent d'Hélène Delaporte. Notées à l'encre bleue, elles renseignent généralement, au-delà de la date, le contexte des propos tenus par son mari. D'autres mentions, plus fréquentes, apparaissent également en tête des lettres. Ces dates, notées au crayon à papier par un descendant non identifié de Louis Delaporte, ne sont le plus souvent pas véritablement fiables. Certaines lettres dans lesquelles Louis Delaporte s'adresse à sa femme et évoque leurs enfants portent ainsi une date antérieure à son mariage. Enfin, un dernier essai de datation a été effectué par le personnel de la photothèque du musée Guimet, au moment où cette institution a numérisé une partie de la correspondance de Louis Delaporte. Certaines des informations consignées durant ces opérations, reportées sur des *post-it* jaunes, sont également contestables.

## II. SOURCES IMPRIMÉES

### A. TRAVAUX DE LOUIS DELAPORTE ET DE SES COLLABORATEURS

AYMONIER Étienne, *L'épigraphie kambodjienne*, Saigon, Impr. du Gouvernement, 1885.

AYMONIER Étienne, « Une mission en Indochine, relation sommaire », dans *Bulletin de la Société de géographie*, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> trimestres 1892.

AYMONIER Étienne, *Sommaire des travaux relatifs à l'Indo-Chine pendant la période 1886-1891*, Woking, Oriental University Institute, 1893.

## Sources

- CROIZIER Edme de, *L'art khmer, étude historique sur les monuments de l'ancien Cambodge avec un aperçu général sur l'architecture khmer et une liste complète des monuments explorés, suivi d'un catalogue raisonné du Musée khmer de Compiègne*, Paris, E. Leroux, 1875.
- CROIZIER Edme de, *Les explorateurs du Cambodge*, Paris, Challamel aîné, 1878.
- DELAPORTE Louis, « Le Cambodge et les régions inexplorées de l'Indochine centrale », dans *Bulletin de la Société de géographie*, février 1875.
- DELAPORTE Louis, « Rapport fait au ministre de la Marine et des Colonies et au ministre de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts, [...] sur la mission scientifique aux ruines des monuments khmers de l'ancien Cambodge », dans *Journal officiel*, 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.
- DELAPORTE Louis, « Une Mission archéologique aux ruines khmers », dans *Revue des Deux Mondes*, 15 septembre 1877.
- DELAPORTE Louis, « Un temple khmer voué au Nirvâna », dans *Mémoires de la Société académique indochinoise*, 1878.
- DELAPORTE Louis, « L'antique temple de Baïon chez les Khmers », dans *Revue de géographie*, t.3, juillet 1878.
- DELAPORTE Louis, *Notice explicative : modèle de la porte nord-est d'Angkor Thôm exposé dans la salle des restaurations architecturales*, Paris, C. Delagrave, 1880.
- DELAPORTE Louis, *Voyage au Cambodge : l'architecture khmer*, Paris, C. Delagrave, 1880.
- DELAPORTE Louis, *Les monuments du Cambodge : études d'architecture khmère*, Paris, E. Leroux, 1924.
- FILOZ Auguste-Achille-Hyppolyte, *Cambodge et Siam, voyage et séjour aux ruines des monuments khmers*, Paris, Libr. Gedalge, 1889.
- FOURNEREAU Lucien, « Les ruines khmers du Cambodge siamois », dans *Architecture et ethnographie au XIX<sup>e</sup> siècle, lectures des conférences de la Société centrale des architectes de France*, éd. Emmanuel Amougou, Paris, l'Harmattan, 2008.
- FOURNEREAU Lucien, *Les ruines khmères, Cambodge et Siam, documents complémentaires d'architecture, de sculpture et de céramique*, Paris, E. Leroux, 1890.
- FOURNEREAU Lucien, *Le Siam ancien : archéologie, épigraphie, géographie*, 2 vol., Paris, E. Leroux, 1895-1908.
- FOURNEREAU Lucien et PORCHER Jacques, *Les ruines d'Angkor : étude artistique et historique sur les monuments khmers du Cambodge siamois*, Paris, E. Leroux, 1890.

- HARMAND Jules, « Souvenirs du Tonkin », dans *Bulletin de la Société de géographie*, 6<sup>e</sup> série, 9, mars 1875.
- HARMAND Jules *L'Indochine française, politique et administration*, Paris, impr. de C. Pariset, 1887.
- MOURA Jean, *Le royaume du Cambodge*, Paris, E. Leroux, 1883.
- RAFFEGEAUD Sylvain, « De Saïgon à Angkor Vat et Angkor Thom », dans *Bulletin de la Société des études indochinoises*, 1<sup>er</sup> semestre 1888.
- RAFFEGEAUD Sylvain, « Souvenirs de la mission Fournereau aux ruines d'Angkor : histoire de moulages. », dans *Bulletin de la Société des études indochinoises*, 3<sup>e</sup> trimestre 1888.
- SOLDI Émile, *Les arts méconnus : les nouveaux musées du Trocadéro*, Paris, E. Leroux, 1881.

## **B. LES MISSIONS DIRIGÉES ET COMMISSIONNÉES PAR LOUIS DELAPORTE**

- BASTIAN Adolf, *Die Völker des östlichen Asien : Studien und Reisen*, [Les peuples de l'Asie du Sud-Est : études et voyages], Leipzig, O. Wigand, 1866.
- BIDET Jean-François, « Mon voyage au Tonkin (1885-1886) », éd. Jean Bidet, dans *Bulletin de la société d'histoire et d'archéologie de Vichy*, n°145, janvier-juin 2005.
- BOUILLEVAUX Charles, *Ma visite aux ruines cambodgiennes en 1850*, Saint Quentin, Impr. de J. Moureau, 1883.
- BROSSARD DE CORBIGNY Jules, « De Saïgon à Bangkok par l'intérieur de l'Indochine », dans *Revue maritime et coloniale*, t. 33, 1872.
- CHARTON Édouard, *Correspondance générale (1824-1890)*, vol. 2 (1860-1890), éd. Marie-Laure Aurenche, Paris, H. Champion, 2008.
- CORDIER Mme, « Lettres de Mayennais morts en Indochine au cours de la conquête », dans *Bulletin de la Commission historique et archéologique de la Mayenne*, n. sér., octobre-décembre 1968.
- DUPUIS Jean, « L'ouverture du fleuve Rouge au commerce et les événements du Tonkin (1872-1873), journal de voyage et d'expédition, dans *Mémoires de la Société académique indochinoise*, t. 2, 1879.
- ENDRÈS Ernest, *Manuel du conducteur des Ponts et Chaussées*, Paris, Mallet-Bachelier, 1860.
- FILHOL Henri, « Conseils aux voyageurs naturalistes », dans *Nouvelles archives des missions scientifiques*, t. 6, Paris, Impr. nationale, 1894.

## Sources

- FRANÇOIS Auguste, *Le mandarin blanc, souvenirs d'un consul en Extrême-Orient (1886-1904)*, éd. Pierre Seydoux, Paris, l'Harmattan, 2008.
- GARNIER Francis, *Voyage d'exploration en Indochine*, Genève, Olizane, 2009.
- HARMAND Jules, *L'homme du Mékong, un voyageur solitaire à travers l'Indochine inconnue*, [textes publiés dans *Le Tour du monde*, 1879-1880] Paris, Phébus, 1994.
- LOTTIN DE LAVAL VICTOR, *Manuel complet de lottinoplastie, l'art du moulage de la sculpture en bas-relief et en creux mis à la portée de tout le monde*, Paris, Dusacq, 1857.
- MILNE-EDWARDS Alphonse, « Enseignement des sciences : les cours de sciences naturelles pour les voyageurs, leçon d'ouverture de l'Enseignement spécial pour les voyageurs par le directeur du Muséum. », dans *Revue scientifique*, t. 51, 6 mai 1893.
- MOUHOT Henri, *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine*, éd. F. de Lanoye, Hachette, 1868 ; réimpr., Genève, Olizane, 1999.
- « Nos gravures : la mission Fournereau au Cambodge. », dans *Le Monde illustré*, 27 octobre 1888.
- SAINT ARROMAN Raoul de, *Note sur les missions scientifiques et littéraires présentée à la commission des Voyages et Missions*, Paris, Impr. nationale, 1894.
- SARRAT Louis, *Journal d'un « marsouin » au Tonkin (1883-1886)*, Paris, France-Empire, 1987.
- TCHEOU TA-KOUAN, *Description du royaume de Cambodge par un voyageur chinois qui a visité cette contrée à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle*, trad. Abel Rémusat, Paris, Impr. de J. Smith, 1819.
- THOMSON John, *The Antiquities of Cambodia : a series of photographs taken on the spot, with letterpress description*, [Les antiquités du Cambodge : une série de photographies prises sur place, avec description typographique], Édimbourg, Edmonston & Douglas, 1867.
- WATTEVILLE DU GRABE Oscar-Amédée de, *Rapport à M. Waddington ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts sur le service des voyages et missions en 1876*, Paris, Impr. nationale, 1877.

### C. LES EXPOSITIONS DE LOUIS DELAPORTE

- BEAUVAIS René de, *La vie de Louis Delaporte, explorateur (1842-1925) : les ruines d'Angkor*, Paris, P. Lanore, 1931.

## Sources

- BOSC Ernest, *Dictionnaire raisonné d'architecture et des sciences et des arts qui s'y rattachent*, 4 vol., Paris, Firmin-Didot, 1877-1880.
- CHARLES-ROUX Jules, *L'organisation et le fonctionnement de l'exposition des colonies et pays de protectorat : les colonies françaises*, 1902.
- COEDÈS Georges, *Catalogue des pièces originales de sculpture khmère conservées au Musée indochinois du Trocadéro et au musée Guimet*, Paris, E. Leroux, 1910.
- « L'Exposition universelle des sciences géographiques aux Tuileries », dans *Le XIX<sup>e</sup> siècle*, 18 août 1875.
- Exposition universelle de 1878, catalogue du ministère de l'Instruction publique, des Cultes et des Beaux-Arts*, t.II, 2<sup>e</sup> fasc. : *Missions et voyages scientifiques, exposition théâtrale*, Paris, Impr. de la Société des publications périodiques, 1878.
- Exposition universelle internationale de 1889 à Paris, catalogue général officiel, groupe 1 : œuvres d'art, classes 1 à 5*, Lille, L. Danel, 1889.
- Exposition de 1889 : missions archéologiques, ethnographiques, littéraires et scientifiques du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts*, Paris, Librairies-imprimeries réunies, s. d.
- FERGUSON James, *A history of architecture in all countries, from the earliest times to the present day*, [Une histoire de l'architecture dans tous les pays, des époques les plus reculées à nos jours], Londres, J. Murray, 1867, t. II.
- MARTEL Edouard, *35 phot. des différents pavillons de l'Exposition universelle de 1900*, 1900.
- « Le musée de Compiègne », dans *Le moniteur universel*, 2 septembre 1874.
- « Le Musée indochinois », dans *Bulletin des musées*, Paris, février 1890.
- « Musée oriental au palais de Compiègne, mission Delaporte », dans *Le Monde illustré*, 22 août 1874.
- NICOLAS Pierre, *Notices sur l'Indo-Chine, Cochinchine, Cambodge, Annam, Tonkin, Laos, Kouang-Tchéou-Ouan*, 1900.
- « Le pavillon cambodgien ; pagode d'Angkor-Wat », dans *L'Exposition de Paris de 1889*, 10 août 1889.
- PICARD Alfred, *Exposition universelle de 1900 à Paris. Rapport général administratif et technique*, t.5, Paris : Imprimerie nationale, 1902-1903.
- Plan de l'Exposition universelle de 1900 et de son annexe de Vincennes*, dir. M. de Keratry, 1900.



## Sources

« Premier congrès provincial des orientalistes à Saint Étienne », dans *Le Monde illustré*, 6 novembre 1875.

**BIBLIOGRAPHIE**

## Bibliographie

- Âges et visages de l'Asie : un siècle d'exploration à travers les collections du musée Guimet*, [expos. musée des Beaux-Arts de Dijon, 1996], 1996.
- AIMONE Linda et OLMO Carlo, *Les Expositions universelles (1851-1900)*, Paris, Belin, 1993.
- Angkor et dix siècles d'art khmer*, [expos. Paris, Grand Palais, 1997], dir. Hélène I. Jessup et Thierry Zéphir, Paris, Réunion des musées nationaux, 1997.
- Angkor VIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle : mémoire et identité khmères*, dir. Hugues Tertrais, Paris, Autrement, 2008.
- Angkor. Naissance d'un mythe – Louis Delaporte et le Cambodge*, [expos. Paris, musée Guimet, 2013] dir. Pierre Baptiste et Thierry Zéphir, Paris, Gallimard, 2013.
- ARDAILLOU Pierre, *Les républicains du Havre au XIX<sup>e</sup> siècle (1815-1889)*, Rouen, Publications des universités de Rouen et du Havre, 1999.
- AURENCHÉ Marie-Laure, *Édouard Charton et l'invention du Magasin pittoresque (1833-1870)*, Paris, H. Champion, 2002.
- AUROUSSEAU L. et PARMENTIER Henri, « N. J. Krom : Inleiding tot de Hindoe-javaanische Kunst », dans *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 22, 1922, pp. 261-276.
- L'Autre et nous : « scènes et types », anthropologues et historiens devant les représentations des populations colonisées, des ethnies, des tribus et des races depuis les conquêtes coloniales*, [colloque, février 1995, Marseille], Paris, Syros, 1995.
- Aventuriers du monde : les grands explorateurs français au temps des premiers photographes (1866-1914)*, dir. Pierre Fournié et Sophie de Sivry, Paris, L'iconoclaste, 2003.
- AZIZ Philippe, *Angkor et les civilisations birmane et thaïe*, Genève, Famot, 1976.
- BACOT Jacques, « M. P. Verneuil, L'art à Java, Les Temples de la période classique indo-javanaise : Tjandi Kalasan, Tjandi Mendout, Boroboudour, Tjandi Pambanan. », dans *Journal des savants*, v.8, n°1, 1927, p. 376-77.
- BALNY d'AVRICOURT Adrien, « Marins et marsouins au Tonkin en 1873 », dans *Forces armées françaises*, n° 18, janvier-février 1974.
- BARRET André, *Les premiers reporters photographes (1848-1914)*, Paris, A. Barret, 1977.
- BATTESTI Michèle, *La Marine au XIX<sup>e</sup> siècle : interventions extérieures et colonies*, Paris, Du May, 1993.
- BAYLE Nadia, *Quelques aspects de l'histoire de l'archéologie au XIX<sup>e</sup> siècle : l'exemple des publications archéologiques militaires éditées entre 1830 et 1914 en France, en Afrique du Nord et en Indochine*, Lille III, ANRT, 1987.

## Bibliographie

- BÉNÉZIT (Emmanuel), *Dictionnaire critique et documentaire des peintres, sculpteurs, dessinateurs et graveurs, de tous les temps et de tous les pays*, n. éd. Paris, Gründ, 1999.
- BENNETT Tony, *The birth of the museum : history, theory, politics*, [Naissance du musée : histoire, théorie, politique], Londres, Routledge, 2002.
- BENOIST DE LA GRANDIÈRE Auguste, *Souvenirs de campagne. Les ports de l'Extrême Orient, débuts de l'occupation française en Cochinchine*, Paris, Le Chevalier, 1869.
- BERTY Valérie, *Littérature et voyage, un essai de typologie narrative des récits de voyage français en Orient au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris-Montréal (Québec)-Budapest, L'Harmattan, 2001.
- BLANCHARD Pascal et LEMAIRE Sandrine, *Culture coloniale : la France conquise par son Empire (1871-1931)*, Paris, Autrement, 2002.
- BOISSELIER Jean, « L'archéologie du Sud-Est asiatique », dans *L'archéologie : découverte des civilisations disparues*, dir. Gilbet Charles-Picard, Paris, Larousse, 1969.
- BOUVIER Béatrice, *L'édition d'architecture à Paris au XIX<sup>e</sup> siècle : les maisons Bance et Morel et la presse architecturale*, Genève, Droz, 2003.
- BRESC-BAUTIER Geneviève, « Les musées du Louvre au XIX<sup>e</sup> siècle : les collections archéologiques et ethnologiques dans le conservatoire de l'art classique », dans *Le musée et les cultures du monde, Cahiers de l'École nationale du patrimoine* vol. 5, Paris, École nationale du patrimoine, 1999.
- BROC Numa, *Dictionnaire illustré des explorateurs et grands voyageurs français du XIX<sup>e</sup> siècle*, 4 t., Paris, Éd. du CTHS, 1988-2003.
- BROCHEUX Pierre et HÉMERY Daniel, *Indochine, la colonisation ambiguë (1858-1954)*, Éd. La découverte, Paris, 1994.
- BROCHEUX Pierre, « Le colonialisme français en Indochine », dans *Le livre noir du colonialisme (XVI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle), de l'extermination à la repentance*, Paris, R. Laffont, 2003.
- BRUGUIER Bruno, « Les ponts en pierre du Cambodge ancien, aménagement ou contrôle du territoire », dans *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, vol 87, n°87-2, 2000.
- BUREAU OFFICIEL DU TOURISME INDOCHINOIS, *Angkor : Indochine française*, Saigon, 1937.
- CADY John F., *The Roots of French imperialism in Eastern Asia*, [Les racines de l'impérialisme français en Asie orientale], Ithaca-New York, Cornell University Press, n. éd. 1967.

## Bibliographie

- CHAUBON (Jean-Pierre), *Découvertes scientifiques et pensée politique au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, PUF, 1981.
- CHESNEAUX Jean, *L'Asie orientale aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles : Chine – Japon – Inde– Sud-Est asiatique*, 2<sup>e</sup> éd. mise à jour, Paris, PUF, 1973.
- CHRIST (Yvan), « Les premiers voyageurs photographes », dans *Jardin des arts*, n°152-153, juillet-août 1967.
- COMBE Agnès, *Le rôle des collaborateurs de Louis Delaporte au Musée indochinois du Trocadéro : de la collecte à la présentation des œuvres*, mém. d'étude, dir. F. Dijoud, C. Chevillot, P. Baptiste, École du Louvre, 2000.
- COOPER Nicola, *France in Indochina : colonial encounters*, [La France en Indochine : rencontres coloniales], Oxford, Berg, 2001.
- Crise fin-de-siècle et tentation de l'exotisme*, [colloque, mars 2001, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3], éd. Guy Ducrey et Jean-Marc Moura, Villeneuve-d'Ascq, Université Charles-de-Gaulle-Lille 3, 2002.
- DAGENS Bruno, *Angkor, la forêt de pierre*, Paris, Gallimard, 1989.
- DAGENS Bruno, GITEAU Madeleine, JARRIGE Jean-François, « Angkor dix siècles d'art khmer », dans *Connaissances des arts*, hors-série, Paris, Société française de promotion artistique, 1997.
- DAGENS Bruno, « La découverte scientifique d'Angkor », dans *D'un orient à l'autre, actes des troisièmes journées de l'Orient, Bordeaux, 2-4 octobre 2002*, éd. Jean-Louis Dacqué-Grammont, Angel Pino, Samaha Khoury, Paris-Louvain, Peeters, 2005.
- DAGENS Bruno, « Angkor instrument politique : avant, avec et après le Protectorat », dans *Angkor VIII<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècle : mémoire et identité khmères*, dir. Hugues Tertrais, Paris, Autrement, 2008.
- DANEY Charles, *Indochine*, Paris, Flammarion, 1992.
- DEGLI Marine et MAUZÉ Marie, *Arts premiers : le temps de la reconnaissance*, n. éd., Paris, Gallimard-Réunion des musées nationaux, 2006.
- DESVALLÉES André, *Quai Branly : un miroir aux alouettes ? à propos d'ethnographie et d'arts premiers*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- DIAS Nélia, *Le musée d'Ethnographie du Trocadéro (1878-1908) : anthropologie et muséologie en France*, Paris, Éd. du CNRS, 1991.
- Dictionnaire des parlementaires français, comprenant tous les membres des assemblées françaises et tous les ministres français depuis le 1<sup>er</sup> mai 1789 jusqu'au 1<sup>er</sup> mai 1889*,

## Bibliographie

- dir. Adolphe Robert, Edgar Bourlouton et Gaston Cougny, Genève, Slatkine reprints, 2000.
- Dictionnaire des parlementaires français : notices sur les ministres, députés et sénateurs français de 1889 à 1940*, Paris, PUF, 1960-1977.
- DELPIRE Robert et FRIZOT Michel, *Histoire de voir : une histoire de la photo*, Paris, Centre national de la photographie, 1989.
- D'outremer et d'Orient mystique... les itinéraires d'Émile Guimet*, dir. Françoise Chappuis et Francis Macouin, Sully-la-Tour, Éd. Findakly, 2001.
- DUCHÊNE Albert, *Un ministre trop oublié, Chasseloup-Laubat*, Paris, Société d'Éditions géographiques, maritimes et coloniales, 1932.
- DURTESTE Louis, « Les Français au Tonkin en 1883 : le triumvirat Harmand-Courbet-Bouët », dans *Revue historique des armées*, n°1, 2000.
- ENGELMANN Francis, *L'Indochine à la Belle Époque, un rêve d'aventure (1870-1914)*, Paris, ASA, 2001.
- ENGLISH Donald E., *Political uses of photography in the Third French Republic (1871-1914)*, [utilisations politiques de la photographie sous la Troisième République (1871-1914)], Ann Harbor, UMI Research Press, 1984.
- État des lieux patrimonial, commune de Saint-Vincent-de-Mercuze*, 2007.
- Explorateurs photographes : territoires inconnus (1850-1930)*, dir. Antoine Lefébure, Paris, La Découverte, 2003.
- Explorations et voyages scientifiques de l'Antiquité à nos jours*, dir. Christiane Demeulenaere-Douyère, Paris, Éd. du CTHS, 2008.
- FALSER Michael, « From Gaillon to Sanchi, from Vézelay to Angkor Wat. The *Musée indochinois* in Paris : A Transcultural Perspective on Architectural Museums » [De Gaillon à Sanchi, de Vézelay à Angkor Wat. Le Musée indochinois à Paris : une perspective transculturelle sur les musées d'architecture], dans *RIHA Journal*, n° 71, juin 2013.
- FALSER Michael, « La porte d'entrée. Angkor at the Universal Exhibition of 1878 in Paris. » [La porte d'entrée. Angkor à l'Exposition universelle de 1878 à Paris], dans *Zeitschrift für Kunstgeschichte*, n°76, 2013, pp. 191-216.
- FINOT Louis, « Emile Sénart », dans *Bulletin de l'Ecole française d'Extrême-Orient*, t. 28, 1928, pp. 335-347.

## Bibliographie

- FOREST Alain, *Le Cambodge et la colonisation française : histoire d'une colonisation sans heurts (1897-1920)*, Paris, L'Harmattan, 1979.
- FREEMAN Michael et WARNER Roger, *Angkor : the hidden glories*, [Angkor : gloires cachées], Boston, Houghton Mifflin, 1990.
- FRESE Hermann Heinrich, *Anthropology and the public : the role of museums*, [L'anthropologie et le public : le rôle des musées], Leiden, E.J. Brill, 1960.
- GALLUPPI Massimo, *Intelletuali e agenti dell'imperialismo in Estremo Oriente*, [Intellectuels et agents de l'impérialisme en Extrême-Orient], Naples, Istituto universitario orientale, dipartimento di studi asiatici, 1984.
- GIMON Gilbert, « La photographie ancienne et l'archéologie », dans *Revue archéologique*, fasc.1, 1980.
- GIRARDET Raoul, *L'idée coloniale en France de 1871 à 1962*, Paris, La Table ronde, 1972.
- GIRARDET Raoul, *Le temps des colonies*, Paris, Berger-Levrault, 1979.
- GITEAU Madeleine, *Les Khmers, sculptures khmères, reflets de la civilisation d'Angkor*, Paris, Bibliothèque des arts, 1965.
- GITEAU (Madeleine), *Histoire d'Angkor*, Paris-Pondichéry, Kailash, 1996.
- GLAISE Maurice, « Essai sur la connaissance de Nâk Pân après anastylose », dans *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* », vol. 40, 1940.
- GOBINEAU Arthur de, *Trois ans en Asie : de 1855 à 1858*, Paris, Grasset, 1923.
- GOMANE Jean-Pierre, *L'exploration du Mékong : la mission Ernest Doudart de Lagrée-Francis Garnier (1866-1868)*, Paris, L'Harmattan, 1994.
- GOMANE Jean-Pierre, « Étienne Aymonier (1844-1929) », dans *Mémoires de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie*, 7<sup>e</sup> s., t. 8, 1995.
- GRAN-AYMERICH Eve, *Naissance de l'archéologie moderne (1798-1945)*, CNRS Éd., 1998.
- GRANIER Hubert, *Marins de France, conquérants d'empires*, 2 t., Paris-Rennes, EMOM-Éd. Ouest -France, 1990-1991.
- GRANDJEAN (Georges), *L'épopée jaune : missionnaires et marins en Indochine, de Monseigneur d'Adran et de l'Empereur Gia-Long au commandant Rivière et à Luu-Vinh-Phuoc, général des Pavillons Noirs*, Paris, E. Malfère, 1929.
- GUILLAUME Pierre, *Le monde colonial : XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, A.Colin, 1974.
- « Henri Parmentier (1870-1949), notice suivie d'une bibliographie », dans *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, t. 45, n°2, 1952, pp. 272-283.

## Bibliographie

- HIGHAM Charles, *The civilization of Angkor*, [La civilisation d'Angkor], Berkeley-Los Angeles, University of California Press, 2001.
- Histoire de la France coloniale : des origines à 1914*, Paris, A. Colin, 1991.
- HOUE Katia, *L'œuvre d'un conservateur : Louis Delaporte (1842-1925)*, mém. d'étude, dir. G.Bresc-Bautier, A. Le Bonheur, École du Louvre, 1992.
- INSTITUT DE RECHERCHE SUR LE SUD-EST ASIATIQUE, ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT, INSTITUT D'ÉTUDES AFRICAINES, *Le contact colonial franco-vietnamien, le premier demi-siècle (1858-1911)*, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 1999.
- ISAY Raymond, *Panorama des expositions universelles*, 7<sup>e</sup> éd., Paris, Gallimard, 1937.
- ISOART Paul, « Paul Bert, Résident général de France en Annam-Tonkin (janvier-novembre 1886) », dans *Approches Asie*, n°10, 1989-1990.
- ISOART Paul, « La création de l'Union Indochinoise », dans *Approches Asie*, n°11, 1992.
- Issues in travel writing : empire, spectacle and displacement*, [Questions posées par l'écriture du voyage : empire, spectacle et déplacement], éd. Kristi Siegel, New York, P. Lang, 2002.
- JAMMES Isabelle, *Blanquart-Evrard et les origines de l'édition photographique française : catalogue raisonné des albums photographiques édités (1851-1855)*, Genève, Droz, 1981.
- JEANJEAN-BECKER Caroline, « Les récits illustrés de voyages pittoresques : une mode éditoriale », dans *Le livre d'architecture : xv<sup>e</sup>-xx<sup>e</sup> siècle, édition, représentations et bibliothèques, journées internationales d'étude des 8 et 9 novembre 2001 organisées au Collège de France*, dir. Jean-Michel Leniaud et Béatrice Bouvier, Paris, École des chartes, 2002.
- JOLY Gérard, « Répertoire des prix de la Société (1829-2004) », dans *La Géographie*, n°1515 bis, décembre 2004.
- LACH Donald Frederic, *Asia in the making of Europe* [L'Asie dans la formation de l'Europe], 2 t. en 3 vol., Chicago-Londres, University of Chicago Press, 1970-1977.
- LAFFEY Ella S., « French adventurers and Chinese bandits in Tonkin : the Garnier affair in its local context », [Aventuriers français et bandits chinois au Tonkin : l'affaire Garnier dans son contexte local], dans *Journal of Southeast asian studies*, vol. 6, n°1, mars 1975.



## Bibliographie

- LAMANT Pierre L., « Le Cambodge sous le protectorat français, bilan et perspectives de recherches », dans *Mondes et cultures, comptes rendus trimestriels des séances de l'Académie des sciences d'Outre-Mer*, t. 18, n°2, 6 janvier 1978.
- LAMANT Pierre L., « Les fantasmes d'un administrateur colonial : le cas d'Étienne Aymonier », dans *Cahiers de l'Asie du Sud-Est*, n°29-30, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> semestre 1991.
- LE BONHEUR Albert, « Champa », dans *Encyclopedia universalis*.
- LE BONHEUR Albert, « Indonésie – Les arts », dans *Encyclopedia universalis*.
- LEJEUNE Dominique, *Les sociétés de géographie en France et l'expansion coloniale au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, A.Michel, 1993.
- Les Expositions universelles à Paris de 1855 à 1937*, dir. Myriam Bacha, Paris, Action artistique de la ville de Paris, 2005.
- Lignes d'horizon : récits de voyage de la littérature anglaise*, éd Jean Viviès, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2002.
- Littérature et anthropologie*, dir. Alain Montandon, Paris, Société française de littérature générale et comparée, 2006.
- MABIRE Jean-Christophe et MALEVERGNE Eric, « Les canonnières à vapeur, instrument de la pénétration française en Cochinchine sous le Second Empire », dans *La revue maritime*, n°426, 2<sup>e</sup> trimestre 1992.
- MALO Henri, *À l'enseigne de la Petite Vache, souvenirs, gestes et figures d'explorateurs*, Paris, Éd. de la Nouvelle France, 1946.
- MARTIN Jean, *L'Empire triomphant : Maghreb, Indochine, Madagascar, îles et comptoirs (1871-1936)*, Paris, Denoël, 1990.
- MASSON André, « Les sources de l'histoire du Vietnam », dans *Comptes rendus de l'Académie des sciences d'Outre-Mer*, 1960.
- MASSON André, « L'opinion française et les problèmes coloniaux à la fin du Second Empire », dans *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, t. 49, troisième et quatrième semestres 1962.
- MEYER Charles, *La vie quotidienne des Français en Indochine (1860-1910)*, Paris, Hachette, 1985.
- Missions archéologiques françaises au Vietnam : les monuments du Champa, photographies et itinéraires (1902-1904)*, dir. Jérôme Ghesquière, Paris, Les Indes Savantes-Réunion des musées nationaux, 2005.

## Bibliographie

- MORA Gilles, *Petit lexique de la photographie : un guide des styles, mouvements et techniques de la photographie de 1839 à nos jours*, New York-Paris-Londres, Éd. Abbeville, 1998.
- MULLER Gregor, *Colonial Cambodia's « bad Frenchmen » : the rise of French rule and the life of Thomas Caraman (1840-87)*, [Les « mauvais Français » du Cambodge colonial : la naissance de l'autorité française et la vie de Thomas Caraman (1840-87)], Londres, Routledge, 2006.
- NGUYÈN Thê Anh, *Monarchie et fait colonial au Viêt-Nam (1875-1925), le crépuscule d'un ordre traditionnel*, Paris, L'Harmattan, 1992.
- Nineteenth-century travels, explorations and empires : writings from the era of imperial consolidation (1835-1910)*, [Voyages, explorations et empires au dix-neuvième siècle : écrits de l'époque de la consolidation impériale (1835-1910)], éd. Peter J. Kitson, Londres, Pickering & Chatto, 8 vol., 2003-2004.
- NORINDR Panivong, *Phantasmatic Indochina : French colonial ideology in architecture, film and literature* [Indochine fantasmatique : l'idéologie coloniale française dans l'architecture, les films et la littérature], Durham, Duke University Press, 1996.
- PARINET Elisabeth, *Une histoire de l'édition à l'époque contemporaine (XIX<sup>e</sup> – XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, Éd. du Seuil, 2004.
- POISSON Georges, « Napoléon III et le Cambodge », dans *Souvenir napoléonien*, n°439, 65<sup>e</sup> année, février-mars 2002.
- POU Saveros, « Les noms de monuments khmers », dans *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, vol. 78, 1991.
- POULOT Dominique, *Une histoire des musées en France (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Éd. La Découverte, 2008.
- PRODROMIDÈS Maxime, *Angkor : chronique d'une renaissance*, Paris, Kailash, 1997.
- RUSCIO Alain, *Le credo de l'homme blanc : regards coloniaux français, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Bruxelles, Éd. Complexe, 1996.
- SALKIN Geneviève, *Le triple destin de Jules Harmand : médecin, explorateur, diplomate*, Paris, Economica, 1992.
- SAUVAIN Jacques, « Un Dinannais explorateur à la fin du siècle dernier, Auguste Pavie » dans *Annales de la société d'archéologie et d'histoire de l'arrondissement de Saint-Malo*, 1975.
- SCHAER Roland, *L'invention des musées*, n. éd., Paris, Gallimard, 2007.

## Bibliographie

- SINGARAVÉLOU Pierre, *L'Ecole française d'Extrême-Orient ou l'institution des marges (1898-1956)*, Paris, L'Harmattan, 1999.
- SNELLGROVE David, *Angkor, before and after : a cultural history of the Khmers*, [Angkor, avant et après : une histoire culturelle du peuple khmer], Bangkok, Orchid Press, 2003.
- SPITTLER Gerd, « European explorers as caravan travellers in the West Sudan : some thoughts on the methodology of journeys of exploration », [Les explorateurs européens en tant que caravaniers dans l'Ouest du Soudan : réflexions sur la méthodologie des voyages d'exploration] dans *Paideuma*, 33, 1987.
- Sur le Mékong et les pistes d'Indochine, d'après la revue « Le Tour du monde » (1858-1891)*, éd. Chantal Edel, Grenoble, Glénat, 2004.
- TABOULET Georges, *La geste française en Indochine, histoire par les textes de la France en Indochine des origines à 1914*, 2 vol., Paris, Maisonneuve, 1955.
- TABOULET Georges, « Le voyage d'exploration du Mékong (1866-1868), Doudart de Lagrée et Francis Garnier », dans *Revue française d'histoire d'Outre-Mer*, t. 7, n°206, premier trimestre 1970.
- TAURIAC Michel, *Angkor : gloire, chute et résurrection*, Paris, Perrin, 2002.
- TAVEAU Jean-Henri, « Ernest Doudart de Lagrée, marin et explorateur », dans *Bulletin mensuel de l'Académie delphinale*, n°3, 9<sup>e</sup> s., 2<sup>e</sup> année, mars 1981.
- Terres à découvrir, terres à parcourir : explorations et connaissances du monde, XI<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècle*, éd. Danielle Lecoq et Antoine Chambard, Paris, L'Harmattan, 1998.
- TESNIÈRE Valérie, *Le Quadrigé, un siècle d'éditions universitaires (1860-1968)*, Paris, PUF, 2001.
- The Art of travel : essay on travel writing*, [L'art du voyage : essai sur l'écriture du voyage], éd. Philip Dodd, Londres, F. Cass, 1982.
- THOMAZI Auguste, *La conquête de l'Indochine*, Paris, Payot, 1934.
- THOMPSON Virginia, *French Indochina*, [Indochine française], Londres, G. Allen and Unwin, 1937.
- Travel writing in the nineteenth century : filling the blank spaces*, [L'écriture du voyage au dix-neuvième siècle : remplir les espaces blancs], éd. Tim Youngs, Londres, Anthem Press, 2006.
- Une appropriation du monde : mission et missions, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, dir. Claude Prudhomme, Paris, Publisud, 2004.

## Bibliographie

- VALETTE Jacques, « L'expédition de Francis Garnier au Tonkin à travers quelques journaux contemporains », dans *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, t. 16, avril-juin 1969.
- VALETTE Jacques, « L'expédition du Mékong (1866-1868) à travers les témoignages de quelques uns de ses membres », dans *Revue historique*, tome 247, 96<sup>e</sup> année, 1972.
- VAPEREAU Gustave, *Dictionnaire universel des contemporains*, 6<sup>e</sup> éd, Paris, Hachette, 1893-1895.
- VILLANDRY Ariane, « La conquête du Tonkin, le commandant Rivière (1883) », dans *Revue historique de l'armée*, n°2, mai 1960.
- WEBER (Anne-Gaëlle), *À beau mentir qui vient de loin : savants, voyageurs et romanciers au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, H. Champion, 2004.
- ZÉPHIR Thierry, *L'Empire des rois khmers*, Paris, Gallimard, 1997.



## **ABRÉVIATIONS**

A.N.: Archives nationales de France.

S.H.M. : Archives du Service historique de la Marine.

A.M.N. : Archives des musées nationaux.

Soc. géo. : Archives de la Société de géographie de Paris.

Arch. fam. Chem. I : Archives familiales Delaporte, chemise I.

Arch. fam. Chem. II : Archives familiales Delaporte, chemise II.

Arch. fam. corresp. : Archives familiales Delaporte, correspondance.



## INDEX DES NOMS DE PERSONNES

### A

**Aymonier Étienne**, épigraphiste, directeur de plusieurs missions scientifiques.....15, 16, 23, 33, 48, 51, 53, 54, 56, 58, 61, 64, 66, 67, 71, 73, 74, 76, 77, 129, 194, 202, 251, 259, 278, 292, 447, 448, 449, 451

### B

**Balny d'Avricourt**, commandant en second de la missions aux ruines khmères de 1873 ..... 22, 130  
**Barth Auguste**, épigraphiste ..... 447  
**Basset Urbain**, mouleur, directeur de la mission aux ruines khmères de 1896-97.. 18, 26, 48, 57, 69, 186, 188, 189, 196, 209, 274, 278, 292, 294, 301, 302, 307, 308, 312, 314, 318, 325, 354, 356, 357, 358, 359, 361, 362, 354-63, 371, 372, 373, 374, 380, 381, 388, 389, 390, 463, 464, 465  
**Benoist d'Azy Auguste**, directeur des Colonies au ministère de la Marine ..... 103, 277  
**Bergaigne Abel**, épigraphiste ..... 447  
**Bizemont Henri-Louis-Gabriel de**, explorateur du continent africain ..... 106  
**Blanc Charles**, directeur des Beaux-Arts au ministère de l'Instruction publique (1870-73)..... 109, 216  
**Bouillet François**, hydrographe, membre de la mission aux ruines khmères de 1873 ..... 22, 108, 116, 117, 121, 122, 123, 126, 128, 129, 131, 207  
**Bourdais Jules**, architecte du palais du Trocadéro..... 270, 274  
**Bourgeois Léon**, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (1890-92)..... 452  
**Brossard de Corbigny Jules**, explorateur de l'Indochine..... 35, 370  
**Brunet Joseph**, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (1877)..... 261

### C

**Carné Louis de**, membre de la Mission du Mékong (1866-68) ..... 93, 249  
**Carnot Sadi**, président de la République (1887-94) ..... 78  
**Champeaux Louis de**, Résident de France à Phnom-Penh (Cambodge) ..... 74, 209  
**Charmes Xavier**, directeur du Secrétariat et de la Comptabilité au ministère de l'Instruction publique .....51, 67, 68  
**Chasseloup-Laubat Prosper de**, président de la Société de géographie de Paris (1864-73)..... 106  
**Chennevières Charles-Philippe**, directeur des Beaux-Arts au ministère de l'Instruction publique (1873-78).....207, 227, 238  
**Coedès Georges**, membre de l'École française d'Extrême-Orient .....277, 364, 467, 468, 474, 505  
**Comte**, employé de la direction des Beaux-Arts, soutien de Louis Delaporte ..... 199, 200, 201, 207, 210, 256  
**Constans Ernest**, gouverneur de Cochinchine (1887-88)..... 208, 342  
**Croizier Edme de**, orientaliste, fondateur de la Société académique indochinoise. 45, 132, 138, 141, 214, 236, 238, 249, 250, 277, 293, 448

### D

**Dabry de Thiersant Philibert**, explorateur du continent asiatique .....60, 107, 109, 120



## Index des noms de personnes

<b>Davioud Gabriel</b> , architecte du palais du Trocadéro .....	270
<b>Delaporte Amédée</b> , frère cadet de Louis Delaporte ...	67, 76, 116, 143, 150, 155, 165, 171, 200, 204, 207, 210, 211, 214, 254, 258, 298
<b>Delaporte Armand</b> , père de Louis Delaporte .....	38, 79, 199, 236, 255, 259, 261
<b>Delaporte Hélène</b> , épouse de Louis Delaporte .....	79, 80, 95, 156, 157, 158, 161, 175, 184, 188, 189, 200, 258, 263, 268, 270, 312, 465
<b>Delaporte Jean</b> , frère aîné de Louis Delaporte .....	76, 255, 260
<b>Desgodins Auguste</b> , explorateur du continent asiatique .....	106
<b>Doudart de Lagrée Ernest</b> , directeur de la Mission du Mékong (1866-68).....	19, 25, 28, 29, 37, 39, 40, 45, 52, 84, 85, 87, 92, 100, 102, 110, 122, 197, 204, 206, 215, 241, 249, 462, 481, 482
<b>Duperré Victor</b> , gouverneur de Cochinchine (1874-77).....	23, 56, 58, 68, 71, 153
<b>Dupré Marie-Jules</b> , gouverneur de Cochinchine (1871-74) .....	19, 22, 106, 130
<b>Dupuis Jean</b> , aventurier .....	103-5, 22, 49, 103-5, 129

## E

<b>Ernault Louis</b> , médecin, membre de la mission aux ruines khmères de 1881-82 .....	174, 175, 176, 177
<b>Escallier Étienne</b> , employé de la direction des Beaux-Arts, soutien de Louis Delaporte .....	67, 199, 200, 210, 211

## F

<b>Faraut Félix</b> , conducteur des Ponts et Chaussées, membre des missions aux ruines khmères de 1873 et 1881-82 .....	57, 98, 117, 122, 123, 131, 138, 146, 149, 150, 152, 155, 158, 161, 162, 165, 166, 169, 170, 172, 173, 174, 175, 177, 181, 183, 184, 185, 188, 207, 228, 235, 237, 243, 259, 261, 300, 305, 306, 308, 312, 313, 324, 334, 363, 365, 367, 368, 369, 370, 391, 438, 463
<b>Faure Félix</b> , président de la République (1895-99) .....	481
<b>Ferry Jules</b> , ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (1879-83) .....	70, 168, 198, 211, 269
<b>Filippini Ange-Michel</b> , gouverneur de Cochinchine (1886-87) .....	208
<b>Filoz Auguste</b> , capitaine d'infanterie de Marine, membre de la mission aux ruines khmères de 1873 .....	69, 117, 119, 127, 128, 131, 137, 138, 145, 148, 166, 176, 180, 191, 207, 224, 225, 228, 321, 324, 325
<b>Fleuriot de Langle Alphonse</b> , membre de la Société de géographie de Paris.....	99, 100, 106, 107
<b>Foucher Alfred</b> , directeur de l'École française d'Extrême-Orient .....	410, 412, 413, 428, 456, 458, 469, 470, 471, 472
<b>Fournereau Lucien</b> , architecte, directeur de la mission aux ruines khmères de 1887-88 .....	27, 32, 33, 42, 49, 53, 55, 56, 60, 64, 65, 73, 76, 77, 92, 141, 181, 182, 183, 184, 186, 188, 189, 195, 205, 208, 209, 256, 273, 276, 286, 291, 292, 294, 298, 300, 304, 306, 307, 312, 318, 319, 320, 327, 328, 331-49, 371, 372, 373, 375, 376, 382, 383, 390, 391, 445, 462, 464, 477

## G

<b>Gambetta Léon</b> , président du Conseil (1881-82) .....	198, 199
<b>Garnier Francis</b> , commandant en second de la Mission du Mékong (1866-68) .....	19, 22, 24, 28, 29, 35, 37, 38, 45, 65, 84, 86, 87, 89, 90, 92, 94, 95, 100, 102, 103, 102-3, 105, 130, 200, 206, 218, 223, 242, 249, 254, 438
<b>Geiringer Giusto</b> , amateur d'art indochinois .....	419, 420, 421, 455, 459

## Index des noms de personnes

<b>Ghilardi</b> , mouleur, membre de la mission aux ruines khmères de 1881-82 ..	161, 162, 165, 166, 168, 170, 172, 174, 176, 186, 195, 196, 274, 305, 306, 324, 334, 364, 390, 461
<b>Gourdault Jules</b> , rédacteur, employé de Louis Delaporte.....	261
<b>Grévy famille</b> , soutiens de Louis Delaporte .....	199
<b>Gsell Émile</b> , photographe installé à Saigon .....	86, 180, 311, 363
<b>Guimet Émile</b> , fondateur du musée Guimet .....	218, 278, 292, 349

### H

<b>Hamy Théodore</b> , directeur du musée d'Ethnographie du Trocadéro .....	56, 291, 292
<b>Harmand Jules</b> , médecin et naturaliste, membre de la mission aux ruines khmères de 1873 ....	15, 20, 22, 23, 26, 35, 43, 50, 51, 52, 54, 56, 58, 60, 61, 64, 65, 66, 68, 69, 70, 71, 72, 75, 76, 77, 92, 117, 123, 129, 131, 136, 138, 140, 180, 181, 183, 191, 204, 212, 364

### J

<b>Joubert</b> , médecin, membre de la Mission du Mékong (1866-68) .....	94, 111, 250
<b>Jullien</b> , médecin et naturaliste, membre de la mission aux ruines khmères de 1873 ....	109, 116, 117, 122, 123, 126, 128, 131, 137, 148, 180, 207, 211, 243, 300, 460

### K

<b>Kaempfen Albert</b> , directeur des Beaux-Arts au ministère de l'Instruction publique (1882).....	331, 332, 335, 341
<b>Krantz Jules</b> , gouverneur de Cochinchine (1874) .....	63, 142, 143

### L

<b>Laederich Joseph</b> , membre de la mission aux ruines khmères de 1881-82 .....	161, 165, 166, 167, 168, 166–69, 172, 174, 175, 187, 189, 190, 197, 311, 312, 365, 390, 439
<b>Lafenestre Georges</b> , employé de la direction des Beaux-Arts, soutien de Louis Delaporte .....	199, 201, 255
<b>Lafolnye Auguste</b> , architecte du palais de Compiègne .....	219, 226, 227, 229, 230, 253, 255
<b>Le Myre de Vilers Charles</b> , gouverneur de Cochinchine (1879-82)..	66, 72, 74, 77, 158, 160, 162, 170, 171, 173, 177, 196, 202
<b>Leroux Ernest</b> , éditeur.....	31, 33, 189, 192, 195, 349, 437, 439, 445, 462, 474

### M

<b>Maunoir Charles</b> , membre de la commission des Voyages et Missions au ministère de l'Instruction publique et de la Société de géographie de Paris.....	33, 61, 64, 65, 67, 213, 329, 343
<b>Milne-Edwards Alphonse</b> , mmebre de la commission des Voyages et Missions au ministère de l'Instruction publique .....	213
<b>Mouhot Henri</b> , explorateur de l'Indochine .....	35–36, 38, 43, 44, 45, 223, 370, 477
<b>Moura Jean</b> , Représentant au protectorat français au Cambodge .....	18, 68, 120, 129, 136, 146, 217, 438, 462

### N

<b>Norodom I<sup>er</sup></b> , roi du Cambodge (1860-1904).....	17, 18, 22, 67, 68, 71, 119, 121, 123, 173, 196, 321, 335
--	---

## Index des noms de personnes

### P

- Pâris François-Edmond**, directeur du musée de la Marine .....219, 220, 222  
**Parmentier Henri**, membre de l'École française d'Extrême-Orient ..... 403, 410, 412, 413, 418, 428, 433, 452, 454, 456, 457, 458, 470, 471, 472, 483, 508, 512  
**Pichon J**, amateur d'art indochinois.....417, 455, 459  
**Pilinska de Belty, veuve**, amateur d'art indochinois.....421, 455, 456, 459  
**Piquet Jules Georges**, gouverneur de Cochinchine (novembre 1887) ..... 208  
**Pothuau Louis**, ministre de la Marine et des Colonies (1871-73 et 1877-79) .....102, 104, 106, 108  
**Proust Antonin**, ministre des Beaux-Arts (1881) ..... 199, 271

### Q

- Quatrefages de Bréau Armand de**, membre de la commission des Voyages et Missions au ministère de l'Instruction publique ..... 64

### R

- Raffegaud Sylvain**, mouleur, membre de la mission aux ruines khmères de 1887-88, directeur de la mission de 1889-90 ..... 51, 120, 188, 189, 190, 196, 209, 273, 276, 278, 291, 292, 295, 301, 302, 306, 307, 312, 322, 327, 333, 334, 335, 338, 350, 351, 353, 350-54, 355, 358, 371, 372, 374, 378, 379, 386, 387, 391, 462, 464  
**Rama V**, roi de Siam (1868-1910).....26, 54, 127  
**Ratte**, ingénieur, membre de la mission aux ruines khmères de 1873 ..... 117, 122, 124, 126, 128, 131, 207  
**Ronchaud Louis de**, secrétaire général de la direction des Beaux-Arts ..... 159, 161, 168, 211, 225, 260, 269, 270, 271, 272  
**Rosny Léon de**, orientaliste et ethnologue ..... 214, 251

### S

- Saint Arroman Raoul de**, membre de la commission des Voyages et Missions au ministère de l'Instruction publique .. 33, 67, 76  
**Simon Jules**, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts (1871-73)..... 104  
**Soldi Émile**, sculpteur.....262, 263, 264, 285

### T

- Thil**, conducteur des Ponts et Chaussées, mmebre de la mission aux ruines khmères de 1881-82..... 172, 175  
**Thomson Charles-Antoine**, gouverneur de Cochinchine (1883-85)..... 62, 72  
**Thorel Clovis**, médecin, membre de la Mission du Mékong (1866-68) ..... 94, 156, 197, 200, 214, 250

### W

- Watteville du Grabe Oscar-Amédée de**, directeur des Sciences et Lettres au ministère de l'Instruction publique..... 32  
**Wilson Daniel**, député d'Indre-et-Loire, soutien de Louis Delaporte ..... 77, 79, 108, 109, 199, 206, 216, 250, 252, 254

## INDEX DES NOMS DE LIEUX

### A

<b>Angkor Thom</b> . 25, 37, 43, 46, 85, 86, 98, 110, 120, 127, 128, 140, 145, 180, 203, 262, 263, 264, 285, 321, 337, 338, 339, 341, 358, 417, 432	
<b>Angkor Vat</b> 25, 27, 43, 85, 110, 120, 127, 129, 131, 137, 140, 141, 148, 169, 180, 203, 244, 278, 284, 286, 291, 292, 295, 296, 307, 321, 336, 339, 341, 348, 353, 355, 358, 362, 363, 364, 373, 409, 432, 435, 436, 445, 448, 451, 458, 474, 476, 477	
<b>Annam</b> ..... 14, 20, 21, 23, 24, 35, 102, 359, 362, 363, 408, 410, 417, 432, 434, 452, 491, 492	
<b>Athvéa</b> ..... 265	
<b>Ayuthia</b> ..... 359, 362, 363	

### B

<b>Bacong</b> ..... 337, 341, 375	
<b>Baïon</b> . 128, 137, 140, 192, 244, 259, 265, 286, 298, 304, 337, 340, 353, 354, 372, 415, 416, 433, 438, 439, 445, 448, 458, 459	
<b>Bamho</b> ..... 102	
<b>Bangkok</b> ..... 26, 36, 44, 46, 83, 182, 184, 346, 358, 362, 363, 455	
<b>Ba-Phuon</b> ..... 128, 140, 192, 244, 340, 439, 445, 474	
<b>Barai-mi-bon</b> ..... 337	
<b>Basset</b> ..... 265, 277	
<b>Bati</b> ..... 164	
<b>Battambang</b> ..... 25, 121, 159, 162, 164, 203, 277, 321	
<b>Ben</b> ..... 140	
<b>Binh Thuan</b> ..... 164	
<b>Birmanie</b> ..... 24, 102, 345, 421, 422, 429, 434, 442, 491	
<b>Borobudur</b> ..... 406	

### C

<b>Cambodge</b> . 14, 15, 17, 18, 22, 25, 27, 33, 36, 38, 39, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 52, 53, 57, 62, 67, 68, 69, 71, 73, 83, 86, 100, 109, 113, 116, 117, 118, 119, 120, 129, 135, 140, 146, 148, 149, 151, 152, 153, 154, 155, 159, 162, 169, 170, 171, 173, 179, 182, 187, 189, 190, 192, 193, 196, 203, 205, 209, 211, 213, 215, 216, 217, 218, 223, 228, 229, 231, 240, 241, 242, 243, 248, 249, 250, 252, 253, 254, 259, 271, 276, 280, 285, 292, 293, 296, 301, 302, 321, 324, 328, 329, 330, 335, 338, 344, 345, 347, 349, 357, 362, 363, 373, 394, 395, 403, 408, 413, 414, 416, 417, 422, 428, 429, 434, 437, 438, 441, 442, 446, 447, 448, 449, 464, 467, 474, 476, 480, 481, 485, 487, 490, 491, 492, 493	
<b>Champa</b> ..... 293, 410, 411, 432, 434, 491	
<b>Champassak</b> ..... 35	
<b>Chandi Sewou</b> ..... 407, 433	
<b>Checreng</b> ..... 120	

## Index des noms de lieux

**Cochinchine**... 14, 15, 16, 17, 19, 21, 22, 25, 26, 28, 31, 37, 43, 49, 51, 55, 57, 58, 61, 62, 66, 68, 69, 71, 72, 73, 74, 77, 80, 83, 84, 100, 102, 106, 107, 108, 110, 113, 116, 117, 118, 119, 129, 130, 141, 143, 151, 152, 156, 158, 160, 162, 164, 165, 167, 168, 170, 171, 173, 175, 178, 180, 181, 188, 191, 196, 200, 202, 207, 208, 211, 216, 217, 219, 258, 300, 314, 319, 320, 329, 330, 332, 335, 338, 342, 344, 352, 357, 358, 359, 368, 371, 372, 399, 417, 461, 492

**Compong Chenang**..... 120, 173

**Compong Soai**..... 120, 134, 135, 137, 140, 191, 244, 265

**Compong Thom**..... 17, 121

### E

**Ekdey**..... 128, 140, 244, 337, 362

### I

**Inde** .....36, 53, 104, 153, 154, 240, 242, 261, 293, 343, 403, 421, 422, 428, 429, 438, 442, 450, 460, 465

### J

**Java** .....293, 402, 403, 404, 422, 428, 432, 434, 442, 460, 469, 491

### K

**Ka Ker**..... 124, 134, 140, 144, 244

**Khong**..... 21

**Kien Hong**..... 102

**Kratié**..... 17, 361

**Krush** .....126, 140, 447

### L

**Laos** .....21, 35, 36, 56, 75, 111, 204, 345, 417, 421, 442

**Leley** ..... 337, 339, 340, 341, 362, 432

**Luang-Prabang**..... 21

### M

**Méléa** .....17, 123, 126, 129, 134, 140, 141, 144, 244, 265, 361, 432, 447

**Mi-Baume** ..... 265, 341

### N

**Nirpone** .....259, 438, 439

**Nong Khai**..... 462

## Index des noms de lieux

### O

Oudong ..... 338, 341

### P

Phnom Boc ..... 127, 134, 140  
Phnom Coulen ..... 126, 144  
Phnom Crom ..... 137  
Phnom Penh..... 17, 18, 22, 26, 27, 51, 62, 68, 119, 120, 121, 129, 136, 144, 145, 164, 172, 174, 191, 209, 215, 217, 277, 335,  
338, 353, 358, 359, 417, 446  
Phnom Sontuc ..... 121  
Pimanacas ..... 128, 140, 339, 376  
Ponteay Chmar ..... 244  
Prasat Kuk Nokor ..... 265  
Préa Cu ..... 337, 339, 341  
Préa Tomrei ..... 134, 140  
Preah Thkol ..... 122, 132, 134, 444  
Preapithu ..... 128, 140  
Préa-Roup ..... 339, 341, 432  
Preasat Pram ..... 123, 140  
Preasat Taem ..... 124

### R

Rangoon ..... 102, 422

### S

Saigon.....14, 17, 20, 22, 25, 26, 28, 33, 37, 38, 49, 52, 63, 70, 71, 83, 84, 87, 98, 109, 114, 116, 119, 129, 130, 141, 144, 146,  
150, 158, 163, 165, 167, 168, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 177, 180, 183, 184, 186, 187, 190, 194, 196, 200, 204, 209,  
216, 220, 221, 237, 258, 275, 298, 311, 314, 319, 321, 324, 325, 326, 333, 334, 335, 336, 338, 342, 343, 352, 353, 356,  
357, 359, 360, 362, 363, 368, 397, 450, 465, 490  
Séliam ..... 265  
Sémap ..... 100  
Siam . 22, 25, 26, 28, 32, 36, 46, 48, 53, 57, 69, 83, 100, 109, 127, 129, 134, 135, 136, 140, 146, 148, 149, 154, 171, 173, 179,  
181, 187, 189, 192, 203, 215, 216, 218, 223, 229, 231, 240, 241, 243, 248, 249, 252, 254, 271, 276, 321, 324, 328, 329,  
338, 342, 343, 345, 353, 358, 359, 361, 362, 363, 373, 441, 442, 446, 449, 464, 477, 491, 492  
Siem Reap ..... 25, 44, 53, 127, 128, 149, 162, 173, 203, 205, 240, 318, 321, 336, 337, 343, 353, 358, 360, 373, 477  
Song-Coï ..... 19, 20, 22, 23, 24, 52, 100, 101, 102, 105, 109, 131, 216  
Spean Preapit ..... 140  
Spean Tahom ..... 123, 140  
Stung ..... 39, 120, 121, 126, 129, 144

## Index des noms de lieux

<b>Stung Sen</b> .....	121
<b>Surên</b> .....	150

### T

<b>Ta Prohm</b> .....	128, 140, 244, 337, 339, 340, 366, 367, 368, 432
<b>Takeo</b> .....	128, 140, 265, 337, 354
<b>Tamonone</b> .....	337, 340
<b>Tevada</b> .....	337, 340
<b>Tonkin</b> ....	19, 20, 21, 22, 24, 49, 52, 100, 102, 104, 106, 107, 108, 109, 110, 117, 118, 129, 130, 142, 143, 151, 216, 217, 221, 278, 394, 408, 417, 432, 434, 490, 498
<b>Tonlé Sap</b> .....	27, 44, 56, 120, 131, 136, 148, 163, 183, 186, 305, 334, 336, 338, 373, 446
<b>Top Chey</b> .....	140
<b>Tourane</b> .....	14, 24, 277, 293, 359, 451

### V

<b>Vat Nokor</b> .....	338, 339, 341
<b>Vientiane</b> .....	21, 86

### W

<b>Wât-Phou</b> .....	35
-----------------------	----

### Y

<b>Yunnan</b> .....	19, 24, 28, 49, 52, 100, 102, 104, 107, 129, 421
---------------------	--

## TABLE DES ILLUSTRATIONS

<i>Carte de l'Indochine.</i>	13
<i>Le Mékong, vu par Louis Delaporte.</i>	30
<i>« Passage de Keng Pansao »</i>	41
<i>Portrait de Louis Delaporte.</i>	82
<i>Dessin exécuté par Louis Delaporte pour la publication des résultats de la Mission du Mékong.</i>	91
<i>Carte présentant l'itinéraire de la Mission du Mékong.</i>	101
<i>Louis Delaporte, remarquant l'intérêt que les Laotiens ont pour la musique.</i>	112
<i>Oeuvres d'art destinées à être offertes comme cadeaux diplomatiques lors de la mission de 1873</i>	115
<i>« Vue prise dans les ruines de Presat- Pram. (La porte du Nord.) ».</i>	125
<i>« L'un des gardiens du temple Préa-Tcôl » : œuvre d'art recueillie par Louis Delaporte en 1873.</i>	133
<i>Estampage présent dans le dossier personnel de Jules Harmand.</i>	139
<i>Exemple de réutilisation par Louis Delaporte du travail de ses auxiliaires.</i>	193
<i>« Le musée oriental du château de Compiègne »</i>	234
<i>Exemple d'ornementation présente dans les collections du Musée khmer.</i>	239
<i>Exemple de vue reconstituée par Louis Delaporte.</i>	245
<i>La chaussée des géants, à l'Exposition universelle de 1878.</i>	266
<i>« Vue des grandes chaussées qui conduisent au monument de Ponteay Pracan ».</i>	281
<i>Dégagement de l'accès d'un chantier de fouilles et réalisation de croquis.</i>	282
<i>Exemple de vue reconstituée : Angkor Vat.</i>	284
<i>Photo permettant de donner une idée de la taille des ensembles exposés au Musée indochinois.</i>	287
<i>Photo mettant en évidence le fond noir du Musée indochinois du Trocadéro.</i>	289
<i>Plan du Baïon, dans les instructions destinées à Lucien Fournereau pour sa mission de 1887-1888.</i>	304
<i>Photo avec personnage pour indiquer l'échelle</i>	310
<i>Illustration des problèmes induits par la longueur du temps de pose .</i>	316
<i><u>Illustration des problèmes induits par le temps de pose</u></i>	317
<i>Embarquement des pièces originales sur des radeaux, à la sortie des chantiers de fouilles.</i>	323
<i>Plan de Ta Prohm, présent dans les instructions destinées à Félix Faraut.</i>	367
<i>Plan de Bacong, dans les instructions destinées à Lucien Fournereau.</i>	375
<i>Plan des terrasses de Pimanacas, dans les instructions destinées à Lucien Fournereau.</i>	376
<i>Reproduction d'un élément architectural exposé au Musée indochinois, dans les instructions destinées à Lucien Fournereau.</i>	377
<i>Représentation d'une fausse porte dans les instructions destinées à Sylvain Raffegaud.</i>	378
<i>Le même dessin, recopié dans une version plus aboutie des instructions destinées à Sylvain Raffegaud</i>	379



## Table des illustrations

<i>Brouillon des instructions destinées à Urbain Basset..</i>	380
<i>Page extraite du deuxième cahier d'instructions destiné à Urbain Basset.</i>	381
<i>Instructions destinées à Lucien Fournereau pour sa mission de 1887-1888.</i>	383
<i>Instructions destinées à Lucien Fournereau pour sa mission de 1887-1888.</i>	384
<i>Instructions destinées à Lucien Fournereau pour sa mission de 1887-1888.</i>	385
<i>Collage issu de l'ensemble des instructions destiné à Sylvain Raffegeaud.</i>	387
<i>Dessin monté sur onglet, tiré du deuxième cahier destiné à Urbain Basset.</i>	388
<i>Vue du deuxième cahier d'instructions envoyé à Urbain Basset, montrant le montage du dessin rajouté par Louis Delaporte.</i>	389
<i>Portrait de Louis Delaporte</i>	392
<i>Agrandissement du Plan de l'Exposition universelle de 1900 et de son annexe de Vincennes</i>	395
<i>La pagode des Bouddhas, à l'Exposition universelle de 1900.</i>	396
<i>Le Palais des beaux-arts.</i>	398
<i>Le Pavillon des forêts.</i>	399
<i>Le palais des Indes néerlandaises</i>	402
<i>Carte montrant l'emplacement de l'ancien royaume du Champa</i>	411
<i>Maquette réalisée par Auguste Filoz</i>	416
<i>Salle de la rotonde, au musée Guimet, lieu d'implantation initiale de sa bibliothèque.</i>	431
<i>Plan du 1<sup>er</sup> étage du musée indochinois du Trocadéro, établi par Philippe Stern ca. 1925</i>	434
<i>Fragment du décor de l'architrave latérale gauche de la reconstitution du porche de la tour centrale d'Angkor Vat, installé au Musée indochinois du Trocadéro</i>	436
<i>Voyage au Cambodge : vue restituée du temple de Preah Thkol.</i>	444
<i>Invitation à la vente Pilinska de Belty</i>	456
<i>Le Cambodge à l'Exposition universelle de 1889 : Moreau, Vue d'ensemble, 1889.</i>	480
<i>Vue du monument dédié à Ernest Doudart de Lagrée, à Grenoble.</i>	482
<i>Pavillons construits lors de l'Exposition coloniale de Marseille en 1906 : Petit, Statues de lions à l'entrée d'un village, septembre 1906</i>	485

## TABLE DES MATIÈRES

<b>INTRODUCTION .....</b>	<b>1</b>
<b>PREMIÈRE PARTIE : CONTEXTE DE L'ŒUVRE DE LOUIS DELAPORTE .....</b>	<b>11</b>
<b>Chapitre premier. Contexte politique : L'Indochine.....</b>	<b>12</b>
A. Les territoires.....	14
1. Cochinchine.....	14
2. Cambodge .....	17
3. Tonkin et Annam.....	19
4. Laos .....	21
B. Conséquences de la progression de l'influence française sur les missions scientifiques en Indochine.....	21
1. Ralentissement de certaines missions .....	21
2. Assistance apportée à d'autres voyages .....	23
C. Influence des autorités étrangères en Indochine .....	24
1. Chine .....	24
2. Angleterre .....	24
3. Siam.....	25
<b>Chapitre II. Contexte scientifique .....</b>	<b>28</b>
A. Relative absence de l'exploration scientifique de l'Indochine dans l'espace public français ..	28
1. Absence relative de l'exploration de l'Indochine dans les publications .....	28
2. Absence relative de l'exploration de l'Indochine dans le monde scientifique .....	32
B. Cependant, des monuments connus du grand public français.....	34
1. Informations diffusées dans la presse .....	34
2. Traitement différencié de l'exploration scientifique de l'Indochine dans les médias .....	38
C. Les monuments khmers, connus dans les milieux scientifiques depuis le xvii <sup>e</sup> siècle .....	43
1. Chronologie des voyages européens aux ruines khmères .....	43
2. Bouillonnement de l'étude de la civilisation et de l'art de l'ancien Cambodge.....	45
<b>Chapitre III. Les missions aux ruines indochinoises.....</b>	<b>48</b>
A. Politique française à l'égard des missions scientifiques en Indochine .....	48
1. Des missions lancées majoritairement par des particuliers.....	48
2. Raisons du soutien de ces particuliers par l'administration française.....	50

## Table des matières

B.	Instances responsables du départ des missions scientifiques en Indochine .....	54
1.	La commission des Voyages et Missions .....	54
2.	Le ministère de la Marine et l'administration de la Cochinchine .....	56
C.	Financement des missions scientifiques .....	59
1.	Les bailleurs de fonds .....	59
2.	Transmission des fonds .....	62
D.	La mission, entreprise humaine .....	63
1.	Les institutions publiques et privées .....	63
2.	Les fonctionnaires français et indigènes .....	66
3.	Utilité de ces réseaux sociaux : censure des propos des voyageurs .....	71
4.	La famille et les amis .....	74
<b>Chapitre IV. Louis Delaporte .....</b>		<b>79</b>
A.	La famille Delaporte .....	79
B.	Explorateur par hasard .....	80
1.	Une vocation discutable, malgré une formation à l'École navale .....	80
2.	Premier séjour en Cochinchine .....	83
3.	Rôle de Louis Delaporte durant la Mission du Mékong .....	84
C.	Delaporte dans le contexte de l'après Mission du Mékong .....	87
1.	Participation à la publication des résultats de la mission .....	88
2.	Une carrière incertaine .....	92
3.	Instabilité financière .....	95
<b>DEUXIÈME PARTIE : LA MISE EN ROUTE (1873-1882) .....</b>		<b>97</b>
<b>Chapitre premier. Le premier voyage dirigé par Louis Delaporte .....</b>		<b>98</b>
A.	Sources .....	98
B.	Élaboration du projet et préparation de la mission .....	99
1.	La mission d'exploration au Tonkin .....	99
2.	Modification du projet initial : introduction de l'excursion aux ruines khmères .....	109
3.	Préparation de la mission aux ruines khmères .....	110
C.	La mission .....	116
1.	Personnel .....	116
2.	Départ, séjour diplomatique à Phnom Penh, première définition des étapes du voyage .. .....	119
3.	Premières difficultés .....	121
4.	Premier chantier : Préa Khan .....	122
5.	De Préa Khan à Méléa .....	123
6.	Séjour à Méléa et passage vers le Siam .....	126

## Table des matières

7.	Séjour sur les sites archéologiques d'Angkor Thom et Angkor Vat .....	127
8.	Abandon forcé de la mission .....	128
9.	Retour à Saigon : prêts pour repartir au Tonkin ?.....	129
D.	Résultats .....	131
1.	Œuvres originales.....	131
2.	Moulages.....	137
3.	Etudes des monuments .....	137
E.	Retour en France : bilan et conséquences du voyage .....	141
<b>Chapitre II. La mission de 1881 .....</b>		<b>148</b>
A.	Continuation du travail entamé par la mission de 1873.....	148
1.	Félix Faraut, représentant de Louis Delaporte sur le terrain .....	148
2.	Delaporte, de nouveau candidat au voyage .....	151
3.	Rester en France .....	155
B.	Préparation de la mission de 1881-1882 .....	157
1.	Financement .....	157
2.	Projet de mission .....	161
3.	Préparatifs avant le départ .....	165
C.	Déroulement de la mission .....	170
1.	De Paris à Saigon .....	170
2.	Déroulement du voyage.....	172
3.	Bilan de la mission.....	176
<b>Chapitre III. Typologie et fonctions des collaborateurs de Louis Delaporte .....</b>		<b>179</b>
A.	Les auxiliaires scientifiques.....	179
1.	Les explorateurs : Félix Faraut, Jules Harmand et Lucien Fournereau.....	179
2.	Les subalternes dévoués : Laederich, Raffegaud, Basset .....	187
3.	Une masse d'anonymes .....	190
B.	Les collaborateurs de l'administration .....	196
1.	Des alliés indispensables pour l'avancement des projets de Louis Delaporte.....	197
2.	Une méthode infallible pour se concilier n'importe quel fonctionnaire .....	203
C.	Des soutiens scientifiques indispensables .....	211
1.	Appuis dans les sociétés savantes généralistes .....	211
2.	Appuis des sociétés savantes spécialisées .....	213
<b>Chapitre IV. Le Musée khmer de Compiègne .....</b>		<b>215</b>
A.	Création du Musée khmer .....	215
1.	Maturation du projet .....	215
2.	Rejet des collections khmères par le musée du Louvre .....	219

## Table des matières

3.	Que faire des collections Delaporte ? .....	224
4.	Louis Delaporte dans ce contexte .....	228
B.	Mise en place des collections khmères à Compiègne .....	229
1.	Transport des objets d'art à Compiègne .....	230
2.	Budget et extension progressive du Musée khmer .....	230
3.	Le Musée khmer de Compiègne .....	232
C.	Publicité organisée autour du Musée khmer de Compiègne .....	236
1.	Contexte .....	236
2.	Prouver l'utilité de l'art khmer .....	237
3.	Prouver que le Musée khmer a un intérêt scientifique .....	241
4.	Intéresser le grand public à l'art du Cambodge et du Siam .....	251
D.	les publications, un travail commun .....	254
1.	Des collaborations nécessaires pour une diffusion aisée et rapide des articles .....	254
2.	Des collaborations nécessaires pour gommer les défauts de Louis Delaporte .....	256
E.	L'Exposition universelle de 1878, dernier acte du Musée khmer de Compiègne .....	261
1.	De nouveaux projets pour le Musée khmer .....	261
2.	Une réalisation en demi-teinte .....	262

### **TROISIÈME PARTIE : LOUIS DELAPORTE, AU CŒUR DE L'ÉTUDE DE L'ART KHMER EN**

#### **FRANCE (1882-1900) .....267**

##### **Chapitre premier. Le Musée indo-chinois du Trocadéro .....268**

A.	Destin des collections khmères après l'Exposition universelle de 1878 .....	268
1.	Intégration dans le musée d'Ethnographie du Trocadéro ? .....	268
2.	Les nouveaux projets du ministère de l'Instruction publique .....	270
3.	Trois années d'attente .....	271
B.	Installation du Musée indo-chinois .....	272
1.	Coût .....	272
2.	Adaptation de l'espace aux collections .....	274
C.	Installation du Musée du Trocadéro : la muséographie voulue par Delaporte .....	279
1.	Impressionner le grand public : les monuments reconstitués .....	279
2.	Exprimer sa spécificité .....	290
D.	Le Musée indo-chinois du Trocadéro : un chantier permanent .....	295
1.	Un atelier au milieu du musée .....	295
2.	Fermetures ponctuelles du Musée indo-chinois .....	297
3.	Le Musée indo-chinois, lieu de passage .....	298

##### **Chapitre II. Typologie des objets rapportés par les missions aux ruines khmères .....300**

A.	Détermination de la nature des objets à prélever .....	300
----	--	-----

## Table des matières

1.	Les demandes extérieures .....	300
2.	Louis Delaporte, maître de ses choix .....	301
B.	Cartes et plans .....	302
1.	Utilité .....	302
2.	Utilisation faite par Louis Delaporte de ces documents .....	302
C.	Notes manuscrites .....	305
1.	Une pratique généralisée .....	305
2.	Utilité de ces notes .....	305
D.	Photographies.....	307
1.	Usage .....	307
2.	Technique.....	311
E.	Originaux et moulages .....	319
1.	Question de propriété.....	319
2.	Techniques.....	321
<b>CHAPITRE III. Les successeurs de Louis Delaporte.....</b>		<b>328</b>
A.	La question Fournereau .....	328
1.	Des débuts difficiles : le projet de mission de 1885.....	328
2.	La mission de 1887-1888 .....	331
3.	Lucien Fournereau, un collaborateur utile ?.....	341
B.	Les fidèles : Sylvain Raffegeaud et Urbain Basset.....	350
1.	Sylvain Raffegeaud .....	350
2.	Urbain Basset, triomphe du système mis en place par Louis Delaporte .....	354
C.	Au cœur de ces collaborations : le système des instructions .....	364
1.	Premiers essais : avant, pendant et après les missions de 1873 et 1881 .....	364
2.	Le système en place : les instructions destinées à Fournereau, Raffegeaud et Basset .....	370
<b>QUATRIÈME PARTIE : 1900-1924 : L'INCONTOURNABLE DELAPORTE ? .....</b>		<b>393</b>
<b>Chapitre premier. L'exposition universelle de 1900 .....</b>		<b>394</b>
A.	L'Indochine à l'Exposition universelle de 1900.....	394
B.	Conséquences de l'Exposition universelle sur le Musée indochinois .....	401
<b>Chapitre II. Modifications du Musée indochinois du Trocadéro au xx<sup>e</sup> siècle.....</b>		<b>408</b>
A.	Agrandissement de l'aire géographique documentée par le Musée indochinois .....	408
1.	Le « Musée spécial des arts anciens dans nos possessions de l'Indochine » .....	409
2.	Extension aux aires culturelles proches de l'Indochine .....	418
B.	Une collection diversifiée .....	423
1.	Développement de la photographie au Musée indochinois.....	423
2.	La bibliothèque du Musée indochinois du Trocadéro.....	427

## Table des matières

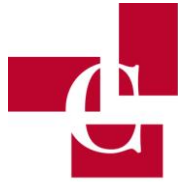
C.	Modifications muséographiques .....	431
<b>Chapitre III. L'incontournable Delaporte ? .....</b>		<b>437</b>
A.	Delaporte concurrencé .....	437
1.	Sur le plan scientifique .....	437
2.	Des institutions concurrentes .....	448
3.	Après 1900, modifications des modes d'accroissement du Musée indochinois .....	452
B.	Construction d'une culture scientifique .....	460
1.	Professionalisation de la collecte et de la production des documents.....	460
2.	Formation de Louis Delaporte en histoire de l'art .....	465
3.	Un musée plus « scientifique » : signalement des collections.....	467
C.	Un nouveau rôle pour Louis Delaporte, au cœur des études indochinoises .....	470
1.	L'expérience de Louis Delaporte, au service des nouvelles missions .....	471
2.	Un musée incontournable .....	474
<b>CONCLUSION .....</b>		<b>489</b>
<b>SOURCES .....</b>		<b>495</b>
<b>I. Sources manuscrites.....</b>		<b>496</b>
A.	Archives nationales de France (Paris) .....	496
1.	Instruments de recherche.....	496
2.	Archives du ministère de l'Instruction publique .....	496
3.	Archives de la direction des Beaux-Arts.....	497
4.	Archives du ministère du Commerce et de l'Industrie (Expositions universelles) .....	497
5.	Archives de la Légion d'honneur .....	497
B.	Archives du Service historique de la Marine (Vincennes).....	497
C.	Archives de la Réunion des musées nationaux (Paris).....	498
D.	Archives de la Société de géographie de Paris (Paris, Bibliothèque nationale de France, département des Cartes et plans) .....	498
1.	Instruments de recherche.....	498
2.	Archives.....	498
E.	Archives du musée Guimet (Paris).....	499
F.	Archives familiales Delaporte .....	499
1.	Documents de travail, conservés à Paris .....	499
2.	Correspondance, conservée au Luxembourg.....	501
<b>II. Sources imprimées .....</b>		<b>501</b>
A.	Travaux de Louis Delaporte et de ses collaborateurs .....	501
B.	Les missions dirigées et commissionnées par Louis Delaporte .....	503

## Table des matières

C. Les expositions de Louis Delaporte.....	504
<b>BIBLIOGRAPHIE.....</b>	<b>507</b>
<b>ABRÉVIATIONS.....</b>	<b>519</b>
<b>INDEX DES NOMS DE PERSONNES .....</b>	<b>521</b>
<b>INDEX DES NOMS DE LIEUX .....</b>	<b>525</b>
<b>TABLE DES ILLUSTRATIONS.....</b>	<b>529</b>
<b>TABLE DES MATIÈRES.....</b>	<b>531</b>







École  
nationale  
des  
chartes

*ED 113 – Histoire, en co-accréditation avec l'Université  
Paris I-Panthéon-Sorbonne*

« C'EST BIEN AINSI QUE L'ON  
S'IMAGINE UN BEAU  
MONUMENT DE L'ORIENT » :

Thèse de doctorat présentée par  
**Julie Philippe**

sous la direction de  
M<sup>me</sup> Elisabeth Parinet  
professeur

LOUIS DELAPORTE ET L'ART KHMER (1866-  
1924)

- ANNEXES -

**Jury**

M. Pierre Baptiste, conservateur en chef, musée Guimet  
Mme Armelle Le Goff, conservateur général, Archives  
nationales

M. Pierre-Yves Manguin, professeur, École française  
d'Extrême-Orient

M. Pascal Ory, professeur, université de Paris Panthéon-  
Sorbonne, rapporteur

Mme Elisabeth Parinet, professeur, École nationale des  
Chartes, directrice de la thèse

M. Hugues Tertrais, professeur, université de Paris  
Panthéon-Sorbonne, rapporteur

**ÉDITION PARTIELLE DE LA CORRESPONDANCE DE LOUIS  
DELAPORTE**

La correspondance de Louis Delaporte est, dans les archives conservées par ses descendants, scindée en deux ensembles d'inégale importance.

Le premier, qui contient le plus grand nombre de lettres, est constitué en majorité de lettres reçues et envoyées par Louis Delaporte dans le cadre familial. Avant le début du <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècle, les principaux rédacteurs en sont, en plus de Louis Delaporte lui-même, Hélène, sa femme, Armand, son père, et Amédée, son frère cadet. On dénombre par ailleurs quelques documents dont les auteurs n'appartiennent pas à la famille proche de Delaporte. Ceux reproduits dans cette annexe concernent l'organisation de la mission de 1881, et ont été rédigés par Joseph Laederich, membre de l'état-major de la mission, et Charles Le Myre de Vilers, gouverneur de la Cochinchine. Après 1900, l'origine des lettres conservées par la famille Delaporte se diversifie. Les trois enfants de Louis et Hélène Delaporte ont grandi, et la correspondance familiale comporte de très nombreuses traces de leurs échanges avec leurs amis, puis leurs belles-familles. À part quelques rares exemples, les courriers postérieurs à 1900 sont donc relativement peu utiles pour étudier le travail de Louis Delaporte.

Le second ensemble se trouve parmi les documents de travail de Louis Delaporte, conservés à Paris. Il s'agit de lettres rédigées par certains des collaborateurs scientifiques de Louis Delaporte : Louis Ernault, médecin de la mission de 1881, Lucien Fournereau, directeur du voyage de 1887-1888, Sylvain Raffegeaud, qui a poursuivi le travail de Fournereau en 1889-1890, et Urbain Basset, qui a mené une campagne aux ruines khmères en 1896-1897.

Louis Delaporte avoue lui-même faire très fréquemment des fautes d'orthographe. Le 9 octobre 1881, alors qu'il s'apprête à rejoindre l'état-major de sa mission, déjà arrivé à Saigon, il demande ainsi à sa femme de lui envoyer une « liste des fautes d'orthographe à éviter ». Les graphies hasardeuses ont donc été laissées telles quelles dans les textes. En revanche, l'ensemble des fautes d'accent, dont le nombre rend la lecture malaisée, a été corrigé. Les deux mêmes règles ont été suivies dans le cas des autres rédacteurs. Comme dans le corps de la thèse, on a laissé aux monuments, villes et villages cités par Delaporte et ses interlocuteurs la dénomination qui était la leur aux <sup>xix</sup><sup>e</sup> et <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècles, sans harmoniser toutefois leur orthographe.

## I. AVANT 1873 : JEUNESSE, DÉCOUVERTE DES MONUMENTS KHMERS ET TRAVAIL AVEC FRANCIS GARNIER

### A. LOUIS DELAPORTE À SON PÈRE : RÉFLEXIONS SUR SA CARRIÈRE DANS LA MARINE

Mardi 26 mars 1861<sup>1</sup>

Cher papa,

Je ne voulais pas te répondre avant d'avoir vu Paugoué, puis le temps a passé, et voilà enfin que je trouve quelques heures de libres dont je profite.

Pour toute nouvelle, on commence déjà à parler de notre prochain départ pour les îles d'Hyères : dans 15 jours ou 3 semaines au plus, à moins qu'il n'y ait encore quelque retard. Du reste, le temps est déplorable : depuis les derniers jours de février, un mistral d'une violence extraordinaire, qui n'est remplacé que par des vents d'est qui soufflent encore plus fort, et qui sont accompagnés de pluie : on pense que cela finira avec le mois de mars.

Voilà incessamment la fête de Pâques, et les vacances des collégiens : quel est celui auquel je n'envie pas ces huit jours heureux qu'il va passer au milieu de sa famille ? Comme je crains bien d'avoir manqué ma vocation : je suis simple dans mes goûts, et puis comme tu me l'as dit plusieurs fois, je suis un peu sauvage, j'aurai beau faire, jamais je ne pourrai vaincre une certaine difficulté naturelle à frayer avec le premier venu, aussi ma vie n'est elle qu'une gêne continuelle, et quand je suis dans ma famille, je suis méconnaissable. Du reste, il est étrange, dis-je, que ce soit surtout maintenant que je sente le mieux le vide énorme que me laisse l'éloignement de ma famille. Avec quel plaisir je me rappelle non seulement les moments de plaisir de mes dernières vacances, même les moments les plus insignifiants : comme j'étais bien, même dans cette petite mansarde de Jean<sup>2</sup>, quand nous en faisons ensemble la chambre la plus gaie de la maison, ou quand travaillant pendant que je lisais, il me disait tout d'un coup : « pourquoi t'en vas-tu, au moins quand tu es là, je ne suis pas seul,

---

<sup>1</sup> A sa sortie de l'École navale, Louis Delaporte est stationné à Toulon. Il partira à bord de la *Foudre*, pour le Mexique, en juin 1861. (source : R. de Beauvais, *La vie de Louis Delaporte...*)

<sup>2</sup> Jean est le frère aîné de Louis Delaporte.

Garnier

je ne me plains pas, mais quand tu seras parti... » C'était bien plutôt à moi de me plaindre, car il lui reste tout et à moi rien. Cette vie de poste est bien désagréable : n'être jamais chez soi, vivre tantôt avec l'un tantôt avec l'autre, n'avoir pas seulement de l'air à respirer, une chaise pour s'asseoir, passer les soirées soit au café où l'on dépense de l'argent, soit seul : il est facile à comprendre pourquoi dans de pareilles circonstances je me trouve bien avec ce jeune caporal mon plus ancien camarade de collègue car c'est une de mes plus vieilles connaissances. Un garçon qui quoique élevé par des parents riches, a été élevé à peu près comme moi, et puis de nous deux c'est lui l'obligé, et comme au lieu de tâcher d'abuser de moi, il est au contraire assez raisonnable pour s'opposer à ce que je fasse pour lui le plus petit extraordinaire, je l'en aime encore mieux pour cela. Du reste jusqu'à présent je n'ai pas été heureux dans mes amis : de mes meilleurs camarades de collègue, deux seulement sont arrivés à l'école navale : l'un est en Océanie depuis un an, l'autre ne sortira de l'école navale que cette année et encore de ces deux là un seul est véritablement mon intime. Tu m'avais bien recommandé me diras-tu de choisir pour camarades les jeunes gens que j'étais destiné à rencontrer dans le cours de ma carrière : mais on ne prend pas un tel pour ami de propos délibéré : l'amitié a dit quelque vieux philosophe du temps de Charlemagne, l'amitié est la similitude des âmes. Quant à mes meilleurs camarades de promotion, il se trouve que pas un seul n'est en escadre à Toulon.

Le malencontreux mal de mer vient me chercher jusqu'en rade de Toulon, ou par extraordinaire une petite houle faisait rouler hier les navires : c'était pendant la nuit, et j'ai vu arriver avec bien du plaisir la fin de mon quart qui me permettait de m'enfoncer au fond de mon hamac, et d'y braver la légère attaque que j'avais à supporter. Que sera-ce, hélas ! quand il me faudra passer de long jours au milieu de l'odeur infecte de la machine, accompagnés de roulis et tangages de toutes les sortes ?

Je n'écris ni à Jean, ni à Amédée<sup>3</sup> : que dirais-je ? Je pense avec assez de plaisir au toit paternel pour y penser bien souvent, ainsi qu'à ceux qui l'habitent.

J'embrasse toute la famille ma mère<sup>4</sup> en particulier.

---

<sup>3</sup> Amédée est le frère cadet de Louis Delaporte, le troisième de la fratrie.

<sup>4</sup> Louis Delaporte désigne ici sa grand-mère. Sa mère, Julie Delaporte, est décédée le 26 juin 1856.

**B. LOUIS DELAPORTE À SON PÈRE ET SA GRAND-MÈRE : DÉCOUVERTE  
DES SITES D'ANGKOR PENDANT LA MISSION DU MÉKONG**

10 juillet 1866

Chers parents<sup>1</sup>,

Vous avez dû recevoir il y a un mois la lettre dans laquelle je vous annonçais comment après avoir accepté la proposition de faire partie de la commission d'exploration du cours du Mékong, j'allais partir presque immédiatement. Nous avons quitté Saïgon il y a déjà plus d'un mois et nous avons pris déjà un avant-goût de notre vie de voyageurs. Après avoir remonté en canonnière le Mékong (ou Cambodge) jusqu'à Oudon<sup>2</sup>, capitale du Cambodge, nous avons continué en quittant le fleuve et prenant un grand cours d'eau à remonter jusqu'à un grand lac, appelé lac d'Angkor<sup>3</sup>, qui est pour le fleuve du Mékong exactement ce qu'est le Lac Morris pour le Nil. Après avoir traversé ce lac, nous nous sommes rendus jusqu'aux ruines d'Angkor ; nous avons passé une dizaine de jours à les visiter<sup>4</sup>. Ces ruines magnifiques et immenses se composent d'une pagode bouddhique<sup>5</sup>, immense monument à enceintes, étages, cours intérieures, tours ... etc parfaitement conservés, construit en immenses pierres de beau grès, couvertes partout de sculptures – d'une finesse extrême comme ornementation, - d'inscriptions, de bas-reliefs de toutes dimensions... Le monument dans son ensemble vu à quelque distance et à travers les palmiers et les cocotiers très beaux quoique moins élevés que le monument lui-même, le monument, dis-je, fait un effet magnifique ; c'est bien comme cela que l'on se représente, que l'on rêve un beau monument de l'orient. La réalité même surpasse le rêve, surtout au premier coup d'œil, et quand on est assez éloigné pour bien saisir l'ensemble du monument, rien n'y manque : immenses pièces d'eau autour, parc, un énorme mur d'enceinte de 2 à 3 kilomètres de tour, devant chaque façade une porte d'enceinte qui est elle-même une superbe ruine et pour arriver à la façade principale, une avenue de plus de 300 mètres de long, de 10 ou 15 mètres de large, dallée, ornée de sculptures, de rampes ...

---

<sup>1</sup> Ce terme désigne le père et la grand-mère de Louis Delaporte.

<sup>2</sup> Oudong, capitale du Cambodge jusqu'en 1866. Par la suite, le siège de la royauté du Cambodge s'installe à Phnom Penh.

<sup>3</sup> Le lac Tonlé Sap.

<sup>4</sup> Du 21 juin au 1<sup>er</sup> juillet 1866.

<sup>5</sup> Angkor Vat.

Avant 1873 : jeunesse, découverte des monuments khmers et travail avec Francis

Garnier

C'était là sans doute le plus beau de tous les nombreux monuments dont les ruines subsistent encore éparses dans les environs. Plus d'une vingtaine de beaux monuments sont connus, presque tous situés au milieu de forêts presque impénétrables dans lesquelles il n'y a pas de petit sentier, il faut se frayer un chemin à travers les lianes et les ronces et sous un soleil brûlant avec des températures de plus de 30 degrés à l'ombre.

Toutes ces belles ruines ne sont pas connues de plus de 10 Européens, et il n'y a que quelques années que les Européens en connaissent l'existence. Notre chef d'expédition, le Commandant de Lagrée qui vient de passer plus de deux ans au Cambodge comme Résident français près du roi, avait pu grâce aux facilités que sa position lui procurait visiter le plus en détail possible tous ces monuments et faire de sérieux travaux de recherches que nous l'avons aidé quelque peu à compléter, et grâce à lui nous avons pu voir en nos 10 jours ce qu'il aurait fallu bien plus longtemps à un voyageur ordinaire pour trouver, et même beaucoup de choses près desquelles on pourrait passer bien des fois sans en soupçonner l'existence, tant la forêt est touffue et difficile à pénétrer.

Après avoir vu la grande pagode dont je vous parlais tout à l'heure, nous avons visité ce que l'on appelle la ville<sup>6</sup> : le temps et la végétation tropicale ont passé sur tous les monuments qu'elle renferme, bien que construits avec une solidité à toute épreuve. Les arbres embrassent tout de leurs racines, leurs troncs percent les voûtes, passent par des fissures puis grossissent, disjoignent les pierres, les font tomber successivement, - et meurent pour laisser à d'autres le soin d'achever leur œuvre de destruction. Car dans toutes ces grandes forêts du Cambodge, les bois qui sont à peu près sans valeur ont atteint leur développement et meurent au bout de 90 ou 100 ans, il en a donc passé bon nombre de générations sur ces ruines dont personne, aucune légende sérieuse, aucune inscription, n'a pu révéler ni même faire conjecturer l'époque.

La ville se compose d'une muraille en carré de 4 à 5 kilomètres de côté – environ avec cinq portes qui sont des monuments singuliers – des fossés très larges, des avenues à chaque porte. Dans la ville plusieurs immenses monuments, les uns pagodes, les autres palais, tout couverts de sculptures. Une immense pagode – qu'on appelle la pagode aux 50 ou 52 tours – tours de toutes les dimensions et représentant chacune à chaque point cardinal une face de Bouddha ; l'aspect de cet immense monument devait être bien singulier, peut-être bien beau. Puis, épars, des terrasses aux bas-reliefs immenses, des statues, des éléphants, la statue du roi lépreux, des colonnes ... S'il y faisait la température de France, on y passerait bien des jours



sans se lasser soit d'admirer, soit de faire des recherches. Mais j'avoue qu'au bout de mes dix jours j'avais tellement couru de 4 ou 6 heures du matin à 6 heures du soir pour voir tout, examinant, grimpant les collines au sommet desquelles il y a presque toujours une ruine, escaladant les murailles, me hissant avec peine sur les pierres branlantes sur les escaliers raides et souvent privés de marches, déjeunant avec un poulet ou quelque oiseau tué à coup de fusil que je faisais rôtir (accompagné de riz en guise de pain) dans quelque petite case (en paille) de Cambodgien que je rencontrais sur ma route. Au bout de 10 jours, dis-je, puisqu'il fallait quitter ces belles choses, nous remontâmes presque avec joie sur nos éléphants, et après une journée de marche soit à éléphant, soit en barque dans un cours d'eau peu profond où il fallut plus d'une fois se mettre à l'eau pour tirer la barque et lui faire franchir un banc de sable, nous aperçûmes avec un sentiment de plaisir général le mât de notre canonnière, au bord de laquelle nous allions trouver un peu de repos bien nécessaire et nos anciennes habitudes de vie civilisée.

C'est là notre début en fait de voyage qui diffère un peu des voyages ordinaires : un photographe<sup>7</sup> était avec nous, qui s'est borné à prendre bon nombre de photographies dans la pagode principale. Quant à moi, j'ai pris des croquis presque partout où je suis allé ; mon album promet donc de se garnir.

A peine avons-nous pris deux ou trois jours de repos et fait une visite au roi de Cambodge<sup>8</sup> qui eut l'amabilité de faire danser ses danseuses et ses femmes (en forme de représentation théâtrale) uniquement pour nous faire plaisir, et qui nous offrit après une fort bonne collation à la française, nous reprîmes avec la canonnière le vrai lit du Mékong et hier dans l'après-midi nous sommes arrivés à un grand village. Nous avons établi notre quartier général dans une maison de plaisance du roi. Nous sommes presque à toucher les rapides du fleuve, qui n'ont pas encore été explorés. Demain donc, la canonnière qui nous a amenés repartira pour Saïgon emportant nos lettres, et nous serons livrés à nos propres moyens. Nous ne resterons ici que le temps de réunir les moyens de transport pour aller plus loin. Quand nous aurons gagné un point plus élevé sur le fleuve, dans un mois à peu près, nous nous fixerons là ; nous laisserons passer le gros de la saison des pluies, temps pendant lequel il est impossible de voyager, et quand viendra la saison sèche, vers novembre, nous partirons définitivement. S'il est possible, on nous enverra de Saïgon, avant ce dernier départ, quelques

---

<sup>6</sup> Angkor Thom.

<sup>7</sup> Émile Gsell (1838-1879).

<sup>8</sup> Norodom I<sup>er</sup>.

Garnier

instruments que nous avons demandés en France et par la même occasion nos lettres. Mais nous n'y comptons pas beaucoup et il faut nous attendre à ne plus rien recevoir d'ici la fin de notre voyage qui probablement n'est pas proche. Toutefois il est bien probable que nous pourrions écrire en France pendant 3 ou 4 mois encore. Si c'est possible, je le ferai ; sinon, que l'absence de lettres de ma part ne vous étonne pas.

De la durée de notre voyage, nous ne savons rien. Peut-être un an, peut-être plus. Nous emportons avec nous beaucoup de bagages, quantité d'objets d'échange pour remplacer l'argent car nous ne tarderons pas à arriver dans un pays où l'on ne connaît pas l'usage de la monnaie... Nous nous avancerons lentement et tant que nous pourrions. Puis il faudra revenir... Comme début, nous nous portons bien, mieux qu'à Saïgon et dans deux mois, quand nous aurons remonté un peu et que le soleil ne sera plus si haut dans le Nord, nous aurons une température fort agréable.

Je pense que quand cette lettre – qui sera peut-être la dernière d'ici bien longtemps – vous arrivera, tout le monde sera réuni à la maison, ce sera pendant les vacances. Inutile de vous dire que ce qui me privera le plus pendant ce long voyage sera de n'avoir aucune nouvelle de vous. Il y a déjà 6 semaines que j'ai reçu votre dernière lettre. Portez-vous tous bien pendant ce temps-là ; que je retrouve ma grand-mère bien vieille mais toujours d'aussi vive humeur, Amédée interne des hôpitaux de Paris, Jean un avocat sérieux et le père cultivant son jardin, visitant ses terres... et se reposant de ses fatigues par le plaisir de penser à ses enfants.

Chers parents, je me rappelle au souvenir de famille, amis et connaissances, je vous embrasse bien et ... au revoir.

Louis Delaporte.

**C. LOUIS DELAPORTE À SON PÈRE ET SA GRAND-MÈRE : RELATIONS  
AVEC FRANCIS GARNIER APRÈS LA MISSION DU MÉKONG**

2 août [18]69

Chers parents,

Nous n'avons pas reçu notre linge et nous ne savons qu'en penser. Nous vous prions de vous en inquiéter le plus tôt possible. Nous avons vu Madame Nau qui nous a raconté les péripéties du voyage de Madame Amiraut dont nous n'avons appris le départ qu'après son arrivée à Loches. Madame Hubert est à peu près remise de sa maladie – nous l'avons vue, elle se rappelle à votre souvenir, ainsi que Madame Follin. Rien de nouveau dans notre position, si ce n'est que l'organisation de notre publication officielle traîne tellement que je commence à ne plus compter dessus. De Carné<sup>1</sup> vient de faire paraître deux articles sur notre voyages dans la *Revue des deux mondes*. Je sors de chez lui et il m'a démontré qu'il avait été forcé de le faire parce que Garnier avait lui-même envoyé à la même revue une série d'articles, et de Carné ne s'est décidé à faire paraître que sur la sommation écrite que j'ai lue de Buloz<sup>2</sup> qui lui disait « C'est à prendre ou à laisser, Si vous ne me donnez pas votre manuscrit je fais paraître immédiatement celui de M. Garnier ».

Je viens d'avoir une explication avec Garnier qui n'avait rien à répondre à la façon claire et précise dont j'ai exprimé ma pensée.

Pour le moment il dévore sa rage et est sur le point de jeter le manche après la cognée. On le fait errer depuis trois mois de bureau en bureau, on le paie de belles paroles et l'on ne s'engage à rien. Si après demain jour fixé pour une réponse définitive du ministère<sup>3</sup>, cette réponse n'est pas catégorique, je vais trouver Hachette et je lui propose un texte et des dessins que je lui donnerai le jour où je serai libéré avec l'État. Je verrai sa réponse et de Carné m'ayant offert et promis toutes ses notes j'aurai toutes les facilités possibles pour faire cela... La suite nous apprendra ce qui sortira de tout cela. Dans tous les cas je ferai tout mon possible pour avoir un ou plusieurs congés si il arrivait que la publication officielle étant abandonnée on voulut me faire rejoindre mon poste de Lorient.

---

<sup>1</sup> Louis de Carné (1844-1871), membre de l'état-major de la Mission du Mékong.

<sup>2</sup> François Buloz (1804-1877), rédacteur en chef puis directeur de la *Revue des deux mondes*, de 1831 à 1877.

<sup>3</sup> Le ministère de l'Instruction publique, commanditaire de la publication des résultats de la Mission du Mékong.

Avant 1873 : jeunesse, découverte des monuments khmers et travail avec Francis  
Garnier

J'ai vu hier Amiraut, et comme M. de Lagrandière<sup>4</sup> était à son bureau, il m'a fallu causer un peu avec lui.

L'amiral Lagrandière serait enchanté que nous revenions nous adresser à lui pour qu'il fournisse les fonds nécessaires à la publication, mais il a insinué qu'il pourrait très bien faire imprimer le texte à Saïgon !!! que les dessins se feraient peut être à Paris... Nous le connaissons trop pour ne pas savoir ce qui arriverait si nous retombions sous sa coupe, il est donc probable que dans aucun des cas nous ne nous adresserons à lui.

Amédée vient d'écrire à Mme Pic-Paris pour ce pauvre Alcide dont nous venons d'apprendre la mort.

Adieu chers parents je vous embrasse.

L. Delaporte.

*(Sous la date : Rép. le 3)*

*(En marge : 3 août 1869 Louis Delaporte)*

---

<sup>4</sup> Auguste Benoist de La Grandière, gouverneur de Cochinchine entre 1863 et 1868.

## II. 1873-1882 : PREMIÈRES ANNÉES AU SERVICE DE L'ART KHMER

### A. LA MISSION DE 1873

#### 1. Louis Delaporte à sa grand-mère : préparation de la mission

Dimanche matin 18 mai [18]73

Chers parents,

Je pars seulement ce matin. Tout est à peu près terminé : le prochain paquebot réparera nos oublis.

N[ous] avons diné il y a 3 jours chez Mme Pelouze. J'ai vu le ministre de la Marine<sup>1</sup>, et j'ai été forcé de refuser ses invitations à diner (petit malheur) nous avons causé de ses parents de Loches.

J'ai vu J[ules] Simon<sup>2</sup> et M. Grevy<sup>3</sup> pour les cadeaux. Je leur ai remis à chacun une note et il est probable que la chose se fera encore.

Tout va bien : bonnes nouvelles de la cour de Hué<sup>4</sup>. Le Muséum veut envoyer me rejoindre là bas, un naturaliste qui devait accompagner M. Dabry de Thiersant<sup>5</sup> mon ancien concurrent, dans lequel on n'a plus confiance et qui a fait mes affaires en voulant trop faire les siennes. Ce zoologiste aurait 4 000 F du Muséum<sup>6</sup> cette année (sur la caisse de l'expédition), et on tâcherait d'augmenter encore cette somme plus tard. Ce serait une bonne acquisition, et le voyage prendrait de plus en plus d'importance, pour aujourd'hui et pour l'avenir. Toutefois, la durée pourrait bien en être un peu réduite d'après ce que j'ai reçu de Cochinchine, et si le résultat était le même pour moi, je ne m'en plaindrais pas.

---

<sup>1</sup> Louis Pothuau, ministre de la Marine et des Colonies du début de l'année 1871 au début de l'année 1873.

<sup>2</sup> Ministre de l'Instruction publique.

<sup>3</sup> Peut-être Jules Grévy, ou son frère Albert. La famille Grévy était liée au député d'Indre et Loire Daniel Wilson, qui agissait comme protecteur de Louis Delaporte, en raison des liens qui l'unissaient à Armand Delaporte, père de Louis.

<sup>4</sup> On se rappelle que Louis Delaporte projetait d'entreprendre une mission au Tonkin, province de l'Empire d'Annam. L'empereur résidait alors à Hué.

<sup>5</sup> Philibert Dabry de Thiersant (1826-1898), avait été chargé de mener une exploration en Chine.

<sup>6</sup> Rature : « par an ».

Ainsi ma chère grand-mère, il ne faut pas se désoler et me croire perdu. Car j'aime mieux à tous les points de vue faire ce voyage que d'aller passer 18 mois à Saïgon, ce qui n'effraie plus personne. Ainsi donc un peu de courage et tout ira bien. Je vous écrirai de Suez - vous recevrez la lettre dans 18 à 20 jours, et successivement de toutes les relâches. Pendant 6 mois, vous recevrez des lettres très régulièrement, et j'ai tout lieu de croire qu'il en sera à peu près de même pendant le reste de ce voyage, je m'arrangerai pour cela en<sup>7</sup> allant : en somme, les missionnaires du Tonking reçoivent et envoient des lettres par chaque courrier.

Encore une fois, bon courage. Il faudrait être difficile pour ne pas être content de la chance qui m'arrive, chance enviée par tous mes collègues.

Adieu chers parents. Soignez bien ma grand-mère, et soignez vous bien tous que je vous retrouve en bon état quand je reviendrais, peut-être plus tôt que nous ne pensons et pour longtemps cette fois. Adieu ma grand-mère, je t'embrasse et au revoir.

L. Delaporte.

*(En tête de la première page : Pour ma grand-mère)*

*(En tête de la première page : 1873)*

---

<sup>7</sup> Rature : « passant ».

2. Amédée Delaporte à sa grand-mère : Amédée s'occupe des affaires de Louis Delaporte pendant qu'il est en Indochine

Vendredi, 13 juin 1873<sup>1</sup>

Chère mère<sup>2</sup>,

Je pensais arriver à Loches cette semaine, mais il me sera impossible d'y aller avant la semaine prochaine probablement mercredi ou jeudi. Je suis retardé pas des arrangements à prendre pour Louis avec le journal *L'Illustration*. Louis n'avait pu terminer cette affaire avant son départ et je n'avais pu la finir non plus avant le départ du dernier courrier. Depuis je me suis trouvé à dîner avec le fils du directeur de ce journal<sup>3</sup> et nous avons naturellement recausé de l'affaire ; tout étant en très bonne voie d'arrangement je ne veux pas partir avant que ce ne soit complètement terminé ; je voudrais pouvoir l'annoncer à Louis par le courrier du 22.

Vous avez<sup>4</sup> dû recevoir une lettre de Louis de Port Saïd ; il m'a écrit quelques mots du même endroit ; il me dit qu'il se porte très bien mais ne compte plus sur les objets d'art du ministère des Beaux-Arts<sup>5</sup>. Je suis heureux de pouvoir lui causer une surprise agréable à son arrivée à Saïgon, où il trouvera tout ce que j'ai pu obtenir pour lui.

J'ai vu avec autant de regrets que vous la dernière page du *Tour du monde* intitulée : Conclusion. Il est inutile je crois de répondre en ce moment au frère de Garnier qui a écrit cette<sup>6</sup> conclusion. Quand il en sera temps je me charge de répondre comme il le faudra. J'aurais j'espère plusieurs journaux à ma disposition pour cela. Nous en causerons du reste à mon voyage à Loches, car quand je dis je ne croyez pas que j'aie le désir de voler de mes propres ailes, je veux tout simplement dire que je profiterais de mes amis et connaissances après avoir pris quelque résolution avec vous. Du reste qu'il vous suffise de savoir que Garnier est déjà tout à fait coté dans la Marine, ce qui est un grand point.

---

<sup>1</sup> L'année a été rajoutée au crayon, *a posteriori*.

<sup>2</sup> Amédée Delaporte fait ici référence à sa grand-mère.

<sup>3</sup> Sans doute Lucien Marc, fils d'Auguste Marc, directeur de *L'Illustration*.

<sup>4</sup> Rature : « reçu ».

<sup>5</sup> Amédée Delaporte se trompe ici : il s'agit de la direction des Beaux-Arts, au sein du ministère de l'Instruction publique.

<sup>6</sup> Rature : « note ».

Je rapporterai à mon père les titres de Louis, comme il le désire ; j'en ai prévenu Hermil<sup>7</sup> qui m'a dit que pour lui-même il aimerait beaucoup mieux cela. Je lui ai remis aussi la liste des titres à vérifier pour voir s'il n'en est pas tombé au tirage des remboursements ; il la fera vérifier et me donnera la réponse.

J'engage Jean à se contenter d'ici que je le voie de l'emploi du Laudanum ; il faut augmenter sans crainte progressivement (et si cela est nécessaire) la dose jusqu'à 20 gouttes. Il peut aussi essayer de prendre<sup>8</sup> en même temps (du moins sans cesser le Laudanum) du sous nitrate de Bismuth à la dose de 5 ou 6 grammes en trois fois dans la journée, entre les repas.

Adieu, chère mère, je n'ai pas pu voir beaucoup la famille dans ces derniers temps, cependant j'ai eu à peu près des nouvelles de tout le monde, et la santé est généralement bonne.

Je vous embrasse tous et à bientôt.

Ton fils

A. Delaporte.

---

<sup>7</sup> Ami de Louis Delaporte, à qui il avait laissé une partie de ses papiers avant de partir pour sa mission.

<sup>8</sup> Rature : « avec ».



3. Louis Delaporte à ses parents : préparation de l'excursion aux ruines khmères, la situation politique du Tonkin

Saïgon 2 Juillet [18]73

Chers parents,

Nous sommes arrivés à Saïgon le 28 juin. La traversée a été belle. Nous n'avons souffert que dans la mer Rouge, de la chaleur, et dans la mer des Indes<sup>1</sup>, d'une journée de mauvais temps. Le mois de mai a été paraît-il, très dur à Saïgon. Maintenant la saison des pluies est établie : il fait plus frais, on en est quitte pour un grain par jour, et pour moi je suis déjà délassé des fatigues de la route et je me porte très bien.

J'ai vu l'amiral<sup>2</sup> samedi, et diné chez lui dimanche. Voici les nouvelles qu'il m'a données.

Il espère que le roi de Hué va incessamment envoyer une ambassade en France. Les Annamites semblent plus traitables. Les commerçants français qui étaient partis pour le Yunnan par le fleuve du Tonking<sup>3</sup> viennent d'arriver à Hong-Kong avec leurs navires chargés d'étain. Les Annamites se sont plaints de leurs procédés : L'amiral attend l'un d'eux à Saïgon sous peu.

Le Commandant du Bourayne, Sénez, dont je vous avais apporté les rapports sur son voyage au Tonking – postule à Paris et avec l'approbation de l'amiral, un nouveau commandement avec lequel il viendrait tenir la station dans le fleuve. Il a réussi à persuader à l'amiral que ce serait nécessaire. D'ailleurs, mon expédition continuera à être tout à fait en dehors de sa mission et je n'ai aucune concurrence scientifique à craindre. S'il n'était aussi banquiste, aussi casseur et un peu plus honnête homme, j'en serais enchanté. Peut-être n'obtiendra-t-il pas, et alors, l'amiral enverra sur la côte un navire, pendant le temps nécessaire. S'il<sup>4</sup> obtient<sup>5</sup>, je prendrai mes précautions pour conserver ma liberté, ce qui sera facile, vu les désirs du gouverneur qui m'a lui-même présenté la chose ainsi.

---

<sup>1</sup> L'Océan indien.

<sup>2</sup> Marie Jules Dupré, gouverneur de Cochinchine de 1871 au début de l'année 1874.

<sup>3</sup> Le Song-Coï.

<sup>4</sup> Rature : « n' ».

<sup>5</sup> Rature : « pas ».

J'ai retrouvé ici beaucoup d'amis et notre voyage futur est très bien vu. Plusieurs volontaires se sont présentés déjà pour le faire.

La saison n'étant pas encore favorable pour le Tonking, il est à peu près convenu que je ne m'y rendrai pas avant 2 mois et demi – d'ici là, je vais organiser le voyage d'Angkor que je ferai le plus tôt possible. En somme, tout se présente bien, je sais que l'amiral a grand désir de me voir réussir, et il me semble que les personnages auxquels j'ai affaire, ne l'ignorent pas. J'espère donc que ces voyages se feront dans de bonnes conditions, et que nous rapporterons d'Angkor de belles choses, et des matériaux pour faire plus tard des travaux sérieux. Notre ancien photographe<sup>6</sup> qui y est retourné dernièrement, à ses frais ne demande qu'à y revenir avec moi, et j'espère obtenir du gouverneur, l'autorisation de l'emmener.

Mon appareil photographique ne va pas mal. Je l'ai expérimenté à bord, dans ma cabine, et par conséquent dans de très mauvaises conditions, une partie de mon matériel n'étant pas sous ma main. J'ai eu quelque chose. Je suis donc assuré, surtout après avoir pris les recettes du photographe installé ici depuis 8 ans, d'obtenir quelque chose de suffisant.

Ainsi, tout est pour le mieux. J'espère qu'il en est de même, à Loches, à Paris, à Nantes – et en France. Je n'ai plus le temps de m'occuper des affaires politiques, et j'espère que vos lettres me tiendront au courant.

Adieu chers parents, j'embrasse ma grand-mère et je l'engage à ne pas me plaindre : tout le monde me dit ici : « Vous êtes bien heureux : vous allez dans un beau pays où vous trouverez le climat de l'Algérie et où vous vous porterez à merveille ». J'attends impatiemment une lettre de vous dans 8 ou 10 jours, et vous en recevrez une autre de moi dans 15 jours. J'écris deux mots à Amédée : Prière de lui communiquer cette lettre.

Adieu chers parents, je vous embrasse.

L. Delap.

*(En tête de la première page : Rép. le 15 août.)*

*(En tête de la première page : Lettre du 29 juillet reçue vers le 15 [septem]bre. Arrivée à Amédée. Répondu le 28 [septem]bre)*

---

<sup>6</sup> Émile Gsell (1838-1879), qui avait accompagné à Angkor la Mission du Mékong, entre le 21 juin et le 1<sup>er</sup> juillet 1866.

4. Louis Delaporte à ses parents : raisons de l'arrêt de la mission

[29 novembre 1873]

Chers parents,

Bien que ma dernière lettre soit de date beaucoup plus ancienne que celle-ci, je ne pense pas que vous l'ayez reçue depuis plus de 15 ou 20 jours. Depuis que je vous l'écrivais, il s'est passé pour moi des choses inattendues qui auraient pu mal tourner, mais dont le résultat final est relativement bon comme vous allez l'apprendre tout à l'heure.

Lorsque ma dernière lettre partait d'Angkor, le personnel de la mission commençait à être éprouvé par des fièvres et autres indispositions, qui n'avaient encore rien d'inquiétant. En peu de jours, tout le monde (même nos indigènes) fut atteint, et le mandarin d'Angkor fut obligé de partir pour Bangkok, s'étant enfin décidé à nous laisser enlever les pierres que nous avions transportées sur le bord de la rivière. Nous prîmes tous le chemin de retour, vers Siem Reap et le Grand Lac<sup>1</sup>. Nous laissions à Angkor-Wat, un capitaine d'infanterie de Marine<sup>2</sup> qui venait de nous arriver de Cochinchine, et qui a dû passer là 3 semaines à exécuter des moulages des plus remarquables bas-reliefs de la pagode.

Pendant que nous préparions à achever<sup>3</sup> nos travaux par l'étude des monuments situés près de la route du Grand Lac, nous reçûmes une dépêche du gouverneur<sup>4</sup> nous donnant l'ordre de rallier Saïgon de suite. Nous prîmes seulement le temps de charger nos pierres sur des barques que j'avais fait demander à Pnom Penh et qui nous étaient arrivées avec la dépêche, puis nous gagnâmes la canonnière et nous partîmes. Le mauvais temps fit malheureusement couler au milieu du lac une de nos barques, chargées de 5 ou 6 grosses pierres faisant partie du groupe des géants d'Angkor. Mais ces pierres seront retirées dans 5 mois, lorsque les eaux ayant baissé il ne restera plus là que 4 pieds d'eau, et j'espère qu'alors on pourra les envoyer en France et compléter le groupe dont elles font partie.

Nous voici donc en route pour Saïgon. Il était temps et nous avons donné tout ce que nous pouvions faire. Presque tout le personnel malade, quelques hommes assez gravement, des officiers en mauvais état. Pour moi, j'étais couché très affaibli, fort souffrant et atteint

---

<sup>1</sup> Le lac Tonlé Sap.

<sup>2</sup> Auguste Filoz.

<sup>3</sup> Rature : « nous ».

<sup>4</sup> L'amiral Dupré.

d'une maladie de foie qui s'était déclarée inopinément 8 jours auparavant, la veille ou la surveillance du départ d'Angkor. Impossible de me soigner avant l'arrivée à bord de la canonnière. Notre médecin<sup>5</sup>, ayant l'expérience des pays chauds, et très soigneux et très dévoué, me soumit alors au traitement voulu, et le mieux se fit rapidement sentir. Nous descendions rapidement le fleuve et nous arrivâmes en 4 jours à Saïgon où tous les malades se rendirent à l'hôpital.

Le bien être que nous y trouvâmes nous fit de suite un grand bien. Toutefois, ma maladie dont le danger était passé, devait avoir d'autres conséquences. Toute la faculté de Saïgon (presque tous les médecins étaient mes amis), déclarèrent deux choses : d'abord que j'étais incapable de supporter de nouvelles fatigues avant longtemps, et ensuite que je ne me remettrais qu'en quittant la Cochinchine (le plus tôt étant le mieux) et il fut décidé que je partirais par le prochain paquebot pour aller me remettre en France.

Il fallait donc renoncer à l'exploration du Tongking. J'eus tout d'abord quelque peine à me faire à cette idée. Toutefois mon hésitation ne fut pas longue. En effet, depuis 2 mois, les circonstances avaient changé totalement : l'amiral Dupré était lancé là-bas dans une multitude d'intrigues qui je l'espère auront pour la France un bon résultat, mais dont les conséquences immédiates sont difficiles à prévoir. Ma liberté d'ailleurs m'était refusée, je devais en toute circonstance subordonner ma conduite à la marche politique des affaires et sans vouloir me le dire, on me donnait à commander non pas une mission scientifique mais une petite canonnière armée en guerre. (Du moins, on me disait au début que la mission allait sous 8 jours partir dans ces conditions et que je la rejoindrais quand je serais assez bien portant pour le faire.) Déjà notre naturaliste<sup>6</sup>, très éprouvé à Angkor, refusait de partir dans de pareilles conditions. Le géologue<sup>7</sup> n'en était guère plus content. L'ingénieur hydrographe<sup>8</sup> malade et peu désireux de partir recevait cependant l'ordre d'aller au Tongking. Enfin, le matin même de notre arrivée, un aviso<sup>9</sup> emmenait au Tongking, le Chef de la Mission politique et militaire, avec une petite canonnière et 60 soldats. Ce chef n'était autre que Garnier qui dans sa visite au gouverneur pendant mon absence lui avait monté la tête (comme l'avait fait quelque mois auparavant le Commandant<sup>10</sup> Sénez du Bourayne, lequel avait échoué dans ses démarches à Paris). Je vous expliquerai plus tard comment l'amiral Dupré ayant précisément besoin d'un

---

<sup>5</sup> Jules Harmand.

<sup>6</sup> Le docteur Jullien.

<sup>7</sup> Ratte.

<sup>8</sup> François Bouillet.

<sup>9</sup> Petit bâtiment de guerre, employé comme escorte.

<sup>10</sup> Rature : « de ».

homme comme Garnier ou M. Sénez, et voulant à toute force agir, se décida malgré tout son entourage à confier cette mission à Garnier, alors en congé, au grand désappointement des officiers en service ou des inspecteurs de Cochinchine<sup>11</sup> qui trouvaient bien singulier un pareil passe droit.

Ce concours de circonstances dont je pus me rendre bien compte au bout de deux ou trois jours, me fit vite prendre mon parti sans trop de regret. J'avais d'ailleurs envisagé très souvent la possibilité de voir ma mission réduite au voyage d'Angkor. Ce voyage s'est effectué, pas aussi complètement que je l'aurais voulu, mais en donnant de bons résultats, supérieurs à ceux qu'on pouvait attendre. C'est déjà beaucoup. Maintenant que beaucoup de médecins m'ont dit la vérité et que je me rends bien compte de mon état, actuel et passé, je suis tout prêt à croire que ma maladie de foie a été un bienfait : sans elle j'étais forcé de partir pour le Tongking, dans de mauvaises conditions. Je n'aurais pas eu la force de supporter le voyage d'exploration s'il s'était fait, et j'y serais resté. J'ai passé 20 jours à l'hôpital de Saïgon, sans amélioration sensible après la première semaine. J'ai alors suivi le conseil qui m'était donné et je suis parti par le premier paquebot. La première partie de la traversée a été pénible, il faisait trop chaud. Après avoir passé Ceylan, quelques jours de fraîcheur relative me firent du bien, puis revinrent de grandes chaleurs dans la mer Rouge. Enfin, en approchant de Suez le vent du Nord se décidant à souffler, un mieux réel se fit sentir, mieux qui se continue tous les jours, à tel point qu'aujourd'hui (29 novembre), en vue des côtes de Corse et de Sardaigne, je ne suis plus reconnaissable et j'ai à peine la figure d'un malade.

J'ai pour compagnon de voyage un médecin principal de la Marine qui a été plus malade que moi (d'un abcès du foie dont il se guérit très bien) – et qui m'a soigné depuis Saïgon d'où il vient aussi. C'est un excellent médecin et un homme instruit et aimable.

Nous comptons arriver à Marseille dans la nuit de Dimanche à Lundi. J'y séjournerai 1 ou 2 jours, le temps nécessaire pour régler mes affaires avec les commissaires de Marine. De là, j'irai à Paris où je serais peut-être obligé de rester jusqu'à l'arrivée du premier courrier de Saïgon,<sup>12</sup> 13 ou 14 jours après l'arrivée de celui qui m'ammène – à Paris on me donnera d'abord 3 mois de congé qui sans doute seront suivis de 3 autres, parmi lesquels, un mois à Vichy pour achever de me guérir. Dès que mes affaires seront faites à Paris, je prendrai le chemin de Loches où j'aurai grande hâte d'arriver et où j'espère vous trouver tous en bonne santé.

---

<sup>11</sup> Louis Delaporte évoque ici les inspecteurs des Affaires indigènes.

<sup>12</sup> Rature : « donc ».

Avant de partir de Saïgon, j'ai vu arriver la plus grande partie de nos sculptures cambodgiennes laissées derrière nous. Le tout doit être embarqué sur le transport de l'état qui arrivera à Toulon dans les 10 ou 15 premiers jours de janvier : le tout ne sera donc pas à Paris avant la fin de janvier au plus tôt.

Pour que ma lettre vous arrive plus tôt, je la donne à l'agent des Postes à bord. Je vous écrirai de Paris.

Adieu cher parents, j'ai grande hâte de vous voir et je vous embrasse de tout cœur.

L. Delaporte

*(En tête : Septembre 1873)*

*(En tête : 29/11/73<sup>13</sup>)*

---

<sup>13</sup> Cette date, de même que la précédente, a été rajoutée au crayon, *a posteriori*.

## B. ORGANISATION DE LA PUBLICITÉ AUTOUR DU MUSÉE KHMER DE COMPIÈGNE

1. Louis Delaporte à son frère Jean : envoi de modèles d'articles à rédiger

Paris – Vendredi soir 13 août [18]74

Mon cher Jean,

Je quitte le directeur des B[eau]x arts il m'a promis d'aller dimanche matin pour l'inauguration du musée à Compiègne. J'espère qu'il tiendra sa promesse mais je n'en suis pas absolument sûr.

J'envoie une sorte de modèle d'article tel qu'on peut en mettre dans un journal républicain (*Correspondance républicaine – Opinion nationale...*) – en le copiant ou le refaisant, il ne faut pas accentuer la querelle du directeur du Louvre et du directeur des B[eau]x arts. J'en ai dit assez, plus tôt trop, car le musée peut retomber sous la coupe de M. de Raiset<sup>1</sup>.

Si M. De Chennevières<sup>2</sup> vient dimanche, j'écrirai ou j'enverrai de suite une dépêche et alors on pourra ajouter aux articles :

« Le directeur des B[eau]x arts s'est rendu avec une partie du personnel de la direction au palais de Compiègne pour inaugurer le nouveau Musée khmer ou cambodgien qui vient d'être installé dans la grande salle ou salle des Colonnes.

Il a<sup>3</sup> été reçu par M. le Lieut[enan]t de V[ai]s[eau] Delaporte chef de la mission<sup>4</sup> qui a recueilli les objets d'art<sup>5</sup> dans les ruines des anciens monuments du Cambodge – et organisateur du musée – et par M. Lafolloye architecte du palais. Le directeur a adressé de grands éloges au jeune officier de Marine qui vient d'enrichir nos collections artistiques

---

<sup>1</sup> Louis Delaporte évoque peut-être ici Frédéric Reiset (1815-1891), nommé directeur général des Musées nationaux en 1874.

<sup>2</sup> Charles Philippe de Chennevières (1820-1899), directeur des Beaux-Arts entre 1873 et 1878.

<sup>3</sup> Rature : « adressé de vifs éloges ».

<sup>4</sup> Rature : « à la suite ».

<sup>5</sup> Rature : « qui composent le musée ».

d'œuvres intéressantes à tout point de vue, les premières qui aient été apportées en Europe, et les seules qui représentent l'art et la civilisation hindoue dans nos musées ».

Vous pouvez aussi voir dans *L'Illustration* le petit article qui accompagne les deux premiers dessins de la série.

Adieu et à bientôt

L. D.

Si on pouvait disposer de l'agence Havas, il y aurait sans doute à mettre seulement deux lignes :

« Le directeur des Beaux-Arts et une partie du personnel se sont rendus à Compiègne pour inaugurer le Musée khmer fondé par M. le Lieut[enan]t de Vaisseau Delaporte avec des objets d'art recueillis pendant<sup>6</sup> la missions d'exploration des<sup>7</sup> monuments du Cambodge<sup>8</sup> accomplie récemment sous la direction de cet officier. »

Pas encore de réponse pour Pillaut. Veut-il des accessoires ? Je trouverai ses affaires à Paris.

*(En tête de la première page : 13-8-74)*

---

<sup>6</sup> Rature : « la mission scientifique dirigée par ce jeune officier dans les ».

<sup>7</sup> Rature : « Cambodge ».

<sup>8</sup> Rature : « dirigée ».



2. Louis Delaporte à son père : stratégie publicitaire

Paris- Lundi 24 août [18]74<sup>1</sup>

Cher père,

Je viens de recevoir ta lettre et tes articles – dont je te remercie.

*L'Illustration* et *Le Monde illustré* ont commencé une série de dessins sur le musée<sup>2</sup> et le voyage qui dureront 2, 3 ou 4 semaines. J'ai porté 3 des lettres de M. Wilson<sup>3</sup> :

au *National* qui m'a pris un de tes articles et m'a promis d'envoyer un rédacteur à Compiègne pour apprécier le musée (l'article paraîtra dans le *National* et le *Petit National*)

à *La France* qui me demande un article au moins double de ton plus long dans lequel une moitié et si l'on veut, les  $\frac{3}{4}$  soit consacré au récit de voyage pour intéresser les lecteurs au *Constitutionnel* qui vient de m'adresser à Louis Enaut qui fait ses critiques d'art.

Je vais dans un instant aller au *Rappel* – et les jours suivants aux autres journaux – si tu vois M. Wilson tu le remercieras encore et tu lui diras que je suis bien accueilli.

Je crois qu'en ce moment, il ne faut se préoccuper que d'une chose dire qu'il y a un musée à Compiègne, qu'il est intéressant, et que j'en suis le fondateur, de façon à ce que tous le sachent et que cela soit un fait acquis pour plus tard. La valeur de mes pierres est incontestable pour tout artiste ou demi-artiste. Si elles ne sont pas appréciées de suite cela tiendra à ce que – Je n'ai pas assez de science archéologique pour les faire valoir – Je ne me suis pas adressé à l'Institut – Les savants et conservateurs des musées sont jaloux de tout ce qui n'est pas leur spécialité – Il y a pique entre le Louvre et les Beaux-Arts – L'Inde et le Cambodge sont absolument inconnus de nos savants... Tout cela est à vaincre : ce ne sera pas l'affaire d'un jour, et ne m'empêchera pas de dormir – je ne rêve pas à l'Institut. Quelque jour viendront des savants qui s'occuperont de l'Indochine, et alors mon musée reprendra sa valeur.

Actuellement, ce que je dois rechercher surtout c'est une certaine popularité qui ne peut me nuire et peut-être – par hasard – me sera utile.

---

<sup>1</sup> La date complète de cette lettre, à l'exception du jour, a été ajoutée *a posteriori*.

<sup>2</sup> Il s'agit du Musée khmer de Compiègne, ouvert le 20 août 1874.

<sup>3</sup> Daniel Wilson (1840-1919), député d'Indre et Loire. Les courriers évoqués ici sont des lettres d'introduction auprès des rédactions de différents journaux, rédigées par Daniel Wilson à la demande de Louis Delaporte.

C'est pour cela que je suis allé à la *Revue des deux mondes* où je ne ferais pas de critique d'art mais un simple récit de voyage genre *Tour du Monde*, mais aussi bien fait que possible.

Si tu as encore le temps, veux-tu faire le long article de *La France* (une colonne et demi) en t'aidant de mon rapport<sup>4</sup> et y prenant seulement les points les plus saillants, et passant rapidement sur les détails qui n'intéressent pas le public. Peut-être as-tu gardé le brouillon de mon ancien rapport...

Pour moi, je prépare aussi quelques articles, j'ai donné des renseignements amusants à un rédacteur du *Figaro*, et *La France* m'a aussi promis *Le Petit journal* pour lequel j'ai un article prêt, enfin quelques entrefilets ont paru dans *L'Événement*, *XIX<sup>e</sup> siècle*, *Siècle...* et je réserve pour la fin les articles des journaux sérieux, qui seront plus disposés à parler quand la chose sera plus connue.

Tout cela m'occasionne beaucoup de courses en ce moment où il y a tant de gens absents de Paris. Il me faut aussi m'occuper de ma prolongation de séjour à Paris. L'Instruction publique demande 6 mois pour moi. Je ne sais si on les accordera : dans tous les cas j'aurai certainement 3 mois. Il est regrettable que cela tombe au moment du Comice, car nous ne serions pas trop de 3 pour proposer des articles.

Adieu cher père et à bientôt.

L. D.

Je crois que je me tirerai d'affaire seul pour l'article de *La France* ne pas s'en occuper.

(En tête : 24-8-1874)

---

<sup>4</sup> Rapport de la mission de 1873, publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

3. Louis Delaporte à son père : utilité de la multiplication des articles dans les journaux non spécialisés

Paris le 4 Septembre [18]74

Cher père.

Je viens de trouver ta lettre en revenant de passer la soirée chez Goujon – père d'un garçon depuis 10 jours – tout s'étant très bien passé, et son établissement d'alliés marchant mieux qu'il n'a jamais marché depuis sa fondation.

J'ai été prévenu depuis plusieurs jours (je ne le suis pas encore officiellement – mais la chose est sûre), que ma prolongation de séjour à Paris – 6 mois, était accordée, M. de Chennevières à son départ, et après lui Lafenestre<sup>1</sup> ayant fait signer au ministre de l'Instruction publique une lettre qui demandait à son collègue<sup>2</sup>, presque comme service personnel, de me laisser à Paris. De plus, je viens d'apprendre l'arrivée à Toulon de M. Faraut<sup>3</sup> avec tous les plans, dessins, &c... recueillis pendant les diverses parties de la mission. Quand tout cela sera mis en ordre, et que le Musée khmer sera plus connu, je verrai à entreprendre une publication sérieuse, et à obtenir si faire se peut, une prolongation très longue avec ou sans solde – du ministère de la Marine... Tout cela se fera avec le temps, mais pour être moindres, mes tracas<sup>4</sup> ne sont pas terminés.

J'espère au moment de commencer l'article de la Revue<sup>5</sup>. Je ne le fais pas pour m'acquérir une réputation littéraire. Il m'est indifférent qu'il soit retouché. Or il y a (si c'était nécessaire), des gens qui ont cette spécialité – soit directement de l'écrivain à eux, soit pour le compte de la Revue, qui fait souvent refaire les articles scientifiques surtout, faits par des savants incapables d'écrire. Ce serait là une dernière ressource, et à coup sûr, le Musée khmer gagnera beaucoup à un pareil article.

---

<sup>1</sup> Georges Lafenestre, ami de Louis Delaporte, employé de la direction des Beaux-Arts au ministère de l'Instruction publique.

<sup>2</sup> Louis Delaporte évoque ici le ministre de la Marine et des Colonies. Rappelons que, jusqu'à sa retraite en 1880, Delaporte est placé en détachement auprès de l'administration de l'Instruction publique, tout en continuant à dépendre effectivement de la Marine.

<sup>3</sup> Félix Faraut, qui continua les fouilles après l'arrêt de la mission dirigée par Louis Delaporte en octobre 1873.

<sup>4</sup> Rature : « n'en ».

<sup>5</sup> Louis Delaporte fait ici référence à la *Revue des deux mondes*.

J'espère d'ailleurs que notre publicité ne fait que commencer. En effet, dans les n<sup>os</sup> de dimanche de *L'Illustration* et du *Monde illustré*, il y aura deux dessins de moi et une feuille de sculptures du musée. Dimanche prochain, encore un dessin de moi et une page de sculptures dans *L'Illustration* qui finira après avoir bien travaillé, et plus tard, à l'occasion, encore un grand dessin de moi, une grande feuille de sculptures et quelques autres dessins, de monuments et de sculptures, dans *Le Monde illustré*, ce qui fera un ensemble imposant. Le *Moniteur* d'il y a trois jours (2 septembre), a publié un long article bienveillant pour moi, mais imprégné des idées de M. Molle. Cela fait toujours du bruit et je crois qu'un article postérieur de Lafenestre viendra éclaircir la question.

Il va aussi paraître une série d'articles dans les journaux de l'Oise – puis je vais successivement faire mes visites pour avoir des articles sérieux. J'attends pour cela d'avoir des photographies d'objets du musée, les critiques ne voulant guère se déranger. Si une visite sur deux me rapporte un article, j'en aurai encore un certain nombre. Plus les journaux illustrés auront reproduit de sculptures, et plus les critiques seront disposés à écrire. *Le Rappel* n'a pas fait paraître le bon article que je lui avais donné de toi – c'était trop bien pour ce journal.

*Le National*, *Le Petit national* et *Le Progrès de l'Oise* ont reproduit ton autre article. Un ami m'avait promis un article pour *La France*.<sup>6</sup> Il a fait quelque chose d'insuffisant que je n'ai pas porté. C'est partie remise. Je n'ai pas vu *Le Petit Journal*, j'essaierai. Je suis abouché avec *Le Journal de Paris*, pour un article sérieux, et je vais essayer par un ami de m'aboucher avec les journaux anglais pour provoquer un contrecoup. Je n'ai porté qu'une partie des lettres de M. Wilson, réservant les autres pour une bonne occasion, ou ne les portant pas quand je pouvais entrer en relation directement avec un rédacteur intéressé à faire un article.

*Le Figaro* a été ce qu'il est toujours, mais c'est une réclame excellente et ce qu'il dit peut passer...

Sans ces préoccupations de journaux qui me paraissent très importantes pour me faire connaître d'une façon indiscutable, me poser, et peut-être me faciliter un mariage et la suite de mes travaux, - sans tout cela, je serais libre, dès que je serai prévenu officiellement de mon maintien au dépôt<sup>7</sup>.

---

<sup>6</sup> Rature : « Il ne m'a rien envoyé. »

<sup>7</sup> Le dépôt des Cartes et Plans de la Marine, dans lequel Louis Delaporte a commencé à travailler après le retour de la Mission du Mékong.

Je calcule encore au moins 15 jours pour achever le plus gros de tout cela. (Je n'ai fini mes croquis que ce matin.) Compiègne ira seul, après 1 jour ou deux de travail, je n'aurai plus à m'en occuper (ou presque plus).

De la chasse, je me préoccuperais peu cette année. Je me hâterai d'aller à Loches dès que je le pourrai pour me débarrasser de l'article de la revue<sup>8</sup>. Après quoi, je travaillerai plus doucement à mettre mes notes en ordre... Plus je vais, plus j'apprends que des malheureux partis sous un régime, revenus sous un autre ont vu perdre le résultat de leurs travaux. Un chef de bureau important de l'Instruction publique me parlait aujourd'hui de moulages des monuments mexicains qui ont coûté peut-être 80 000 F au ministère et dont personne n'a voulu depuis plusieurs années. On ne sait qu'en faire. Peut-être aura-t-on l'idée de les mettre aussi à Compiègne... C'est possible, et je ne m'en plaindrai pas.

De même beaucoup de moulages de l'Asie Mineure sont enfouis on ne sait où.

Somme toute, je n'ai pas à me plaindre, il est vrai que je me suis aidé. Lafenestre – et les croix du Cambodge<sup>9</sup>, m'ont aidé aussi.

Je ne sais pas trop où en sont les recettes d'Amédée. Je ne pense pas que cela aille mal. Il comptait aller vous voir dès le retour de Worms – très prochainement. Avez-vous les numéros des journaux illustrés. Répondez par carte postale. Amédée les portera ou nous les enverrons.

[...] <sup>10</sup>

J'ai envoyé les journaux illustrés à mon futur beau-père d'Ornans. J'ai vu dernièrement l'abbé entremetteur qui partait pour aller passer 6 semaines de vacances en Amérique. Il a déjeuné avec nous, et a dû écrire cela à la famille en racontant que les journaux ne parlaient que de moi à Paris. A son retour et après les publications, il faudra poser l'ultimatum, et l'effet étant produit, s'ils y tiennent, ils se décideront à montrer leur fille.

Un autre futur beau père s'est présenté, sa fille devait avoir toutes les vertus et de la fortune – mais 27 ans juste. Je n'ai pas été très ardent, et le beau père m'a dit au bout de 15 jours que dans la crainte de me voir repartir, il ne pouvait donner suite au projet. Enfin, j'ai passé la journée de lundi dernier à la campagne avec la famille Thorel chez la tante de la jeune fille dont j'avais déjà parlé (300 000 F de dot et orpheline). Cette jeune fille y était. Probablement qu'elle a fait des réflexions. Car rien ne forçait la famille à m'inviter. Elle a

---

<sup>8</sup> Delaporte évoque ici l'article que lui a commandé la *Revue des deux mondes*.

<sup>9</sup> Distinctions honorifiques correspondant à l'obtention du grade de chevalier de l'ordre royal du Cambodge, fondé par Norodom I<sup>er</sup> en février 1864.

près de 19 ans, elle a l'air bonne fille, mince, mais vigoureuse, pas mal faite – traits un peu rudes, bouche très grande – passable musicienne. Il y a une vieille grand-mère de 90 ans, très bien conservée, et aussi aimable et intelligente que la grand-mère Desbreaux. Nous nous sommes séparés très bons amis. J'ai dit que je partais prochainement pour aller passer quelque temps à la campagne...

J'aimerais mieux Ornans.

Adieu chers parents, j'espère que vous voilà bien au courant de ma situation. Amédée est absent – ou couché. Peut-être recevrez-vous dimanche matin la longue matière de l'article pour *La France*, qu'il faudrait vous partager et tâcher de me renvoyer le soir. J'ai fait tant attendre ce journal. J'embrasse ma grand-mère et toute la famille.

L. D.

[...] <sup>11</sup>

Je ne vous enverrai pas l'article de *La France*, je l'achève moi-même.

(*En tête : 4-9-74*)

---

<sup>10</sup> Un long passage concernant Amédée Delaporte, qui n'apportait rien à l'étude de l'œuvre de Louis Delaporte, a été supprimé ici.

<sup>11</sup> Un long passage concernant Amédée Delaporte, qui n'apportait rien à l'étude de l'œuvre de Louis Delaporte, a été supprimé ici.

4. Louis à son frère Jean : « Maintenant, la simple réclame est suffisante, il faudrait de sérieuses critiques d'art »

Paris – Dimanche soir.

Septembre 1874<sup>1</sup>

Mon cher Jean,

Le n° de *L'Illustration* d'aujourd'hui a réalisé ton souhait. Le jeune Comte (s[ous] chef de bureau aux des B[eau]x arts, collègue de Lafenestre) qui devait faire l'article, étant parti pour Athènes en l'égarant ou l'oubliant, nous l'avons fait nous-mêmes. Le manque de place a forcé de l'écourter un peu. Je suppose que la série de *L'Illustration* est ainsi brillamment finie. Il y a cependant une vue de ruines à passer encore – à moins qu'elle n'en ait pas été jugée digne ou qu'on ait trouvé le reste suffisant. C'est d'ailleurs une forte série pour les habitudes de *L'Illustration*.

*Le Monde illustré* fera encore paraître au moins une grande vue, et un grand dessin du musée. Comme réclame de journaux illustrés, il y a lieu d'être content. Mais quel tapage si le musée eut été à Paris.

Ce soir doit paraître un article de fond dans le *Journal de Paris*. Après cela je n'ai plus rien en train. Maintenant, la simple réclame est suffisante, il faudrait de sérieuses critiques d'art, chose difficile à obtenir à cause de Compiègne.

En l'absence de M. de Chennevières et de Lafenestre, c'est moi qui ai rédigé la note du *Journal officiel* – espérant qu'elle serait un peu améliorée au Cabinet du ministre. Vu les circonstances, il faut s'estimer heureux qu'elle ait paru ainsi et ait été reproduite par 5 ou 6 grands journaux.

Des lettres de Wilson, j'ai porté seulement :

1 *Le National* qui a publié un article.

2 *La France* – id. –

3 *Le Rappel* – qui m'a promis de publier mais n'a fait paraître qu'une note.

---

<sup>1</sup> Date rajoutée au crayon, *a posteriori*.

4 *Le Constitutionnel* qui m'a adressé à son critique d'art Louis Enaut, où je vais aller dès que j'aurais assez de photographies du musée pour l'intéresser.

*Le XIX<sup>e</sup> siècle* et *L'Évènement* avaient déjà publié des notes (par des amis particuliers à moi) – le *Moniteur* aussi – tous les autres ont reproduit la note de l'Officiel. Pour profiter des lettres de M. Wilson qui me restent, je désirerais savoir quelles sont celles qui seront le mieux accueillies – je porterais celles-là, sans crainte de faire fausse route, et je verrai à me servir<sup>2</sup> des autres côtés de relations et de lettres différentes. Il faut comme on dit, battre le fer quand il est chaud. Je vais donc me condamner encore à la battre pendant 12 ou 15 jours.

Il sera bon d'accepter *La Correspondance républicaine* – pourvu toutefois que son article n'ait pas une couleur politique accentuée, si tu peux t'en charger, fais le, les éléments d'un article ne te manquent plus – de même pour tous les journaux des départements voisins, j'ai recommandé à mon ami qui prépare la série d'articles (2 par semaine, je crois), pour *Le Progrès de l'Oise* de rester dans le sujet. Une conduite différente pourrait me gêner pour ma demande de publication, et la continuation des travaux.

Reste la *Revue des deux mondes*. Je vais m'y mettre dans deux ou trois jours dès que je serais débarrassé du reste. De votre côté, puisque vous avez du temps de reste à présent, ne pourriez vous pas me faire commencement, fin, et peut-être quelques passages à intercaler dans le récit. Je veux faire en somme, une répétition de mon rapport, avec quelques pages de fin : « Comment a été fondé le Musée khmer ». Voyez cela : à mesure que j'aurai préparé quelque chose, je vous l'enverrai.

Si d'aventure (cela est peu probable, après la promesse faite et le bruit de ces jours derniers), si l'article n'était pas admis, je ne serais pas embarrassé pour le publier ailleurs : (*Revue Maritime, Bulletin de la Société de géographie, &c....*) et avec moins d'occupation, il eut été bon de publier quelque chose dans chacun de ces recueils.

Vous voyez que quand je m'y mets, je m'y mets bien. L'occasion est unique et cela peut servir beaucoup.

J'espère que ta maladie de 3 jours ne t'a pas repris et que tu es maintenant reposé du Comice. Je suis enchanté que la fête se soit si bien passée.

Merci à Mme Pelouze de son aimable invitation. Je l'accepterai avec plaisir quand je pourrai. Il me paraît difficile que nous en profitions tous ensemble, Amédée se proposant

---

<sup>2</sup> Rature : « d'un ».



d'aller vous voir dès le second retour de M. Worms, qui vient de repartir pour 3 jours. Mais les projets d'Amédée sont maintenant subordonnés à tant de choses.

Adieu et à bientôt. Je compte sur toi pour faire part à M. Wilson de mes observations pour arranger les choses.

J'embrasse toute la famille.

L. Delap.

5. Louis Delaporte à son père : délégation de la rédaction des articles

Paris 6 Octobre 1875

Cher père,

Je viens de recevoir ta lettre seulement en rentrant. J'écris de suite pour que la réponse t'arrive à temps s'il est possible.

Les journaux pour lesquels j'ai encore des lettres de M. Wilson sont

*Le XIXe Siècle*

*L'Événement*

*Le Siècle*

*Le Temps*

*Les Débats*

*Le Moniteur universel*

*L'Opinion nationale*

*Le Bien public*

*Le République française*

J'ai porté la lettre destinée au *Rappel, National, France, Constitutionnel*.

Peu à peu je tâcherai d'obtenir des critiques d'art sérieuses. Pour cela, il me faudra des occasions et des relations.

Je serais enchanté toutefois d'avoir le renseignement demandé à M. Wilson : quels sont les journaux près desquels il a une influence sérieuse ?

Je suis allé hier à l'hôtel Carnavalet où j'ai pris l'adresse de M. Roguet<sup>1</sup> que je verrais demain si je puis. La première lettre de M. Wilson me servirait pour faire insérer l'article que pourrait signer M. Roguet qui est parfaitement connu des architectes. Prière de remercier M. Wilson et Mme Pelouze de leur amabilité d'avoir demandé un article à M. Roguet.

Tout cela viendra avec le temps.

---

<sup>1</sup> Louis Delaporte fait sans doute référence ici à Félix Roguet (1823-1888), architecte ayant travaillé à l'agrandissement du musée Carnavalet. Roguet avait été employé pour effectuer des travaux au château de Chenonceau, propriété de Marguerite Pelouze, sœur du député Daniel Wilson.

Passons à l'article de la Revue<sup>2</sup>. On doit s'occuper en ce moment de me trouver quelqu'un capable de faire cet article d'après mes notes. (C'est là ce que j'ai demandé.) La difficulté que je trouve en ce moment me vient surtout d'une disposition particulière causée par mes préoccupations, ma lassitude d'écrire des notes pour les journaux, ... &c...

J'ai remis une assez grande quantité de notes à la personne qui rédige les articles du *Progrès de l'Oise* qui sans doute vont paraître à partir de samedi prochain. Comme je ne signe pas, et que cela sera écrit et signé par un habitant de Compiègne et d'une façon très locale, ma responsabilité est à l'abri. Mais il se trouve que le programme général de l'article que j'ai remis est à peu de choses près celui que tu m'indiques. Seulement, je n'entre pas dans les détails et au lieu de tout louer je ne puis m'empêcher de faire connaître ma véritable manière de penser, c'est-à-dire, qu'étant donné le climat du pays, et notre manière d'agir, il est difficile de dire si l'occupation est un bien ou un mal – (je ne doute pas quant à moi que ce n'ait bien plus d'inconvénients que d'avantages).

Ceci n'est qu'accessoire. Au premier abord, ton programme qui a l'avantage de prendre la chose de haut et de généraliser, me paraît bon, mais il est d'autant plus difficile à remplir car je suis assez peu au courant de ce qui s'est fait en Cochinchine depuis longtemps, et ce que j'y ai vu fait par l'amiral Dupré ne mérite guère d'approbations. Il y a des sujets auxquels il n'est pas non plus très facile de toucher dans ma position. Il est vrai qu'on pourrait en se bornant à un article, s'en tenir à des idées générales non compromettantes. Il me semble au premier abord que je ne connais pas assez la question pour m'étendre sur la colonie, que bien d'autres connaissent à fond. L'avantage de l'article sur l'excursion aux ruines est que là je suis sur mon terrain – et qu'y étant allé seul, personne ne peut me contredire. Il me faudrait un assez long travail pour réussir les éléments de l'article très sérieux dont tu me donnes le programme et on ne m'acceptera à la Revue que comme actualité. A première vue, il me semble donc qu'on peut admettre ton début comme idée générale, mais sans désirer s'étendre beaucoup – et en restant dans un cadre plus restreint.

Maintenant, le sujet du musée et de l'excursion n'est-il pas suffisant à lui seul. En me bornant à cela, je rentre dans mon rapport, mais ce rapport a déjà paru depuis 6 mois<sup>3</sup>, peu de gens l'ont lu, et il me semble qu'il n'y a pas grand inconvénient à y retomber un peu.

---

<sup>2</sup> Article commandé par la *Revue des deux mondes*.

<sup>3</sup> Louis Delaporte fait sans doute référence à la publication dans le *Bulletin de la Société de géographie*, en février 1875, d'une communication concernant sa mission de 1873, reprenant les termes du rapport rendu au ministère de l'Instruction publique.

J'évitais cette fois le plus possible les noms propres que l'on tâcherait de mettre dans une note une fois pour toutes.

A tout cela je vais réfléchir encore.

Je remercie Jean de sa lettre – il voit que je veux profiter de son introduction près de M. Roguet que j'ai déjà vu d'ailleurs chez Mme Pelouze.

Madame Pelouze est-elle à Paris.

[...] <sup>4</sup>

Adieu chers parents et à bientôt.

L. D.

---

<sup>4</sup> Un long passage concernant Amédée Delaporte, qui n'apportait rien à l'étude de l'œuvre de Louis Delaporte, a été supprimé ici.

6. Hélène Delaporte à la grand-mère de son mari : contribution à l'œuvre de Louis Delaporte

Mercredi 24 1879<sup>1</sup>

Ma chère grand'mère,

Pardonnez-moi si je suis un peu rare ces jours-ci, Louis ou plutôt son livre<sup>2</sup> absorbe tous mes instants.

Je délaisse tout, ma famille, ma maison, mon bébé<sup>3</sup> même pour ne m'occuper que de l'art khmer.

Plus nous travaillons, plus le livre sera intéressant, plus il se vendra, plus Louis sera connu, plus il sera content et avec lui ses parents et sa femme.

Nous ne bougeons pas de chez nous, nous sommes devant notre table depuis le matin jusqu'au soir. Louis corrige ce que je fais, le reste du temps il dessine ou s'occupe de Laederich<sup>4</sup>.

Cette vie ne nous déplaît ni à l'un ni à l'autre. Pourvu que la santé de Louis n'en soit pas ébranlée, c'est tout ce que je demande.

Pendant ce temps le petit respire au parc Monceau assis, comme à Loches sur un tapis que la nourrice emporte. Il regarde paraît-il pleurer les autres bébés et s'amuse beaucoup de voir jouer les grands ; il aime toujours passionnément son papa, ce dont sa maman n'est pas jalouse. Je devine aussi qu'il pense beaucoup à sa vieille grand'mère, et à son grand'père qui s'occupait tant de lui, mais il ne peut pas encore le dire.

Au revoir, ma chère grand'mère, mes dix minutes de récréation sont écoulées, je retourne en classe en vous embrassant ainsi que mon père,

Hélène.

---

<sup>1</sup> Le millésime a été rajouté au crayon, *a posteriori*.

<sup>2</sup> *Voyage au Cambodge : l'architecture khmer*, Paris, C. Delagrave, 1880.

<sup>3</sup> Louis, né le 10 février 1879.

<sup>4</sup> Collaborateur de Louis Delaporte durant sa mission de 1881.

### C. LA MISSION DE 1881

1. Louis Delaporte à sa femme : la traversée de France en Cochinchine, utile pour compléter les préparatifs de la mission

A peu de distance de Naples. – Calme plat. Temps superbe

Ma chère petite Hélène.

Je ne reviens pas sur le moment de la séparation. Quelque cruel qu'il ait été, j'espère que le courage t'est vite revenu, et qu'il ne t'abandonnera pas.

Pour t'aider à prendre en patience ce mal nécessaire, dis-toi que mon voyage commence sous les plus heureux auspices. Très pressé à Marseille pour compléter mes achats de papier à dessin, élastiques pour mon chapeau un peu étroit, lanternes pour la photographie – et second chapeau en feutre mou pour les circonstances où le casque n'est pas nécessaire, je t'ai écrit et je suis arrivé à bord où mes bagages étaient arrivés dès le matin. Au départ, j'ai lancé une lettre de deux lignes à la *Cocadrille*, aux bons soins d'un indigène.

Puis est venue la reconnaissance avec le gouverneur<sup>1</sup> qui paraît-il avait compris que je partais la veille avec lui et m'a presque battu froid parce que sans doute il me croyait perdu pour... ses publications.

Cependant cela n'a guère duré. Une théorie politique nouvelle écoutée avec patience par moi a rétabli la bonne harmonie et lorsque plus tard je lui ai communiqué les lettres signées J[ules] Ferry<sup>2</sup> il m'a affirmé qu'il s'arrangerait de manière à me donner tout cela – et probablement aussi un médecin (que je chargerais de ramasser des plantes pour M. Pierre – suivant la demande de ce dernier).

Tout en passant sur les quais de Marseille j'avais eu le temps de faire le tour de la cathédrale aujourd'hui dégagée aux trois quarts et pleine de jolis détails.

A 10 heures précises par un soleil radieux avec des restes de brume à l'horizon, nous démarrions, et au milieu des barques chargées, des bateaux à la voile et des parents amis et

---

<sup>1</sup> Charles Le Myre de Vilers, gouverneur de Cochinchine de mai 1879 à la fin de l'année 1882.

<sup>2</sup> Ministre de l'Instruction publique de février 1879 à novembre 1881.

curieux pressés sur les jetées nous piquions au large sur une mer bleue, plus unie qu'un miroir – 4 malheureux condamnés (des recrues des Missions étrangères) d'un côté sous la conduite d'un vétéran, et cinq sœurs blanches et noires de l'autre, à genoux sur l'arrière marmotaient leurs patenostres et imploraient Notre Dame de la Garde dont la statue étincelait au soleil – la cathédrale placée juste à l'arrière, encadrée par les jetées les phares et les montagnes élevait peu à peu ses coupoles au dessus des maisons, le château d'If, les forts, les rochers resplendissaient, les gaëtes voletaient dans l'air ou rasaient le miroir des eaux les horizons se dégageaient peu à peu du brouillard – bref c'eut été un magnifique spectacle embelli encore par les grands navires sous voiles retenus au large par le calme plat... c'eut été dis-je un beau spectacle si tu avais été là pour le partager avec moi.

Depuis ce moment, même temps admirable, soleil superbe, brise légère et rafraichissante ; pas l'ombre de malaise maritime.

C'est la belle saison, le paquebot est plein de passagers heureusement calmes. Le capitaine, le même Rolland qui nous a ramenés d'Égypte<sup>3</sup> et qui depuis ces 5 ans fait les voyages de Chine, affirme que nous aurons très beau temps pendant toute la traversée, et jamais trop chaud. Grâce à lui j'ai des livres à discrétion et une magnifique cabine pour moi seul.

Le hasard et mon arrivée tardive font que l'on ne m'avait pas réservé de place à table. J'y gagne d'être assez loin du gouverneur dont je me serais fatigué. Il a un personnel assez varié pour exposer ses théories. J'en aurai donc assez sans avoir peur d'en être saturé. Dès aujourd'hui, j'espère ne pas séjourner plus de très peu de jours à Saïgon, achever rapidement mes préparatifs à Pnom-Penh et entrer en campagne après. Ghilardi et Laederich n'arriveront que peu de jours avant moi il n'y aura pas de temps de perdu.

Nous avons à bord une légion d'enfants qui me rappellent petit rat<sup>4</sup> – mais n'approchent pas de Margot – je veux dire de Marguerite<sup>5</sup>, ils mangent et crient sous mes fenêtres autrement dit devant ma porte ouverte. Dans un précédent voyage à la même époque il y en avait quatre-vingts !!!

Depuis que je respire l'air de la mer et que je n'ai plus les fatigues du départ, je me trouve très bien physiquement. Plus rien des courbatures passées : la Méditerranée a dissipé tout cela.

---

<sup>3</sup> Hélène et Louis Delaporte avaient, durant leur voyage de noces, visité l'Égypte.

<sup>4</sup> Surnom donné à son fils Louis.

Il s'agit maintenant de réparer mes oublis – au son assez – très désagréable d'un piano mal joué qui me brouille les idées.

(1° bis) Joins à l'envoi la liste des Fautes d'orthographe à éviter

1°- De ces oublis, le principal est celui de 100 feuilles de papier à estamper les inscriptions : Amédée n'a pu aller le chercher chez le fabricant lequel demeurait jadis rue Dauphine, je crois et demeure aujourd'hui dans une rue éloignée qui a été indiquée à Amédée et qu'il te désignera. Tu pourras emporter un échantillon du papier jaune (jaune sur un coté parce qu'il a été vernis pour le tirage des épreuves) – qui se trouve dans un carton placé à gauche de la cheminée du Cabinet de travail parmi les plans (les plus petits ceux qui sont devant) placés verticalement les uns sur les autres.

2°- J'ai oublié d'emporter le Guide anglais dans l'Inde (Murchisson ? Je crois) relié de rouge, dans ma bibliothèque (placard coté gauche de la fenêtre de Cabinet de travail. Sinon chercher de l'autre coté.) Ce guide contient d'intéressants renseignements sur les monuments de l'Inde et me serait utile, d'autant plus que le gouverneur qui ne rêve que publications dans la *Revue de Cochinchine* me talonne déjà pour y publier des articles...

3°- Dans le tiroir de<sup>6</sup> gauche du milieu du buffet Renaissance (Cabinet de travail) – parmi des liasses de papiers en est une attachée avec ce titre *Notes à dépouiller*. Dans le placard de gauche de la fenêtre du même cabinet, sur une étagère inférieure sont des cahiers et des notes, et des livres khmers grand livre broché à couverture bleue, traductions Aymonier placé à gauche à toucher<sup>7</sup> la cloison de la fenêtre

Eh bien, dans les *Notes à dépouiller*, ou au milieu de ces documents relatifs au Cambodge et au Musée khmer, se trouvent des notes relatives à des monuments indiqués par M. Pierre dans le Sud, et à des monuments indiqués par M. Héraud dans le Nord. Tâcher en recherchant avec soin dans ces papiers, sans les brouiller, de découvrir les notes (ou espèces de listes de noms de monuments) en question et les joindre au papier à estamper et au Guide.

4°- Joindre à tout cela une partie du papier à dessin contenu dans le tube en fer blanc, ou (si ce tube est perdu) du papier à dessin bulle très ordinaire, légèrement gris-jaunâtre.

5°- Demander à Amédée si à l'émulsion est jointe la manière de s'en servir, si non, la demander à Hermangis<sup>8</sup> 18 rue Rambuteau.

---

<sup>5</sup> Fille d'Hélène et Louis Delaporte, née le 19 octobre 1880.

<sup>6</sup> Rature : « droite ».

<sup>7</sup> Rature : « le mur ».

<sup>8</sup> L'orthographe correcte est Hermagis. Il s'agit d'un fabricant et détaillant de matériel photographique.



6°- Demander à Amédée si aux produits chimiques Rousseau est jointe la manière de s'en servir ?

Merci d'avance pour tout ce dérangement. M'envoyer tout cela en 1 caisse, adressée à moi aux bons soins du gouverneur pour faire suivre – par le prochain courrier qui part le 17 au matin de Marseille. Ecris à Amédée pour moi. Remplace-moi près de mon père.

Fais dire à M. Aymonier par Amédée que j'ai oublié de remettre à ce dernier le rouleau des inscriptions khmers et que je le lui enverrai plus tard. Dans le cas où tu le trouverais, ce rouleau, le remettre à Amédée pour M. Aymonier. Il est dans le même placard de gauche de la Cheminée du Cabinet.

A la liste de mes cartes à envoyer il faut joindre M. Antonin Proust<sup>9</sup> – avec « partant p[our] une nouvelle mission en Indochine se rappelle au souvenir bienveillant de M. A. Proust » ? *L'Illustration* ?

Le jour je regarde vos portraits. La nuit dans ma couchette, je pensais à celle du Nil qui n'était pourtant pas plus large. Je t'embrasse mille fois, Tu embrasses pour moi Louis et Didite<sup>10</sup> ...

Mes amitiés à la famille. (Mes amitiés – aux amis... en général)

Je vous embrasse tous encore.

L.D.

*(En tête de la première page : vers le 9-10-81)*<sup>11</sup>

---

<sup>9</sup> Antonin Proust (1832-1905) sera le premier ministre de Beaux-Arts, pour une courte période, à la fin de l'année 1881.

<sup>10</sup> Surnom que Louis Delaporte donne à sa fille Marguerite.

<sup>11</sup> Date ajoutée au crayon, *a posteriori*.

2. Amédée Delaporte à son frère : Amédée, responsable des affaires de Louis Delaporte en son absence.

Vendredi, 14 octobre 1881

Mon cher Louis,

J'ai été très heureux d'apprendre que ta traversée se faisait jusqu'à présent dans les meilleures conditions et que tu avais retrouvé chez le commandant du paquebot une ancienne connaissance.

Depuis ton départ j'ai expédié toutes les cartes que nous avons convenu d'envoyer. Je suis allé faire visite à M. Delagrave et à Marc<sup>1</sup>. Je n'ai pu voir encore M. Drapeyron qui était au Congrès de Venise. Marc a fait passer dans le n° de *L'Illustration* de cette semaine la note assez étendue, une trentaine de lignes du journal, que je lui avais laissée et il m'a semblé très disposé à faire paraître les dessins que tu pourras lui envoyer. Ne connaissant personne au *Monde Illustré* et à *L'Univers illustré* j'ai pensé qu'il valait mieux retarder ma visite jusqu'à ton premier envoi et ne me présenter chez eux qu'avec les croquis que tu leur destineras.

Les lettres pour les trois sociétés sont faites. J'ai remis Mardi à Thorel<sup>2</sup> celle qui est destinée à la Société de géographie ainsi que le volume<sup>3</sup> sur lequel j'ai mis en dédicace « à la Société de géographie de Paris, hommage de l'Auteur, L. D. ». Il est probable qu'il remettra le tout en séance, ce soir, jour de la première séance après les vacances.

La séance de la Société indochinoise n'a lieu qu'à la fin du mois, le 30. Il est convenu que Paganon remettra lettre et volume à Croizier<sup>4</sup>, que j'ai vu. Quant à la Société d'ethnographie je porterai probablement moi-même lettre et volume à M. de Rosny<sup>5</sup>, à moins que je ne prie Monsieur Le Souef de vouloir bien les déposer en séance. Dans tous les cas pour que les honorables présidents ne soient pas tentés de s'appropriier l'ouvrage pour leur bibliothèque particulière j'ai mis à la première page pour chacun d'eux une dédicace analogue à celle de l'exemplaire destiné à la Société de géographie.

---

<sup>1</sup> Amédée Delaporte fait sans doute référence à Auguste Marc, directeur de *L'Illustration*.

<sup>2</sup> Clovis Thorel, médecin, membre de l'état-major de la Mission du Mékong, entre 1866 et 1868.

<sup>3</sup> Il s'agit d'un exemplaire du *Voyage au Cambodge : l'architecture khmer*, publié en 1880 chez Delagrave.

<sup>4</sup> Edme de Croizier, orientaliste, soutien de Louis Delaporte depuis la création du Musée khmer de Compiègne.

<sup>5</sup> Léon de Rosny (1837-1914), ethnologue et linguiste.

Croizier est en train de faire imprimer une note semblable à celle qui a paru dans *L'Illustration* que nous ferons passer à tous les journaux et que, pour ma part, j'enverrai à tous nos amis journalistes (Je n'ai pas encore pu voir Laffineur). A l'issue de la séance où sera lue ta lettre, il fera faire une autre note qu'il expédiera à toutes les sociétés françaises et étrangères avec lesquelles il est en rapport. Il m'a remis quelques pages sur les procédés d'estampage qu'il a extraites d'un livre d'Instructions ministérielles de l'Instruction publique ; il m'avait été impossible de retrouver chez toi la brochure de Jules Simon. Je te les envoie sous cette enveloppe. Il te prie de tâcher de ne pas les égarer parce que le livre d'où elles sont tirées est épuisé.

Tu recevras dans l'envoi qui partira par le même paquebot que cette lettre : 1°- cent feuilles de papier à estamper – 2°- Quatre paquets d'émulsion sèche, que j'ai pu me procurer à l'adresse que m'avait donnée M. Hermagis avant ton départ ; il faudra faire attention aux recommandations que j'ai ajoutées sur la notice, d'après les indications du préparateur – chacun des paquets peut servir pour 30 plaques environ – 3°- un flacon contenant 25 grammes d'acide pyrogallique<sup>6</sup> parce que j'ai pensé que tu pourrais ne pas en avoir ou en trouver difficilement à Saigon.

Tu as reçu il y a deux jours de M. Carette, 12 Rue du château d'Eau la lettre suivante :

« La chambre noire anglaise ¼ pl[aque] avec cinq châssis doubles que vous m'avez commandée le 25 août est prête et je la tiens à votre disposition. Le prix est de 250 F. Dans le cas où vous ne seriez plus disposé à la prendre je vous serais obligé de me le dire, car j'ai un amateur qui vient de la voir et qui la voudrait bien. Recevez... » Comme tu n'avais parlé de cette chambre noire, ni à Hélène, ni à moi nous avons pensé que tu y avais renoncé et que tu ne comptais plus dessus. Je suis donc allé chez M. Carette le prévenir que tu étais parti, qu'il arrivait trop tard et qu'il pouvait disposer de sa chambre noire ; ce qu'il a fait sans difficultés.

Grande transformation à la direction des Beaux-Arts, je t'envoie un article de journal qui résume les différents rapports et décrets qui remplissent les deux premières pages de l'Officiel d'hier. Puisque nous en sommes aux Beaux-Arts Croizier me dit qu'Escallier<sup>7</sup> est navré de ne pas avoir comme plusieurs des autres la croix du Cambodge, qu'il n'en dit rien mais qu'il n'en pense pas moins, et que tu lui ferais un énorme plaisir en la lui rapportant si tu peux. Je l'ai du reste vu ces jours derniers au restaurant, Escallier ; et faisant allusion aux changements qui allaient avoir lieu aux Beaux-Arts il m'a dit que Comte se démenait

---

<sup>6</sup> Produit servant au développement photographique.

<sup>7</sup> Étienne Escallier, ami de Louis Delaporte.

beaucoup et serait probablement nommé chef de division et que lui-même pourrait bien devenir chef de bureau.

Une autre nomination, qu'annoncent les journaux, bien qu'elle n'ait pas encore paru à l'Officiel, je crois, c'est celle d'Harmand<sup>8</sup> comme consul général à Bangkok.

Je ne te parle pas du prochain mariage de M. Wilson, mon père te l'aura annoncé ; il se marie le 22 avec Melle Grévy. Il est inutile de te dire que tous les journaux sont pleins de ce mariage, et que les journaux de la droite ainsi que les nouvellistes s'en donnent à cœur joie. Mais les fiancés devaient s'attendre à cela et sont je pense bien préparés à supporter vaillamment cet assaut.

Ma nomination aux Douanes est officielle. Thorel doit t'expédier par ce courrier la note qu'il t'a promise. Je ne te parle pas des petits, Hélène le fera mieux que moi ; cependant je puis te dire que la petite avec ses nouvelles bottines tourne à peine le pied – on l'empêche de se fatiguer. Il pourrait se faire qu'il n'y eut là qu'une mauvaise habitude provoquée par une chaussure insuffisante. La Bourse est toujours en délire et la Banque de France atteint aujourd'hui 6 800 F. Tous les échanges de titres sont terminés.

Je t'embrasse et Paganon me prie de te serrer la main.

Ton frère Amédée.

*(En tête imprimé « 4 RUE PASQUIER »)*

*(Sous la date : L'Oncle Amédée)*

---

<sup>8</sup> Jules Harmand, médecin, membre de l'état-major de la mission dirigée par Louis Delaporte en 1873.

3. Charles Le Myre de Vilers au gouverneur de Siem Reap : recommandation de Louis Delaporte

Saïgon, le 3 Novembre 1881.

Monsieur le Gouverneur de Siem Reap,

Je profite de la visite que vous fera d'ici quelques jours Monsieur Delaporte, pour vous envoyer mes meilleurs compliments.

Cet officier vous remettra de ma part un souvenir de mon voyage en France.

Je n'ai pas besoin de vous recommander M. Delaporte sachant avec quelle cordialité vous recevez les Français, mais je vous serai particulièrement reconnaissant de lui prêter votre concours pour l'accomplissement de la mission scientifique dont il est chargé.

Il ne vient pas enlever vos monuments, ce que vous n'aimez pas, je la sais, il vient seulement en prendre l'empreinte pour faire connaître à l'Europe la grandeur et la civilisation de la Race khmer.

Agréez Monsieur le Gouverneur l'expression de mes sentiments de haute considération.

Le Myre de Vilers

*(En-tête : « GOUVERNEMENT DE LA COCHINCHINE – Cabinet du Gouverneur – N°43 Bureau politique »)*

*(En bas de page : « Monsieur le Gouverneur de Siem Reap »)*

4. Louis Delaporte à sa femme : travail de l'état-major à Angkor Wat

Angkor Wat – 29 Novembre 1881.

Ma chère petite femme,

C'est par toi que je termine et je n'ai plus grand temps. J'ai reçu ce matin tes lettres jusqu'au 15 octobre<sup>1</sup>, je n'ai pas besoin de te dire avec quel plaisir : j'ai reçu en même temps une lettre de mon père, une lettre d'Amédée une lettre de Monsieur<sup>2</sup> et une longue note médicale de Madame Thorel dont jusqu'à présent nous n'avons pas besoin.

J'abrège, car je suis pressé pour faire partir mon courrier ce soir, sans cela il faudrait remettre à 15 jours.

Depuis 11 jours nous sommes installés à Angkor Wat, et travaillant. Pluie les premiers jours : fin de saison – maintenant temps superbe. C'est la saison sèche : fraîcheur la nuit, chaleur de 28 à 31° au milieu de la journée par grand soleil : brise de Nord-Est qui rend le temps très bon pendant la journée, en forêt surtout où on est à l'ombre.

Santé générale parfaite. Tout porte à croire qu'il en sera de même pendant les mois qui vont succéder à celui-ci et qui seront meilleurs encore.

Quand je recevrai ta réponse à cette lettre, dans trois mois, ma mission sera sans doute finie ou à peu près. Le travail marche activement bien qu'il y ait des mollasses – Ghilardi va bien, Laederich s'y met ; Faraut s'y est mis (il faut ralentir à son égard) ; il a été désappointé il croyait faire le voyage seul !! Le Docteur<sup>3</sup> fait de la botanique ; le dessinateur auxiliaire fait couper les broussailles. Bien que les plaques Dorval ne soient pas parfaites et présentent des taches, j'ai déjà au moins 50 photographies utilisables, et je me félicite d'avoir emporté ces plaques.

J'ai étudié avec soin Angkor Wat, et découvert de belles choses. Je viens de faire un premier envoi à Saïgon. En somme tout va très bien, Mais Laederich n'est pas fort pour mettre au point.

---

<sup>1</sup> Hélène Delaporte écrivait à son mari tous les jours, et envoyait ses courriers tous les quinze jours.

<sup>2</sup> Louis Delaporte désigne ici son fils Louis.

<sup>3</sup> Louis Ernault, médecin adjoint à l'état-major de la mission à Saïgon.

J'ai reçu tous vos envois. On me talonne je n'ai même pas le temps de t'écrire. Excuse-moi près de tout le monde. Il faut que je marche, sans moi cela croulerait vite, et Faraut tout seul n'aurait pas suffi certainement.

J'ai écrit deux mots de remerciements à Thorel. J'ai écrit officiellement à M. de Ronchaud<sup>4</sup>. Si Amédée passe par là, il pourra le voir et lui donner des détails. Je lui ai dit seulement que tout allait bien, et l'ai pressé de faire installer le musée.

Inutile de te répéter que j'ai lu avec le plus vif plaisir toutes tes lettres, et celles de Louis et que je suis heureux d'apprendre que les enfants vont si bien et je serais plus heureux encore d'apprendre que tu ne te fatigues pas trop et que ta santé est parfaite.

Je suis éreinté de correspondance. Nous avons un atelier de menuiserie, un de moulage, des escadrons de débroussailleurs, et des légions de bonzes qui nous empêchent de voler les statues et nous ennuiant la nuit par leurs psaumes. Tout cela fait passer le temps. Après le travail viendra la récompense qui sera de vous revoir de vous embrasser, et après de faire un bel ouvrage auquel je travaillerai longtemps avec mes documents.

Que te dirais-je de plus. Pour la première fois j'ai eu le temps d'admirer Angkor Wat. Je ne me fatigue pas trop ; les jours sont très courts : le soir je développe mes photographies et je place mes plaques. Comme les plaques sont peu sensibles il faut poser des heures entières, mais alors je fais marcher 2 appareils à la fois ; je me repose dans l'intervalle, je regarde et j'étudie. Les autres me préparent d'autres monuments ; j'y donnerai le dernier coup d'œil.

Adieu. Il faut vous embrasser encore vous dire courage et confiance. Je suis content de tes lettres, sois courageuse, plus tard tu te féliciteras que j'aie fait ce voyage. Amitiés générales – à 15 jours. Je vous embrasse mille fois.

L.D.

Ecris à mon père.

---

<sup>4</sup> Louis de Ronchaud, secrétaire général de la direction des Beaux-Arts.

5. Louis Ernault à Louis Delaporte : la mission continue après le rapatriement sanitaire de Delaporte

Pnom Penh, le 24 février 1882.

Mon cher Monsieur Delaporte,

Nous sommes arrivés hier soir à Pnom Penh, et nous regrettons de ne pas y avoir trouvé de vos nouvelles postérieures au 16 janvier. Nous espérons bien toutefois que l'amélioration signalée à l'époque de votre départ n'aura fait que s'accroître et que le séjour en France vous remettra complètement<sup>1</sup>.

Je vous dois maintenant le récit sommaire de notre voyage, mais voici d'abord quelques points que vous êtes sans doute plus pressé de connaître. 1°- Nous sommes tous trois<sup>2</sup> en bonne santé, je dis tous trois, bien que M. Laederich ait été repris de diarrhées à la fin du voyage parce que actuellement il est en très bonne voie de convalescence. A deux reprises il a eu des menaces de dysenterie qui, heureusement, ont pu être enrayées dès le début ; dans ces pays où nous trouvons si peu de ressources il lui a fallu beaucoup de courage pour travailler jusqu'au bout, et je serais sans doute revenu avec lui si le temps d'arrêt que nous faisons aux monuments n'avait pas été préférable pour lui à la fatigue d'une trop longue route en chars non interrompue.

2°- C'est seulement à notre retour à Compong Chnang que nous avons trouvé vos lettres du 12 et 13 janvier, trop tard par conséquent pour pouvoir en tirer parti. Nous avons vu tous les monuments que vous signalez (sauf Preasat Roum où personne n'a pu ou voulu nous guider) et de plus quelques autres nouveaux, mais nous avons été continuellement trompés sur les routes à prendre, les distances, etc, et une de ces erreurs a été particulièrement grave bien que sous certains points de vue elle ait eu ses avantages ; elle m'a été fort reprochée, et vous en entendrez parler, je ne sais trop en quels termes. La vérité est très simple. J'ai été trompé par le gouverneur de Siem Reap, qui désirant sans doute se débarrasser de nous sans nous fournir de chars m'a exagéré la distance de Siem Reap à Méléa, et m'a décidé à aller d'abord à Compong Thom. Nous avons donc fait la route en sens inverse. En

---

<sup>1</sup> L'état de santé de Louis Delaporte l'a forcé à quitter les chantiers de fouilles le 26 décembre 1881.

<sup>2</sup> Louis Ernault, Ghilardi et Laederich, restés en Indochine après le rapatriement sanitaire de Louis Delaporte.



somme, nous avons perdu deux jours, ce qui est peu de chose puisque nous avons passé ce temps en canonnière, et qu'on peut par conséquent le considérer comme un temps de repos. L'avantage a été de voir dès le début le gouverneur de la province de Compong Svai qui nous a donné deux mandarins pour nous accompagner partout, de sorte que nous n'avons jamais eu aucune difficulté pour avoir tous les chars et les hommes nécessaires.

3°- Nos relations avec les Cambodgiens ont toujours été, sauf à Angkor et Siem Reap, excellentes. Quant à nos relations intérieures, elles ont toujours gardé l'apparence plutôt que la réalité d'une entente cordiale, et j'espère que toute la patience qu'il m'a fallu avoir me tiendra lieu dans l'autre monde de longues années de purgatoire.

Après votre départ, des difficultés continuelles ont commencé avec les bonzes et les mandarins d'Angkor ; peut-être M. Siegfried<sup>3</sup> vous en a-t-il parlé. Ils ont brisé des moulages et en sont venus à des menaces telles que M. Ghilardi, objet spécial de leur animosité, ne voulant pas rester seul à Angkor, nous avons été obligé de retarder de jour en jour notre voyage à Battambang, et de terminer en toute hâte les travaux d'Angkor et de Taproum. Le 15 janvier, nous partions enfin, tous ensemble pour Leley. Le gouverneur de Siem Reap dont je soignais alors le frère ou le cousin, gouverneur adjoint, m'avait, dans un accès de générosité, promis pour notre départ tous ses moyens de transport, jusqu'à ses éléphants. Or, le moment venu, nous quittions Angkor avec 5 chars, obligés de laisser du matériel sous la garde d'un matelot jusqu'à l'arrivée d'un 6<sup>e</sup> char qui n'arrivait pas, et nous, nous partions à pied jusqu'à Siem Reap. Là on nous dit que le gouverneur était absent, et le mandarin qui le remplaçait put à grand peine réunir pour nous 3 chars à bœufs. Nous avons passé à Leley les journées du 16, 17, et 18 ; pendant ce temps MM. Laederich et Ghilardi ont fait leur travail à Leley, Bacong et Préacan ; le 19 au matin nous nous sommes séparés, M. L. et moi allant à Battambang, et M. Ghilardi à Prey Ponteay, qui n'avait jamais, paraît-il, été encore visité. Nous devons nous retrouver le 24 à midi à Compong Flouk point du lac le plus voisin de Leley, pour continuer ensemble notre route sur Compong Thom sans que la canonnière ait à s'arrêter. A Battambang, le gouverneur s'est montré fort raisonnable et nous a prêté ses éléphants pour nous conduire à Basset que nous avons trouvé dans un fort triste état. Nous n'y sommes restés que très peu de temps, et nous nous sommes dirigés sur la province de Compong Svai. Le 26 nous sommes arrivés à Compong Thom, et le 28 au matin nous nous

---

<sup>3</sup> Industriel rencontré par Louis Delaporte lors de sa traversée de France en Indochine, en 1881, et ayant visité Angkor en janvier 1882.

mettions en route pour Préakhan. En chemin, M. Ghilardi a trouvé les ruines d'une petite préasat<sup>4</sup> en brique, sans importance, appelée Wat Trach. Nous avons passé quatre jours à Préakhan, le 31 janvier, 1<sup>er</sup>, 2 et 3 février ; les monuments, comme tous les autres de la même province ne présentent plus que des ruines de ruines, et il est bien difficile d'en rien tirer. C'est là que M. Laederich a commencé à avoir de la diarrhée, et depuis il a toujours eu une série d'améliorations et de rechutes dont il nous a fallu tenir compte pour régler le temps à passer dans les monuments.

Dans la soirée du 3 nous partions pour Kakéo. Le lendemain, comme nous passions sur une route dallée, nous nous sommes arrêtés pour diner, et M. Ghilardi qui a un goût tout spécial pour la chasse aux monuments, et qui est en outre pourvu de jambes infatigables, découvrait les ruines de Bang-Knar. Bang-Knar a dû avoir autrefois de l'importance, actuellement il est inconnu des Cambodgiens eux-mêmes. Il y avait là trois tours dans une grande enceinte, toute une collection de Bouddhas en bronze, des bas-reliefs curieux, aussi nous y sommes restés jusqu'au 5 à midi. Le lendemain, nous arrivions à Kakéo.

Notre séjour à Kakéo a été certainement la partie la plus pénible de notre voyage. M. Laederich qui avait eu beaucoup de confiance dans la petite bouteille envoyée de France n'en avait obtenu aucun résultat, tout le monde nous trompait continuellement, notre patience était à bout, il était impossible que la situation se prolongeât. M. Ghilardi découvrait non loin de là plusieurs petits monuments, M. Laederich faisait avec peine ses plans et ses photographies mais il était imprudent de rester là aussi longtemps que nos instructions le demandaient, et le 9 au matin, nous nous remettions encore une fois en route sur nos chars. Le 10, nous trouvions sur la route un groupe de 5 préasats, en briques, avec les ruines d'une 6<sup>e</sup>. Les Cambodgiens appellent ce monument Préasat Lovè ; mais ayant demandé à l'un d'eux d'écrire ce nom en caractères cambodgiens, il s'écrit Préasat Khhaidey. Méléa, où nous sommes arrivés le 11 nous présentait encore une désillusion, peut-être la fatigue nous rendait-elle peu disposés à la charité envers les monuments, mais Méléa avec ses galeries et ses tours démolies nous parut encore plus ruiné, plus embroussaillé, moins abordable que tout le reste.

De là, deux chemins nous étaient indiqués pour aller à Compong Chnang : soit par terre jusqu'à Compong Leng, soit par terre jusqu'à certain village et de là par eau. Ce dernier trajet étant plus court, fut adopté. Partis le 14 au matin, ce même jour nous avons vu Topchey, Spean Tahon, un édicule appelé Chroun, et enfin le soir Préa Thêt. Ce dernier endroit présentant quelque intérêt, nous y passâmes la journée du 15, et M. Ghilardi y fit

---

<sup>4</sup> Tour.

ample moisson de bronzes et de sculptures en pierre. Le 16 au soir nous arrivâmes dans un village près de Stung dont le sous-gouverneur vint nous voir et nous procura des sampangs<sup>5</sup> qui en deux jours nous conduisirent à Compong Chnang où nous arrivions le 18 à 11 h ½ du soir. De Compong Chnang MM. Laederich et Ghilardi ont été voir Boriboun dont ils ont rapporté une impression peu flatteuse. Pendant ce temps je restais avec toutes nos affaires à Compong Chnang où nous attendions la canonnière. Le hasard nous apprit que le *Yatagan* était bien venu à notre rencontre, mais à Compong Leng, et nous nous empressâmes de nous y rendre, abandonnant avec joie les sampangs déjà tout prêts à nous ramener à Pnom Penh. Vos lettres des 12 et 13 janvier me font bien voir pourquoi la canonnière était à C. Leng et non à C. Chnang. Malheureusement elles arrivaient trop tard. D'ailleurs vous voyez ce que nous avons fait, nous avons été souvent obligés de céder aux circonstances mais nous avons fait ce que nous pouvions le mieux et j'espère que vous aurez tout lieu d'être satisfait du résultat. Je considère la mission comme terminée. M. Ghilardi qui a encore du temps et du plâtre va retourner à Pnum Chiso. M. Laedrich et moi nous retournerons à Saigon par le *Yatagan*. Nous y serons sans doute le 1<sup>er</sup> ou 2 mars. M. Ghilardi nous y rejoindra par le *Vam Vian* le 8 ; et le 15 nous partons tous pour Toulon. J'espère qu'en passant à Paris j'aurai le plaisir de vous voir et de vous donner de vive voix tous les détails qui manquent à cette lettre écrite à la hâte, et que compléteront sans doute les notes de M. Laederich ; en attendant permettez-moi de renouveler tous mes souhaits pour votre santé et de me dire votre tout dévoué,

L. Ernault.

---

<sup>5</sup> Petite embarcation à voile unique, dotée d'un habitacle en dôme permettant d'y séjourner.

### **III. 1882-1900 : LOUIS DELAPORTE, AU CŒUR DE L'ÉTUDE DE L'ART KHMER EN FRANCE**

#### **A. LOUIS DELAPORTE À SA FEMME : LE MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE RECONNAÎT SON TRAVAIL**

Vendredi soir 1888<sup>1</sup>

Ma chère petite Hélène,

Je viens de recevoir ta lettre, très gentille et qui me montre que tu trouves le temps long. Que faire ? Je ne le trouve pas court non plus. Il commence à faire très chaud, et même maintenant, à 11 heures ½ du soir je souffre de la chaleur. J'ai couru en voiture toute la journée. J'ai diné à St Gilles avec Amédée. Nous l'avons ramené place de la Concorde et nous sommes, ta mère et moi, allés jusqu'à la porte du bois de Boulogne, puis revenus à la mienne car je viens de recevoir sculpteur et architecte qui me quittent à l'instant pour des projets toujours<sup>2</sup>.

J'aurais préféré si près de l'anniversaire surtout, faire cette promenade avec toi. Que veux-tu ? L'homme propose... Si je réussis à avoir un beau musée, et une jolie exposition au Champs de Mars, salle de l'Instruction publique dont le petit monument que je voudrais faire sera l'un des plus beaux ornements, il n'est pas impossible que cela mène à travailler après à une grande publication architecturale – qui sait, - peut être à faire faire à M. Fournereau<sup>3</sup> encore un voyage en Indochine, cette fois pour recueillir très peu de moulages, et les éléments complémentaires d'une publication. On ne peut courir deux lièvres à la fois, aussi est-ce surtout dans l'exécution de nombreux et grands moulages qu'il semble avoir réussi, comme je le désirais d'ailleurs. Pour une seconde mission, il emporterait des instructions différentes...

C'est prévoir de loin, et tout cela peut s'évanouir en fumée. Mais qui ne prévoit rien n'a rien...

---

<sup>1</sup> Le millésime a été rajouté au crayon, *a posteriori*.

<sup>2</sup> Louis Delaporte prépare alors l'Exposition universelle de 1889.

<sup>3</sup> Lucien Fournereau, architecte, a entrepris une mission sous les ordres de Louis Delaporte en 1887-1888.

Toujours est-il que M. Charmes<sup>4</sup> à l'Instruction publique a paru très impressionné par la vue de mes dessins et a le premier parlé de publication. Quant au musée, les gens compétents me paraissent aujourd'hui d'accord pour l'apprécier. Il faut donc poursuivre, même au prix de jours d'ennui et de chaleurs tropicales. Comme la traversée de St Germain à St Gilles est fatigante. Quel air on respire dans les environs de St Gilles, et même à St Germain. Ce matin je suis allé au Trocadéro ; l'air étant bien meilleur de ce côté.

[...]<sup>5</sup>

L.D.

La journée vient de se passer et je trouve qu'on cuit absolument. Je n'ai rien pu faire sinon de constater que tout le monde est parti ou s'en va.

Je suis trop fatigué pour songer à partir ce soir. Je me laisse la journée de demain pour réfléchir, et celle de lundi pour faire de nouvelles démarches au ministère de l'Instruction publique. Si on ne me retient pas absolument, je partirai lundi soir.

M. Fournereau n'est pas gai ce que je comprends. Mais que faire. Je le reverrai lundi.

Je t'embrasse bien.

L.D.

---

<sup>4</sup> Xavier Charmes (1849-1919), chef du bureau du Secrétariat et de la Comptabilité au ministère de l'Instruction publique.

<sup>5</sup> Un long passage concernant les différents membres de la famille Delaporte a été supprimé ici.

**B. LOUIS DELAPORTE À LUCIEN FOURNEREAU : UNE ENTENTE TOUTE  
RELATIVE ENTRE LES DEUX COLLABORATEURS**

5 septembre [1888]<sup>1</sup>

Cher Monsieur,

Vous m'avez par votre lettre du 29 août fait part du désir qu'a M. Kaempfen<sup>2</sup> de s'appuyer sur les journaux pour demander un crédit supplémentaire. Vous avez ajouté ses paroles, textuelles : « il faut que l'on sache que le musée existe... qu'il est riche en documents khmers... »

En remerciant M. Kaempfen, je lui ai écrit de mon côté : « Vous désirez que le musée soit connu : je vais m'en occuper et m'adresser aux journaux illustrés. »

A vous-même, j'ai répondu : « Ce ne sont pas des articles très peu lus de journaux illustrés qui réaliseront le desiderata de M. Kaempfen, mais bien la publication d'un choix de pièces du musée. »

Je vous ai adressé en même temps deux lettres destinées à faire savoir aux deux directeurs (ou à leurs représentants) que les monuments d'art du musée que j'allais leur proposer de publier sont importants, intéressants et inédits.

Le musée est une chose.

Votre mission en est une autre.

Il y avait donc à les publier séparément, dans des numéros successifs des deux journaux.

A mon sens, cela ne pouvait vous nuire, mais bien donner plus de relief à votre mission.

Votre avis est différent<sup>3</sup>. Bien, j'aurai le regret de priver M. Kaempfen d'un point d'appui qu'il demande et qu'il faudrait lui fournir immédiatement, la logique voulant qu'avant de parler de pièces à ajouter au musée on sache que le musée existe.

---

<sup>1</sup> Le millésime a été rajouté par moi. Louis Delaporte écrit ici visiblement à Lucien Fournereau, au retour de sa mission de 1887-1888.

<sup>2</sup> Albert Kaempfen, directeur des Beaux-Arts depuis 1882.

<sup>3</sup> Rature : « Vous préférez ».

<sup>4</sup>Considérez donc mes lettres comme non venues : c'est la seule réponse que je veuille donner aux suppositions que vous avez eu le tort de faire.

Vos articles pour les journaux illustrés sont préparés : ils seront achevés aussitôt que vous m'aurez donné soit la liste, soit des indications sur les motifs qu'ils reproduisent, l'habitude étant d'en dire au moins quelques mots dans les articles qui les accompagnent.

Croyez-moi, cher Monsieur, votre tout dévoué,

L. Delaporte.

---

<sup>4</sup> Rature : « Qu'il soit fait selon votre volonté ».

**C. URBAIN BASSET À LOUIS DELAPORTE : UNE MISSION CONTRÔLÉE DE PRÈS PAR LOUIS DELAPORTE**

Mer Méditerranée à bord de l'*Océanien*.

4 septembre, 1896.

Cher Monsieur,

On m'a remis à bord votre dernière lettre m'avertissant de l'envoi des vases de Sèvres.

A la Compagnie des Messageries maritimes à Marseille on m'a également avisé de cet envoi.

Nous arriverons ce matin à Port Saïd. Jusqu'à aujourd'hui la mer a été clémente, ce qui m'a permis d'étudier attentivement vos instructions.

Je vais continuer pendant le voyage à apprendre par cœur les notes de M. Laederich et d'extraire des autres livres concernant le Cambodge ce qui pourra m'intéresser.

J'espère faire une mission productive en bons renseignements. Je remettrai selon votre désir deux vases de Sèvres à M. Faraut, comme reconnaissance des services qu'il a donné aux missions précédentes et qu'il voudra bien je l'espère donner aussi à la mienne.

Je vous écrirai de Saïgon et vous tiendrai au courant de ce que je ferai. J'espère que par l'appui de vos deux lettres de recommandation tout marchera pour le mieux.

Je vous remercie, cher Monsieur Delaporte, des vœux que vous formez pour le bon succès de ma mission.

J'espère que ma santé se maintiendra, avec les soins nécessaires. J'ai emporté de Marseille pour une centaine de francs de médicaments.

S'ils ne me servent pas personnellement ils pourront peut-être servir à nos aides.

Veillez recevoir, cher Monsieur, l'assurance de tout mon dévouement.

Urbain Basset.



**D. URBAIN BASSET À LOUIS DELAPORTE : « JE SUIS DE POINT EN POINT  
VOS INSTRUCTIONS »**

Angkor Vat 3 déc[embre] 1896

Cher Monsieur Delaporte,

Je suis de point en point vos instructions.

Le fronton sud, celui de la photographie de M. Faraut est terminé depuis quelques temps. Les caisses sont prêtes pour son emballage, j'attends du papier de Pnom Penh pour entourer les plâtres de façon à ce qu'ils ne soient pas écorchés par la paille de riz.

C'est ce fronton que vous recevrez le premier.

Ensuite les moulages de la 1<sup>ère</sup> galerie côté ouest. Les mouleurs vont commencer l'estampage du fronton nord-ouest de la 3<sup>ème</sup> galerie dite galerie des Boudhas. Dans ce fronton très harmonieux se trouve un éléphant combattant un griffon.

La partie sud-ouest de Bayon que vous me signalez dans votre dernière lettre est complètement éboulée. J'ai pourtant vu debout un ½ fronton assez bien conservé que je vais photographier, sinon mouler. Deux jours ont été employés à débroussailler cette partie.

Il y a à compter avec la nonchalance naturelle des coolies qui en prennent à leur aise quand on ne se trouve pas là près d'eux pour leur faire activer le travail.

J'ai fait débroussailler deux superbes lions au bas de la montagne de Bachên. Celui de droite en montant est très bien conservé. Je compte si le temps le permet, le faire mouler. Il y a dans le temple de Backen une terminaison de tour, je crois, je pense aussi en faire prendre un estampage.

J'ai visité Passat Kéo près d'Angkor Tom. Ce temple n'a pas été terminé. La partie supérieure surtout n'a pas de sculptures. Les blocs bien ajustés qui forment les 5 tours paraissent avoir été apportés de la carrière simplement dégrossis et épanelés. Ce travail fruste donne à l'ensemble de ces constructions un caractère cyclopéen. J'en ai pris 4 photographies mais avec peine, par cause de l'humidité qui empêchait les coulisses de l'appareil de fonctionner avec facilité.

Des touristes français sont venus dernièrement visiter les ruines, M. Guillaume architecte à Orléans, Mme Cros habitant Paris rue du Bac. J'ai fait de mon mieux pour leur indiquer les plus belles choses.

Veillez agréer, Monsieur, mes meilleurs sentiments.

Urbain Basset.

#### **IV. 1900-1924 : MODIFICATION DU RÔLE DE LOUIS DELAPORTE<sup>1</sup>**

##### **A. LOUIS DELAPORTE AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS : SUITES DE L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900<sup>2</sup>**

Paris le 21 Octobre 1900.

Monsieur le Directeur

L'Exposition universelle de 1900 a donné lieu à diverses manifestations artistiques dont le Musée indo-chinois devait s'efforcer de tirer parti : ce sont le palais de l'Indo-Chine (Palais des Beaux-Arts, et Palais des produits) ; le palais du Cambodge, et celui des Indes néerlandaises.

On pourrait conserver du palais des produits de l'Indo-Chine : une colonne avec dragon enroulé, deux bas-reliefs placés sur les côtés du péristyle postérieur et un des chiens ou lions qui gardent les entrées.

Bien que le palais des Beaux-Arts soit d'une bonne architecture, il ne s'y trouve pas de pièce assez soignée pour être placée au Trocadéro.

Le palais du Cambodge, œuvre composite ne présente aucun morceau d'architecture digne d'être conservé. Toutefois, les bas-reliefs placés à droite et à gauche de l'entrée du couloir souterrain, et les bas-reliefs placés au dessous du grand Bouddha doré (à l'extérieur) pourraient figurer au Musée, si le démontage s'en fait sans trop d'accidents.

Le palais des Indes néerlandaises a été conçu dans un esprit différent des édifices précédents. C'est une œuvre d'archéologie très remarquable destinée à mettre en lumière les chefs d'œuvre de l'art indo-javanais. Les sculptures rassemblées dans ce palais sont aujourd'hui la propriété de l'école des Beaux-Arts de Harlem qui dans un but de propagande artistique en a mis en vente les reproductions à des prix modérés. Déjà beaucoup de musées et de particuliers en ont fait des commandes.

L'art indo-javanais est voisin et parent de l'art Khmer; il est plus proche encore de l'art du Tsiampa (Annam). Ces trois arts ont été importés de l'Inde vers la même époque ; ils ont été inspirés par les mêmes religions. Tout en effectuant chacun son évolution propre, ils

---

<sup>1</sup> Contrairement aux autres documents composant cette annexe, les trois courriers transcrits dans cette partie sont issus des fonds conservés aux Archives nationales.

ont conservé des relations de voisinage et éprouvé des influences réciproques. Le Musée indo-chinois n'étant en réalité que le prolongement du Musée de Sculpture comparée consacré aux arts de nos colonies d'Extrême Orient, il convient d'y faire figurer des spécimens de l'art indo-javanais capables de fournir aux archéologues des points de comparaison ; aux artistes et aux industriels des motifs décoratifs traités d'une manière intéressante et encore ignorée.

Il résulte d'un examen attentif du palais indo-javanais, qu'une dépense de 1200 (douze cents) francs permettrait d'acquérir les pièces ci après désignées, dont l'ensemble réalisera le desiderata que je viens d'indiquer :

N° du Catalogue :		Prix
153 –	Portique de Borobadore (architecture) –	300 <sup>fr</sup>
153 – V –	Dayani Bouddha statue placée sous le portique –	75
159 - ...	Bas-relief –	50
161 - ...	id –	50
168 - ...	id –	30
170 - ...	id –	10
173 –	Déesse bouddhique – statue –	150
176 –	Bas-relief –	10
182 –	Civa –	100
193 –	Hari-Hara –	100
	Ornements divers non catalogués –	375
	Total –	1200.

J'ai donc l'honneur de vous prier, Monsieur le Directeur, de vouloir bien obtenir que Monsieur le Commissaire G<sup>al</sup> des Expositions Coloniales fasse réserver sans frais pour le Musée indo-chinois du Trocadéro lors de la démolition des palais les pièces suivantes :

Palais des produits de l'Indo-Chine : Colonne avec enroulement de dragon

Deux bas reliefs placés sur les cotés du péristyle postérieur

Deux chiens ou lions gardiens des entrées.

Palais du Cambodge Les bas-reliefs placés sur les côtés de l'entrée du couloir

Les bas-reliefs placés sous le souterrain

Grand Bouddha doré

---

<sup>2</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

Deux lions reproduits d'après ceux du Musée Guimet (qui peuvent être utilisés dans les reconstitutions d'ensembles architecturaux).

3

J'ai l'honneur de vous prier en outre, de vouloir bien m'accorder<sup>4</sup> le crédit de 1200<sup>Fr</sup> nécessaire pour acquérir les chefs d'œuvre de l'art indo-javanais énumérés ci-dessus. L'installation de ces pièces au Musée du Trocadéro n'occasionnera que très peu de frais ; les pièces étant livrées en bon état, il suffira d'accrocher un socle pour les statues. Je ne prévois d'ailleurs qu'une dépense minimale pour l'installation du Musée indo-chinois pendant le cours de l'année prochaine.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments respectueux et dévoués.

L Delaporte

Conservateur du Musée indo-chinois du Trocadéro.

*(en tête de la première page : D[irecti]on des Beaux-Arts Bureau des Travaux d'art  
Musées Expositions)*

---

<sup>3</sup> En marge, au crayon : « Oui écrire à M. Ruve »

<sup>4</sup> En marge : « non. Si ces acquisitions sont décidées elles seront faites par nos soins »

**B. LOUIS DELAPORTE AU SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT DES BEAUX-ARTS :  
DÉBUT DE LA COLLABORATION AVEC L'ÉCOLE FRANÇAISE  
D'EXTRÊME-ORIENT<sup>1</sup>**

Palais du Trocadéro, le 20 mai 1906

Le Conservateur du Musée indo-chinois à Monsieur le S[ous] Secrétaire d'Etat des Beaux-Arts.

Monsieur le S[ous] Secrétaire d'Etat

J'ai l'honneur de vous proposer de disposer d'une somme de quinze cents francs à prendre sur le crédit du Musée indo-chinois (année courante) pour être employée aux ruines des monuments tchiams à l'exécution de moulages de spécimens caractéristiques d'architecture et de sculpture destinés à prendre place parmi les collections du Musée indo-chinois du Trocadéro.

La dite somme de quinze cents francs devra être expédiés le plus rapidement possible à M<sup>r</sup> Foucher directeur de l'École française d'Extrême-Orient à Hanoï. M<sup>r</sup> Foucher la fera parvenir à M<sup>r</sup> Parmentier architecte chef du service archéologique de l'École qui poursuit actuellement des travaux de déblaiement et consolidation des monuments tchiams et qui profitera de cette circonstance pour faire exécuter des moulages dans les meilleures conditions.

Bien que quelques monuments tchiams soient connus depuis longtemps, c'est seulement depuis les travaux de M. Aymonier et de Bergaigne (1885-1893) que l'âge de ces monuments a pu être fixé, et c'est surtout depuis la création de l'École française d'Extrême-Orient que sous l'impulsion de M<sup>r</sup> Finot directeur et Parmentier architecte les centres de ruines ont été l'objet d'études méthodiques ; les édifices épars, envahis par la brousse ont été recherchés et relevés.

Le bulletin de l'École française d'E[xtême] O[rient] a entrepris la publication de ces travaux : la lecture des articles déjà parus et l'examen des plans et photographies des ruines

---

<sup>1</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

permettent actuellement de se faire une idée exacte de l'importance et de la valeur des œuvres des artistes tchiams.

Contemporain de l'art khmer et de l'art indo-javanais, issu comme eux de l'art hindou, l'art tchiam tout en restant plus fidèle à son origine a pourtant évolué sur place et produit des œuvres très diverses où l'on constate de nombreux rapports avec l'art birman de Pagan et de Prome, et avec l'art indo-javanais, en même temps qu'on y sent l'influence de la Chine et qu'on y rencontre des œuvres de statuaires reproduisant des divinités indoues sous les traits de modèles annamites. L'étude des monuments tchiams rend aussi intelligible un certain nombre de constructions de l'ancien Cambodge dont quelques unes sont même assez bien issues de la rencontre et de la pénétration réciproque des deux arts voisins : l'art khmer et l'art du Tsiampa.

Il restera donc dans la série des arts représentés au Trocadéro une lacune, tant que le Musée indo-chinois ne présentera pas à ses visiteurs des spécimens caractéristiques des diverses époques de l'art tchiam. On se rendra compte d'ailleurs de l'importance des monuments du Tsiampa en se rappelant qu'à dans le seul lieu sacré reculé et solitaire connu sous le nom de Cirque de Mison, M. Parmentier a relevé 68 édifices dont la construction s'échelonne du V<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècles.

Ces monuments temples, palais, monastère, sont d'ailleurs des œuvres architecturales harmonieuses, de caractère bien accusé : ils sont ornés de sculptures dont le dessin peut rivaliser avec celui des décorations indo-javanaises ; on y rencontre des bas-reliefs intéressants, et même quelques statues de réelle valeur. La découverte des bijoux dits « trésor de Mison » parure d'une ancienne idole, et l'étude récente des restes de l'ancien trésor royal montrent aussi que les tchiams ont produit des armes, des bijoux des objets divers d'un goût particulier et d'une exécution intéressante.

En résumé, l'art tchiam doit occuper dans le Musée spécial des arts anciens dans nos possessions de l'Indo-Chine une place en rapport avec son importance. Le Directeur et le chef du service de l'École d'Extrême-Orient sont prêts à concourir à l'obtention de ce résultat : les circonstances sont favorables puisque l'on travaille en ce moment aux ruines : j'ose donc espérer, Monsieur le S[ous] Secrétaire d'État que vous voudrez bien approuver ma proposition et autoriser l'envoi immédiat à M<sup>r</sup> Foucher Directeur de l'École française d'Extrême-Orient à Hanoï d'une somme de quinze cents francs à prendre sur le crédit du Musée indo-chinois, année courante, et destinée à être employée à l'exécution de moulages de spécimens caractéristiques de l'art tchiam pour le Musée indo-chinois du Trocadéro

1900-1924 : Modification du rôle de Louis Delaporte

L. Delaporte »

*(En tête de la première page : MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DES  
BEAUX-ARTS ET DES CULTES – BEAUX-ARTS – TRAVAUX D'ART MUSÉES - EXPOSITIONS)*



**C. LOUIS DELAPORTE AU DIRECTEUR DES BEAUX-ARTS :**

**« L'AFFAIBLISSEMENT DE MA SANTÉ ME REND DÉSORMAIS  
INCAPABLE DE GÉRER LE MUSÉE INDO-CHINOIS DU TROCADÉRO »<sup>1</sup>**

La Bissonnière – S<sup>t</sup> Prix (Seine et Oise)

le 29 Septembre 1924.

Monsieur le Directeur

Au moment où une commission s'occupe de réviser la constitution des musées, j'ai le devoir de vous faire savoir que l'affaiblissement de ma santé me rend désormais incapable de gérer le Musée Indo-Chinois du Trocadéro, bien que par suite de la pénurie du budget ma fonction soit réduite à peu de chose.

J'ai donc l'honneur de vous demander de vouloir bien me désigner un successeur.

Sans doute il eut été préférable que nos collections fussent gérées par un conservateur actif, capable de se rendre en Indo-Chine, aux anciens monuments, pour se rendre compte des progrès de l'archéologie et réaliser les desiderata du Musée. – J'ai longuement cherché pour vous le présenter parmi le personnel colonial un homme de goût aimant l'architecture, la sculpture, les arts décoratifs de l'Extrême-Orient ; et en même temps un homme qui put se contenter des émoluments qui pourraient lui être offerts. J'ai le regret de n'avoir pas réussi dans mes recherches. Vous saurez résoudre cette difficulté.

Le Musée Indo-Chinois s'était trouvé arrêté par la guerre, en pleine création, alors que son développement était le plus désirable et donnait les meilleurs espoirs. Depuis lors le Musée a peu progressé. Son organisation est restée incomplète, insuffisante : c'est toujours un Musée en formation : Je l'ai indiqué avec quelques détails à M<sup>r</sup> le Président de la Commission.

Lorsque l'Administration des Beaux-Arts envoya des missions en Indo-Chine deux artistes d'une grande habileté technique, d'un dévouement absolu, le sculpteur Raffegaud (mort à la peine), puis le sculpteur Urbain Basset (rentré gravement atteint) rendirent à la

---

<sup>1</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4489.

création du Musée des services excellents. Peut-être ; Sans doute eussent-ils eu des successeurs s'il avait été possible de les récompenser.

L'École française d'Extrême-Orient envoya plus tard des moulages exécutés vraisemblablement par des ouvriers indigènes, et dont la plus grande partie ne peut être utilisée. – Je m'aperçus que, sauf pour des cas particuliers, je ne devais fonder d'espérances que sur la collaboration des missionnaires accrédités par l'Administration des Beaux-Arts, l'École française ayant de trop lourdes charges à remplir.

A l'occasion de l'Exposition de Marseille, des reproductions de grandes et belles pièces nouvellement exhumées furent envoyées tardivement et destinées au Musée du Trocadéro. Ces pièces sont arrivées brisées en miettes et n'ont pu servir.

Destiné à mettre en lumière les architecture, la sculpture, les arts décoratifs qui ont fleuri dans les diverses régions de la presqu'île, le Musée Indo-Chinois ne peut manquer de se développer en même temps que s'étendront la pénétration de la France, et les études archéologiques dans ces contrées.

De l'art qui y occupe la place principale, de l'art magistral des Khmers, les restes primitifs sont encore enfouis sous les débris des forêts.

Les monuments archaïques apparaissent vers le V<sup>e</sup> siècle, simples d'architecture, déjà ornés. – Des édifices plus complexes leur succèdent – Des branches d'art diverses s'en dégagent ; des monuments de transition les relient.

Chacune de ces architectures possède son système décoratif particulier.

Les dessins en sont variés, pittoresques, élégants ; pleins d'imagination ; parfois, d'un goût rare et parfait.

De ces dessins, de ces formes, rien, ou presque rien n'est représenté au Trocadéro, bien que j'en aie connu plusieurs il y a cinquante ans déjà mais je n'avais pu les faire mouler et les dessins étaient restés inédits<sup>2</sup>.

Le Bulletin de l'École française d'E[xtême] O[rient], la Revue du Directeur de l'École des Arts Cambodgiens en ont fait connaître quelques autres ; mais un très grand nombre restent ignorés, dissimulés dans les ruines d'où il faut les dégager, ou en partie écroulés, et il faut alors les reconstituer.

---

<sup>2</sup> Note de bas de page : « Ces dessins figurent dans mon dernier ouvrage « Les monuments du Cambodge » tout récemment achevé, et dont j'aurai l'honneur de vous soumettre un exemplaire dès que le Ministère en aura fait la distribution. – [Les monuments du Cambodge – Études d'architecture Khmère – Grand album de 37 Planches – Volume de texte et gravures – Publication de la Commission archéologique de l'Indo-Chine avec les concours du Ministère de l'Instruction Publique et du Gouvernement de l'Indo-Chine – S<sup>te</sup> des Éditions Ernest Leroux – 1924] Lire l'Introduction : L'art de l'ancien Cambodge au Musée du Trocadéro pages 1.2.3.4... p. 59 .. etc.] »

Quand un ensemble choisi, méthodiquement classé, de ces modèles inconnus aura pris place au Trocadéro, le Musée se trouvera transformé par ces révélations d'un grand art extrême-oriental plus riche, plus varié qu'on ne pouvait le supposer, qui alors sera facilement intelligible, l'influence de cet art se fera sentir davantage et nos artistes sauront de mieux en mieux l'utiliser.

En vous remerciant, Monsieur le Directeur, d'avoir accordé votre estime à l'œuvre du Musée dès son origine, permettez-moi d'espérer que vous voudrez bien continuer votre concours pour assurer son développement prochain.

J'ose dire que ce développement se trouve aujourd'hui grandement facilité par des installations actuelles de l'École française d'Extrême-Orient dans divers centres de ruines, et par l'aide assurée du Gouvernement de l'Indo-Chine qui ne saurait oublier que seule l'utilisation des moules et des modèles prêtés par le Musée du Trocadéro a rendu possible la construction du beau palais de genre Khmer élevé pour renfermer l'Exposition de la Colonie à Marseille, palais dont l'architecte mobilisé en France pendant toute la durée de la guerre, n'avait pu rapporter d'Indo-Chine aucun élément. La colonie si prospère ne pourrait-elle pas faire davantage et subventionner un Musée pauvre qui la fait connaître et lui attire des visiteurs.

Veillez agréer, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués

L. Delaporte

Conservateur du Musée Indo-Chinois du Trocadéro.

J'espère pouvoir vous adresser prochainement une note complémentaire qui contiendra quelques renseignements pratiques de nature à faciliter à les successeurs leurs travaux ; à leur éviter des mécomptes en les faisant profiter de l'expérience de leurs devanciers.

*(en tête de la première page : Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts – Beaux-Arts – Musées)*

*(en tête de la première page : Musée Indo-Chinois du Trocadéro.)*



Les missions aux ruines khmères commanditées par Louis Delaporte

**LES MISSIONS AUX RUINES KHMÈRES COMMANDITÉES  
PAR LOUIS DELAPORTE**

## I. ITINÉRAIRES DES MISSIONS

### A. PREMIÈRE MISSION DIRIGÉE PAR LOUIS DELAPORTE (MAI – OCTOBRE 1873)

Cet itinéraire a été établi en croisant les renseignements contenus dans la correspondance privée de Louis Delaporte, le journal du voyage conservé parmi les documents de travail de Delaporte, et le rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

**20 mai :** Louis Delaporte quitte Toulon, accompagné de l'hydrologue François Bouillet et du géologue Ratte.

**28 juin :** Louis Delaporte et ses collaborateurs arrivent à Saigon.

**23 juillet :** la mission quitte Saigon.

**24 juillet :** passage à Mitho, puis Vin Long.

**25 juillet :** passage à Chaudoc.

**26 juillet :** arrivée à Phnom Penh.

**26 au 30 juillet :** séjour à Phnom Penh.

**30 juillet :** départ de Phnom Penh, arrivée à Compong Chenang.

**31 juillet :** départ de Compong Chenang, passage dans la rivière de Compong Thom.

La mission stationne pour la nuit dans un village non nommé.

**1<sup>er</sup> août :** départ de ce village, arrivée à Compong Thom. La canonnière stationne à Compong Thom et la chaloupe remonte la rivière de Compong Thom.

**2 août :** La chaloupe passe devant des villages non nommés, puis retourne à Compong Thom. La canonnière appareille alors pour le premier village en aval de Compong Thom.

**3 août :** descente de la rivière, arrivée pour la nuit à l'entrée de la rivière de Stung.

**5 août :** arrivée au village de Preakap. Louis Delaporte fait en barque l'aller et retour à Stung.

**6 août :** la canonnière reste à Prakeap, tandis que, dans la chaloupe, la mission remonte jusque Stung et Compong Chên.

**7 août** : la chaloupe reste à Compong Chên. Les membres de la mission partent en chars à buffle pour Préa Khan. Ils font halte pour la nuit dans une clairière.

**8 et 9 août** : marche et halte dans des villages non nommés.

**10 août** : arrivée à Préa Khan.

**11 au 17 août** : séjour à Préa Khan.

*13 août* : arrivée « des hommes requis dans les environs »<sup>1</sup>

**17 août** : Louis Delaporte divise son état-major en trois groupes.

Jules Harmand reste à Préa Khan pour surveiller l'enlèvement des pièces prélevées sur le site. Avant de rejoindre Méléa, il visite un « édifice qu'il avait découvert à peu de distance de Préa Khan, et dont les indigènes prétendaient ignorer l'existence »<sup>2</sup>.

François Bouillet, Félix Faraut, le docteur Jullien et 10 hommes doivent passer une demi-journée à Préasat Pram et deux heures au pont de Spean Tahom, puis rejoindre directement Méléa.

Louis Delaporte, accompagné de Ratte, fait une excursion à Ponteay Ka Ker, puis revient à Préa Khan pour juger de l'avancement des tâches confiées à Jules Harmand. Delaporte et Ratte repartent ensuite, et visitent successivement Préasat Pram, Spean Tahom, Prasat Taem, Prasat Cong Phluk, et Préasat Rê.

**18 août** : départ du groupe mené par François Bouillet. Il passe à Kenn Trann et arrive pour la nuit à Kouso.

**19 août** : les mêmes partent de Kouso, visitent Préasat Tahin et Spean Tahom. Ils passent la nuit à Kousbo-Mao.

**20 août** : arrivée du groupe mené par François Bouillet à Méléa.

**21 au 31 août** : séjour à Méléa.

*27 août* : Louis Delaporte et Ratte rejoignent le reste de la mission à Méléa.

*30 août* : Jules Harmand rejoint le reste de la mission à Méléa.

**31 août** : la mission au complet quitte Méléa. Elle stationne pour la nuit à Chnang Sankrien.

**1<sup>er</sup> septembre** : visite de Cong Phluck. La mission part pour Siem Reap où elle passe la nuit. Sur la route de Siem Reap, François Bouillet et « le gros de la mission »<sup>3</sup> font une courte halte à ruine de Ben, tandis que Louis Delaporte et Ratte visitent Préasat Phnom Boc.

---

<sup>1</sup> Citation extraite du rapport publié au *Journal officiel*, les 1<sup>er</sup> et 2 avril 1874.

<sup>2</sup> Idem.

<sup>3</sup> Idem.

## Itinéraires des missions

**2 septembre:** le groupe mené par François Bouillet quitte Siem Reap et arrive à Angkor Thom.

**2 septembre à la mi-octobre 1873 :** séjour à Angkor Thom.

*13 septembre :* Delaporte et Ratte rejoignent la mission à Angkor Thom.

**10 octobre :** la canonnière, sur laquelle a pris place l'ensemble de l'état-major de la mission, arrive à Phnom Penh.

**13 octobre :** la mission arrive à Saigon.



**B. SECONDE MISSION DIRIGÉE PAR LOUIS DELAPORTE (SEPTEMBRE  
1881 - MARS 1882)**

Cet itinéraire a été établi à partir de l'*Itinéraire Laederich 1881-82*, et des lettres du docteur Louis Ernault, conservés dans les documents de travail de Louis Delaporte.

**20 septembre 1881** : Laederich et Ghilardi quittent Toulon.

**2 octobre 1881** : Louis Delaporte quitte Marseille.

**1<sup>er</sup> novembre 1881** : Louis Delaporte arrive à Saigon.

**1<sup>er</sup> au 10 novembre 1881** : séjour à Saigon.

**10 au 12 novembre 1881** : en route de Saigon à Phnom Penh.

**12 au 16 novembre 1881** : séjour à Phnom Penh.

**16 novembre 1881** : en route de Phnom Penh à Compong Chenang.

**17 novembre 1881** : en route de Compong Chenang à l'entrée de la rivière d'Angkor.

**18 novembre 1881** : en route sur la rivière d'Angkor jusque Siem Reap.

**18 au 20 novembre 1881** : séjour à Siem Reap.

**20 novembre 1881** : en route de Siem Reap à Angkor Vat.

**20 au 28 novembre 1881** : séjour à Angkor Vat.

*24, 25 et 27 novembre* : excursion au mont Bakheng.

*26 novembre* : excursions à Angkor Thom, Pimanacas et Ba-Phuon.

**28 novembre 1881** : en route d'Angkor Vat à Angkor Thom.

**28 novembre au 13 décembre 1881** : séjour à Angkor Thom.

*30 novembre* : étude des tours d'angle, portes nord-est et sud-est.

*1, 2, 3 et 7 décembre* : excursions à Ba-Phuon.

*4 décembre* : étude des tours d'angles et excursion à Preapithu.

*5, 6, 8, 10 et 12 décembre* : excursions à Préa Khan.

*9 et 11 décembre* : excursions à Baïon.

**13 décembre 1881** : en route d'Angkor Thom à Angkor Vat.

**13-14 décembre 1881** : séjour à Angkor Vat.

*14 décembre* : excursions à Angkor Thom et Baïon.

**15 au 22 décembre 1881** : séjour à Angkor Thom.

*15 et 20 décembre* : excursions à Préa Khan.

## Itinéraires des missions

*16 décembre* : excursions à Pimanacas et Baïon.

*17 et 18 décembre* : étude de la porte nord-est et des magasins.

*19 décembre* : excursion à Angkor Vat.

*21 décembre* : excursion à Tevada.

**22 décembre 1881** : en route d'Angkor Thom à Angkor Vat.

**22 au 29 décembre 1881** : séjour à Angkor Vat.

*26 décembre* : Louis Delaporte est rapatrié pour raisons de santé.

**29 décembre 1881** : en route d'Angkor Vat à Ta Prohm, avec excursions à Ekdey et Sra Sroum.

**29 décembre 1881 au 9 janvier 1882** : séjour à Ta Prohm.

*1 janvier* : excursion à Ba Tchoum.

*4 janvier* : excursion à Ekdey.

*5 et 6 janvier* : excursions à Takeo.

*7 et 8 janvier* : excursions à Mi-Baume.

**9 janvier 1882** : en route de Ta Prohm à Angkor Vat, avec excursion à Nirpone.

**10 janvier 1882** : en route d'Angkor Vat à Ta Phrom, avec excursions à Préa Roup et Ba Tchoum.

**11 janvier 1882** : trajet de Ta Prohm à Angkor Vat.

**11 au 15 janvier 1882** : séjour à Angkor Vat.

**15 janvier 1882** : en route d'Angkor Vat à Leley, avec excursion à Siem Reap.

**15 au 19 janvier 1882** : séjour à Leley.

*17 janvier* : excursion à Bacong.

*18 janvier* : excursion à Préa Khan.

**19 janvier 1882** : en route de Leley à Peam Sema, avec excursion à Compong Phluc.

**20 janvier 1882** : en route de Peam Sema à Battambang.

**20 au 23 janvier 1882** : séjour à Battambang.

*22 janvier* : excursion à Basset.

**23 janvier 1882** : en route de Battambang à Peam Sema.

**24 janvier 1882** : en route de Peam Sema à l'entrée du Tonlé Sap.

**25 janvier 1882** : en route de l'entrée du Tonlé Sap à la rivière de Compong Thom.

**26 janvier 1882** : en route de la rivière de Compong Thom à la ville de Compong Thom.

**26 au 28 janvier 1882** : séjour à Compong Thom.

## Itinéraires des missions

**28 au 31 janvier 1882** : en route de Compong Thom à Préa Khan, avec excursions à Vat Trach.

**31 janvier au 3 février 1882** : séjour à Préa Khan.

**3 et 4 février 1882** : en route de Préa Khan à Bang Kuarc.

**5 et 6 février 1882** : en route de Bang Kuarc à Ka Kéo.

**6 au 9 février 1882** : séjour à Ka Kéo.

**9 au 11 février 1882** : en route de Ka Kéo à Méléa, avec excursion à Bay Sey.

**11 au 14 février 1882** : séjour à Méléa.

**14 février 1882** : en route de Méléa à Préa Thet, avec excursions à Spean Taen et Crom.

**15 et 16 février 1882** : en route de Préa Thet à un lieu non nommé près de Stung.

**17 février 1882** : en route de ce lieu à un lac non nommé.

**18 février 1882** : en route de ce lac à Compong Chenam.

**18 au 20 février 1882** : séjour à Compong Chenam.

**20 février 1882** : en route de Compong Chenam à Teabane.

**21 février 1882** : en route de Teabane à Compong Chenam, avec excursion à Boribon.

**22 février 1882** : en route de Compong Chenam à Compong Seng.

**23 février 1882** : en route de Compong Seng à Phnom Penh.

**23 au 27 février 1882** : séjour à Phnom Penh.

**27 et 28 février 1882** : en route de Phnom Penh à Saigon, avec excursion à Mitho.

**28 février au 15 mars 1882** : séjour à Saigon.

**15 mars 1882** : départ pour Toulon.

**C. MISSION MENÉE PAR LUCIEN FOURNEREAU (OCTOBRE 1887 – AVRIL 1888)**

Cet itinéraire a été établi grâce au rapport rédigé par Lucien Fournereau le 11 août 1888, publié au *Journal officiel* le 4 octobre 1888, et à la correspondance entretenue par Louis Delaporte, Lucien Fournereau et Sylvain Raffegeaud, conservée parmi les documents de travail de Louis Delaporte.

**20 octobre 1887** : Sylvain Raffegeaud quitte Toulon.

**17 décembre 1887** : la mission au complet quitte Saïgon.

**19 décembre 1887** : arrivée à Phnom Penh.

**24 décembre 1887** : mouillage à l'embouchure de la rivière de Siem Reap.

**26 décembre 1887 au 9 février 1888**: séjour à Angkor Vat

*9 janvier 1888* : premier envoi de moulages à Saïgon.

**9 février 1888** : départ d'Angkor Vat pour Angkor Thom.

**16 février 1888** : la mission est stationnée, depuis une date inconnue à Pimanacas. Lucien Fournereau revient d'une excursion à Préa Khan et Tevada. Sylvain Raffegeaud surveille le travail effectué à Baïon, et Kérautret réalise le plan de Ba-Phuon.

**22 février 1888** : Lucien Fournereau quitte Pimanacas.

**24 février 1888** : Fournereau est stationné au village de Lahâl.

**26 février 1888** : la mission est à Siem Reap.

**25 mars 1888**: Lucien Fournereau retourne à Angkor Thom.

**2 et 3 avril 1888** : Lucien Fournereau est stationné à Phnom Penh.

**10 avril 1888** : Lucien Fournereau est toujours à Phnom Penh. « Pour chasser [son] ennui »<sup>1</sup> Fournereau a voyagé de Compong Luong à Houdon.

**28 avril 1888 au 28 mai 1888** : Lucien Fournereau est stationné à Saïgon.

**28 mai 1888** : Lucien Fournereau s'embarque pour la France.

**25 juin 1888** : Lucien Fournereau arrive à Marseille

---

<sup>1</sup> Citation extraite d'une lettre rédigée par Lucien Fournereau, le 10 avril 1888. (Arch. fam. Chem. II)

**D. MISSION DIRIGÉE PAR URBAIN BASSET (AOÛT 1896 – MARS 1897)**

Cet itinéraire a été établi grâce à l'*Emploi du temps passé à l'accomplissement de la mission*, joint par Louis Delaporte au compte-rendu de la mission d'Urbain Basset, adressé au ministère de l'Instruction publique, le 25 décembre 1897<sup>1</sup>.

**30 août 1896 :** Urbain Basset quitte Marseille.

**24 septembre 1896 :** Urbain Basset arrive à Saigon.

**6 octobre 1896 :** arrivée à Saigon du *Melbourne*, sur lequel a été embarqué le matériel de la mission.

**8 octobre 1896 :** Urbain Basset quitte Saigon<sup>2</sup>, en direction de Phnom Penh.

**12 octobre 1896 :** Urbain Basset quitte Phnom Penh<sup>3</sup>, en direction d'Angkor Vat.

**16 au 18 octobre 1896 :** excursions dans la région d'Angkor Thom.

**21 octobre 1896 :** arrivée à Angkor Vat des mouleurs, charpentiers et coolies.

**4 novembre 1896:** excursion à Phnom Baken.

**6 novembre 1896:** excursion à Phnom Crom.

**14 novembre 1896:** excursions à Préa Khan et Angkor Thom.

**15 novembre 1896:** excursions à Angkor Thom, Baïon, Pimanacas et Ba-Phuon.

**25 novembre 1896:** excursion à Phnom Crom.

**28 novembre 1896:** excursion à Préasat Kéo.

**1<sup>er</sup> décembre 1896:** excursion à Phnom Bakon.

**6 décembre 1896:** excursion à Angkor Thom et Préa Khan.

**13 décembre 1896:** excursion à Angkor Thom.

**20 décembre 1896:** excursion à Angkor Thom.

**1<sup>er</sup> janvier 1897 :** excursion à Angkor Thom et Baïon.

**2 janvier 1897:** excursion à Angkor Thom et Baïon.

**12 janvier 1897:** excursion à Ta Prohm.

**13 janvier 1897:** excursion à Mibaume et Préa Roup.

**14 janvier 1897:** excursion à Ekdey et Sra Sroum.

---

<sup>1</sup>A.N. F<sup>21</sup> 4907.

<sup>2</sup> Selon la correspondance entretenue par Urbain Basset et Louis Delaporte, la mission a quitté Saigon deux jours plus tard.

<sup>3</sup> Selon la correspondance entretenue par Urbain Basset et Louis Delaporte, la mission est encore à Phnom Penh le 14 octobre 1896.

## Itinéraires des missions

- 15 janvier 1897:** excursion à Leley, Bacong et Préa Roup.
- 18 janvier 1897 :** Urbain Basset quitte Siem Reap, en direction de Phnom Penh.
- 20 janvier 1897 :** arrivée à Phnom Penh.
- 21 au 31 janvier 1897 :** excursions à Vat Nokor et Kratié.
- 8 au 14 février 1897 :** excursions à Ta Prohm et Phnom Chiso.
- 16 février 1897 :** Urbain Basset quitte Phnom Penh, en direction de Saigon.
- 19 février 1897 :** excursions dans la région de Saigon.
- 25 février 1897 :** départ pour le Siam.
- 2 mars 1897 :** excursions dans les régions de Bangkok et Ayuthia.
- 11 mars 1897 :** retour à Saigon.
- 12 mars 1897 :** Urbain Basset quitte Saigon, en direction de l'Annam.
- 15 mars 1897 :** arrivée à Tourane.
- 20 mars 1897 :** Urbain Basset quitte Tourane, en direction de Hué.
- 21 mars 1897 :** excursion à la pagode de Confucius.
- 22 mars 1897 :** excursion au tombeau de l'empereur d'Annam Minh Mang<sup>4</sup>.
- 23 mars 1897 :** excursion au tombeau de l'empereur d'Annam Tu-Duc<sup>5</sup>.
- 24 mars 1897 :** retour à Tourane.
- 25 mars 1897 :** excursion à Quannam.
- 27 mars 1897 :** Urbain Basset part pour Saigon.
- 30 mars 1897 :** Urbain Basset s'embarque pour la France.
- 30 avril 1897 :** Urbain Basset arrive à Marseille.

---

<sup>4</sup> Empereur de 1820 à 1841.

<sup>5</sup> Empereur de 1847 à 1883.

## II. TABLES D'ÉQUIVALENCE DES NOMS CITÉS DANS LE TEXTE PRINCIPAL<sup>1</sup>

### A. MONUMENTS

#### 1. Table d'équivalence

La table suivante a été établie à l'aide de plusieurs ouvrages. Les plus utiles ont été le catalogue de l'exposition présentée au Grand Palais en 1997, *Angkor et dix siècles d'art khmer*, dirigé par Hélène Jessup et Thierry Zéphir, et le petit livre publié par Thierry Zéphir chez Gallimard, en 1997, *L'empire des rois khmers*.

Avant de présenter les équivalences entre les noms donnés par Louis Delaporte et ses collaborateurs aux monuments qu'ils étudiaient, il importe de préciser quelques termes entrant couramment dans la composition des dénominations des édifices khmers :

- « banteay », le plus souvent orthographié « ponteay » au XIX<sup>e</sup> siècle, désigne une citadelle, ou plus généralement une cité.
- « baray » désigne un bassin de rétention des eaux.
- « phnom » signifie « colline », ou « montagne ».
- « prasat », ou « preasat » dans les textes produits par Louis Delaporte et ses auxiliaires, désigne une tour-sanctuaire.
- « preah » signifie « sacré ».
- « spean » désigne un pont.

---

<sup>1</sup> Pour ne pas alourdir cette annexe, nous avons décidé de nous concentrer dans cette partie sur les noms revenant le plus souvent dans les écrits de Louis Delaporte et de ses collaborateurs.

Tables d'équivalence des noms cités dans le texte principal

Forme la plus courante du nom dans les textes produits par Louis Delaporte et ses collaborateurs.	Orthographe ou dénomination actuelle du monument, avec sa localisation.
Athvéa.	Vat Athvéa : site situé au Sud de la ville de Siem Reap.
Bacong	Bakong : temple situé au Sud-Est du site d'Angkor Vat.
Baïon	Bayon : temple central du site d'Angkor Thom.
Ba-Phuon, ou Baphoum (sans doute aussi Ba Tchoum)	Baphuon : temple situé sur le site d'Angkor Vat, au Nord-Ouest du Bayon.
Basset	Phnom Baset : temple situé au Nord-Ouest de Phnom Penh.
Ekdey	Banteay Kdei : temple situé à l'Est du site d'Angkor Thom.
Leley	Lolei : temple situé au sein du site de Roluos, au Sud-Est d'Angkor Vat.
Méléa	Beng Méaléa : site situé au Nord-Est des sites d'Angkor.
Mi-Baume, ou Barai-mi-bon	La seconde orthographe laisse à penser qu'il s'agirait peut-être de l'un des deux « mébon » d'Angkor, temples situés sur le site d'Angkor, dans deux barays asséchés. Cependant, aucune des sources consultées n'a permis de confirmer cette hypothèse.
Phnom Boc	Phnom Bok : site proche de la ville de Siem Reap.
Phnom Coulen	Phnom Kulên : site au Nord-Est d'Angkor.
Phnom Crom	Phnom Krom : temple au Sud-Ouest d'Angkor.
Phnom Sontuc	Phnom Santuk : temple situé à 18 km de Kompong Thom.
Pimanacas	Phiméanakas : temple situé dans l'enceinte d'Angkor Thom.
Ponteay Chmar	Banteay Chhmar : site au Nord-Ouest du Cambodge, à un vingtaine de kilomètres de l'actuelle frontière thaïlandaise.
Ponteay Ka Ker	Koh Ker : monument situé à environ 100 km au Nord-Est des sites d'Angkor.
Préa Cu	Preah Kô : temple appartenant au groupe de Roluos.
Preapithu	Preah Pithu : groupe de cinq temples situés dans l'enceinte d'Angkor Thom.
Preasat Pram	Prasat Pram : temple situé sur le site de Koh Ker.



Tables d'équivalence des noms cités dans le texte principal

Préa Roup	Prè Rup : temple situé au Sud du baray oriental du site d'Angkor.
Préa Tomrei	Preah Damrei : temple situé au Sud-Est du site du Preah Khan de Kompong Svay.
Nirpone	Neak Pean : monument situé à l'Est du Preah Khan d'Angkor.
Spean Preapit	Peut-être un pont situé à proximité du site de Preah Pithu, dans l'enceinte d'Angkor Thom ?
Takeo	Ta Keo : temple situé à l'Est du site d'Angkor Thom.
Spean Tahom	Spean Ta Ong : pont situé à 20 km à l'Est de Beng Méaléa, sur la route du Preah Khan de Kompong Svay.
Surên	Surin : ensemble de temples situés au Nord-Est de l'actuelle Thaïlande.
Tamonone	Thommanon : temple situé le long de la voie d'accès orientale d'Angkor Thom, en regard de Chau Say Téveda.
Tevada, ou Tiou Sa Tiou Day	Chau Say Téveda : temple situé le long de la voie d'accès orientale d'Angkor Thom, en regard de Thommanon.
Wât-Phou	Vat-Phu : temple situé dans le district de Champassak, à l'extrême Sud du Laos.

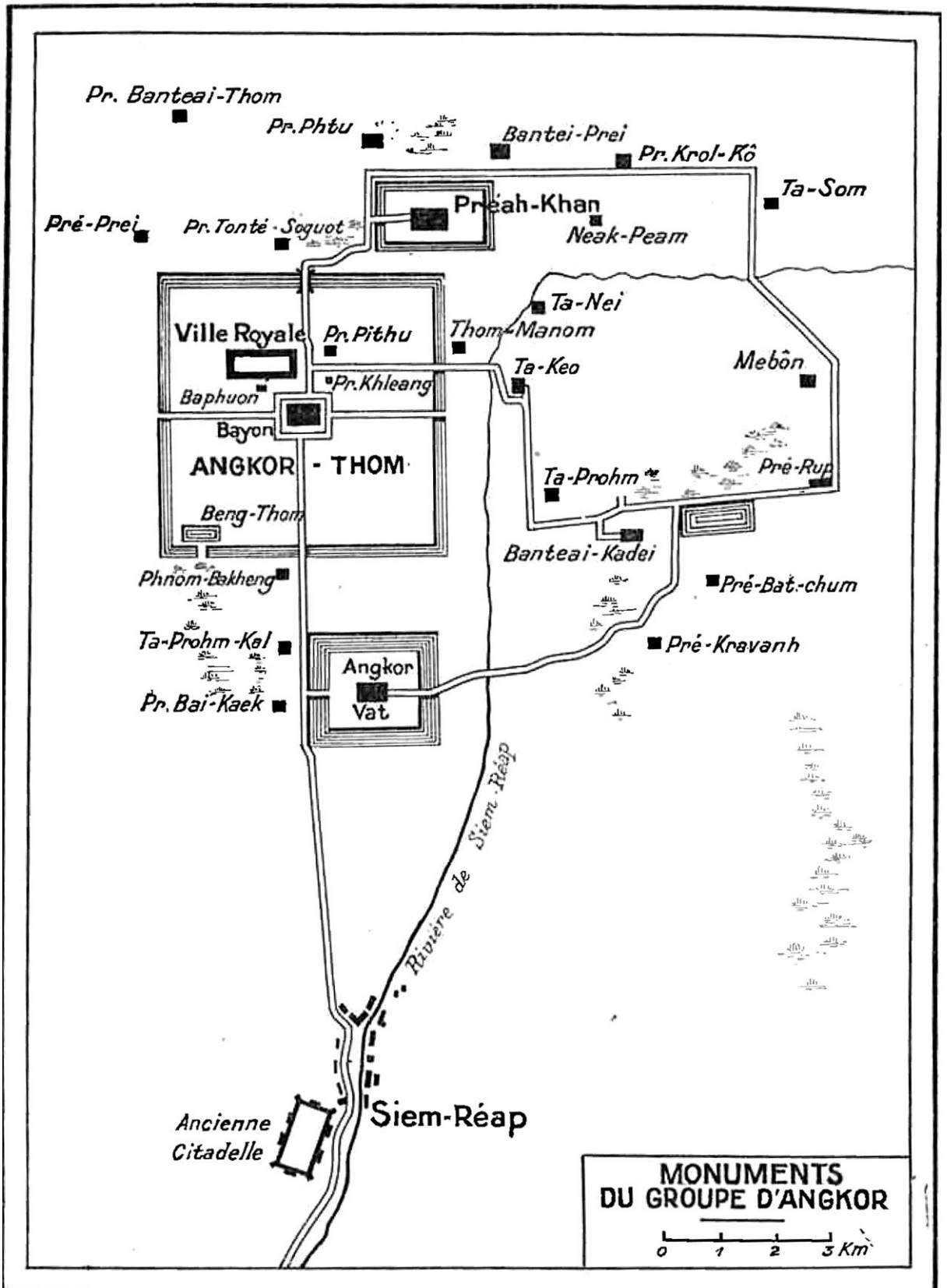
2. Noms inchangés

- Angkor Vat.
- Angkor Thom.
- Preah Thkol : temple situé au centre du baray présent dans le site du Preah Khan de Kompong Svay.
- Prasat Kuk Nokor : site dans la province de Kompong Thom.
- Ta Prohm : temple situé à l'Est d'Angkor Thom.
- Vat Nokor : temple situé dans la province de Kompong Cham.

## Tables d'équivalence des noms cités dans le texte principal

3. Liste des noms de monuments pour lesquels aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée.

- Ben.
- Krush.
- Preasat Taem.
- Séliam.
- Top Chey.



Plan des sites d'Angkor Thom et Angkor Vat. (Extrait de : René de Beauvais, *La vie de Louis Delaporte...*)

**B. NOMS DE LIEUX**

1. Table d'équivalence

Forme la plus courante du nom dans les textes produits par Louis Delaporte et ses collaborateurs.	Orthographe ou dénomination actuelle du lieu.
Chaudoc	Châu Doc : voille de la province d'An Giang, dans le delta du Mékong, au Vietnam.
Checreng	Chi Kreng : province du Cambodge.
Compong Chenang	Kompong Chhnang : ville chef lieu de la province du même nom, sur les bords du lac Tonlé Sap.
Compong Soai	Kompong Svay : district de la province de Kompong Thom, au Cambodge.
Compong Thom	Kompong Thom : capitale de la province de Kompong Thom, situé sur la rive de la rivière Stung Sen.
Mitho	My Tho : ville située sur le delta du Mékong, au Vietnam.
Saigon	Hô-Chi-Minh-Ville : ville située sur les rives de la rivière de Saigon, à proximité du delta du Mékong, au Vietnam.
Song-Coï	Sông Koi : fleuve arrosant la région du Tonkin.
Stung	Stung Treng : capitale de la province de Stung Treng, située au point de jonction entre le Mékong et la rivière Se Kong.
Tourane	Da Nang : ville situé dans le centre du Vietnam, sur l'estuaire de la rivière Han.

## Tables d'équivalence des noms cités dans le texte principal

### 2. Noms à l'orthographe inchangée

- Ayuthia : ville de Thaïlande, située au Nord de Bangkok. Elle a été capitale de la Thaïlande de la mi-XIV<sup>e</sup> à la mi-XVIII<sup>e</sup> siècle.
- Bangkok : capitale de la Thaïlande.
- Bati : district de la province de Ta Kéo, au Cambodge.
- Battambang : province du Nord-Ouest du Cambodge.
- Binh Thuan : province de la côte Sud-Est du Vietnam.
- Champassak : province du Laos.
- Kratié : province au Nord-Est du Cambodge, bordant au Nord la province de Stung Treng, et à l'Ouest celle de Kompong Thom.
- Luang-Prabang : ville située au Nord du Laos, capitale de la province de Luang Prabang.
- Nong Khai : ville du Nord-Est de la Thaïlande, proche de la frontière laotienne.
- Peam Sema : ville située dans la province de Baat Dambang, au Cambodge.
- Phnom Penh : capitale du Cambodge, située au confluent du Tonlé Sap et du Mékong, dans le Sud du Cambodge.
- Oudong : ville située au Nord de Phnom Penh, sur la rive occidentale de Tonlé Sap.
- Siem Reap : capitale de la province de Siem Reap, située au Nord du Tonlé Sap.
- Stung Sen : affluent du Tonlé Sap.
- Tonlé Sap : combinaison d'un lac et d'une rivière, située dans la partie occidentale de l'actuel Cambodge.
- Vientiane : capitale du Laos.

### 3. Liste des noms de lieux pour lesquels aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée

- Bamho
- Khong
- Kien Hong
- Sémap



Tables d'équivalence des noms cités dans le texte principal



Carte de l'Indochine, permettant de situer avec plus de précision les noms présentés dans cette annexe.

(Extrait de : *Larousse du XX<sup>e</sup> siècle*, dir. Paul Augé, Paris, Libr. Larousse, 1928.)

Les musées fondés par Louis Delaporte

**LES MUSÉES FONDÉS PAR LOUIS DELAPORTE**

## I. LE MUSÉE KHMER DE COMPIÈGNE

### A. INVENTAIRE DES ŒUVRES EXPOSÉES AU MUSÉE KHMER DE COMPIÈGNE<sup>1</sup>

Cet inventaire a été établi grâce au catalogue raisonné présent au terme de l'ouvrage d'Edme de Croizier, *L'art khmer : étude historique sur les monuments de l'ancien Cambodge*, publié en 1875<sup>2</sup>. Il donne seulement un aperçu des collections organisées par Louis Delaporte dans les salles du palais de Compiègne à partir de 1874.

Lorsqu'Edme de Croizier rédige son *Art khmer*, le Musée khmer n'est pas encore achevé. Dans sa correspondance, Delaporte écrit travailler sans cesse à de nouveaux arrangements muséographiques, et avoir toujours une ou deux pièces en attente, soit d'exécution, soit d'installation. Par ailleurs, toutes les caisses contenant les objets d'art reproduits ou saisis au Cambodge et au Siam ne sont pas arrivées dès le début des travaux d'installation des collections. Après la mission de 1873, certaines œuvres demeurent en effet à Saïgon, ou plus loin dans les terres, attendant d'être expédiées en France. De plus, les campagnes menées par Félix Faraut pour compléter les premiers résultats obtenus par Louis Delaporte continuent pendant environ trois ans après l'ouverture du Musée khmer.

---

<sup>1</sup> L'ensemble des citations de cette partie sont extraites du catalogue d'Edme de Croizier.

<sup>2</sup> Paris, Leroux.



1. Statues<sup>3</sup>

Dénomination au sein du catalogue de 1875 <sup>4</sup> .	Matière	Hauteur (en mètre)	Origine (site archéologique ou donateur)	État de conservation
Préa-Put : Bouddha assis sur un nâga <sup>5</sup> dont les replis lui servent de trône et les sept gueules entourent la tête.	grès	1,1	Préa Khan	Seuls la tête et le buste sont intacts
Préa-Put ou Bouddha assis sur un nâga dont les sept gueules lui forment un dais.	grès	1,1	Préa Khan	Bien conservé
Préa-Put : Bouddha.	grès	1,3	Preah Thkol.	Ses huit bras, de même que ses jambes, sont brisés.
Lakhôn-Thom : grande danseuse, aux cheveux relevés et portant un bandeau sur le front.	grès	1,3	Ponteay Praker	Manquent le bras gauche, la main droite et les deux pieds.
Roi assis à l'orientale.	grès	1,35		
Tête de Phrom : Brahma à quatre faces.	grès	0,52	Phnom Boc	
Tête de Préa-Put : Bouddha.	grès	0,52	Préa Khan	

<sup>3</sup> Cette annexe reprend les divisions adoptées par Edme de Croizier dans son catalogue.

<sup>4</sup> Les termes qui ne sont pas directement explicités dans cette colonne, quel que soit le tableau envisagé, sont donnés sans explication dans le livre d'Edme de Croizier.

<sup>5</sup> Serpent, représenté comme un cobra. Dans la mythologie indienne, le nâga est le symbole des eaux et le gardien des richesses souterraines.

Le Musée khmer de Compiègne

Dénomination au sein du catalogue de 1875.	Matière	Hauteur (en mètre)	Origine (site archéologique ou donateur)	État de conservation
Tête de Préa-Put : Bouddha.	grès	0,47		
Préa-Put : Bouddha, assis sur un nâga dont les sept gueules lui forment un dais.	grès	0,60		
Préa-Put : Bouddha, assis sur un nâga dont les sept gueules lui forment un dais.	grès	0,52		Mal conservé.
Tête de Siva.	grès	0,80	Phnom Boc	
Tête « analogue au numéro précédent, mais plus fine ».		0,48	Phnom Boc	
Tête de Préa-Put : Bouddha.	grès	0,34	Préa Khan	
Tête de Préa-Put : Bouddha.	grès	0,33	Préa Khan	
Statuette de Préa-Put : Bouddha dorée.	grès	0,41		La statuette est brisée à mi-corps.
Tête de Préa-Put : Bouddha.	grès	0,25		
Tête inachevée.		0,40	Preah Thkol	
Tête de Théphavada <sup>6</sup> .		0,32	Preah Thkol	
Préa-Put : Bouddha.	bronze	0,76	Préa Khan	

<sup>6</sup> Edme de Croizier signifie-t-il par là qu'il a reconnu dans cette statue une représentation typique du bouddhisme theravada ?

Le Musée khmer de Compiègne

Dénomination au sein du catalogue de 1875.	Matière	Hauteur (en mètre)	Origine (site archéologique ou donateur)	État de conservation
Préa-Put : Bouddha.	Bronze	0,46	Cadeau d'Auguste Benoist d'Azy, directeur des Colonies au ministère de la Marine.	
Tête de Préa-Put : Bouddha.	bronze	0,15	Cadeau du lieutenant de vaisseau A. Davin. La tête provient d'Ayuthia.	
Tête de Phrom : Brahma à quatre faces. <sup>7</sup>		0,48	Mont Crom	Fragment d'une statue brisée
Tête du Préa Komlong : roi lépreux. <sup>8</sup>		0,58		

2. « Statues et animaux fantastiques employés dans la décoration architecturale »

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Matière	Hauteur (en mètre)	Longueur (en mètre)	Site archéologique d'origine.
Yacksas : géants soutenant le corps d'un nâga.	grès	3,5	4	Préa Khan, partie d'une balustrade monumentale
Tête de yacksa : géant.	grès			Préa Khan, provient du même ensemble que le groupe précédent.

<sup>7</sup> Cet objet est indiqué comme étant un moulage.

<sup>8</sup> Idem.

Le Musée khmer de Compiègne

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Matière	Hauteur (en mètre)	Longueur (en mètre)	Site archéologique d'origine.
Fragment de l'extrémité d'une balustrade, présentant un double éventail formé de sept têtes de dragon.		0,4	1,55	Préa Khan, provient du même ensemble que l'article précédent
Thom song : grand lion.	grès	2		Préa Khan.
Song Bêtohp : lion de taille moyenne.	grès	1,42		Préa Khan
Song Tauch : petit lion.	grès	0,84		Préa Khan
Fragment de balustrade.	grès		1,85	Preah Thkol
Tête de pont en forme d'éventail.			1,15	
Tomrey ou Damrey : éléphant.	grès	1,22	1,35	Préa Tomrei
Menus thom naos : géant appuyé sur une massue.	grès	2,45		Preah Thkol
Gargouille en forme de dragon allongé.	grès	0,67	1,2	Krush

3. Stèles.

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Matière	Hauteur (en mètre)	Origine (site archéologique ou donateur)
Préa-koul : borne sacrée, quadrangulaire.	grès	1,02	Préa Khan
Stèle carrée à la base, octogonale dans sa partie supérieure, finie par une rosace.	grès	0,75	
Stèle « semblable à la précédente ».	grès	1,45	
Stèle « semblable à la précédente ».	grès	0,52	
Stèle « plus ornée que les précédentes ».	grès	0,45	

Le Musée khmer de Compiègne

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Matière	Hauteur (en mètre)	Origine (site archéologique ou donateur)
Stèle, décorée de krouts <sup>1</sup> .	grès	0,53	
Fragment de stèle, « semblable au numéro précédent ».	grès		
Stèle sculptée à jour, décorée d'une lakhon.	grès		
Stèle, décorée d'un Bouddha assis dans une niche	grès		
Stèle ornée d'une lakhon <sup>2</sup> .	grès		
Stèle « semblable au numéro précédent »	grès		
Petite stèle ornée d'un Vishnou à quatre bras	grès		
Petite stèle décorée d'un Préa-Put <sup>3</sup> assis sur un serpent à sept têtes, entre un homme et une femme	grès		
Petite stèle décorée d'un Préa-Put assis sur un serpent à sept têtes, entre un homme et une femme	grès		
Petite stèle décorée d'un Préa-Put assis sur un serpent à sept têtes, entre un homme et une femme	grès		
Petite stèle décorée d'un Préa-Put assis sur un serpent à sept têtes, entre un homme et une femme	grès		

---

<sup>1</sup> Oiseaux fantastiques.

<sup>2</sup> Danseuse.

<sup>3</sup> Bouddha.

4. « Monuments divers d'architecture. Ornements en relief. »

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Matière	Hauteur (en mètre)	Longueur (en mètre)	Site archéologique d'origine.
Fronton ogival, entouré d'un nâga.	grès		0,3	Préa Khan
Fragment de fronton, présentant neuf lakhons en haut relief	grès	0,6	2,76	
Entablement, présentant une tête de dragon supportant une divinité adorée par trois personnages		0,6	1,9	
Fragment de fronton, présentant quatre petites têtes de Rüschi <sup>4</sup> en adoration	grès			
Fragment de fronton, présentant un garuda <sup>5</sup> et Phaya Nakh <sup>6</sup> en adoration	grès			
Fragment de fronton, décoré d'un serpent à trois têtes en adoration	grès			
Fragment de fronton, orné d'une tête de Rüschi aux mains jointes	grès			

<sup>4</sup> « Rüschi » est-elle l'orthographe ancienne de ce que l'on orthographie à présent « Rsi », pour désigner la représentation d'un « sage » ?

<sup>5</sup> Oiseau de la mythologie hindoue, souvent représenté sous une forme hybride, mi-humaine, mi-rapace.

<sup>6</sup> Serpent fantastique.

Le Musée khmer de Compiègne

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Matière	Hauteur (en mètre)	Longueur (en mètre)	Site archéologique d'origine.
Frise		0,23	0,65	
Frise, ornée d'une tête de Rüschi	grès			
Pilastre, avec rinceaux de feuillage et danseuses	grès	1,9		
Pilastre avec chapiteau, présentant de « nombreuses sculptures »	grès			
Fragment de pilastre, orné de rinceaux en coquilles		0,35		
Fragment de moulure	grès	0,48		
Fragment de pilastre, orné de rinceaux, figures assises et têtes d'oiseaux	grès	0,4		
Fragment de pilastre, orné de deux théphavadas		1,8		
Fragment de pilastre, orné d'un théphavada		1,23		
Pilastre, orné de rinceaux, têtes de nâgas, femmes et enfants	grès	1		
Pilastres, présentant un roi à cheval chassant le cerf	grès			
Petits fragments de pilastres ornés				
Fragments de pilastres ornés				

Le Musée khmer de Compiègne

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Matière	Hauteur (en mètre)	Longueur (en mètre)	Site archéologique d'origine.
Pilastre, orné de rinceaux, têtes de nâgas, femmes et enfants	grès			
Fragments de pilastre	grès			
Fragments de pilastre	grès			
Frise, ornée de rinceaux, étoiles, fleurs et figurines	grès			
Frise « suite du morceau précédent »	grès			
Frise « suite du morceau précédent »	grès			
Frise, présentant des moulures avec fleurs de lotus	grès			
Rosace, ornée de fruits, fleurs et pétales	grès			
Entablement				
créneau	grès	1,55		Préa Tomrei.
flèches	grès	0,55		Méléa
flèches				Méléa
Flèches				Méléa
Partie d'une colonnette octogonale	grès	2,45		Méléa
Balustre de fenêtre	grès	1,42		Méléa
Balustre de fenêtre				
Balustre de fenêtre				
Balustre de fenêtre, tournée, sans sculptures				



Le Musée khmer de Compiègne

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Matière	Hauteur (en mètre)	Longueur (en mètre)	Site archéologique d'origine.
Balustre de fenêtre, « semblable à la précédente »				
Balustre de fenêtre tournée, sans sculpture				

5. Moulages

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Site archéologique d'origine
Femme en pilastre	Angkor Vat
Mort du roi des singes	Angkor Vat
Quatre femmes cueillant des fleurs dans une forêt	
Cortège de personnages portés en litière avec forêts	
Combat entre deux héros sur des chars attelés de chevaux et tigres	
Combat de singes et géant	
Mélee	
Divinités sur un char	
Trois lakhons <sup>1</sup>	
Thephavadas	
Prisonniers enchaînés	
Supplice de prisonniers	
Théorie de guerriers armés d'arcs et de flèches	
Lakhon	
Lakhon	
Femmes et enfants	
Adoration de Bhagavat <sup>2</sup> en trois parties	

<sup>1</sup> Danseuses.

Le Musée khmer de Compiègne

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Site archéologique d'origine
Singes	
Lakhon	
Lakhon	
Têtes	
Têtes	
Têtes	
Femme	Angkor Vat
Lakhon	
Têtes de nâgas	
Géants quadrumanes et polycéphales portant un serpent	
Lakhon	
Poissons, crocodiles et animaux fantastiques	
Combat de coqs	
Nâgas	
Empreinte du pied de Sakhya Mouni <sup>3</sup>	
Personnages à mi-corps au milieu de rinceaux	
Rüschi et deux acolytes	Baïon
Arbre pipul	
Rinceaux	
Rinceaux	
Rinceaux ronds entourant deux oiseaux combattant aux ailes déployées	
Rinceaux ronds entourant deux oiseaux combattant aux ailes déployées	
Rinceaux	
Rinceaux ronds avec animaux et chasseurs	
Rüschi	
Cercles entrelacés avec étoiles	

<sup>2</sup> Krishna.

<sup>3</sup> Bouddha.

Le Musée khmer de Compiègne

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Site archéologique d'origine
Cercles réunis par des fleurs	
Roses	
Rüschi dans une niche	
Lakhon entourée de rinceaux.	
Lakhon entourée de rinceaux.	
Ornementation	Angkor Vat
Yacksa brandissant une massue	
Lakhon	
Lakhon	
Fleurs, feuilles et têtes de dragon	
Rinceaux entourant des personnages	
Arbre pipul	
Arbre pipul	
Rinceaux entourant des personnages	
Rinceaux entourant des personnages	
Rüschi	
Rüschi	
Rinceau en ogive	
Rinceau avec figure centrale	
Rinceau rond entourant deux oiseaux combattant aux ailes déployées	
Rinceau rond entourant deux oiseaux combattant aux ailes déployées	
Rinceaux ronds entourant animaux et personnages	
Rinceaux ronds entourant animaux et personnages	
Fragment avec danseuse et fleurs	
Rosace	
Rosace	
Morceau de feuillage rond enlaçant des personnages	
Fleurs	

Dénomination au sein du catalogue de 1875	Site archéologique d'origine
Rinceaux	
Angle de fausse porte	
Rinceaux	
Sinhâ : lion sans crinière	
Rinceau	
Chapiteau	

## 6. Inscriptions

Deux venues d'Angkor Vat, une de Baïon et une de Préa Khan.

## 7. Photographies

Sujet	Provenance
Deux Bouddhas isolés	
Groupe de trois personnages	
Galleries	Préa Khan
Colonnes	Préa Khan
Bas-reliefs	Préa Khan
Balustrade	Préa Khan
ornementation	Angkor Vat
Motifs d'architecture	Angkor Vat
architecture	Angkor Vat
Architecture	Baïon
Dessus de porte	Banone
fronton	Vat Ek
galeries	Angkor Vat
Ornementation	Angkor Vat
Bas-reliefs	Angkor Vat
Bonzes	

Sujet	Provenance
Pied de Bhagavat <sup>4</sup>	

8. Carte

« carte indiquant l'emplacement des ruines avec numéros se rapportant à la légende de gauche. »

---

<sup>4</sup> Krishna.

**B. EXEMPLES D'ŒUVRES EXPOSÉES AU MUSÉE KHMER DE COMPIÈGNE**

L'ensemble des documents constituant cette annexe est extrait du *Voyage au Cambodge*, publié par Louis Delaporte chez Delagrave, en 1880.



**Une balustrade de Préasat-Préa-Tcol (Musée Khmer).**

« Une balustrade de Préasat-Préa-Tcol »



**Statue provenant des galeries ruinées de Pontéay-Préa-Khan.  
(Musée Khmer.)**

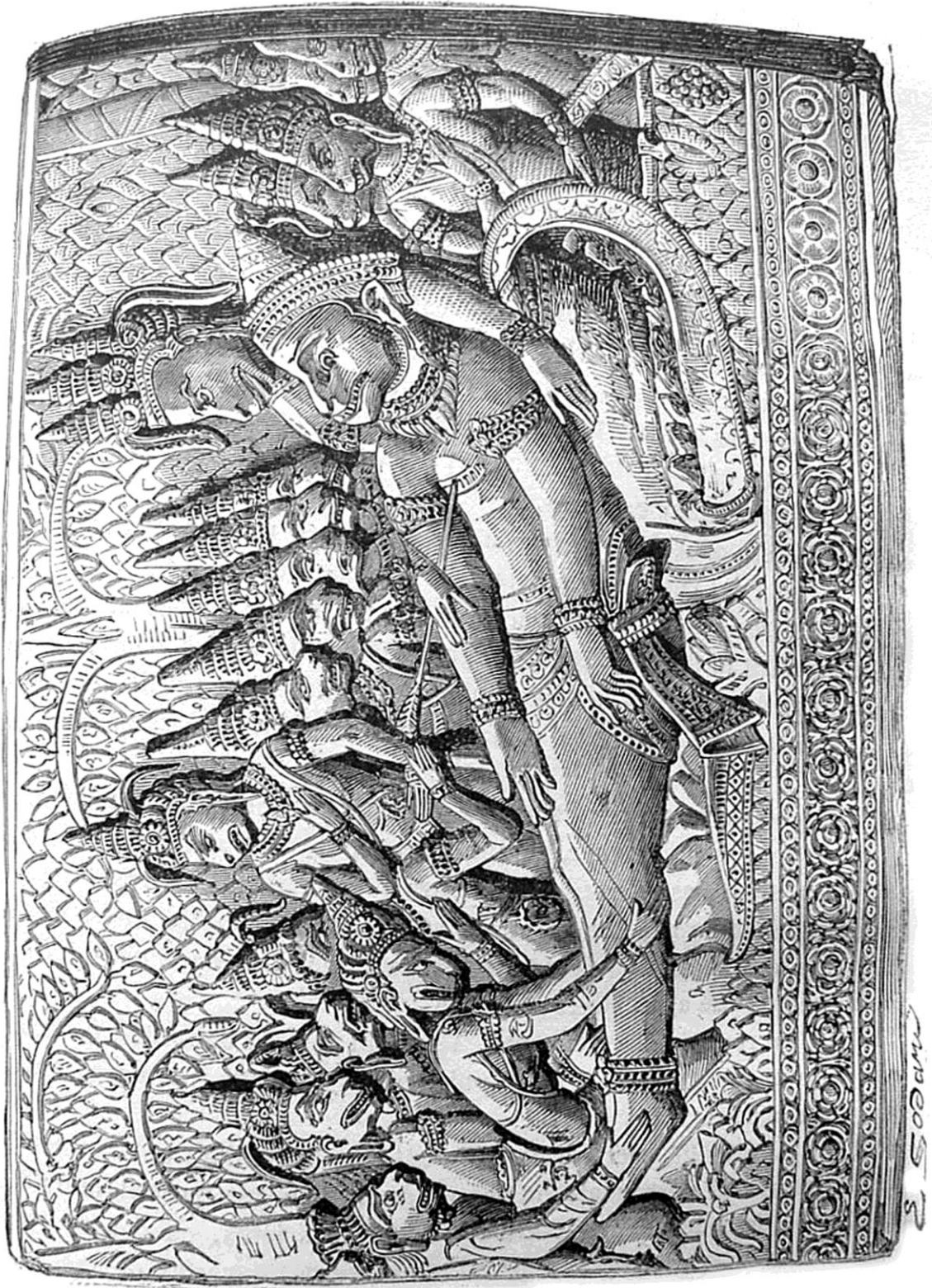
« Statue provenant des galeries ruinées de Pontéay-Préa-Khan »



Tête de Bouddha provenant des galeries ruinées de Pontéay-Préa-Khan.  
(Musée Khmer.)

« Tête de Bouddha provenant des galeries ruinées de Pontéay-Préa-Khan »





Une scène du Ramayana. — Bas-relief d'Angkor-Vaht (Musée Khmer).

« Une scène du Ramayana. — Bas-relief d'Angkor-Vaht »

## II. LE MUSÉE INDOCHINOIS DU TROCADÉRO

### A. ACCROISSEMENTS SUCCESSIFS DES COLLECTIONS DU MUSÉE INDOCHINOIS AVANT 1900

Avant 1900, les collections du Musée indochinois du Trocadéro se sont agrandies par à-coups. Les pages suivantes ont pour objectif de mettre en lumière les dates et l'ampleur des plus importants de ces agrandissements successifs.

#### 1. Les résultats de la mission de 1881-1882

La liste présentée ici a été établie à partir des *Notes de voyage de M. Ghilardi*, conservées parmi les documents de travail de Louis Delaporte.

- Ajout de quatre pièces originales, savoir :
  - deux petites têtes de Bouddha, provenant de Préa Thet ;
  - une tête de statue, provenant de Phnom Crom ;
  - une palmette en pierre, provenant de Pnum Bachey.
  
- Ajout de onze moulages, savoir :
  - une figure à quatre têtes et quatre bras, reproduite sur le côté droit de la pagode centrale de Phnom Crom ;
  - la statue du roi lépreux, reproduite à Angkor Thom ;
  - un torse de femme, reproduit à Ekdey ;
  - un bœuf, reproduit à Préa Khan ;
  - un dessus de porte, reproduit à Préa Khan ;
  - « trois milieux de dessus de porte »<sup>1381</sup>, reproduits à Ba-Tchoum ;
  - un pilastre, reproduit à Ekdey ;
  - un pilastre, reproduit à Prey Ponteay ;
  - un fragment de fronton, reproduit à Prey Ponteay.

---

<sup>1381</sup> Citation extraite des *Notes de voyage de M. Ghilardi*.

- Ajout de douze estampages, savoir :
  - trois figures présentes dans des niches, provenant de Leley ;
  - une fausse porte, provenant de Leley ;
  - trois dessus de porte, provenant de Tiou Sa Tiou Day;
  - un dessus de porte, provenant de Ka Kéo ;
  - un dessus de porte, provenant de Pnum Bachey ;
  - un pilastre, provenant de Pnum Bachey ;
  - un morceau de pilastre, provenant de Méléa ;
  - une « estella »<sup>1382</sup>, de Pnum Bachey.

2. Accroissement des pièces exposées, dû aux premières modifications de l'agencement de l'espace, en 1886

Cette liste a été jointe par Louis Delaporte à un courrier rédigé le 26 juillet 1886<sup>1383</sup>, présentant au directeur des Beaux-Arts les derniers travaux ayant eu lieu au sein du Musée indochinois.

- Un ensemble formé de 13 éléments, savoir :
  - deux balustrades coudées portées par 4 balustres, relevées au coude et aux extrémités en forme de nâga à 7 têtes en éventail, provenant de Pimanacas ;
  - deux lions, provenant de Préa Kkhan ;
  - un escalier à marches sculptées provenant d'Angkor ;
  - un double soubassement mouluré et sculpté, provenant de Préa Khan ;
  - un encadrement de porte, provenant de Ta Prohm ;
  - des colonnettes, provenant de Tamonone ;
  - des pilastres, provenant de Tamonone ;
  - un dessus de porte, provenant de Préa Khan ;
  - des chapiteaux et base de pilastres, provenant de Méléa et Préa Khan ;
  - un encadrement de fronton, provenant de Préa Khan.

---

<sup>1382</sup> Citation extraite des *Notes de voyage de M. Ghilardi*.

<sup>1383</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

- Neuf morceaux permettant de compléter le groupe des géants, qui avait été présenté à l'Exposition universelle de 1878.
- Une stèle en demi-relief, présentant un homme et une femme debout, tenant chacun à la main un bouton de lotus, provenant d'Angkor.
- Une frise, présentant trois motifs en losange et deux rinceaux avec encadrement, provenant de Pimanacas.
- Deux rinceaux terminés par un personnage présentant une tête d'éléphant reliée à corps de cheval, provenant des environs de Leley.
- Une petite tête de Bouddha, provenant du « Cambodge méridional »<sup>1384</sup>.
- Rhéou, ou roi des démons<sup>1385</sup>, entre 2 lions et rinceaux, présentés sur un socle de statue de Bouddha, provenant d'un « édicule entre Compong Thom et Préa Khan »<sup>1386</sup>.
- Un petit personnage à tête d'éléphant, tenant une bouteille et un vase dans lequel il mange, provenant d'Angkor.
- Une petite tête, sans indication de provenance.
- Deux coupes en bronze, provenant d'Angkor.
- Une femme assise dans une demi-ogive, présentant également des rinceaux, provenant de l'angle de la galerie occidentale d'Angkor Vat.
- Petite scène de la galerie des singes, provenant d'Angkor Vat.
- Bouddha debout moulage d'un bronze Baïon
- Tête de lion « moulage d'un bronze actuellement à Dresde »<sup>1387</sup>

### 3. Accroissement des collections dû aux missions scientifiques (1889 – 1896)

- a. Résultats de la mission menée par Lucien Fournereau, installés pour l'Exposition universelle de 1889

Lors de la préparation de l'Exposition universelle de 1889, Louis Delaporte et Lucien Fournereau travaillent ensemble à l'installation de plusieurs grands ensembles de moulages. La liste donnée ici est fournie par Louis Delaporte au moment où le ministère de la Marine et

---

<sup>1384</sup> Citation extraite de la lettre du 26 juillet 1886.

<sup>1385</sup> Source : L. Delaporte, *Voyage au Cambodge ...*

<sup>1386</sup> Citation extraite de la lettre du 26 juillet 1886.

<sup>1387</sup> Ibid

des Colonies demande au ministère de l'Instruction publique la possibilité d'exécuter des copies de certaines de ces nouvelles installations<sup>1388</sup> :

- Grand ensemble de la tour centrale d'Angkor Vat (8 m. sur 11, 45 m.).
- Grand ensemble de l'angle de la tour centrale d'Angkor Vat (4 m. sur 11, 25 m.).
- Soubassement et colonne de la terrasse en croix d'Angkor vat (3 m. sur 3, 20 m.).
- Pièce appelée par Louis Delaporte « pied de Bouddha »<sup>1389</sup>, provenant d'Angkor Vat.

b. Pièces qui pourront être installées pour l'Exposition universelle de 1900, grâce à la mission confiée à Urbain Basset en 1896

La liste suivante est établie par Louis Delaporte dans une lettre adressée au directeur des Beaux-Arts le 6 mars 1896<sup>1390</sup>. Elle accompagne la demande de mission formulée par Delaporte au nom d'Urbain Basset.

Il s'agit à chaque reprise d'ensembles dont Louis Delaporte possède déjà certaines parties, mais qui ont besoin d'être complétés. La lettre du 6 mars ne précise pas si ce sont des moulages ou des pièces originales, mais la taille des groupes principaux laisse à penser qu'Urbain Basset devra reproduire les morceaux manquants, et non les prélever directement sur les différents sites à visiter.

- Première entrée latérale de la tour centrale d'Angkor Vat, ensemble formé de l'extrémité d'une galerie à trois nefs, et d'un portail surmonté d'un fronton principal accompagné de deux demi-frontons latéraux (8,5 m. de largeur sur 3 m. de profondeur et 11 mètres de hauteur).
- Partie angulaire de la grande tour d'entrée d'Angkor Vat (3,5 m. de largeur sur 10,5 m. de hauteur).
- Angle de soubassement de la terrasse d'entrée d'Angkor Vat (2 m. de largeur sur 4 m. de hauteur).
- Quatre panneaux en bas-relief, provenant d'Angkor Vat.
- Lambris, provenant d'Angkor Vat.
- Partie de la terrasse du « palais des rois »<sup>1391</sup> (3 m. de largeur sur 3,5 m. de hauteur).

---

<sup>1388</sup> Lettre datée du 29 janvier 1889. (A.N. F<sup>21</sup> 4907)

<sup>1389</sup> Citation extraite de la lettre du 29 janvier 1889.

<sup>1390</sup> A.N. F<sup>21</sup> 4907.

- Haut-relief de l'une des terrasses du palais des rois, représentant un éléphant saisissant un chevreuil (2 m. sur 3 m.).
- Ornement de fond de la grande galerie de Ta Prohm (2,5 m. sur 3,2 m.).
- Panneau ornant l'enfoncement d'une muraille à Ta Prohm (1,2 m. sur 3 m.).
- Ornement d'une muraille intérieure, provenant de Préa Khan.
- Un dessus de porte et un fronton, provenant de Baïon.
- Deux fausses portes, provenant de Tamonone.
- Un « petit ensemble architectural », provenant de Tamonone.
- Un groupe de nains soutenant une petite terrasse de Pimanacas.
- Un « socle », provenant de Pimanacas.
- Plusieurs pilastres et frises, provenant de Takeo.
- Une fausse porte, provenant de Tiou Sa Tiou Day.
- Un « pied de Bouddha »<sup>1392</sup>, sans indication de provenance.

## B. CATALOGUE DE LA BIBLIOTHÈQUE DU MUSÉE INDOCHINOIS

À partir des premières années du XX<sup>e</sup> siècle, Louis Delaporte entreprend de réaliser un projet qu'il avait imaginé dès le début de son entreprise au service de l'art indochinois : doter son institution d'une bibliothèque. Cette annexe a pour objectif de dresser un inventaire du fonds d'ouvrages constitué par Louis Delaporte, tel qu'il se présente dans les archives du Musée indochinois.

Le premier volume acquis par Louis Delaporte est, en 1903, *Boro-Boudour dans l'île de Java*, de Conrad Leemans, publié chez l'éditeur Brill, à Leiden, en 1874. Par la suite, les factures présentes dans les fonds concernant le Musée indochinois du Trocadéro aux Archives nationales permettent d'identifier les achats suivants :

- En novembre 1905 :
  - *L'art gréco-bouddhique du Ghandâra : étude sur les origines de l'influence classique dans l'art bouddhique de l'Inde et de l'Extrême-Orient*, d'Alfred Foucher, publié à Paris et Hanoï par Ernest Leroux et

---

<sup>1391</sup> Louis Delaporte fait sans doute référence ici au palais présent dans l'enceinte d'Angkor Thom.

<sup>1392</sup> Cette citation, comme les précédentes, est extraite de la lettre du 6 mars 1896.

l'École française d'Extrême-Orient. Il s'agit ici du tome I « Introduction, les édifices, les bas-reliefs » publié en 1905<sup>1393</sup>

- *Le Siam ancien : archéologie, épigraphie, géographie*, de Lucien Fournereau, publié par Ernest Leroux en 1895
- Un « Atlas archéologique de l'Indo-Chine » d'Ernest Lunet de Lajonquière. Il s'agit sans doute de l'*Atlas archéologique de l'Indochine. Monuments du Champa et du Cambodge*, publié par Ernest Leroux à Paris en 1901.
- Une « Mission à la cour d'Ava », d'Henry Yule. Il s'agit sans doute d'une édition du *Voyage dans le royaume d'Ava : empire des Birmans : 1855*, traduit par Ferdinand de Lanoye dans *Le Tour du monde* en 1861<sup>1394</sup>.
- En 1906 :
  - *La sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han*, par Edouard Chavannes, publié par Ernest Leroux en 1893
  - *L'art chinois*, par Maurice Paléologue, publié par Quantin en 1887.
- En 1907 :
  - 16 volumes de l'*Archaeological Survey of India (Imperial Series)* [Mémoires du service archéologique de l'Inde (série impériale)]
  - 2 volumes du *Director survey of archaeology annual report*<sup>1395</sup>
  - Un volume des *Technical Art Series*<sup>1396</sup>
  - *Portfolio of architectural drawings* [Portfolio de dessins d'architecture], d'Edmund W. Smith, publié à Londres par W.H.Allen en 1897.
  - *Wood Carving of Burma* [Gravure sur bois de Burma], de Harry L. Tilly, publié à Rangoun en 1903.
  - *Permanent photographs of Madras and Burmese art-ware* [Photographies permanentes d'objets d'art de Madras et Burma], publié à Londres en 1886 par le Government art committee.
- En décembre 1909 :

---

<sup>1393</sup> Le tome II « Les images, l'histoire, conclusions... » sera publié en 1918, les fascicules 2 et 3 de ce dernier tome en 1922 et 1951.

<sup>1394</sup> Il semble peu probable que Louis Delaporte désigne par ce titre la version originale de l'ouvrage de Yule, *A narrative of the mission sent by the governor-general of India to the court of Ava in 1855, with notices of the country, government and people*, publié en 1858 à Londres par Smith, Elder and Co. Lorsqu'il acquière des titres étrangers, Delaporte n'hésite pas en noter le titre dans sa langue de publication.

<sup>1395</sup> Il n'a pas été possible d'identifier avec précision ce titre.

<sup>1396</sup> Idem.

- Un volume de l'*Inventaire descriptif des monuments Cams de l'Annam*, publié par Ernest Leroux en 1909
- *Tree and serpend worship, or Illustrations of mythology and art in India, in the first and fourth centuries after Christ, from the sculptures of the Buddhist topes at Sanchi and Amravati. With introductory essays and description of the plates* [Culte de l'arbre et du serpent, ou Illustrations de la mythologie et de l'art en Inde, aux ie et ive siècles après Jésus-Christ, à partir des sculptures des stupa bouddhistes à Sanchi et Amravati. Avec propos introductifs et description des planches], de James Fergusson, publié à Londres par l'India Museum en 1868
- *Chinese art* [L'art chinois], de Stephen Wootton Bushell, publié à Londres par Wyman and Sons en 1904-1906
- *The Bhilsa Topes, or Buddhist monuments of Central India* [Les stupa de Bhilsa, ou les monuments bouddhistes de l'Inde centrale] , d'Alexander Cunningham, publié à Londres par Smith, Elder and Co en 1854
- *Mahâbodhi, or the great Buddist temple under the Bodhi tree at Buddha-Gaya* [Mahâbodhi, ou le grand temple bouddhiste sous l'arbre de Bodhi à Buddha-Gaya], d'Alexander Cunningham, publié à Londres par W.H. Allen en 1892.
- *Mission archéologique dans la Chine septentrionale*, d'Édouard Chavannes, publié par Ernest Leroux en 1909
- *Mythologie du bouddhisme au Tibet et en Mongolie*, d'Albert Grünwedel, publié par Ernest Leroux en 1900
- *Buddhist art in India. Tr. from the « Handbuch » of Prof. Albert Grünwedel, by Agnes C. Gibson. Rev. and enl. by Jas. Burgess* [L'art bouddhiste en Inde, traduction du « Handbuch » du professeur Albert Grünwedel, par Agnes C. Gibson, revu et enrichi par Jas. Burgess], publié à Londres par B. Quaritch en 1901.
- *Les ruines khmères, Cambodge et Siam : documents complémentaires d'architecture, de sculpture et de céramique*, de Lucien Fournereau, publié par Ernest Leroux en 1890



## Le Musée indochinois du Trocadéro

- Des « Etudes Indo-Chinoises 1882-8 »<sup>1397</sup> de Bergaigne. Il s'agit peut-être des *Eudes sur le lexique du Rig-Veda*, publiées en trois parties à partir d'extraits tirés du *Journal asiatique*, en 1883-1884.
- *La légende des Pandavas, d'après le Mahabharata*, de Charles Schoebel, publié par Beaujeu en 1853
- *Les castes dans l'Inde*, d'Emile Sénart, publié à Paris en 1894. Il s'agit ici d'un extrait de la *Revue des deux mondes*.

Les quelques informations concernant la reliure des documents composant la bibliothèque du Musée indochinois du Trocadéro permettent de compléter cette première liste. Jusqu'en 1924, Louis Delaporte a fait relier les titres suivants :

- En 1907 :
  - Deux volumes de l'« Exploration du Mékong »<sup>1398</sup>. S'agit-il de certaines des parties de l'ouvrage publié en 1873, à la suite de la Mission du Mékong ? Celui-ci s'intitule cependant *Voyage d'exploration en Indo-Chine*. Peut-être Louis Delaporte désigne-t-il alors plutôt ici deux exemplaires de *Le Tonkin. Exploration du Mékong*, de Stéphane Dumoulin, publié par Charles Delagrave en 1888.
  - Un « Aymonier Texte ». S'agit-il des *Textes khmers, publiés avec une traduction sommaire*, d'Etienne Aymonier, publié à Saigon en 1878, ou simplement de l'un des ouvrages écrits par le spécialiste de la langue khmère ?
  - Un « Exploration de Delagrée ». Une nouvelle fois, s'agit-il du récit de la Mission du Mékong, ou bien plutôt de *Exploration et missions de Doudart de Lagrée, capitaine de frégate : extraits de ses manuscrits, mis en ordre par M. A-B de Villermereuil*, publié par J. Tremblay en 1883 ?
  - Un « Voyage Cambodge ». Il s'agit sans doute du *Voyage au Cambodge. L'Architecture khmer*, de Louis Delaporte, publié chez Delagrave en 1880.
  - Trois volumes de « Le Cambodge ». Il s'agit sans doute de *Le Cambodge*, d'Etienne Aymonier, publié à Paris en 1900.

---

<sup>1397</sup>Citation extraite d'un mémoire daté du 30 décembre 1909. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

<sup>1398</sup> Les citations concernant les ouvrages reliés en 1907 sont extraites d'un mémoire daté du 1<sup>er</sup> novembre 1907. (A.N. F<sup>21</sup> 4489)

- Un « L'architecture Indou ». Il s'agit sans doute de l'ouvrage de Léon-Marie Eugène de Beylié, *L'architecture hindoue en Extrême-Orient*, publié chez Leroux en 1907.
- Deux volumes de « Les Colonies Français ». Avec une description aussi vague, l'ouvrage dont il est question ici pourrait être au moins sept titres différents : *Les colonies françaises, géographie, histoire, productions, administration et commerce*, de J. Rambosson, publié par Delagrave en 1868, *Les colonies françaises, géographie, histoire, statistique*, de A. de Longeville, publié par Mégard en 1869, *Les colonies françaises, leur organisation, leur administration et leurs principaux actes organiques*, de Jules Delarbre, publié par l'Imprimerie nationale en 1877, *Les colonies françaises à l'Exposition universelle de 1878. Rapport de la Commission coloniale*, publié chez Berger-Levrault en 1879, *Les colonies françaises*, de Paul Gaffarel, publié par G. Baillière en 1880, *Les colonies françaises*, de Paul Bert et A. Clayton, publié par C. Bayle en 1889, ou *Les colonies françaises, organisation administrative, judiciaire, politique et financière*, de A. Arnaud et H. Méray, publié par Challamel en 1900.
- Un volume des « Contes et Légendes par Leclerc ». Il s'agit sans doute de *Cambodge, contes et légendes, recueillis et publiés en français par Adhémar Leclère*, publié chez E. Bouillon en 1895.
- Un volume de l' « Asie par Lanier ». Il s'agit peut-être de l'ouvrage de Lucien Lanier, *L'Asie : choix de lectures de géographie*, publié par Belin et fils en 1893.
- Un volume de l' « Art Indo Chinois ». Il s'agit sans doute de *L'art indo-chinois*, d'Albert Pouvourville, publié par les Librairies-Imprimeries réunies en 1894.
- Cinq volumes « Mission Pavie ». Il peut s'agir de la *Mission Pavie. Exploration de l'Indo-Chine, mémoires et documents publiés sous la direction de MM. Pavie et Pierre Lefèvre-Pontalis*, publié chez Leroux en 1894, mais plus sûrement d'un des volumes de la *Mission Pavie : Indochine : 1879-1895*, publié chez Leroux entre 1898 et 1911.

- Un volume « La Sculpture sur pierre ». Il s'agit sans doute ici de *La sculpture sur pierre en Chine au temps des deux dynasties Han* d'Édouard Chavannes, publié chez Leroux en 1893.
- Un volume « Musée Guimet en 1890 ». S'agit-il du *Petit guide illustré au Musée Guimet*, de Léon-Joseph de Milloué, publié chez Leroux en 1890 ?
- Deux volumes « Inventaires monuments Cambodge ». Il s'agit sans doute ici de deux volumes de l'*Inventaire descriptif des monuments du Cambodge*, d'Étienne Lunet de La Jonquière, publié chez Leroux à partir de 1902.
- Deux volumes « Codes cambodgiens ». Il peut s'agir ici soit de *Les codes cambodgiens, Cochinchine française*, publié à Saigon par l'Imprimerie nationale en 1881, ou de *Les codes cambodgiens, publiés sous les auspices de M. Doumer*, publié chez Leroux en 1898.
- Un volume « Bouddhisme Cambodge ». S'agit-il simplement du *Bouddhisme* de Léon de Milloué, publié chez Leroux en 1907 ?
- Un volume des *Annales du Musée Guimet*.
- Un volume « Littérature des Indes ». Peut-il s'agir de *Les littératures de l'Inde, sanscrit, pâli, prâcrit*, de Victor Henry, publié chez Hachette en 1904 ?
- Un volume « Régions de l'Inde ». Malgré des recherches dans les catalogues de la Bibliothèque nationale de France, et dans le moteur de recherche « Worldcat », je l'ouvrage que Louis Delaporte désigne ici n'a pas pu être retrouvé. Peut-être s'agit-il d'un simple atlas de l'Inde ?
- Sept volumes du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*.
- Un volume « Bastien ». Il s'agit sans doute d'un des volumes de l'ouvrage d'Adolf Bastian, *Die Voelker des oestlichen Asien, Studien und Reisen* [Les peuples de l'Asie du Sud-Est : études et voyages], publié à Leipzig par O. Wigand entre 1866 et 1871.
- En 1923<sup>1399</sup>:
  - Deux volumes de la « Mission Pavie ». Il s'agit sans doute des deux derniers volumes de la *Mission Pavie : Indochine : 1879-1895*, publié chez Leroux entre 1898 et 1911.

---

<sup>1399</sup> Les citations concernant les ouvrages reliés en 1923 sont extraites d'un mémoire daté du 9 juillet 1923. (Archives musée Guimet)

- Huit volumes du *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* (années 1908, et 1912 à 1918).
- Un « Catalogue des Pièces original (*sic*) de sculpture khmère ». Il s'agit sans doute de l'ouvrage de George Coedès, *Catalogue des pièces originales de sculpture Khmère conservées au Musée indochinois du Trocadéro et au Musée Guimet*, publié chez Leroux en 1911.
- Deux volumes du *Bulletin de la Commission archéologique de l'Indo-Chine*.
- Un « les ruines d'Angkor » de Carpeaux. Il s'agit sans doute de *Les ruines d'Angkor, de Duong-Duong et de Myson (Cambodge et Annam) : lettres, journal de route et clichés photographiques*, de Charles Carpeaux, publié par A. Challamel en 1908.
- Deux volumes de « à la Conq. des Cœurs – Contes Cambodge » de Pavie. Il s'agit sans doute de deux ouvrages publiés par Auguste Pavie en 1921, *À la conquête des cœurs. Le pays des millions d'éléphants et du parasol blanc. Déo-van-tri.*, publié chez Bossard, et *Contes du Cambodge : Les douze jeunes filles d'Angkor, Rothisen, Néang Roum Say Sack, Néang Kakey, Méa Yeung, Sanselkey, Vorvong et Saurivong*, publié chez Leroux.
- Trois volumes de *l'Inventaire descriptif des monuments Cams de l'Annam*, d'Henri Parmentier, publié chez Leroux en 1909.

## TABLE DES ANNEXES

### ***Edition partielle de la correspondance de Louis Delaporte* .....539**

#### **I. Avant 1873 : jeunesse, découverte des monuments khmers et travail avec Francis Garnier ..541**

- A. Louis Delaporte à son père : réflexions sur sa carrière dans la Marine ..... 541
- B. Louis Delaporte à son père et sa grand-mère : découverte des sites d'Angkor pendant la Mission du Mékong..... 543
- C. Louis Delaporte à son père et sa grand-mère : relations avec Francis Garnier après la Mission du Mékong..... 547

#### **II. 1873-1882 : premières années au service de l'art khmer.....549**

- A. La mission de 1873..... 549
  - 1. Louis Delaporte à sa grand-mère : préparation de la mission ..... 549
  - 2. Amédée Delaporte à sa grand-mère : Amédée s'occupe des affaires de Louis Delaporte pendant qu'il est en Indochine..... 551
  - 3. Louis Delaporte à ses parents : préparation de l'excursion aux ruines khmères, la situation politique du Tonkin ..... 553
  - 4. Louis Delaporte à ses parents : raisons de l'arrêt de la mission ..... 555
- B. Organisation de la publicité autour du Musée khmer de Compiègne ..... 559
  - 1. Louis Delaporte à son frère Jean : envoi de modèles d'articles à rédiger..... 559
  - 2. Louis Delaporte à son père : stratégie publicitaire ..... 561
  - 3. Louis Delaporte à son père : utilité de la multiplication des articles dans les journaux non spécialisés 563
  - 4. Louis à son frère Jean : « Maintenant, la simple réclame est suffisante, il faudrait de sérieuses critiques d'art » ..... 567
  - 5. Louis Delaporte à son père : délégation de la rédaction des articles ..... 570
  - 6. Hélène Delaporte à la grand-mère de son mari : contribution à l'œuvre de Louis Delaporte ..... 573
- C. La mission de 1881..... 574
  - 1. Louis Delaporte à sa femme : la traversée de France en Cochinchine, utile pour compléter les préparatifs de la mission..... 574
  - 2. Amédée Delaporte à son frère : Amédée, responsable des affaires de Louis Delaporte en son absence..... 578
  - 3. Charles Le Myre de Vilers au gouverneur de Siem Reap : recommandation de Louis Delaporte.... 581
  - 4. Louis Delaporte à sa femme : travail de l'état-major à Angkor Vat ..... 582
  - 5. Louis Ernault à Louis Delaporte : la mission continue après le rapatriement sanitaire de Delaporte 584

## Table des annexes

<b>III.1882-1900 : Louis Delaporte, au cœur de l'étude de l'art khmer en France .....</b>	<b>588</b>
A. Louis Delaporte à sa femme : le ministère de l'Instruction publique reconnaît son travail .....	588
B. Louis Delaporte à Lucien Fournereau : une entente toute relative entre les deux collaborateurs .....	590
C. Urbain Basset à Louis Delaporte : une mission contrôlée de près par Louis Delaporte .....	592
D. Urbain Basset à Louis Delaporte : « Je suis de point en point vos instructions » .....	593
<b>IV.1900-1924 : Modification du rôle de Louis Delaporte.....</b>	<b>595</b>
A. Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts : suites de l'Exposition universelle de 1900 .....	595
B. Louis Delaporte au sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts : début de la collaboration avec l'École française d'Extrême-Orient .....	598
C. Louis Delaporte au directeur des Beaux-Arts : « l'affaiblissement de ma santé me rend désormais incapable de gérer le Musée Indo-Chinois du Trocadéro » .....	601
<b>LES MISSIONS AUX RUINES KHMÈRES COMMANDITÉES PAR LOUIS DELAPORTE .....</b>	<b>605</b>
<b>I. Itinéraires des missions .....</b>	<b>606</b>
A. Première mission dirigée par Louis Delaporte (mai – octobre 1873) .....	606
B. Seconde mission dirigée par Louis Delaporte (septembre 1881 - mars 1882) .....	609
C. Mission menée par Lucien Fournereau (octobre 1887 – avril 1888).....	612
D. Mission dirigée par Urbain Basset (août 1896 – mars 1897) .....	613
<b>II. Tables d'équivalence des noms cités dans le texte principal .....</b>	<b>615</b>
A. Monuments .....	615
1. Table d'équivalence .....	615
2. Noms inchangés .....	617
3. Liste des noms de monuments pour lesquels aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée. .	618
B. Noms de lieux .....	620
1. Table d'équivalence .....	620
2. Noms à l'orthographe inchangée.....	621
3. Liste des noms de lieux pour lesquels aucune équivalence satisfaisante n'a été trouvée .....	621
<b>LES MUSÉES FONDÉS PAR LOUIS DELAPORTE .....</b>	<b>623</b>
<b>I. Le Musée khmer de Compiègne .....</b>	<b>624</b>
A. Inventaire des œuvres exposées au Musée khmer de Compiègne .....	624
1. Statues .....	625
2. « Statues et animaux fantastiques employés dans la décoration architecturale » .....	627
3. Stèles.....	628
4. « Monuments divers d'architecture. Ornaments en relief. » .....	630
5. Moulages.....	633
6. Inscriptions.....	636

## Table des annexes

7. Photographies .....	636
8. Carte.....	637
B. Exemples d'œuvres exposées au Musée khmer de Compiègne.....	638
<b>II. Le Musée indochinois du Trocadéro .....</b>	<b>642</b>
A. Accroissements successifs des collections du Musée indochinois avant 1900 .....	642
1. Les résultats de la mission de 1881-1882 .....	642
2. Accroissement des pièces exposées, dû aux premières modifications de l'agencement de l'espace, en 1886 .....	643
3. Accroissement des collections dus aux missions scientifiques (1889 – 1896).....	644
B. Catalogue de la bibliothèque du Musée indochinois.....	646
<b>TABLE DES ANNEXES .....</b>	<b>653</b>





ÉCOLE DOCTORALE :  
ED 113 – Histoire, en co-  
accréditation avec  
l'Université Paris I-Panthéon-  
Sorbonne  
DISCIPLINE : Histoire

## « C'EST BIEN COMME CELA QUE L'ON SE REPRÉSENTE [...] UN BEAU MONUMENT DE L'ORIENT » : LOUIS DELAPORTE ET L'ART KHMER (1866-1924)

### Résumé

Louis Delaporte est un personnage méconnu de l'histoire de l'étude de l'art khmer en France. Il a cependant occupé, entre sa première mission aux ruines khmères, en 1873, et sa démission du Musée indochinois du Trocadéro, en 1924, une place centrale dans l'archéologie de l'Asie du Sud-Est. Cette thèse fournit un premier éclairage sur le travail entrepris par Delaporte pour faire connaître l'art khmer, et constituer une collection d'œuvres devant servir de base pour son étude. Des sources inédites (correspondance familiale, documents de travail conservés par la famille Delaporte et le musée Guimet) permettent de retracer le parcours professionnel de Louis Delaporte, de sa première visite sur le site d'Angkor, en 1866, au développement du Musée indochinois du Trocadéro, entre 1884 et 1924. Si la concentration du travail de Delaporte autour de l'art khmer est fortuite (sa première mission aux ruines khmères a ainsi été conçue comme l'étape initiale d'un voyage plus large d'exploration du Tonkin), il développe cependant dès son retour en France une stratégie réfléchie pour assurer aux œuvres rapportées de son séjour une place de choix sur la scène scientifique française. Grâce à la création d'un très vaste réseau, dans l'administration aussi bien que dans les milieux scientifiques, Louis Delaporte devient ainsi, dès les années 1880, un personnage incontournable dans l'étude des monuments khmers. Faute des connaissances nécessaires, il ne réussira cependant jamais à s'imposer comme le fer de lance de l'archéologie khmère, et se concentrera plutôt sur le développement d'une collection destinée à devenir, en France, indispensable à qui s'intéresse à l'archéologie khmère.

**Mots-clés :** art khmer ; archéologie khmère ; Asie du Sud-Est ; Indochine ; Cambodge ; Angkor ; explorations scientifiques ; muséologie ; Musée indochinois du Trocadéro ; Musée khmer de Compiègne ; Louis Delaporte.

## “THIS IS EXACTLY HOW ONE IMAGINE A BEAUTIFUL ORIENTAL MONUMENT”: LOUIS DELAPORTE AND KHMER ART (1866-1924)

### Summary

*Louis Delaporte is an underrated character in the history of the study of Khmer art in France. Between his first travel to the Khmer ruins, in 1873, and his resignation from the Musée indochinois du Trocadéro, in 1924, he held, however, a central position in the archeology of Southeast Asia. This thesis provides a first insight into the work undertaken by Delaporte to make Khmer art renowned, and provide a collection of art works meant to be the basis of its study. Unpublished sources (family letters, working papers kept by the Delaporte family and the musée Guimet) help relate Louis Delaporte's career, from his first visit to Angkor, in 1866, to the development of the Musée indochinois du Trocadéro, between 1884 and 1924. If the focus of Delaporte's work on Khmer art is born of fortuitous circumstances (his first travel to the Khmer ruins was designed to be the initial step of a broader exploration trip to Tonkin), he however developed a conscious strategy to ensure the works of art he brought back became prominent in French scientific circles. Thanks to the creation of a vast network, in the administration as well as in scientific circles, Louis Delaporte became, in the 1880s, a key character in the study of Khmer monuments. Due to his lack of knowledge, however, Delaporte never succeeded in becoming the spearhead of Khmer archeology, and focused instead more on the development of a collection designed to become, in France, essential to whoever had an interest in Khmer archeology.*

**Keywords :** Khmer art; Khmer archeology; Southeast Asia; Indochina; Cambodia; Angkor; scientific travels; museum studies; Musée indochinois du Trocadéro; Musée khmer de Compiègne; Louis Delaporte